
3 1761 00156045 0

EXCURSIONS EN AFRIQUE

EXCURSIONS

EN AFRIQUE

D'APRÈS LES RÉCITS DES MISSIONNAIRES

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

PAR HENRI VAN LOOY



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE - CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

Vve H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ
TOURNAI
1879



EXCURSIONS

EN AFRIQUE

CHAPITRE I.

LES BELGES EN AFRIQUE.

On connaît la charitable et intelligente initiative prise par S. M. Léopold II, roi des Belges, de fonder dans l'Afrique Centrale des colonies européennes, afin d'y travailler à la civilisation de ce pays plongé dans les plus profondes ténèbres du paganisme et de la barbarie.

On sait aussi l'enthousiasme avec lequel la Belgique, la France et l'Angleterre ont répondu à l'appel généreux du Roi.

Presque immédiatement, une expédition belge s'est formée. Elle est partie. Les journaux ont rapporté les navants détails de la mort de ses principaux chefs, victimes d'un climat que les Européens ne peuvent guère supporter.

Une lettre du P. Horner, supérieur de la mission du Zanguebar, nous a appris ce douloureux événement. C'est le seul récit exact. Il est écrit de Zanzibar sous la date du 20 janvier 1878. Voici comment s'exprime le P. Horner :

« L'Expédition internationale africaine, appelée ici l'Expédition belge, est arrivée à Zanzibar le 12 décembre dernier. Elle se propose de fonder sur le continent africain des stations scientifiques et hospitalières. Elle est composée de M. Crespel, capitaine d'état-major, chef de l'expédition, de M. Cambier, lieutenant, de M. Maes, docteur ès-sciences naturelles, tous trois Belges, et d'un Autrichien, M. Marno, qui a déjà fait trois voyages d'explorations dans les régions intertropicales de l'Afrique.

» MM. Cambier et Marno sont partis pour Sadani, afin d'aller à Mpouapoua, sur le continent, fonder la première station où flottera le drapeau d'azur à l'étoile d'or de l'Association internationale.

» Outre ses chariots, l'expédition a emmené cinquante et une caisses contenant tout un attirail d'outils de forgeron, de menuisier et de charpentier, des instruments de chasse, de pêche et des ustensiles de toute sorte.

» Soixante-dix fusils serviront à armer l'effectif de l'escorte. Les voyageurs ont des carabines à huit coups, système autrichien. Ils ont aussi des instruments pour l'étude de la géologie et de l'histoire naturelle, des boussoles, des chronomètres, des baromètres, des thermomètres, des instruments de physique, de chimie, d'astronomie, des cercles réflecteurs et une bibliothèque d'ouvrages de linguistique et de sciences. D'énormes provisions de bouche, quantité de tabac, de cigares et de cigarettes, complètent les bagages des explorateurs de l'Afrique équatoriale.

» On espère que les comités nationaux des dix grands Etats de l'Europe, qui font partie de l'Association, fourniront à l'expédition des ressources suffisantes pour qu'elle puisse entreprendre des explorations importantes et établir de nombreuses stations. Le comité français a donné, pour sa part, 32,542 francs.

» Des entreprises de ce genre seront sujettes à d'immenses difficultés, dont on ne se fait qu'une faible idée en Europe.

» Dès le début, l'expédition internationale vient de subir une cruelle épreuve par la perte d'un de ses membres. Le docteur Maes est mort d'une insolation, le 14 janvier. Frappé, la veille, à la chasse, par un coup de soleil, il n'y attacha d'abord aucune importance. Le soir, il se sentit indisposé et alla se coucher de meilleure heure. Le lendemain, il devait partir avec ses compagnons pour Mpouapoua ; au réveil, on le trouva mort dans son lit. Quel coup foudroyant pour tous, et surtout pour M. Crespel, malade déjà depuis plusieurs jours ! M. Maes a eu les plus belles funérailles qui aient jamais eu lieu à Zanzibar. Tous les Européens qui résident dans le pays ont tenu à honneur d'y assister.

» Outre les difficultés provenant de l'insalubrité du climat et inhérentes à toute exploration africaine, l'expédition internationale aura à lutter contre l'entreprenante industrie anglaise qui lui fera une rude concurrence.

» Ce peuple pratique et persévérant a déjà créé une association particulière, et exclusivement anglaise, sous le nom d'*Africand exploration Fund*, qui réunira certainement des fonds et des moyens d'action considérables. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les résolutions du grand meeting tenu, le 19 juillet 1877, à Londres, au Guidhall, en vue de prendre des mesures propres à favoriser les explorations de l'Afrique équatoriale. »

Le missionnaire donne ensuite des détails sur ce meeting et sur les missions protestantes en Afrique.

Une nouvelle lettre du 7 février 1878, écrite de Zanzibar par le P. Horner, est ainsi conçue :

« L'expédition internationale vient de subir une nouvelle épreuve. Le 24 janvier, M. Crespel est mort dans notre hôpital d'une fièvre apoplectique. M. Cambier reste donc seul; car M. Marno fera, à son propre compte, une expédition dans le nord de l'Afrique. M. Crespel a eu des funérailles religieuses solennelles.

» Je ne puis m'empêcher de rendre ici un tribut public de reconnaissance au médecin anglais qui fait le service de notre hôpital. Bien que protestant, M. Robb fait ce service, ainsi que celui de la mission catholique, gratuitement et avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Il fournit les médicaments et n'a jamais consenti à accepter un centime pour ses déboursés. « C'est, dit-il, une récompense assez grande que d'être utile à une œuvre si éminemment charitable et chrétienne. »

» La mort de deux membres de l'expédition internationale aura eu un grand retentissement en Europe; puisse-t-elle inspirer de sages réflexions à tant de jeunes gens qui regardent Zanzibar comme une nouvelle Californie! De toutes parts, je reçois des lettres où l'on me demande des renseignements sur ce pays, que j'habite depuis quinze ans. On se fait sur cette contrée, des illusions déplorables, qui ont jeté plus d'un jeune homme dans la dernière misère peu de temps après son arrivée ici.

» Les journaux d'Europe rendraient de grands services en publiant sur Zanzibar des renseignements exacts.

» 1° La vie menée à l'européenne coûte fort cher à Zanzibar.

» 2° Le commerce gagne peu de chose, à cause de la concurrence. Plusieurs maisons en ont fait de tristes expériences.

3° Le grand commerce exige d'énormes capitaux, et pour l'Européen, c'est le seul possible, attendu que le petit commerce est entre les mains des Hindous et des Portugais venus de Goa. On ne saurait soutenir la lutte avec ces derniers qui ne dépensent presque rien pour leur entretien.

» 4° Tous les Européens ne peuvent pas supporter le climat de Zanzibar.

» 5° La distance rend les voyages d'Europe à Zanzibar extrêmement coûteux.

» 6° Les petites industries pullulent dans ce pays et se ruinent les unes les autres. Ainsi, il y a dans la ville de Zanzibar sept hôtels, tandis que le nombre des voyageurs suffit à peine pour en faire vivre un seul.

» 7° Les jeunes gens qui espèrent trouver de l'emploi à Zanzibar se trompent, car les maisons de commerce envoient elles-mêmes d'Europe tous leurs employés.

» Je conseillerai donc à ceux qui cherchent fortune de porter leurs regards vers des contrées plus salubres et de ne venir à Zanzibar, qu'autant qu'ils s'y seront préalablement assuré une position convenable. »

Ainsi que le supposait le P. Horner, la mort de MM. Maes et Crespel a eu en Europe, et particulièrement en Belgique, un immense retentissement. Les courageux explorateurs ont été unanimement regrettés et on leur a fait des funérailles vraiment nationales.

Personne n'ignore que, depuis, d'autres Belges, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, sont partis pour rejoindre l'expédition. Ils ne craignent pas la mort, car ils veulent porter au centre de l'Afrique la civilisation et la liberté. Puissent-ils aussi, à la suite des missionnaires catholiques, y porter les lumières de la vraie foi et la pratique de sa morale !

C'est là notre plus ardent souhait. C'est aussi celui du Roi généreux dont le grand cœur a conçu le dessein de civiliser l'Afrique centrale.

CHAPITRE II.

DE L'AFRIQUE EN GÉNÉRAL.

L'Afrique ne mesure pas moins de 1,875 lieues de longueur sur 1,750 de largeur ; elle offre une surface de 28 millions de kilomètres carrés, et elle compte de 90 à 100 millions d'habitants. Ainsi s'exprime le Bulletin de la Société de géographie de 1876. Or, la punition solennelle infligée par Dieu pèse toujours les fils de Cham. Le Seigneur avait dit : « Maudit soit Chanaan, il sera pour ses frères l'esclave des esclaves. » Depuis l'origine des temps, les malheureux Africains ont été sous le poids de l'anathème paternel. La couleur noire qui les distingue atteste encore que cette race *a été primitivement sillonnée par la foudre*. Et ce châtiment divin est confirmé par un fait éternellement historique ; car, dit le P. Horner, supérieur de la mission de Zanzibar : « D'une part, la couleur noire chez les nègres est inexplicable à la science ; d'autre part, jamais on ne prouvera que Noé ait eu deux fils blancs et un noir. »

C'est dans cette terre de Cham que les descendants de Sem et de Japhet sont toujours allés *s'approvisionner de marchandise humaine*. L'Afrique a été la terre classique de l'esclavage et de la traite des nègres.

Laissons ici parler Morenas, dans son ouvrage sur la Traite des noirs : « Les négriers de Saint-Louis ayant un jour besoin d'esclaves, armèrent

quelques bâtiments, destinés en apparence à faire le commerce. Ils abordèrent au village d'Alébia, appartenant à la tribu des Pols. Ceux-ci reçurent les Français sans défiance, établirent des échanges et fournirent tous les vivres qu'on leur demanda. Pendant que les noirs se reposaient de leurs fatigues, tout à coup leurs chaumières furent assaillies au milieu de la nuit, et les habitants, garrottés, meurtris de coups, furent faits esclaves, et envoyés dans différentes parties de l'Amérique. »

Quand les Européens ne se livraient pas eux-mêmes à la chasse des nègres, les indigènes se chargeaient de la faire à leur profit. Le plus faible devenait la proie du plus fort.

« Aussitôt qu'un navire négrier paraissait, le père vendait ses enfants; et si un fils pouvait amarrer son père ou sa mère, il les conduisait à bord du vaisseau, espérant y trouver en échange de l'eau-de-vie[1]. »

Le théâtre où se faisait cet affreux négoce se nommait le *Marché aux esclaves*; on y gardait les nègres qui avaient été saisis. On les nourrissait, en partie, de feuilles d'arbres crues, d'herbes vertes et d'une légère ration de manioc. Pour achever de sustenter leur vie, on ne craignait pas de leur donner à manger de la chair humaine. « Lorsqu'un malade mourait, dit le P. Horner, on le coupait par morceaux, on le faisait cuire et on le donnait à manger, en disant : « C'est du mouton ! » On était si affamé que, quand même on savait que c'était de la chair humaine, on en mangeait tout de même pour ne pas mourir de faim. On eût dit un tas de squelettes vivants. L'œil hébété, la physionomie abrutie, les genoux soutenus par les bras, pour que la faiblesse ne fît pas tomber le corps à la renverse, ces pauvres noirs n'avaient rien d'humain, si ce n'est l'expression d'une indicible souffrance... »

« Je défie la plume la plus habile, dit un autre missionnaire, de faire la description exacte du marché aux esclaves. C'est l'opinion des Européens, qui ont eu l'occasion d'en visiter. J'ai conduit sur un marché des officiers de marine, qui ont été si péniblement impressionnés de ces scènes d'horreur, qu'ils me disaient les larmes aux yeux : « Mon Père, je me trouve mal !... Le cœur me manque !... De ma vie je n'aurais cru voir quelque chose de si pénible !... »

» En effet, quand on voit un pauvre noir, saisi par l'encanteur qui, le tenant par le bras, le promène sur le marché pour être examiné comme une bête, cela fait horreur. L'acheteur s'avance, arrête le noir, lui ouvre la bouche, regarde la langue et les dents, examine les yeux, les pieds et toutes les parties du corps, pour voir s'il n'a pas de défauts ou de maladie, et ensuite offre son prix.

» Un enfant de six à sept ans se vend cinquante francs; un homme robuste de vingt ans se vend jusqu'à cent cinquante francs; les femmes

1) *Nouvelle relation de l'Afrique*, v. 169.

mêmes arrivent à ce prix. Livingstone a vu des parents vendre leur enfant pour une poignée de coquillages !

» Parmi les esclaves exposés sur le marché, on voit parfois des scènes touchantes. Comme on sait que nous rachetons des enfants de l'esclavage, nous voyons souvent ces pauvres petits êtres nous regarder avec un sourire attendrissant sur les lèvres, et nous dire : *Mzoungou, nounoua mimi* : « Blanc, achète-moi. »

» C'est ce qui est arrivé l'autre jour. Il y avait un charmant petit garçon, dont le sourire et l'œil intelligent me frappèrent. Je l'ai payé fort cher, 75 francs, à cause des espérances qu'il m'a fait concevoir. Impossible de dire son bonheur quand on lui donna des vêtements. Il se regardait continuellement de la tête aux pieds, et ne pouvant exprimer son contentement, il sautait de joie, en s'écriant : « Ah ! que c'est bien ; que c'est joli d'être vêtu ; comme cela on n'a plus l'air d'une bête ! »

» Qu'il est navrant pour un missionnaire, et quelle triste pensée pour un chrétien de songer que, pour 50 francs, on pourrait racheter de l'esclavage un enfant de six à sept ans, et que souvent, dans le monde, on dépense des sommes plus considérables pour des choses frivoles et dangereuses[1]. »

« A leur sortie du dépôt, les esclaves étaient divisés par bandes : chaque bande comprenait vingt-cinq à trente sujets de tout âge, de tout sexe, marchant à la suite l'un de l'autre. Un gros anneau de fer leur serrait légèrement le cou. A cet anneau en était rivé un autre plus petit, dans lequel passait une longue chaîne qui reliait tous les nègres ensemble, régularisait leurs mouvements et les empêchait de fuir. Si le temps ne pressait pas, la bande allait lentement, réglant sa marche sur les plus vieux et les plus débiles ; mais si la croisière serrait la côte, s'il fallait gagner la plage au galop, malheur aux vieillards et aux faibles !... Ils s'accrochaient en désespérés à leurs compagnons de misère ; et si la bande s'arrêtait pour respirer une minute, il en était qui restaient suspendus à leur collier.

» D'autres esclaves, à bout de forces, étaient insensibles aux mauvais traitements des négriers. Alors on leur tirait un coup de pistolet, les têtes étaient coupées, les corps gisaient dans le sable comme des masses inertes ; et la bande, allégée, reprenait sa marche rapide[2]. »

Ecoutons encore un témoin oculaire :

« Un soir, dit le major Denham, après une longue journée de 27 milles, durant laquelle nous n'avions cessé de voir de ces débris humains, épars le long de la route et mutilés de la manière la plus révoltante, nous assîmes notre camp près d'un puits autour duquel je comptai plus de cent squelettes ; la peau tenait encore à quelques-uns, mais nul n'avait songé

(1) Lettre du 1er janvier 1869.

(2) Le P. Laffitte. *Souvenirs de voyage et de mission.*

à jeter un peu de sable sur ces déplorables restes. L'horreur que je manifestai excita le rire des indigènes. « Bah! s'écrièrent-ils, ce n'étaient que des nègres... Malédiction sur nos pères! » Puis, avec la plus grande indifférence, ils se mirent à remuer ces ossements du bout de leurs bâtons, disant : « Ceci était une femme; ceci était une jeune fille! »

Les faits monstrueux que nous avons racontés ne sont pas le malheur et la honte d'un pays borné, d'une population peu nombreuse : le théâtre de tant d'horreurs est la quatrième partie de la terre habitable. Ces faits, trop pénibles à citer, n'ont pas été recueillis çà et là dans de vieilles annales, ou conservés par d'antiques historiens comme autant de preuves de la prodigieuse perversité d'un âge de ténèbres : non, ces mœurs atroces, ces coutumes barbares sont encore en vigueur dans les déserts de l'Afrique. Là, chaque nuit encore, des villages sont éveillés en sursaut, et les habitants n'ont d'autre choix que la flamme ou les fers[1]!

« Au mois de septembre 1825, le commodore anglais Bullen, visita, près de la rivière du vieux Calabar, un navire français, l'*Orphée*, ayant à son bord sept cents noirs qu'on transportait à la Martinique. Ces hommes étaient enchaînés deux à deux, les uns par les bras, les autres par les jambes, plusieurs par le cou; et l'odeur qui sortait de l'endroit où ces infortunés gémissaient pêle-mêle, était si infecte, que l'officier anglais eut de la peine à la supporter un instant[2]. »

Le même commodore parle d'un autre bâtiment français, dont le capitaine, après avoir complété sa cargaison, entassa dans l'entre-pont tous les esclaves enchaînés, et fit fermer les écoutilles pendant toute la nuit. Le lendemain cinquante noirs étaient morts, faute d'air. Le capitaine, considérant ce spectacle avec la plus grande indifférence, les fit jeter à la mer et retourna à la Côte compléter sa cargaison.

On embarquait indifféremment les indigènes encore à l'état sauvage ou les tribus déjà évangélisées par les missionnaires. De graves auteurs ont évalué à cent mille par an les noirs enlevés de leur patrie, et condamnés dans des régions éloignées aux travaux les plus durs et les plus accablants.

La plupart de ces enlèvements s'opéraient sur le littoral du Dahomey, sur toute l'étendue de la Côte des Esclaves. Or, un clipper américain, il y a très-peu d'années, réussit à jeter, en une seule fois, sur la côte de la Havane, la masse énorme de 850 esclaves, reste de 1,200, chargés dans la baie de Benin. Voici le compte des bénéfices réalisés par le négociant de chair humaine, extrait des pièces soumises au Parlement anglais.

Le prix d'un noir de bonne qualité rendu à la Havane était au moins de 1,750 francs; mais en ne le portant qu'au taux moyen de 1,250 fr., on trouve pour l'opération citée les chiffres suivants :

(1) De Lanoye, p. 475.
(2) *Suéma*. Les Esclaves, vi, 31.

850 Esclaves à 1,250 fr. l'un. . .		1,062,500 fr.
Achat de 1,200 Esclaves à 100 fr. l'un.	120,000	
Frais de voyage d'après les livres de bord	65,000	
A déduire.	185,000	185,000
Produit net. . . .		877,500 fr.[1]

Une industrie offrant de telles chances de lucre ne pouvait manquer d'exploiteurs, et il n'était guère de fortunes brillantes au Brésil, aux Antilles et dans les ports méridionaux de la grande Union, qui n'eussent eu pour base ce coupable trafic.

Ce fléau de la traite des esclaves a surtout dégradé l'humanité et outragé la religion chrétienne lorsque, vers la fin du quinzième siècle, des nations catholiques ont fait de ces pauvres noirs l'objet de leur cupidité et les instruments de leur despotisme. L'exemple des Portugais et des Espagnols devint contagieux. Plusieurs peuples civilisés et croyants, presque toutes les nations maritimes de l'Europe rivalisèrent d'ardeur pour les découvertes, et se livrèrent à la traite des nègres. « Ce fut l'opprobre du nom chrétien[2]. »

La race blanche avait appris à la race noire à s'immoler elle-même, à s'acheter et à se vendre. Les fidèles avaient apporté aux idolâtres la barbarie et les ténèbres, au lieu de la civilisation et la lumière.

Enfin, certains traités entre les puissances sont intervenus. L'Angleterre d'abord, la France un peu plus tard, et la plupart des nations européennes à leur suite, ont inscrit la traite des noirs dans leur code pénal entre la piraterie et le vol à main armée sur la voie publique. Depuis plus de vingt ans, elles consacrent des sommes énormes à l'entretien des croisières chargées de fermer le chemin de l'aller et du retour aux navires fraudeurs. Quelques Etats n'ont pas reculé devant un sacrifice plus grand que celui de l'or, le sacrifice permanent d'un grand nombre de braves marins décimés par les fièvres pestilentielles.

L'abominable trafic, presque aboli enfin sur la Côte des Esclaves, s'est pratiqué jusqu'à nos jours et dans d'énormes proportions sur quelques points du littoral de l'Afrique orientale. Là aussi des tribus de nègres s'entr'égorgeaient pour se livrer aux navigateurs européens; mais là aussi, le mouvement d'émancipation se fit sentir dès le milieu de ce siècle.

Les missionnaires avaient préparé et amené cette période de délivrance. Ils avaient, par leurs exhortations, habitué les chefs de tribus à cette

(1) Th. Buxton. *De la traite des Esclaves*, p. 245.
(2) Grégoire XVI. *Enc.*

noble pensée de l'émancipation des nègres. Leur parole avait produit des fruits.

C'est au pèlerinage de N.-D. de Lourdes, que le P. Horner, supérieur de la mission du Zanguebar, reçut les lettres qui lui annonçaient l'abolition de la traite dans tous les états du sultan Saïd-Bargaseh, et la suppression du marché des esclaves de Zanzibar.

« Je dois, écrivait le pieux missionnaire, remercier de tout mon cœur la Vierge Immaculée, N.-D. de Lourdes, de l'insigne bienfait qu'elle vient de faire accorder aux pauvres descendants de Cham.

» J'ai la consolation de voir enfin mes efforts couronnés de succès. Depuis dix ans, j'écris pour émouvoir l'Europe par le tableau des effroyables effets de la traite. Depuis dix ans, je n'ai épargné aucune peine pour faire connaître toute l'horreur qu'inspire à l'âme chrétienne l'infâme trafic de la chair humaine. Sans doute, ce ne sont pas mes lettres qui ont obtenu ce grand résultat; mais elles ont pu contribuer à éclairer et à faire réfléchir ceux qui ignoraient l'état réel des choses; c'est un grand coup porté à l'Islamisme que l'abolition de la traite, et le Christianisme en bénéficiera.

» Toutefois, ajoute le P. Horner, il ne faut pas se faire illusion; si la traite est officiellement abolie sur quelques rivages, si la piraterie des Turcs et l'esclavage des chrétiens ont cessé dans la plupart des mers, dans l'intérieur de l'Afrique la traite existera aussi longtemps que le Christianisme n'y aura pas pénétré. Nous serons donc obligés de continuer de longues années encore l'œuvre du rachat des enfants. Par des missions fondées dans l'intérieur des terres, nous ferons les funérailles de la traite des noirs, et nous préparerons celles de l'esclavage. Puisse une légion de missionnaires répondre à notre appel! »

Une lettre toute récente confirme ce qu'on vient de lire.

M. Paul Soleillet, qui voyage actuellement dans l'Afrique centrale, adresse au *Moniteur universel* de Paris des lettres très-intéressantes. En voici une que nous reproduisons tout entière pour montrer ce qu'est, encore aujourd'hui, dans ces pays sauvages, le sort des esclaves de tout âge et de tout sexe. La lettre est datée du 14 juin 1878 :

« Je viens d'être témoin d'un fait qui dépasse en barbarie tout ce que j'ai encore vu en Afrique et tout ce que j'ai jamais lu en Europe. Vous savez que je n'ai que deux personnes avec moi, un interprête et un berger qui me sert, de sorte que je suis obligé de prendre dans chaque village dix hommes pour conduire les ânes qui portent nos bagages.

» J'arrive ce matin vers onze heures en vue du village de Tambaloukané, je m'assieds sous un énorme figuier, à une portée de fusil des premières huttes; je confie la longe à un jeune drôle qui nous suit depuis quelques jours sans que nous sachions pourquoi, et j'envoie l'interprête au chef de Tambaloukané pour lui demander dix hommes

de bonne volonté, ce qui m'a été jusqu'à présent partout et toujours gracieusement accordé.

» Je me reposais depuis un quart d'heure sous mon arbre, lorsque je vois déboucher du village une longue file d'enfants. C'était un convoi d'esclaves. Ils passent, les pauvres petits, à vingt-cinq pas de moi. J'en compte d'abord huit de sept à douze ans complétement nus, les filles comme les garçons, et portant sur leur tête un petit paquet cousu dans un lambeau de peau. Après eux, marche un garçon de douze ans, tout nu également, avec un paquet sur la tête et un autre sous le bras droit. De la main gauche, il soutenait un bambin de huit ans qui boîte lamentablement en s'appuyant sur un bâton. Il a un pied empaqueté dans des feuilles sèches avec de la boue.

» Viennent ensuite six enfants de huit à douze ans. Eux aussi sont nus et ont la tête chargée. Une petite fille d'une douzaine d'années les suit; elle a un chiffon d'étoffe jaune autour des reins et porte un petit d'un an à peine suspendu derrière le dos. Elle soutient d'une main le paquet dont sa tête est chargée et entraîne de l'autre un enfant qui n'a certainement pas plus de trois ans.

» La triste caravane continue à défiler. Voici encore trois petits misérables de cinq à six ans; on a eu pitié de leur faiblesse, ils ne portent rien. Moins heureux, les deux qui suivent, et qui ont deux ou trois ans de plus, plient sous une charge, et il leur faut traîner de la main gauche d'autres captifs qui n'ont que trois ans.

» Ils passent, les pauvres petits, mornes et résignés. Ils regardent droit devant eux d'un œil fixe. Que voient-ils? La veille, pendant ces terribles marches, a ses hallucinations aussi bien que le sommeil. Peut-être voient-ils leur village attaqué, les cases qui brûlent? ils entendent les coups de fusils qui tuent les hommes, les cris des femmes, et ils sentent la main du ravisseur qui se pose sur leur épaule!

» Mais la caravane n'est point terminée encore. Il y a les bébés; ils sont cinq de trois à cinq ans, maigres, chétifs, mais souriant innocemment et regardant curieusement à droite et à gauche, en montrant leurs dents blanches, étonnés et inconscients. Derrière eux, marche péniblement une jeune femme qui boite. Elle a le regard terne, les mamelles desséchées et porte sur le dos un nourrisson de quelques jours à peine; il est encore presque blanc.

» A cinquante pas derrière, s'avance en se dandinant une sorte d'hercule noir, à la figure paterne. Il est bien vêtu, lui, il a un beau boubou, un bonnet blanc à oreillères et de bonnes sandales de Segou. Il tient une gaule à la main, et il s'amuse à l'écorcer avec un long couteau. C'est le maître.

» Lorsqu'il est devant nous, le marchand d'esclaves s'approche de la mule, qu'il considère avec curiosité, car cet animal n'existe pas dans le Soudan. Il vient à nous, s'asseoit et veut me tendre la main; je

le repousse brutalement. Alors, sans s'étonner, il se relève en souriant et repart. Sans le vouloir, je viens d'être barbare, car les plus grands de la caravane, en voyant leur maître arrêté, s'étaient aussitôt jetés par terre auprès de leur paquet pour prendre un peu de repos et les plus petits, roulés dans la poussière, se lutinaient comme de jeunes chats. Maintenant tout le monde doit se remettre en route.

» Un grand garçon de treize à quatorze ans, joyeux, bruyant, un long fusil enfermé dans une gaîne de cuir battant sur l'épaule, vêtu d'un méchant boubou jaune, surveille la marche du convoi ; il va et vient, donnant une taloche par ci par là. C'est le chien de ce troupeau. Il est esclave ; on le mène au marché ; il le sait, mais il a le droit de frapper et il frappe ; il commande, il est heureux. »

Ce sera l'éternel honneur de l'Angleterre d'avoir donné l'exemple et le signal des grands sacrifices en faveur de cette race noire, envers laquelle toutes les autres races avaient tant à expier. « La Grande-Bretagne, écrivait le docteur Channing, déjà chargée de dettes énormes, ployant sous le fardeau de taxes accablantes, n'a pas reculé devant une dette de 600 millions de francs, pour procurer la liberté, non pas à des Anglais, mais à des Africains dégradés. Les sommes annuelles qu'elle a employées depuis à la répression de la traite ne forment pas un total moins élevé. Je ne sache pas que les annales d'aucun peuple puissent fournir un acte de désintéressement aussi grandiose [1]. »

Mais à côté de ces sacrifices d'argent, faits dans le but évident d'obtenir plus tard des avantages commerciaux inappréciables, le dévoûment des missionnaires apparaît d'un éclat bien plus fécond, plus généreux et plus vif. Châteaubriand l'a dit :

« Qu'aux yeux de toute une nation, sous le regard de ses parents et amis, un homme s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire ; il illustre sa famille, et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire, dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner le bonheur éternel à un sauvage inconnu... de quel nom faut-il appeler cette mort ? » L'Eglise n'a qu'un mot : le martyre. Elle offre ses martyrs en spectacle aux anges du ciel. Elle ouvre sa carrière des jeux olympiques, *où l'on court pour obtenir la palme*. Et tous les missionnaires catholiques la consolent par leurs sacrifices, et la dédommagent de toutes les défections de l'infidèle Europe.

(1) *Les grands citoyens du Nouveau-Monde.*

CHAPITRE III.

ÉTAT ACTUEL DU CATHOLICISME EN AFRIQUE.

L'Evangile fut prêché aux habitants de l'Afrique septentrionale, dès l'origine de l'Eglise. Saint Marc, disciple de saint Pierre, établit son siége à Alexandrie, d'où la religion du Christ rayonna sur toute l'Egypte et pénétra jusque dans l'Abyssinie. Alors, comme pour justifier ces paroles des Livres Saints : « Le désert même fleurira, » les solitudes de la Thébaïde produisirent cette multitude d'anachorètes qui étonnèrent le monde par les austérités d'une vie presque surhumaine. Fécondée par le sang de nombreux martyrs, illustrée tour à tour par le génie des Cyprien et des Augustin, l'Afrique du nord devint une des portions les plus notables de la chrétienté ; on y compta plus de trois cents Evêques.

Mais la ferveur primitive finit par s'évanouir, et ce fut pour punir sans doute les fautes d'un peuple dégénéré, que Dieu permit les conquêtes des Arabes. Avec eux la barbarie prit possession de ces contrées jadis florissantes. Le christianisme n'y fut plus représenté que par les captifs enlevés aux côtes européennes, qui gémissaient dans les bagnes de Tunis et d'Alger, et par les Religieux qui, de temps en temps, venaient en racheter quelques-uns avec les aumônes recueillies de côté et d'autre, ou s'établir parmi ceux qui restaient, pour les consoler.

On sait comment, en 1830, l'épée de la France brisa pour toujours les chaînes de ces esclaves, et replaça la croix sur un sol d'où elle avait disparu depuis quinze siècles. Aujourd'hui, du Maroc aux dernières limites de l'Egypte, la religion catholique peut s'étendre, sinon sans contradictions, du moins en toute liberté.

Devenue française, l'Algérie est partagée, aujourd'hui, en trois diocèses : l'archevêché d'Alger et les évêchés d'Oran et de Constantine. Trois millions d'habitants, dont 350,000 catholiques, 34,000 juifs, et 2,616,000 musulmans peuplent cette vaste colonie.

L'Algérie est limitée, à l'occident, par le Maroc où il y a peu de catholiques ; à l'orient, par la Régence de Tunis.

L'influence de la conquête de l'Algérie par la France s'est fait sentir

sur tout le littoral barbaresque. La Régence de Tunis où, en 1840, il ne se trouvait que 6,000 catholiques et 6 religieux, a, aujourd'hui, plus de 25,000 catholiques, avec un évêque, 16 missionnaires capucins, 17 frères des écoles chrétiennes, et 30 sœurs de Saint-Joseph; non loin de là, une chapelle, desservie par des missionnaires français, rappelle le souvenir de saint Louis dans le lieu même où expira le saint roi.

On compte 5,000 catholiques dans la mission de Tripoli; il en existait 1,000 à peine à la date que nous venons de citer.

L'établissement d'une voie ferrée entre Alexandrie et le Caire, mais plus encore l'ouverture du canal de Suez, passage abrégé de la Méditerranée à la mer des Indes, ont accru d'une manière très-notable l'importance de cette vieille Egypte, où les catholiques sont aujourd'hui au nombre de 42,000. Des Pères de Terre-Sainte, des Lazaristes, des prêtres du séminaire français des Missions-Africaines s'échelonnent le long du canal et dans les principales villes de la contrée; des Frères des Ecoles chrétiennes, et divers Ordres religieux de femmes, ont soin des établissements charitables et de l'éducation des enfants.

Outre la population latine, on trouve, en Egypte, 11,000 catholiques de divers rites; la majeure partie se compose de Cophtes-Unis.

C'est du Caire, où il avait fondé d'abord une résidence, pour acclimater les prêtres européens, que Mgr Comboni partit, en 1871, avec 7 missionnaires et 4 religieuses, destinés à ouvrir des missions dans l'Afrique centrale. La première station du prélat fut à Kartoum, occupée par des Franciscains allemands, qui cédèrent volontiers leur poste aux nouveaux envoyés du Saint-Siége. Aujourd'hui, après sept ans d'existence, la mission de l'Afrique centrale se compose de 20 prêtres et de 17 religieuses; elle a six chapelles, un petit collége, 4 écoles et une colonie d'esclaves rachetés. Le nombre des catholiques y est d'environ 500.

En remontant au sud, on rencontre l'Abyssinie, éclairée, dès la première heure, des lumières de la foi, mais où les erreurs d'Eutychès, importées d'Egypte, règnent malheureusement encore, mêlées à des superstitions qui tiennent du paganisme. A différentes époques, des missionnaires ont bien essayé de rappeler les Abyssins à la pureté de leurs croyances primitives; plusieurs ont été martyrs, mais, dans son ensemble, la nation est demeurée hérétique. On y compte cependant des catholiques dont le nombre nous est inconnu; ils ont un évêque et des prêtres Lazaristes. C'est tout ce qu'on en sait, les relations avec l'Europe étant très-difficiles et rares.

Nous avons des renseignements plus positifs sur les Gallas, qui occupent le sud de l'Abyssinie; ce peuple est en partie mahométan, et en partie païen. On y compte néanmoins 25,000 catholiques sur une population d'environ 1,200,000 habitants. Les Capucins français qui dirigent cette mission ont à leur tête un évêque. On communique péniblement

avec le pays des Gallas, par la voie d'Aden, où trois missionnaires capucins dirigent une petite chrétienté de 5 à 600 fidèles.

Passons maintenant sur la côte occidentale de l'Afrique, pour embrasser ainsi, en en faisant le tour, ce vaste continent tout entier.

Au delà du Maroc, le premier poste catholique est Saint-Louis du Sénégal, puis Gorée; ces deux stations appartiennent à la France. Nous trouvons ensuite des missionnaires à Dakar, lieu de relâche pour les paquebots transatlantiques, et sur plusieurs autres points de l'intérieur. La population catholique, toute composée d'indigènes, est d'environ 6,000 âmes. La Sénégambie forme un vicariat apostolique dirigé par un évêque.

Sierra-Leone, colonie anglaise, était tout entière aux protestants, lorsque, en 1860, Mgr de Marion-Brésillac, d'abord missionnaire aux Indes orientales, revint en France, avec le projet d'y fonder, pour les missions Africaines, un séminaire sur le modèle de celui qui existe à Paris depuis deux siècles pour les missions de l'Orient. L'année suivante, le Saint-Siége approuvait son projet, et créait, sur la côte occidentale de l'Afrique, un nouveau vicariat apostolique. Mgr de Marion-Brésillac, promu à l'épiscopat, en alla prendre immédiatement possession, en compagnie de trois prêtres de la société naissante. Sierra-Leone où il se fixa est surnommé le tombeau des Européens, tant le climat leur est nuisible. Le vénérable évêque en fit bientôt l'expérience; en peu de mois, lui et ses trois compagnons succombèrent. Mais la semence de la parole divine était jetée sur ce sol, quelque ingrat qu'il fût, et, aujourd'hui, on y compte 1,200 catholiques avec 5 prêtres et 6 religieuses. Par suite de dispositions nouvelles, cette mission a passé à la Congrégation du Saint-Esprit; celle qui l'occupait a été chargée d'évangéliser la côte de Benin où se trouvent, aujourd'hui, de 7 à 8,000 catholiques sous la direction de 15 prêtres.

Plus au sud, un autre vicariat apostolique, celui du Gabon ou des Guinées, a un évêque, 8 prêtres et 2,091 fidèles indigènes.

Enfin, la dernière mission de la côte occidentale est celle du Congo. Les Portugais, vers la fin du XVe siècle, y avaient fait quelques fondations religieuses, notamment à Loanda et Dongola. Ces deux stations existent encore, mais nous ne savons rien sur leur état actuel.

Presque en face du Congo est l'île de Sainte-Hélène, à laquelle la résidence et la mort de l'empereur Napoléon Ier ont donné quelque célébrité. Deux prêtres de la congrégation des missions Africaines y résident; ils ont une centaine de catholiques à administrer et une église.

Nous voici au cap de Bonne-Espérance, doublé, pour la première fois, comme on le sait, par Vasco de Gama, en 1498. Les Portugais n'en avaient pris possession que d'une manière fictive; aussi les Hollandais n'hésitèrent-ils pas à s'y établir vers le milieu du XVIIe siècle. La colonie qu'ils y fondèrent acquit bientôt une assez grande importance, mais le

catholicisme en fut rigoureusement banni. En 1806, l'Angleterre s'en étant emparée, y proclama la liberté des cultes, et, dès cet instant, une mission catholique fut créée. Son personnel toutefois n'était, en 1840, que de 4 prêtres sous la direction d'un évêque, dont la juridiction s'étendait à tout le territoire colonial. Aujourd'hui, ce même territoire est partagé en deux vicariats et une préfecture apostolique.

En remontant dans la direction du Nord, le long des côtes, nous avons à droite la grande île de Madagascar, peuplée de 4 millions d'habitants. Malgré des obstacles de toutes sortes, 42,000 catholiques, 34 prêtres, des écoles et des institutions de charité y constituent une mission qui prospère de jour en jour. Mentionnons, en passant, les petites îles françaises de Mayotte et de Nossibè, les Seychelles, presque toutes catholiques, et les diocèses de la Réunion et de Maurice.

Zanzibar est le dernier terme de notre pérégrination ; cette petite mission ne se compose que de 600 catholiques, mais elle semble appelée à une plus grande importance, comme point de départ des missionnaires qui iront implanter la croix au centre de l'Afrique équatoriale. Déjà à la station de Zanzibar se rattachent deux fondations récentes comme deux étapes sur la route que suivront les envoyés apostoliques : un village chrétien, d'abord, sur le continent, à Bagamoyo, et un commencement de mission à 30 lieues au delà, dans l'intérieur des terres.

Le continent africain est donc entouré de missions catholiques dont, pour la plupart, l'influence ne dépasse pas les limites peu distantes du littoral. Deux seulement ont pénétré plus avant dans l'intérieur des terres, celles de Natal et de l'Afrique centrale. Reste le milieu du continent africain, si imparfaitement connu encore, et sur lequel nous n'avons de renseignements à peu près certains que ceux qu'ont recueillis des explorateurs modernes, Livingstone, Baker, Cameron et Stanley. Cependant la lumière de l'Evangile doit être portée partout. Attendre qu'elle se communique de proche en proche serait plus conforme aux règles de la prudence humaine; mais il faudrait des siècles; ce n'est pas ainsi qu'agissent ceux qui ont mission de prêcher et qu'anime le souffle divin. La grâce ensuite a ses moments ; celui où doit s'opérer la conversion des descendants de Cham, sur lesquels, après quatre mille ans, semble peser encore l'anathème du patriarche, est-il arrivé? On ne peut le dire encore : cependant, à certains signes, il semble que l'on doive incliner pour l'affirmative.

Comme pour justifier cette espérance, deux congrégations religieuses, qui se proposent exclusivement la conversion de l'intérieur de l'Afrique, ont été fondées l'une à Vérone, par Mgr Comboni, l'autre par Mgr Lavigerie, à Alger. Cette dernière se nomme Société des missionnaires d'Afrique. On les trouve dans les hautes montagnes de la Kabylie; ils ont été constitués gardiens de l'endroit où saint Louis mourut; trois d'entre eux ont été massacrés, alors qu'ils cherchaient à gagner Tom-

bouctou à travers les sables du grand désert; et aujourd'hui, par une voie différente, celle du Zanguebar, ils s'apprêtent à aller évangéliser le centre même de l'Afrique équatoriale. Là, ils établiront deux centres religieux, selon que le Souverain-Pontife le leur a prescrit : l'un, vers le lac Albert-Nianza; l'autre, vers celui de Tanganyka.

Enfin, on annonce qu'une autre mission est en voie de préparation. Celle-ci s'étendra dans l'immense espace compris entre le 10e et le 23e degré de latitude australe[1].

CHAPITRE IV.

ZANZIBAR.

I

Le 2 décembre 1856, le navire de guerre *Elphinstone* quittait Bombay, emportant vers la côte d'Afrique les capitaines Burton et Speke, deux hardis voyageurs, déjà familiarisés avec les explorations africaines, qui allaient essayer de pénétrer au cœur du continent par une route nouvelle.

Le 18 décembre, ils étaient déjà en vue de la côte du Zanguebar, dont l'aspect enchanteur est ainsi décrit par M. Burton : « L'océan Indien, que brise au couchant une raie d'écume chargée de détritus de coraline et de madrépores, découpe le rivage, y forme des criques, des marigots, où, après avoir épuisé leur furie contre des banquettes de sable et des rochers noirs, les vagues s'endorment au sein d'eaux mortes, pareilles à des nappes d'huile. Bien qu'à peine au-dessus du niveau de la mer, les pointes et les îlots formés par ces courants n'en sont pas moins chargés d'une végétation luxuriante. Des forêts de mangliers couvrent les bords des lagunes ; à la marée basse, l'amas conique de racines qui supporte chaque arbre est mis à nu, et montre les jeunes scions terminés par des grappes d'un vert brillant. Des fleurs lilas et les feuilles charnues d'une espèce de convolvulus retiennent le sable, qui est d'un blanc pur, et des

(1) Annales de la Propagation de la Foi, septembre 1878.

huîtres sont appendues à la base des palétuviers. Au-dessus de l'Océan, le rivage forme une épaisse muraille de verdure, et des groupes de vieux arbres chauves, inclinés par les moussons, indiquent la position des établissements qui s'éparpillent sur la côte. Çà et là des monticules dénudés percent le manteau vert du sol, en varient la couleur uniforme de leur teinte ferrugineuse, et derrière cette bande d'alluvion, qui a une largeur de quatre à cinq milles, se dresse une ligne de collines bleues que l'on aperçoit même de Zanzibar. A cette esquisse ajoutez le bruit des vagues, les cris des oiseaux de mer, le bourdonnement perpétuel des insectes, qui s'apaise au coucher du soleil ; et, dans le profond silence des nuits du tropique, le mugissement du crocodile, le cri du héron nocturne, les clameurs et les coups de feu des naturels, qui, aux grognements qui se font entendre, reconnaissent que l'hippopotame quitte la berge pour aller visiter leurs récoltes. »

Après une courte visite à l'île de Tumbatu, où la tribu des Makhadins vit dans un mahométisme grossier mêlé de superstitions païennes, et un coup d'œil jeté sur Pemba, l'île riante que les Arabes appellent l'île d'Émeraude, les premières brises odorantes et fiévreuses émanées de la côte vinrent baigner l'atmosphère du navire, et le 20 décembre on jetait l'ancre devant la ville de Zanzibar.

Les voyageurs furent reçus avec la plus vive sympathie par le consul de la reine d'Angleterre, le colonel Hamerton, Irlandais, homme énergique et persévérant, auquel les Européens doivent la fin des avanies de toute espèce que leur infligeaient les Arabes de Zanzibar[1].

Après un court séjour dans cette ville, et quelques explorations aux environs, les deux voyageurs s'embarquèrent sur la rivière de Pangani. « La navigation était lente et pénible, dit Burton, et pourtant non dépourvue de charmes. Nous avions échangé les paysages gracieux du bord de la mer contre des aspects nouveaux et plus fortement caractérisés. L'hippopotame dressant sa tête au-dessus du courant, hennissait en nous regardant d'un air farouche, puis se replongeait dans la profondeur des eaux. Eveillé par le bruit de nos rames, le hideux alligator faisait sur la vase du rivage quelques pas marqués par l'empreinte de son horrible griffe ; puis, s'arrêtant immobile comme un tronc d'arbre jauni, il nous mesurait de son œil vert, perçant et profondément enfoncé. Des singes bondissaient au haut des arbres ; au-dessous, des hommes et des femmes, aussi sauvages en apparence, se livraient à la pêche avec des filets grossiers. Le ciel, d'un bleu éclatant, se réfléchissait dans l'eau avec une teinte plus foncée. Une brume légère, tempérant l'excès de la lumière, adoucissait les contours des objets. Un épais feuillage, offrant toutes les nuances du noir, du vert, du jaune, du rouge, couvrait les deux rives. On remarquait entre autres, parmi les arbres, le *nakhl Shaytan*, le dattier de

(1) M. Gilbert, l'*Afrique inconnue*, p. 75.

Satan, espèce de palmier nain par la hauteur et géant par son développement horizontal, qui projette gracieusement au-dessus de l'eau des branches grosses comme la cuisse d'un homme et longues de douze à quinze mètres. Du milieu du tapis de sombre verdure qui s'étale sous le bois, s'élancent de beaux lis d'une blancheur éclatante; çà et là apparaissaient quelques traces de la présence de l'homme; mais partout néanmoins régnait cet éternel silence de l'Afrique, profond et triste, qu'interrompaient seulement le cris du courlis et le bruit léger de la brise, qui, descendant graduellement du sommet des arbres à travers le feuillage, venait expirer à la surface paisible de l'onde sur laquelle nous flottions. »

Nous passerons les détails du voyage, jusqu'à l'arrivée à Fuga des hardis voyageurs.

« Bientôt les villages se montrèrent, perchés comme des nids d'aigle sur le sommet des montagnes, et nous vîmes les habitants se réunir à notre approche. Arrivés au point le plus élevé de notre route, nous fûmes étonnés de ne point apercevoir de plateau : il n'y avait devant nous qu'une foule de cônes arrondis, revêtus de gazon et sillonnés de sentiers dont l'argile rouge se détachait sur la verdure. Des bois couvraient la plupart des pentes; dans les ravins, des marais traversés par des ruisseaux. Au nord-ouest de hautes montagnes bornaient l'horizon. Nous étions alors à treize cents mètres au-dessus de la mer, et à soixante kilomètres de la côte à vol d'oiseau.

» Une lieue plus loin, au détour d'un sentier, se dressa subitement devant nous, au sommet d'une éminence, un amas de huttes coniques couvertes en chaume : c'était Fuga. Nos Beloutchis[1], se formant en ligne, exécutèrent une décharge qui attira hors des habitations la population tout entière. »

Les voyageurs rendirent visite au roi du pays.

« Le sultan se leva de sa couche lorsque nous entrâmes, et nous fit asseoir devant lui sur de petits tabourets. C'était un vieillard arrivé au dernier degré de la décrépitude. Sa maigreur était extrême; sa tête était rasée; son visage, sillonné de rides profondes, n'avait pas de barbe; ses paupières étaient rouges, et ses mâchoires édentées; ses mains et ses pieds étaient couverts de taches lépreuses. Son vêtement royal se composait d'un sale bonnet et d'un jupon de drap tout usé : pour surtout, il portait un manteau de coton doublé. Le tapis de Perse sur lequel il s'appuyait semblait aussi vieux que sa personne. L'intérieur de sa hutte n'avait rien qui la distinguât, si ce n'est qu'elle était remplie de dignitaires, dont quelques-uns s'occupaient à éventer le maître, tandis que les autres causaient entre eux. Tous étaient munis de longues pipes à fourneaux d'ivoire... On avait dit au vieux sultan que nous examinions

(1) Soldats salariés qui accompagnent et escortent les voyageurs.

les étoiles, les arbres et les pierres ; c'est pourquoi il nous chargea de lui composer un breuvage capable de lui rendre la jeunesse, la force et la santé. Je lui répondis que toutes nos drogues étaient restées à Pangani; mais il répliqua que nous pouvions bien trouver dans la montagne les herbes convenables.

» De retour à notre gîte, nous envoyâmes au sultan notre cadeau, en retour duquel nous reçûmes un beau bœuf, un panier plein de gâteaux du pays, et une provision de bananes vertes assaisonnées de petit-lait. Nos Beloutchis s'empressèrent de dépecer le pauvre bœuf, dont ils mangèrent la chair avec une telle avidité, que tous furent plus ou moins indisposés. Notre nuit fut calme, et nous trouvâmes fort doux de nous sentir à l'abri, tandis que la tempête sévissait au dehors.

» Le sultan Kimwere, ou *Lion du Seigneur*, règne en véritable despote, vendant son peuple aux marchands d'esclaves, et prélevant la grosse part sur tous les cadeaux ou bénéfices quelconques que reçoivent ses sujets. Il entretient une garde de quatre cents mousquetaires, qu'il appelle ses Anglais, et son principal privilége est d'avoir trois cents femmes, dont chacune possède une hutte et des esclaves. Il a environ quatre-vingt-dix fils, dont plusieurs sont devenus musulmans, tandis que lui-même est resté païen. »

Alors, les deux explorateurs furent atteints de cette maladie terrible, à laquelle ne peuvent guère résister en Afrique les voyageurs européens.

MM. Burton et Speke étaient à Pangani, où la fièvre les saisit avec une telle violence, qu'ils eurent tout au plus la force de monter à bord d'un navire qui les transporta à Zanzibar. C'est ici le lieu de dire quelques mots de cette terrible fièvre africaine, à laquelle pas un Européen ne peut se soustraire depuis l'Algérie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et depuis le Sénégal jusqu'à la pointe du cap Félix.

L'action directe des rayons solaires est ce qui donne les premières atteintes : ce fut entre Chogway et Pangani que Speke, faisant des observations au sextant sur le sable humide, ressentit le premier accès de fièvre ; son compagnon fut pris peu de temps après. L'attaque commence par un abattement général; les membres sont lourds, la tête s'entreprend, un dégoût profond se fait sentir, en même temps qu'on éprouve dans tous les membres une sensation désagréable de froid, et qu'une vive douleur se porte aux épaules. Après cela arrivent des frissons avec un mal de tête affreux, sensation de feu au visage, engorgement des veines, accablement et impossibilité de se tenir debout. Les yeux sont brûlants et douloureux lorsque le malade s'efforce de les ouvrir, le pouls est précipité, la langue chargée. L'appétit manque tout à fait; mais une soif inextinguible oblige le malade à boire sans cesse. Les nuits sont pires encore que les jours; le délire vient ensuite; mais à aucun prix l'on ne doit se laisser saigner : une saignée serait infailliblement mortelle. Chez Burton les accès venaient régulièrement à trois heures

du matin et à trois heures du soir : dans les intervalles, il s'administrait la quinine, dont on doit avoir soin de se munir. Lorsque la maladie prend mauvaise tournure, les symptômes s'aggravent, la tête s'égare tout à fait; puis vient une amélioration apparente, que suivent immédiatement la perte de la connaisance, la stupeur et la mort. Lorsque, au contraire, elle marche vers la guérison, la fièvre diminue au septième jour, la langue s'améliore, les douleurs s'apaisent; mais la convalescence est toujours longue et pénible. Le changement d'air est très-favorable alors au malade, qui ressent longtemps encore les derniers symptômes du mal : des douleurs aiguës à la mâchoire, l'abattement, le trouble des idées; quelques-uns même ne se remettent jamais complétement des suites de cette affreuse plaie de l'Afrique[1].

II.

Nous allons maintenant laisser parler les missionnaires catholiques. L'extrait suivant d'une lettre de M. Fava, vice-préfet apostolique du Zanguebar[2], est datée de Zanzibar, 12 août 1862.

« Lorsque j'écrivis à Mgr Maupoint, en juillet 1861, j'exposai à Sa Grandeur la bonne réception qui nous avait été faite à Zanzibar, les œuvres que nous avions entreprises, et la misère morale de la côte orientale d'Afrique, si riche et si intéressante d'ailleurs. Je disais alors à Sa Grandeur, que notre but, en commençant, était surtout de gagner la confiance des populations qui nous entourent, par la pratique de la charité chrétienne. C'est à cette fin que noue avions ouvert, dans la maison que nous habitons, un hospice pour les malades du pays, une salle de pansements, un hôpital pour les Européens, des ateliers pour l'apprentissage de quelques métiers, et une petite pharmacie.

» Depuis lors, ces institutions ont continué de rendre les services qu'il était juste d'en attendre, vu nos faibles ressources La salle des pansements est toujours fréquentée par les malades de la ville qui peuvent s'y rendre. Les mères y apportent aussi leurs petits enfants. Chaque matin, au son de la cloche qui les appelle, on voit arriver ces pauvres gens avec leurs larges plaies ensanglantées. Ils se traînent, les uns appuyés sur un bâton, les autres s'aidant de leurs mains. Ce serait une bonne œuvre de les réunir tous dans un hôpital; mais il faudrait un local et des ressources immenses pour recueillir tant de malheureux. Quant à l'administration arabe, elle n'a pas l'habitude de s'occuper des besoins de cette nature.

» Notre hôpital pour les Européens n'a presque jamais été vide. Français, Anglais, Espagnols, Portugais, Américains, Hambourgeois, Pié-

(1) M. Gilbert, l'*Afrique inconnue*, p. 90.
(2) Aujourd'hui évêque de Grenoble.

montais, etc., viennent y réclamer des soins. En ce moment, nous avons un Anglais, un créole de la Réunion, un matelot de Toulon, un Américain, un Portugais, et un ministre protestant qui a passé quatre mois à Mombaze. Nous avons recueilli dernièrement le capitaine d'un navire de la Réunion qui avait fait naufrage sur l'île Monsia, ainsi que trois de ses marins malades. Jusqu'ici un seul homme est mort dans notre hôpital : c'est un matelot de la marine royale de Sa Majesté britannique. Il nous était arrivé couvert de nombreuses et profondes blessures. Parmi les personnes que nous avons reçues, se trouvait aussi un autre ministre protestant, qui allait se fixer à la côte d'Afrique avec l'un de ses confrères. Leur mauvaise santé les a forcés de renoncer à ce projet. Ils sont venus à Zanzibar, où l'un des deux a passé une vingtaine de jours à l'hôpital de la mission, pour s'y rétablir; puis ils ont repris la route de l'Europe.

» Nos ateliers se sont agrandis par suite de l'arrivée d'un mécanicien. Ils rendent de bons services à la population et aux navires qui passent. La forge de la mission est la seule qui puisse, dans ce pays, travailler pour les Européens et forger de grosses pièces. C'est grâce aux ressources de nos ateliers, qu'un habitant de l'île de la Réunion a pu commencer à faire fonctionner une sucrerie, au centre de l'île.

» C'est sans doute le spectacle de ces œuvres qui nous attire quelque respect et nous assure une complète liberté d'action. Je n'exagère pas, en disant que nous pouvons remplir notre ministère à Zanzibar comme dans une bonne ville de France. En effet, un Portugais mourut, il y a quelque temps. Les sacrements lui furent portés à domicile, et son enterrement se fit selon les prescriptions du Rituel romain. Son corps fut apporté de la chapelle de la mission. L'absoute finie, nous nous rendîmes au cimetière avec toute la pompe possible dans une station naissante. Une grande croix en cuivre doré, ayant un beau Christ, était portée en tête du cortége par un catholique revêtu d'une robe blanche et d'une ceinture rouge. Des jeunes gens étaient chargés de l'encensoir et du bénitier. J'étais revêtu moi-même du rochet, de l'étole et de la chape, et accompagné de mes deux confrères, en surplis. Le cercueil, parfaitement orné, était porté par les amis du défunt. Venaient ensuite les Sœurs avec les jeunes filles qu'elles élèvent, puis une trentaine de catholiques. Nous ne rencontrâmes pas un seul obstacle sur tout le parcours de la route. Cependant la curiosité publique était excitée au plus haut point, et la foule allait toujours grossissant. Au fond de l'âme, nous chrétiens, nous ressentions une joie indicible, en contemplant l'image de Jésus crucifié, exaltée à travers les rues de cette ville mahométane.

» Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de la ville, sur le bord de la mer. C'est là que nous avons acheté un terrain clos de murs, pour servir de cimetière aux catholiques. Nous fîmes la cérémonie de l'inhumation au milieu d'une foule immense, qui nous regardait avec avidité. Comment

n'auraient-ils pas été étonnés de ce grand respect dont l'Église entoure les morts, eux qui pouvaient se dire avec raison : « Moi, lorsque je mourrai, je n'aurais pas de cercueil ; peut-être pas même une tombe. On jettera mon corps à la mer ; ou bien, caché sous un peu de sable, il sera exposé à devenir la proie des chacals. Jamais je ne serai honoré à ma mort comme les chrétiens honorent leurs défunts. » L'enterrement fini, nous retournâmes à la Providence. Nous aurions pu nous croire en pays de chrétienté. Depuis lors, nous avons eu occasion de renouveler cette cérémonie funèbre : tout s'y est passé de la même manière.

» Encouragés par les égards qu'on nous témoigne, nous avons pensé que le moment était venu de créer des écoles pour les enfants de la ville. C'est le 19 mars 1862 que nous en avons fait l'ouverture. Dans l'une de ces classes il y a trente enfants d'origine indienne. Intelligents, gais, studieux, ils paraissent se plaire dans notre compagnie, et commencent à lire et à parler le français. Ils ont une grande aptitude pour le calcul. On dirait qu'ils naissent avec une organisation faite exprès pour le négoce.

» Il y a une classe à part pour les Arabes. Nous recevons à des heures particulières les jeunes gens qui sont dans le commerce. Nous instruisons aussi les esclaves que nous rachetons : nous leur apprenons le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul, et surtout un métier. Par prudence, nous n'avons jusqu'ici baptisé que quatre garçons et quatre filles. Sans doute, il est facile de racheter des enfants, puisqu'on les a pour vingt à vingt-cinq francs sur le marché aux esclaves, qui en est parfois encombré ; mais ce qui coûte cher, ce sont les soins assidus, la surveillance de chaque instant qu'exige leur transformation. En somme, ces enfants ne manquent ni de cœur, ni d'intelligence. Quatre d'entre eux avaient été volés à leurs parents par des Arabes, près du lac Nianza.

» ... Bien que les Musulmans reconnaissent et proclament l'unité de Dieu, il règne parmi eux un esprit de superstition qui revêt parfois les formes de l'idolâtrie, dans ce qu'elle eut jamais de plus cruel. Ainsi, dans une ville arabe que je connais, j'ai visité la maison où l'on immola, il y a quatre ans, trois jeunes vierges, pour détourner un malheur qui menaçait la contrée. Cette barbarie n'était pas le fait d'un homme seul, mais l'accomplissement d'une décision prise en conseil par les grands du pays. Je sais de source certaine, et j'en pourrais produire les témoins, que ces trois malheureuses victimes de la superstition musulmane ont été divisées en tronçons, et leurs membres portés et enterrés en divers endroits du territoire menacé.

» Cependant quel vaste et beau pays que cette Afrique orientale ! Que de richesses sont renfermées entre ces deux caps terribles : le cap de Bonne-Espérance et le cap Gardafui ! Que de mystères pour l'esprit humain dans ces régions où le Nil est allé cacher ses sources ! Le

Créateur semble avoir voulu y jeter tout ce qu'il y a de grand et de vigoureux dans la nature. C'est le sentiment qui nous dominait, lorsque, en mai dernier, l'abbé Jégo, M. Sémanne, quelques autres personnes et moi, nous fîmes une excursion dans l'intérieur de l'Afrique.

» Guidés par un intrépide voyageur, le jeune baron de Decken, qui fut pour nous un gentilhomme parfait, nous abordâmes à un point de la côte nommé Bagamoio, situé par 6 degrés de latitude sud, vis-à-vis de l'île de Zanzibar que nous habitons. Après nous être avancés à quelque distance dans l'intérieur, nous dirigeâmes notre caravane vers le sud. Une terre riche et des sites pittoresques s'offrirent à notre admiration. Nous traversions des prairies verdoyantes, de beaux champs de riz, de maïs, de manioc, de patates, de sésame, des touffes magnifiques de cannes à sucre. Puis, se déroulaient de vastes savanes couvertes de hautes herbes, du milieu desquelles s'élevait le baobab, arbre énorme, qui, planté au flanc d'une colline, ressemble à un fort. Nous nous enfoncions au sein de vastes forêts traversées de distance en distance par des rivières larges comme des fleuves, profondes souvent de vingt à trente pieds, comme celles de M'bégani, d'Upanga, de M'zizima. Des troupes d'hippopotames se jouent dans leurs eaux. Il nous est arrivé, lorsque nous passions d'une rive à l'autre, de nous trouver face à face avec ces monstrueux animaux. Quatre se présentèrent à nous dans la rivière de M'bégani. Nous pûmes les contempler à loisir. Nous avions cessé de ramer, et nous nous tenions dans un complet silence, laissant ces quatre monstres marins prendre leurs ébats à quarante pas de nous. Ils apparaissaient à la surface des eaux pour respirer, puis ils plongeaient avec fureur, et bientôt reparaissaient encore, montrant leurs têtes énormes. Un d'eux, que le baron de Decken blessa d'une balle de gros calibre, s'enfonça en poussant des cris affreux. Les eaux furent rougies au loin de son sang. Il râlait au fond de la rivière d'une manière effroyable. Nous pensions qu'il était frappé à mort. Il reparut tout à coup l'œil en feu, secouant sa tête avec rage. Il s'éloigna en mugissant. Nous le vîmes bientôt sur le sable du rivage, où il se roulait avec d'horribles contorsions.

» L'hippopotame a une tête de même forme, mais deux ou trois fois plus grosse que celle du bœuf ; elle est surmontée de deux oreilles de cheval, qui se dressent quand l'animal apparaît au-dessus de l'eau et qui ombragent deux petits yeux ronds et brillants. Son corps ressemble à celui du porc. Sa peau est lisse, de couleur roussâtre. Ses jambes sont courtes et massives. Elles forment quatre piliers chargés d'une masse qui peut monter au poids de quinze cents à deux mille livres. L'hippopotame atteint parfois jusqu'à onze pieds de longueur, sur dix de circonférence. Son ventre touche presque à terre. Sa bouche est démesurément grande ; plusieurs de ses dents sont longues d'un pied. Il n'attaque pas ; quelquefois il se venge quand il est blessé ; mais c'est plutôt sur l'embarcation d'où est parti le coup, que sur le chasseur. Il renverse la nacelle

qu'il prend pour son ennemi, et il s'éloigne. Le plus souvent on le chasse à terre où il se rend durant la nuit. Cet animal produit en mugissant un singulier effet : on entend un son puissant qui semble faire explosion et qui ébranle tout le pays d'alentour. A quelque distance qu'on soit de l'animal, on croit toujours être près de lui, quand sa grande voix résonne. Nous suivions les traces de ces bêtes monstrueuses dans les champs de riz et de maïs, où elles aiment à rôder durant les ténèbres. Leurs pas imprimés sur la terre laissent une empreinte profonde, semblable à celle de l'éléphant. Tandis que nous reconnaissions leur passage sur le bord des mares d'eau où elles vont folâtrer, ainsi que dans les hautes herbes, nous entendions leurs mugissements dans les bois de manguiers où elles cherchent leur pâture.

» C'est aussi dans ces régions que vivent : l'éléphant, dit éléphant d'Afrique, dont les défenses pèsent chacune jusqu'à cent cinquante livres, et donnent ce magnifique ivoire qui est l'objet d'un grand commerce ; le rhinocéros bicorne, le zèbre, l'antilope, la gazelle, le mouton à grosse queue, les buffles qui marchent par troupes, et que l'on voit passer comme des tourbillons à travers les savanes ; des singes qui gambadent sur la lisière des bois ; des lions, des panthères, des hyènes mouchetées.

» Le long de la route, nous avons vu des cigognes, des hérons, des poules sultanes au plumage bleu, doré, d'un chatoyant suave, ainsi que des bandes de canards et de sarcelles. Des milliers de petits oiseaux, d'une beauté ravissante, peuplent ces vastes solitudes des bois et des plaines. C'est là aussi le pays des crocodiles, du lézard, du caméléon, du boa.

» Puis, comme si le Créateur avait voulu mettre le pays en harmonie avec les hôtes qui l'habitent, il a jeté dans ces contrées de vastes horizons, des montagnes hautes de vingt mille pieds, comme le Kilinsandjazo et le Kénia, situés par le 4e degré de latitude sud, à quelques journées de la côte ; des lacs qui ressemblent à autant de mers intérieures ; des plaines que l'œil ne peut embrasser dans leur immense étendue ; de grandes scènes faites à souhait pour le plaisir des yeux.

» Jamais je n'oublierai celle dont il me fut donné de jouir, un soir, à Magagoni. C'était le 18 mai dernier. Nous revenions d'une excursion dans l'intérieur. Lorsque nous rentrâmes à Magagoni, sur le bord de la mer, le soleil disparaissait derrière les monts du pays des Vazezamo. La vaste plaine qui commençait au rivage, à nos pieds, et courait à perte de vue jusqu'à ces montagnes, était plongée dans une demi-obscurité. La lumière du jour s'éteignait en se jouant dans une brume naissante, tandis que la chaîne élevée des monts Ngourou, qui relie le territoire des Vazezamo à l'Ouzégoura, montrait sa crête toute brillante des rayons du soleil couchant. Les nuages qui les couronnaient formaient comme un dôme splendide, suspendu dans les airs, étincelant de toutes les

couleurs de l'arc-en-ciel, avec cet éclat qui n'est connu que sous l'équateur. Bientôt tous ces feux s'amortirent et prirent des teintes de plus en plus pâles; les ombres du soir descendirent du haut des mont. Alors les forêts, les champs, les huttes, les plaines, tout se confondit pour former un vague indéfinissable, et ne laisser apparaître que de gracieuses ondulations d'une grandeur à ravir l'âme. En suivant ces longues collines qui se succèdent comme des flots, l'œil parcourait en un instant tout un vaste pays et ne s'arrêtait qu'à la mer. L'Océan ressemblait, dans cette belle soirée, à un lac immense. Du cap élevé de Magagoni on pouvait apercevoir les sinuosités de la côte, parmi lesquelles faisaient surtout saillie les pointes voisines de Sassani, de Kaolé et de Bagamoio, et les pics élevés de l'Ouzoumbaza. L'œil essayait en vain de plonger dans tous ces massifs de verdure rendus plus sombres encore par la nuit qui s'avançait. Enfin le regard, en se portant sur l'Océan, suivait cette file d'îlots qui bordent le rivage à des distances inégales, comme des postes avancés, et allait se perdre à l'horizon, où les eaux de la mer se confondaient avec la brume et la lueur incertaine du ciel. On eût dit que Dieu avait placé là les bornes du monde.

» C'est en face de ces grands spectacles de la nature que l'âme s'enivre de joie et retrouve quelque chose de sa grandeur native. Fille du ciel et reine de la terre, elle tressaille d'un bonheur inconnu en contemplant dans sa beauté son superbe domaine; et tandis qu'elle se laisse pénétrer du sentiment tout divin qu'inspirent ces scènes grandioses, soudain des larmes et un cri partent du cœur pour dire : Mon Dieu, que vous êtes grand!

» Alors me revint à la mémoire le souvenir des belles pages où Fénelon prouve l'existence de Dieu par la beauté et l'harmonie de la nature. En quelques instants, je venais de relire dans ce tableau le traité tout entier. J'ai oublié les paroles de l'homme. Je n'oublierai jamais le langage que Dieu tient à l'âme, le soir, à Magagoni.

» Hélas! toutes ces grandeurs sont comme perdues, toutes ces richesses semblent inutiles! La sauvagerie règne encore dans ces vastes contrées, où les sentiers qu'on suit sont plutôt l'œuvre des animaux que le travail de l'homme. Parfois, en sillonnant le vaste Océan et en se voyant seul au sein de l'immensité, on se prend à réfléchir et à se dire : Mais à quoi donc servent ces vastes solitudes des mers? à qui sont-elles données en spectacle? Et l'on est obligé de se répondre : Elles sont sous l'œil de Dieu qui les a faites. Elles louent leur Créateur dans leur profond silence. Elles proclament sa puissance lorsque, dans leurs élans sublimes, elles montent jusqu'aux nues. Il en est de même des solitudes d'Afrique. Elles sont données en spectacle à quelques voyageurs, qui les parcourent comme on parcourt les mers, sans y laisser de traces durables. Le pauvre Africain est un sauvage de bonne nature, mais il ne sait pas rendre à Dieu l'hommage intelligent que la terre lui doit. Il

faut que les monts, les bois et les eaux envoient d'eux-mêmes leur cantique vers le Seigneur. Quand donc, ô mon Dieu, sonnera l'heure où l'Europe, poussée par l'Esprit divin, et jetant un regard sur la carte du monde, dira : De toutes les contrées du globe, celles-là sont les plus abandonnées : allons-y porter les bienfaits de la civilisation ?

» Mes confrères et moi, nous désirons apporter le faible tribut de notre dévouement à cette grande cause. Nous avons loué sur un point de la côte que j'ai nommé (Bagamoio), une case en paille pour y aller commencer quelques œuvres de charité. Bagamoio est un lieu assez sain ; la population y est tranquille ; surtout c'est la route qui conduit au Niamouésis. La divine Providence nous montrera que ces projets lui plaisent, si elle nous donne les ressources nécessaires pour les exécuter. Fasse le Ciel qu'un jour, cheminant avec quelque caravane, nous allions élever un autel à Jésus-Christ au centre de la grande Afrique !

» Quant au sultan de Zanzibar, il ne nous crée aucune difficulté. Nous sommes en bonne harmonie avec lui, ainsi qu'avec les Arabes. Nous savons que les persécutions ne font qu'affermir l'Eglise, parce qu'elle est bâtie sur le roc ; mais nous nous souvenons aussi que les tempêtes emportent parfois les chrétientés particulières. C'est pourquoi nous sommes disposés à faire tous les sacrifices que permet la conscience, pour vivre en paix avec tous, si c'est possible[1]. »

III.

Le P. Horner, actuellement Supérieur de la Mission du Zanguebar, raconte ainsi son arrivée à Zanzibar, le 29 juin 1863 :

« Parti de l'île de la Réunion le 28 mai, nous abordâmes après huit jours de mer à Nossibè, où les Pères Jésuites Coulon et Combet nous firent l'accueil le plus cordial et le plus fraternel. Longtemps je conserverai le souvenir de toutes leurs bontés pour nous. Nous passâmes cinq jours dans cette île. Repartis de Nossibè le 11 juin, nous jetâmes l'ancre vers six heures du soir dans la belle rade de Zanzibar, le 16 du même mois.

» Les divers membres de la mission qui depuis si longtemps soupiraient après notre arrivée, d'autant plus qu'on nous croyait au fond de la mer, vu les énormes désastres causés à Bourbon par trois ouragans, vinrent à la hâte, soit nous chercher à bord, soit nous attendre sur la plage. On pensait que le bâtiment qui nous portait avait fait partie des douze ou quinze navires qui se sont perdus sur les côtes de Bourbon. Quelle joie donc pour ces pauvres Zanzibariens de nous revoir, et d'avoir enfin des nouvelles de cette colonie chérie !

» A peine arrivés à notre résidence, nous reçûmes la visite du consul français, qui est l'ami et le bienfaiteur des missionnaires.

(1) Annales de la Propagation de la Foi, Mars 1863, n 207.

» Le lendemain, nous allâmes faire notre visite à Son Altesse le sultan de Zanzibar. Mais que dire de notre visite à cette majesté musulmane? Je crois que cela vaut la peine d'entrer dans les détails les plus minutieux, tant ces réceptions paraissent singulières à des Européens.

» Accompagnés par le consul français, nous traversâmes une haie de soldats arabes, échelonnés sur l'avenue du palais et vêtus chacun à sa manière. Quelle bizarrerie de costumes dans cette milice, sans même parler du chapeau en forme de pain de sucre du commandant, qui avait un pied et demi de hauteur!

» Maintenant que nous approchons de la salle de réception, il faut nous tenir dans la gravité la plus solennelle, car l'Arabe est de son naturel très-grave. Au bas du perron de ce qu'on pourrait appeler la salle du trône, qui du reste ne mesure qu'une étendue d'environ onze mètres de longueur sur cinq de largeur, le sultan, accompagné du gouverneur et de quelques princes, vint à notre rencontre et nous donna la main, selon l'usage, sans rien dire. Dans de pareilles circonstances, on ne souffle jamais mot, car ce serait manquer au cérémonial arabe.

» Son Altesse et les princes de sa suite tirèrent leurs sandales et entrèrent pieds nus. Heureusement les Européens ont le privilége de tirer le chapeau à la place des souliers. Pendant quelques minutes, tout le monde se tint debout en échangeant de rares paroles. Jusque-là, je croyais que nous n'avions affaire qu'au maître des cérémonies ou à quelque majordome, et qu'on attendait le sultan. Mais voici qu'on s'assied et que, par le moyen de l'interprète, la conversation commence. C'est alors seulement que je conclus que ce haut personnage, aux pieds nus, coiffé d'un turban, vêtu d'une longue chemise blanche, couvert d'une sorte de houppelande en drap noir, le poignard sur la poitrine et le sabre au côté, était le roi de Zanzibar et de quelques parties de la côte orientale de l'Afrique. Ce souverain n'ayant aucune marque distinctive extérieure, cette illusion était chose bien facile.

» Son Altesse, après avoir fait demander des nouvelles de notre santé, nous fit dire que notre arrivée lui causait beaucoup de joie, qu'il était bien aise de voir des prêtres au milieu de son peuple pour lui apprendre la religion et le travail. Après ces compliments, on nous servit, selon l'usage, du café bouillant et un verre d'eau sucrée à l'eau de rose. Puis la conversation continua sur quelques nouvelles politiques d'Europe. Pendant tout ce temps, je regardais attentivement le sultan, qui est un homme encore jeune et d'une figure vraiment distinguée. Vous ne sauriez croire combien sa physionomie respire la bonté et la douceur. Aussi n'ai-je pu m'empêcher de regretter intérieurement qu'il ne fût pas chrétien!

» Notre haute taille, ainsi que notre costume religieux, ont paru vivement impressionner l'assemblée; car tous les regards étaient fixés sur nous. Mais voici venir un petit incident assez singulier. Il s'agit des Frères.

» C'était quelque chose de nouveau ; on avait bien vu des Sœurs, mais pas encore des Frères. Son Altesse musulmane demanda donc si les Frères étaient *Padre*, c'est-à-dire Prêtres. On lui répondit que non. « Mais, répliqua-t-il par l'interprète, ils vont devenir *Padre* au bout d'un certain temps. » On lui répondit encore que non. « Mais, dit-il, lorsqu'ils auront travaillé trois ou quatre ans à Zanzibar, ils mériteront bien, à titre de récompense, de devenir prêtres. » La réponse toujours négative l'étonna singulièrement, et il sembla trouver de l'injustice à laisser nos Frères dans leur vocation subalterne. Il fallut lui faire comprendre que ces dévoués coopérateurs n'avaient pas fait d'études dans le but d'arriver au sacerdoce, et qu'ils s'occupaient généralement de travaux manuels, comme par exemple le frère Félicien, qui est mécanicien.

» Ce mot de mécanicien lui fit un sensible plaisir. Néanmoins il revint encore sur l'idée de prêtrise pour les Frères, et il demanda s'ils n'étaient pas au moins de *petits prêtres* ou des *demi-prêtres*. Pour finir le procès, on lui fit cette concession, et il fut satisfait. Je n'ai vu dans cette sollicitude du sultan pour les Frères que bonté de cœur et haute idée du sacerdoce.

» Lorsque nous quittâmes ce souverain si bon et si généreux, il nous fit dire par l'interprète qu'il était très-heureux de nous voir à Zanzibar, que sa maison était la nôtre, et que si nous avions besoin de quelque chose, nous pouvions nous adresser à lui en toute confiance.

» Après cette solennelle entrevue, nous allâmes déjeûner au consulat français ; puis, dans l'après-midi, nous fîmes notre visite à Son Excellence le gouverneur de Zanzibar. Là encore, il fallut avaler une tasse de café bouillant et un verre d'eau sucrée à l'eau de rose. Le lendemain, nous nous présentâmes chez MM. les consuls d'Amérique, d'Angleterre et de Hambourg. Partout nous avons reçu l'accueil le plus cordial et le plus sympathique.

» Du reste, M. Fava a su, par son tact et sa prudence, placer la mission à peu près sur le même pied que les consulats. Aussi tous les Européens qui se trouvent à Zanzibar, même les protestants, nourrissent-ils la plus grande estime pour la mission. Quant à Zanzibar en elle-même, je suis encore trop nouveau pour vous en parler pertinemment. Je finirai donc le récit de notre installation par la visite que le sultan a bien voulu nous faire, quelques jours après notre arrivée, et qui est la première dont il ait jusqu'ici honoré la mission.

» Cette démarche ayant un caractère officiel, plus de cinq cents soldats arabes étaient échelonnés depuis son palais jusqu'à notre résidence. C'est au milieu de ces bizarres défenseurs de la patrie, dont chacun portait un costume différent, que le sultan fit son entrée solennelle. Nous le reçûmes à la porte de la maison, où entrèrent seulement les princes et les autres personnes de distinction.

» Nous conduisîmes Son Altesse dans un appartement préparé à cet

effet, et dans lequel nous avions placé, entre autres décorations, quelques tableaux religieux. Le sultan demanda l'explication des sujets, et se fit un plaisir de la répéter à son vieux cousin, dont l'intelligence était moins prompte. Il y avait dans la même salle une statue de saint Pierre, qui prêta aussi matière à beaucoup de questions. Comme cette statue était en bronze, et partant de couleur noire, le vieux cousin en concluait que saint Pierre avait dû être nègre.

» Nos illustres visiteurs se rendirent ensuite à la chapelle, d'où l'on avait eu soin de retirer le Saint-Sacrement. Malgré sa pauvreté, elle leur fit bonne impression. Le chemin de la croix, surtout, fut l'objet de l'examen le plus sérieux et le plus attentif de la part de nos hôtes; et au moment où Son Altesse allait sortir, M. Schimpf fit entendre les sons harmonieux de notre petit orgue, à la grande satisfaction de tous.

» Après avoir parcouru une partie de la maison, le sultan, contrairement aux usages arabes, fit une visite aux Sœurs, qu'il avait gratifiées de riches cadeaux. Il leur dit des choses fort encourageantes, entre autres qu'il était charmé de la bonne harmonie qui avait régné jusqu'ici entre lui et la mission, et qu'il s'estimait heureux d'être le protecteur des religieuses et de leur établissement. Puis on alla visiter le jardin, où une agréable surprise attendait Son Altesse.

» C'était un jet d'eau artificiel, que nous avions improvisé et qui lançait à sept mètres sa colonne jaillissante. On n'avait jamais vu chose pareille à Zanzibar. Aussi s'est-on singulièrement amusé de cette nouveauté; et nos Arabes, en l'admirant, ont perdu quelque peu leur gravité naturelle. Du jardin on se rendit à l'école, composée des vingt-trois enfants de la mission. Le sultan fut émerveillé de l'instruction de nos petits noirs. Son excellent cœur prenait plaisir à examiner ces pauvres orphelins, naguère encore esclaves sur la Grande-Terre, et maintenant élevés par la charité des membres de la Propagation de la Foi.

» L'école des jeunes Indiens captiva également son attention. Voyant lire, écrire et calculer en français ces petits Indiens qui ne savaient que le tamoul, le sultan fut étrangement étonné de leurs progrès et ne les quitta qu'avec peine. Vint ensuite le tour des ateliers, où l'on fit devant nos illustres visiteurs une coulée de fonte. Enfin, après une heure et quart de bienveillante attention donnée à nos travaux, le sultan se retira avec sa suite en nous exprimant toute sa satisfaction. On nous a dit que, ce jour-là, la mission avait été l'unique sujet de conversation à la cour.

» Depuis, à la date du 4 juillet, nous avons assisté au banquet officiel donné par le consul américain, à l'occasion de la fête nationale des Etats-Unis. Parmi une vingtaine de convives européens, on m'a fait occuper la place d'honneur, et l'on a porté en anglais un seul toast qui a été pour la mission. Ne sachant pas l'anglais, j'ai répondu en français; c'était d'ailleurs une vraie Babel pour les langues, car on parlait français, allemand, anglais, portugais, italien, indien, etc.

» Pendant tout ce repas, qui dans le fond ressemblait à une fête de famille, le consul américain et tous les convives ont été envers nous on ne peut plus respectueux et aimables[1]. »

CHAPITRE V.

LES DEUX GUINÉES.

I

... Dix jours après la mort de Mgr Bessieux (30 avril 1876), écrit le R. P. Delorme, un des principaux chefs du Gabon, le roi Denis, terminait sa longue existence. C'était un vieillard presque centenaire. A ceux qui lui demandaient son âge, il répondait : « Lorsque le roi de France Louis XVI était sur le trône, moi, je savais déjà manier l'aviron, et, avec ma pirogue, je remontais le courant du fleuve. » C'est là un genre de travail auquel s'exercent, dès leur jeune âge, tous les chefs ou rois de ces pays.

L'influence du roi Denis s'étendait non-seulement dans le village qui porte son nom et qui est situé sur la rive gauche du fleuve, mais encore sur tous les chefs des pays environnants. Les rapports fréquents qu'il avait eus avec les Français et les Anglais, dont il fut longtemps le courtier le plus habile et le plus considéré, la facilité avec laquelle il parlait l'anglais, l'espagnol, le portugais et le français, lui avaient acquis une grande réputation. A une certaine noblesse de sentiments, assez rare chez les peuples fétichistes, il joignait une vive pénétration d'esprit. Aussi, voyait-on souvent accourir près de lui les chefs des villages voisins pour lui demander des conseils, et les noirs venaient en grand nombre le prier de vouloir bien terminer leurs différends. Ses décisions étaient généralement exécutées, et on se plaît à reconnaître que, très-souvent, elles étaient conformes à la justice et à l'équité.

Le roi Denis, comprenant les immenses avantages que son pays pourrait tirer de l'établissement des Français au Gabon, prit une grande part

(1) Annales, Mars 1864

aux négociations qui amenèrent la cession du Gabon à la France. Il fut un des principaux chefs qui, en 1844, conclurent avec MM. Bouet-Villaumez et Darricau le traité par lequel l'estuaire du Gabon et les terres baignées par ses nombreux affluents furent cédés à la France. Les dispositions bienveillantes de Denis à l'égard des Français lui valurent bientôt la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur, et les services qu'il rendit à des naufragés anglais lui ont mérité, de la part du gouvernement de Sa Majesté britannique, une médaille d'or, une splendide couronne et un costume de général, dont il aimait à se parer aux jours de grandes fêtes.

Quoique fétichiste, et bien connu par son commerce d'esclaves, le roi Denis ne se montra jamais hostile à la mission ; il plaça même chez les missionnaires plusieurs de ses enfants ; ils y sont devenus chrétiens. Les ministres protestants tentèrent plusieurs fois de s'établir sur son territoire, mais jamais Denis ne voulut y consentir. C'est là une preuve évidente de la prédilection qu'il eut toujours pour les Français.

Il professait pour Mgr Bessieux un profond respect. Il voyait en ce saint évêque un ami du Grand-Esprit supérieur à tous les génies redoutés des Pongoués. Il semblait parfois touché des conseils paternels que Mgr Bessieux lui adressait, surtout quand il lui expliquait les vérités de notre sainte religion et la nécessité, pour être sauvé, d'être régénéré par le baptême. Mais, à la voix de la grâce qui le sollicitait à se convertir, s'opposaient, plus puissante et plus forte, la voix du respect humain et par-dessus tout l'obstacle de la polygamie; car, dans ces pays, le grand nombre des femmes est considéré comme l'honneur et la distinction des rois. Denis en avait, dit-on, une centaine. « Comment, s'écriait-il, pourrais-je me séparer ainsi de tous mes biens ? Que dirait-on de moi ? »

Dominé par les préjugés de son pays qui font considérer la mort comme étant toujours l'effet de quelque sortilége ou de quelque breuvage empoisonné, et qui veulent que l'on apaise les mânes des défunts par des immolations d'esclaves, il consentit, lors de la mort d'une de ses femmes qu'il chérissait le plus, à faire enterrer toute vive, sous le cercueil, une jeune esclave d'environ quatorze ans.

Mais si parfois il obéit aux usages barbares qu'enfante le fétichisme, il ne fut pourtant pas toujours inaccessible aux avertissements et aux représentations des missionnaires. Il fut tellement affecté de la mort de l'épouse préférée dont je viens de parler, qu'il résolut de perpétuer le souvenir de la défunte par un salut que chacun de ses sujets lui adresserait en l'abordant. Le visiteur devait lui dire : « Quel est le mal que Dieu a fait ? » Il répondait : « La mort. » Le visiteur devait ajouter : « Oui, la mort, c'est le mal que Dieu a fait. » C'était, dans un sens, une parole blasphématoire. Mgr Bessieux alla trouver le roi Denis et lui proposa de changer ce salut injurieux à Dieu qui l'avait créé et ne cessait de le

combler de ses bienfaits. Le roi se montra docile aux remontrances de l'évêque, et immédiatement il porta un ordre qui obligeait ses sujets à le saluer en l'abordant par ces autres paroles : « Quel est le bien que Dieu a fait? » Et il répondait : « La vie. — Oui, que Dieu te donne la vie ! » devait ajouter le visiteur. C'est de cette manière qu'il fut ensuite toujours salué. Mgr Bessieux disait que la longue vie du roi Denis était une récompense de la docilité qu'il avait montrée en cette circonstance.

Un autre jour, les missionnaires étant allés rendre une visite au roi, celui-ci les accueillit fort bien et leur servit un dîner presque à l'européenne. Avant de se séparer de lui, les Pères lui apprirent à faire le signe de la croix et à réciter le chapelet, de la manière suivante : « *Jesu-Kri Agnambie youngina mie :* Jésus-Christ Dieu, sauvez-moi. *Santa Maria ngoue y'Agnambie noungouna mie :* Sainte Marie, Mère de Dieu, secourez-moi. » Son fils nous a assuré que, depuis ce jour, son vieux père aimait à répéter souvent cette prière.

Une grâce signalée a été accordée au roi Denis à ses derniers moments ; il a reconnu publiquement ses erreurs et en a demandé pardon à Dieu. Il a réclamé le missionnaire avec instances, disant qu'il voulait être baptisé. Le missionnaire n'arrivant pas, Félix, un des enfants de Denis, s'offrit à baptiser son père.

— Pour recevoir le baptême que vous désirez, lui dit-il, il faut croire les principaux mystères de la foi catholique.

— Je les sais, reprit le vieillard ; les missionnaires me les ont appris.

— Mais les croyez-vous de tout votre cœur? Croyez-vous en Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme pour nous et mort sur la croix pour nous sauver?

— Oui, je crois, répond le roi Denis; je crois, je veux être baptisé.

— Mais, durant votre longue vie, vous avez fait bien des péchés, reprend encore Félix ; en demandez-vous pardon à Dieu?

— Oui, j'en demande pardon à Dieu... Jésus-Christ Dieu, sauvez-moi. Sainte Marie, Mère de Dieu, secourez-moi.

— Et si vous revenez à la santé, promettez-vous de déclarer publiquement qu'un chrétien ne doit avoir qu'une seule femme?

— Je le promets.

Le fils répandit alors sur la tête de son vieux père les eaux régénératrices du baptême, engendrant ainsi à la vie chrétienne et spirituelle de la grâce celui qui lui avait donné la vie périssable de la terre.

Quelques instants après, le féticheur, s'étant présenté avec ses remèdes, promettait de rendre la santé au malade.

— Retire-toi, répondit Denis-Marie devenu chrétien, je ne crois point à tes remèdes. C'est le moment de Dieu, ajouta-t-il, je sens que je vais mourir.

Puis, s'adressant à tous les assistants, il leur dit d'une voix très-intelligible :

— C'est le moment de Dieu ; n'attribuez ma mort à aucun maléfice, à aucun empoisonnement ; je défends qu'on immole des esclaves pour moi.

Ainsi disposé et ayant fait connaître ses dernières volontés, le roi tira son anneau d'or et le passa au doigt de son fils, Félix Adandè, qu'il a choisi pour son successeur. Quelques minutes après, son âme paraissait devant Dieu où, nous en avons confiance, elle a trouvé miséricorde.

L'avénement de Félix au pouvoir est le gage d'une ère de développement et de succès pour notre mission. Déjà le jeune roi a montré les dispositions bienveillantes dont il est animé, en priant le P. Supérieur d'établir un poste de missionnaires sur son territoire, et en refusant cette même faveur aux ministres protestants qui la sollicitaient avec instance. Félix est un élève de la mission ; il a épousé une jeune fille très-intelligente et très-pieuse, élevée chez nos Sœurs de l'Immaculée-Conception. Le moment est donc venu de répondre à cet appel. Il y a également, au nord de la mission, un poste où se trouvent établis un certain nombre de chrétiens élevés par nous. C'est sur les bords de la rivière Mondah, au milieu des Boulous et des Pahouins. Il faudrait y construire une chapelle, et y établir une école en attendant que des missionnaires puissent y fixer leur résidence. Mais toutes ces installations demandent des frais considérables[1].....

II

Le R. P. Le Berre écrivait aussi de Sainte-Marie, le 12 août 1876 :

... Le nouveau chef chrétien de la rive gauche de l'estuaire du Gabon, Félix-Denis Adandè, se montre toujours fort bien disposé pour nous. Il veut absolument que les missionnaires aillent s'établir dans son village.

Dernièrement, en faisant une visite au jeune roi, j'ai choisi l'emplacement où s'élèvera l'établissement de la mission. Nous aurons là, comme à Sainte-Marie, une chapelle et des écoles primaires et professionnelles. Un vénérable prêtre du diocèse de Besançon, M. l'abbé Bontront, curé de Villers-sous-Montrond, vient de nous offrir pour la future chapelle une belle cloche, qui contribuera merveilleusement à rehausser la solennité de nos fêtes religieuses et à attirer nos noirs aux catéchismes et à la prière.

En attendant notre installation définitive, Denis, le nouveau chef, s'est constitué le catéchiste des cinq cents esclaves que son père lui a légués en mourant. Aujourd'hui, ce ne sont plus des infortunés qui tremblent devant un maître ayant sur eux droit de vie et de mort, ce sont les serviteurs d'un maître qu'ils aiment et vénèrent. Réunis en grand nombre, ils reçoivent de sa bouche royale les paroles de Dieu. Les malades sont l'objet d'attentions plus particulières encore : il voit en eux

(1) Annales, mars 1877.

des frères malheureux; il les conduit à Jésus-Christ, en les préparant à la grâce du baptême.

Pauvre Guinée! que n'a-t-elle ainsi partout des chefs chrétiens! On verrait bientôt disparaître les horreurs cruelles du fétichisme. Sous des maîtres chrétiens, les esclaves ne seraient plus mis à la torture pour expier des empoisonnements qu'ils n'ont pas commis; les lépreux et les infirmes ne seraient plus considérés comme des êtres maudits, en rapport avec les génies malfaisants, et par suite jetés dans les bois ou dans la mer; toutes les immolations, faites afin de rendre les génies plus propices ou d'apaiser les ombres des défunts, feraient place à la prière qui console et au véritable sacrifice de Celui qui s'est offert sur la croix pour le salut du monde.

M. le contre-amiral Ribourt, commandant la division navale de l'Atlantique-Sud, a parfaitement compris que le christianisme seul peut retirer les noirs de l'état d'abrutissement et d'avilissement où ils sont plongés. Aussi, est-ce avec un vrai bonheur que son cœur de chrétien a applaudi à l'élection de Félix Adandè. Pour l'encourager et l'exciter à persévérer dans ses bonnes intentions, il lui a fait plusieurs dons, parmi lesquels figurent un superbe taureau et une vache magnifique.

Le jour de la fête de l'Assomption, Félix Adandè est venu à Sainte-Marie passer la journée avec les missionnaires, qu'il aime et regarde toujours comme ses pères. Il était accompagné de sa jeune épouse, Elisa Remombè. Avec eux étaient leurs quatre charmants enfants, deux petites filles et deux petits garçons. Les deux filles sont déjà confiées aux soins des Sœurs. A la grand'messe, à laquelle assistait M. le contre-amiral Ribourt avec ses officiers, se trouvait aussi le nouveau monarque revêtu de ses habits royaux. Le nombre des noirs venus de Glass et des environs était considérable, et notre chapelle était loin de pouvoir les contenir tous.

Aux deux cents mariages chrétiens, que nous comptions dans notre mission, sont venus s'en adjoindre dix-neuf, pendant la première partie de cette année. C'est déjà un immense résultat obtenu et une des principales espérances des missionnaires pour la régénération de ces malheureux pays. Jadis les païens détournaient du mariage catholique leurs fils devenus chrétiens, et les poussaient à la polygamie : autrement, leur disaient-ils, ils n'auraient pas d'enfants. Et ces paroles n'étaient pas sans exercer un fâcheux effet dans un pays où le grand nombre d'enfants est regardé comme une véritable richesse. Aujourd'hui tous ces préjugés sont tombés, et l'on est obligé de reconnaître ce fait, qui se vérifie partout, en Afrique comme en Europe, que les familles les plus chrétiennes sont aussi les plus nombreuses [1].

(1) Annales, mars 1877.

III

Le R. P. Delorme écrivait ce qui suit, le 1er février 1877 :

« Mgr Bessieux fut un des premiers missionnaires envoyés en 1843, sur la côte occidentale d'Afrique, par le Vénérable Liberman, après la fondation de l'œuvre des noirs. Ils partaient au nombre de six, pleins de santé et de courage; au bout de quelques mois, cinq avaient été emportée par les fièvres pestilentielles de la Guinée. Le R. P. Bessieux restait seul avec un frère coadjuteur. Ces épreuves ne diminuèrent en rien sa foi et sa confiance en Dieu. Mais, afin de chercher un point plus propice, il s'embarqua sur un navire marchand à destination du Gabon. Par une coïncidence des plus heureuses, la France venait d'y fonder un établissement.

» C'est le 28 septembre 1844 que, pour la première fois, le R. P. Bessieux descendit sur cette terre du Gabon, à laquelle il devait, après trente-deux ans de travaux, léguer sa dépouille mortelle avec le souvenir de ses vertus. Il reçut des autorités françaises le meilleur accueil, et, dès le lendemain de son arrivée, fête de saint Michel, fut commencée l'œuvre de la régénération morale et religieuse des noirs, à laquelle il consacra le reste de sa vie.

» Il demeura seul l'espace de deux années. A la maison-mère de la Congrégation, on le croyait mort, et l'on avait déjà célébré, pour le repos de son âme, les offices d'usage, lorsqu'on apprit qu'il était au Gabon et qu'il demandait du renfort. Des missionnaires partirent aussitôt pour aller le rejoindre. Parmi eux était le R. P. Le Berre, aujourd'hui supérieur de la mission Sainte-Marie, qui marche si bien sur les traces de son vénérable Père et ami dans la voie du sacrifice et du dévouement pour la conversion des noirs. Ils trouvèrent le R. P. Bessieux horriblement amaigri par les privations de tout genre. Son habitation était une simple case couverte en feuilles de bambous comme celle des noirs. La moins mauvaise des deux pièces qui la composaient était réservée au divin Maître. L'autel était formé d'une caisse de marchandises, enveloppée d'un lambeau d'indienne. A côté, sur un tronc d'arbre, était une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Pour tout trésor, il y avait dans une boîte une petite image de Notre-Seigneur, au bas de laquelle se lisait l'inscription : « Qui a Jésus, a tout. »

» Jusque-là la santé du fondateur de la mission avait assez bien résisté. Mais à peine eut-il la consolation de recevoir des auxiliaires, qu'il fut successivement atteint de ces terribles maladies auxquelles ont déjà succombé tant de missionnaires, de frères et de sœurs. Ce fut d'abord une fièvre bilieuse, qui, en quelques jours, le réduisit à une telle extrémité, qu'on crut devoir lui donner les derniers sacrements. Vinrent ensuite des coliques, qui, pendant huit jours, lui firent endurer un véritable martyre,

puis la dyssenterie, enfin une hépatite dont il ne guérit que difficilement et dont il ressentit les suites plusieurs années. Epuisé par ces maladies, il dut quitter la mission au mois de novembre 1847. Dans son voyage en France, il fit imprimer un essai de grammaire et de vocabulaire pongoués, d'après les matériaux qu'il avait pu recueillir. A la fin de l'année 1848, il reprenait la route du Gabon, lorsque, au Sénégal, il apprit la mort de Mgr Truffet, évêque de Callipoli et vicaire apostolique des Deux-Guinées, subitement enlevé aux missions d'Afrique, six mois après son arrivée. D'une voix unanime tous les missionnaires proposèrent pour lui succéder le R. P. Bessieux; et celui-ci se vit obligé de rentrer en France, pour y recevoir la consécration épiscopale. Après son sacre, qui eut lieu le 14 janvier 1849, il s'empressa de repartir pour sa chère mission.

» A son arrivée au Gabon, Mgr Bessieux ne trouva que de pauvres sauvages, livrés à un fétichisme grossier, plongés dans la corruption de l'erreur et du vice. Et, à sa mort, sans compter des milliers d'âmes envoyées au ciel, il laissait une chrétienté de près de 3,000 âmes, qui s'accroît de plus en plus chaque année.

» Depuis ces derniers temps surtout, il s'opère parmi les populations, longtemps rebelles à notre voix, un mouvement remarquable vers notre sainte religion. Nous sommes fréquemment appelés auprès des malades, même dans des villages éloignés de nos établissements, et l'on nous apporte de loin des petits enfants pour le baptême. Il nous faut franchir de grandes distances, traverser tantôt des rivières et des criques remplies de caïmans et de requins, tantôt d'immenses forêts peuplées de tigres et de serpents. Mais combien l'on est dédommagé de ces fatigues en voyant les bonnes dispositions de ces pauvres noirs!

» Je fus appelé un jour auprès d'un vieillard âgé d'environ soixante ans. Son lit consistait en cinq morceaux de bois d'une longueur de deux mètres placés les uns à côté des autres; un morceau plus gros lui servait d'oreiller. Son corps était tâcheté de points blancs et jaunes; c'est ainsi que les païens se bariolent pour empêcher la mort d'approcher.

» — Tu m'as appelé; que veux-tu que je fasse pour toi?

» — Ah! Père! baptise-moi; je vais mourir. Voilà tous mes fétiches; prends-les. Je ne veux pas aller dans le feu. Enseigne-moi les paroles de Dieu, et baptise-moi pour que je puisse aller au ciel.

» Parmi les nombreux obstacles que rencontra, dans la mission, Mgr Bessieux, se trouvait le préjugé, profondément enraciné chez les Gabonais, que le travail doit être le partage exclusif des esclaves et qu'il est déshonorant de cultiver la terre.

« Pourquoi ne travailles-tu pas toi-même? » répondit un jour une femme païenne au vénérable évêque, qui s'efforçait de lui persuader que le travail honore les personnes libres. Cette femme réclamait son enfant qu'elle avait placé à la mission, parce qu'elle l'avait vu occupé à un ouvrage manuel. Mgr Bessieux comprit que, pour détruire la paresse de

ce peuple grossier, la parole ne suffisait pas ; il fallait la prédication d'un grand exemple. Ce fut alors qu'il entreprit, sur le terrain de la mission, le dur labeur qu'il ajouta, pendant dix années, à ses travaux apostoliques. Dès le matin, après le sacrifice de la messe qu'il faisait suivre d'une longue et fervente action de grâces, accompagnée d'abondantes larmes, on le voyait, une pioche sur le dos, une hache à la main, partir pour la forêt qui entourait la mission. Là, comme les anciens moines, qui ont fertilisé de leurs sueurs les terres de la Gaule, il travaillait au chant des psaumes et des hymnes sacrées ; il défrichait les broussailles, arrachait les herbes sauvages, coupait les arbres inutiles. Ces terrains incultes se sont ainsi transformés en un magnifique jardin. On y voit aujourd'hui des arbres fruitiers de toute espèce, importés des colonies françaises et anglaises : cocotiers, palmiers, arbres à pain, orangers, goyaviers, corossoliers, sapotiliers, citronniers, papayers, bananiers, etc. Les ananas y sont en grande quantité ; les caféiers, les cacaoyers et les cannes à sucre y sont cultivés avec succès. Chaque année, nous plantons plusieurs hectares en manioc et en riz, et nous y faisons deux récoltes par an.

» Un résultat plus consolant encore, c'est que les noirs ont fini par comprendre l'importance et les avantages du travail. A la surprise ont succédé l'admiration d'abord, puis enfin l'imitation. Ils viennent fréquemment nous demander de jeunes plants, et nous sommes heureux de leur en fournir, avec les instructions nécessaires pour la culture.

» Les enfants que nous élevons à la mission, animés par l'exemple de Mgr Bessieux, des Pères et des Frères, se mettent aussi plus volontiers au travail; et c'est, en partie, avec l'aide de mes jeunes apprentis que se sont élevées les belles et vastes constructions de notre établissement central de Sainte-Marie. Un immense four à chaux a été construit non loin du rivage de la mer ; nous extrayons de là les pierres calcaires ; au bout de huit journées de cuisson, elles forment une chaux excellente, qui, exposée à la pluie, se durcit comme le meilleur ciment. Les poutres dont nous avons besoin sont coupées dans la forêt, et, après avoir été équarries par nos apprentis menuisiers, elles sont tirées au moyen de cordes et amenées jusqu'au bâtiment en construction. Les portes, les fenêtres et tous les meubles sont faits à la mission par les jeunes noirs, à qui les Frères enseignent la menuiserie et l'ébénisterie.

» Celui de tous ces bâtiments qui attire principalement l'attention, c'est une fort belle chapelle, mesurant 30 mètres de long sur 8 de large. Elle est surmontée d'une grande croix en bois rouge, incrustée d'une plaque de cristal, qui, à certaines heures du jour, reflète au loin les rayons du soleil. Chaque dimanche, les chrétiens y viennent en foule, pour assister à la célébration des saints offices et aux instructions qui leur sont faites en langue pongouée. Nous avons, parmi nos enfants et nos jeunes apprentis, des organistes et des choristes, dont la voix ne le cède en rien à celle des élèves des institutions de France. Nos musiciens

savent aussi, aux jours de fêtes solennelles, exécuter des morceaux qui rehaussent la beauté de nos cérémonies, et offrent de plus l'avantage de détourner les noirs de leurs chants sauvages et des sons insipides du tam-tam et du ngom-bi.

» A côté du bâtiment destiné aux Pères et aux Frères s'élèvent d'autres constructions plus vastes, servant à loger 225 enfants. La plupart de ces enfants fréquentent l'école primaire. Ils y apprennent non-seulement à parler le français, mais encore à lire, à écrire et à calculer. Ils sont généralement bons, soumis et respectueux. Ils sont doués d'un esprit vif et d'une excellente mémoire. Ceux qui se distinguent par leur intelligence, et surtout par leur bonne conduite, reçoivent des leçons de latin, pour être préparés au sacerdoce. Malheureusement, la mort nous a ravi quelques-uns de ces jeunes élèves déjà avancés dans leurs études, notamment un filleul de Mgr Bessieux, qui nous donnait de grandes espérances. Nous en avons un qui est diacre, mais l'état de sa santé ne nous permet guère d'espérer qu'il puisse être ordonné prêtre.

» Les petites filles indigènes sont élevées par les Sœurs de l'Immaculée-Conception, dont la maison-mère est à Castres. Mgr Bessieux, connaissant le courage et le dévouement de ces religieuses, les appela au Gabon. Outre ces écoles primaires, elles ont des ouvroirs. Elles sont, de plus, chargées d'un hôpital destiné principalement à recevoir les femmes lépreuses ou infirmes.

» L'approche de la tribu importante des Pahouins ou Fans donnait à Mgr Bessieux, pour l'avenir de notre mission, des espérances que le temps n'a fait que confirmer. Il y a dix ans, c'est à peine si quelques rares Pahouins s'aventuraient au Gabon pour venir échanger leur ivoire ou leur caoutchouc contre des marchandises d'Europe. Aujourd'hui, ils menacent de tout envahir et chassent devant eux les Boulous, les Akélais et les Pongoués, dont ils brûlent les villages et dévastent les champs. Ils se disent eux-mêmes chassés par une autre tribu plus forte et plus nombreuse. »

IV

« D'après la dernière exploration, la population des Pahouins s'élève au moins à 150,000 âmes. Ils sont généralement grands et robustes. Leurs dents, d'une blancheur éclatante, sont limées en pointe, et leurs cheveux sont disposés en petites mèches recourbées comme des cornes. Ils n'ont pour tout vêtement qu'un morceau de tissu attaché autour des reins par une ceinture de peau, et portent aux pieds deux gros anneaux de cuivre. Les hommes ont autour du cou un collier fait de verroteries, entremêlées de dents de tigres. Quant aux femmes, elles se plaisent à émailler leur couleur d'ébène de peintures variées. Passionnées pour les verroteries comme les Gabonaises et les Boulouses, elles s'en couvrent le cou, les bras et les pieds. Les Pahouins ont pour armes des arbalètes,

qu'ils chargent avec des flèches trempées dans un poison extrêmement subtil, qu'ils appellent *onaï*. Ils forgent des sagaies et des couteaux-poignards de formes et de grandeurs variées. Comme toutes les tribus qui nous environnent, cette population professe le fétichisme, consistant à invoquer les génies par l'évocation des morts. De plus, ils admettent une sorte de métempsycose. Un chef pahouin me disait un jour que c'étaient des âmes de leurs ancêtres qui habitaient dans les corps des blancs.

» Cette tribu témoigne de bonnes dispositions pour le catholicisme. Depuis un certain temps, plusieurs chefs nous ont confié leurs enfants; ceux-ci, devenus chrétiens, se sont établis auprès de la mission et forment un commencement de familles de Pahouins catholiques.

» Une œuvre à laquelle nous nous sommes spécialement attachés, ces dernières années, et que nous voudrions développer davantage, c'est celle du rachat des esclaves. Lorsqu'un esclave devient chrétien, il est absolument nécessaire de le racheter pour qu'il puisse observer sa religion. Car, du jour où il refuse de prendre part aux cérémonies fétichistes, il devient, par cela seul, suspect aux païens qui ne tardent pas à se défaire de lui. Les maîtres infidèles ne font d'ailleurs aucune difficulté d'accepter la rançon de ceux de leurs esclaves qui manifestent le désir de recevoir le baptême. Les païens, ayant plusieurs femmes, agissent de même à l'égard de celles qui veulent se faire instruire des vérités de la religion. Et que de fois ne voyons-nous pas de ces jeunes femmes, vendues par leurs pères à des polygames, venir se jeter à nos genoux, nous suppliant de les aider à se libérer, afin qu'elles puissent devenir chrétiennes! Nous n'avons, du reste, qu'à nous féliciter des esclaves adultes, qui viennent ainsi se faire instruire. Ils persévèrent généralement et forment de bonnes familles chrétiennes.

» Les Pongoués achètent les esclaves chez les peuples voisins de l'intérieur, puis ils les revendent entre eux, ou même les vendent à des Portugais, qui les transportent à l'île du Prince ou à l'île Saint-Thomas, pour les employer à la culture du café et du cacao. Chez les Pongoués, les Boulous et les Bakalais, pas un différend ne se termine, pas un mariage ne se conclut, sans qu'on ne fasse entrer un ou deux esclaves dans la somme à payer. Afin de tromper la vigilance du commandant français au Gabon, on va jusqu'à enfermer des esclaves dans des caisses, pour les passer, ainsi cachés au fond des pirogues, sur la rive gauche de l'estuaire. De là, ils sont dirigés du côté du cap Lopez, puis vendus aux Portugais. Ceux-ci tiennent à Mayomba deux factoreries, où l'on garde toujours un certain nombre d'esclaves, en attendant les navires qui doivent les transporter.

» Nous avons à la misson plusieurs enfants qui viennent de ces factoreries, où ils avaient été vendus par leurs frères ou par leurs pères. Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons pu en racheter vingt-

cinq qui, aujourd'hui, sont chrétiens. Le prix d'un enfant de sept ans et au-dessus varie de 100 à 200 francs. Que ne pouvons-nous les racheter tous pour les rendre à la vraie liberté des enfants de Dieu!

» Rien de plus digne de compassion que le sort des esclaves parmi les noirs. D'après une loi du fétichisme, une personne libre ne peut mourir que par l'empoisonnement ou par les sortiléges, et les esclaves sont toujours les coupables. Aussi, à chaque instant, ces infortunés sont-ils saisis, mis à la torture, tués ou enterrés vivants, pour expier ces crimes imaginaires. Une personne libre tombe-t-elle malade, on appelle le féticheur ou le sorcier, qui est toujours le roi ou le chef du village. S'il voit que la maladie n'est pas sérieuse, il entreprend la guérison au moyen de son *mpemba* ou de ses autres fétiches, afin d'en imposer aux noirs crédules et de se donner la réputation d'un habile médecin. Mais s'il remarque que la maladie s'aggrave, il fait le *poga abambo*, cérémonie pour évoquer les ombres des morts, au milieu des cris sauvages de la foule, mêlés aux sons redoublés des tam-tams. D'après cet imposteur, les mânes apparaissent dans un miroir qu'il tient à la main ou dans un seau d'eau placé au milieu de la case. Mais nul autre que lui n'a le droit de regarder dans le seau ou dans le miroir; rien alors n'apparaîtrait. Il fait donc ses invocations mystérieuses, et les âmes des morts viennent, dit-il, lui révéler les choses cachées, par exemple la cause de telle maladie ou de telle mort. Les esclaves, par lui désignés comme empoisonneurs, sont saisis sans autre forme de procès, et soumis à de cruelles épreuves.

» L'une des épreuves les plus ordinaires est connue, au cap de Lopez, sous le nom d'épreuve de l'*icaja* et de *mboundou*. Voici en quoi elle consiste. L'icaja est un petit arbuste; l'écorce de sa racine est un poison très-violent. Le féticheur rape cette écorce vénéneuse dans un verre d'eau, qu'il présente à l'esclave. Celui-ci doit l'avaler d'un seul trait, après quoi on le fait étendre par terre, la face exposée aux ardeurs d'un soleil de quarante degrés. Bientôt le poison opère, la figure de l'esclave se contracte, ses yeux semblent vouloir sortir de leur orbite, et une torpeur invincible s'empare de tous ses membres. Au signal donné par le féticheur, le patient doit se lever, parcourir un certain espace, au milieu des cris et du bruit du tam-tam, et franchir une raie tracée sur le sable par le féticheur. S'il tombe avant d'avoir pu la franchir, c'est qu'il est coupable, et il est, par ce fait seul, jugé digne de mort. S'il parvient à la franchir sans tomber, il est déclaré innocent. Inutile de dire que le féticheur, chargé lui-même de préparer l'icaja, le fait à une dose telle que sa victime tombe presque toujours.

» D'autres fois, les esclaves accusés d'empoisonnement sont livrés à d'affreuses tortures. J'ai connu un enfant de quinze à seize ans qui a été ainsi accusé d'avoir empoisonné son maître. Après lui avoir fait souffrir toutes sortes de cruautés, on a fini par l'enterrer vif sous le cerceuil du défunt. J'ai vu également le bûcher où les Boulous venaient de

brûler, après l'avoir coupée en morceaux, une esclave accusée d'avoir empoisonnée sa maîtresse. Celle-ci était morte d'une maladie de poitrine dont elle était atteinte depuis plusieurs années. Je connais un chef de village, qui, pour guérir son fils, frappé d'aliénation mentale, a tué en un seul jour jusqu'à vingt-deux esclaves. Il y a même des pères qui ont la barbarie d'immoler leurs enfants pour acquérir un fétiche auquel ils attribuent le privilége de procurer des richesses.

» Il est une catégorie d'esclaves plus à plaindre encore, s'il est possible. Ce sont ceux qui sont atteints de la lèpre ou de toute autre maladie réputée incurable, l'hydropisie, la phthisie, etc... Ces infortunés sont considérés comme des maudits, qui se sont attiré la colère des génies malfaisants. On les laisse mourir de faim dans des cases abandonnées ; ou bien, afin de se défaire d'eux plus vite, on les porte dans les bois, pour qu'ils y deviennent la proie des tigres, ou au bord de la mer, pour qu'ils soient noyés à la marée montante et dévorés par les requins.

» Je pourrais vous faire d'émouvants récits sur de pauvres esclaves, lépreux ou infirmes, que nous avons ramassés dans les champs de manioc, dans les forêts et sur le bord de la mer. Je me souviens d'une enfant que nous trouvâmes ainsi sur la plage. Je m'empressai de lui donner le baptême ; elle rendit aussitôt après le dernier soupir. Une autre fois, c'était une lépreuse qui avait été jetée dans une bananerie. Assaillie par les fourmis voyageuses, elle se voyait dévorée toute vivante. Nous la fîmes conduire à l'hôpital des Sœurs, où elle a été instruite et baptisée. Un autre jour, c'était un vieillard que l'on avait attaché par le cou à une grosse pierre. Nous le fîmes porter à notre hôpital, où il est mort chrétiennement. Plus d'une fois, ces pauvres esclaves sont morts sur le dos des chrétiens qui les transportaient.

» Voulant remédier à de telles horreurs, nous avons construit deux grandes cases, destinées à recueillir ces malheureux. L'une est réservée aux femmes et tenue par les Sœurs de l'Immaculée-Conception, l'autre est destinée aux hommes et confiée à nos Frères. Nous avons, en outre, fait connaître dans le pays que tout païen, qui nous apporterait un esclave malade, dont il n'espère plus la guérison, recevrait une récompense ; elle ne dépasse pas ordinairement la valeur de cinq francs. Depuis nous avons, dans nos hôpitaux, une moyenne de soixante malades venus de tous côtés. Chaque année, 70 à 75 y meurent dans de très-bons sentiments. Sur ce nombre, il y a ordinairement de 15 à 17 enfants au-dessous de douze ans[1]. »

(1) Annales, mai 1877.

CHAPITRE VI.

L'ABYSSINIE.

Mgr Touvier, vicaire apostolique d'Abyssinie, écrivait de Kéren, le 1er juin 1875 :

Les membres de la mission sont au nombre de treize : huit Prêtres et cinq Frères coadjuteurs. Ils se trouvent échelonnés sur la frontière, entre l'Abyssinie et les possessions égyptiennes, à Kéren, Hébo et Alitiéna, au milieu d'autant de districts déjà catholiques, à quatre journées les uns des autres et à la même distance de Massaouah. Alitiéna et Hébo n'ont chacun que deux prêtres ; les autres sont à Kéren. C'est là aussi que se trouvent tous les Frères, à cause des travaux de construction que nous aurons à exécuter pendant plusieurs années.

A Kéren, nous voilà logés presque comme en Europe. Notre construction est finie. Il y a vaste magasin et dépendance avec cave, grand réfectoire, oratoire domestique, salle de récréation, bibliothèque et lingerie. Chaque prêtre a sa chambre, et les Frères ont un dortoir commun. La maison est en forme de H, le milieu seul porte étage Ce premier bâtiment est pour tous, et surtout pour l'architecte directeur des travaux, un essai et un apprentissage très-utiles de celui que nous allons construire maintenant pour nos Sœurs. Sans nos quatre Frères, qui sont d'intrépides ouvriers, il me serait impossible de rien faire. Notre maison, construite en quatre mois, est la première qui mérite ce nom à Kéren. Celle des Sœurs sera bientôt la seconde, je l'espère. Nous commençons à préparer les bois et les pierres. Dès le mois de novembre, les maçons se mettront à l'œuvre. J'en ai fait le plan ces jours-ci, pour loger convenablement une communauté de huit à dix Sœurs. Je puis donner l'espoir que l'année prochaine, à cette époque, elle sera achevée. En attendant la fin des pluies, deux menuisiers terminent chez nous notre premier étage ; je leur trace en ce moment l'escalier.

Dans quinze jours, j'irai visiter nos populations ; je pourrai alors raconter, en détail, les travaux de nos confrères, leurs succès et leurs espérances. Dès aujourd'hui, je puis dire qu'ils sont tous singulièrement

encouragés par les bénédictions que Dieu daigne leur accorder; que partout les conversions sont nombreuses et marquées au sceau de la grâce; que partout des populations nouvelles sont évangélisées ou sollicitent cette faveur. Dans ces trois résidences, les missionnaires n'ont qu'une peine, celle de ne pouvoir suffire au travail, de ne pouvoir répondre aux justes désirs qu'on leur exprime de toutes parts, à cause de leur petit nombre.

Bien des considérations m'obligeraient, ce semble, à ne pas restreindre tous les efforts des missionnaires aux trois districts où ils se trouvent, alors que toutes les vastes provinces du Tigré, de l'Amahra et du Choa les réclament également. Aux missionnaires réunis en résidences, disposés de proche en proche, organisation que j'aime et que je veux maintenir, je voudrais ajouter des colonnes volantes d'hommes apostoliques, qui s'en iraient, sur divers points et un peu partout, annoncer la bonne nouvelle et présenter aux élus nombreux que Dieu s'est choisis parmi ces quatre millions d'âmes qui peuplent l'Abyssinie, l'occasion et les moyens de se sauver.

Mais que ferons-nous maintenant que nous sommes demandés sur tous les points? La moitié du Hamazène, reconnaissant notre religion comme la seule véritable, m'a supplié, par une députation solennelle, de lui donner au moins un missionnaire. Je n'ai pas eu le cœur de refuser, et, sans les récentes menaces du tyran, j'aurais dû déjà accomplir ma promesse, malgré la gêne extrême où je me trouve.

La tribu abyssinienne des Dembellas, qui n'est qu'à trois journées d'ici et dont nous possédons déjà le *mehemer* (chef religieux), n'a presque plus de prêtres et nous invite à aller chez elle. Dépouillée et décimée, il y a quelques jours seulement, par le gouverneur du Tigré, elle cherche à se donner à l'Egypte, et ces circonstances me permettent d'ajourner ma réponse.

M. Duflos a reçu, depuis deux mois, à la communion catholique, le grand village de Berahïte. Dans les autres villages, il y a déjà plusieurs catholiques, et tout le district de Narretta, à une journée seulement de Hébo, est bien disposé. M. Duflos a dû promettre d'aller l'évangéliser. Deux villages du Choumezana, sur le chemin d'Alitiéna, ont commencé des négociations pour se donner à nous. Je les verrai en allant visiter nos confrères.

Mais il faut sortir du Tigré. La dernière persécution nous a fait connaître partout. On discute notre foi; la plupart la trouvent bonne; les esprits sincères soupçonnent qu'elle est la seule véritable, les vrais savants le confessent; et, de toutes parts, nous viennent des prêtres et des *deftéras* (docteurs) pour interroger et s'éclairer. En ce moment, nous avons ici le premier deftéra de Gondar, qui est déjà gagné. Dans cette capitale où nous avons une maison, beaucoup sont convaincus et nous attendent. L'autre jour, à Massaouah, vingt marchands de l'Edjou,

à la suite d'un catéchisme que leur avait fait M. Duflos, se déclarèrent catholiques et voulaient tout de suite se confesser et communier. Le Couarata, province considérable de l'Amargar, qui occupe les bords et les îles du lac Tsana, autrefois le siége des évêques portugais, m'a envoyé dire qu'elle était restée catholique, qu'elle attendait un évêque envoyé de Rome, et que, pour cela, son chef spirituel ne prenait que le titre de vicaire. Ayant appris que j'étais cet évêque, elle me suppliait d'aller reprendre possession de mon siége. J'ai renvoyé hier l'un de ces hommes avec une lettre moins favorable que je ne l'eusse désiré.

Les renseignements les plus sûrs m'annoncent que Mgr Massaïa a gagné, dans le Choa, beaucoup d'âmes à la foi catholique. La ville d'Ankabar, en particulier, en compte un grand nombre. Tous ces néophytes manquent de prêtres et de direction. Enfin, Kassa, notre persécuteur, nous reproche principalement de n'habiter qu'à la frontière, à la façon des rebelles, et il a exprimé d'abord au conseil, puis à M. Duflos, son désir que quelque missionnaire habitât au centre du pays, non loin de lui, afin que, dans l'occasion, il pût répondre aux accusations que nos ennemis renouvellent sans cesse contre nous. S'il le voulait encore aujourd'hui, nous devrions le satisfaire pour obtenir la tolérance. En tous cas, nous allons le lui proposer, afin de détourner, s'il est possible, l'orage qui nous menace de nouveau.

Il ne faudrait pas croire que cette persécution, qui nous éprouvera peut-être, puisse porter de graves préjudices à l'avenir de notre mission. Sans doute, nous devons observer les règles de la prudence. Mais, en Abyssinie, tout est vraiment singulier. D'abord, il suffit qu'un de ces petits souverains nous persécute, pour que nous soyons bientôt accueillis par les autres. Or Kassa, qui se fait appeler empereur, loin d'avoir conquis l'empire, a perdu au contraire toutes ses conquêtes, et revient, dit-on, dans son petit Etat, plus faible qu'il n'en était sorti. Puis, la persécution, quelque violente qu'elle soit, a toujours chez nous un caractère local et passager. Est-on chassé d'un lieu, on peut être reçu dans un autre appartenant au même souverain; est-on absolument proscrit, on reste tout près pour rentrer dans quelques mois, ou dans quelques semaines. Ce courage fait le meilleur effet sur les populations et impose aux tyrans eux-mêmes. Enfin, dès que l'orage est passé, il faut être prêts, sur tous les points, à recueillir la moisson toujours plus abondante.

Mais si Kassa, soldat de fortune et même fanatique, s'obstine à nous persécuter, Menélick, au contraire, héritier des anciens rois de Choa, esprit large, libéral, intelligent, ami des Européens et désireux de civiliser son peuple, est disposé à nous recevoir comme ses amis et ses conseillers, et à nous doter largement. C'est ce qu'il fait déjà pour Mgr Massaïa, vicaire apostolique des Gallas, qui, depuis plusieurs années, a trouvé pour lui et les siens une royale hospitalité dans le Choa. Menélick a envoyé ici le premier de ses conseillers, le ras Berout, le plus intelli-

gent, le plus influent et le plus européen des princes Abyssins. Le roi et le ministre nous prient de les aider de tout notre pouvoir à civiliser leur pays, ajoutant qu'ils ne croient pas avoir d'amis plus sûrs ni plus dévoués que l'évêque catholique et ses missionnaires. Le ras Berout me prie de lui donner un ou deux missionnaires pour le Beguemder, grande province de l'Amahra, dont il est le chef féodal. Cet homme nous connaît depuis longtemps. D'abord persécuteur, il s'est montré, dans ces dernières années, notre protecteur et notre ami ; aujourd'hui il est convaincu de la vérité de la foi catholique et il ne tardera pas, je l'espère, à être ouvertement des nôtres. Deux fois, il est allé en Egypte comme ambassadeur ; il y a vu les écoles et les œuvres de charité ; il veut les établir dans son pays, au moyen des missionnaires, et il fournira largement à toutes les dépenses.

C'est dans l'Amahra et dans le Choa que se sont conservés les souvenirs, les traditions, je dirais presque les doctrines catholiques. Ces peuples sont généralement *Tsega-Lidge*, c'est-à-dire, qu'ils n'acceptent point la religion de l'Etat, imposée par Théodoros et renouvelée par Kassa, et qu'ils repoussent également les ordres et la direction de l'abouna ou évêque cophte. Le symbole des Tsega-Lidge n'est au fond que la foi catholique, nécessairement altérée par l'absence d'enseignement doctrinal, depuis trois siècles, et arrangée, par un grossier rationalisme, pour guerroyer et se défendre contre les autres sectes nées de l'Eutychianisme. Aussi, est-ce presque toujours parmi les Tsega-Lidge qu'ont lieu les conversions au catholicisme. Une fois que nous serons établis dans ces contrées, avec l'autorisation du prince, nul ne doute que les peuples ne viennent à nous en masse[1].

M. Duflos, missionnaire en Abyssinie, écrit de Massaouah, le 15 juin 1875.

« L'expédition des missionnaires dans l'Amahra, objet de tant de critiques, se trouve aujourd'hui justifiée de nouveau par les immenses résultats qu'elle a produits.

» Le catholicisme, resserré jusque-là dans les étroites limites de quelques districts situés sur les frontières, a été connu d'une extrémité à l'autre du royaume. L'Abyssinie entière apprit avec étonnement que, après trente années de persécutions et de souffrances, la mission venait de bâtir une maison au sein même de la capitale et qu'elle recevait, depuis Gondar jusqu'au Tsanadéglié, les honneurs dus aux amis du roi. Les lettres du roi, lues sur tout le parcours des missionnaires, produisirent un effet merveilleux sur des populations retenues par la crainte; et, depuis ce jour, nous les voyons de toutes parts accourir vers la lumière de vie et de salut[2] »

(1) Annales, mars 1876. (2) Ib., mars 1876.

CHAPITRE VII.

LE PAYS DES GALLAS.

I

Ce qu'on appelle le *pays des Gallas* n'est autre chose que le prolongement méridional du plateau de l'Abyssinie, ou plutôt c'est la partie sud de la vaste et magnifique contrée, connue des géographes sous le nom de *plateau éthiopien*. La portion qu'en ont conquise les Gallas, il y a environ trois siècles, s'étend du nord au sud, du 10e au 6e degré de latitude septentrionale; du moins nous pouvons dire que s'ils occupent encore d'autres terres vers l'équateur, ces pays sont jusqu'ici complétement inconnus. Les limites du pays des Gallas vers le sud sont donc plus ou moins vagues. On peut dire cependant que de ce côté le cours du *Barro*, le plus grand affluent du Nil blanc, lui sert en partie de frontière. La partie sud-est du plateau, sur laquelle s'asseoit le royaume du *Kafa*, s'étend, suivant toutes les apparences, jusqu'aux sources du Nil blanc. Vers les autres points cardinaux, les limites de ce vicariat apostolique sont parfaitement déterminées. Les Gallas ont au nord le *Gadjan*, et à l'est le *Shoa;* ce sont les deux provinces les plus méridionales de l'empire d'Abyssinie. A l'ouest, ils ont pour voisins les *Thaujallas*, race Chamite, qui s'étend elle-même jusqu'au *Fagouglou*, dernier pays possédé vers le sud par l'Egypte.

Il serait inutile de parler après tant d'autres de la beauté et de la richesse de ce magnifique pays. Rien de plus accidenté à la fois et de plus fertile, tout le monde le sait, que le plateau éthiopien; nous dirons seulement que ce sol si fertile est en même temps parfaitement cultivé, surtout dans toute l'étendue de la mission. Les pluies qui fécondent ce pays, et qui tombent régulièrement depuis le mois de mars jusqu'en octobre, portent plus loin encore leurs bienfaits. Ce sont elles, en effet, qui grossissent le Nil et qui produisent en Egypte le débordement péridique du fleuve-roi, qui devient ainsi la vie et la richesse de cette terre

célèbre. Le climat est peut-être unique dans le monde : en général, il ne varie guère qu'entre le 18e et 22e degré Réaumur.

Le plateau éthiopien nourrit aujourd'hui une population qui peut s'élever à douze millions de personnes. Je ne crois rien exagérer en disant que, si les calculs des voyageurs européens, qui ont élevé à trois millions le chiffre de la population de l'Abyssinie, sont exacts, les *Gallas* et les *Sidamas* doivent faire ensemble un total de neuf millions d'âmes. Ces trois peuplades, les Abyssins, les Gallas et les Sidamas, en allant du nord au sud, occupent toute cette contrée. Quinze ans de séjour parmi eux nous ont convaincus qu'aucun des trois n'est aborigène, mais qu'il descendent tous les trois de races venues de l'Egypte, de l'Arabie et même de la Syrie. L'époque et les motifs de leur émigration vers les pays primitivement occupés par la mauvaise race de Cham pourront être déterminés plus tard. Il nous serait facile de faire valoir dès à présent sur ce sujet des conjectures qui nous paraissent très-plausibles, si les limites imposées à ce chapitre nous le permettaient. Les diverses langues parlées par ces peuples n'ont presque pas de point de contact entre elles, si on les considère au point de vue de la ressemblance et de la dérivation des mots. Néanmoins le système grammatical est le même pour toutes, et par ce côté elles se rattachent incontestablement à la grande famille des langues sémitiques.

Au point de vue moral et intellectuel, ces divers peuples se ressemblent assez. La corruption des mœurs abyssines est connue ; sous ce rapport, les Sidamas ou habitants du Kafa laissent encore les Abyssins bien loin derrière eux ; les Gallas sont un peu moins corrompus que les deux autres peuples. Cette corruption de mœurs est le plus grand vice de ces races et, par là même, le plus redoutable ennemi que le christianisme rencontre dans ces contrées. Du reste, comme presque toutes les races agricoles, celles-ci sont douces, bienveillantes et hospitalières durant la paix, et se montrent braves jusqu'à la témérité pendant les guerres, hélas ! si fréquentes, qui désolent ces contrées. Joignez à ces qualités une grande adresse des mains en même temps qu'une intelligence qui se rapproche assez de l'intelligence européenne, mais qui a peut-être quelque chose de plus fin, et une grande facilité pour apprendre les langues, et vous aurez une idée assez exacte de l'intelligence et du cœur des habitants de la haute Ethiopie.

Tout le plateau, nous l'avons déjà dit, a été d'abord occcupé par la race de Cham. La première émigration sémitique, qui se perd dans la nuit des temps, y jeta le fondement de l'empire d'Ethiopie, si célèbre dès la plus haute antiquité. Le Nil tout entier, de sa source toujours cachée à ses sept embouchures, obéit parfois aux souverains de l'Ethiopie : à toutes les époques du moins le plateau éthiopien leur resta tout entier. L'Egypte d'abord et plus tard les grands empires orientaux essayèrent plusieurs fois vainement de le conquérir. Mais dès le commencement de l'ère chré-

tienne, ce que n'avait pu la puissance des souverains successifs de l'Egypte, des hommes sans nom, mais remplis de l'esprit de Dieu, le firent; des apôtres partis de l'Egypte conquirent ce beau royaume à Jésus-Christ. Hélas! c'est de l'Egypte aussi que lui sont venus plus tard des apôtres de mensonge et d'erreur ; c'est elle qui lui fournit encore aujourd'hui des apôtres qui l'entretiennent dans le schisme et l'hérésie. Plus heureuse pourtant que l'Egypte, tour à tour sa mère et sa marâtre, l'Abyssinie a providentiellement gardé son intégrité nationale : Dieu voulut conserver cet empire chrétien encore, quoique imparfaitement, et l'opposer comme barrière infranchissable, en face même de la Mecque, à toutes les forces de l'islamisme. Il n'est pas douteux pour nous que ce ne soit à la conservation du christianisme en Abyssinie que l'on doit de ne pas voir toute l'Afrique suivre les étendards du faux prophète. C'est pour cela, sans doute, que Dieu a conservé cette contrée intacte jusqu'au jour où un adversaire plus puissant, le christianisme complet, pourrait se poser dans ce pays même en face de la propagande arabe.

Au XVIe siècle, quelque temps après que Vasco de Gama eut ouvert aux missionnaires catholiques la route de l'Orient, une nouvelle émigration d'Arabes sur la côte orientale d'Afrique eut pour résultat de rejeter les Gallas de l'est à l'ouest vers le plateau éthiopien : ils en conquirent, eux païens, tout le centre ; en sorte que ce grand empire, chrétien jusque-là, se trouva isolément partagé en deux tronçons : l'Abyssinie au nord, dont nous n'avons pas à parler, et le Kafa au sud des Gallas. Mais ce dernier pays n'ayant plus, à partir de ce moment, aucun point de contact, aucune communication avec d'autres pays chrétiens, perdit graduellement tout ce qu'il avait eu d'abord de christianisme. Notre vicariat apostolique comprend également le Kafa ou pays des Sidamas et le pays des Gallas proprement dit.

On aurait tort de se figurer ces pays comme un seul royaume sous un seul chef, ou même comme une confédération de plusieurs petits Etats. Ils renferment au contraire un nombre presque infini de petits Etats parfaitement indépendants les uns des autres, et affectant les formes de gouvernement les plus différentes. Le *Kafa* forme à lui seul un royaume et c'est le plus grand de tous ; viennent ensuite par ordre de grandeur le *Djemmakaka*, le *Gouma*, le *Guéra*, le *Goma* et le *Néréa :* ce sont autant de royaumes dont les chefs, à l'exception de celui du *Kafa*, ont déjà embrassé l'islamisme. Bien que les peuples voient encore cette religion avec répugnance, ce fait que nous signalons en passant renferme un des plus grands dangers pour l'avenir chrétien de l'Afrique centrale. Après ces royaumes viennent un nombre assez considérable de principautés moins importantes, parmi lesquelles nous ne citerons que celle de *Djinjiro*. Les habitants de ce pays sont les plus cruels du plateau et même les seuls qui soient véritablement cruels; les sacrifices humains sont encore en honneur parmi eux, et, à l'époque de l'intronisation d'un nou-

veau prince, il se passe là, quoique heureusement sur une moins vaste échelle, quelque chose d'analogue à l'horrible fête des *coutumes* du Dahomey, dont nous parlerons plus loin. A côté de ces petits royaumes il y a encore environ quinze petites républiques dont les plus importantes sont celles du *Goudron* et du *Djemmalagamara*. Du reste, républiques ou royaumes, les coutumes (car il n'y a pas dans ces pays de lois écrites) sont à peu de chose près les mêmes dans les divers Etats. Chez eux, comme chez nous, la propriété est la base de l'ordre social, et nous devons ajouter, à notre honte, qu'elle est plus respectée chez eux que chez nous.

La religion est jusqu'à présent le paganisme le plus grossier, c'est-à-dire le fétichisme, entouré ici, comme partout où il a régné, de mille pratiques superstitieuses et des lamentables réalités de la magie. Nous avons déjà pourtant signalé un pas vers l'islamisme, mais seulement chez les princes. Les habitants du Kafa ou Sidamas se disent chrétiens, quoiqu'ils ignorent même jusqu'au nom de Jésus-Christ. Ils ne connaissent aucun de nos saints mystères ni de nos sacrements. Le nom de saint Georges dont ils font plus qu'un dieu, ceux de saint Michel et de saint Gabriel composent tout leur christianisme. Les Gallas, qui n'ont aucune prétention au christianisme, en savent pourtant un peu plus long, puisqu'ils connaissent au moins de nom la très-sainte Vierge Marie et la Croix.

Le vicariat apostolique des Gallas et Sidamas est de fondation encore assez récente. Le Saint-Siége l'institua en 1846, et nous y envoya nous[1], le premier, avec quelques compagnons dont deux sont morts bien jeunes encore. Nous fûmes cinq ans à chercher un passage qui nous permît d'aborder le coin de la vigne que la divine Majesté confiait à nos labeurs. Ce temps de tâtonnements ne fut pas cependant un temps entièrement perdu : les missionnaires destinés au pays des Gallas fondèrent pendant ce temps les missions d'Aden et des îles Séchelles confiées jusqu'à présent à des religieux de leur Ordre. Ils travaillèrent d'abord eux-mêmes et appelèrent ensuite l'attentien de Mgr l'évêque de Saint-Denis (île Bourbon) sur un troisième point, qui est devenu depuis une mission d'avenir, nous l'espérons : il s'agit de l'île de Zanzibar. Après cette première période d'épreuves, nous pûmes atteindre en 1851 notre vicariat apostolique, mais seulement pour recommencer à lutter contre une nouvelle série de difficultés : difficultés pour l'étude de la langue que nous étudions les premiers ; difficultés pour la connaissance des lieux, du caractère des habitants, pour l'installation des missionnaires, etc., etc. Depuis 1855, époque où a pu commencer l'évangélisation de ces contrées, les épreuves n'ont pas cessé, les persécutions même n'ont pas manqué ; cependant, par la grâce d'en haut, l'Eglise a été plantée, et elle a déjà commencé à donner quelques doux fruits.

1) Mgr Massaya, vicaire apostolique des Gallas et Sidamas.

Il reste en ce moment dans la mission deux Européens, Mgr Tocina, évêque de Maroc, mon coadjuteur, et le R. P. Léon des Avanchers ; ils sont aidés dans leurs travaux par six prêtres indigènes, qui n'ont pas cessé un seul instant de se montrer dignes de toute mon estime et de ma confiance. Outre les prêtres, la mission possède encore deux sous-diacres, deux jeunes clercs et quatre catéchistes. Ce clergé se trouve partagé entre les quatre stations du *Kafa*, du *Guèra*, du *Gammara* et du *Barro*. Deux autres Eglises que nous avions fondées ont dû être abandonnées : celles du Goudron par suite de l'insuffisance du clergé indigène, et celle du Néréa par suite des cruelles persécutions que la divine Providence nous y a ménagées.

II

Il ne me reste plus qu'à vous donner un petit aperçu du bien qui s'est fait au milieu de nos épreuves :

Au *Goudron*, j'avais baptisé une centaine d'adultes, mais j'ai été obligé d'abandonner ce pays trop voisin de l'Abyssinie, à cause des poursuites dont j'étais l'objet de la part du gouvernement abyssin. Je n'avais aucun prêtre indigène pour me remplacer, et par suite une grande partie de ce pauvre troupeau s'est découragé ; mais il y reste encore aujourd'hui un certain nombre de chrétiens demeurés fidèles.

A la *Gammara*, nous avons plus de cent familles catholiques. Tous les chrétiens fréquentent régulièrement l'église de la station; mais une centaine de personnes seulement reçoivent les sacrements d'une manière régulière ; les autres ne veulent les recevoir qu'à l'article de la mort. Il y a de plus une douzaine de catholiques du Nouno qui, n'ayant pas d'église chez eux, viennent de temps en temps à la Gammara recevoir les consolations de la religion.

Nous avons au *Néréa* cinquante familles au moins de catholiques très-fervents ; mais la persécution nous a encore chassés de cette contrée. Quelques-uns de nos néophytes viennent s'approcher des sacrements à la station de Guéra ; le plus grand nombre s'est découragé.

Dès 1859, nous avions au *Guèra* plus de deux cent cinquante catholiques, et ce nombre s'est toujours augmenté un peu chaque année depuis. J'ai eu le bonheur de voir à cette station plus de quatre-vingts communiants le jour de Pâques. Cette partie de notre champ évangélique est confiée aux soins du P. Léon

Plus de quatre cents adultes avaient été baptisés au Kafa, et de ce nombre une partie assez considérable fréquentait régulièrement les sacrements, lorsque la persécution nous a encore jetés violemment loin de cette église. Elle n'est pas cependant entièrement abandonnée ; il y a toujours auprès des chrétiens du Kafa un prêtre indigène qui exerce assez librement son ministère.

J'avais envoyé vers le Barro un autre prêtre indigène. Il y a fait

plusieurs baptêmes d'enfants, et de plus, à mon départ, il avait cent cinquante catéchumènes adultes, dont les dispositions me parurent telles que je lui permis de les baptiser.

Ajoutez à tout ce que je viens de dire les enfants d'infidèles baptisés à l'article de la mort (les païens nous laissent parfaitement libres à cet égard), et vous aurez une idée, bien sommaire, il est vrai, mais pourtant assez exacte, du bien que la divine Providence nous a permis de faire jusqu'à ce jour.

Nous avons de grandes espérances pour l'avenir. Le Galla se décide difficilement, mais lorsqu'il s'est décidé, il reste fermement attaché à sa foi ; il est beaucoup moins léger que l'habitant du Kafa et surtout que l'Abyssin. Ce dernier peuple nous fournit par l'émigration un grand nombre d'hommes qu'il est extrêmement facile de convertir, mais que la moindre épreuve suffit pour abattre. Les Gallas nous donneront, je le crois, des hommes fidèles, des chrétiens fermes dans la foi et capables des plus grandes vertus, comme nous pouvons en juger par les prêtres indigènes qui sont nos coopérateurs en Jésus-Christ. Nous trouverons de plus un grand élément de succès dans une des plaies qui rongent ce pays, je veux dire dans l'esclavage même. En attendant que la lumière évangélique éteigne là aussi cette barbare coutume, le bas prix que coûtent les esclaves nous permettra d'en délivrer un grande nombre et de les attirer, par le bien que nous leur ferons, à Jésus-Christ. S'il nous est permis de fonder quelque jour un établissement dans ce but, il n'est pas douteux qu'on n'obtienne par là un très-grand résultat.

Mais toutes nos espérances ont à triompher d'un grand obstacle. La défiance de l'Abyssinie à l'égard de tout ce qui est européen nous ferme de nouveau, depuis un assez long temps, la seule porte possible pour arriver à notre mission ; et pendant que nous sommes tenus éloignés, nous et le renfort de missionnaires européens qui nous doit accompagner, du champ que le Seigneur nous a confié, l'islamisme a d'autres chemins qu'il nous ferme, à nous, pour arriver jusqu'aux Gallas et essayer de rendre leur conversion à jamais impossible.

J'ai indiqué plus haut que nos travaux apostoliques avaient été assez souvent interrompus par la persécution ; vous entendrez peut-être avec intérêt le récit abrégé de celle que nous avons endurée en 1859. Je crois d'ailleurs que ce récit vous aidera à mieux comprendre tout ce que je viens de dire.

Le royaume du Kafa, peuplé en grande partie par les descendants d'anciens chrétiens abyssins, que l'invasion des Gallas au XVIe siècle rejeta de l'autre côté du *Goudjeb*, voulait depuis quelque temps nous attirer à lui. Il y avait à ce désir des causes très-diverses : la grâce de Dieu qui touchait quelques cœurs, d'abord ; ensuite, pour un grand nombre, la présence d'un *abouna* (évêque) — on avait gardé un vague souvenir de sa dignité hiérarchique — promettait des merveilles magi-

ques et de la sorcellerie sur une bien plus vaste échelle que tout ce que pouvait faire le prêtre abyssin, qui de temps à autre venait visiter et tondre jusqu'au vif ce pauvre troupeau superstitieux. Tout en partageant ces idées populaires, le gouvernement de ce pays espérait encore, en m'appelant, atteindre un autre but, celui d'affermir et d'agrandir sa domination, particulièrement sur les Amharas, qui sont les descendants des autres chrétiens retirés dans le Kafa depuis l'invasion des Gallas.

Aux yeux du roi du Kafa, comme aux yeux de bien d'autres aveugles, la religion n'est pas une fille du ciel venue sur la terre pour consoler, fortifier, encourager et relever surnaturellement l'homme : c'est tout simplement un rouage gouvernemental, une espèce de police douce, un complice de tyrannie même, s'il y a lieu. Je ne pouvais me faire illusion sur tout cela ; mais j'avais d'autre part des espérances fondées d'arriver à des succès d'un autre genre, au salut des âmes par leur union avec Jésus-Christ. Il m'importait surtout d'obtenir un point : la liberté de sortir du royaume, si je le jugeais nécessaire et quand il me plairait. Il fallut trois ans pour arriver à une entente à cet égard. C'est là, pour le dire en passant, une des grandes difficultés que nous rencontrons dans l'évangélisation de ce pays. Une fois entré dans un royaume, quelques avanies qu'on nous y fasse subir, quelques épreuves qu'on nous procure, nous ne pouvons pas nous en aller ; à plus forte raison si le roi nous aime.

Je partis pour le Kafa au commencement de 1859 avec trois prêtres indigènes, les PP. Jean, Jacques et Michel ; nous prîmes avec nous presque tout le matériel de la mission.

On nous fit une réception brillante, même royale. Le roi nous combla de présents ; il me fit même l'honneur de me donner une garde de cinquante cavaliers qui m'accompagnaient partout où j'allais. Au fond de cet honneur il y avait déjà une précaution contre ma liberté ; je le sentais, mais je n'étais pas maître de ne pas le subir. Bâtir une pauvre église et une plus pauvre demeure pour les missionnaires fut l'affaire de peu de temps, après quoi nous commençâmes notre apostolat. La connaissance que j'avais du caractère des Sidamas m'avait fait adopter le plan que voici : Nous ne combattions pas directement les superstitions, trop enracinées d'ailleurs dans le pays, nous nous contentions de repousser énergiquement toute demande qui de près ou de loin tendait à nous y faire tremper ; ensuite, au lieu de courir après la brebis égarée, nous nous tenions d'ordinaire dans notre église, attirant le peuple à nous par le déploiement des pompes de la liturgie catholique. Nous n'épargnions rien de ce qu'il nous était possible de faire pour leur donner une grande magnificence : l'office divin se chantait tout entier chaque jour, et le chant grégorien ne s'interrompait presque que pour donner place à des instructions où, sans entrer dans aucune polémique, nous nous

efforcions d'exposer, avec toute la clarté que nous pouvions y apporter, la doctrine de la sainte Eglise catholique, ainsi que l'explication de ses sacrements et de son admirable liturgie. Bientôt le peuple s'attacha à nous et le mouvement que j'attendais vers la religion commença à se produire, mais avec une force telle qu'il semblait qu'en peu de temps tout le royaume dût être chrétien. Ce mouvement et l'affection du peuple si vite conquise effrayèrent le souverain du pays. Il se voyait bien loin de son but : au lieu d'être plus roi par la religion, il se croyait détrôné parce qu'on commençait à connaître un Roi plus grand que lui, le Dieu qui a fait le ciel et la terre. Il pensa donc qu'il fallait faire effort pour tourner vers lui et vers son gouvernement ce mouvement des âmes qui allaient à Dieu. Pour un barbare, il avait des idées que ne désavouerait pas l'habileté de certains souverains et de certaines sectes irréligieuses de l'Europe civilisée : à ses yeux notre indépendance du pouvoir temporel était tout entière dans le célibat ecclésiastique et dans la sublime vertu dont il est l'expression sensible ; et le meilleur moyen de nous rendre tels qu'il nous voulait était de nous marier, fallût-il pour cela nous faire entrer dans sa famille même. Vous pensez bien de quelle manière furent reçues de semblables avances ; mais dès ce moment, notre perte fut résolue.

III

On commença par nous adresser de nouvelles et plus pressantes invitations de participer aux pratiques superstitieuses du pays ; sur notre refus très-catégorique, ce fut à nos néophytes qu'on s'adressa, et on les pressa tellement que je fus obligé de leur interdire l'entrée des trois ou quatre églises soi-disant chrétiennes où des prêtres-sorciers commettaient ces sacriléges. Cet acte d'énergie combla la mesure. Le 24 août au soir, on me demanda un prêtre pour bénir un malade de la cour ; je l'envoyai, il ne revint pas. Dès le lendemain matin, on vint m'en demander un second, et, bien que je fusse déjà fort inquiet sur le sort du premier, on arrangea les choses de telle façon que je ne pus le refuser. Dès que ce dernier fut arrivé à la cour, il se vit arrêté, conduit en prison et enchaîné en même temps que celui que j'avais envoyé la veille et à qui l'on n'avait fait subir d'autre avanie, jusqu'alors, que de l'empêcher de revenir à moi. J'ignorais tous ces détails, et j'étais assez triste et assez inquiet dans notre demeure avec le P. Michel, le seul prêtre qui me restait, lorsque, vers midi, une troupe de trois cents cavaliers se présente à la maison. Saisir le P. Michel et l'enchaîner dans notre mission, devenue désormais une prison, fut l'affaire d'un instant. Pour moi, sans me laisser le temps de rien prendre, sans même me laisser visiter encore une fois cette église où j'avais tant prié avec mes prêtres pour le salut de ce pauvre peuple, on me signifia l'ordre de monter à l'instant sur un mulet qu'on m'avait préparé et de suivre cette escorte. Je ne savais si

c'étaient des soldats ou des bourreaux. Toute observation, toute remontrance, toute protestation fut inutile ; il fallait céder à la force, il fallait obéir.

J'avais le cœur bien gros ! Des espérances si belles et si légitimement conçues tout à coup renversées ! Les prêtres que j'étais forcé d'abandonner au milieu des loups dévorants, exposés à la mort et à pis même que la mort ! Ce n'était pas seulement la mission du Kafa qui semblait perdue, mais tout ce que nous avions fondé dans les autres royaumes des Gallas allait être ruiné du même coup : je pouvais le craindre, car je ne savais pas quel serait mon sort. J'ignorais si nos prêtres ne seraient pas égorgés ; tout le matériel de la mission, toutes nos ressources restaient entre les mains de nos persécuteurs : deux missionnaires seulement, un européen et un indigène, que j'avais laissés en d'autres stations hors du Kafa, restaient libres, mais ils allaient manquer d'un jour à l'autre des choses les plus nécessaires ... Je ressentais d'autre part d'assez vives douleurs physiques, mais qui ne pouvaient me distraire de celles qui accablaient mon cœur : j'avais été pris tandis que j'étais encore à jeun, on m'avait obligé à monter sur un mulet, et, quoique je n'eusse aucune habitude d'équitation, la course que nous commençâmes vers midi ne s'arrêta que le lendemain dans la matinée, lorsque nous eûmes atteint les frontières du royaume ; le sol était d'ailleurs si détrempé par la pluie, qu'à chaque instant nos bêtes s'enfonçaient dans la boue. Une seule consolation — avec la confiance en Dieu — me resta durant cette course pénible, ce fut la secrète compassion que me témoignaient mes bourreaux mêmes, et les larmes qu'ils répandaient en secret, moins sur mon malheur que sur le malheur d'un pays qui venait de voir la douce lumière d'en haut se lever sur lui pour la voir presque aussitôt disparaître.

Ce sentiment de compassion, le roi craignait qu'il ne vînt à éclater trop vivement dans le peuple. Il avait eu soin de répandre habilement mille calomnies sur mon compte, et de plus, afin de mieux donner le change, il fit constamment marcher devant moi un homme qui portait un chien mort : c'était une manière de faire entendre que j'étais convaincu d'avoir voulu mettre la peste dans le pays. Et cependant, malgré son machiavélisme infernal, lui-même, tant la superstition était enracinée dans son cœur, craignait les suites de son crime : il faisait marcher aussi derrière moi un sorcier qui immolait de temps en temps des moutons, afin de calmer la colère que les traitements qu'on me faisait subir devaient inspirer à mon esprit protecteur. Le témoignage de l'homme aux moutons annulait ainsi le témoignage de l'homme au chien mort. Le roi fit aussi faire de semblables cérémonies, mais plus en grand, dans la maison que nous avions habitée.

Le lendemain de notre départ, lorsqu'on jugea à propos de me faire prendre quelque chose, — un peu de café, je crois, — je pus avoir un moment d'espérance. Nous étions sur la route qui conduit au *Guèra*,

petit royaume dont le souverain était notre ami, et je me figurais que l'on me conduisait vers lui ; je ne tardai pas à être détrompé : au lieu de me conduire vers Guéra, on se mit à me faire suivre le cours du *Goudjeb*, sans me dire où l'on voulait me conduire ; je le compris pourtant bientôt. Le roi du Kafa voulait me faire mourir, mais sans tremper directement ses mains dans mon sang, et pour cela il m'envoyait dans la province de *Djinjiro*, sachant bien que les cruels habitants de ce pays sauraient remplir ses intentions. La pensée de mes dangers personnels m'était peu de chose, je n'avais presque pas le temps d'y songer ; car mes bourreaux ne cessaient de me répéter à chaque instant que les prêtres que j'avais laissés au Kafa avaient déjà succombé aux séductions qu'on ne leur épargnait pas. Ce mensonge me plongea dans la plus grande douleur : si du moins on les avait égorgés, me disais-je, le sang des martyrs eût grandi cette pauvre Eglise..., mais l'apostasie! et l'apostasie dans la boue, ô mon Dieu !... Ce Dieu dont j'appelais le secours veillait en effet sur son œuvre.

Après quelques jours de marche, nous entrâmes dans le désert de Djemmakaka ; il y fallut séjourner. Mon escorte ne pouvait poursuivre sa route vers Djinjiro sans la permission du souverain sur les terres duquel nous nous trouvions; les chefs de l'escorte entrèrent donc en pourparlers avec lui, espérant le faire entrer dans les vues du roi de Kafa. Mais le souverain de Djemmakaka avait un bon naturel ; il commença par déclarer que l'on ne pouvait attendre de lui qu'il trempât dans l'infamie qu'on lui proposait ; qu'il savait très-bien dans quelle intention on voulait m'envoyer dans la province de Djinjiro, quelle serait la fin d'un exil dans un semblable pays, et que par conséquent tout ce qu'on pouvait attendre de lui c'était qu'il donnât passage pour me ramener au pays d'où j'étais venu, c'est-à-dire au Néréa. Les ambasseurs du Kafa essayèrent vainement pendant dix jours de le faire changer de résolution. Très-heureusement, le roi de Djemmakaka resta inflexible ; déjà du reste, sur la nouvelle de ce qui se passait, des envoyés du roi de Guéra étaient venus pour l'affermir dans sa résolution : il fallut bien en passer par où il voulut.

Ce fut durant cette halte dans le désert de Djemmakaka, que le Seigneur daigna me consoler et ranimer mon courage : le roi de Kafa me fit expédier un courrier par lequel il m'envoyait quelque peu de linge de corps, de l'argent et d'autres choses nécessaires, prises, bien entendu, à la mission ; je reçus en même temps l'assurance qu'après une visite domiciliaire très-brutale et les perquisitions les plus minutieuses, n'ayant rien trouvé qui témoignât contre nous, les agents du roi avaient respecté ce qui nous appartenait.

Mais tout cela était peu de chose en comparaison des bonnes nouvelles que me firent secrètement passer mes prêtres : ils m'assuraient qu'ils étaient restés et qu'ils voulaient rester jusqu'à la mort inviolable-

ment fidèles à Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est ici le lieu de leur rendre, à la face du monde entier s'il est possible, le témoignage glorieux qu'ils méritent, ces dignes ministres de l'Agneau divin *qui pascitur inter lilia*. On se souvient peut-être que deux de ces prêtres, les PP. Jacques et Jean, avaient été emprisonnés dans le palais du roi, et que le troisième, le P. Michel, avait été enchaîné à la mission même. Le roi, ignorant la force de la grâce de Dieu et attribuant les vertus de ces prêtres à la puissance magique dont il me supposait revêtu, espérait en mon absence avoir facilement raison d'eux ; il croyait que dès que je ne serais plus là, dès que mes lettres ne leur arriveraient plus, — et c'était un peu dans cette intention qu'il m'envoyait dans un pays d'où je ne pusse plus écrire, — toute leur vertu croulerait d'elle-même; mais Dieu lui a fait toucher au doigt qu'il n'a pas besoin d'un autre que lui seul pour faire, de l'homme le plus faible, le plus vaillant des héros : oui, des héros; car c'est de véritables héros, admirés des anges mêmes, que je vous parle.

Après deux mois et vingt jours de lutte et de triomphe, les deux prêtres enfermés dans le palais du roi purent enfin s'échapper. Ils furent repris, il est vrai, par les agents du roi et ramenés en sa présence ; mais ce prince, qui sentait combien son peuple était indigné d'une semblable persécution, et qui d'ailleurs désespérait désormais de les vaincre, me les renvoya en leur recommandant de me dire qu'il désirait beaucoup vivre en paix avec moi. Le tyran ne pouvait pas se persuader que je n'eusse pas le pouvoir de me venger de lui, même à distance. Quant au Père Michel, qui avait supporté les mêmes épreuves avec le même succès dans notre ancienne demeure devenue désormais une prison, on le délivra, mais à une condition, c'est qu'il ne pourrait pas quitter le pays. Il m'était impossible de l'en faire sortir malgré le roi ; je lui envoyai de mon côté la permission d'y rester, espérant que son zèle saurait maintenir le bien déjà fait et préparer à la Foi, pour un temps meilleur, de plus magnifiques triomphes.

Pour moi, je fus conduit dans le Néréa où nous avions alors une église confiée aux soins d'un prêtre indigène appelé le P. Matthieu. Le vieux roi qui gouvernait ce pays nous était très-attaché, et, quoiqu'il ne voulût pas du christianisme pour lui-même, il nous laissait libres d'annoncer la parole divine à ses sujets. Cependant, malgré les apparences, je n'étais pas au bout des épreuves que me ménageait pour cette année la divine Providence. Un mois après mon arrivée au Néréa, le vieux roi mourut; et le fils qui lui succéda était non-seulement musulman, mais encore entouré de musulmans qui ne redoutaient rien tant que de voir l'influence auprès du prince passer de leurs mains dans les nôtres. Du reste, en dehors même de cette crainte, le fanatisme connu des fils de l'Islam suffisait à les exciter contre nous. Il n'était pas de calomnie dont ils ne s'avisassent pour nous perdre ; mais ils insistaient surtout sur ce point, que notre mission était un dépôt d'armes à feu dont

nous nous servirions un jour pour nous rendre maîtres du pays. Il n'en fallait pas tant. Je reçus ordre un soir de quitter immédiatement le royaume, et de me mettre en route à l'instant même, sans rien prendre avec moi, fallût-il, ce qui arriva, passer la nuit dans la boue. J'obéis. Arrivé aux portes du royaume, — car ces petits royaumes sont entourés d'un fossé et ont des portes, de véritables portes, comme une ville fortifiée, — un courrier du roi nous rejoignit et nous ordonna de retourner en arrière. C'était un retour de bienveillance que je devais aux prières de la reine-mère. Nous retrouvâmes notre mission et notre église dans un état pitoyable ; sous prétexte de rechercher les armes que nous étions accusés d'avoir cachées chez nous, les musulmans avaient donné libre cours à leur fanatisme : ils avaient tout renversé, tout détruit. Nous essayâmes de remettre un peu d'ordre, mais ce fut pour bien peu de temps ; les avanies, les contrariétés de toute espèce se succédaient sans relâche : j'eus même la douleur de voir le P. Matthieu soumis, durant plus d'une heure, à une rude torture, et tout cela se termina par un second exil.....

Les desseins de Dieu sont impénétrables. Moins heureux que ceux du Kafa, les chrétiens du Néréa n'ont pu conserver avec eux un prêtre indigène ; aussi la plupart d'entre eux se sont-ils décourogés. Dieu a su pourtant en conserver un certain nombre, qui, grandis par l'épreuve, sont peut-être destinés à devenir le noyau d'une chrétienté florissante[1].

IV

Mgr Massaya a reçu, en date du 3 décembre 1864, une lettre du R. P. Léon des Avanchers, qui contient quelques détails intéressants. En voici un extrait :

Après votre expulsion et la sortie des PP. Jacques et Jean, tout fut employé par le roi et le *goutchiraschia* (c'est le premier dignitaire du royaume après le roi) pour amener le P. Michel à trahir la cause de Dieu.

La position de ce pauvre Père devenant de jour en jour plus critique, il alla trouver le roi et lui demanda en pleurant la permission de quitter le Kafa et d'aller rejoindre Votre Grandeur. Le roi lui répondit : « Puisque vous ne voulez point rester dans mon pays, vous êtes libre de vous retirer, préparez-vous donc et... revenez dans deux jours. » Le Père, tout joyeux, s'en alla mettre ordre à ses affaires et envoya dire au chef des Amharas, que, puisque le roi lui permettait de se retirer, il voulût bien ne pas y mettre obstacle. Le goutchiraschia répondit : « Le prêtre veut s'en aller, et moi que deviendrai-je? qui recevra mon encens et mon cierge? me faudra-t-il devenir musulman? croire aux sorciers? consulter

(1) Annales, janvier 1865.

les entrailles des bêtes immolées, ou, avec les Gallas, adorer le déoce (le roi)? Le prêtre ne partira point. »

Au jour fixé, on se rendit de divers côtés chez le roi. Le Père fut introduit devant lui en présence de ses conseillers. Le roi demanda d'abord des nouvelles de Votre Grandeur ; ensuite il dit au Père : « Pourquoi avez-vous pleuré l'autre jour, et pour quel motif voulez-vous quitter ce pays? » Le P. Michel répondit : « Je suis venu dans vos Etats à la suite de mon père et seigneur l'abouna Massaya ; mon père a été chassé et mes frères se sont retirés ; je suis resté seul pour instruire ce peuple. Or, ce pays ne veut point entendre la divine parole. Donnez-moi donc la permission de me retirer, sinon je mourrai de chagrin. » Alors le roi se tourna du côté du goutchiraschia et lui dit, en simulant un peu la colère : « Pourquoi donc la race des Amharas (c'est le nom qu'on donne aux descendants des anciens chrétiens, qui, à l'époque de l'invasion des Gallas, se retirèrent dans le Kafa) refuse-t-elle d'entendre la parole de Dieu? Pourquoi toi-même et tes enfants rejetez-vous la parole du Livre? » Un conseiller dit : « C'est vrai... Suivre le Livre et la parole du prêtre, adorer Dieu, apprendre l'*Abouna ze Samait* (*Pater noster*), le *Salam Gabriel* (la Salutation de Gabriel à Marie), n'empêche point de devenir chef, d'avoir des emplois. Le goutchiraschia sait ces prières et il les récite. » Celui-ci se voyant presque juridiquement interrogé sur sa foi, répondit : « Voulez-vous donc que j'adore le déoce? est-ce qu'aucun de mes ancêtres, est-ce que mon père l'a jamais adoré? Avons-nous cru aux sorciers? les avons-nous interrogés? Si je viens ici au palais royal, c'est que je suis le serviteur du roi comme l'était mon père, mais non point pour rendre mes adorations au déoce. J'offre à Dieu l'encens et le cierge par la main du prêtre ; je crois au Christ, à la Croix et au Livre des prêtres. »

Tous les conseillers et les grands restèrent stupéfaits de cette sortie du chef des Amahras. Le roi, prenant la parole, dit : « Il a raison ; il doit rester dans la foi de ses pères, croire à la Croix et à l'enseignement des prêtres. »

Le Père, quelque temps après, fit compliment au goutchiraschia au sujet de la courageuse profession de foi que nous avons rapportée plus haut et qu'il avait faite devant toute la cour ; il répondit : « Mon père, qui était chrétien, est venu s'établir dans ce pays infidèle pour mon malheur. J'y suis né, j'y ai acquis un emploi qui me fait regarder comme un des principaux du royaume. Tous les plaisirs de ce monde, je les ai goûtés, et je suis devenu un infidèle, un pécheur... Pendant que l'*abouna* était ici, j'espérais qu'il sauverait mon âme ; mais, retenu par ma charge, je n'ai pas eu le courage de me dégager des liens du péché. Je sais que chaque fois que vous ou vos frères avez élevé la voix contre moi, vous ne l'avez fait que pour le salut de mon âme ; mais je n'ai pas eu le courage de vous obéir... L'abouna est passé, les prêtres sont partis... Que deviendrai-je? La parole de Dieu seule ne passe pas...

O prêtre, ne m'abandonne point! aie patience avec moi, prie pour moi, fais que mon âme ne se perde pas, qu'elle ne tombe pas en enfer. » Et en parlant ainsi, il pleurait. Les chefs dirent ensuite au Père : « Ecrivez, faites venir d'autres prêtres ; si vous veniez à mourir, c'en serait fait de nous ; nos fils et ceux de tous les Amharas de ce pays deviendraient comme les Gallas, et adoreraient le déoce. »

Il fut résolu qu'on vous enverrait un messager ; mais le roi fait à ce projet bien des difficultés. Il craint de voir arriver des prêtres ; seulement, comme il craint aussi les Amharas et leurs chefs, il ne les force point à l'adorer. Au fond il lui reste le désir d'être le dieu de tout son peuple ; et comme la présence des prêtres empêchera toujours, surtout pour les Amharas, le succès de ses prétentions, il ne désire pas en augmenter le nombre.

En septembre de cette année (1863), le chef de l'Eglise nestorienne de l'Argheta tomba dangereusement malade ; il envoya le message suivant au roi : « Je suis près de mourir, et je crains le feu de l'enfer ; donnez-moi la permission de faire appeler le prêtre pour penser à mon âme. » Deux courtisans furent dépêchés par le roi au P. Michel, pour lui transmettre l'ordre de se rendre auprès du malade. Satan envoyant chercher son ennemi pour se faire vaincre ! Le Père resta trois jours auprès du mourant, et le prépara pendant ce temps à recevoir le baptême. Le 7 septembre, ce chef fut baptisé, et aussitôt il fit de sa maison un modèle de ménage chrétien.

Deux jours après, un parent du goutchiraschia, dangereusement malade, reçut aussi le saint baptême. Il y gagna la santé du corps avec celle de l'âme. Un oncle du même demanda l'eau sainte *in extremis*, et mourut en bénissant Dieu. La même chose arriva, quelques jours après, au chef de l'Eglise de Gabriel, etc.

Ainsi, au Kafa seulement, une dizaine de personnes notables ont reçu cette année le saint Baptême. Ainsi la semence évangélique se propage et se fortifie [1].

(1) Annales, janvier 1865.

CHAPITRE VIII.

LA SÉNÉGAMBIE.

I

La mission de Saint-Joseph de Ngazobil est située dans la Nigritie occidentale du nord et appartient au vicariat apostolique de la Sénégambie. Ce vicariat, par bref apostolique du 6 février 1863, fut détaché de celui des Deux-Guinées embrassant, sur la côte, une longueur de douze cents lieues. Il s'étend aujourd'hui du nord au sud, depuis le Sahara jusqu'à la côte de Sierra-Leone ; de l'est à l'ouest, depuis le Soudan jusqu'à l'Océan atlantique ; à l'est, du 10e au 20e long. O., et du 17e au 10e lat. N. Les géographes lui assignent 12 millions d'habitants. Il est limité au sud par le vicariat de Sierra-Leone, à l'ouest par l'Océan ; au nord et à l'est, les limites ne sont pas déterminées.

On a peu de documents historiques sur cette partie de l'Afrique. Les navigateurs qui paraissent y être abordés les premiers sont les Dieppois. Partis de Normandie, ils se dirigent vers les Canaries, et, en 1364, abordent à Rufisque qu'ils avaient nommé la « Baie de France. » Un siècle après, les Portugais, qui, dès 1405, avaient découvert San-Thomé, et, plus tard, le Congo, remontent le fleuve du Sénégal tout en continuant leurs exploits sur la côte. Ils s'emparent des comptoirs français et se montrent cruels envers les Noirs. Ceux-ci, lassés de leur domination, appellent, vers 1545, les Hollandais, qui, après avoir chassé les Portugais, bâtissent le célèbre fort de Nassau (Gorée). En 1617, Biram, roi du Cap-Vert, leur cède l'île de Gorée. Ils conservent ce pays jusqu'en 1677, époque où l'amiral d'Estrées, au nom de Louis XIV, s'empare de Gorée, Rufisque, Portudal et Joal. Les Anglais en 1758, s'en rendent maîtres, et ce ne fut qu'en 1779 que la France parvint à les expulser. Mais, lors de la grande Révolution, la France perd de nouveau cette colonie en même temps que ses colonies d'Amérique. Les Anglais, reprennent Gorée en 1800, Rufisque, Joal, etc., en 1802, et Saint-Louis en 1809. Le traité de 1814 les

rend à la France; toutefois, ce ne fut qu'en 1817 qu'elle reprit possession de ces contrées auxquelles, dans la suite, vinrent s'ajouter les comptoirs d'Assinie, du Grand-Bassam et du Gabon.

Mais à quelle époque la bonne nouvelle fut-elle apportée à ces nations infortunées? L'histoire nous montre les Franciscains et les Dominicains, accompagnant les Portugais et les Espagnols, dès que de nouveaux pays étaient découverts. C'est ainsi qu'au XVI[e] siècle on voyait des églises nombreuses, un évêché au Congo, une ville épiscopale élevée au rang de métropole, etc. Ici, rien de semblable. « On continua cependant à visiter l'Afrique ou le pays des noirs, dit M. l'abbé Simonis, un des généreux bienfaiteurs de la mission de Saint-Joseph, on lui demanda ses richesses, son ivoire, son or, son riz, son bois. On lui demanda plus encore : c'est sur ces côtes qu'on alla chercher cette marchandise dont le commerce constitua la traite des noirs...Partout où les Européens abordaient, ils embar quaient, sans honte et sans remords, cette marchandise qui ne coûtait qu'un peu de verroterie, des cadenas ou de la poudre, et qu'ils plaçaient avantageusement ailleurs. Tantôt on les enlevait soi-même, tantôt on les achetait des chefs, et l'on fomentait ainsi des guerres interminables. Le plus souvent, on embarquait précisément les tribus évangélisées par les missionnaires. On évalue à cent mille par an les noirs ainsi enlevés de leur patrie, et condamnés, dans des régions éloignées, à des travaux souvent durs et accablants[1]. »

Le 14 juillet 1634, la Congrégation de la Propagande décida qu'on établirait une mission dans la Vieille-Guinée, et ce furent des Capucins français, sous la conduite du P. Colombini, qui y furent envoyés.

Les premiers détails que l'histoire nous donne sur cette mission, sont puisés dans la relation d'un voyage, adressée, de Rufisque même, à leur Supérieur, par deux Capucins de Normandie, les PP. Alexis de Saint-Lô et Bernardin Renouard. Partis de Dieppe le 11 octobre 1635, ils abordaient le 3 novembre à Rufisque, où ils furent bien accueillis par les Européens et les Noirs. Le port de Rufisque était alors un lieu de réunion pour des hommes de toutes les nations et de toutes les religions. Les Capucins y virent des catholiques, des calvinistes, des puritains, des Arméniens, des Juifs et des Turcs, qui les reçurent avec le même empressement. Ces religieux restèrent neuf mois à prêcher l'Evangile tant à Rufisque qu'à Portudal et Joal. Ils ne parlent pas de Saint-Louis qui n'existait pas encore; car, en 1686, il n'y avait à Saint-Louis, dit le Père Gaby, que « deux ou trois maisons et quatre tourelles. »

D'autres lettres (1641) annonçaient que Dieu favorisait les missionnaires jusqu'à faire pour eux des miracles. Mais bientôt vinrent les persécutions. Les Hollandais s'emparèrent du territoire évangélisé, empoisonnèrent un religieux et chassèrent les autres. En 1674, le P. Gondislavo,

(1) *Les Missions des noirs et l'Alsace.*

dominicain, reprit la mission ; quelques années après, tout avait disparu. En 1646, douze Capucins de l'Andalousie abordèrent dans les possessions portugaises, mais les tracasseries du gouverment les forcèrent de chercher d'autres terres à évangéliser ; trois religieux seulement atteignirent Sierra-Leone, où ils travaillèrent jusqu'à leur mort. Vers 1673, la Propagande confia de nouveau cette chrétienté aux RR. PP. Capucins qui furent forcés de l'abandonner. Il en fut de même de plusieurs missions successivement tentées ailleurs.

II

Les troubles et les guerres suscitées en France par la Réforme, empêchèrent ce pays de songer à ses colonies et de leur envoyer des missionnaires. A la fin du dernier siècle, la Société du Saint-Esprit fut chargée du Sénégal, en récompense du concours qu'avaient apporté deux de ses missionnaires pour faire rentrer aux mains de la France cette colonie prise par les Anglais. En 1779, la préfecture apostolique du Sénégal était créée, et un membre de la Société du Saint-Esprit, M. de Glicourt, était nommé préfet apostolique. Lorsque le Sénégal appartint définitivement à la France, il n'y avait, pour annoncer la bonne nouvelle à ces peuples infidèles, que deux ou trois prêtres, à peine suffisants pour les Européens qui résidaient dans ces parages ; et trop souvent même quelques gouverneurs, affectant de confondre ensemble toutes ces religions, et voulant absorber toute autorité religieuse et toute autorité civile, paralysaient les efforts du missionnaire.

En 1833, le concile de Baltimore appela l'attention de la Propagande sur ce point, et, pour s'assurer du bien qu'il y aurait à réaliser, envoya, en 1840, M. Barron, alors grand-vicaire de Philadelphie, auprès d'une colonie américaine fixée au Cap des Palmes. M. Barron alla à Rome rendre compte de ses espérances, et, sacré évêque, il se rendit, comme vicaire apostolique des Deux-Guinées, dans sa nouvelle mission, où il arriva en janvier 1842, avec un prêtre irlandais et un catéchiste.

Mgr Barron désirait des auxiliaires. Lors de son passage à Paris, en 1843, il s'adressa à M. des Genettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, qui lui fit connaître la petite Congrégation fondée récemment par un juif converti pour l'évangélisation des Noirs. Ce fut alors que le vénéré Père Liberman destina dix de ses enfants, sept prêtres et trois frères, à la mission du prélat.

Partis de Bordeaux le 13 septembre 1843, les missionnaires, après avoir touché à Gorée, arrivaient au cap des Palmes le 29 novembre. Le temps des pluies régnait encore ; aussi, presque tous les missionnaires furent bientôt atteints de cruelles maladies. Le P. de Régnier, âgé de trente-six ans, succombait le premier au cap des Palmes (30 décembre 1843). Il léguait au P. Bessieux une relique de la sainte Robe de N.-S., son seul trésor. Avant de mourir, il écrivait au vénéré Père Liberman :

« Dites à ma famille et à mes amis que je suis heureux d'avoir tout quitté pour notre divin Maître ; si mon sacrifice était à faire, je le ferais encore mille fois ; je ne changerais pas ma position pour tout le bonheur du monde. Courage, mon très-cher Père ; quand tout sera perdu, Marie se montrera et tout sera sauvé. »

Au moment où ce saint missionnaire expirait, presque tous ses confrères étaient atteints des fièvres. Ils se remirent cependant, et lorsque Mgr Barron arriva parmi eux, après avoir réglé en Europe les intérêts de sa mission, il les trouva à peu près rétablis et prêts à se rendre au poste qu'il leur assignerait. Mais les dispositions des habitants avaient changé. Les colons, par des meurtres et des incendies, avaient exaspéré les noirs contre les blancs. Mgr Barron jugea qu'il fallait s'éloigner jusqu'à ce que la guerre fut assoupie, et chercher un autre champ d'apostolat.

Le gouvernement français avait demandé des prêtres pour ses possessions de la côte occidentale d'Afrique ; on put répondre à ses désirs par suite des événements survenus au cap des Palmes. Mais, avant de quitter ces parages, une nouvelle victime était demandée : le P. Roussel, âgé de vingt-neuf ans, mourait le 23 janvier 1844. Les PP. Laval et Maurice partirent, sous la conduite du prélat, pour le comptoir d'Assinie ; c'est là que succombait le P. Laval, à peine âgé de vingt-sept ans (13 juillet 1844). Son confrère, le P. Maurice, découragé par tant d'infortune, rentrait en France aussitôt après. Les PP. Audebert et Bouchet furent envoyés au Grand-Bassam. Le premier y mourait âgé de trente et un ans (6 juillet 1844) ; le P. Bouchet était mort sur mer, en face du cap Lahous, dès le 24 mai 1844, à l'âge de vingt-sept ans.

Le R. P. Bessieux, témoin de ces malheurs, partait pour le Gabon, emmenant avec lui le Frère Grégoire, que la divine Providence lui avait conservé pour son unique soutien. Ils habitèrent quelque temps un coin de hangar, puis une modeste cabane en planches, qui ne les préservait qu'à demi des pluies et du soleil. Après six mois de séjour, le P. Bessieux écrivait, le 2 juin 1845 : « ... A Dieu ne plaise, mon R. Père, que vous abandonniez cette pauvre Afrique ! Si nous sommes faits pour les peuples délaissés, c'est ici notre place. Nous retirer après un premier essai malheureux, ce serait, il me semble, manquer à Dieu, à ces infortunés et à notre vocation ; ce serait reculer devant la dégradation de ces noirs que nous avons adoptés pour amis... » Ce bon missionnaire faisait un tableau bien affligeant des peuplades qui l'entouraient, puis il terminait en annonçant qu'il avait baptisé trente-deux enfants pendant le mois de Marie.

Le R. P. Liberman était loin de songer à abandonner ces âmes qu'il aimait tant. A un an de distance des malheurs dont nous venons de parler, il écrivait : « O malheureuse Guinée ! Il me semble que je l'ai tout entière dans mon cœur. Les malheurs de ces pauvres âmes m'oppressent et m'accablent. Faut-il les abandonner ? Jamais ! cela ne se peut. Je suis

plus rempli d'espérance que jamais. Il y a dans ces vastes contrées peut-être plus de cinquante millions d'âmes, qui n'ont jamais entendu parler de la bonne nouvelle que Notre-Seigneur nous a apportée sur la terre. Il me semble que notre bon Maître nous en charge... Aussi, je suis persuadé que ce ne sont que des victimes que la divine bonté nous a fait envoyer dans ces pays pour y attirer la bénédiction... J'ai entrevu ces catastrophes, et même j'en ai eu presque la certitude. Depuis huit à dix mois, je n'avais de repos ni jour ni nuit ; je ne pouvais faire sortir la Guinée de ma tête. »

III

Le Père Liberman fut profondément affligé de la mort de ses enfants ; il les regardait comme de véritables confesseurs, espérant les voir participer à la récompense des martyrs. Il avait fondé sur eux de grandes espérances; il écrivait n'avoir jamais éprouvé une si douloureuse affliction qu'à la nouvelle de la perte de ses missionnaires. Son amour pour les âmes lui faisait ajouter : « Je puis dire cependant avec vérité que je suis encore plus préoccupé de la perte annuelle de ces millions d'âmes qui peuplent ces contrées... Notre-Seigneur ne demandait pas de nos missionnaires les travaux des apôtres ; mais il voulait leur donner part à sa douloureuse passion. Ce sont des victimes qu'il a envoyées en Guinée pour le salut de ces vastes contrées. Il les a immolées à sa gloire, que son saint Nom soit béni et sa justice satisfaite ! Que le règne de la miséricorde maintenant commence. »

La mort de ces premiers missionnaires ne fit qu'enflammer l'ardeur des autres membres de la petite Congrégation ; tous demandaient à se rendre en Guinée. Aussi le bon supérieur, malgré la douleur de se séparer de ses enfants, fit-il de nouveaux envois vers cette terre meurtrière. En juillet 1845, trois nouveaux missionnaires, les PP. Briot et Arragon et le Fr. Pierre, arrivaient à Gorée pour se fixer quelque temps après à Dakar. Leur supérieur, le R. P. Tisserand, nommé préfet apostolique de la Guinée, impatient de précéder des confrères qui avaient reçu la même obédience, prenait une autre voie et s'embarquait sur le vapeur *le Papin*. Ce navire, arrivé en vue de la côte de Mogador, fut poussé par un violent coup de vent dans un banc de sable ; assailli par les vagues en tourmente, le navire est emporté dans l'abîme avec le missionnaire et 75 passagers, parmi lesquels un Juif que le missionnaire avait baptisé avant la catastrophe ; c'était la veille de l'Immaculée-Conception (1845). Les PP. Lossedat, Warlop, et le Fr. Siméon, plus heureux, arrivaient sains et saufs à Dakar dans le courant de décembre, et les PP. Gravière, Le Berre et le Fr. Jean-Baptiste, au commencement de 1848.

Avec les épreuves grandissait le courage du vénéré Père. Il se rendit à Rome dans l'automne de 1846 et présenta à la Propagande un mémoire

remarquable sur l'évangélisation de ces pays; il proposait un plan dont le but final était de constituer une société complète, possédant avec les biens surnaturels de la foi, les biens matériels des peuples chrétiens. Le but des missionnaires devait être de fonder une Eglise, ayant des écoles et tirant de son sein des catéchistes, des prêtres, etc., pour évangéliser leurs propres compatriotes.

La conclusion de ce mémoire fut l'érection d'un vicariat apostolique, comprenant les Deux-Guinées et la Sénégambie, sur une longueur de 1,200 lieues, sans limites à l'intérieur. Celui que le V. P. Liberman proposait pour ce poste était M. Truffet, du diocèse de Chambéry, arrivé récemment au noviciat de la petite Congrégation. A l'âge de trente-quatre ans, il avait quitté une position honorable, dans la pensée de se rendre aux Missions-Etrangères. Il changea de résolution aux pieds de N.-D.-des-Victoires. C'était un sujet éminent, plein de talents et plus encore de vertus ; aussi le R. Père comptait sur lui pour opérer un grand bien dans la mission. Sacré à N.-D.-des-Victoires, le 25 janvier 1847, Mgr Truffet arrivait à Dakar le 9 avril de la même année, ayant avec lui les PP. Chevalier, Dréano, Jh. Bouchet, Gallais, Lamoise et Durand. C'était toute une petite armée s'exerçant au combat, sous la direction de leur vénérable évêque. Mgr Truffet leur donnait à tous l'exemple par son ardeur à étudier la langue volofe et par son amour des âmes. Il aimait les noirs et il avait su gagner leur affection ; aussi, le souvenir de ce digne prélat est-il encore vivant, aujourd'hui même, parmi les marabouts de Dakar qui l'ont connu.

Quelques-uns des nouveaux missionnaires n'étaient pas encore dans les Ordres : dès le 29 mai, Mgr Truffet ordonnait diacre M. Gallais et sous-diacre M. Warlop. Le 18 septembre, ce dernier recevait le diaconat et M. Gallais la prêtrise. C'était le premier prêtre ordonné en Afrique, du moins dans ces parages. C'était aussi la première ordination de prêtre que faisait le nouvel évêque; ce devait être la dernière. Homme d'une grande vertu et d'une grande austérité, Mgr Truffet voulut se mettre à la nourriture des indigènes afin d'être leur modèle en tout. Cette nourriture, trop légère pour un climat qui débilite et consume les forces des Européens, ne put suffire au prélat, et, dès le 23 novembre 1847, il succombait, en trois jours, sous les atteintes de la fièvre. Son corps repose encore aujourd'hui (1875) dans la petite chapelle de la mission à Dakar.

A la nouvelle de la mort du saint prélat, le R. Père écrivait à ses enfants d'Afrique : « Tout ce que je puis dire, tout ce que je puis faire, c'est de baisser la tête, de me prosterner, de m'humilier devant notre Dieu de grandeur et de miséricorde, et de lui dire que tout ce qu'il fait est bien fait. Il a voulu prendre cette victime, il a bien fait; et mon cœur se réjouit, non de ce qu'il l'a prise, cela me déchire l'âme, mais de ce qu'il a fait ce qu'il a voulu faire. J'ai l'intime conviction que ses

desseins en cela sont des desseins de miséricorde et non de justice. »

Peu de temps avant sa mort, Mgr Truffet écrivait aux évêques de la Savoie, en leur demandant une association de prières : « Dieu a donné la race noire au Cœur immaculé de Marie, pour que cette race abandonnée reçoive l'effusion des trésors apostoliques que l'Incarnation du Verbe et le jour de la Pentecôte renfermèrent dans le Cœur de la Mère de Jésus. Le mahométisme, qui a nié la divinité du Fils, doit recevoir de la Mère les premiers coups de la destruction qui lui est réservée. Le Cap Vert est le point extrême où l'islamisme soit arrivé vers le couchant : c'est de là que commencera son mouvement de retraite vers l'Arabie, son berceau, et plus tard, sa tombe. »

IV

Au moment où Mgr Truffet rendait son âme à Dieu, le R. Père lui envoyait un nouveau renfort. Le R. P. Bessieux, épuisé par la maladie, était rentré en France en avril 1847 ; au mois de décembre, il retournait dans son pays d'adoption, accompagné des PP. Ronarch, Le Bronech et des FF. Joseph, Claude et Jean-Marie. Avec les missionnaires, arrivaient les premières Religieuses de l'Immaculée-Conception. En abordant à Gorée, ils apprirent la triste nouvelle de la mort de Mgr Truffet.

Le R. P. Bessieux, nommé provincial, fut chargé de la communauté. Il envoya deux des missionnaires de Dakar, les PP. Arragon et Gallais, avec le Fr. Claude, pour commencer la mission de Joal.

D'après une tradition, Joal fut fondé par une colonie portugaise venant des environs de la Casamance. Ce qui est certain, c'est que, lors de l'arrivée des missionnaires en 1848, les anciens de l'endroit se rappelaient avoir vu les *Padre* portugais ; quelques-uns montraient des croix qu'ils avaient reçues de ces prêtres. Il paraît qu'un préfet apostolique serait mort à Joal. Les prêtres chargés de la paroisse de Gorée venaient de temps en temps à Joal faire de nombreux baptêmes. Le premier qui ait consigné sur un registre les noms des personnes baptisées est M. l'abbé Quintans. Ce digne prêtre déploya, en 1828, un grand zèle pour faire bâtir l'église actuelle de Gorée.

Nous devons mentionner ici un épisode qui se rattache à la fondation de la mission de Joal. Les PP. Arragon et Gallais s'étaient embarqués avec le Fr. Claude sur un côtre, à destination de Mbour. Partis de Gorée dans les premiers jours de mars 1848, ils arrivaient heureusement à cette localité, distante d'à peu près dix lieues de Joal.

On leur offrit une pirogue pour se rendre à Joal ; le Fr. Claude seul en profita, emportant avec lui un autel et quelques provisions ; le même jour il arrivait à destination. Les Pères préférèrent se rendre à pied en suivant le littoral et congédièrent même leur guide, croyant trouver facilement la route. Le P. Arragon d'ailleurs avaient déjà, en 1847, fait

le voyage par terre de Dakar à Joal. Or il arriva que, sans y prendre garde, ils s'engagèrent dans un sentier qui les éloignait du rivage. Ils pénétrèrent dans une forêt, et, se croyant en voie sûre, ils allaient toujours en avant. La nuit venue, ils se couchèrent au pied d'un arbre, avec l'espoir de s'orienter facilement au lever du soleil. Nouvelle déception : en se dirigeant vers le soleil levant, ils s'enfonçaient de plus en plus dans l'intérieur des terres. Il s'agissait de regagner la mer. La deuxième et troisième journées se passèrent en marches et contre-marches pour chercher le bon chemin et aussi un peu d'eau afin d'étancher la soif qui les dévorait ; rien à manger non plus. Ils voyaient passer devant eux des troupeaux de gazelles, de biches et des oiseaux de toutes nuances. Ils prenaient les sentiers les plus battus, croyant enfin trouver un terme à leurs maux, et rien, rien, le désert toujours. Epuisés et mourants, ils rencontrent enfin un marais, où croupissait une eau vaseuse ; ils se désaltérèrent de leur mieux, en rendant grâces à Dieu et à Marie. Les Pères aimaient à redire que c'était à la protection de Mgr Truffet, qu'ils étaient redevables de n'être pas morts de soif et d'épuisement.

Ils se remettent en route et arrivent auprès d'un arbre chargé d'un essaim d'abeilles. Déposer son manteau et son bréviaire, ôter ses souliers et grimper sur l'arbre fut pour le P. Gallais l'affaire d'un instant. Il donne un coup de pied à la ruche et redescend pour manger le miel avec son confrère. Ils avaient compté sans les abeilles, qui les poursuivent, les piquent et s'acharnent après eux. Bientôt ils ont la figure et les yeux démesurément enflés ; ils ne savent ni où ils vont ni ce qu'ils font. Croyant toucher à leurs derniers moments, ils se donnent mutuellement l'absolution. Le lendemain, le P. Gallais ne trouve ni manteau, ni bréviaire, ni souliers, ni chapeau ; il ignorait dans quelle direction se trouvait l'arbre infortuné. Force leur fut donc de se remettre en route, les pieds ensanglantés, mourant de faim et de soif ; ils arrivent en se traînant à un ravin, qui heureusement devait les conduire à la mer ; ils absorbent une grande quantité d'eau qu'ils vomissent aussitôt, et pour se rafraîchir, ils marchent dans l'eau, sur le sable du rivage.

Le Fr. Claude, très-inquiet sur leur sort, était retourné à pied à Mbour, croyant les rencontrer en chemin. Il revint tout attristé. Depuis le mardi jusqu'au dimanche, on ne vit personne. Le lendemain, un chef de Joal allait faire mettre tout le monde à la recherche des missionnaires, lorsqu'on les vit arriver dans le plus piteux état. Le P. Arragon avait perdu un de ses souliers en traversant la rivière de la Fasna ; le P. Gallais, pour remplacer les siens, avait déchiré ses vêtements et s'en était fait des pantouffles.

Dès leur arrivée, les missionnaires durent se mettre au lit ; et quel lit !... Une fièvre terrible vint couronner toutes leurs infortunes. Grâce aux bons soins d'un commerçant de Gorée, alors à Joal, ils se remirent

peu à peu, et, une fois rétablis, ils se livrèrent avec ardeur à l'étude du volof et du sérèr. La petite communauté se trouvait alors dans le plus complet dénûment ; un chapeau pour trois personnes avec trois souliers ; ni manteau, ni couverture, et aucun moyen de s'en procurer. Les gens de Joal ne leur permirent pas d'habiter dans le village, mais à quelque distance ; ordre fut donné de ne rien vendre aux missionnaires, qui se voyaient ainsi réduits à manger le riz sans aucun assaisonnement.

Le R. P. Bessieux, apprenant l'état déplorable de ses missionnaires, accourut à Joal pour les consoler et leur apporter quelque soulagement. Comme sa présence était réclamée à Dakar, il voulut faire le voyage à pied, et c'est dans ce trajet qu'il remarqua la belle position et la bonne qualité du terrain sur lequel est bâti actuellement Saint-Joseph. C'est à ce vénérable missionnaire qu'on doit la première pensée de fonder en ce lieu un établissement.

V

En annonçant la mort de Mgr Truffet au Cardinal Préfet de la Propagande, le R. P. Liberman proposa immédiatement un successeur, et demanda en outre qu'on lui accordât un coadjuteur à titre de succession. Le vicaire apostolique proposé était le R. P. Bessieux, qui fut nommé par un bref apostolique du 20 juin 1848, et le coadjuteur, le R. P. Kobès, âgé de 28 ans, alors professeur et économe à La Neuville. Son sacre eut lieu à Strasbourg, le 30 novembre 1848. Le R. P. Bessieux, rappelé en France, fut sacré seulement en janvier 1849. Les deux nouveaux évêques arrivaient en Afrique, au mois de février de la même année, avec les PP. Clément, Poussot, Luiset, Duby, Lairé, Peureux, et trois Frères, dont l'un était le Fr. Amand.

Mgr Bessieux se rendit immédiatement dans sa chère mission du Gabon ; Mgr Kobès se fixa à Dakar. Impatient de connaître par lui-même le pays que l'Eglise venait de lui confier, il fit par terre, au mois de juin, le voyage de Dakar à Joal, afin d'examiner les endroits de la côte les plus favorables pour établir des stations. Ndiangol et Mbour reçurent des missionnaires. Ndiangol était placé sous la protection de S. Jean l'Evangéliste et Mbour avait pour patrons saint Pierre et saint Paul, Apôtres.

Mgr Kobès s'était entendu avec le R. Père Liberman et Mgr Bessieux pour fonder un établissement à Ngasobil, où l'on transporterait le personnel des enfants de Dakar.

Ngasobil était à cette époque un endroit désert, couvert de broussailles, au milieu desquelles s'élevaient de gigantesques baobabs. Les bêtes sauvages venaient s'abreuver aux fontaines qui se trouvent dans la propriété, et dont l'une a toujours été appelée la *fontaine des éléphants*. Les animaux sauvages étaient alors bien plus nombreux qu'aujourd'hui. Le lion, le tigre, la hyène, la panthère, etc., faisaient des appari-

tions dans ces lieux, et la forêt était peuplée de *kobas*, de biches, de lièvres et d'oiseaux de toute espèce.

De Joal à Mbour, sur un parcours de dix lieues, on ne trouvait aucune habitation, sinon une ou deux cases à Nianning. Les gens de Joal venaient cultiver leurs champs et semer leur mil tout près de Ngasobil. Les missionnaires de Joal conduisaient les enfants en promenade jusqu'aux fontaines des ravins de la propriété actuelle.

Ngasobil, comme Joal, est situé dans le royaume du Sine. Le roi de ce pays ne permettait aux Européens aucune construction en pierres dans tous ses états. Une balle devait pouvoir traverser toute habitation ; telle était la consigne royale, et malheur à qui y contrevenait.

Vers mars 1850, Mgr Kobès envoyait le P. Chevalier avec d'autres auxiliaires pour fonder l'établissement qu'on voulait consacrer à Saint-Joseph, et qui porta en effet toujours le nom de Saint-Joseph de Ngasobil. L'emplacement choisi par les missionnaires fut la petite élévation située vis-à-vis la maison actuelle des Sœurs. On distingue encore aujourd'hui des vestiges de l'ancienne chapelle.

Les Pères et les Frères, aidés par quelques ouvriers, construisirent à la hâte quelques cases pour s'abriter. Au moyen de l'embarcation de la mission, on allait chercher à Mbour les rondiers, destinés à la charpente des écoles et de la chapelle, qu'on n'éleva toutefois que plus tard. Ce monument, si on peut lui donner ce nom, était assez remarquable, vu la pauvreté des autres habitations. Il était entièrement construit en planches et formait une croix latine : on y plaça trois autels. L'un des missionnaires composa, pour le chœur et la nef, une mosaïque d'un genre nouveau. Au moyen de coquillages de différentes couleurs, il avait, en les incrustant dans l'argile, dessiné des étoiles, des cœurs, des croix et aussi une inscription, formant une couronne au marchepied de l'autel : *Hæc est domus Domini...*

Les classes destinées aux enfants étaient à peine installées et meublées, qu'un violent incendie réduisit en cendres les cases avec les livres, les bancs, les meubles et le petit trousseau des enfants qu'elles renfermaient. Ce premier accident ne découragea point, et bientôt de nouvelles classes remplacèrent les premières.

Sur les bords du ruisseau qui coule dans la propriété, les missionnaires avaient fait défricher un assez vaste terrain où se trouve actuellement le jardin des Sœurs ; ce terrain était destiné aux jardins de la mission. Les missionnaires voulaient se procurer quelques ressources pour leur entretien et celui des enfants. Les choux, les salades, les navets et autres légumes réussirent à merveille. Il n'en fut pas de même pour les blés. Grâce à la générosité du commandant de la station, le P. Chevalier possédait plus de quatre-vingt espèces de blé, orge ou avoine, et aussi une grande quantité de graines de tout genre. Malgré les soins donnés à ces plantations, le résultat fut nul. Le sarrasin, la sésame, le

maïs, le manioc, réussirent très-bien. Les papayers, les corosoliers et les citronniers réussirent également.

On n'était cependant pas sans inquiétude sur l'avenir de l'établissement. Les tracasseries des *tiédos* du roi de Sine, les guerres qui avaient lieu dans les autres royaumes, et mille nouvelles plus ou moins exactes venaient troubler la tranquillité des missionnaires. Déjà, en septembre 1850, les stations de Ndiangol et de Mbour, qui se trouvaient dans le royaume du Cayor, avaient dû être abandonnées par les Pères. Le roi du pays s'était fait une grande réputation de bravoure comme aussi de cruauté; il avait dompté le roi du Baol et fait d'autres conquêtes qui le rendaient redoutable. En 1847, il avait fait prisonnier le P. Arragon et le Fr. Siméon, qui étaient allés le saluer dans sa capitale à Nguiguis. Il ne leur avait rendu la liberté qu'après trois semaines de captivité, et encore ne le fit-il que sur la demande formelle du roi de Dakar, le grand ami de Mgr Truffet. Ce *Damel* (roi) du Cayor avait fait pilier, en juillet 1850, le pays de Diégèm, Mbour, Varang, etc., et emmené captifs les habitants de ces lieux, et même des gens de Gorée qui y résidaient momentanément.

Lors du pillage de Mbour, les missionnaires ne furent pas épargnés. Les pillards pénétrèrent dans la chapelle, enlevèrent tout ce qui leur tomba sous la main : calice, ciboire, missel, chasubles, aubes, jusqu'au tabernacle, où, par bonheur, les saintes espèces n'étaient pas renfermées. Ils le croyaient en or, ainsi qu'une statue de la Vierge; quand ils s'aperçurent de leur méprise, ils jetèrent ces objets dans les broussailles; on les retrouva à quelque distance de la mission. Le P. Lamoise, alors supérieur de Mbour, était allé à leur rencontre pour les empêcher de piller les missionnaires, mais les bandits étaient arrivés par une autre voie. Ils voulurent mettre la main sur le P. Poussot et le fouiller, mais ce brave missionnaire ne se laissa pas approcher. Le Fr. Amand ne fut pas si heureux ; il avait caché un ciboire dans la poche de sa soutanelle; les tiédos la lui coupèrent, et le lendemain le bon Frère arrivait à Saint-Joseph comme autrefois saint Martin dans la ville d'Amiens.

Ces misérables auraient continué leur brigandage, si quelqu'un ne se fut avisé de sonner la cloche de la chapelle. Croyant entendre le canon, ils se sauvent à toutes jambes, emportant leur butin. Les livres volés furent déchirés et convertis en grigris; les chasubles, coupées par morceaux, servirent d'amulettes ou d'ornements de toilette; les calices et les ciboires furent brisés et changés en bracelets.

La station de Ndiangol n'avait pas non plus été épargnée. Le P. Arraron avait fait venir, à ses frais, toute une goëlette chargée de riz, pour sustenter ces pauvres gens pendant une année de disette et les empêcher ainsi de mourir de faim. Lorsque la goëlette eut abordé, le P. Arragon demanda aux noirs de Ndiangol de transporter les sacs de riz à la case des missionnaires. Ces braves gens, qui n'ignoraient pas que le riz allait

leur être distribué gratuitement, osèrent cependant réclamer avec instance le paiement de leur travail.

VI

Les missionnaires de Joal avaient su gagner l'amitié du roi de Sine, Hamat Diouf. Afin de cimenter l'amitié il fallait faire des cadeaux à Sa Majesté. Le frère Claude avait apporté de France des verroteries imitant les pierres précieuses ; il les appliqua avec art sur un carton doré et découpé en forme de couronne royale. Le présent, précieusement empaqueté, fut porté à Hamat Diouf par un missionnaire. Lorsque le roi aperçut la couronne étincelante de mille feux, il ne se contint plus de joie ; il sauta comme un enfant, gambada, posa sur sa tête le nouveau diadème, et ne voulut plus s'en dessaisir. Il l'enferma avec ses plus précieux trésors. Quand un Européen arrivait dans la capitale, sa Majesté sérère s'empressait aussitôt d'aller ceindre sa couronne. Le précieux diadème était encore réservé pour les grandes assises du royaume.

Le père du roi, nommé Sandigui, bien qu'avancé en âge, voulait tout faire par lui-même. Un jour, il vint à Joal ; il aperçut, dans la case des missionnaires, un encensoir neuf, argenté ; aussitôt, heureux comme un enfant, il se passe les chaînes autour du cou, les palpe, les admire, les fait sonner, puis, au comble de la joie, se promène dans la case et demande si vraiment il n'est pas très-beau avec de semblables décorations. Chaque fois qu'il venait à Joal, le bon vieux roi renouvelait son innocent plaisir.

On ne sait comment ce roi se laissa circonvenir par ses tiédos contre l'établissement de Ngasobil. En janvier 1851, il avait envoyé une ambassade à Gorée pour demander la suppression de Saint-Joseph, alléguant qu'il ne pouvait répondre de la sûrcté des missionnaires, ni empêcher les tiédos de venir piller la mission.

Mgr Kobès, à son retour du Gabon, avait jugé à propos de laisser encore les missionnaires à leur poste. La petite communauté continua donc son genre de vie, sans que rien de bien saillant vînt entraver les œuvres. De temps en temps la fièvre faisait des apparitions dans l'établissement. Le frère Siméon fut la première victime choisie par Dieu. Il mourut à Saint-Joseph, le jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs (22 septembre 1850). D'autres missionnaires furent atteints de la fièvre ; ils en échappèrent heureusement. Le R. P. Chevalier, attaqué par la dyssenterie, fut bientôt dans un état désespéré. Rentré en France, il y mourait le 5 mars 1852.

Cette même année, le 2 février, la petite Congrégation des missionnaires avait eu la douleur de perdre son saint Fondateur. A son lit de mort, il songeait à ses enfants d'Afrique, et offrait pour la Guinée ses grandes souffrances. *Ah! oui... pour la Guinée. . surtout Dakar... Mgr*

Kobès...pauvre Guinée! ajoutait-il quatre ou cinq fois de suite ; il donna une bénédiction spéciale pour le P. Chevalier et pour le succès du clergé indigène d'Afrique.

Au R. P. Chevalier avait succédé, comme supérieur de Saint-Joseph, le R. P. Duret, arrivé de France en mars 1850, avec les PP. Boulanger, Thiérard, Morel, de Régnier (Louis), Ramboz, Bouchet et Tanguy. Ce missionnaire, que la divine Providence destinait à succéder, en qualité de vicaire apostolique à Mgr Kobès, était venu en Afrique comme diacre ; il fut ordonné prêtre par Mgr Kobès lui-même dans la petite chapelle de Dakar. Envoyé successivement au Grand-Bassam, à Bakel, il devint préfet apostolique du Sénégal, et enfin, le 29 septembre 1873, il était sacré évêque d'Antigone.

D'autres missionnaires étaient arrivés cette même année 1850 ; c'étaient les PP. Blanchet, Welty, Logier, Allard, Duboin, Arlabosse, Simonet, avec les frères Ange, Jules et Marie-Amand.

Comme de nouvelles difficultés étaient survenues pendant l'année 1851, la suppression de Saint-Joseph de Ngasobil fut décidée, et, au mois d'octobre, les missionnaires et les enfants rentraient à Dakar.

Dakar, qui paraît être appelé à devenir, de nos jours, un point important, n'était, à l'arrivée des premiers missionnaires du Saint-Cœur de Marie (1845), qu'une réunion de quelques misérables cases en paille, sans en excepter la demeure du roi. La France n'y possédait pas un pouce de terrain. L'établissement de la mission fut la première construction en pierres. Il est dû au P. Warlop, ancien ingénieur belge, qui le fit bâtir en 1846.

Mgr Kobès compléta les constructions, les distribua de manière à établir des salles pour les classes et les différents ateliers. Le P. Arragon avait demandé à sa famille des ressources pour se procurer une petite presse. Le frère Claude, de son côté, avait appris l'imprimerie et la reliure. Dès le début, les missionnaires sentirent le besoin d'avoir des ouvrages dans la langue du pays. Aussitôt après son arrivée en Afrique, Mgr Kobès entreprit la traduction d'un catéchisme volof à l'usage de ses missionnaires. Avec l'aide de ces derniers, et aussi grâce à l'habileté d'un marabout connaissant très-bien le volof et le francais, le prélat fit imprimer à la nouvelle presse son catéchisme de 1852, renfermant près de 300 pages. En 1855, paraissait un dictionnaire français-volof, mais avec de nouveaux caractères, simplifiant l'écriture du volof. Ce dictionnaire, comme le dictionnaire volof-français, qui vient d'être terminé, était le fruit des recherches des premiers missionnaires, qui à Dakar, et surtout à Joal, avaient appris parfaitement le volof et le sérèr.

En 1854, les missionnaires du vicariat avaient des travaux en voie d'exécution sur dix dialectes indigènes. La parole de vérité était alors enseignée par eux en six langues : volof. sérèr, sarakolet, boulou, benga et pongué. Ils étudiaient en même temps le none, le toucouleur, le man-

diago et l'aboulé. Malheureusement ces études n'ont pu être continuées, car les missionnaires furent contraints d'évacuer les pays où ces idiomes sont parlés. La mort, les maladies ou les persécutions avaient fait abandonner les stations du Cap des Palmes, du Grand-Bassam, d'Assinie, de Ndiangol, de Mbour, de Saint-Joseph de Ngasobil, de Saint-Thomas, d'Albréda et de Bakel. Daigne la divine Bonté, touchée par tant de travaux et de sacrifices, ramener bientôt les missionnaires dans ces pays infortunés, où l'ange déchu règne encore en souverain, mais où la parole de vie a déjà retenti, et où plus d'un missionnaire a laissé sa dépouille mortelle, pour l'amour de Jésus-Christ et des âmes rachetées par sa précieuse mort!

En dix ans, la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie avait envoyé en Afrique 74 de ses membres, c'est-à-dire la moitié de ses sujets; sur ces 74, 20 ont succombé et 19 n'ont pu rentrer dans la mission pour cause de maladie. Ce sont les détails que donnait, en avril 1854, le nouveau supérieur général des missionnaires, le T.-R. P. Ignace Schwindenhammer.

VII

A l'époque de la suppression de l'établissement de Saint-Joseph, la guerre désolait les royaumes voisins des possessions françaises. Les chefs maures de la rive droite du Sénégal, qui n'aiment pas les blancs, opprimaient les populations noires de la rive gauche, placées sous la protection de la France.

C'était aussi vers cette époque que le fanatique El-Hadi, se donnant comme ministre du Prophète, faisait la « guerre sainte aux impies. » Il voulait soumettre tout le bassin du Sénégal, détruire les établissements européens et fonder un vaste empire musulman. Des foules immenses de peuples venaient se ranger sous l'étendard d'El-Hadi.

D'un autre côté, les états volofs et sérèrs, le Valo, le Cayor, le Baol, le Sine, le Saloum, étaient en révolution et ne voulaient pas subir le joug de la France. En 1858, les Français ne possédaient proprement que Gorée. A Dakar, les vaisseaux ne pouvaient mouiller que moyennant un tribut au roi. Dans les comptoirs, ce n'était que pillages et vols de toute espèce. Il fallait une main ferme pour faire sentir à ces fanatiques la force de la France.

Celui que la divine Providence réservait à cette œuvre, était M. Faidherbe [1], placé à quatre reprises différentes à la tête de la colonie, et qui s'acquit, auprès des noirs, une réputation de valeur extraordinaire. Son nom s'était répandu à plus de cinq cents lieues dans l'intérieur.

Dès son arrivée comme gouverneur (1854), il commença une guerre

(1) Le même qui commanda l'armée des Mobilisés du Nord, pendant la guerre de 1870-1871, et qui s'y distingua par sa bravoure et ses talents militaires.

de quatre ans contre le célèbre El-Hadi. Il remonta à plus de 300 lieues dans l'intérieur; aussi, en 1858, le Valo fut-il annexé à la France, et tout le cours du Sénégal (plus de 1600 kilomètres) put être parcouru sans crainte. Pour tenir l'ennemi à distance, on y construisit plusieurs forts ou postes.

En 1859, le général Faidherbe parcourait en vainqueur le Baol, le Sine et le Saloum; il battait les tiédos à Fatik, au cœur du Sine; il faisait élever les postes de Joal, Portudal, Rufisque et plus tard celui de Kaolak. En 1861, il triomphait du Cayor, et obtenait d'y construire plusieurs postes militaires. Au départ de M. Faidherbe pour la France, en 1861, il y eut un grand émoi parmi les populations noires. Le Cayor se révolta sous l'influence du célèbre Lat-Dior. Ce pays resta dans l'anarchie jusqu'au retour de M. Faidherbe, en 1863.

Par suite de ces victoires, toute la côte depuis Dakar jusqu'à Joal et au-delà, était devenue possession française. Il n'y avait donc plus à craindre le pillage des tièdos; aussi, les missionnaires songèrent-ils à reprendre l'œuvre de Saint-Joseph.

En 1862, Mgr Kobès fit un voyage en France, afin d'étudier plus à fond la question. Son plan était de construire de forts bâtiments en pierre, de manière à abriter convenablement les missionnaires : de transporter à Saint-Joseph tous les ateliers de Dakar, puis plus tard le personnel des étudiants; de chercher à grouper, autour de l'établissement, les noirs des environs.

Mgr Kobès avait la pensée d'occuper les noirs à cultiver le coton, sans négliger la culture du mil et du riz, leur nourriture ordinaire. Il communiqua son dessein au gouverneur du Sénégal, puis au ministre de la marine et des colonies, qui approuvèrent hautement sa résolution. Il fit aussi un appel aux Œuvres de la Propagation de la Foi et de la sainte Enfance, afin d'obtenir les ressources nécessaires à cette fondation. Grâce à une personne charitable d'Alsace, M. Herzog, on put faire face aux dépenses les plus urgentes.

Sur la fin de décembre 1862, Mgr Kobès rentrait dans sa mission, amenant avec lui les PP. Angel et Risch. En quittant la France, sa Grandeur avait reçu une promesse formelle du ministre de la marine, relative à une concession de mille hectares, concession qui fut accordée par décret impérial du 12 mai 1863.

Dès son arrivée à Dakar, Mgr Kobès s'occupa activement de la réalisation de son projet; et, dès le 22 janvier 1863, il s'embarquait pour la nouvelle fondation de Saint-Joseph, avec les PP. Lacombe et Engel, les FF. Jean-Marie, Marie-Amand, Julien et quelques apprentis de Dakar. Le lendemain, un vendredi, fête des Epousailles de la B. V. Marie, il célébrait la messe à Joal pour attirer les bénédictions du Sauveur des hommes sur l'œuvre qu'il allait commencer; puis, dans l'après-midi, il venait sous les auspices de Marie et de Joseph, prendre possession du

terrain de Ngasobil. Ainsi, c'est un vendredi, jour où s'accomplit le sanglant sacrifice de la croix, et aussi à la fête des Epousailles, jour où commencent les grandeurs de saint Joseph, que fut fondée une mission appelée à passer par des peines et des souffrances sans nombre.

Aussitôt la prise de possession, on se mit à déblayer le terrain, à installer quelques cases pour les missionnaires et les ouvriers, et le mercredi, 28 janvier, Mgr Kobès, après avoir bénit la propriété, célébrait la sainte messe dans une case servant de chapelle; c'est là que fut déposé un tableau représentant saint Joseph conduisant l'Enfant Jésus, donné à la mission par un noir de Gorée.

Le nouvel établissement de Saint-Joseph, situé par le 14e lat. N. et le 19e 14' long. O., est à une lieue au nord de Joal, à 30 lieues de Dakar en suivant la côte, et à 200 mètres de l'Océan, dans la position la plus favorable.

VIII

Le terrible Maba, originaire du Foutah, voulait convertir à l'Islam toute la rive gauche de la Gambie. En 1861, il avait tué le roi du Rip en s'emparant de son pays; il avait profité pour cela des dissensions intérieures du Saloum, troublé par Macodou, roi détrôné du Cayor. Il s'avança jusqu'au poste militaire de Kaolak, où il échoua devant la bravoure d'une poignée de soldats français. Pendant l'année 1863, Maba reparut sur la rive gauche du Saloum, qu'il conquit presque entièrement. L'intention de ce fanatique était de descendre par le Sine, le Baol, jusqu'aux Mamelles, près de Dakar, et d'établir partout le culte du Prophète. Dieu ne lui a pas permis de réaliser son projet; il fut tué par le roi de Sine, en juin 1867. Sa tête et l'une de ses jambes, placées dans l'alcool, furent envoyées au commandant de Gorée.

Malheureusement les descendants de ce misérable ont repris son œuvre et continuent à ravager le Saloum et à forcer les habitants à se faire marabouts. Ces fanatiques musulmans choisissent ordinairement, pour faire la guerre, le moment où les noirs se disposent à ensemencer leurs champs. Or, le temps des semailles passé, il ne reste plus à ces pauvres gens qu'à attendre la famine pour l'année suivante.

C'est ici qu'apparaît le côté vraiment providentiel de l'établissement de Saint-Joseph. Il fut fondé à l'époque même où les guerres et la famine faisaient le plus de victimes. Les habitants du Saloum, avertis que Mgr Kobès donnait du riz à ceux qui voulaient travailler, accouraient en grand nombre. C'était quelque chose de navrant de voir arriver ces pauvres affamés; plusieurs même ne purent parvenir jusqu'à l'établissement, et furent trouvés morts le long des sentiers.

Les enfants surtout mouraient en grand nombre; on en surprit quelques-uns qui absorbaient de la terre en guise de nourriture; plusieurs eurent le bonheur d'être baptisés. On avait recueilli dans l'établissement

même, plus de 120 de ces enfants, couverts d'ulcères et de plaies dégoûtantes. Malgré les soins des missionnaires, chaque matin, pendant un certain temps, on en trouvait deux ou trois morts pendant la nuit.

Plusieurs marabouts de Dakar, de Rufisque, etc., profitaient des calamités du Saloum pour y venir voler des enfants et en faire leurs esclaves. Les noirs qui travaillaient à Saint-Joseph firent souvent main basse sur ces misérables; et, encouragés par un missionnaire indigène, ils les sommaient de leur rendre ces enfants, parmi lesquels ils reconnaissaient souvent de leurs plus proches parents. Ces enfants étaient alors remis aux missionnaires.

D'autres part, les marabouts de Maba commettaient, pendant les guerres du Saloum, des indignités révoltantes envers les malheureux captifs qui tombaient en leur pouvoir. Une femme de Saloum, qui aujourd'hui habite Joal, échappa comme par miracle des mains de ces fanatiques, et elle a raconté leurs crimes abominables.

En 1864 la famine augmenta encore d'intensité. Alors on vit arriver à Saint-Joseph des gens à la figure osseuse et décharnée, ayant à peine la force de prononcer les mots « *kîf nâ*, j'ai faim. » Quelques-uns, ne pouvant attendre le moment de la distribution, se précipitaient sur la nourriture destinée aux pourceaux. Plusieurs, après avoir bien mangé la veilles étaient trouvés morts le lendemain ; d'autres mouraient quelques jours après leur arrivée, mais régénérés par le baptême. C'est à des centaines de noirs que les missionnaires ont procuré cette faveur signalée, et à des milliers qu'ils ont sauvé la vie par la distribution quotidienne du riz ou d'autres aliments.

Les émigrés du Saloum, échappés à la mort, formèrent peu à peu quelques villages autour de la mission : Saint-Joseph, Sainte-Marie qui n'existe plus, puis la Pointe de Sarène ou Saint-Antoine, à trois lieues de la mission ; Saint-Benoît de Mbodiène et Saint-Michel de la Fasna.

L'instruction religieuse n'était pas oubliée. Chaque jour M. Santamaria, prêtre noir, élevé à la Propagande, à Rome, faisait le catéchisme aux jeunes gens. M. Jouga, premier prêtre noir instruit dans le pays par les missionnaires, et ordonné à Saint-Joseph de Ngasobil par Mgr Kobès, montrait un grand zèle pour instruire les enfants du Saloum.

Mon plus grand plaisir, écrivait-il, en août 1863, est de leur enseigner en volof les principes de la religion et les principales prières. Ils soupirent tous après le moment de leur baptême. Hier, il est arrivé un orphelin presque nu. Il venait du Saloum avec sa mère. Chemin faisant, la faim a tellement épuisé la pauvre femme qu'elle a succombé en route. Lorsque Mgr Kobès a interrogé l'enfant sur les dernières paroles de sa mère, il répondit : « En mourant elle m'a dit : *Fô ham, dèm fâ;* va là où tu connais, » c'est-à-dire marche devant toi. Et le petit enfant est arrivé, comme d'autres sont arrivés depuis, sans savoir où ils allaient,

mais conduits par la main mystérieuse de la divine Providence qui en voulait faire des élus.

Mgr Kobès avait fait venir à Saint-Joseph le P. Risch pour l'aider, et pour soulager le P. Angel brisé par les fièvres. Tout en s'occupant de la surveillance des travaux de construction, le P. Risch trouvait le moyen de visiter les villages de Saint-Benoît, Saint-Michel et Saint-Antoine. Dans cette dernière localité surtout, comme aussi au village Sainte-Marie, il fut témoin de faits admirables de la miséricorde de Dieu envers les âmes. On le voyait de case en case, à la recherche des malades. Un jour, il trouve un vieillard abandonné : pendant la nuit il était tombé de son grabat, la figure enfoncée dans le sable. A l'arrivée du Père, il n'avait plus qu'un souffle de vie, ses membres étaient glacés. Le missionnaire le prit dans ses bras, chercha à le réchauffer, lui fournit de quoi se couvrir et rappeler ses forces défaillantes ; il eut le temps de l'instruire et de le baptiser : le lendemain, le vieillard était mort.

A chaque voyage le missionnaire trouvait quelques enfants malades, faute d'un peu de lait pour les nourrir. Ces petits moribonds avaient le bonheur d'être régénérés par le baptême ; leurs âmes s'envolaient ensuite auprès du trône de l'Agneau. Souvent le missionnaire parvenait à baptiser la mère, qui allait ainsi rejoindre son enfant.

IX

Les missionnaires étaient secondés pour le soin des malades, pour l'instruction des enfants, surtout des petites filles, par les Religieuses indigènes, appelées les Filles du Saint-Cœur de Marie. Cette petite Congrégation venait d'être fondée à Dakar, sous la direction de Mgr Kobès. Gorée fournit les premières vocations.

Au moment de la fondation de Saint-Joseph, Mgr Kobès recevait une lettre d'encouragement de la Propagande. Le cardinal Barnabò annonçait à Sa Grandeur, qu'il avait soumis au Saint-Père ce qu'elle lui écrivait touchant cette œuvre des Filles du Saint-Cœur de Marie, et que Sa Sainteté en avait conçu beaucoup de joie ; que, pour lui, il pensait qu'une œuvre semblable serait d'une grande utilité.

Le noviciat de la petite Congrégatiou fut ouvert à Dakar, le lundi de la Pentecôte, 24 mai 1858, fête de N.-D. Auxiliatrice ; on comptait seulement deux postulantes qui prirent le saint habit, le 7 juillet, fête des Prodiges de la B. V. Marie. A la solennité du Saint-Cœur de Marie, 26 août 1860, elles faisaient leur profession religieuse.

Les missionnaires de Joal désiraient depuis longtemps des religieuses qui passent les aider dans la visite des malades et dans l'instruction des jeunes personnes de la paroisse. Dans les premiers jours de juillet 1863, la Congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie put détacher quatre de ses membres pour commencer une communauté à Joal. Le samedi,

veille de la fête du précieux Sang, ces religieuses s'installaient dans les modestes appartements qu'on leur avait construits. Elles se mirent aussitôt à l'œuvre.

En mars 1863, le P. Lamoise avait parcouru le Sine et une partie du Saloum ; et, tout en annonçant la bonne nouvelle, il était parvenu à acheter, pour une somme assez minime, treize enfants de ces pauvres pays. Nous avons vu que la guerre et la famine ont fait affluer depuis, et les pères et les enfants, vers des contrées plus propices. Les Sœurs de Joal eurent aussi leur part des enfants qui arrivaient du Saloum. Au mois d'avril 1864, ces religieuses comptaient plus de trente enfants, recueillis dans leur établissement. « La plupart de ces enfants, écrivait le P. Risch, sont des orphelins. Il est admirable de voir comment la Providence les amène ici, souvent de bien loin. Nous en avons quatre de la même famille, dont le père avait été tué par les marabouts, et la mère entraînée captive. Après avoir été dispersés de divers côtés, pris et repris, vendus et rachetés, ces pauvres enfants se sont enfin rencontrés et embrassés avec joie tous les quatre à la mission. »

Mgr Kobès s'était proposé, aussitôt les plus grands travaux de Saint-Joseph terminés, de construire un noviciat pour les Filles du Saint-Cœur de Marie, à dix minutes de l'établissement de Ngasobil. C'était pour faciliter aux novices l'esprit de prière par une plus profonde solitude. En avril et mai 1864, le noviciat fut construit et approprié à sa destination. Le 24 mai, Mgr Kobès bénissait la bâtisse et le vaste terrain qui l'entoure ; le même jour, les novices, arrivées de Dakar à Saint-Joseph, furent installées dans leur nouveau noviciat.

A Saint-Joseph, les Sœurs se dévouèrent au soin des malades venus du Saloum, comme elles le faisaient dans leurs communautés de Dakar et de Joal. A Dakar, dans l'ancien noviciat, elles fondèrent une crèche en juillet 1864, et, en moins de quatre mois, elles avaient recueilli cinquante-cinq petits enfants, venus avec leurs parents du Sine, du Baol, du Cayor, etc., chassés par la famine. L'un de ces enfants traduit aujourd'hui Virgile et les SS. Pères, dans le cours de latin à Saint-Joseph de Ngasobil. Les Sœurs visitaient les cases pour porter quelque aumône aux plus nécessiteux, pour apprendre les premiers principes de la foi, et baptiser en l'absence du missionnaire. Elles recueillirent dans leur établissement un grand nombre de petites filles, venant presque toutes du Saloum, et dont les frères se trouvaient chez les missionnaires.

Une année, les enfants de la mission avaient redoublé d'ardeur pour avoir une offrande à présenter au Saint-Père. Ils étaient pauvres, ils étaient orphelins ; il fallut s'ingénier pour se procurer des ressources. Pendant les promenades, ils recueillaient les fruits du *sédèm* (arbuste épineux) et ils en vendirent à Dakar pour 15 francs ; le *pain de singe* (fruit du baobab) procura 50 autres francs.

Les petites filles voulurent aussi, dans ce même but, rivaliser d'ardeur ;

elles se mirent à parcourir les grands baobabs de la forêt; elles firent des provisions de piments, de manioc, etc., et le tout, vendu à Dakar, procura à ces heureuses enfants quelques pièces jaunes et blanches dont elles s'empressèrent de faire don à l'auguste Pie IX.

Ces enfants se montraient aussi très-dévouées aux Religieuses. Elles les aidaient dans les travaux du jardin et dans la préparation des couscous. Elles se levaient, certains jours, dès trois heures du matin, pour piler le mil qui devait servir à leur propre nourriture et à celle des enfants recueillis chez les missionnaires. Dieu a béni ces enfants : quelques-unes sont mortes dans de bonnes dispositions, d'autres ont demandé à entrer au noviciat, d'autres enfin se sont mariées à des jeunes gens de la mission [1].

X

En accordant à Mgr Kobès la concession d'un terrain de 1,000 hectares, le gouvernement français avait surtout en vue la culture du coton par les noirs.

La première année, il y eut plus de 120 hectares défrichés et plantés de coton; les semences avaient bien réussi, la récolte s'annonçait bonne, mais la sécheresse la fit manquer en partie. L'année suivante, toute la partie comprise entre Saint-Joseph et Saint-Benoît était plantée de coton ; de Saint-Benoît à Saint-Michel, on remarquait, sur une vaste étendue, de magnifiques plantations.

Pendant l'année 1864, les sauterelles voyageuses (*acridium migratorium*), avaient ravagé l'intérieur des pays qui avoisinent Ngasobil sans s'être approchées des plantations. En 1865, comme on se figurait que ces criquets ne reparaîtraient plus, on avait planté près de 310 hectares. Sur la concession faite à M. Herzog, à Saint-Antoine, il y avait également 200 hectares de coton parfaitement ensemencés. Un commencement de récolte avait fourni d'abord 5,000, puis 40,000 kilogrammes de coton brut, estimés à une valeur de 50 à 60,000 francs. On le voit, tout annonçait une récolte exceptionnelle, lorsque survint la grande invasion des sauterelles.

Elles firent trois apparitions dans les cultures de la mission. En août, elles traversèrent deux fois les plantations et mangèrent une partie des petits cotonniers, ainsi que les épis du millet qui était en fleur. En novembre, elles ne firent aucun dégât; mais le 15 décembre, elles apparurent plus nombreuses que jamais. « La quantité était si prodigieuse, écrivait Mgr Kobès, que le défilé, commencé à neuf heures du matin, sur une largeur de deux kilomètres, occupait, à six heures du soir, une ligne de douze à quatorze kilomètres en longueur, depuis le sol jusqu'aux nues,

(1) Annales, mars 1876

laissant au point de départ un épaix nuage rouge, qui cachait complétement l'horizon. »

Avant le 20 décembre, elles ne firent de ravage ni dans les champs ni dans les jardins; mais les 20, 21, 22 décembre, c'était un tableau navrant. Voici la description qu'en a faite Mgr Kobès, dans son rapport au Ministère : « ... Dans le jardin de la mission, aucune plantation n'a été épargnée. Toutes les fleurs et toutes les plantes légumineuses ont disparu, sauf quelques semis qu'on a eu soin de couvrir de toile, tous les jours, de neuf heures du matin à six heures du soir. Papayers, bananiers, maniocs, goyaviers, corosoliers, manguiers, citronniers, caféiers, indigotiers, la pépinière d'expérience des cotonniers étrangers, etc., en un mot, tous les arbres, tant du jardin que des environs, excepté le rondier, ont été rongés dans leurs parties molles.

» Dans les champs, les cotonniers les plus tendres furent entièrement dévorés, feuilles, fleurs, tiges, jusqu'au ras de terre. Ceux dont le bois était plus dur, eurent les feuilles, les fleurs et la partie herbacée des branches, mangées, et l'écorce de la partie ligneuse rongée. La plupart des capsules déjà formées, coupées à leurs pédoncules, jonchent le sol comme des noix et des noisettes fraîchement abattues...

» Pour comble de malheur, voulant chasser par le feu les voraces dévastateurs, et ayant allumé en différents endroits les herbes desséchées, mais en ne tenant pas compte de la direction du vent, nous avons été imités par des ouvriers imprudents et même par des étrangers, qui, sans attendre des ordres, ont mis le feu près de nos cotonniers de 2e et 3e année. Par la force du vent d'est, l'incendie les a traversés en deux endroits, sur une étendue assez considérable, et n'a rien laissé sur pied. Un instant même, notre meule de foin, les écuries et d'autres constructions étaient menacées. »

» On considérait ce fléau des sauterelles comme quelque chose de vraiment exceptionnel. De mémoire d'homme, en effet, on n'avait entendu parler d'une pareille invasion ; et c'est à peine si les missionnaires avaient vu apparaître des sauterelles sur la côte. Aussi, conservait-on de l'espoir pour les années qui allaient suivre. Cet espoir ne tarda pas à être déçu.

Pendant le mois de janvier 1866, les cotonniers ravagés en décembre avaient reverdi, et tout faisait espérer que la seconde récolte serait encore assez abondante. Mais voici que les sauterelles s'abattent de nouveau sur la propriété de Saint-Joseph et exercent des ravages semblables à ceux de l'an passé. Pour comble d'infortune, et ce qu'on n'avait jamais remarqué jusqu'alors, nous voyons encore apparaître, au mois d'août, ces tristes visiteuses, non plus de couleur rouge, mais d'un jaune repoussant. Ces voraces s'abattirent sur toute l'étendue du terrain, depuis Saint-Antoine jusqu'à Joal. Elles déposèrent en terre des œufs qui produisirent une quantité incalculable de petites sauterelles, lesquelles, pouvant à peine se traîner, dévoraient déjà ce qui les entourait.

Pour détruire cette peste nouvelle, les noirs du village de Saint-Michel, — c'est là que ces ravageuses se trouvaient en plus grand nombre, — se mirent à creuser des fossés dans le sable, et, à mesure qu'elles apparaissaient, ils les poussaient pour les y enterrer. Ce pénible travail n'obtint qu'un faible résultat. Au mois de décembre, une nouvelle nuée de sauterelles vint encore envahir la propriété, et le mois de janvier 1867 fut entièrement employé à éloigner de nos jardins ces insectes malfaisants.

Plus les malheurs se multipliaient, plus Mgr Kobès faisait multiplier les prières et les processions que lui-même présidait, afin d'attirer sur la mission les bénédictions du ciel. Le lendemain de l'Assomption 1866, eut lieu la procession la plus mémorable. Mgr Kobès bénit et érigea trois croix, qui furent plantées sur les trois finages de Saint-Benoît, Saint-Michel et Saint-Gabriel (village fondé récemment). On portait les statues de saint François-Xavier, de saint Benoît le More et de N.-D. des Sept-Douleurs.

Cette dernière statue, qui nous vient de l'Allemagne, où elle était vénérée comme miraculeuse, avait été donnée au P. Kieffer par le P. Strub, alors supérieur de notre maison de Marienthal, dans le diocèse de Cologne. Mgr Kobès l'avait fait placer (janvier 1866) dans une niche taillée à cet effet dans un baobab de la forêt, entre Saint-Joseph et Saint-Benoît, et c'est de son trône qu'on avait descendu la Vierge pour la porter sur le parcours de la procession. Nos enfants ne cessaient de chanter des cantiques ou de réciter des chapelets; de leur côté, les Sœurs indigènes et leur petit monde priaient aussi avec ferveur. Mgr Kobès, tout en récitant des psaumes, aspergeait avec l'eau bénite les champs que nous traversions. C'était pour hâter la victoire sur l'esprit de tout mal, que Mgr Kobès érigeait la croix, signe de notre rédemption qui rappelle au démon sa triste défaite et son éternelle confusion.

XI

A la grande invasion des sauterelles, succéda l'incendie de l'église de Joal et de la résidence du missionnaire avec son école (24 janvier 1866). Puis survint l'incendie du village de Saint-Michel, appartenant à la mission. Toutes les provisions destinées au paiement des ouvriers devinrent la proie des flammes. Aux incendies vint s'ajouter, un peu plus tard et à plusieurs reprises, l'épizootie qui détruisit entièrement les animaux.

Mais l'épreuve la plus douloureuse fut la perte des missionnaires sur lesquels on pouvait fonder de grandes espérances. Et ici nous n'avons pas besoin de parler de nouveau des premiers missionnaires, moissonnés à la fleur de l'âge, et dont quelques-uns, selon l'expression du R. Père, auraient donné d'excellents chefs de mission : d'autres les ont suivis dans la tombe emportés par les épidémies et les fièvres.

Dès 1854, Dieu appelait à lui le P. Boulanger au moment où il venait

d'aborder à Toulon : c'était un modèle de douceur et de zèle. Son successeur dans la charge de préfet apostolique du Sénégal, le P. Barbier, que Mgr Kobès avait aussi en grande estime, était emporté par la fièvre jaune, à Gorée, à l'âge de trente et un ans, le 12 août 1859, après sept ans de mission.

Vers la fin de 1866, la fièvre jaune régnait de nouveau à Dakar et à Gorée. Les Pères de ces localités se dévouèrent d'une manière admirable pour secourir les moribonds et les préparer à paraître devant Dieu ; ayant à peine le temps de prendre un peu de repos pendant la nuit, sans cesse ils étaient en course pendant le jour. Aussi, les PP. Engel et Risch ne tardèrent-ils pas à succomber à la peine. Attaqués le même jour par la maladie, ils rendaient le même jour leur âme au Seigneur pour lequel ils avaient tout sacrifié. Originaires du diocèse de Strasbourg, ils étaient arrivés ensemble en mission et succombaient après quatre années seulement d'apostolat. Le P. Risch n'avait que trente ans et le P. Engel trente-trois. Leur mort fut un grand deuil ; ils parlaient la langue des noirs, le P. Engel surtout, avec une grande facilité.

Mgr Kobès ressentit une vive douleur de cette perte. On le vit verser des larmes en annonçant à la Communauté la nouvelle de leur mort. « C'est l'œuvre de Dieu que nous faisons, dit-il, c'est lui qui veut agir seul ; ses desseins sont impénétrables... Que sa sainte volonté s'accomplisse en nous et par nous à la vie et à la mort ! »

Après avoir été éprouvés dans les biens matériels, puis dans ce qu'il avait de plus cher, Mgr Kobès le fut dans sa propre personne. Depuis son arrivée en Afrique, les migraines le clouaient sur son lit, sans lui permettre aucune occupation sérieuse. A deux ou trois reprises, des fièvres pernicieuses l'avaient conduit aux portes du tombeau ; mais toujours, par une providence toute spéciale, il avait échappé au danger.

En février et en décembre 1868, Mgr Kobès fut attaqué de la fièvre bilieuse. Il arriva à un tel degré de faiblesse, qu'on désespérait de sa vie, et que, dans les communautés, on faisait des prières publiques pour obtenir sa guérison. Au milieu du danger le plus pressant, une Sœur indigène, bien fervente et la plus exemplaire, fut enlevée subitement par la maladie. Avait-elle fait le sacrifice de sa vie pour celle du prélat ? on l'a toujours cru. Quoi qu'il en soit, on remarqua aussitôt en Monseigneur un mieux sensible.

Mgr Kobès avait fait affilier son vicariat à l'*Apostolat de la Prière.* Il fit au Sacré-Cœur de Jésus (juin 1868) la consécration de sa personne et du pays qui lui était confié. Il avait même prescrit, que, à Saint-Joseph, la solennité du Sacré-Cœur de Jésus serait célébrée comme les fêtes les plus solennelles. De plus, il fit ériger trois statues de saint Joseph : l'une dans la cour des enfants, les deux autres, aux principales avenues qui conduisent à l'établissement.

Lorsque la guerre de 1870 menaçait de réduire les aumônes de la Pro-

pagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, et lorsque le Saint-Père eut déclaré solennellement saint Joseph protecteur de l'Eglise, Mgr Kobès voulut faire honorer, d'une manière spéciale, le digne Epoux de Marie sur une terre qui lui est consacrée.

Saint Joseph ne fut pas sourd à tant de supplications. Il préserva, principalement à quatre reprises différentes, l'établissement que le feu allait réduire en cendres ; il nous a obtenu des ressources dans notre détresse, au moment où nous y pensions le moins ; il a surtout soutenu le courage du chef de la mission et de ses missionnaires ; il a protégé des vocations à la vie religieuse et au sacerdoce, vocations grandement en danger de défaillir ; sous sa protection, des mariages chrétiens se sont formés et se développeront sans doute de plus en plus pour la plus grande gloire de Dieu.

XII

Les missionnaires, envoyés dans ces pays si meurtriers pour les Européens, comprirent dès leur arrivée la nécessité d'un clergé indigène accoutumé au climat, connaissant la langue et les usages de ces peuples, afin d'être plus à même de leur annoncer la bonne nouvelle.

Mgr Kobès, de concert avec ses missionnaires, travailla avec zèle à cette œuvre. Il soupirait après le moment où il lui serait donné d'imposer les mains à quelque enfant de cette Afrique infortunée. On l'entendait souvent répéter : « Ah ! si seulement je pouvais ordonner un prêtre noir, je dirais à Dieu : *Nunc dimittis...* » C'est à réaliser ce vœu que tendirent les efforts persévérants du prélat.

A peine installés à Dakar, les premiers missionnaires, comme nous l'avons vu, cherchèrent à rassembler quelques enfants pour les élever et les instruire conformément aux recommandations de l'Eglise, et aux exhortations du R. Père dans ses Règles pour la Congrégation. On s'efforça d'augmenter, selon les ressources dont on pouvait disposer, le nombre de ces enfants, afin de faire un choix parmi eux pour leur apprendre les éléments du latin, tout en étudiant avec soin leurs dispositions pour la vie sacerdotale.

La révérende Mère Javouhey, qui fonda, en 1807, la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, avait envoyé plusieurs de ses religieuses Sénégal, dès 1819; elle vint elle-même (1822-1823) dans ces régions, séjourna quelque temps à Gorée, visita Joal, Sainte-Marie, Sierra-Leone, etc., et reconnut la nécessité de fonder des écoles pour obtenir la régénération de ces pauvres pays. Elle écrivit au ministre afin d'obtenir la construction d'une maison pour les garçons et d'une maison pour les filles, dans l'espoir de trouver chez les premiers des vocations au sacerdoce.

Plus tard, vers 1840, le gouvernement français accorda des bourses à quelques élèves du collége de Saint-Louis, et les envoya en France con-

tinuer leurs classes. Parmi eux se trouvait le jeune Jean Lacombe, qui, après avoir terminé toutes ses études, revint dans son pays, en octobre 1852; il fut ordonné prêtre par Mgr Kobès, le jour même de la Toussaint (1852), dans l'église de Gorée. Depuis ce temps, il évangélise ses compatriotes dans leur langue maternelle.

A Dakar, on ne tarda pas à s'apercevoir que plusieurs enfants perdaient beaucoup au contact du monde et au milieu du tracas des affaires. Obligés de revenir à Dakar (1851), les missionnaires, malgré de nombreuses difficultés, continuèrent leur œuvre avec un nouveau zèle; et vers 1856, Mgr Kobès envoyait en France, dans notre maison de Bretagne, cinq des jeunes gens qui montraient les meilleures dispositions. Ils continuèrent leurs études jusqu'à la philosophie; mais alors ils demandèrent à revenir au pays natal.

Mgr Kobès ne se rebuta pas et fit de nouveaux essais avec d'autres jeunes gens, sans toutefois les envoyer en France. L'un d'eux, M. Jouga, élève des Frères de Gorée, fut admis à la tonsure en février 1859. On donna la soutane à ceux qui étudiaient le latin ; mais un seul persévéra, M. Gabriel Sène, élevé par les Pères de Saint-Louis. En 1862, Mgr Kobès conduisit lui-même au collége de la Propagande deux autres sujets sur lesquels il avait quelque espoir : l'un d'eux se découragea; l'autre, M. Samba, fut ordonné prêtre à Rome par Mgr Kobès en 1870, lors du Concile du Vatican.

En février 1866, les nouveaux bâtiments de Saint-Joseph permirent d'y transporter le personnel des étudiants de Dakar; les cours continuèrent avec un nouvel entrain. Trois des plus avancés et des plus exemplaires furent admis à contracter, le 21 novembre 1866, les engagements de scolastiques dans la Congrégation des missionnaires. C'étaient MM. Gabriel Sène, Giraud Stock et Guillaume Dorsei; ce dernier, originaire du Gabon, mourait en 1869; pour les deux autres, Mgr Kobès les vit arriver jusqu'au sacerdoce; il leur imposa les mains dans l'humble oratoire de Saint-Joseph de Ngasobil. MM. Jouga et Sène, comme l'avait fait M. Lacombe en 1857, se sont consacrés à Dieu dans la vie religieuse, heureux par là d'attirer sur eux et sur leur ministère un plus grand nombre de grâces. Mgr Kobès a eu, avant sa mort, la consolation de les voir travailler au salut de leurs compatriotes.

Le 21 novembre 1868, deux autres étudiants, MM. Ferdinand Gnang et Léopold Diouf, étaient reçus scolastiques. Le premier, atteint de la poitrine, succombait le 31 décembre 1871, dans de grands sentiments de piété et de résignation. Le second, ordonné diacre le 21 septembre 1872 par Mgr Kobès, devait recevoir également de lui la prêtrise à Dakar, où Monseigneur, malade, s'était rendu pour prendre le paquebot de France. Dieu appela à lui le prélat, la veille du jour où il se proposait d'imposer une dernière fois les mains sur le sixième des prêtres noirs, originaires de cette pauvre Afrique.

Mgr Kobès avait demandé un prêtre indigène avant de dire son *Nunc dimittis;* Dieu a exaucé sa prière. Puissent tous ceux qu'il a consacrés à Dieu, marcher sur les traces de ce saint prélat, aimer comme lui la sainte Eglise et tous les enseignements qui viennent d'elle, savoir comme lui tout sacrifier pour faire la volonté de Dieu, et comme lui encore supporter, avec esprit de foi, les peines et les traverses de la vie, afin de former un jour sa couronne au ciel après avoir combattu le bon combat sur la terre et contribué à étendre le règne de Dieu !

A la mort du prélat, 11 octobre 1872, neuf autres étudiants avaient fait leur première consécration et reçu la tonsure l'année précédente ; l'un d'eux avait entièrement terminé sa théologie, cinq achevaient leur cours de philosophie ; de nouvelles classes de latin se formaient ; en outre, quelques apprentis avaient été reçus novices Frères de la Congrégation, d'autres aspiraient au même bonheur.

XIII

La Congrégation des Filles du Sacré-Cœur de Marie, grâce à la protection de la très-sainte Vierge, s'était développée peu à peu au milieu des difficultés suscitées par l'enfer pour détruire cette œuvre naissante. La petite Société comptait, à la mort de Mgr Kobès, 28 Sœurs professes ; sur ce nombre, sept avaient déjà été appelées à une vie meilleure ; de plus, six novices firent leur profession trois mois après la mort du regretté prélat ; restaient encore six autres novices revêtues, depuis peu, du saint habit de religion.

Le Cœur de Marie s'était choisi des enfants, à peu près parmi toutes les tribus qui nous entourent : Peul, Sosset, Diola, Sarakolet, Fouta, etc. Sans parler de Gorée et de Sainte-Marie de Gambie, qui fournirent les premières vocations et en plus grand nombre, le pays du Saloum donna aussi quelques-uns de ses enfants à mission.

Les Religieuses indigènes sont appelées à être un puissant auxiliaire pour les missionnaires, soit en instruisant les petites filles et les grandes personnes, soit en soignant les malades, en les visitant dans leurs cases. Déjà, elles ont appris à louer Dieu à beaucoup de ces muets spirituels, qui maintenant récitent bien leurs prières et connaissent les principales vérités de la foi. Elles ont envoyé au ciel des âmes qu'elles ont régénérées par le baptême ; elles ont fait tomber un grand nombre de préjugés et réalisé ce que les missionnaires auraient difficilement obtenu.

C'est principalement par la charité à l'égard des malades, que les Sœurs indigènes trouvent un accès plus facile pour arriver aux cœurs et à les gagner à Jésus-Christ. A l'entrée de leurs communautés se trouvent des cases, destinées à recevoir les malades et les infirmes, qui arrivent souvent de fort loin pour faire panser leurs plaies. Ils reçoivent là des secours qui leur sont généralement refusés partout. En effet, les noirs

infidèles, quand la maladie est contagieuse, abandonnent les malades, même leurs proches. C'est ce qu'on a pu constater pendant l'épidémie du choléra, et aussi à l'égard des personnes atteintes du *nélavane*.

Le *nélavane*, qui se communique facilement, porte le malade à dormir à peu près continuellement : de là son nom. Il affaiblit les facultés mentales, très-souvent au point d'enlever la mémoire et l'intelligence. Ordinairement, ces malades conservent un bon appétit jusqu'à leur dernière heure. Les médecins ne paraissent pas connaître encore cette maladie, qui diversifie ses ravages à peu près selon les individus. Tous ceux qui en sont atteints dépérissent à vue d'œil, ne peuvent se mouvoir que difficilement, et meurent après un temps plus ou moins long. C'est du côté de Nianning, Portudal, etc., qu'on recontre le plus de victimes du *nélavane*. Les missionnaires ont, près de leur résidence, une case-hôpital pour recevoir les hommes atteints de ce mal, les soigner et les instruire, comme les Sœurs le font pour les femmes.

Un jour, deux religieuses s'étaient rendues à Nianning pour visiter les malades. Elles rencontrent un de ces infortunés, laissé nu dans la rue; il tendait la main aux passants, mais personne ne voulait le recevoir sous son toit. Emues de pitié, les Sœurs lui donnent de quoi se couvrir et de quoi sustenter ses forces; elles l'engagent à venir à la mission pour se faire traiter. Le malade parvint à se traîner jusqu'à Saint-Joseph, où, réconcilié avec Dieu, il mourut dans d'excellentes dispositions.

Une femme jeune encore, chassée des villages avec son enfant atteint, comme elle, du *nélavane*, vint se réfugier chez les Religieuses. Elle y reçut des soins assidus et le baptême. Après deux mois de souffrances, elle rendait son âme à Dieu. Le petit enfant, qui ne voulait plus se séparer de sa mère, alla, quelques jours après, la rejoindre. Deux vieilles femmes, reçues en même temps et logeant dans la même case, se querellaient du matin au soir. Peu à peu elles furent instruites des vérités de la foi ; elles supportèrent plus patiemment leurs infirmités. Après avoir été baptisées, elles devinrent résignées, offrant leurs souffrances à Dieu et s'aidant mutuellement dans le besoin ; souvent elles récitaient ensemble le chapelet.

Nombre d'autres malades, soit chez les missionnaires, soit chez les Religieuses, ont ainsi reçu des soins charitables pour le corps et des soins plus assidus encore pour l'âme ; ils ont eu le bonheur de mourir régénérés par le baptême.

La pauvreté et les malheurs de la mission n'avaient pas permis de construire, à Ngasobil, une chapelle de communauté aux Filles du Sacré-Cœur de Marie. Une salle du noviciat servait d'oratoire. Mgr Kobès voulut procurer à ces religieuses la consolation de louer Dieu dans un oratoire plus digne de son infinie majesté. Sa Grandeur fit tracer les fondations de la nouvelle chapelle, et le 24 mai 1869, onzième anniversaire de la fondation de la Société, avait lieu la bénédiction de la pre-

mière pierre. Les professes et les novices se firent un honneur de creuser elles-mêmes les fondements de leur première chapelle, et d'aider de tout leur pouvoir à la construction de la maison de Dieu. Le 9 juillet 1870, fête des Prodiges de Marie, Mgr Kobès faisait la bénédiction solennelle de cette nouvelle chapelle, qui mesure 17 mètres en longueur et 8 en largeur. Elle fut dédiée au Sacré-Cœur de Marie et à sainte Iphigénie, cette vierge négresse, fille d'un roi d'Ethiopie, que saint Matthieu consacra au service de Dieu, malgré les parents de la jeune fille, ce qui valut à ce grand apôtre la couronne du martyre.

Pour achever la toiture de l'oratoire et se procurer quelques décorations, les Sœurs eurent recours à la charité des chrétiens de Sainte-Marie de Gambie. Cette mission, fondée le 18 janvier 1849, eut aussi ses tribulations ; elle donna néanmoins des consolations aux missionnaires qui l'ont évangélisée. En peu de temps, il se forma un noyau de fervents chrétiens. C'est là que les PP. Ronarch, Blanchet, Duby, Lacombe, etc., ont opéré de nombreuses conversions et ramené dans la bonne voie beaucoup d'âmes égarées. On a vu que cette chrétienté avait fourni d'excellentes vocations pour la petite Congrégation des Filles du Sacré-Cœur de Marie.

La nouvelle chapelle des Religieuses possède aujourd'hui une magnifique statue en marbre blanc, représentant la bienheureuse Vierge Marie portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche; elle est de grandeur naturelle, et, d'après les connaisseurs, on peut l'estimer à deux ou trois mille francs. C'est le don d'une mulâtresse née en Amérique dans le protestantisme, d'un père noir originaire d'Afrique et d'une mère indienne. Elle apprit la statuaire et vint à Rome où elle se convertit. Lorsque Mgr Kobès se trouvait dans la Ville éternelle pour le Concile, elle désira voir l'évêque des noirs et lui offrit cette statue, voulant contribuer, disait-elle, en quelque manière à la conversion de sa race ; elle fut heureuse d'apprendre que la statue serait placée dans une chapelle de Religieuses noires.

D'autres personnes charitables se chargèrent de faire placer des vitraux à toutes les fenêtres de l'oratoire ; en outre, un beau Chemin de Croix en orne les murailles.

Dans le jardin du noviciat, on aperçoit un petit oratoire dédié à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le P. Duby, qui a passé vingt-trois années en Afrique, et qui se voit, bien à regret, éloigné des noirs pour lesquels il a usé sa robuste santé, a obtenu pour cet oratoire une statue de *Mater dolorosa*.

Ce n'est pas, du reste, la seule aumône que ce cher Père obtient pour une mission qu'il a toujours aimée; Dieu ne semble le laisser loin de son pays d'adoption, où il voudrait mourir, qu'afin qu'il puisse percevoir les dons que saint Joseph inspire aux âmes pieuses d'Alsace. En 1864, le P. Duby se trouvait à Dakar ; là il reçut d'Accra, colonie anglaise, plusieurs pièces de coton, envoyées par un médecin militaire qu'il avait

connu à Sainte-Marie de Gambie. Quoique protestant, ce docteur, dans un voyage qu'il fit en Ecosse, son pays, organisa une quête parmi ses compatriotes, presbytériens comme lui, pour les pauvres d'un de ses amis, prêtre catholique romain. Cet ami était le P. Duby, qui fut heureux de remettre aux orphelins de la crèche à Dakar ce précieux envoi du docteur ; les pauvres enfants noirs furent ainsi vêtus par la charité des protestants de Glascow.

XIV

L'une des localités où Dieu a béni d'une manière particulière les efforts des missionnaires et le zèle des Religieuses indigènes, est le village de Saint-Benoît de Mbodiène, situé à une lieue de Saint-Joseph. Ce village, comme tous ceux qui nous entourent, s'est formé lors de l'émigration du Saloum (1863-64). Tant que la guerre de Maba a duré, les émigrés ne songèrent pas à retourner dans leur pays. Ils se fixèrent, comme il a été dit, sur le terrain de la mission ; et lorsque Mgr Kobès, par suite des malheurs survenus, ne put continuer à les employer, ils se mirent à cultiver pour leur propre compte le millet, le riz, les arachides et le coton. Les missionnaires étaient heureux de cette détermination, qui allait leur permettre de continuer l'œuvre de l'évangélisation.

A peine le bruit de la mort de Maba se fut-il répandu, qu'on vit de nombreuses caravanes regagner le pays d'où on les avait chassées. Il fut un moment où il restait à peine quelques familles des gens du Saloum autour de la mission. Mais, lorsque le successeur de Maba eut fait quelques apparitions au Saloum, emmenant captifs ceux qu'il saisissait, forçant les autres à se faire marabouts, l'émigration recommença vers les terres de la mission, et Saint-Benoît prit alors un développement qu'on n'avait jamais vu.

Les missionnaires sentaient, de plus en plus, qu'un prêtre devrait habiter constamment au milieu de cette population. Déjà l'un d'entre eux avait séjourné quelque temps à Saint-Antoine, où son ministère commençait à produire des fruits, lorsque la maladie le contraignit de quitter son poste et de retourner en France. Vu la pénurie des missionnaires, on ne put le remplacer, ni réaliser ce qu'on se proposait pour le village de Saint-Benoît.

Le jour de la fête de saint Mathias, 24 février 1870, le Père, chargé de l'administration du vicariat, accompagné de deux missionnaires et des jeunes étudiants, choisit et bénit le terrain destiné à la nouvelle fondation. Comme marque de la prise de possession, une croix fut fixée à l'arbre du ravin, et c'est là que les missionnaires récitèrent les vêpres de saint Mathias, pour mettre l'œuvre qu'on allait commencer sous la protection des Apôtres.

Les jours suivants, on se mit à déblayer le terrain, on installa, à la manière des noirs, des cases en paille destinées à l'habitation des Sœurs;

l'une plus grande que les autres, et mesurant près de 8 pieds de diamètre, devait servir de chapelle provisoire. Enfin le jour de l'Annonciation, le saint sacrifice de la messe fut offert dans ce modeste oratoire. Toutes les Religieuses indigènes, ayant à leur tête la Mère Rosalie, Sœur de Saint-Joseph de Cluny et supérieure des Filles du Sacré-Cœur de Marie, assistèrent à cette première messe, et y reçurent la sainte Communion. A partir de ce moment deux religieuses, puis quatre, demeurèrent à Saint-Benoît.

Dieu bénit les privations et les souffrances des Religieuses, et, pendant un séjour de quatre mois, il leur a été accordé de baptiser, à l'article de la mort, dix-sept personnes (enfants ou adultes).

Cependant le T.-S. Sacrement ne résidait pas encore au milieu de la petite Communauté. Après beaucoup de fatigues, on parvint à se procurer les matériaux nécessaires pour un petit oratoire, qui fut bâti assez rapidement. C'est ainsi que la première construction élevée dans ce pays désert, fut pour Notre-Seigneur. Quelque modeste qu'elle soit, — 5 mètres en longueur sur 5 de largeur, le tout recouvert en paille, — elle est sans contredit le plus bel édifice de la localité. Mgr Kobès, alors souffrant, se fit transporter à Saint-Benoît pour bénir le nouvel oratoire, et rompre le pain de la parole de Dieu aux foules accourues à la solennité (1871).

Les Religieuses se livrèrent avec une nouvelle ardeur à leurs nobles fonctions ; les catéchismes et les visites à domicile se multiplièrent. Les enfants, attirés par l'espoir d'obtenir quelque étoffe pour se couvrir, accoururent chez les Sœurs qui leur enseignaient les prières et les premières notions de la Foi.

Tout d'abord les Sœurs ne purent voir les malades ; on les leur cachait, on refusait leurs remèdes, on avait pour elles de la méfiance, craignant sans doute quelques sorcelleries de leur part. Ces pauvres gens avaient été trompés tant de fois par les *dema* et les autres ministres du démon. Cependant, lorsqu'on vit le résultat opéré sur deux ou trois malades par les remèdes des Sœurs, la défiance cessa peu à peu ; on vint chercher des *garab* et se faire panser par les religieuses, qui profitaient de la circonstance pour parler de Dieu et enseigner les prières.

Trois infortunés atteints du *nélavane* venaient se faire soigner chez les Sœurs, où ils apprenaient la religion. Lorsque la maladie les contraignit de garder le lit, les Religieuses voulurent continuer leurs soins et essayèrent, mais en vain, de pénétrer dans la case des malades. L'un d'eux réclamait le baptême ; sa sœur et sa grand'mère s'y opposèrent par des cris et des injures, et le pauvre homme mourut ainsi sans pouvoir être baptisé ; le second malade eut le même sort ; le troisième, plus heureux, réussit à s'échapper, reçut le baptême et mourut peu de temps après.

Un autre malade également atteint du *nélavane*, cachait sa maladie aux Religieuses, quand elles le visitaient dans sa case. Un jour qu'il souffrait davantage, une Sœur eut compassion de lui et s'offrit de le

soulager. Il avoua son mal et montra à la Sœur sa jambe à demi-rongée par une plaie dégoûtante. La Religieuse demande de l'eau, fait tomber le pus et les vers renfermés dans la plaie, et après l'avoir bien lavée, la couvre de charpie et l'attache avec un linge blanc. La sœur du malade voyant tant de charité ne put retenir ses larmes. Le malade consentit à s'instruire, reçut le baptême et mourut peu après, louant et bénissant Dieu.

Il serait facile d'ajouter d'autres exemples de la charité exercée envers ces pauvres gens. Les Religieuses sont heureuses de se dévouer pour gagner quelques âmes à Jésus-Christ. Une année, on compta de 70 à 80 baptêmes administrés à des adultes ou à des enfants moribonds, qui, dans la suite, ont été tous emportés par la maladie.

Des catéchismes avaient été établis dans les autres villages. Les jeunes théologiens élevés à la mission se rendaient, sous la conduite d'un missionnaire, dans les différentes localités pour catéchiser et enseigner les prières.

Une épreuve était réservée à la petite Communauté des Sœurs de Saint-Benoît : au milieu de janvier 1872, le feu se déclara dans l'une des cases. En quelques instants, la flamme se communiqua aux habitations et atteignit la chapelle également couverte en chaume. Le lendemain il ne restait de l'oratoire que les murs calcinés ; on voyait parmi les débris fumants, la croix et les chandeliers contournés, le calice, le saint ciboire en partie fondus, l'autel, le missel et tous les ornements sacrés réduits en cendres, ainsi que le petit trousseau des Sœurs. Ce fut là une perte considérable pour ces pauvres Religieuses. On eût dit que le démon mécontent voulait à tout prix leur faire quitter le terrain. On ne céda pas ; des dons furent faits par quelques traitants de Nianning, et grâce à la générosité d'autres âmes ferventes, on put, du moins en partie, réparer le dégât.

Cependant, dès que les ressources le permettront, une autre chapelle plus grande remplacera celle qui existe, et qui d'ailleurs menace ruine. On se propose également de construire pour les Religieuses une habitation plus saine ; car, pendant la saison des pluies, le sol des cases s'imbibe d'eau, le vent et la pluie pénètrent à travers ces cabanes faites entièrement en paille : ce qui expose les Religieuses à de graves maladies, et rend leur séjour en ce lieu excessivement difficile pendant la durée des pluies.

XV

La mission de Saint-Joseph compte aujourd'hui plus de douze années d'existence, et, depuis trois ans déjà, son saint fondateur a quitté cette terre. Mais Dieu n'a pas permis que l'œuvre principale de Mgr Kobès tombât avec lui. Grâce à ses efforts persévérants, la mission compte aujourd'hui, outre le P. Lacombe, cinq prêtres indigènes : les PP.

Jouga[1] et Gabriel Sène, MM. Samba, Giraud Sock et Léopold Diouf. Trois clercs, MM. Dorsei, Ferdinand Gnang et Ch. Cissey ont quitté cette terre pour un monde meilleur. Il reste encore cinq autres clercs qui ont déjà reçu la tonsure ou les ordres mineurs. Tout en étudiant la théologie et les autres branches de la science sacrée, ils s'exercent, les jours de congé, les dimanches et les fêtes, aux travaux de l'apostolat, en enseignant le catéchisme à la jeunesse chrétienne et païenne des villages voisins. Puisse le Maître de la moisson donner l'accroissement et la maturité à la semence qu'ils jettent dans les cœurs, et les conduire eux-mêmes jusqu'au terme désiré, en leur communiquant, avec l'onction sacerdotale, la grâce de devenir les médiateurs entre le Ciel et leur patrie terrestre, entre Dieu et leurs propres frères!

Les villages où nos jeunes clercs vont faire le catéchisme sont aujourd'hui au nombre de six, dont le plus éloigné est situé à trois lieues de la mission. Il n'y a pas un seul de ces villages où il n'y ait plusieurs chrétiens. Cette année-ci, nous avons déjà eu plus de 40 baptêmes, dont la grande majorité sont des baptêmes d'adultes; nous ne parlons pas des baptêmes conférés *in articulo mortis*. A Saint-Joseph de Ngasobil, les chrétiens l'emportent aujourd'hui en nombre sur les infidèles. Tous les jeunes gens y sont chrétiens, et, en se mariant, ils deviennent la souche d'une famille chrétienne; leurs femmes, si elles ne sont pas chrétiennes à l'époque de leur mariage, ne manquent jamais de le devenir dans l'année. La curiosité les attire d'abord à nos offices, que nous rendons aussi solennels que possible; leur cœur est bientôt gagné, elles se font instruire, et alors, comme elles n'ont plus aucun obstacle du côté de la famille, elles entrent avec bonheur dans l'unique bercail de Jésus-Christ.

Saint-Joseph de Ngasobil seul possède une église jusqu'à ce jour. Mbodiène et la Pointe de Sarène n'ont chacun qu'un modeste oratoire où l'on va célébrer la sainte Messe pour les chrétiens de l'endroit. Mais aux jours de fête, tous viennent assister aux offices de l'église de Saint-Joseph, où ils aiment à entendre le son de l'harmonium et le chant de nos enfants.

Le village de Mbodiène, qui est plus grand que les autres, possède une école où les jeunes filles sont instruites par les Sœurs, et les garçons, par un jeune catéchiste originaire du Saloum et élevé par la mission. Outre le catéchisme, les enfants apprennent à lire le volof et le sérèr. La mission vient d'achever l'impression de la traduction volofe de la *petite Bible illustrée*, dont les récits intéressent au plus haut point nos jeunes chrétiens. Cette lecture les familiarisera avec la connaissance des personnages et des faits principaux de l'Ancien Testament, que les Mahométans travestissent d'une manière ridicule et souvent indécente,

(1) Depuis la publication de cet *Aperçu*, le R. P. Jouga est mort à Gorée le 29 novembre 1875.

et leur permettra de corriger leurs récits fabuleux. Ils en sont tout fiers, et viennent nous raconter comment ils ont répondu victorieusement à tel ou tel marabout, classe de gens aussi ignorants qu'orgueilleux et hautains.

Les travaux des missionnaires commencent donc à porter des fruits. Il a fallu d'abord passer par le creuset des épreuves. Le R. P. Liberman, notre Père, avait répéter souvent ces paroles : « Je crains pour une mission où tout semble prospérer dès le commencement, et dont l'origine n'est pas marquée au coin de la croix et des souffrances. » Il nous est donc permis d'avoir quelque espoir, puisque Dieu a voulu que les premiers missionnaires de Saint-Joseph, et surtout son fondateur, fussent abreuvés de souffrances et d'amertumes. Après la mort de Mgr Kobès, les dispositions de nos émigrés du Saloum sont devenues visiblement plus favorables, les baptêmes et les mariages chrétiens sont plus nombreux.

Avant la fondation de la mission de Saint-Joseph, le bord de la mer, de Joal à Varang, sur une longueur de 7 à 8 lieues, était inhabité ; aujourd'hui, non-seulement ce pays est habité, mais les vérités de notre sainte religion sont enseignées publiquement ; presque toute la jeunesse, et, parmi les adultes, un grand nombre de personnes savent nos prières et les principales réponses du catéchisme. Le saint sacrifice de la messe y est offert en plusieurs endroits. Pour un grand nombre des émigrés du Saloum, la destruction de ce royaume a donc été la cause de leur salut. Les missionnaires européens auraient supporté difficilement le climat de l'intérieur ; d'autre part, les habitants auraient trouvé dans leur patrie des obstacles presque invincibles du côté du roi, de la famille, des usages, des ancêtres, dont ils sont tout à fait esclaves, surtout dans le voisinage de leurs arbres fétiches et des serpents consultés comme oracles. Dieu les a amenés sur la côte, loin de leur patrie, les a soustraits à l'autorité tyrannique de leurs chefs, pour les conduire sur une terre hospitalière, sur une terre conquise par la France. Sans ce puissant protectorat et sans l'énergie de M. Canard, commandant supérieur de Gorée, le roi de Sine n'aurait pas manqué cette année de ravager cette partie de la côte qui confine à ses états et qui lui a été arrachée par le vaillant et habile général, M. Faidherbe.

Pour se faire une idée du sort qui nous était réservé, il suffit de connaître le tyran qui règne aujourd'hui dans le Sine. Le roi Vagan ou San-Môn Faye est le type du tyran sauvage. Son prédécesseur, Kumba Ndofine, l'avait créé *boumi*, c'est-à-dire son héritier présomptif. Il fut bientôt un objet de haine et de terreur pour tous. Dans ses promenades, il s'amusait à des jeux cruels. Ce qui mit le comble à la mesure, ce fut l'issue, malheureuse pour lui, de la guerre du Sine avec la France. M. Faidherbe venait d'arriver à Joal très-fatigué, lui et ses hommes. Il fit prier le boumi de faire cesser le bruit du tamtam et des chants qui

l'accompagnaient. Le boumi répondit par des paroles grossières. Le général français envoya un peloton pour le saisir ; mais il parvint à s'échapper. De retour dans le Sine, il pille les traitants français, emmène quelques-uns d'entre eux, après leur avoir lié les mains derrière le dos. A cette nouvelle, M. Faidherbe fait avancer ses colonnes dans le Sine, bat les troupes du roi et le force à demander la paix à des conditions humiliantes. Le roi irrité contre son boumi, le destitua et le contraignit de quitter le pays. Semou-Mâg fut mis à sa place.

A la mort de Kumba Ndofine, Semou-Mâg lui succéda. Mais la famille du premier boumi, étant très-puissante, parvint à rappeler Vagan. Semou-Mâg, abandonné de presque tout le monde, passa dans le Saloum, puis se retira dans un autre royaume du Sine.

Les événements montrèrent bientôt que le caractère du nouveau roi, au lieu de s'être adouci dans le malheur, n'avait fait que s'aigrir et devenir plus terrible. L'année dernière (1874), une de ses femmes avait déplu à Sa Majesté sérère : il la fit brûler au milieu des flammes. Il défendit de l'enterrer. Il fait exécuter ses ordres par de jeunes garçons qui n'osent lui résister, car à la moindre hésitation il les condamne à la mort. C'est la seconde femme qu'il a ainsi brûlée vive. Une des femmes de ce monstre étant parvenue à s'échapper, il la fit chercher de tous côtés, même dans les états voisins ; elle faillit être l'occasion d'une guerre entre le Sine et le Saloum, car elle était originaire de ce dernier royaume. Elle ne fut en sûreté que sur le territoire français.

Les femmes du roi de Sine dépassent le nombre de cent. Elles vivent dans dix-huit cases, dont chacune en contient sept à huit. Pour pénétrer jusqu'aux épouses royales, il faut traverser la case du roi. Elles sont sous la dépendance des vieilles femmes qui avaient appartenu au roi précédent, et dont il n'a pas voulu.

Les superstitions dont cet homme cruel est esclave, comme d'ailleurs tous les infidèles, deviennent pour lui une nouvelle occasion de cruauté. Fatik est une ville située à l'extrémité de ses états sur la rivière du Tine. C'est là que M. Faidherbe a battu les troupes royales et obligé le roi de Sine à renoncer à la possession du littoral. Avant de se rendre dans cette ville, le tyran est persuadé qu'il doit faire tuer un homme, et que cet acte de cruauté lui portera bonheur. Dans le courant de cette année, il fit attacher à un arbre la victime destinée à l'immolation, et défense fut faite à n'importe qui de toucher au cadavre qui demeura là, comme un monument de sa cruauté, répandant partout l'infection et la terreur.

Ces meurtres sont souvent provoqués par les motifs les plus futiles.

Il y a quelques semaines seulement, son fils lui dit, en parlant de l'un des garçons attachés à son service : « *Kilé dèfà nâv*, celui-ci est vilain. » Ce fut une raison suffisante pour ses sicaires de tuer cet enfant et d'apporter sa tête au tyran. Il se fait toujours apporter la tête des victimes, pour s'assurer de l'exécution de ses ordres ; en cela il renchérit

sur ses prédécesseurs, qui se contentaient de demander la langue, ce qui permettait souvent de substituer la langue d'un chien à celle du condamné.

Vagan, comme tous les rois de ces pays, est presque toujours dans un état d'ivresse. Le matin, vers six heures, il commence à donner ses audiences, qu'il entrecoupe de fréquentes et copieuses libations d'eau-de-vie et d'autres liqueurs fortes; vers neuf ou dix heures, il est complétement ivre. Alors les gens de sa maison ferment les portes et le laissent tout seul cuver son *sangara*. Vers trois heures, il se réveille, se lave et prend son repas; aussitôt après, il reprend ses audiences, et le soir il est ivre de nouveau. Il dort jusque vers trois heures du matin; il se lève alors, fait sa toilette et prend sa nourriture. Cet état d'ivresse, à peu près non interrompu, est la suprême jouissance des hommes abrutis qui règnent sur ces nations. Cela explique en même temps certains actes de cruauté commis de sang-froid, plus dignes d'une bête féroce que d'un être raisonnable.

Un jour, le jeune homme qui gardait la porte du roi avait laissé entrer quelqu'un sans l'avoir annoncé. Le roi irrité conserva sa colère jusqu'au soir, et lorsque le jeune homme eut fini d'arranger le foyer au milieu de la case royale, il l'appela près de son lit, le saisit tout à coup et le fit asseoir avec violence sur le brasier ardent, où il le tint quelque temps accroupi. Le roi le fit ensuite enfermer dans un coin de sa maison, et défendit à tout le monde de lui porter le moindre secours. Ce malheureux vécut encore deux jours, au milieu des plus affreuses souffrances.

Sous un pareil monstre, le royaume de Sine vit dans la plus grande terreur. Les tiédos, ou gens du roi, exercent sous son nom une tyrannie excessive. Les étrangers qui se rendent dans ce pays sont continuellement en butte à des vexations de tout genre. Défense absolue d'avoir aucune porte fermant à clef, point de cadenas et point de serrure; les portes sont fixées par des cordes, que les tiédos coupent avec leur sabre, quand ils veulent faire une perquisition. Alors ils volent, pillent, emportent tout ce qui est à leur convenance. Personne n'ose se plaindre ouvertement ni faire entendre la moindre parole contre le roi. Il serait aussitôt massacré et sa maison livrée au pillage.

On conçoit aisément qu'ayant un tel roi pour voisin, nos émigrés du Saloum éprouvent des craintes terribles. Les bruits les plus sinistres se sont répandus dans nos villages, aux mois d'octobre, novembre et décembre derniers. Le roi de Sine, disait-on, a juré de détruire Dianda, Mbodiène et tous les autres villages. Malgré les assurances contraires que nous pouvions donner, la peur arriva à son comble; et, à un jour donné, toutes les femmes de Mbodiène et de Dianda quittèrent le village pour se réfugier soit à Joal, soit dans la forêt.

Au moment de terminer ce récit (16 juin 1875), nous apprenons une nouvelle prouesse du tyran du Sine. Des femmes et des enfants en pleurs

arrivent dans les villages de Dianda et de Santi ; des hommes attérés par la peur se sont sauvés, chassant devant eux leurs troupeaux et emportant quelques effets et un peu de nourriture.

Dernièrement, le roi de Sine avait fait réunir, dans le *tann* près de Ngohé (à 6 lieues de Saint-Joseph), les hommes de trois villages de ses états, sous prétexte de faire la chasse avec eux. Il vint lui-même, entouré d'une partie de ses tiédos. Il fait séparer les hommes de chaque village, et, à un moment donné, il commande de tirer à bout portant sur les hommes de Ngohé et sur ceux d'un autre village. A cet acte de trahison et de barbarie, c'est un sauve-qui-peut général à travers les broussailles de la forêt ; mais là se trouvaient des autres tiédos qui firent main basse sur ceux qui cherchaient à se sauver. Plus de cent cadavrés sont restés sur le terrain. Les veuves et les enfants de ces victimes sont venus chercher un abri autour de la mission : contraints de quitter les champs qu'ils avaient ensemencés, ils vont être exposés à toutes les horreurs de la famine [1].

XVI

Le R. P. Renoux, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, supérieur de l'établissement de Saint-Joseph de Ngazobil, écrivait au R. P. Duby, à Paris, le 25 mars 1878 :

« Il y a quelque temps, le P. Lamoise et moi, nous avons fait le voyage par terre et à pied de Ngazobil à Rufisque ; nous avons pu ainsi visiter les nombreux villages semés sur la côte, et annoncer en passant la bonne nouvelle aux âmes disposées à l'entendre.

Malgré ses trente-et-un ans d'apostolat, sous le soleil brûlant de la Sénégambie, le P. Lamoise a fait le voyage sans trop de fatigues : il a des jambes de jeune missionnaire. Sa parfaite connaissance du volof et du sérère lui permet de se mettre facilement en rapport avec les indigènes. Il est connu dans tous les villages de la côte ; çà et là, il a retrouvé des personnes baptisées par lui dans ses premières années de mission ; et son talent particulier pour découvrir les malades, qu'on cherche à nous cacher par superstition et par crainte de l'inconnu, lui a fait faire encore de nouvelles conquêtes. On a beau lui dire, sur le chemin, que dans la case « tout le monde a la paix, » il entre toujours sous prétexte de saluer le chef de famille ; et, si quelque recoin obscur cache un malade, il est bientôt découvert, et qui est découvert, est pris. Le bon Père s'approche, lui parle de sa santé, s'informe de son mal, et, ménageant les transitions suivant les circonstances, il passe bientôt du corps à l'âme, instruit le malade des principaux mystères de la foi chrétienne, et le dispose ordinairement, surtout s'il y a danger de mort, à recevoir le baptême séance

(1) Annales de la Propagation de la Foi, mai 1876.

tenante. Car, vous le savez, les malades de cette côte finissent presque tous, faute de soins, par être atteints du *nélavane*.

A *Nianing*, nous avons baptisé six personnes, dont cinq étaient frappées de cette maladie singulière et terrible. Le sixième était un enfant couvert de plaies affreuses, des pieds à la tête : il n'a pas tardé sans doute à succomber à ses souffrances pour s'envoler au ciel.

A *Mbour*, nous avons visité l'emplacement de notre ancienne mission. L'arbre magnifique, qui couvrait de ses branches et de son ombre les cases des missionnaires, est encore là. Le P. Lamoise, heureux de me montrer ces lieux où il a exercé son apostolat, il y a trente ans, a été bien vite reconnu et entouré par tous les anciens du village, qui ne cessaient de nous prodiguer leurs témoignages d'affection et de nous interroger sur les Pères qu'ils avaient connus autrefois. Nous avons aussi trouvé, à Mbour, des femmes chrétiennes de Gorée. Elles viennent ici et aux alentours faire leur provision de mil pour l'année. On voulait nous retenir, mais nous ne pouvions nous rendre aux désirs de ces braves gens; et, comme nous nous disposions à partir, une femme, que les années avaient déjà courbée bien bas, est venue nous présenter, avec une calebasse remplie d'œufs superbes, l'expression très-accentuée de sa reconnaissance et de ses bons souhaits.

A *Portudal*, nous reçûmes un parfait accueil chez le commandant du poste, qui mit sa propre chambre à notre disposition. Nous en profitâmes pour y offrir le saint sacrifice de la messe, auquel tous les soldats, en grande tenue, furent heureux d'assister. Dans notre visite des cases, les bons anges du pays nous conduisirent près de quelques petits enfants, qui, depuis longtemps malades, semblaient n'attendre que le saint baptême pour quitter la terre.

Ngaparou est aujourd'hui un très-grand village, au bord de la mer, parfaitement situé. Le bon Maître nous y ménageait une riche moisson, la plus riche que nous ayons faite pendant ce voyage. C'est là, d'ailleurs, que l'on trouve en très-grand nombre ces malheureux atteints du nélavane; quand le mal devient plus intense, on a recours à l'expédient ordinaire en ce pays, on les abandonne sur le chemin. Pour aller plus vite en besogne dans notre visite habituelle, nous nous étions partagé les divers quartiers du village. Dans l'un d'eux, j'ai trouvé trois infortunés que le nélavane avait envahis. Le premier était couché dans le chemin, le long d'un enclos, à moitié recouvert de sable, n'ayant qu'un lambeau de toile pour envelopper son corps amaigri, et déjà faisant entendre le râle de l'agonie. A ses côtés, dans une calebasse ébréchée, se trouvait un peu de couscous que l'on avait mis là pour le sustenter en attendant sa mort. Le P. Lamoise l'instruisit, le mieux qu'il put, et lui conféra le saint baptême. C'était un élu de plus dont le bon Maître avait voulu sans doute retarder la mort jusqu'à notre passage. A quelque distance de là, le Père baptisa deux personnes, une mère et sa fille, atteintes toutes les deux de

la même maladie. Dans un autre quartier, un griot (magicien du pays) vint lui-même à nous, et nous conduisit en chancelant près de deux autres malades. Il avait fait, comme habituellement tous les sorciers, de copieuses rasades d'eau-de-vie qui lui laissaient tout juste assez de tête et assez de jambes pour lui permettre de nous guider. Nous admirions comment la bonté divine se sert parfois des plus vils instruments pour procurer le salut des âmes.

Nous avions déjà fait dix baptêmes et nous allions quitter Ngaparou lorsque, à côté de notre chemin, de longs soupirs nous dirigèrent près d'un autre infortuné couché dans le sable, malade depuis plusieurs mois ; il était tombé dans le feu, et en était sorti le corps à demi-brûlé. A lui aussi on avait jeté une poignée de couscous, en l'abandonnant sans vêtements et sans abri aux pluies tombées les jours précédents, et à toutes les intempéries de la saison. Le P. Lamoise le baptisa, avec quelques autres encore qu'il trouva dans de misérables cases écartées.

Il ne faut pas quitter Ngaparou sans faire une remarque. Ngaparou est, pour les gens de la contrée, comme une espèce de sanitorium, où les malades arrivent de loin pour chercher l'air de la mer, l'agrément du site et surtout les plantes renommées de la forêt voisine. Les marabouts, hommes de grand zèle ici et sur toute la côte, pour traiter leurs propres affaires, avant ou avec celle du prophète, ne pouvaient manquer une si belle occasion de faire une facile et rapide fortune. Ils se sont installés à Ngaparou, vendant des grigris de toutes sortes, lesquels guérissent nécessairement de tous les maux qui affligent l'humanité souffrante. Les malades achètent de si précieux spécifiques; ils s'en couvrent, et finissent ordinairement par perdre, avec leur fortune ou leur petit avoir, la santé et la vie. Aussi le missionnaire qui se présente est-il fréquemment accueilli comme un ange libérateur, quand, au lieu de paroles et de talismans, il donne ses soins, montre son dévouement et enseigne la religion de son Dieu. « Ah! quand donc, répétions-nous, en nous retirant, quand donc, à la place de ce croissant que les marabouts ont sur leur mosquée, pourrons-nous voir briller une croix et s'élever un autel! Le Coran et l'avarice ont trouvé jusque-là même des apôtres : l'Evangile et la charité n'en auront-ils pas? »

A *Somane*, nous eûmes encore la consolation de faire plusieurs baptêmes. Une jeune enfant, entre autres, était tombée dans le feu, et déjà l'on remarquait en elle les premiers symptômes du tétanos, si fréquent dans ces pays. Sous prétexte d'administrer à la malade un excellent *garap* (remède), le Père réussit à s'approcher d'elle et à la baptiser. D'ailleurs, c'était ordinairement comme médecins que nous parvenions à nous introduire dans les cases. Le Père tirait alors sa fiole mystérieuse, remplie d'avance à quelque source voisine, et le remède, le bon remède, était bien vite donné. A Somane, le jeune chrétien qui portait notre autel trouva son père, sa mère, toute sa parenté, émigrés du Saloum, et mal-

heureusement encore infidèles. Il s'en fit l'apôtre. Le père, homme d'une grande énergie, a promis de venir habiter Saint-Joseph, avec son fils, que nous allons marier avec une ancienne élève de nos Sœurs indigènes. La famille entière ne fera pas difficulté d'embrasser notre sainte religion.

Vous connaissez la célèbre rivière de la Somane, si féconde en aventures, et qu'on doit nécessairement traverser pour continuer la route. Fort heureusement, la marée était basse, et nous avons atteint l'autre bord sans nous voir exposés au danger qu'avaient couru, en pareille circonstance, Mgr Duret, alors qu'il n'était que simple missionnaire, le P. Blanchet, et, bien longtemps avant, en 1849, le Fr. Claude. Le bon Frère a encore voulu nous rappeler le fait avant notre départ de Saint-Joseph. Il s'était engagé dans la Somane à un endroit qui lui avait été indiqué comme le meilleur. Mais c'était un jour de forte marée, le courant était rapide, la vase profonde. A bout de forces, emporté malgré lui, il se sentait visiblement perdu. Que faire? Recueillant ce qu'il avait de courage et de foi, il récite un *Sub tuum* et un *Memorare;* et en un clin-d'œil, il se voit jeté sur la rive opposée, sans avoir jamais pu s'expliquer cette délivrance autrement que par l'intervention de la bonne Mère.

Il était nuit lorsque nous arrivâmes à *Guèréou*, et, comme nous voulions coucher à *Popanguine*, nous dûmes continuer notre chemin sous a conduite du vieux Kanah, qui fut autrefois le guide de Mgr Kobès, et qui nous indiqua avec assurance et fierté « le vrai bon chemin » dans les défilés du Cap de Naze. Le « vrai bon chemin, » hélas! vous savez ce qu'il est dans cet endroit. Les eaux de la saison des pluies avaient horriblement creusé les sentiers et accumulé partout des débris. Après avoir à chaque instant exercé notre agilité sur d'énormes pierres que des épines recouvraient, il fallait, dans une obscurité profonde, franchir des ravins, des trous larges et bourbeux, au grand péril de se casser le cou. Au reste, c'était le vrai bon chemin.

Nous arrivâmes à Popanguine, dans le pays des Nones, vers neuf heures du soir. Un ancien élève de la mission nous donna l'hospitalité, et nous reçut de la manière la plus cordiale dans sa pauvre hutte. A vrai dire, nous trouvâmes tout parfait, car « il n'est sauce que l'appétit, » et un lit en *rangas* (grosses branches de rondier) est moelleux pour des missionnaires fatigués. Cela ne veut pas dire que nous ayons pu dormir.

Le lendemain, notre hôte installa lui-même l'autel pour la messe. Ce fut simple : quatre caisses de biscuits, placées les unes sur les autres, et voilà l'autel; à droite et à gauche, des tonneaux, des caisses, des sacs, etc. Dieu est bon! lorsque nous l'avons appelé au saint sacrifice, il est descendu quand même. Que n'avons-nous sur la côte, de distance en distance, une petite hutte affectée uniquement au service divin!

La veille, des aventuriers Nones, venus de leurs montagnes, s'étaient rassemblés dans cette case. Après s'être gorgés de *sangara* (eau-de-vie),

ils se prirent de querelle. L'un d'eux, s'étant retiré derrière la case, fut suivi par son adversaire qui lui lança à bout portant la décharge de son fusil dans les reins. Le malheureux tomba raide mort. Pendant que l'on continuait à crier et à se battre dans l'intérieur de la hutte, le meurtrier s'enfuit et disparut dans la montagne.

Vous connaissez, d'ailleurs, mieux que personne le caractère cruel et sauvage de ces populations. Nos premiers missionnaires ont vécu quelque temps avec eux. Le P. Lamoise, qui avait commencé l'étude du none, il y a trente ans, a encore pu s'entretenir, en cette langue, avec le fils du chef. Tout le monde était dans l'admiration. Il paraît, d'ailleurs, qu'il y a une grande analogie entre le none et le volof-sérère ou dialecte volof, qu'on parle dans ces parages. Après avoir quitté Popanguine sous une pluie dont nous avions longtemps et vainement attendu la fin, nous arrivâmes à Ndayane, où deux lépreux, le père et son enfant, abandonnés dans une case, reçurent instruction et baptême. Dans le village qui suivit, et dont le nom m'échappe, un marabout de Saint-Louis nous indiqua la direction d'une case très-peu éloignée, disait-il, où une femme se mourait. C'était dans la forêt ; il fallut au P. Lamoise plus d'une heure pour l'atteindre ; mais, comme l'avait dit le marabout, la femme était là, elle se mourait : elle fut baptisée.

Pendant ce temps, continuant ma route, j'arrivai à Toubabdialo, près du cap Rouge, où les marabouts cherchent à introduire la religion du Prophète. Je visitai les cases et trouvai tout un quartier habité par des Saloum-Saloum (gens du Saloum). Ils me reçurent avec bienveillance et me demandèrent des nouvelles de tels et tels de leurs parents qui habitent Saint-Joseph, Dianda, etc., et qui presque tous sont chrétiens. En attendant le P. Lamoise, je leur enseignai un peu de catéchisme et leur fis dire les prières. Je les engageai à venir s'établir près de leurs parents, soit à Ngasobil, soit aux environs, à Mbodiène, à la Fasna, à la Pointe de Sarène, où ils pourraient quitter facilement leurs fétiches, échapper aux marabouts, se faire instruire et aller au ciel. Ils me le promirent.

Tout en continuant notre chemin, le P. Lamoise me nommait les villages de l'intérieur qu'il avait autrefois visités. Il me montra à Ndiangal l'emplacement de notre ancienne mission. Il serait à désirer que l'on pût reprendre cette station, qui nous permettrait de rayonner dans les villages environnants et d'annoncer le règne de Dieu à ces pauvres populations de plus en plus menacées par le mahométisme.

Après quelques heures de marche assez pénible, nous arrivons à *Bop*, où un chrétien de Gorée nous reçut dans la magnifique maison qu'il a bâtie. Le lendemain, après nos messes, il fit baptiser cinq enfants qu'il avait recueillis lui-même et auxquels il tenait lieu de père. Un adulte, atteint du nélavane, reçut aussi le saint baptême.

Vous connaissez les villages de *Bargni* ; on pourrait qualifier de villes

ces villages si populeux et si misérablement livrés au maraboutisme. Là encore, malgré cela, même visite des cases, même ministère et mêmes bénédictions. Partout la Providence semblait nous conduire par la main pour ouvrir le ciel à de nouveaux élus.

Nous réimprimons, en ce moment, la *Bibal bu tut* (Petite Bible, traduite en langue volofe). Ce livre, qui a déjà fait tant de bien, sera plus précieux encore, maintenant que nous pourrons lui donner le titre complet de l'original, l'excellente *Petite Bible illustrée*. Les gravures feront retenir les mystères de notre foi, et le texte, soigneusement retouché par un de nos prêtres indigènes, se fera lire avec intérêt jusque dans l'intérieur, surtout dans le Saloum, où se trouvent dispersés beaucoup de jeunes gens qui ont fréquenté nos écoles; et, sur les côtes même, en pleine mer, les matelots chrétiens, élevés à Gorée, en Gambie et ailleurs, l'emporteront, le liront, et, en même temps qu'ils se confirmeront dans leur foi, ils seront les apôtres de leurs frères encore infidèles. Quelle douce récompense pour l'âme généreuse qui a bien voulu nous envoyer les clichés devant servir à cette édition nouvelle! Récompensée dès ici-bas par les prières et la ferveur de plusieurs âmes converties, elle le sera plus largement dans l'éternité par Celui dont elle a procuré la gloire[1]. »

XVII

Citons enfin une lettre du R. P. Lamoise, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, à Mgr Duboin, vicaire apostolique de Sénégambie. Cette lettre est datée de Joal, le 2 avril 1878 :

« Le bon Dieu a daigné bénir le petit voyage que je viens de faire dans le Sine. Je n'ai mis que neuf jours à me rendre de Joal au centre du royaume sérère. J'avais placé cette excursion sous le patronage de saint Pierre Nolasque et de saint Jean de Matha, ces deux grands instituteurs de la rédemption des captifs, et ils l'ont faite heureuse. Aussi bien, comme eux autrefois, n'avais-je pas à mon tour des esclaves à racheter, des corps à arracher aux hommes et des âmes au démon?

Les fatigues, cependant, les privations et les chaleurs ont été grandes; mais, tous les jours, j'ai pu recevoir consolation et force du saint sacrifice de la messe offert sur l'autel portatif que Votre Grandeur m'a donné.

Le dimanche 3 février, j'étais à Fatik, où j'ai eu, à la sainte messe, une assistance de quinze à vingt chrétiens; les autres n'avaient pu être prévenus à temps de mon arrivée. Je leur ai fait une instruction suivie de la prière. Ces pauvres gens ont été heureux de ma visite; ils sont si abandonnés et si exposés au milieu des païens!

Le motif le plus important du voyage était de voir le roi du Sine

(1) Annales, juillet 1878.

lui-même, de lui parler de notre sainte religion, et surtout d'échanger avec lui votre beau cheval blanc contre une dizaine d'enfants esclaves, pour leur donner le double bienfait de la liberté et de la foi. Le roi, au lieu de se trouver à Ndjongolor, sa résidence ordinaire, s'était rendu, dix lieues plus loin vers le nord, à Takdiam. Je poursuivis donc mon voyage, en évangélisant les villages qui se trouvaient sur ma route, instruisant les infidèles sur les principales vérités de la foi, encourageant quelques rares chrétiens et visitant tous les malades que je rencontrais. Mais, au lieu de trente-trois baptêmes que j'avais eu le bonheur d'administrer dans mon précédent voyage sur la côte de Joal à Dakar, je n'en ai pu faire que trois dans l'intérieur du Sine. Il n'y avait presque pas de malades; je n'ai pas trouvé un seul cas de ce terrible nélavane ou mal dormant.

J'avais fait parvenir au roi votre coursier par l'envoyé qui devait lui annoncer mon arrivée. Emu et flatté de ma visite, le roi s'est avancé à ma rencontre, monté sur votre *nâr-ou-gor* (cheval de race). Il s'était fait accompagner d'un jeune prince, son fils, et d'une suite nombreuse. Les griots chantaient, au son du tamtam et des instruments du pays; la foule battait des mains en cadence, et répétait avec enthousiasme le refrain des chanteurs. Ce que j'ai trouvé de plus beau dans cette scène bruyante, c'est la bonne volonté et l'ardeur que mettaient ces braves gens à me témoigner que j'étais le bienvenu.

Je n'avais pas vu le roi depuis vingt-cinq ans; il était alors héritier présomptif. Il s'est plu à me rappeler ces anciens souvenirs. Je l'ai trouvé singulièrement vieilli. J'ai eu avec lui trois entrevues; il a bien accueilli mes paroles, ainsi que les recommandations de Votre Grandeur et celles de M. le gouverneur du Sénégal.

Les affaires que j'avais à traiter étant terminées, le roi me laissa la liberté de me retirer à l'escale de Fatik, ce qui me permit de m'occuper des chrétiens de l'endroit, en attendant que le prince eût réuni les enfants rachetés. Ceux-ci du reste ne tardèrent pas à me rejoindre. Dans le nombre, il y en a deux, deux petits garçons de dix à douze ans, qui, de l'avis de tous ceux qui ont pu les voir et les interroger, nous dédommageront, à eux seuls, de toutes nos peines et de toutes nos dépenses.

Le roi a fait passer dans le compte et m'a abandonné la jument qu'il m'avait prêtée pour le voyage de Takdiam à Fatik. A Fatik aussi, il a voulu payer, avec deux beaux moutons, mon séjour chez le commerçant qui me logeait. « — Quant aux enfants, » ajoutait-il lui-même, « s'il ne s'agissait que de les arrêter dans les villages, ce serait bientôt fini; mais je suis obligé de les prendre dans mon bien, parmi ceux qui m'appartiennent. Cependant, voici : donne-moi vite un second cheval comme le premier, et tu auras dix autres enfants. »

Pour un cheval, dix enfants, dix hommes libres, dix chrétiens! Monseigneur, ne se trouvera-t-il aucun spéculateur avisé pour vous

procurer le moyen de faire de pareils marchés? Pour lui et pour nous, pour les âmes et pour Dieu, ce serait un beau commerce !

Le roi du Sine n'est pas opposé au christianisme ; il laissera toute liberté à ceux de ses sujets qui voudront embrasser notre sainte religion. Pour lui, malgré ses promesses, malgré sa barbe blanche qu'il me montrait comme signe évident de haute sagesse, ce prince est malheureusement encore bien éloigné des dispositions nécessaires pour accepter le joug de la loi et de la morale chrétiennes[1]. »

CHAPITRE IX.

LE DAHOMEY. SIERRA-LEONE. WHYDAH.

I

Nous laissons la parole au R. P. Borghero, nous contentant d'élaguer quelques détails superflus :

« Le 5 janvier 1861 ayant été fixé pour le départ de l'*Amazone*, nous nous rendîmes à bord, et à deux heures après-midi on leva l'ancre. Ce navire est un des plus grands de la marine française, de sorte que nous étions assez au large, quoique au nombre de huit cents personnes.

Le lendemain du départ de Toulon était un dimanche, et c'était aussi la solennité de l'Epiphanie. Dans ce jour de bon augure pour tout missionnaire, le beau temps me permit de célébrer pour la première fois la sainte messe sur les flots. Par une heureuse coïncidence, six ans auparavant j'avais, en ce même jour de l'Epiphanie, célébré ma première messe dans le monastère de Sainte-Scolastique, près de Subiaco, au milieu d'une communauté de religieux que je pourrais appeler des saints ; et le souvenir des moments que j'avais passés avec tant de bonheur dans cette solitude monastique, me rendait bien plus sensible encore la célébration de ma première messe sur l'Océan.

Le 9, de bon matin, nous découvrîmes pour la première fois la terre

(1) Annales, juillet 1878

d'Afrique, et nous la saluâmes de tout notre cœur. Enfin, dans la journée du 21, nous aperçûmes le Cap-Vert, et bientôt nous jetions l'ancre au mouillage de Gorée. Vers le soir, nous pûmes descendre dans l'île, et nous allâmes droit à l'église, où nous conduisit une troupe d'enfants. Là, nous rencontrâmes l'excellent Père Lordat, curé de Gorée, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Il nous reçut avec cette charité large et toute de cœur qui a tant de prix sur une terre étrangère. Même accueil nous était réservé à Dakar par Mgr Kobès et ses confrères. Toutes nos expressions seraient bien au-dessous de la réalité, si nous voulions faire l'éloge de la généreuse hospitalité qu'ils nous offrirent. A Dakar, les missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie poursuivent l'œuvre de leur vocation avec un zèle admirable et un dévouement à toute épreuve. Ils élèvent, avec un succès merveilleux, un bon nombre d'enfants, qui font toute l'espérance du christianisme dans le pays ; car les vieux et endurcis musulmans ferment l'oreille à la prédication, et plus encore, ils semblent détourner les yeux des prodiges de charité que prêtres et religieuses leur présentent tous les jours.

Pendant notre séjour à Dakar, j'ai vu plusieurs fois M. Vallon, lieutenant de vaisseau, qui commande toujours le *Dialmath*. Vous le connaissez par les lettres qu'il vous a écrites et par les nombreux documents qu'il vous a fournis sur le Dahomey, à la suite de son double voyage à la capitale, en 1858 et 1859. Il a été d'une affabilité et d'une complaisance parfaites. Il m'a même donné une carabine rayée, prise par lui à Bomarsund, pour en faire cadeau au roi Badou, qu'il connaît personnellement.

Nous restâmes deux mois à Dakar, en attendant l'arrivée du navire qui devait nous transporter à Whydah. Nous employâmes ce temps à nous instruire auprès de Mgr Kobès de tout ce qui pouvait nous être utile dans notre mission. Enfin, le 19 mars, nous partîmes sur le vaisseau de guerre *le d'Estaing*, commandé par M. Garrot.

Le jour même de notre arrivée dans le fleuve Mallécorée, le commandant nous invita à faire les prières de l'Eglise sur la tombe d'un de ses matelots, qui était mort un peu auparavant. Ne voulant pas qu'il fût enterré dans le cimetière protestant de Benty, M. Grassot l'avait fait ensevelir dans une forêt de palétuviers, sur les bords du fleuve. Nous descendîmes donc à terre et exécutâmes la pieuse volonté du commandant. Les matelots avaient assez bien arrangé la tombe de leur confrère : ils avaient défriché un espace parmi les broussailles, et tout autour disposé de la verdure en belle symétrie. Au milieu était la fosse, et sur ce tertre ils avaient élevé un modeste monument avec une croix et une inscription. Après avoir accompli ce que la piété inspire et ce que l'Eglise prescrit, nous allâmes visiter l'intérieur de la forêt. Le lieu n'est pas habité, puisque la mer y arrive dans les grandes marées mensuelles.

Tout le terrain est blanchi par le sel que la mer y dépose. Les palétuviers ne permettent pas de s'avancer à de grandes distances. On sait que ces végétaux merveilleux se propagent en déposant, du haut de leurs branches, de longues racines qui viennent s'enfoncer dans le sol et forment un second arbre. Chaque palétuvier en fait autant, et tous ces rejetons, qui s'enchevêtrent à l'envi, occupent le terrain sur des espaces immenses.

Le 24 mars, qui était le dimanche des Rameaux, nous quittâmes le fleuve de bon matin, et quand nous fûmes en pleine mer, selon le désir du commandant et de l'état-major, nous célébrâmes la messe sur le pont, au pied du grand mât. Tout l'arrière du vaisseau avait été si artistement arrangé au moyen des tentes, la mer était du reste si tranquille, qu'en offrant le saint sacrifice, je me suis cru, non sur un navire qui filait sept ou huit nœuds, mais dans une véritable église. Vers midi, nous commençâmes, à travers la brume qui enveloppe souvent les côtes africaines, à découvrir les pics élevés qui forment le noyau de la presqu'île de Sierra-Leone. A deux heures, nous jetions l'ancre.

Dès mon arrivée à Free-Town, je me rendis à bord de la frégate *la Danaé* qui était en rade, et sur laquelle se trouvait le commandant en chef de la division des côtes occidentales d'Afrique. M. Bosse me fit part des ordres qu'il avait reçus du gouvernement français, lui prescrivant de nous envoyer chercher à Gorée où nous avait déposés l'*Amazone*, et de nous faire présenter par quelque officier de la marine aux autorités du Dahomey. Nous tombâmes parfaitement d'accord sur les mesures à prendre. M. Bosse ajouta que toutes les fois que les navires de guerre pourraient se rendre sur les côtes de Whydah, ils viendraient toujours s'informer de nos nouvelles et s'assurer que nous étions à l'abri de toute violence, et, qu'en cas de besoin, nous n'avions qu'à faire connaître nos dangers au chef de l'escadre, pour qu'il accourût aussitôt à notre secours.

Pendant que j'étais à bord de *la Danaé*, la nouvelle se répandit dans la ville que des missionnaires catholiques étaient arrivés au port. On s'empressa de venir sur *le d'Estaing* nous féliciter et nous offrir l'hospitalité. Le consul d'Espagne, M. Pio di Emperanza, devança tout le monde. Le consul de France vint aussi nous prier de partager sa résidence; mais son collègue d'Espagne mettant à notre disposition la maison même qu'avait habitée Mgr de Marion-Brésillac, nous l'acceptâmes à raison de ce pieux souvenir; elle nous offrait aussi des appartements plus vastes pour les offices de la Semaine-Sainte, que nous devions passer à Free-Town.

Ma première démarche en débarquant fut de me rendre chez M. de Seignac-Lesseps, digne représentant de la France. Après avoir entouré nos confrères malades des attentions les plus délicates, jusqu'à faire transporter notre fondateur dans sa propre chambre, pour être plus

à même de lui prodiguer ses soins, il s'est constitué le gardien de tout ce qui appartenait à la mission. Il n'a même pas voulu partir pour la France, où l'appelaient ses affaires personnelles, sans avoir terminé la tâche qu'il s'était imposée de nous être utile jusqu'à la fin. Nous lui sommes redevables de services signalés. Du reste, dans peu de temps, il sera à Lyon, où il passera tout exprès pour vous voir, et vous aurez de lui les renseignements les plus complets sur ce qui a amené, accompagné et suivi la mort de nos cinq missionnaires, en 1859.

Chez M.de Emperanza, nous trouvâmes l'hospitalité la plus généreuse qu'un Espagnol puisse offrir à des prêtres, dans toute l'ardeur de sa foi et de sa piété, et, disons-le aussi, dans toute l'élévation de sa dignité nationale. Ses appartements se prêtaient à merveille pour en faire une église. On se donna beaucoup de mouvement pour les disposer. Tout le monde était dans la joie, et, avec le concours des catholiques de Free-Town, ainsi que de plusieurs protestants les plus haut placés, nous célébrâmes les fêtes du temps pascal avec un si grand appareil et une telle exactitude, que nous-mêmes en étions étonnés. Des catholiques anglais, français, africains de Gorée (car il faut le dire une fois pour toutes, la petite île de Gorée est une véritable pépinière de chrétiens), des protestants de plusieurs sectes, des noirs d'Amérique, des noirs de je ne sais quel pays, sans compter les indigènes, ont assisté aux offices de la Semaine-Sainte et de Pâques. Un bon nombre, tant de noirs que de blancs, soit de la ville, soit de la marine, se sont présentés au tribunal de la pénitence et à la table sainte. Le jour de Pâques surtout, la solennité a été complète. La présence des deux consuls de France et d'Espagne donnait à la cérémonie une importance toute spéciale, de sorte que l'apparition soudaine et de courte durée des missionnaires à Free-Town, a pu faire voir que Dieu se plaît à suppléer par la grâce au défaut des ministres de l'autel, pour conserver la foi des siens même au milieu de l'infidélité.

Après la fête de Pâques, et le 2 avril, nous allâmes bénir la tombe de Mgr de Marion-Brésillac et de M. Reymond qui, morts presque à la même heure, n'avaient point reçu les honneurs et les prières de l'Eglise. Je vous laisse à penser combien nos cœurs étaient bouleversés par l'émotion. Là, nous retrouvâmes encore le pieux dévouement de M. de Seignac-Lesseps. Par ses soins, et sous son impulsion, un monument s'est élevé sur la terre où reposent nos chers défunts. Il a cinq faces, sur chacune desquelles est gravé le nom de l'un d'eux ; une croix en fer surmonte le monument et porte cette inscription : « Elevé par les fidèles de Sierra-Leone à la mémoire des prêtres-missionnaires catholiques, morts victimes de leur dévouement pendant l'épidémie de 1859. Priez pour eux. »

Le 11 avril, *le d'Estaing* partit pour nous conduire à notre destination,

et le 18 nous étions en vue du Dahomey. Une heure avant notre arrivée, on nous avait aperçus du comptoir français qui est sur la plage, et on avait hissé le pavillon, ne doutant point que les missionnaires ne fussent à bord. Immédiatement on nous envoya une forte baleinière, avec seize matelots, pour nous aviser que la barre était dans son état le plus favorable, et sans délai nous débarquâmes avec le commandant. Le passage se fit, en effet, dans les meilleures conditions, et pourtant il y avait de quoi pâlir. Si la vue de cet écueil inspire tant de perplexité quand la mer est tranquille, quelle terreur ne doit-il pas produire quand elle est en fureur ! Alors le passage est interdit à n'importe quel marin, si audacieux qu'il soit ; car, dans ses moments de furie, la barre ne fait grâce à personne. Un espace d'environ cent mètres, sur lequel les brisants se forment, est sans cesse tourmenté. La grande habileté des pilotes qui, dans cette terrible manœuvre, est sans égale, consiste à mesurer si bien le temps entre une lame et une autre, que leur pirogue les franchisse sans perdre son équilibre. Quand on suit des yeux cette manœuvre, qui tient tout le monde en suspens sur le rivage, on croit à chaque instant que barque et hommes vont être engloutis, et l'on ne respire qu'en les revoyant enfin sortir du tourbillon où ils avaient disparu.

II

Une fois à terre sains et saufs, sans avoir même été touchés par l'eau, ni nous ni nos effets, on nous fit monter dans des hamacs couverts d'une tente et portés par quatre hommes. Nous nous rendîmes de la sorte à Whydah, éloignée de la mer de quatre kilomètres, et nous fûmes reçus au fort français par M. Lartigue, principal agent de M. Régis aîné de Marseille, lequel, obéissant à des instructions généreuses, n'a rien épargné pour nous bien accueillir.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes avec le capitaine du *d'Estaing* chez le gouverneur de Whydah, que nous appellerons dans la langue du pays le *Jévoghan*. Notre commandant accomplit fidèlement sa mission, et le Jévoghan nous reçut à merveille. Nous étions à peine de retour qu'il nous envoya en cadeau un bœuf magnifique. Quelques jours après, il vint en grande cérémonie nous rendre sa visite, accompagné de toute sa cour composée d'environ soixante personnes. Je lui fis présent d'une belle pièce de damas rouge, dont il parut charmé. Le 21, nous célébrâmes publiquement, pour la première fois, la sainte messe dans la chapelle du fort portugais, abandonné depuis longtemps. Ce sanctuaire contient une grande quantité de petites statues, toutes chargées d'ornements en argent, et souvenir de la piété des fidèles. Il y a aussi un vieux clocher avec deux cloches, plus un presbytère délabré ; enfin, tout est en ruine. Vingt-quatre grosses pièces de canon sont éparses çà et là au milieu des décombres. L'accueil qu'on nous fit à la cha-

pelle le dimanche matin, la présence d'une centaine d'hommes qui assistèrent à la messe, et leur joie en apprenant l'établissement définitif de la mission, attestent que la vieille foi portugaise n'est nullement éteinte, malgré un si long abandon.

On prétend qu'il y a plus de vingt mille habitants à Whydah. Sur ce nombre, on en signale environ trois cents qui ont reçu le baptême, mais qui vivent dans la plus complète ignorance religieuse. Pour le peuple du pays, il semble voué au plus abominable fétichisme. Ce n'est pas qu'il soit méchant; au contraire, il est intelligent et doux; mais il est enchaîné par la crainte au culte le plus inique. Bien qu'il croie à l'existence d'un seul Dieu, père et bienfaiteur des hommes, ce n'est pas à lui qu'il rend les honneurs de l'adoration. Le culte des serpents vivants est en vogue sur bien des points de la côte; mais nulle part ils n'ont des temples et des sacrifices réguliers comme à Whydah. Dans une enceinte bien disposée, on nourrit une centaine de grosses couleuvres inoffensives qui vont, quand bon leur semble, se promener en ville. Alors tous ceux qui les rencontrent se prosternent le front dans la poussière, pendant que l'abominable animal avance lourdement sur le chemin, jusqu'à ce que quelque fervent adorateur le prenne avec respect et le reporte à son sanctuaire.

Au grand Popo, non loin de Whydah, les serpents n'ont pas de temple, il est vrai, mais ils reçoivent un culte bien plus révoltant. Il y a là une race de ces reptiles très-féroces, de l'espèce des boas, à ce que l'on me dit : quand un de ces serpents rencontre sur son chemin de petits animaux, il les dévore sans pitié, et plus il est vorace, plus il excite la dévotion de ses adorateurs; mais les plus grands honneurs, les plus grandes bénédictions lui sont prodigués lorsque, trouvant quelque jeune enfant, il en fait sa pâture. Alors les parents de cette pauvre victime se prosternent dans la poussière et rendent grâces à cette divinité d'avoir choisi leur enfant pour en faire son repas. Il ne semble pas que la nature puisse se dépouiller à ce point, et je crois que c'est encore la tyrannie des féticheurs qui oblige les familles à manifester des sentiments si monstrueux; car les féticheurs peuvent tout ici, et un individu signalé et condamné par eux n'échappe pas à la sentence de mort. Le poison est, sur toutes ces côtes, le moyen le plus expéditif de se défaire d'un ennemi.

En ce moment le roi du Dahomey est en guerre pour faire sa récolte de sang humain. Il a été prévenu de notre arrivée, et je lui ai déjà envoyé une belle pièce de damas rouge pour accomplir les règles de l'étiquette, qui sont ici plus rigoureuses qu'en Europe. Il est très-probable qu'il nous invitera à le visiter dans sa capitale Abomey, éloignée d'environ trente lieues. Nous sommes bien décidés à ne pas y aller, si ce n'est après nous être assurés de deux conditions : la première, que nous ne serons forcés d'assister à aucun sacrifice humain; et la seconde, qu'on

n'immolera personne en notre honneur. Si l'on nous trompe, ce que nous ne croyons pas, notre conscience n'y sera pas intéressée. Quand nous paraîtrons devant le roi Badou, nous ne lui cacherons pas les vérités dont nous sommes les apôtres. Nous sommes sûrs d'avance qu'il nous accordera toute liberté religieuse pour nous et pour tous les descendants des Portugais ; mais quand nous lui demanderons de permettre à ses sujets d'embrasser le christianisme, nous aurons contre nous les féticheurs, devant lesquels le roi lui-même doit se courber.

Naguère l'Europe a entendu avec horreur le récit des fêtes nationales, dans lesquelles *trois mille hommes* ont été immolés, peu de temps avant notre arrivée au Dahomey. A notre départ, tous ceux qui nous aiment nous ont souhaité d'être assez heureux pour empêcher le retour de ces sacrifices Que Dieu leur fasse un mérite de leurs bons désirs, mais que l'on ne croie pas que des usages consacrés par des siècles, fondés sur des croyances religieuses, et soutenus par une puissante hiérarchie d'imposteurs, puissent se déraciner en un jour[1]. »

III

Voici l'extrait du journal d'un Européen[2] qui a été, pendant un mois et demi, spectateur de ces fêtes abominables :

«... Le 13 juillet 1860, arrivé à Tofo, j'ai reçu la visite d'une escouade du roi, accompagnant à Whydah un cabécéro (officier) nouvellement nommé, orné de tous ses attributs, et destiné à être noyé à l'embouchure de la rivière, afin que le Fétiche (génie) continue d'attirer les navires de commerce, et aussi pour porter au roi défunt des nouvelles de ce qui se passe au Dahomey. En expédiant ces sortes de messagers dans l'autre monde, on leur donne quelques piastres et une bouteille de tafia pour les frais de route.

Le 14, arrivée à Cannat, la capitale. — J'étais à peine descendu chez Méhu, le ministre du commerce, que le roi m'envoie l'invitation de remonter en hamac et de me rendre sur la place du palais, où se trouvait Sa Majesté, entourée de tous ses cabécéros et séparée d'eux par une ligne de démarcation assez étendue. Le coup d'œil était des plus pittoresques : tous ces noirs, avec leurs costumes plus ou moins bizarres, étaient assis sous de grands parasols aux couleurs variées. Le roi occupait le fond de la scène, abrité sous des vastes parasols qui formaient un dais sur sa tête. Nous nous avançâmes jusqu'aux limites de l'espace réservé, et nous lui fîmes des saluts auxquels il répondit de la main.

Le 15, on est venu me prévenir qu'il fallait aller me poster sur la route d'Abomey, afin d'y attendre le passage du roi[3]. Celui-ci, après avoir

(1) Annales de 1871, n° 198. (2) M. Lartigue.

(3) Il se nommait Gréré; son père, le roi défunt, s'appelait Guézo.

sacrifié une cinquantaine de prisonniers, est sorti de son palais au bruit de la mousqueterie. Immédiatement a commencé le défilé de tous les cabécéros, chacun suivant son grade, les moins élevés en tête. Le milieu de la route était tendu de nattes et de tissus divers : le roi seul et ses femmes pouvaient marcher dessus. Sur un des côtés latéraux cheminaient les troupes, au son de toutes les musiques, au bruit assourdissant de quatre à cinq cents tamtam, et en tirant des coups de fusil.

Quand le ministre du commerce parut, on me fit signe de monter en hamac et de suivre le pas de son cheval qui allait constamment au petit trot. Alors eut lieu la scène la plus fantastique qu'il soit possible d'imaginer : vingt mille nègres à pied, une trentaine de hamacs, tous lancés au pas gymnastique, sur un chemin rendu étroit par celui qui servait de voie royale et qu'il fallait bien se garder de fouler ; ce peuple ruisselant de sueur, luttant de vitesse pour ne pas se laisser atteindre par les gens qui arrivaient par derrière avec la même célérité : tout cela formait un tableau infernal.

Le 16, la même course a recommencé ; puis un captif, fortement bâillonné, a été présenté au roi par Mingan, ministre de la justice, qui a demandé au prince s'il avait à charger le prisonnier de quelques commissions pour son père. En effet, il en avait, et plusieurs grands du royaume sont venus prendre ses ordres et sont allés les transmettre à la victime, qui répondait affirmativement par des signes de tête. C'était chose curieuse à voir que la foi profonde de cet homme, qu'on allait décapiter, à remplir la mission dont on le chargeait. Après lui avoir remis, pour ses frais de route, une piastre et une bouteille de tafia, on l'a expédié. Deux heures après, quatre nouveaux messagers partaient dans les mêmes conditions ; mais ceux-ci étaient accompagnés d'un vautour, d'une biche et d'un singe bâillonné comme eux.

Une fois ces courriers partis avec leurs dépêches d'outre-tombe, le roi est monté sur son tabouret, a revêtu ses armes de bataille, a fait à son peuple un long et belliqueux discours, qu'il a terminé en interpellant ses braves et en leur demandant s'ils étaient prêts à le suivre partout où il aurait décidé de porter la guerre. Il est impossible de rendre la scène d'enthousiasme qui répondit à cet appel.

Le 18, largesses du roi à ses troupes. — Tout chef est porté sur les épaules d'un soldat. Chaque bataillon a pour marque distinctive une bande d'étoffe de différentes couleurs, attachée aux cheveux, afin que les individus du même corps puissent se reconnaître dans la lutte acharnée qui se prépare. De plus, chaque militaire a un sac attaché sur le ventre pour y renfermer promptement l'objet que le roi va lancer de sa propre main, sinon le voisin a le droit de s'en emparer. Une fois dans le sac, il est sacré. Les distributions se composaient de corrives et de tissus. Dès qu'un prix était jeté à la foule, on se ruait en masse pour le saisir ; les rangs étaient si compactes que la majeure partie de ceux

qui ne pouvaient pénétrer à l'endroit où l'on s'en disputait la possession, escaladaient ce pêle-mêle de lutteurs, et cheminaient sur leurs têtes et leurs épaules comme sur un plancher. D'autres, à leur tour, montant sur cette seconde couche, formaient un nouvel étage et ressemblaient à une pyramide humaine qui, dans une oscillation plus forte, s'effondrait tout à coup pour aller recommencer ailleurs . . . .

Le 23, j'assiste à la nomination de vingt-trois cabécéros et musiciens, qui vont être sacrifiés pour rentrer au service du roi défunt.

Le 28, immolation de quatorze captifs, dont on porte les têtes sur différents points de la ville, au son d'une grosse clochette.

Le 29, on se prépare à offrir à la mémoire du roi Guézo les victimes d'usage. Les captifs ont un bâillon en forme de croix, qui doit les faire énormément souffrir : on leur passe le bout pointu dans la bouche; il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et par conséquent de crier. Ces malheureux ont presque tous les yeux hors de la tête. Dans la nuit prochaine, il y aura grand massacre.

Les chants ne discontinuent pas, ainsi que les tueries. La place du palais exhale une odeur infecte. Quarante mille nègres y stationnent jour et nuit au milieu des ordures. En y joignant la vapeur du sang et les émanations des cadavres en putréfaction, dont le dépôt est peu éloigné, on croira sans peine que l'air qu'on respire ici est mortel.

Le 30 et le 31, les principaux mulâtres de Whydah offrent leurs victimes qu'on promène trois fois autour de la place, au son d'une musique infernale. La troisième ronde achevée, le roi s'avance vers la députation, et, tandis qu'il félicite chaque donateur, l'égorgement s'accomplit.

Pendant ces deux dernières nuits, il est tombé plus de cinq cents têtes. On les sortait du palais à pleins paniers, accompagnés de grandes calebasses, dans lesquelles on avait recueilli le sang pour en arroser la tombe du roi défunt. Les corps étaient traînés par les pieds et jetés dans les fossés de la ville, où les vautours, les corbeaux et les loups s'en disputent les lambeaux, qu'ils dispersent un peu partout. Plusieurs de ces fossés sont comblés d'ossements humains. Les jours suivants, continuation des mêmes sacrifices.

La tombe du dernier roi est un grand caveau creusé dans la terre. Guézo est au milieu de toutes ses femmes qui, avant de s'empoisonner, se sont placées autour de lui, suivant le rang qu'elles occupaient à sa cour. Ces morts volontaires peuvent s'élever au chiffre de six cents.

Le 4 août, exhibition de quinze femmes prisonnières, destinées à prendre soin du roi Guézo dans l'autre monde. Elles paraissent deviner le sort qui les attend, car elles sont tristes et regardent souvent derrière elles. On les tuera cette nuit d'un coup de poignard dans la poitrine.

Le 5, jour réservé aux offrandes du roi. Elles forment une collection de tout ce qui est à l'usage d'un monarque africain. Quinze femmes et

trente-cinq hommes y figurent, bâillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes et maintenus chacun dans un panier qu'on porte sur la tête. Le défilé a duré plus d'une heure et demie. C'était un spectacle diabolique que de voir l'animation, les gestes, les contorsions de toute cette négraille.

Derrière moi étaient quatre magnifiques noirs, faisant fonction de cochers autour d'un petit carrosse destiné à être envoyé au défunt, en compagnie de ces quatre malheureux. Ils ignoraient leur sort. Quand on les a appelés, ils se sont avancés tristement, sans proférer une parole ; un d'eux avait deux grosses larmes qui perlaient sur ses joues. Ils ont été tués tous les quatre, comme des poulets, par le roi en personne.

Les sacrifices devaient se faire sur une estrade construite au milieu de la place. Sa Majesté est venue s'y asseoir, accompagnée du ministre de la justice, du gouverneur de Whydah et de tous les hauts personnages du royaume, qui allaient servir de bourreaux. Après quelques paroles échangées, le roi a allumé sa pipe, a donné le signal, et aussitôt tous les coutelas se sont tirés, et les têtes sont tombées... Le sang coulait de toutes parts; les sacrificateurs en étaient couverts, et les malheureux prisonniers qui attendaient leur tour au pied de l'estrade, étaient comme teints en rouge . . . .

Ces cérémonies vont durer encore un mois et demi ; après quoi, le roi se mettra en campagne pour faire de nouveaux prisonniers et recommencer sa *Fête des Coutumes* vers la fin d'octobre. Il y aura encore sept à huit cents têtes abattues.

Parti d'Abomey le 1er septembre, je suis arrivé le lendemain à Whydah. »

Les nouveaux missionnaires du Dahomey étaient parfaitement instruits de ces coutumes sanguinaires, avant leur départ, et ils n'en étaient que plus pressés d'aller, au prix de leur vie, essayer de mettre un terme à tant de cruautés.

IV

Laissons maintenant la parole au P. Borghero :

« Le 21 novembre 1861, nous expédions la première partie de notre caravane, composée de cinq jeunes chrétiens destinés à nous accompagner à Abomé et à nous aider dans le trajet, et des quinze personnes chargées de porter nos bagages. Le 22, je pars moi-même en hamac. J'avais dix *hamaquaires*. Je recommande aux touristes le hamac dahoméen ; il est suspendu à un long bâton et surmonté d'une tente; un porteur en avant et un porteur en arrière, avec ledit bâton sur la tête, ont à leur droite et à leur gauche les autres hamaquaires; ils se relaient sans s'arrêter et vont fort vite. Le hamac était précédé de l'envoyé officiel de Sa Majesté Gréré et de trois personnes qui l'escortaient. Ce messager portait avec grand respect le bâton du roi, pour nous ouvrir la route et

faire rendre au *blanc* les honneurs prescrits. Nous fîmes notre première station à Savi, qui est à quinze kilomètres de Whydah. C'est un bourg d'environ quatre mille habitants. Il a été conquis par les souverains du Dahomey dans le siècle passé; mais il a toujours joui d'une certaine indépendance, et le chef de ce village est souvent décoré du nom de roi. Arrivé sur la place du marché, nous fîmes halte pour laisser à notre monde le temps d'acheter ses provisions. Aussitôt les femmes du bazar commencèrent une danse, accompagnée de chansons, en l'honneur du *blanc ;* elles la continuèrent tant que nous restâmes.

A quelques kilomètres de là, commence une forêt qui forme une zone de vingt lieues de large, et qu'il faut traverser pour aller à Abomé. De distance en distance elle offre de rares éclaircies; mais le plus souvent elle est si épaisse, qu'il est impossible d'y pénétrer. Le chemin, dans toute sa longueur, est creusé à coups de hache. Les espèces qui dominent dans cette immense étendue de bois, sont : des palétuviers de petite taille, des cotonniers gigantesques, et çà et là des palmiers, tantôt de médiocre grandeur, quand ils sont presque seuls, tantôt très-élevés quand ils sont mêlés à d'autres arbres, et par conséquent obligés d'aller chercher bien haut l'air et la lumière dont ils ont besoin.

Je vous ai signalé la taille gigantesque des cotonniers, qui atteignent souvent quarante mètres d'élévation; je vous dirai encore qu'ils sont l'objet d'un culte caractérisé. Il en est de même des grandes fourmilières, en forme conique, qui ont jusqu'à trois mètres de hauteur sur deux mètres de base. Ce sont presque les seuls objets de superstition qu'on rencontre le long de la route. Quand les fourmilières se trouvent sur le bord du chemin, on les couvre d'un toit rond façonné en forme de fétiche; quand elles sont à une petite distance, on défriche un sentier pour aller jusqu'à elles. Pauvre peuple qui se prosterne en adoration devant les insectes qui rampent à ses pieds!

A partir de Savi, mon voyage fut une véritable ovation jusqu'à notre arrivée en présence du roi. Le chef des hamaquaires, au moment de mon départ, avait commencé à hurler fortement dans sa corne, pour aviser les personnes qui se trouveraient devant le hamac de s'arrêter et de nous rendre hommage. Il continua ce mode d'avertissement jusqu'à notre entrée à Abomé. Une troupe de vingt à vingt-cinq femmes nous suivit près de deux heures en dansant, voltigeant et chantant, comme on sait le faire en ce pays. Elles improvisaient couplets sur couplets en l'honneur du « blanc qui va trouver le roi ; — il vient des terres lointaines; — il est descendu dans le pays des noirs, — pour nous enseigner à marcher droit... » Je me dispense de vous rapporter tout ce qu'elles ont débité à ma louange le long de la route jusqu'à Tolli, où elles nous quittèrent. On se demande où elles peuvent prendre la force de chanter si longtemps à toute gorge, et de danser sans cesse avec une énergie qui ne faiblit pas un instant...

Tolli est une petite ville de quatre à cinq mille âmes. Nous y fîmes une seconde halte, car nos gens avaient en ce lieu des parents et des amis à visiter. A la station suivante, celle d'Allada, le gouverneur nous fit apporter une provision d'eau, objet de consommation justement apprécié, tant il est rare. Il est bon de faire, à ce sujet, une remarque applicable à toutes les localités que j'ai rencontrées sur mon chemin. A distance des grands réservoirs qui se trouvent dans les montagnes, on n'a guère de la bonne eau qu'autant qu'on va la chercher dans les entrailles de la terre. Or, soit politique, soit inexpérience, les noirs ne creusent pas de puits hors de Whydah; ils se contentent du liquide amassé dans des excàvations qu'ils pratiquent çà et là à très-peu de profondeur. L'eau de ces trous est bourbeuse au point de ressembler à du lait. En outre, comme elle est loin des lieux habités, elle devient un objet de commerce; on la vend au marché, comme on vend les ignames et le maïs. Son prix varie suivant les saisons; dans les temps sec, un litre d'eau trouble, mais à peu près potable, coûte jusqu'à cent vingt *coquilles*, somme qui suffit à la nourriture d'un homme pour la journée. Nulle part l'eau n'est plus mauvaise et plus chère qu'à la capitale. Il n'y en a point dans la ville, et il faut aller la quérir à quelques lieues. Un peu plus loin encore, on trouve une fontaine qui donne une eau transparente, quoique toujours blanchâtre. Le roi seul peut puiser à cette source; et dès que nous fûmes arrivés à Abomé, il eut la délicate attention de nous envoyer de son eau en quantité suffisante pour boire. Notre approvisionnement pour les autres besoins se faisait au marché d'eau commune.

Partis d'Allada avant le jour, nous longeâmes un bois infesté d'animaux sauvages, que nous entendions hurler dans les ténèbres. A midi, nous atteignîmes Toffo, située sur le versant septentrional du charmant plateau auquel cette ville a donné son nom. J'étais si épuisé de forces en y arrivant, que je restai plus d'une heure étendu à terre dans l'impuissance de continuer le voyage. Pourtant, je n'étais qu'au commencement de mes souffrances. Devant nous s'étendait, de l'est à l'ouest, une zone marécageuse, qu'on appelle *lama* en portugais, et *co* en langue du pays; les deux mots veulent dire *boue*, et ce nom n'est que trop bien appliqué. Il nous fallait traverser ce marais, qui peut avoir cent kilomètres de longueur.

Le 24, nous quittâmes Toffo pour aller jusqu'où je pourrais. D'épaisses broussailles nous obligent d'enlever la tente du hamac, qui m'eût préservé du soleil, et je reste dès lors exposé à toutes ses ardeurs. Nous marchions péniblement dans la boue, et nous parvînmes vers le milieu de la lama, où l'on trouve des nappes d'eau bourbeuse sur un fond de vase. Quand on arrive à ces malheureux endroits, voici comment on procède. Chacun coupe un bâton pour sonder le terrain sur lequel il va poser le pied, et ne pas tomber dans les trous qui sont si fréquents. On

s'attend les uns les autres sur le bord, afin de n'entreprendre le passage que lorsqu'on est assez nombreux pour pouvoir, au besoin, se porter mutuellement secours. Nous subîmes pendant la traversée le supplice dont parle M. A. Vallon, lieutenant de vaisseau, dans le récit de son voyage à Abomé. « Pendant que le porteur de l'arrière, dit-il, a de l'eau jusqu'à la cheville, celui de l'avant, malgré toute sa souplesse et ses efforts, s'enfonce subitement jusqu'aux reins ; c'est à grand'peine que les six autres vous soutiennent par les côtés, l'un tombant, l'autre glissant, celui-ci poussant, celui-là se retenant à votre hamac. » Souvent on est si engagé dans la boue, qu'il faut un temps considérable pour soulever une jambe et l'enfoncer une seconde fois. Il arrive aussi qu'on ne peut la sortir d'un mauvais pas sans le secours d'autrui. Ne comptez point sur quelque ménagement pour votre hamac ; la meilleure chance que vous puissiez vous souhaiter, c'est de n'être pas jeté à la boue, mais ballotté dans tous les sens sur la tête des hamaquaires, qui ont rude besogne à vous tirer de là.

Voici comment je passai les endroits les plus difficiles. Epuisé de forces et frappé pendant toute la matinée par un soleil torréfiant, au milieu des exhalaisons de tous genres, j'avais de la peine à distinguer les objets qui m'environnaient, lorsque, vers onze heures, nous arrivâmes à la première mare. Au moment où je m'installais de mon mieux pour le passage, je perdis complétement la vue, tout en conservant la conscience de moi-même et assez de force pour me tenir au bâton du hamac. Entré dans le bas-fond, j'entendais très-bien la voix et les cris d'alarme de nos gens ; je percevais les efforts des huit hamaquaires, qui réussissaient avec peine à me maintenir au-dessus de l'eau ; mais je ne pouvais rien voir. Enfin, je finis par perdre connaissance. On passa une première lagune, puis une seconde, et l'on me déposa sur un de ces îlots marécageux qu'on rencontre par intervalles. C'est là qu'on s'aperçut que j'étais évanoui. Mes chrétiens prodiguèrent toutes les ressources de leur dévouement pour me rappeler à moi-même, et ce ne fut qu'après plus d'une heure que l'on parvint à me réveiller de cet anéantissement. Tous les passants s'étaient arrêtés; et quand je recouvrai la vue, avec un peu de connaissance mêlée de délire, j'aperçus autour de moi une centaine de personnes dans l'attitude des plus tristes réflexions. C'est qu'en effet on était prévenu, tout le long du chemin, que le roi avait appelé son ami le missionnaire blanc, que les ordres les plus précis avaient été donnés pour son heureux voyage : or, on le voyait là en tel état, qu'on le croyait près de mourir. Qu'arriverait-il en ce cas? Sans doute, se disaient les noirs, le roi indigné qu'on ait laissé périr son ami, attribuant peut-être cette mort à un crime, viendrait avec ses armées brûler tout le pays voisin de la lama. En outre, l'idée d'un missionnaire est façonnée dans leur imagination de manière à surexciter encore leur crainte. Le nom qu'ils lui donnent exprime pour eux qu'il est doué d'une puissance sur-

naturelle; qu'il a sur Dieu la même influence que la mère du roi sur son royal fils ; la doctrine qu'il prêche, bien qu'elle soit peu comprise des noirs, les frappe d'étonnement par sa grandeur, et leur inspire des sentiments analogues pour celui qui en est l'organe. Toutes ces choses exaltent les esprits ; et quand ils voient l'homme de Dieu atteint des misères communes aux autres hommes, ils ne savent plus que penser ; c'est pour eux comme une éclipse qui présage quelque grand malheur.

Enfin nous nous remîmes en route ; mais après une demi-heure de marche, il me fallut encore m'arrêter, car le mouvement du hamac sous le soleil équatorial m'était devenu insupportable. Je n'avais encore rien mangé, et je ne pouvais entendre parler de nourriture. Je demandai un peu d'eau, car je me sentais brûlé. La seule qu'on pût trouver était le liquide fangeux de la lagune. Tandis qu'on allait m'en chercher, je dus me coucher sur la boue, qu'on avait recouverte d'un peu de feuillage. Je puis assurer que jamais breuvage ne me parut plus délicieux que cet infect bourbier. Nous continuâmes notre route avec bien de la peine, et nous arrivâmes au centre du marais. Là un ruisseau frais et limpide, encaissé de deux mètres dans le sol, et garni de grands arbres sur ses bords, courait de l'orient à l'occident. Voilà bien des séductions réunies ! il fallait pourtant m'en garder ; tout ce que la prudence me permit, fut une halte dans un bosquet qui ne laissait pas pénétrer un seul rayon de soleil. A nos pieds couraient des eaux d'une clarté que nous n'avions pas retrouvée depuis notre sortie de Whydah ; l'herbe et le feuillage nous invitaient à un frais repos. Les passagers s'arrêtaient avec délices dans cette oasis enchantée, et se plongeaient à l'envi dans cette onde si pure ; car le noir peut impunément en agir de la sorte, lui dont la constitution porte toujours l'activité vitale vers la surface du corps, tandis que pour la moindre cause nous la sentons se retirer à l'intérieur. Pour ma part donc, je tâchai de sortir de ce lieu le plus vite possible, et je me débattais contre les offres incessantes d'eau fraîche qui m'était présentée par nos gens. C'est tout au plus si j'osais y tremper le bout de mes lèvres desséchées. Pendant que les autres se baignaient, je descendis, appuyé sur deux hommes, jusque dans le ruisseau, pour en observer le fond, qui me procura une agréable surprise. Depuis la mer jusqu'à cet endroit, on ne trouve pas une seule pierre. Le terrain est toujours d'argile et de sable cristallin, provenant du granit des montagnes encore inexplorées ; mais dans le lit de ce ruisseau l'on découvre une espèce de roche volcanique, qui reparaît plus loin en avançant vers le nord. Quand on est demeuré longtemps sans voir un objet qu'autrefois, au pays natal, on remarquait tous les jours, on le rencontre ensuite avec une douce émotion, semblable à celle qu'éprouve le marin en revoyant la mer après une longue absence. C'est ce qui m'arrivait, à moi, né sur ces rives où la mer Ligurienne heurte continuellement les Apennins, qui s'élèvent brusquement vers le ciel sur des bases rocailleuses et escarpées.

Le 25, nous arrivâmes à Cana, la ville sainte du Dahomey; c'est là que se trouvent les tombeaux des rois, là qu'on célèbre les grandes solennités en l'honneur des princes défunts, là que coulent chaque année les prémices du sang humain dans la fête des coutumes. Eloignée d'Abomé de trois lieues seulement, elle y est reliée par une route qui est la merveille du pays. Elle court en ligne presque directe entre les deux villes, sur une largeur de trente mètres, traversant un terrain uniforme et légèrement incliné vers Cana. Les arbres gigantesques qui la bordent, lui donnent un aspect imposant, et disposent le voyageur à rêver aux splendeurs d'une capitale ; mais la vue d'Abomé amène le désenchantement.

On mit à notre disposition une des maisons du roi, et aussitôt nous envoyâmes un message à Sa Majesté pour la prévenir de notre arrivée. La réponse ne se fit pas attendre. Gréré m'invita à prendre quelques jours de repos, pour me remettre des fatigues du voyage. J'en avais grand besoin, car je passai le 26 dans un état presque continuel de syncope. Dans la nuit du 26 au 27, le roi nous envoya une énorme quantité de vivres, entre autres un grand porc cuit tout d'une pièce. Il fit la même chose les deux nuits suivantes, que nous passâmes encore à Cana.

A défaut d'autre incident, vous parlerai-je d'une distraction que je me permis dans ce séjour? Il y a dans tout ce pays une grande quantité d'oiseaux dont je ne connais pas le nom, entre autres un oiseau gros comme une poule d'Europe, mais qui ressemble presque complétement à un petit aigle des Alpes. Comme plusieurs individus de cette espèce planaient au-dessus de la maison, saisissant le fusil qu'un de nos hommes portait sur l'épaule, je vise l'un d'eux et fort heureusement je l'atteins au vol. Grand fut l'étonnement des noirs, qui ne savaient pas qu'on pût ainsi capturer des oiseaux. La pauvre bête alla tomber à quelques pas, mais le coup n'avait fait que l'étourdir sans la tuer. Nous la prîmes, et après lui avoir coupé le bout des ailes, nous lui donnâmes la liberté de se promener dans la cour.

Le matin du jour suivant, en marchant au hasard, je fus conduit dans un bois charmant. Un large chemin bien propre, bien ombragé, m'y avait mené, et j'étais parvenu au milieu d'une place ronde, large et soigneusement entretenue. Un temple de fétiches, de forme circulaire, s'élevait au centre du carrefour, entre deux arbres magnifiques. Là près, en dépit du démon, je récitai mon office, invitant les anges qui portent nos prières jusqu'aux pieds de Dieu, à prendre possession d'un site où pour la première fois on invoquait son nom. Des oiseaux aux plus brillantes couleurs et au chant inimitable étaient les seuls êtres qui vivifiassent le silence de ce recoin solitaire ; il était naturel d'y revenir le soir pour chasser. Ma bonne fortune me livra d'abord un oiseau au plumage splendide tout barriolé de bleu, de vert, de rouge, de violet. D'autres vinrent ensuite. Des colombes sauvages d'une rare beauté étaient aussi tombées sous le plomb de ma carabine. Enfin, ayant tué un petit oiseau

d'un rouge de feu, avec une bande d'un noir luisant, je mis fin à mes exploits. A notre retour, et en présence d'une si belle chasse, avec un aigle vivant, la pensée nous vint d'envoyer le tout au roi, que nous devions voir le lendemain. Nous exécutâmes le projet à l'instant, car véritablement une telle chasse pour un seul jour, c'était un présent digne d'un roi.

Quand le prince reçut ce cadeau, il était occupé à une cérémonie militaire. Immédiatement il expédia un messager pour me remercier de mon attention et me dire : « Je célèbre, cette nuit, avec les grands de mon royaume, la mémoire de mon père défunt. Vous seul manquez à la fête pour la rendre complète. Veuillez vous y associer en acceptant les vivres que je vous envoie. Le jour venu, si vous voulez prendre le café, ce sera avec moi que vous le prendrez. Ici, moi et mes gens, nous vous attendons avec impatience. Votre patrie et la nôtre ne font qu'un pays; et comme vous venez au nom du grand-chef des Français, vous serez reçu avec les honneurs qui lui sont dus à lui-même. » Ces braves gens, comme bien d'autres, regardent comme fait ce qu'ils désirent. Parce que nous avons été conduits au Dahomey sur un navire français, ils s'imaginent que nous sommes les délégués et les représentants de cette puissance. Je dus répondre à sa majesté africaine : que je n'étais point l'ambassadeur d'un roi de ce monde; que je venais de la part de Dieu lui annoncer des vérités qui importaient à son bonheur et à celui de tout son peuple; que j'avais à lui confier des choses jugées très-graves par les souverains d'Europe, par les nations civilisées et en général par tous les blancs. Je voulais faire allusion aux remontrances que je me proposais de lui adresser sur ses guerres injustes, sur les prisonniers qu'il vend, sur les sacrifices humains, et autres barbaries dont il souille ses Etats.

V

A trois heures du matin, nous nous mîmes en marche pour Abomé, dont le véritable nom est *Agbomé*. En deux heures nous y arrivâmes. Le nom d'Agbomé veut dire *dans la porte*, ou autrement *ville fermée par des portes*. En effet, on a prétendu la fortifier en creusant un fossé tout autour, et en élevant une muraille en terre dans les lieux par où l'on entre dans la place. Ce mur est long d'une quarantaine de mètres et percé de deux ouvertures; l'une de trois mètres de largeur pour le peuple, l'autre de huit mètres, par laquelle personne ne peut passer si ce n'est le roi. Il y a six ou sept murailles de ce genre. Le circuit de la ville peut avoir une dizaine de kilomètres; elle est de forme sensiblement ronde; mais cet espace n'est couvert d'habitations que dans un tiers au plus de sa superficie. Je pense que les rois dahoméens, en donnant un si vaste développement à leur capitale, avaient l'intention d'en faire le centre d'un empire colossal. Les idées grandioses de Ghézo, père du souverain

actuel, pouvaient y aspirer ; mais tant qu'une stupide superstition fera la règle du pouvoir, il sera toujours impossible d'établir et de maintenir quelque chose de grand. Il est vraiment lamentable que l'intelligence, que les forces, que l'activité de cette nation si énergique parmi les noirs, soient tenus en lisière par l'ignorance fétichiste, qui, comme toutes les erreurs sociales, dégrade si honteusement les facultés humaines.

La porte par laquelle on entre à Abomé, en venant de Cana, est tournée vers l'est. Avant de la franchir, on rencontre huit ou dix temples de fétiches de forme ronde. Ceux qui vous portent ont l'ordre de vous mettre à terre, afin que vous marchiez à pied près de ces temples ; mais si vous leur demandez pourquoi ils en agissent ainsi, ils se gardent bien de vous le dire, et pour mon compte je vous assure que s'ils m'eussent avoué que c'était pour honorer les fétiches, je n'aurais pas quitté mon hamac. Sur la muraille sont inscrustés des crânes humains, en souvenir de quelque victoire, comme chez nous on enclave des boulets et des bombes. Ces trophées étaient autrefois fort en usage au Dahomey ; mais il semble que cette barbare coutume tend à disparaître.

On nous avait *donné les portes de la ville*, c'est-à-dire qu'on les avait ouvertes pour nous. Nous nous arrêtâmes dans une maison pour faire nos derniers préparatifs, pendant que le roi en faisait autant de son côté. Ce prince désirait que mon entrée eût toute la solennité possible, afin de paraître un grand personnage. Nous achevâmes donc de régler les conditions auxquelles je satisferais à ses désirs, conditions que j'avais nettement posées avant mon départ et qu'il importait de préciser de nouveau. Comme envoyé de Dieu pour annoncer sa parole, il était convenu que je me montrerais avec les vêtements et insignes de mon sacerdoce ; mais que pour cela il était nécessaire :

1° Que le roi ne m'obligeât à aucun acte contraire à ma croyance. Je voulais par là me réserver une pleine liberté.

2° Que dans tous les endroits de la ville par où je devrais passer, dans le palais royal même, on enlevât toute sorte d'idoles, de fétiches et de symboles superstitieux, afin que ma vue n'en fût point offensée.

3° Que je n'assistasse à aucune cérémonie dans laquelle une vie humaine serait sacrifiée, et que pareillement personne ne fût tué en mon honneur, ni à l'occasion des fêtes de ma réception.

4° Qu'enfin, par respect pour mes habits sacrés, je n'offrisse de l'eau-de-vie à personne, de même que je n'y toucherais point, dans les saluts et compliments d'usage.

Ces conditions et d'autres moins importantes furent solennellement acceptées par le roi ; et je puis dire que non-seulement elles ont été remplies, mais qu'on a disposé toutes choses de la manière qu'on a jugée la plus propre à satisfaire mes goûts. Ainsi, comme dans mes réponses j'avais toujours manifesté une vive réprobation pour les trophées de mort,

on eut soin de ne pas faire ostentation de tous ces crânes humains qu'il est d'usage d'étaler dans les fêtes.

A huit heures du matin, nous nous mîmes en marche. Ne croyez pas que je veuille vous raconter le quart des cérémonies de la réception, qui durèrent jusqu'à quatre heures et demie du soir. Vous savez que j'avais avec moi cinq chrétiens, prémices de notre nouvelle mission : trois dans la première jeunesse, et deux un peu plus âgés. En prévision de quelque démonstration religieuse, j'avais apporté pour eux des habits ecclésiastiques. Voici l'arrangement que nous prîmes : le plus jeune de tous, vêtu de blanc, précédait le cortége, en agitant au milieu de la route une sonnette d'église. A ses côtés, et un peu plus en arrière, venaient les deux autres en soutanes rouges et revêtus de robes blanches magnifiquement brodées en forme d'aubes. Celui de droite portait respectueusement une image de Notre-Seigneur crucifié, en ivoire et d'un travail exquis; l'autre, dans la même attitude de révérence, tenait une jolie statue de la Sainte-Vierge. Ce jour-là, les noirs avaient compris que Dieu même allait entrer dans leur ville, et que c'était pour ce motif qu'on avait écarté ou voilé les idoles. Le roi lui-même, dans sa réponse aux conditions que j'avais posées à ce sujet, m'avait dit : « Je sais bien, moi aussi, que Dieu est plus grand que toutes ces choses, et qu'il est juste de les faire disparaître devant lui et son envoyé. » Ainsi Jésus-Christ et sa sainte Mère parurent seuls en triomphe dans la cité des fétiches, et par l'ordre de celui qui est le grand-prêtre du fétichisme.

Derrière les deux néophytes qui portaient ces saintes images venaient les deux chrétiens plus âgés, revêtus de soutanes noires et de surplis. J'étais au milieu d'eux en aube, avec l'étole et la chape. Tandis que nous marchions ainsi, suivis de notre escorte, les cabécères envoyés par le roi à notre rencontre, chacun avec une escouade de son corps d'armée, s'avançaient en dansant et en chantant, avec l'indispensable accompagnement de leurs instruments de musique. Quand nous eûmes fait trois cents mètres de chemin, je m'arrêtai au milieu de la rue, non loin d'un cotonnier gigantesque qui étendait sur nous son ombrage comme une tente naturelle. C'est là que les premières cérémonies de réception eurent lieu. Le prince Tciudato, ou mieux Choundaton, parut le premier avec un bataillon de ses soldats. Il s'avance à cheval et armé de toutes pièces près du cotonnier, en fait trois fois le tour avec sa milice en me saluant à chaque tour. Au troisième, il descend de cheval et vient à moi. Nous échangeons les compliments d'usage, pendant que ses soldats, selon l'habitude, continuent de danser et de chanter en mon honneur. Cette entrevue avec Choundaton était en dehors du programme officiel; je ne la devais qu'à sa bienveillante initiative. En effet, ce prince affecte de professer à mon égard une amitié toute spéciale, ce qui, dans les idées des noirs et du prince lui-même, est une faveur extraordinaire, vu qu'il est le plus grand après le roi son frère, le plus intime de ses confidents

et le général le plus estimé dans ses armées. Il voulut donc venir le premier à ma rencontre, et il n'épargna rien pour donner de l'éclat à cette prévenance. Il était chargé, plutôt qu'orné, d'or, d'argent et de verroteries, mais sans aucun des emblèmes superstitieux dont les chefs et les soldats font toujours étalage. Je dois en dire autant des cabécères et du roi lui-même. C'était, sans aucun doute, un ordre donné par égard pour mon ministère ; car, dans les cérémonies, ces personnages sont toujours couverts d'amulettes.

Deux cabacères se présentent ensuite avec des gens chargés d'une grande quantité d'eau-de-vie. Ils font les trois tours de l'arbre (ce que répèteront tous ceux qui viendront après eux), s'approchent de nous avec un corps de musiciens qui font un vacarme sans exemple et des soldats qui dansent et crient (eux disent qu'ils chantent) sans interruption. Avec ces deux cabécères commence la réception officielle. Ils m'exposent qu'ils viennent de la part du roi me recevoir et m'offrir de l'eau-de-vie en son nom.

Vous le savez déjà, l'eau-de-vie est le véritable dieu des noirs. Aussi toutes les députations qui se succédaient, avaient-elles un air joyeux, parce qu'elles étaient largement pourvues de cette liqueur.

De notre côté, au contraire, nous gardâmes rigoureusement la gravité requise quand on est sous les vêtements sacrés. Je dois ici de justes éloges à nos jeunes chrétiens ; car, malgré l'entraînement qu'exercent sur les Dahoméens les danses et tout ce qui les accompagne, malgré la fièvre d'exaltation qui régnait dans la foule, malgré les efforts de ceux qui étaient chargés de provoquer les rires, ils conservèrent une attitude pleine de dignité. Les vingt hommes d'escorte qui s'étaient rangés à notre suite, quoique tous païens, suivirent cet exemple. Ce fut donc une étrange surprise pour les cabécères de se trouver devant des figures si graves, tandis qu'ils s'attendaient à des démonstrations proportionnées à la grande quantité d'eau-de-vie qu'ils apportaient. Personne de nous n'y toucha, bien entendu ; et les chefs se retiraient plus sérieux qu'ils n'étaient venus, après avoir distribué à leurs gens toute la cargaison refusée par nous.

Les réceptions achevées (elles avaient duré quatre ou cinq heures), arrivèrent, au milieu d'un profond silence, les personnes chargées par le roi de nous conduire à son palais. J'avais déclaré d'avance que je ne suivrais pas l'armée au pas militaire, mais que je marcherais avec la dignité convenable. Les soldats se conformèrent à mon allure, et nous avancions aussi gravement que dans une procession. Sur ma tête s'étendait le grand parasol que le roi m'avait envoyé, et l'artillerie tonnait sur mon passage. Déjà, à l'ouverture de la cérémonie, une salve m'avait été faite par les canons de la porte ; on avait ensuite tiré une infinité de coups avec de petites pièces portatives, et l'on continua, sur un parcours d'environ deux kilomètres, des décharges fréquemment répétées.

Nous arrivâmes enfin sur la grande place en vue du palais royal, qui n'est autre chose qu'une vaste enceinte remplie de maisons. Elle était autrefois couronnée de crânes humains, hideuse parure que l'air et les pluies ont presque complétement effacée. Restent encore en place les tiges de fer qui les soutenaient, et quelques débris de ces anciens trophées. Si nous donnons à l'enceinte trois kilomètres de contour, voyez combien de têtes pouvaient s'étaler sur ces murs!

Au dedans on remarque d'abord la fameuse maison des *coquilles*. C'est un bâtiment de cent mètres de longueur sur huit de large et dix de haut. Toutes les parois extérieures sont couvertes de coquilles enfilées les unes aux autres, pour faire ostentation de la richesse du roi. C'est du haut de cette maison, placée près de l'enceinte, qu'en certaines fêtes le roi jette des coquilles à son peuple. Comme elles sont la monnaie du pays, je ne vous dirai pas les scènes de confusion produites par la cupidité des noirs, lorsqu'une pluie si convoitée tombe sur leurs têtes.

L'habitation proprement dite du roi est une maison bâtie à l'européenne. Le toit est surmonté de quatre étendards, sur lesquels on a écrit en portugais le nom du roi Ghézo. Il va sans dire que ceux qui les hissent, ne sachant pas lire, renversent souvent le drapeau et les lettres de notre alphabet. Ces drapeaux restent en place toute la durée des *coutumes*, et sont un signal qui défend les moindres rixes; car, pendant ces barbares immolations, donner un coup de poing, ou blesser n'importe qui, est un crime puni de mort. Hors de ce temps, la loi pénale est très-douce.

Arrivés sur la partie de la place qui regarde le palais, on vint me dire qu'il fallait en faire trois fois le tour. Cet exercice de manége, en habits sacrés, lorsque je venais en qualité d'envoyé du Saint-Siége annoncer l'Evangile à un païen, ne me parut pas digne. Je répondis que si j'étais dans mon costume ordinaire je me prêterais à toutes les évolutions désirées; mais qu'en aube et en chape je ne ferais qu'un petit tour, pour me conformer, dans la limite du possible, aux usages du pays. Il n'y eut rien à objecter, grâce à la condition consentie d'avance que je pourrais toujours garder ma liberté religieuse.

Je ne vous peindrai pas le spectacle que j'avais alors sous les yeux, L'artillerie braquée sur la place, les fusillades de la troupe, les danses, les cris, les musiques de toute une ville en fête pour nous bien accueillir, formaient le tableau le plus étrange que l'imagination puisse rêver. Je ne vous traduirai pas non plus les chansons qu'on improvisait sur mon compte, car il m'était souvent impossible de rien entendre. Laissez-moi cependant répéter les quelques mots que j'ai plus distinctement saisis : « Voici le Blanc. Il vient à nous de la terre lointaine pour nous faire du bien, en redressant nos voies. C'est lui qui sait ce que Dieu dit aux hommes. Nos yeux sont fermés, nous sommes comme des aveugles. Il nous enseignera le secret d'aller au ciel. Il est l'ami du roi; le roi et lui

ne font qu'un. Ses frères sont déjà nos frères. Sa loi sera celle du Dahomey. »

D'où leur venaient ces expressions et ces sentiments? Nous l'ignorons. Plaise à Dieu que notre parole puisse un jour toucher ces âmes, qui ont de telles pensées et qui s'ouvrent à de si belles espérances!

VI

Après les compliments des hauts personnages que le roi avait envoyés pour nous recevoir à la porte de son palais, nous traversâmes deux cours spacieuses, et nous arrivâmes à une troisième qui allait servir à la réception. Le trône s'élevait sous une immense tente. Tout autour étaient disposées les guerrières. Devant était la place d'honneur, protégée contre les ardeurs du soleil par de larges et brillants parasols. Une couche d'un sable fin et blanc comme la neige formait le tapis. Le reste de la cour était rempli de troupes et de grands dignitaires du royaume avec leur suite. Quand nous fûmes à dix mètres du trône, nous nous arrêtâmes devant une barrière en branches de palmiers. A un signal donné et répété dans toute l'enceinte, le silence se fit, et tout le monde, excepté nous, tomba prosterné sur la poussière, car le roi allait paraître. On me fit avancer un peu, pour me dégager de la foule, et le Méhou, premier ministre, qui m'accompagnait, se prosterna aussi, et se mit à parler au roi qui demeurait encore caché sous un immense portique. Dès qu'on put apercevoir Sa Majesté, le Méhou composa son langage comme si le prince ignorait tout ce qui se passait dans sa capitale. Il lui annonce que le blanc si impatiemment attendu vient à Sa Majesté, et qu'il désire un entretien avec elle. Alors Gréré se montre à découvert, la barrière s'ouvre et je m'avance à la rencontre du monarque, qui me prend par la main. Là, en plein air et debout, nous échangeons les premiers compliments. Ensuite le roi me conduit sous la tente de parasols, m'assigne la place où je puis mettre ma chaise, et monte sur son trône. Nous étions assis face à face, à deux mètres de distance; et après quelques minutes de silence, pendant lesquelles nous nous observions mutuellement, je demandai au roi la permission de lui parler. Elle me fut accordée avec empressement.

Avant tout, il faut vous dire comment ces colloques se tiennent. Il n'est pas permis à un blanc de s'adresser directement au roi, même s'il sait la langue dahoméenne : c'est toujours par interprète qu'il lui parle. L'interprète à son tour ne rend pas directement au prince la parole qu'il a reçue; il la transmet traduite au Méhou qui, à voix basse, la communique au roi. De cette sorte le souverain se trouve à l'abri de tout discours peu agréable; car le Méhou se garderait bien de laisser parvenir à son maître un seul mot capable de lui déplaire. Je vous dirai plus tard les expédients dont il me fallut user, pour faire entendre des vérités bien

dures aux oreilles d'un monarque qui passe son temps entre des guerres désastreuses, des fêtes sanglantes, et l'inique commerce des esclaves.

Une fois la conférence ouverte, après un peu d'hésitation mutuelle, le roi prit le ton d'une franche amitié. Il débuta par me demander des nouvelles de l'Europe, de ses princes, des officiers et des négociants qu'il avait vus à sa capitale il y a peu d'années. Après l'avoir satisfait sur tous ces points, je commençai à lui exposer les raisons de notre présence dans son royaume. Gréré reçut mes explications avec une rare bienveillance; il paraissait enchanté d'avoir dans ses Etats « des blancs, qui, loin d'être venus au Dahomey pour y faire fortune, avaient au contraire quitté ce qu'ils avaient de plus cher dans leur patrie, pour enseigner aux hommes la parole de Dieu, et les instruire dans leur ignorance. » Ce sont les paroles du roi. Il m'assura que sa protection nous était acquise, et se déclara notre ami.

La conversation dura plus d'une heure. Le roi s'efforçait de faire croire à ceux qui l'entouraient que je venais au Dahomey de la part de l'Empereur des Français. Cette interprétation de mon voyage pouvait le flatter, sans doute; mais c'était une erreur, et je dus protester que ma mission n'avait rien de commun avec la politique; que je venais au nom de Dieu; que j'étais envoyé par le Saint-Siége pour annoncer aux noirs la fraternité de tous les peuples dans l'Evangile, et qu'en écoutant et en suivant nos enseignements, ils acquerraient de nouveaux droits à l'estime des nations civilisées. Je parlai ensuite de notre Saint-Père le Pape et des rois blancs qui plient le genou devant lui, de l'Empereur des Français qui s'honore du titre de son fils aîné et le vénère en conséquence; mais Gréré ne parut rien comprendre aux choses spirituelles, ni à un personnage élevé par la seule puissance morale au-dessus de tous les autres sur la terre : tant le paganisme matérialise l'esprit de l'homme et ne laisse plus en lui qu'un rebutant égoïsme, une admiration exclusive pour la force brutale !

Le roi me présenta ensuite un à un les grands cabécères de sa cour, les membres de sa famille et les chefs de l'armée. De copieuses libations d'eau-de-vie, des félicitations toujours les mêmes et invariablement répétées par chacun, telle fut cette trop longue cérémonie, au milieu de laquelle je gardais une attitude grave, parfaitement imitée par ma suite. Ce contraste frappa les noirs. En voyant cette réserve d'un étranger, qui n'approchait jamais ses lèvres de la délicieuse boisson, et dont l'exemple exerçait un si grand empire sur les siens, ils comprirent que ce n'était ni un avide marchand, ni un espion politique; mais qu'il pouvait bien être ce qu'il disait, un envoyé de Dieu. Alors plusieurs s'enhardirent jusqu'à me montrer les croix en or et en argent qu'ils portaient sur la poitrine. Ce souvenir de l'ancienne piété portugaise, qui en avait fait cadeau aux enfants de l'Afrique, nous toucha profondément. Mais, hélas! le démon sait se glisser partout. Parmi ces croix qui ornaient la

poitrine des cabécères, j'en ai remarqué plusieurs sur lesquelles la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ avait été remplacée par une image ridicule, et qui trahissait par son imperfection l'inintelligence de ceux qui les avaient profanées.

L'état-major de l'armée des femmes parut le dernier, avec ses deux générales, la vieille et la jeune. La première, d'un âge avancé, offre un type des plus militaires qu'on puisse rencontrer dans nos légions d'Europe, et l'on voit aisément, à ses allures martiales, que sa vie s'est passée dans les camps et au milieu des vicissitudes de la guerre. La jeune, qui doit se former à l'école et sur la conduite de cet étrange vétéran, est d'un aspect plus doux, mais très-dégagé ; elle paraît être si exercée au maniement des armes, qu'on les croirait identifiées à ses membres. Je vis, à la manière dont le roi me les présenta, que lui-même, aussi bien que toutes ces amazones, attendaient ma réponse avec avidité. Je leur dis donc que les rois blancs avaient des soldats rompus à toutes les épreuves de la guerre et qui ne reculaient devant aucun danger ; mais que posséder une armée de guerrières dont la valeur était reconnue bien supérieure à celle des hommes, c'était un privilége exclusivement réservé au roi du Dahomey. Impossible de vous rendre l'effet produit par cet éloge. Toutes celles qui étaient près de moi me remercièrent de ce jugement porté sur leur bravoure, ajoutant que dès le lendemain elles m'en donneraient des preuves.

Enfin les principaux corps d'armée défilèrent devant nous, en criant le plus haut possible : *A Deo! a Deo!* pour nous saluer à la manière des chrétiens, quoiqu'ils ignorassent la signification de ces mots.

La cérémonie de réception était terminée. Le roi se leva et me prit par la main pour me reconduire. D'ordinaire il congédie ses visiteurs en demeurant assis sur son trône ; cette fois il voulut en personne m'accompagner, non-seulement jusqu'à la porte du palais, mais jusqu'au milieu de la place, et donner lui-même ordre aux artilleurs de saluer mon départ par douze coups de canon. En me comblant de ces politesses, Gréré me faisait remarquer qu'elles étaient une marque de distinction toute spéciale, et il finit par me dire que nous avions reçu de lui, en ce jour, des honneurs qu'il n'avait jamais rendus à aucun blanc. Je lui répondis que ces honneurs exceptionnels s'adressaient à Dieu même, dont nous n'étions que les humbles serviteurs. Ensuite les soldats nous conduisirent à la maison que le roi nous avait destinée, et jusqu'à minuit ils ne cessèrent de danser à ma porte, avec accompagnement de musique et de chansons.

Le lendemain 29 novembre, vers midi, le roi me fit appeler à la place d'armes, pour assister au spectacle vraiment merveilleux que les guerrières voulaient me donner, afin de me montrer leur bravoure. Une centaine de personnes étaient déjà réunies autour du roi sous une belle tente. Quand j'arrivai, le prince se leva aussitôt, vint à ma rencontre,

et me fit asseoir un instant à côté de lui ; puis, me prenant par la main, il me conduisit en personne visiter les préparatifs militaires.

Dans un espace approprié aux exercices, on avait élevé un talus, non de terre, mais de faisceaux d'épines très-piquantes, sur quatre cents mètres de long, six de large et deux de haut. A quarante pas plus loin, et parallèlement au talus, se dressait la charpente d'une maison d'égale longueur, avec cinq mètres de largeur et autant d'élévation. Les deux versants de la toiture étaient couverts d'une épaisse couche de ces mêmes épines. Quinze mètres au-delà de cette étrange maison, venait une rangée de cabanes. L'ensemble simulait une ville fortifiée, dont l'assaut aurait coûté bien des sacrifices. Les guerrières devaient, pieds nus, monter trois fois sur le talus qui figurait les courtines, descendre dans l'espace vide qui tenait lieu de fossé, escalader la maison qui représentait une citadelle hérissée de défenses, et aller prendre la ville simulée par les cabanes. Deux fois repoussées par l'ennemi, elles devaient, au troisième assaut, remporter la victoire, et, comme gage de succès, traîner les prisonniers aux pieds du monarque. Les premières à surmonter tous les obstacles recevront de sa main le prix de leur bravoure : car, me disait le roi, la valeur militaire est pour nous la première des vertus.

Quand le prince m'eut bien détaillé tous les préparatifs, il me reconduisit sous sa tente pour assister aux préludes du combat. Je me dispense de vous relater tout ce qui se passa avant l'action, ces détails infinis ayant laissé trop de confusion dans ma mémoire. C'étaient des tours de force, des discours belliqueux, des représentations tragiques, des instances pour obtenir le signal de l'assaut, des fanfaronnades de tout genre.

Bref, le roi donne l'ordre d'attaquer. Aussitôt l'expédition entre dans sa première phase. Toute l'armée examine la position de la ville à prendre ; on s'avance courbé, presque rampant, pour n'être pas aperçu de l'ennemi ; les armes sont baissées, et le silence est rigoureux.

Dans une seconde reconnaissance, nos amazones marchent debout, le front haut. Sur trois mille femmes, deux cents, au lieu de fusils, sont munies de grands coutelas en forme de rasoirs, qui se manient à deux mains, et dont un seul coup tranche un homme par le milieu. Ces guerrières ont encore leurs coutelas fermés.

Au troisième acte, toutes sont au poste et en attitude de combat, les armes élevées, les coutelas ouverts. En défilant devant le roi, il y en a toujours qui veulent lui donner des assurances de dévouement et lui promettre la victoire. Enfin elles se sont massées en ligne de bataille devant le front d'attaque. Le roi se lève, va se placer en tête des colonnes, les harangue, les enflamme et, au signal donné, elles se précipitent avec une fureur indescriptible sur le talus d'épines, le traversent, bondissent sur la maison également d'épines, en redescendent comme refoulées par un retour offensif, reviennent par trois fois à la charge, le tout avec une

telle précipitation que l'œil a peine à les suivre. Elles montaient en rampant sur les constructions d'épines avec la même facilité qu'une danseuse voltige sur un parquet, et pourtant elles foulaient de leurs pieds nus les dards acérés du cactus.

Au premier assaut, quand les plus vaillantes avaient déjà atteint le sommet de la maison, une guerrière, qui étaient à l'une des extrémités, tomba sur le sol, d'une hauteur de cinq mètres. Elle se tordait les bras en se tenant assise ; d'autres guerrières excitaient son courage, quand le roi survient, lui lance un regard et un cri d'indignation. Elle se relève aussitôt comme électrisée, reprend ses manœuvres, se distingue entre toutes, et remporte le premier prix. Impossible de rendre la scène dans son ensemble. Un orage qui grondait, un ciel obscurci par la tourmente donnaient à l'action une physionomie encore plus animée et tout à fait idéale.

Au Dahomey, les charges les plus considérables sont occupées simultanément par deux personnes : l'ancien titulaire qui reste en exercice, et son futur successeur qui fait sous lui une espèce de noviciat jusqu'à la démission ou à la mort du premier. Il en est ainsi du commandement des guerrières. La générale ancienne, qu'à ses allures franchement militaires on prendrait pour un de nos vieux grognards, fit devant l'assemblée un discours bref, mais sérieux, ayant pour sujet les devoirs de la milice féminine, qui avait été tant de fois le soutien du trône. Après son allocution, elle eut un mot flatteur à mon adresse et se retira. A ses côtés était la jeune générale, qui commande déjà l'armée, et qui, de fait, avait dirigé l'action du jour. C'est une femme d'environ trente ans. A sa taille avantageuse, à la vivacité de ses mouvements, on la prendrait pour une chasseresse de Virgile, n'était la couleur de sa figure qui dissimulait sous un noir foncé des linéaments européens. Dans une attitude svelte et fière, quoique sans affectation, elle s'implante au milieu du demi-cercle vide entre la tente du roi et les rangs de ses compagnes, et s'adressant tout d'abord à moi pour me féliciter de mon arrivée, elle pérore pendant plus d'une demi-heure. Son thème roula principalement sur la valeur des soldats blancs et des guerrières dahoméennes, sur les bonnes relations qui doivent toujours exister entre des peuples également braves, et qui sont assez riches de gloire les uns et les autres pour n'ambitionner d'autres conquêtes qu'une mutuelle amitié. Comme péroraison de son discours, elle m'acclama grand cabécère de ses troupes, et m'envoya son bâton de commandement, aux applaudissements de toute l'armée. C'est un bâton de soixante centimètres de long, qui se termine par une figure de requin. Cela signifie que comme ce poisson détruit les hommes, ainsi les guerrières font-elles dans les combats.

Quand les évolutions et les harangues furent terminées, on vit ces femmes rentrer au palais, les jambes toutes déchirées et saignantes, portant chacune un faisceau d'épines. Celles qui s'étaient le plus distin-

guées avaient des ronces sur la tête en forme de couronne, et autour du corps en guise de ceinture. Après les cérémonies d'usage, elles se retirèrent pour se décharger de ces trophées épineux.

VII

Quelques jours après cette parade militaire, le roi me fit appeler de nouveau pour assister à une sorte de séance académique. Un des poètes de la cour avait composé par cœur (on sait que les Dahoméens n'écrivent pas) un long poème épique pour célébrer les exploits du souverain actuel et ceux du roi Ghézo son père. Dix chanteurs l'avaient appris à mesure que l'auteur le composait, et ils savaient si bien leur rôle que, pendant les trois heures qu'ils mirent à le déclamer, ils furent toujours dans le plus parfait accord. Ces artistes étaient vêtus de longues robes et couverts par-devant de peaux d'animaux sauvages; ils tenaient à la main des queues de cheval qu'ils agitaient en gesticulant, et une musique étourdissante les accompagnait. N'allez pas croire que la récitation de leur poème se soit faite sans interruption. Comme les faits que déroulait le drame étaient dans la mémoire de tous les assistants, il arrivait parfois que l'on attribuait l'honneur de la victoire à la milice des femmes ou à l'armée des hommes. Alors ceux des spectateurs qui se croyaient lésés dans les appréciations du poète, se levaient furieux pour réclamer auprès du roi. Le camp opposé, hommes ou femmes, bondissait à son tour pour défendre ses droits méconnus. Au milieu de ce tapage les chanteurs s'arrêtaient, et la scène prenait une vivacité orageuse, une animation indescriptible; des milliers de personnes se disputaient à grands cris, avec les gestes les plus expressifs, sans cependant quitter leur place; tandis que le prince, son entourage, et les spectateurs désintéressés, attendaient tranquillement la fin du tumulte. Quand le roi s'était assez amusé de cette lutte de cris, il faisait un signe, et à l'instant, sur un coup de tambour, tout rentrait dans l'ordre. Si quelqu'un venait encore à élever la voix, un roulement de tambour lui imposait silence, et les chanteurs reprenaient leur récit au point où ils l'avaient interrompu.

La représentation finie, le roi fait des cadeaux au poète et aux chanteurs. Ensuite les grands cabécères viennent se ranger devant le monarque, laissant entre eux et Sa Majesté un hémicycle vide de dix mètres de rayon; là, agenouillés, ils lui adressent des discours, et cela dure encore deux ou trois heures. Enfin, le roi lève la séance en se retirant dans le palais.

La prétentieuse étiquette dahoméenne voudrait que les blancs les plus distingués restassent relégués dans leur maison, jusqu'au jour où ils sont reçus en audience particulière par le roi. Aussi, dès les premiers jours de mon arrivée à Abomé, on m'avait interdit de sortir, même pour

une courte promenade. Quand je vis que la chose était sérieuse, je dis aux hommes qu'on avait placés près de moi beaucoup moins par honneur que pour me surveiller : « Est-ce que le roi m'a invité à venir au Dahomey pour m'y garder en prison? » J'étais sûr que ces mots seraient aussitôt rapportés à la cour; ils le furent en effet, et le roi m'envoya dire immédiatement que j'étais libre d'aller où il me plairait. Je sortis donc accompagné d'un groupe de cabécères et de mes cinq chrétiens; mais cette excursion jeta le trouble et l'épouvante chez les ministres et les féticheurs, parce que, chemin faisant, j'avais tracé un croquis du paysage. On s'imagina que cette grossière esquisse cachait tout un plan d'invasion. Le lendemain, je reçus la défense formelle de renouveler mes sorties.

Cette espèce de réclusion, aggravée par des accès de fièvre périodique, me fit solliciter avec plus d'ardeur l'audience particulière que le roi m'avait promise, et que, sous un prétexte ou sous un autre, on différait toujours. Deux formalités rigoureuses devaient précéder cette faveur royale. D'abord, il fallait montrer les cadeaux que je voulais offrir, puis indiquer les questions que je comptais traiter : double sujet de tracasseries, dont je vais vous dire un mot.

Avant d'être admis à présenter ses cadeaux au roi, un ministre chargé de ce point les visite en détail. Je crois que l'espérance de largesses fabuleuses avait été pour quelque chose dans les honneurs exceptionnels qui me furent rendus à mon arrivée, et je crois aussi que le ministre, en voyant celles dont j'étais nanti, trouva qu'il n'y avait pas de quoi satisfaire toutes les cupidités. Il me déclara donc que tout cela était mesquin; il me reprocha de ne pas correspondre aux marques signalées de distinction que j'avais reçues du roi, et ajouta bien d'autres observations analogues pour m'amener à faire de plus riches cadeaux. Cependant j'avais apporté trois fois plus que ne m'avait indiqué M. Lartigue. On ne saurait croire jusqu'où vont les exigences des fonctionnaires de tous grades, ni quels embarras tous ces gens vous suscitent quand ils sont frustrés dans leurs convoitises. C'est toujours au nom du roi qu'ils vous harcellent, bien que celui-ci n'en ait aucune connaissance. Il y eut plus pour moi. Très-souvent je me suis aperçu qu'entre Sa Majesté et les féticheurs ou autres personnages influents, il n'y avait pas accord sur mon compte, et qu'en général le roi cédait toujours à mon désavantage, quoique, dans les choses qui le regardaient personnellement, il ne cessât point de me donner les mêmes marques d'estime et d'honneur.

Les tracasseries du ministre au sujet des cadeaux ne lui réussirent pas. Il me reprochait de ne donner que des étoffes sans prix, et encore de simples coupons, au lieu de pièces entières. Je répondis à tout; mais immédiatement je renvoyai en cachette à Whydah nos belles et fines soieries, et j'avisai M. Lartigue de ce qui se passait. Il comprit ma position, et m'expédia sur-le-champ une nouvelle pacotille, beaucoup plus

estimée des noirs que la précédente, mais en réalité d'une qualité bien inférieure : c'étaient des soieries communes, du calicot, de l'indienne et quelques verroteries. Quand j'étalai ces cadeaux, on me demanda aussi les premiers ; je répondis que puisqu'on les avait refusés, j'en avais disposé en faveur de l'église, et qu'en conséquence on ne pouvait plus les destiner à d'autres usages. Cette réponse frappa le ministre, qui n'osa plus rien dire. Une des raisons de la dépréciation de nos belles étoffes, c'est que les damas fins sont un peu raides, tandis que le coton est plus souple. Aussi, quand j'eus présenté des soieries très-ordinaires, mais minces et très-maniables, le ministre y jeta la main pour en juger au toucher, et dit à un noir présent : « Oh ! cette fois, c'est très-fin ! » On me demanda des objets d'amusement, mais je dis que j'aurais eu honte d'offrir au roi des jouets d'enfants.

La présentation de mes cadeaux ne me rendait pas la liberté. Cependant, comme le ministre m'assurait que d'un moment à l'autre Gréré allait m'appeler au palais, j'avais songé à régler mon entrevue de manière à ce qu'elle ne fût pas inutile. Déjà, avant de partir de Whydah, j'avais déterminé, d'accord avec mes confrères, les articles qui devaient être traités dans ma visite au roi, tels que les sacrifices humains, les razzias injustes qu'on fait tous les ans, la vente des esclaves, et, comme conséquence, l'état désastreux où se trouvait le pays à cause de ces pratiques, qui enlèvent les bras à l'agriculture et font tarir les sources du commerce. Mais aujourd'hui je connaissais assez le Dahomey pour douter fortement qu'il me fût possible de toucher à ces points délicats. Le premier interprète m'avait nettement signifié que ni lui, ni le Méhou, ne risqueraient jamais leur tête à transmettre au roi de pareils propos. Voici donc comment je m'y suis pris pour faire parvenir au roi de si dures vérités.

A mon entrée dans la capitale, on avait placé trois individus auprès de moi, sous prétexte de me servir, mais en réalité pour m'épier jour et nuit, comme on fait toujours envers les blancs. J'avais plusieurs fois observé, malgré toute leur dissimulation, que quelqu'un d'eux sortait promptement dès que j'avais prononcé un mot significatif, et qu'il restait absent juste le temps nécessaire pour aller au palais et en revenir. Un jour donc, je feins d'avoir à leur parler dans l'intimité d'une chose importante ; je leur recommande de n'en rien divulguer, ce qui était le meilleur moyen de les pousser à tout redire ; et alors, sans ménagement aucun, j'aborde et je développe les graves sujets que j'avais à cœur de traiter.

Une demi-heure après ce discours, le roi savait déjà tout. Comprenant qu'il fallait m'empêcher de laisser parvenir jusqu'à lui une discussion semblable, il m'envoya son premier ministre avec un prince de sa confiance, pour agiter avec moi les matières en question. Ils vinrent sous prétexte d'une visite, et me demandèrent adroitement ce que je comptais dire au roi dans ma prochaine entrevue. Je saisis tout d'abord leur mission, et je leur répétai les confidences déjà faites à mes surveillants.

J'allai plus loin : je les priai de présenter eux-mêmes mes observations à Sa Majesté, et de m'en rapporter une réponse. « Grâce à votre caractère, me dirent-ils, vous pouvez parler impunément de ces choses ; quant à nous, ce serait jouer notre tête. » Ils consentirent cependant à informer le roi de mes intentions. Voici la réponse que j'en reçus.

Gréré me faisait dire : qu'on ne pouvait débattre ces questions en sa présence ; que si tout autre blanc l'eût osé, aucune considération n'aurait empêché Sa Majesté d'en faire un châtiment exemplaire ; que les sacrifices humains étaient nécessaires à la conservation de la monarchie ; qu'en les jugeant avec mes idées d'Europe, je tenais un langage qui, dans la bouche d'un autre, serait taxé de *bêtise*.

Sur l'article des guerres annuelles, qui sont de vraies razzias et mettent en coupe réglée les populations voisines, la réponse du roi peut se résumer ainsi : « Est-ce que les blancs voudraient s'ingérer dans les affaires de mon royaume ? » Je répliquai qu'il ne s'agissait pas de la volonté des blancs, mais de la volonté de Dieu ; que je n'étais pas le mandataire des premiers, mais bien l'envoyé du second, pour leur annoncer sa loi et leur promettre son bonheur. Ceci m'amena à faire une exposition de la doctrine catholique.

Quant à la vente des esclaves, il me fut dit : que le roi était étranger à ce commerce ; que les gouvernements d'Europe l'avaient toujours favorisé, que les Anglais avaient fait longtemps la traite des nègres, et que s'ils s'opposaient maintenant à ce trafic, ils étaient seuls à en poursuivre l'abolition. — Fort heureusement je venais de lire dans les journaux une lettre de l'Empereur des Français à son ministre, par laquelle ce monarque a supprimé même l'engagement libre des Noirs pour les colonies françaises. J'insistai là-dessus, en leur faisant remarquer la différence totale qu'il y avait cependant entre la traite et l'engagement libre. Ils eurent de la peine à en croire mes paroles.

Enfin il fut convenu entre nous, que, dans mon audience privée, je ne toucherais pas à ces questions délicates, puisque, selon mes interlocuteurs, cela n'aurait amené d'autre résultat qu'une rupture immédiate et sans remède. Cependant cette audience, tant de fois promise, était toujours différée. Un jour on alla jusqu'à m'envoyer trois messagers, dans l'espace de quelques minutes, pour me presser d'aller au palais ; et j'avais à peine franchi le seuil de mon habitation, qu'un quatrième arriva et me fit rentrer au logis, disant que tel était l'ordre du roi. Vous pouvez être certains que le roi ne savait aucune des misères qui m'étaient faites, mais son nom couvrait tout.

Las enfin de me voir traiter de la sorte et de souffrir dans ma prison, je me permis de sortir dans les moments où la fièvre me laissait quelque relâche : car, me disais-je, si l'on continue à me tenir ici renfermé, je mourrai sans profit pour la mission. Lorsqu'on me vit résolu à ne pas tenir compte de la consigne, on n'opposa plus de résistance à mon projet ;

seulement, on ordonna à mes guides, et cela sous peine de mort, de ne pas me laisser franchir la porte de l'ouest. C'est de cette manière qu'on réussit à m'empêcher de voir cette partie des environs d'Abomé. Personne n'aurait osé me retenir, si j'avais voulu y diriger mes promenades ; mais je savais que mes guides auraient payé de leur tête cette fantaisie, et je m'en suis bien gardé.

Il m'arriva, vers la fin de décembre, de faire pendant l'après-midi une assez longue excursion dans les parties désertes de la ville. Au retour, passant près du palais royal, nous trouvâmes les routes fermées, à cause des fêtes que le roi donnait à son peuple. C'était le jour où Gréré faisait une exposition générale de ses richesses. A peu près quinze mille femmes, toutes habillées de neuf, portaient en procession autour du palais les trésors du monarque. Cette procession dure du matin jusqu'au soir, et les chemins qu'elle parcourt sont interdits à tout le monde. Après avoir assisté pendant quelques heures à ce spectacle extraordinaire, nous voulûmes rentrer, mais il nous fallut faire le tour du palais pour prendre le chemin le plus court.

Quand nous débouchâmes sur la place d'armes, j'aperçus de loin comme une rangée de fourches, d'où pendaient des corps qu'à cette distance je pris pour des animaux, ne pensant pas que ce pût être des hommes. Dans mon incertitude, j'approchai toujours. Quand je vis que la longueur des jambes égalait celle du corps, je compris que c'étaient des gens sacrifiés. Vous dire ce que je ressentis dans tout mon être à une telle vue, m'est impossible. Mon premier mouvement fut de serrer fortement mes mains crispées, en m'écriant avec indignation : « Ah ! vengeance de Dieu, où te caches-tu ? » Me tournant ensuite vers mon guide avec une expression de colère, je lui dis : « Pourquoi m'avez-vous fait passer par ici ? Jamais je n'aurais cru trouver de pareilles horreurs ! — Ni moi non plus, me répondit-il, car je n'en savais rien ; et nous n'avons que cette voie. » Nous continuâmes donc notre route, en nous éloignant au plus vite; mais le hideux spectacle se représentait à chaque instant. Arrivés près d'une enceinte, nous fûmes presque asphyxiés par la puanteur des cadavres qu'on y avait accumulés, car on ne se donne pas la peine de les ensevelir. Des milliers de vautour, des chiens, des porcs, des loups rôdent à l'entour, en convoitant une si abondante pâture. Les toits des maisons sont couverts des débris qu'y ont portés les oiseaux de proie. Ce qui est bien significatif, c'est que mon guide, qui connaît parfaitement les usages du Dahomey et qui était toute la journée à flâner dans les rues, ignorait que ces corps, tués depuis deux jours, fussent encore là ; et il l'ignorait pour sûr, car il avait l ordre de ne pas me laisser approcher d'un endroit où il y avait des morts exposés. Ainsi, depuis une semaine, je ne passais plus devant le palais royal, parce qu'il y avait constamment des têtes coupées chaque nuit.

Vous trouvez sans doute que je vous retiens trop longtemps au milieu

de cet épouvantable charnier ; mais la vérité doit l'emporter sur vos délicatesses, et il vous faut entendre un dernier mot sur l'appareil des sacrifices humains. La nuit de ces boucheries, personne ne peut circuler dans la ville depuis le soir jusqu'au matin ; si quelqu'un est rencontré par les rues, on l'assomme à coups de massue. Seulement des compagnies de musiciens se promènent dans l'ombre en chantant d'un ton lugubre. Vers minuit, une décharge de mousqueterie annonce le commencement des exécutions. Les victimes sont amenées sur la place par séries de vingt-quatre ou de trente ; on leur bouche toutes les voies de la respiration, et on les fait mourir en leur pressant la poitrine. Le canon indique la fin de la tuerie. Ensuite une partie des suppliciés est pendue par les pieds aux fourches dont j'ai parlé plus haut, entre deux sacs remplis, dit-on, de membres humains découpés ; une autre partie est revêtue de costumes symboliques par des gens qui font profession de cette industrie, et placée sur plusieurs arcs de triomphe, debout ou assis, dans l'attitude de leur rôle. Il y en a qui ont l'air de jouer de la musique, d'autres ont des poses militaires, d'autres ont une position théâtrale, mais toujours avec une telle justesse de représentation, qu'à une petite distance on les prendrait pour vivants, si les vautours qui rôdent autour d'eux n'indiquaient bien clairement que ce sont des cadavres. En même temps, devant le palais royal, sont exposées des centaines de têtes ; et le peuple passe indifférent à côté de ces scènes, auxquelles il est du reste tellement habitué, qu'il ne s'en étonne et ne s'en émeut plus. Les enfants s'amusent près des victimes, et jouent pour ainsi dire avec les morts ; pour les hommes, une hécatombe de victimes humaines est chose si commune, surtout depuis l'avénement du nouveau roi, qu'elle n'éveille pas même leur attention.

Il est cependant des supplices qui ont le privilége de les intéresser, parce qu'ils sont plus cruels. Les diverses façons d'immoler varient, au Dahomey, selon le caprice et l'ingénieuse méchanceté des bourreaux. L'une des plus horribles, sans doute, est de clouer, sur une grosse poutre fixée au sol, un ou plusieurs hommes par les pieds, avec défense de leur donner aucun aliment. Exposés au soleil du jour et à la rosée de la nuit, ils meurent ordinairement au troisième jour, tandis que les curieux s'amusent à contempler les convulsions de ces infortunés. Et ces scènes de barbarie durent souvent plusieurs mois !

Enfin, mon bon ange me fit entrevoir quelque espoir de délivrance. Vers le 10 janvier 1862, je reçus une lettre du commandant de la station navale française sur nos côtes, le baron d'Idelot, qui nous amenait deux confrères. Aussitôt j'envoyai un message au roi pour lui communiquer cette nouvelle ; j'ajoutai qu'un entretien avec le personnage sus-indiqué était pour moi de la plus haute importance, et qu'en conséquence je demandais une audience immédiate ou la permission de partir, déclarant que si l'on défendait à mes hommes de me porter, je m'en irais

à pied et tout seul. Cette menace finit par m'ouvrir les portes du palais, où je fus admis le 15 janvier, à dix heures du soir.

Le roi vint à ma rencontre et me dit d'un air très-affable : « Vous me pardonnerez de vous avoir fait attendre si longtemps, car depuis votre arrivée je n'ai pas eu un seul instant libre pour vous admettre convenablement. Ce soir j'ai renvoyé exprès pour vous tous les cabécères ; j'ai interrompu tous nos discours, et congédié plus de quatre mille personnes pour vous rendre à votre liberté. »

Quand nous fûmes assis, il se plaignit doucement de ce que j'avais menacé de partir sans le revoir. Ensuite nous traitâmes nos affaires. Je lui exposai de mon mieux ce qu'est un missionnaire catholique et le but qu'il poursuit. Le roi parut très-satisfait d'avoir dans son royaume des hommes uniquement dévoués au bien d'autrui : il promit sa protection pour les missionnaires, et toute liberté pour les gens d'origine chrétienne; mais il me dit qu'il ne pouvait permettre aux indigènes de recevoir le baptême, qu'il était prêt à tout faire pour nous excepté cela. Je lui demandai plusieurs faveurs, qui me furent accordées avec la plus grande bienveillance ; néanmoins nous espérons peu d'en jouir, car l'exécution dépend des grands cabécères, et nous savons qu'ils sont mal disposés ; ils feront croire au roi que tout va selon ses désirs, tandis qu'ils tourneront à leur propre avantage ce qui était destiné aux hommes de Dieu.

Notre conversation dura trois heures. A une heure après minuit, le roi lui-même, une hache sur l'épaule et couvert de son inséparable parasol, vint m'accompagner, par un beau clair de lune, jusqu'à la sortie du palais. Deux jours après, il envoya le premier prince du royaume m'offrir quelque cadeau pour moi, et des coquilles pour mes hommes, le tout en grande cérémonie. Puis on me donna la permission de retourner à Whydah [1].

(1) Annales, janvier 1863.

CHAPITRE X.

LE DAHOMEY, SUITE.

I

Le Saint-Siége, en érigeant le vicariat apostolique du Dahomey, lui a donné pour limites, à l'occident le fleuve Volta, et le fleuve Niger à l'Orient. L'espace compris entre ces deux fleuves a dû, dans les premiers temps, être occupé par les bas-fonds de la mer, jusqu'à une distance moyenne de cent kilomètres du rivage actuel. Des soulèvements, dont on trouve les traces à fleur d'eau, et les diverses marées formèrent peu à peu d'énormes dunes, qui comblèrent les bas-fonds et donnèrent au pays sa forme actuelle; ces mouvements se continuent encore. On comprend par là que le pays doit se trouver, en plusieurs endroits, couvert par des eaux qui forment entre elles un vaste ensemble de marais. Voilà ce qui caractérise cette région sans rivières, sans collines et sans montagnes.

Cette nature marécageuse, qu'on rencontre à chaque pas avec ses dépôts de vase, rend les communications difficiles, maintient le morcellement des tribus, et fait la force de la politique Dahoméenne, dont les efforts continuels tendent à isoler le peuple du contact des voisins, et qui, derrière ses immenses marécages, est abritée contre toute invasion étrangère. Elle explique encore comment les missionnaires sont si souvent retenus dans les étroites limites du royaume.

En effet, il suffit de quelques gardes placés aux points par où il faut nécessairement passer, avec l'ordre de fermer le chemin, pour que personne ne puisse sortir sans une permission spéciale, et cette permission est souvent refusée aux étrangers; jamais elle n'est accordée aux indigènes La mer, avec ses barres inexorables, achève de fermer toute issue.

Un vaste système de lagunes donne au vicariat du Dahomey une physionomie toute particulière. Aussi presque tous les voyages se font-

ils en pirogues. Un gros tronc d'arbre creusé forme cette légère embarcation. Quand l'eau n'a pas plus de quatre mètres de profondeur, les noirs la poussent avec de longues perches; lorsque l'eau est plus profonde, ce qui est assez rare, on s'avance à la pagaie, espèce de petite rame à l'extrémité très-élargie, et qu'on fait jouer sans l'appuyer sur le bord de la pirogue. La grande lagune qui court du Volta jusqu'au Niger mérite une attention spéciale. Elle n'offre que deux interruptions: à Godomé, et entre Bagda et Quitta. Une simple digue de sable, formée comme les dunes, la sépare de la mer. A Grand-Popo seulement et à Lagos, cette digue s'entr'ouvre, et laisse communiquer la lagune avec l'Océan. Sa largeur varie de cent à deux cents mètres; en quelques endroits même, elle s'étend en une vaste nappe d'eau de plusieurs kilomètres.

Quatre peuples principaux occupent l'étendue de ce vicariat; chacun a sa langue spéciale, ses habitudes, ses mœurs, ses institutions particulières. Depuis le Volta jusqu'à Grand-Popo, habite une branche de la famille des Aquapéens, qui s'étendent aussi à l'ouest du Volta, et dont Acra et Christiamburg sont les principales villes. Nous les désignerons par le nom de Minas, qu'on leur donne ici. Dans le territoire confié aux missionnaires, Quitta, Elmina, Chica, Porto-Séguro, Petit-Popo, Agoué et Grand-Popo, sont leurs villes les plus notables sur le bord de la mer. Près du Petit-Popo se trouve Gridyy, où les noirs ont un marché très-bien approvisionné. Un grand chef, qu'ils appellent roi, y réside; mais il n'est roi que de nom, car les Minas sont tous indépendants dans leurs villes respectives, et sont gouvernés par des chefs qui, le long de toutes ces côtes, s'appellent Cabécéros. Viennent ensuite les deux villes maritimes du Dahomey, Whydah et Godomé.

On ne sait pas précisément à quelle époque, mais probablement vers la fin du XVIIe ou vers le commencement du XVIIIe siècle, le royaume actuel du Dahomey était partagé en trois Etats, déterminés par la nature même, et limités par les grands marais qui sont encore aujourd'hui d'une si difficile traversée : le royaume de Quidda, qui était la ville actuelle de Whydah; celui d'Adra ou Allada, qui est encore une ville considérable; enfin le royaume placé plus au nord, au delà du grand marais Lama, et dont on ne désigne pas le nom, mais qui, au temps dont nous parlons, était gouverné par un roi nommé Dâ. Ce nom, en langue du pays, signifie *Serpent*.

Ces trois royaumes étaient occupés par un peuple parlant une même langue, qui s'appelle encore langue *dgedgi;* c'est la langue du Dahomey. Le royaume d'Allada était le plus puissant. Or, il arriva qu'un de ses rois en mourant laissa trois fils qui, du vivant de leur père, s'étaient fait une fortune considérable, et comptaient parmi les grands dignitaires. Chacun d'eux prétendit occuper le trône vacant par la mort de leur père; chacun avait son parti dans le peuple, et après des luttes san-

glantes le second prévalut. Les deux autres prirent la fuite, suivis de leurs partisans et de leurs esclaves. L'un passa les cours d'eau qui bornent ce royaume à l'est, et alla s'établir aux lieux où s'élève actuellement Porto-Novo. Soit qu'il ait fondé cette ville, soit que les naturels l'aient reconnu comme leur chef, il y régna en maître; ses descendants y règnent encore, et, quoique Porto-Novo parle la langue de Nangos, la langue de la cour est toujours la Dgedgi. Le troisième frère traversa le grand marais du Lama, et se réfugia avec les siens auprès du roi Dâ. Le roi l'accueillit et lui accorda du terrain pour s'établir avec ses gens.

On ne sait pas quelle ville habitait le roi Dâ; mais, à en juger par l'antiquité de ses édifices et par les usages traditionnels qui subsistent encore, on serait porté à croire que c'était la ville de Cana. Le terrain concédé se trouvait à l'endroit où est actuellement la ville de Agbomé, aujourd'hui capitale du Dahomey. Le nouveau venu éleva une enceinte de murs, et dans cette enceinte construisit des habitations pour lui et les siens; de là le nom d'Agbomé, qui veut dire *dans l'enceinte*. Le nombre de ses partisans, qui se dérobaient à la vengeance du frère resté roi d'Allada, augmentait tous les jours. Des partisans de l'autre frère, qui ne pouvaient, à cause des difficultés de la route, le rejoindre à Porto-Novo, venaient aussi à Agbomé. De cette sorte, l'espace concédé par le roi Dâ devint insuffisant. Jusqu'à trois fois ce réfugié demanda une augmentation de terrain, et réussit à l'obtenir. Mais à la quatrième demande, le roi Dâ, qui commençait à craindre le caractère entreprenant du jeune aventurier, lui répondit : « Voilà que vous bâtissez partout des maisons; vous m'avez l'air de ne vouloir guère vous arrêter. Si je vous accorde encore du terrain, vous finirez par bâtir partout, jusqu'à ce que vous veniez à bâtir sur mon ventre. »

L'aventurier ne répondit pas; mais il se trouvait assez fort pour devenir le maître. Il attaqua le roi Dâ, le fit prisonnier, et se fit lui-même proclamer roi. Ensuite, à côté de son enceinte, il entreprit la construction d'une habitation digne de lui et de sa nouvelle fortune; et quand les fondations furent creusées et qu'il fallut commencer l'édifice, il étendit le roi Dâ au fond de la tranchée, et sur son ventre éleva son premier palais, qui fut appelé Dahomey; ce qui voulait dire *ventre* de Dâ : de là le nom de Dahomey que porte aujourd'hui le royaume. Ce vieux palais existe encore dans la capitale; mais il n'est plus habité par le roi.

La nouvelle puissance devenait chaque jour plus menaçante pour les rois d'Allada, et ceux-ci cherchaient, par des alliances et par tous les moyens possibles, à empêcher ce redoutable voisin de songer à la guerre. On raconte que le roi du Dahomey était obligé d'acheter les fusils aux gens d'Allada, qui les recevaient eux-mêmes du Quidamas. Plusieurs fois le roi d'Allada essaya de ne laisser expédier au Dahomey que des fusils auxquels on avait ôté la pierre à feu. Le stratagème

ne réussit pas longtemps. On comprit la ruse, et pour se venger, on résolut d'attaquer Allada. Le succès couronna l'entreprise, et le roi du Dahomey ajouta à ses possessions le royaume d'Allada. De ce premier exploit à la conquête du pays de Quidda, il n'y avait qu'un pas à faire ; on le fit vers le milieu du siècle dernier.

Voici le récit abrégé de cet événement, dont le souvenir est encore si vif et qui donne la raison de plusieurs usages qui seraient inexplicables sans ce fait.

Les habitants de Quidda (que nous appelons du même nom en écrivant Whydah, si l'on prononce avec les aspirations propres à cette langue) étaient des voleurs de profession, et exerçaient la piraterie sur la lagune dont ils étaient les maîtres. Les maisons de commerce que les gouvernements de France, de Portugal et d'Angleterre possédaient dans la ville, étaient comme les autres exposées au pillage des indigènes ; et pour les protéger, les Européens furent obligés de les clore d'une enceinte défendue par quatre bastions, armés de bonne artillerie. On en retrouve encore aujourd'hui les vestiges.

Au temps dont nous parlons, une armée Dahoméenne jeta une espèce de pont sur le marais de Savi, qui séparait les deux royaumes et qui était d'un passage très-difficile ; elle prit Savi, où résidait alors, selon toute apparence, le roi des Quiddanos, et vint attaquer Whydah. Elle fut battue et forcée de se retirer ; mais un événement inattendu changea le sort des armes. Lorsque les Quiddanos vainqueurs rentraient dans la ville, un détachement de leur armée passa devant le fort anglais. La femme du gouverneur, avec sa longue chevelure déployée, se mit à la fenêtre pour voir passer ces troupes victorieuses. Un soldat qui n'avait jamais vu la longue chevelure des femmes blanches (on sait que les négresses ont les cheveux crépus et courts, comme les hommes), crut ou feignit de croire que c'était quelque animal d'une espèce inconnue et s'écria : « Qu'est-ce que cet animal que je vois? » et il lui tira un coup de fusil qui la blessa à la gorge. Pendant la bataille des noirs entre eux, les trois forts qui avaient à craindre des uns et des autres, s'étaient tenus armés et sur la défensive en attendant les événements ; mais quand le gouverneur anglais vit sa femme blessée et couverte de sang, il ordonna à son artillerie de faire feu. Le fort portugais. entendant gronder le canon, pensa que la lutte était engagée entre les Anglais et les indigènes, et battit en brèche les détachements qui passaient sous ses remparts. Le fort français en fit autant. Ces décharges furent entendues par les Dahoméens, qui n'étaient pas encore bien éloignés ; ils revinrent sur leurs pas, attaquèrent de nouveau les Quiddanos, mis en désordre par l'artillerie des forts, et emportèrent la ville. Ceux qui purent s'échapper se dirigèrent vers l'ouest, le seul chemin possible en ce moment. Ils marchèrent jusqu'à ce qu ils rencontrassent la grande lagune qui décharge ses eaux dans celles de Grand-Popo.

Là, ils se fixèrent et bâtirent une ville nommée aussi Quidda, en souvenir de leur patrie perdue; cette ville existe encore aujourd'hui. Ainsi le Dahomé se trouva en mesure de faire directement le commerce avec les blancs. De là ses richesses, de là son importance auprès des commerçants, qui viennent lui demander les uns son huile de palme, les autres des cargaisons de chair humaine.

Si l'on se dirige du côté de l'Orient, on rencontre les peuples appelés Nangos. Porto-Novo, Lagos, Eppé et Palma en sont les principales villes sur les côtes de la mer. Cette nation s'étend au loin dans l'intérieur et entretient des relations commerciales jusqu'au centre du Soudan, et, selon plusieurs, jusqu'au Maroc par les caravanes. Les Nangos ne sont pas réunis en un seul corps politique, ils forment de petits Etats, souvent en guerre entre eux, sans qu'aucun soit plus puissant que les autres; ce sont les travailleurs les plus énergiques et les plus robustes de ces contrées. On a toujours tiré de leur pays un grand nombre d'esclaves, et ces esclaves, en Amérique, se vendent à un prix qui va quelquefois jusqu'au double des autres. Le roi du Dahomey lui-même recrute ses meilleurs soldats parmi les prisonniers faits sur ces peuples.

Une branche de cette famille mérite, selon le témoignage de plusieurs négociants qui l'on fréquentée longtemps, une attention spéciale : ce sont les Jébous, qui forment un petit Etat sur les limites des Nangos et des habitants du Benin. On cite ces Africains comme les plus honnêtes et les moins superstitieux de la côte. Leurs principales villes sont Odéjebon dans l'intérieur, et Léké sur la côte. Ils vivent isolés et ne permettent à personne de pénétrer jusqu'à Odéjebon. Ceux qui veulent faire le commerce chez eux sont obligés de rester à Léké. Tandis que les autres Nangos se sont laissés asservir sous les pratiques mahométanes, les Jébous, dit-on, auraient résisté à cet envahissement. Cependant les missionnaires ne pourront avoir sur leur compte des renseignements bien assurés, que lorsqu'ils auront pu les visiter.

Nous ne saurions quitter le pays des Nangos sans parler d'Abécouta, cette grande ville fondée il y a si peu d'années et déjà si populeuse. Les naturels d'Abécouta et de ses dépendances s'appellent Egbas Un labyrinthe de marais et de lagunes, dont la navigation est rendue difficile par des arbres que l'on rencontre à chaque pas, relie cette ville à Lagos. Elle est bâtie sur une hauteur formée par d'énormes masses granitiques; un mur d'enceinte qui n'a pas plus de deux mètres de haut, mais qui suffit dans ces pays, la protége contre toute attaque des voisins. C'est l'émule du Dahomey, qui la menace continuellement, mais qui n'ose guère s'en approcher. Le roi actuel s'est imposé le devoir de venger une défaite éclatante que son père Ghézo essuya sous les murs de cette ville. Les meilleures troupes du Dahomey restèrent à cette terrible journée, et l'on voit encore dans le voisinage les restes du camp fortifié

qu'elles avaient établi. On prétend qu'Abécouta contient près de cent mille habitants; n'en comptât-elle que la moitié, ce serait encore une très-grande ville en comparaison des autres. Toujours est-il que les murs d'Abécouta ont un développement de plus de vingt kilomètres, et que la ville est complétement habitée. Les sacrifices humains, qui naguère ensanglantaient cette immense cité, n'y sont plus pratiqués en public; mais en secret on est loin d'y avoir renoncé. Le mahométisme y domine ; il y a plusieurs sectes de protestants avec des écoles, des imprimeries et un journal; les catholiques n'y sont qu'en très-petit nombre.

II

A l'orient du pays des Nangos, se trouve le royaume de Benin ; c'est l'état le plus vaste du vicariat. Découvert dans le quinzième siècle par les Portugais, il fut longtemps exploité par le commerce ; mais de nos jours il est beaucoup moins connu. Il paraît que, tout en ayant sa langue propre, ses lois, son organisation monarchique, il diffère très-peu, dans ses caractères généraux, des peuples dont nous venons de parler.

Outre ces peuplades, le Delta du Niger, et quelques autres points encore sur les bords de la mer, sont occupés par des tribus presque sauvages, qui ne laissent point passer les étrangers sans les mettre à mort, ou du moins sans les dépouiller entièrement. D'autres pays, situés un peu plus à l'intérieur, ne sont guère mieux connus à Whydah, qu'en Europe.

Toutes ces familles, si diverses par la langue, se ressemblent cependant en bien des points, et les savants ne manqueront pas d'en trouver la commune origine et la liaison avec d'autres tribus éloignées par de grandes distances. On n'aura pas non plus de peine à reconnaître des ressemblances avec l'antiquité la plus reculée. On trouvera peut-être que leurs langues, si bigarrées à nos yeux, tiennent, au fond, de ces hiéroglyphes sculptés sur la pierre d'Egypte ; que leurs divinités ont quelque chose de celles qu'on adorait dans les premières sociétés africaines. Du moins, il y peu de temps, les jeunes élèves des missionnaires découvrirent d'eux-mêmes que l'idole de Béelphégor, qui est si commune ici, ressemble beaucoup au sphinx égyptien. On remarquera qu'au Dahomey, et en d'autres localités, un grand nombre de païens portent au cou cette même croix qui est souvent représentée dans la main de certaines divinités de l'Egypte, et l'on en tirera des inductions intéressantes.

Le long de toutes les côtes, les grands et les petits Etats sont gouvernés à peu près de la même manière, et peut-être, si l'on voulait se donner la peine de bien examiner les choses, on se convaincrait qu'au fond il y a là plus de sagesse qu'on ne le croit ordinairement. Vous entendez dire de tous côtés que les monarchies de ces régions ne se soutiennent que par un despotisme absolu ; que la volonté du souverain est la seule

loi; que le plus abrutissant servilisme pèse sur toutes les têtes : il y a du vrai dans ces accusations, mais il faut s'entendre. Si l'on attribue le despotisme sans frein à la personne du chef, rien de plus faux : ce chef, avec toutes les apparences de l'absolutisme, n'en est pas moins enchaîné par les autres chefs particuliers, par ceux qui lui tiennent lieu de ministres, par les anciens usages. Ensuite, rois, chefs, ministres sont enchaînés par les prêtres du fétichisme, qui planent au-dessus de tous et dont les ordonnances n'admettent aucune discussion; ce système est général en Afrique. Le despotisme barbare dont on parle existe donc, non pas exercé par un seul, mais bien par cette espèce d'oligarchie, qui seule a une existence dans une société encore si élémentaire. Le peuple est esclave en masse des rois, puis des chefs et finalement des particuliers, qui se réduisent à un petit nombre. L'esclavage peut porter un autre nom, mais il n'en existe pas moins de fait, et, sondant à fond cet état de choses, on découvre enfin ce qui choque le plus les principes de la morale politique et sociale que nous avons reçue du christianisme, je veux dire l'absolutisme du gouvernement, l'influence des féticheurs, la terrible sanction de leurs ordonnances par la mort des infracteurs. Enfin l'esclavage si enraciné, si obstinément maintenu, avec toutes les iniquités qu'il cause, toutes les cruautés qui le suivent, tant de larmes qu'il fait répandre, est pourtant un remède à des maux beaucoup plus profonds. En effet, où ce régime n'existe pas les hommes vivent à l'état complètement sauvage, se livrant au pillage et au meurtre jusqu'à ce que des voisins mieux organisés tombent sur eux et les emmènent comme esclaves. Le fétichisme, quelque grossier qu'il soit, exerce une influence toute-puissante sur les esprits et permet aux chefs d'établir un certain ordre parmi leurs sujets. Il en fut, du reste, ainsi dès la plus haute antiquité.

Les Portugais, qui les premiers ont fréquenté ces côtes, ont appelé *Feitico* (fétiche), du mot latin *ficticius*, la foule de tous ces objets auxquels les noirs rendent un culte, et qui, d'un pays à un autre, varient plus ou moins de forme et d'espèce. Les forces de la nature qui frappent le plus les sens, la végétation, la foudre, la mer, reçoivent aussi des adorations. Au fond, cependant, tous admettent l'existence d'un Dieu unique et créateur; mais ils ne lui rendent aucun hommage, parce que, disent-ils, il est beaucoup trop au-dessus d'eux et de leurs adorations. Vous les entendriez souvent vous répondre : « Oui, Dieu est le plus fort, mais il est pour les blancs; pour nous, pauvres ignorants, nous ne saurions nous élever au-dessus de nos saints. » C'est ainsi qu'ils nomment leurs idoles. On dirait qu'ils sentent la nécessité d'un intermédiaire entre Dieu et les hommes, et ils le cherchent dans l'œuvre de leurs mains.

Les prêtres sont plus avancés dans leurs mystères, et disent fort bien qu'il existe des êtres inconnus du vulgaire, qui dominent la nature et

tiennent dans leurs mains le sort de l'homme : ils font le mal à qui bon leur semble, tuent ceux qu'ils veulent, et on n'obtient leurs faveurs qu'au prix de fortes contributions. C'est donc une véritable idolâtrie. Au Dahomey notamment, les sectes du fétichisme sont organisées d'une manière compacte, avec une hiérarchie bien ordonnée. Les femmes y prennent part au moins autant que les hommes. Whydah est comme le rendez-vous de tous les fétiches. L'idole de Béelphégor se rencontre à l'entrée de toutes les maisons, et ses petits temples se comptent par centaines. Les serpents ont leurs prêtres, leurs temples, leurs sacrifices. C'est, de toutes les idoles, la plus vénérée et celle qui paraît avoir toujours été la principale. La foudre est aussi une divinité importante ; mais elle est plus spécialement adorée sur les bords du Volta et par quelques tribus de l'intérieur.

Les idées morales ne se lient pas à la religion ; on dirait même qu'elles sont tellement étouffées par la superstition, qu'on n'en retrouve plus les traces. L'idée du bien et du mal moral et de la volonté de Dieu sont choses tout à fait obscurcies. L'homme agit selon la destinée pour laquelle il est né. De là point d'expiation pour les fautes, point de récompenses pour les bonnes actions. La mort conduit à un autre monde, où l'on vit comme dans celui-ci.

Il est vrai que toute vérité n'a pas complètement fait naufrage. Malgré leurs dogmes fatalistes, ils reconnaissent que les maux physiques qui viennent à l'homme sont la conséquence de quelque crime, et que le bien-être est la récompense des bonnes actions. La vérité paraît donc encore au milieu de tant de ténèbres. Il est vrai aussi que parmi la foule, toute abrutie qu'elle est, on rencontre un grand nombre de gens qui ont un peu plus de bon sens, qui reconnaissent Dieu comme auteur de tout bien, et la soumission envers lui comme le devoir de l'homme.

III

Les quatre familles de peuples citées plus haut professent toutes le fétichisme; mais les Nangos ont été envahis par le mahométisme. Leurs fréquentes relations avec le Soudan devaient amener ce résultat, et ce mélange n'a servi qu'à former une absurdité plus complète encore. La pratique des sacrifices humains est intimement liée au fétichisme. Au Dahomey ces sacrifices sont portés à un nombre effrayant, comme aussi sont multipliés à l'infini les différents moyens par lesquels ils sont pratiqués. Dans les lieux où l'influence et la force des Européens ont réussi à abolir ces horreurs en public, on se retire dans le secret, et là on satisfait aux esprits malfaisants qui exigent de telles offrandes.

Les mystères qui se passent dans ces réunions de fétichisme sont impénétrables, et tiennent aux exigences les plus diaboliques. On vous en dit quelquefois assez pour vous laisser deviner que le vulgaire

n'entend rien de ces pratiques. Ce morceau de bois que vous méprisez, vous dit-on, eh bien! sachez qu'il opère de grandes choses; en d'autres circonstances : « Ces sacrifices sont le gage de la conservation du royaume. » D'autres discours encore vous indiquent qu'il existe des communications avec des êtres inconnus qui ont la puissance sur toutes choses, mais surtout celle de faire du mal; et c'est pourquoi les naturels doivent se plier à toutes les exigences des prêtres païens.

Outre la superstition, deux autres raisons concourent à rendre ces massacres plus nombreux au Dahomey. On veut d'abord imprimer le respect de la puissance royale, et, sur des peuples barbares, il n'y a guère d'autres moyens pour faire de profondes impressions que la terreur de la mort. La seconde raison tient à la constitution même du pays, dont la principale richesse consiste dans le nombre des esclaves; dès lors, plus on immole de victimes, plus on fait ostentation de richesses. Une hécatombe humaine équivaut ici à un grand festin où l'on fait des dépenses princières. « Que le roi doit être riche! il doit avoir une armée d'esclaves, puisqu'il en immole un si grand nombre. » Tel est l'effet que l'on veut produire, et l'on réussit à merveille.

L'esclavage est tellement enraciné dans les habitudes du pays, qu'il serait impossible de l'abolir brusquement sans détruire l'organisation de la société. D'après les habitudes reçues, l'enfant suit la condition de la la mère, qui le plus souvent est esclave. C'est à la mère que l'enfant appartient en général, et c'est sagesse dans le pays, où il n'y a pas de mariage fixe. Sans cette précaution, dictée par la nature, les peuples disparaîtraient bientôt. Il y a donc des esclaves qui sont nés en servitude; il y en a aussi qui le deviennent par condamnation. Un coupable qui a commis quelque grand crime, celui qui ne peut payer ses dettes sont réduits en esclavage, vendus et expatriés. Quelquefois un seul porte la peine pour toute une famille. Quand celle-ci déclare qu'elle ne peut payer ses dettes, un des membres est fait esclave et toutes les dettes sont remises, quelle qu'en soit la somme. On voit que c'est une espèce de banqueroute. Ce moyen se pratique surtout chez les Minas. L'enlèvement ou le vol fournit aussi son contingent à l'esclavage; car ici, et assez généralement en Afrique, l'homme est volé comme on ferait d'une marchandise. On saisit un homme sur le grand chemin, on le conduit au loin et on le vend. Je connais à Whydah un individu qui vola un jeune homme à Lagos, passa à Porto-Novo pour le vendre, fut à son tour volé avec sa proie, et enfin vendu au Dahomey. Ce moyen n'est pas en usage au Dahomey, du moins sensiblement, à cause des difficultés qu'il y a pour franchir les limites du royaume.

Enfin, c'est par les razzias surtout que se recrutent les esclaves. Un prince est-il en force, il se dirige vers une ville, l'entoure de ses troupes, l'emporte et en emmène tous les habitants. C'est la principale occupation du Dahomey. Les Nangos se battent souvent entre eux dans le même but;

et, dans le Benin, les villages quelquefois de la même tribu se livrent à ces luttes, dans lesquelles les vaincus deviennent la propriété du vainqueur. Une partie des esclaves restent chez leurs vainqueurs ou dans les pays voisins; mais le très-grand nombre est vendu aux négriers, qui les transportent en Amérique.

Vous me direz sans doute que sur des côtes soigneusement gardées par les croisières la traite des noirs doit être réprimée. Détrompez-vous; on sait toujours éluder la vigilance des croiseurs ; et si le nombre annuel des esclaves embarqués pour l'Amérique a diminué de quelques milliers, cela tient à la difficulté toujours plus grande de trouver des hommes dans le vide que l'on fait autour de soi. Le sort des esclaves embarqués n'a pas besoin de nos élégies pour attirer la pitié; assez d'autres en ont tracé l'émouvant tableau. Le sort de ceux qui restent en Afrique est beaucoup moins affligeant. Le maître a généralement soin de son esclave, souvent même il en prend plus de soin que de son propre enfant ; car il se dit : « L'enfant ne me coûte rien ; l'esclave est le fruit de mon travail, de mes économies, de mes privations; il m'a coûté cher. » Il suffit que le maître comprenne ses intérêts, pour être porté à protéger celui qui fructifie à son profit. Il arrive alors très-souvent que l'esclave fait partie de la famille comme les enfants du maître, et préfère son état à la liberté; car, livré à lui-même, il ne saurait trouver aisément une subsistance assurée. Au Dahomey le gouvernement protége l'esclave, qui, en cas de mauvais traitement, est en droit de réclamer auprès des autorités; et celles-ci peuvent obliger un maître à mieux remplir son devoir, ou même lui soustraire son esclave.

On a toujours fait de belles théories, et l'on en fait chaque jour de nouvelles pour parvenir à civiliser l'Afrique et abolir l'esclavage; mais tous ces efforts deviennent stériles et n'aboutissent qu'à des mots sonores tant qu'on s'obstinera à vouloir se tenir en dehors du christianisme. Depuis des siècles pourtant, il a résolu des problèmes bien autrement difficiles, et seul il pourrait résoudre toutes les difficultés qui, sans lui, tiennent en échec tant de nos modernes philosophes. On a mis la philantrophie à la place de la charité chrétienne, et il n'est pas étonnant qu'on soit toujours dérouté. L'esclavage est une plaie sociale qui provient de l'absence de tout ce que le christianisme nous enseigne : l'amour du prochain, les devoirs mutuels des supérieurs et des inférieurs, l'obligation du travail comme expiation et comme remède du premier péché et de ses conséquences. Otez ces principes, il ne reste plus que la haine de son semblablable, l'injustice du plus fort ou du plus rusé, l'oisiveté avec tous les désordres qu'elle enfante. On dit que l'Angleterre dépense cinquante millions par année pour la répression de la traite des noirs ; rien de plus louable assurément. Mais nous, qui voyons de nos yeux ce qui se passe, nous pouvons assurer, sans crainte d'être démentis, que cette somme énorme ne diminue pas d'un seul le nombre des esclaves qui gémissent

sous les conséquences du péché de notre premier père. Si, au lieu de cinquante millions qu'on dépense en marine, on dépensait seulement cinq millions pour la fondation de missions et l'entretien de missionnaires, il ne se passerait pas de jour qu'il ne s'élevât de toutes ces côtes vers le ciel un concert unanime d'actions de grâces.

Que réellement le christanisme porte ses fruits de bénédiction envers les esclaves, ici comme partout où il a été établi, nous le verrons dans un instant, et nous verrons aussi que, dans les desseins de la miséricorde de Dieu, c'est précisément l'esclavage qui a donné naissance au christianisme sur les côtes d'où les avait arrachés une injuste cupidité.

IV

Il y a d'autres plaies qui rendent plus misérable encore l'état de ce peuple. Le plus grave est sans contredit l'absence du mariage, qui est remplacé par une polygamie abrutissante. Dans d'autres contrées, comme l'Inde, la Chine ou le Japon, la polygamie est certainement une triste chose; mais au moins il existe une espèce de mariage qui sert à constituer une famille, et met quelques bornes au torrent du désordre. Ici rien de semblable. Non-seulement le mariage est inconnu, mais on n'a pas même l'idée d'une union tant soit peu sérieuse. On conçoit dès lors que les liens de famille n'existent pas et l'on comprend aussi pourquoi dans le droit domestique c'est à la mère et non pas au père que l'enfant appartient. La mère seule en supporte la charge, jusqu'à ce qu'il soit capable de pourvoir aux besoins de sa vie.

Voilà les véritables causes de la dépopulation en Afrique. Vous trouverez des auteurs qui l'attribuent au commerce des esclaves que l'on transporte en Amérique ou en Arabie, et à l'état de guerre permanente que se font les peuplades africaines entre elles. Je ne nie pas que ces causes n'exercent une certaine influence; mais cette influence est bien minime en comparaison de ce que je viens de signaler. Le nombre des esclaves embarqués est inférieur à celui des émigrants libres qui chaque année abandonnent l'Europe, surtout si l'on compare la surface de l'Afrique, qui est quatre fois plus grande que celle de l'Europe. L'état de guerre permanente ne tue pas autant de monde qu'on pourrait le penser. On se bat ici à peu près comme faisaient en Europe, il y a quelques siècles, certaines compagnies de mercenaires.

Quoi qu'il en soit, ce sera une rude tâche d'amener dans le droit chemin de l'Evangile des brebis qui sont si loin du bercail, surtout si vous ajoutez que les féticheurs, si justement redoutés, défendent aux indigènes d'embrasser le christianisme, sous peine de mort. Mais la Providence ne trouve pas d'obstacle insurmontable. Voici comment elle a implanté sur ce sol indiscipliné les premiers germes de la religion.

Les découvertes des Portugais ouvrirent ces contrées au commerce.

Ils établirent des factoreries sur les bords de la mer, et commencèren ainsi à jeter quelque semence de christianisme. Plus tard, l'Amérique, et surtout le Brésil, envoya aussi ses négociants, qui se fixèrent sur ses côtes. Les descendants de ces blancs se sont peu à peu mêlés et confondus avec les indigènes. Mais les souvenirs chrétiens se sont conservés malgré le manque de tout secours religieux. Un nouvel élément est venu grossir le nombre des premiers chrétiens. Il y eut une époque où beaucoup d'esclaves furent transportés du pays des Nangos dans le Brésil. Ce pays du Brésil, malgré les malheurs des temps modernes, est un de ceux où la religion catholique exerce une très-grande influence. Par suite, les Africains furent traités avec humanité. Sous des maîtres indulgents, ils eurent le temps de former des familles qui, bien que nées sur le sol américain, conservèrent la langue et le souvenir de leur patrie. Bon nombre d'entre eux obtinrent la liberté, et revinrent faire le commerce à côté de leurs anciens maîtres. Presque tous avaient reçu le baptême dans les jours de leur esclavage, et, quoique généralement peu instruits dans la foi, ils ont rapporté des habitudes chrétiennes. Ils traitent leurs esclaves à peu près comme ils ont été traités eux-mêmes. Si l'esclave se conduit bien, il rentre dans l'intimité de la famille, et ne se vend plus ; ses enfants sont enrôlés sous la bannière du christianisme, et le baptême est comme une espèce d'affranchissement qui fait considérer l'enfant de l'esclave comme s'il était l'enfant du maître. Cette influence du christianisme a été si puissante, que, même dans la langue du pays, dans le langage des naturels, les noms de *Blanc*, de *Chrétien* sont synonymes de *Seigneur*, de *Libre;* tandis que *Noir* ou *Païen* équivaut à *serviteur*, *esclave*. Au Dahomey surtout on appelle *Blancs* tous les chrétiens, fussent-ils d'ailleurs noirs comme l'ébène. Les naturels païens, même les plus haut placés près du roi, se disent ouvertement ses esclaves, fléchissent le genou devant lui, se couvrent de poussière la tête et le corps ; tandis que les chrétiens, tout en étant noirs, ne saluent le roi qu'à la manière européenne.

La loi qui défend le baptême pour les indigènes, le permet pour ceux qui sont attachés aux blancs, soit comme esclaves, soit à un autre titre. Toutes les fois que l'un des parents est chrétien, les enfants peuvent toujours être baptisés; en outre, un prêtre quelconque peut faire jouir un enfant du bienfait de la régénération. Un bon nombre de païens même veulent que leurs enfants soient baptisés, et ainsi les naturels fournissent leur petit contingent.

Voilà donc trois sources de fidèles : les descendants des Européens, les esclaves libérés revenus dans leur patrie après avoir reçu le baptême, et les indigènes. Ces trois classes se distinguent principalement à Whydah. Les uns ne parlent et ne comprennent que la langue portugaise; les naturels avec le portugais parlent la langue indigène; les chrétiens qui ont été esclaves au Brésil parlent presque tous le nango

et le portugais. Ceux mêmes qui sont nés à Whydah de parents nangos parlent rarement la langue du pays ; c'est qu'ils habitent un quartier à part. Tous enfin parlent le portugais, qui est parlé aussi par un bon nombre de païens. C'est pourquoi nous avons conservé comme langue sacrée la langue portugaise, qui relie toutes ces tribus diverses. Il nous arrive souvent de compter parmi nos auditeurs des Minas, des Dahoméens, des Nangos, qui tous écoutent la parole de la foi en portugais, et qui ne pourraient nous comprendre si nous parlions n'importe laquelle des langues indigènes.

Il nous serait difficile de donner la statistique du nombre des chrétiens disséminés entre le Volta et le Niger ; nous ne pouvons fournir qu'un simple aperçu basé sur l'estimation que nous avons pu faire jusqu'ici. Parmi les Minas, il y a des chrétiens en petit nombre disséminés sur différents points. Agoué est, de tous ces pays, le plus grand centre des chrétiens. Dans cette ville existe une chapelle pourvue de tout ce qui est nécessaire à l'exercice du culte ; c'est l'œuvre d'un des esclaves libérés revenus du Brésil. A son retour, il s'établit à Whydah et fit une belle fortune dans le commerce. Il songea alors à élever une petite chapelle à Agoué, où il possédait une importante maison, et la décora somptueusement pour le pays ; rien n'y manquait : il y mit jusqu'à un carillon de cinq cloches. Il allait bâtir une grande église au milieu de la ville pour le bien de tous, lorsque la mort vint l'enlever à ses projets.

Whydah est comme le centre du culte chrétien ; les païens eux-mêmes reconnaissent que la chapelle du fort portugais est la demeure du Dieu suprême. Il y en a qui viennent devant la porte de notre église, se mettent à genoux avec les cérémonies en usage devant le roi, et à haute voix adressent à Dieu des prières dans leur style, soit pour lui demander une grâce, soit pour le remercier d'une faveur reçue. Quelquefois des familles entières viennent adorer Dieu dans son temple, surtout à la mort de quelque parent ; ils se tiennent toujours hors de l'église, devant la porte principale ; il en est qui offrent de l'huile de palme pour être brûlée devant Dieu.

Plusieurs Portugais, qui connaissent depuis longtemps la côte, assurent qu'il y avait autrefois une chapelle dans le royaume de Benin, d'autres disent dans celui de Jébous, et qu'elle existe encore avec quelques objets sacrés que les naturels conservent soigneusement comme les fétiches des blancs. Voilà, je crois, tout ce qui peut rester des premiers missionnaires qui accompagnèrent les Portugais au temps de leurs expéditions maritimes. Quant à l'état actuel du christianisme, tel que nous avons pu l'apprécier dans nos explorations apostoliques, nous ne craignons pas d'exagérer si nous portons à trois mille le nombre total des catholiques, surtout en y comprenant ceux qui vivent sur les côtes de Benin et jusqu'au Niger, et au sujet desquels nous n'avons que des informations confuses.

Une société de Bâle a fondé un établissement dans les environs de Quidda ; à Porto-Novo et à Agoué, il y a eu des écoles protestantes qui n'existent plus aujourd'hui ; à Whydah, nous avons une mission wesleyenne ; à Palma, Abécouta, Badagry et Porto-Novo, se trouvent des missionnaires méthodistes et anglicans ; mais Lagos est pour eux le pays le plus important. Le nombre de leurs adhérents est restreint, et tous viennent des colonies anglaises et principalement de Sierra-Leone. Lagos, qui est le centre du gouvernement anglais, compte tout au plus deux cents individus appartenant au protestantisme ; si nous en donnons autant à Abécouta et que nous en ajoutions encore deux cents, ce qui est beaucoup, disséminés entre le Volta et le Niger, nous ne serons pas loin de la vérité en portant à six cents le total des protestants partagés en quatre sectes différentes. La population du littoral, depuis le Volta jusqu'à Palma, ne s'élève pas à plus de cent mille habitants ; sur la côte de Benin jusqu'au Niger, nous n'avons aucune donnée qui nous permette de présenter un chiffre même approximatif[1].

V

Un voyageur[2] raconte en ces termes les terribles péripéties de sa course aventureuse sur l'un des affluents innombrables du Niger :

« Nous découvrions sur les deux rives des traces nombreuses de culture et d'habitations; mais aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, culture, villes et villages paraissaient submergés par l'inondation. Les affluents du fleuve, grossis par les pluies de l'intérieur, montaient rapidement. Le courant nous emportait dans la direction de l'Est, sans nous permettre d'atterrir nulle part. Après une journée brûlante, le soleil se coucha dans toute sa gloire derrière les montagnes de l'Yorriba, lançant jusqu'au zénith des rayons colorés des plus radieuses teintes du prisme. Néanmoins, tout admirable qu'était l'aspect du soleil, il annonçait un prochain orage. Bientôt le vent siffla à travers les hautes tiges des joncs, et l'obscurité enveloppa la terre comme d'un linceul. Impatients de débarquer n'importe où et de trouver un asile quelconque pour la nuit, nous nous mîmes nous-mêmes à ramer pour remonter le courage abattu de nos hommes. Nous gouvernions à la vive lueur des éclairs ; réfléchis sur la surface de l'eau, ils nous servaient de phares pour éviter les nombreuses petites îles entre lesquelles nous descendions silencieusement. De temps en temps nous apercevions tout près de nous les lumières de lampes brûlant dans des cases de très-bonne apparence ; nous entendions distinctement les voix des habitants ; mais tous nos efforts pour les atteindre échouaient contre les impénétrables marécages qui bordaient le courant,

(1) Annales, novembre 1864.
(2) Un des frères Lander. *Le Niger,* 453.

véritables labyrinthes de joncs, de roseaux et d'immenses plantes aquatiques. Quelques-unes de ces lumières, après nous avoir attirés longtemps à leur poursuite, s'effaçaient tout à coup dans les ténèbres ; d'autres semblaient danser autour de nous, sans que nous puissions reconnaître leur gisement et leur nature ; des voix semblaient nous appeler d'un rivage invisible ; puis tout devenait silencieux, sombre et solitaire. Nous pouvions nous croire les jouets d'un rêve ! Après trente mille de cette navigation pénible, nos hommes étant à bout d'efforts et de forces, nous nous sommes résignés à la nécessité, et, après un repas frugal de riz froid et de miel arrosé de l'eau du fleuve, nous avons laissé le canot suivre le courant. Mais alors nouveau fléau, contre lequel nous n'étions pas préparés : un nombre incroyable d'hippopotames se sont élevés sur le fleuve ; et, nageant, hennissant, plongeant tout autour de notre embarcation, nous ont mis dans un imminent danger. Nos gens qui, de leur vie, n'avaient été exposés sur l'eau à la rencontre de si formidables animaux, furent saisis d'une terreur qu'augmentaient encore de terribles coups de tonnerre et l'épaisseur des ténèbres entrecoupées seulement par de livides et rapides éclairs. Ils nous disaient que les hippopotames faisaient souvent chavirer les canots, et qu'alors il n'y avait plus de salut possible. Pendant qu'ils parlaient ainsi, les monstrueux animaux nous serraient de si près que nous eussions pu les toucher de la crosse de nos fusils. Dans l'espoir de les effrayer je fis feu sur l'un d'eux, et je crois que le coup porta ; car tous, s'élançant à la surface, nous poursuivirent avec tant de rapidité qu'il nous fallut les plus vigoureux efforts pour maintenir quelque avance sur eux. L'explosion d'un second coup de fusil fut suivie d'affreux hurlements, mais qui semblaient s'éloigner. S'ils eussent renversé notre canot, nous aurions payé cher cette rencontre. Seuls, deux hommes de notre équipage ne perdirent pas la tête d'épouvante comme leurs camarades. Bientôt, ayant distingué au nord du fleuve une sorte de chaussée naturelle, je proposai d'y atterrir ; mais nos gens dirent que s'ils n'étaient pas tués par *les éléphants d'eau*, ils seraient certainement la proie des crocodiles. Nous avons continué de voguer. A minuit, la tempête était dans toute sa force. A trois heures, nous vîmes les étoiles scintiller comme des diamants au-dessus de nos têtes : il nous fut permis de prendre terre à un petit village de pêcheurs, où nous payâmes de quelques aiguilles les grands feux qui séchèrent nos habits. »

VI

Sur la Côte des Esclaves, écrit le P. Courdioux, la flore est encore à décrire. Dans ces magnifiques forêts, sur les bords de ces lagunes et dans ces vastes clairières, le botaniste trouverait une ample moisson de plantes utiles. Le ronier y croît facilement : c'est une espèce de palmier dont le fruit est comestible et dont le parenchyme donne une huile

exploitable ; les baobabs, les fromagers, géants des végétaux, font l'ornements des campagnes. Les morées, les malvacées, les hibiscus donnent des écorces textiles. Le cocotier ne pousse que près de l'habitation de l'homme, dont il est toujours le fidèle compagnon. Il croît rapidement et peut, dans un avenir prochain, devenir une branche de notre commerce. Le coton, le gingembre, le poivre, l'arbre à beurre, sont les éléments d'un négoce encore restreint, mais qui prend chaque année plus d'extension. D'autres végétaux tels que le tabac, le café, la canne à sucre, le cacao et une infinité de plantes fibreuses, ne demandent qu'à être cultivés en grand, pour donner les plus heureux résultats.

Toutefois, le roi des végétaux dans ces parages, l'arbre providentiel qui fournit presque à tous les besoins du nègre, c'est le palmier à huile. Ce palmier à la tête élégante, mais au tronc souvent irrégulier et raboteux, atteint une hauteur moyenne de six à sept mètres. Il croît avec une extraordinaire abondance sur toute la Côte des Esclaves, principalement dans les Etats de Popo, de Porto-Novo et du Jébou, où il forme d'immenses forêts qui affectent de suivre les dépressions du sol et les endroits humides. Il se multiplie de lui-même et ne demande aucun entretien. Deux fois par an les indigènes font la récolte des fruits du palmier. Chaque arbre produit deux ou trois régimes ou grappes, et chaque régime de mille à quinze cents fruits. Ceux-ci ont un peu l'apparence de grosses cerises, et, comme elles, se composent de chair et de noyau. On les détache de la grappe au moyen d'une hachette. Lorsqu'on a récolté une quantité suffisante de ces fruits, on les met dans une fosse pratiquée dans une terre argileuse. Après avoir versé une petite quantité d'eau sur les fruits, deux ou trois hommes entrent dans la fosse, et, se tenant au moyen de bâtons, écrasent ces fruits avec les pieds pour en détacher la pulpe. On jette ensuite une plus grande quantité d'eau dans la fosse; et l'huile, qui arrive à la surface en écume jaunâtre, est recueillie au moyen d'une calebasse, puis versée dans de grands pots placés près de là sur des brasiers, où elle subit une ébullition prolongée. Elle est très-liquide, d'une belle couleur rouge-orange, et sent très-bon pendant qu'elle est chaude. Le nègre, après cette opération qui demande à peine quelques heures, n'a plus qu'à transporter l'huile dans les comptoirs ou factoreries européennes pour l'échanger contre nos produits. On sait que l'huile de palme arrive en Europe à l'état solide comme une graisse épaisse. On l'emploie dans la savonnerie et dans la fabrication des bougies. Une seule maison de Marseille a expédié, en 1868, quarante-deux navires à ses comptoirs, et en a retiré 15,000 tonnes d'huile.

Après l'élaïs, vient encore un autre végétal d'une certaine importance pour le commerce, c'est l'arachide que nous avons déjà souvent nommée. Cette plante, ajoute le P. Courdioux, est de la famille des *Légumineuses* (arachis hypogea). Elle croît de préférence dans les terrains légers.

Aussitôt après les premières pluies, le nègre trace d'étroits sillons et sème, à un pied ou deux de distance, la graine de l'arachide. Jeune, cette plante a un peu l'aspect de la luzerne clair-semée ; en grandissant, elle tend à s'incliner et à ramper tout autour de sa tige. Ce qu'elle présente de plus bizarre, c'est son mode de fructification. Dès que la floraison est terminée, les pistils fécondés se dirigent vers le sol, y pénètrent et y achèvent la maturité du fruit, sorte de petite amande généralement un peu comprimée vers le milieu. Chaque plante produit plusieurs amandes dont l'enveloppe est une coque tendre, rugueuse et parsemée de petites cavités comme un dé à coudre[1].

VII

Le P. Noché, se rendant au Dahomey, écrivait d'Acra, le 9 janvier 1864 :

« Le 31 décembre, nous rencontrâmes des nègres pour la première fois. Nous nous trouvions, au lever du soleil, vis-à-vis d'un pays qu'on nomme Grand-Sester. Aussitôt notre navire est entouré d'une multitude de pirogues, formées de simples troncs d'arbres creusés. Les noirs qui les dirigeaient montèrent à bord pour nous vendre des fruits sauvages, des patates, des bananes, des papayes. On leur donnait en paiement quelques bouteilles de tafia.

» Parmi ces noirs nous en rencontrâmes un qui savait quelques mots de français, nous le gardâmes avec nous en qualité de pilote pour nous indiquer les écueils, qui sont assez nombreux aux approches du cap des Palmes. Il nous dit qu'au village de Garowai nous trouverions de la bonne eau pour renouveler notre provision : c'est un renseignement précieux ; nous prîmes la résolution d'en profiter, et nous jetâmes l'ancre. Lorsqu'il y a longtemps qu'on vogue sur l'Océan, on éprouve beaucoup de plaisir de revoir la terre de près, et il semble même qu'on sente le besoin de la presser sous ses pas : telles étaient du moins nos impressions ; aussi acceptâmes-nous volontiers la proposition que nous fit le capitaine de l'accompagner à la côte. Nous avions aussi une autre pensée, celle de faire une première étude de ces peuples sauvages, et de recueillir quelques notes qui pourraient plus tard être utiles à notre Société.

» En une demi-heure, la chaloupe nous eut transportés sur la plage. Les noirs, qui nous avaient aperçus, s'étaient réunis en grand nombre pour nous attendre. Notre guide comprenait leur langage ; ils l'invitent à les suivre, et voilà que nous nous avançons par un étroit sentier vers le centre de la forêt. A peine avions-nous fait cent mètres de chemin, que nous arrivions à la ville de Garowai. Je l'appelle ville, car elle a des

(1) *Missions catholiques*, 1877.

remparts, si l'on peut donner ce nom à une enceinte formée avec de grands piquets entrelacés de branches d'arbres. Cette ville a aussi sa porte d'entrée : c'est une ouverture d'environ cinquante centimètres, fermée par une claie en bambous. Les maisons sont pauvres et petites, les murs sont faits de branchages et les toits couverts de feuilles ; mais elles sont gracieuses et bien travaillées : on dirait une soixantaine de ruches d'abeilles éparpillées sur le sable Le bord du toit descend jusqu'à un mètre du sol, et la porte est si basse qu'il faut ramper pour la franchir. Point de cheminée à l'intérieur ; on n'en a pas besoin, car la cuisine se fait en plein air.

» Dès que nous arrivâmes, nous fûmes reçus par le roi et les anciens du pays. Pendant que notre capitaine traitait des conditions auxquelles il pourrait prendre de l'eau, nous étions l'objet de la curiosité générale et surtout des enfants : celui-ci se suspendait à notre bras, celui-là écoutait avec étonnement le tic-tac de notre montre. Mais ce qui les intriguait le plus, c'était la croix que nous portions à la ceinture. Oh ! combien alors nous regrettions de ne pouvoir nous faire comprendre, pour leur prêcher notre sainte religion ! Nous y suppléâmes de notre mieux par les gestes. Nous leur montrions la croix et en même temps le ciel ; puis nous pressions contre nos lèvres le signe sacré de notre rédemption. Alors ils voulaient tous nous imiter, et ils se disputaient notre christ pour le baiser à leur tour. Pauvre peuple ! il est encore du nombre de ceux qui n'ont jamais vu de missionnaire, et qui n'ont pas la moindre connaissance de l'Evangile ; et cependant c'est un peuple qui paraît bon, affable et hospitalier. Volontiers nous serions restés au milieu d'eux, si notre mission ne nous eût appelés ailleurs. Espérons que bientôt l'heure du salut sonnera pour les pauvres habitants de Garowai. Puisse notre apparition de quelques heures, puissent les médailles que nous avons distribuées aux enfants, les caresses que nous leur avons prodiguées, avoir préparé un peu leurs cœurs à la réception de la bonne nouvelle, en leur faisant aimer les *Pères blancs* et connaître l'instrument de notre salut !

» La nuit allait tomber quand le roi vint nous convier à partager son repas, qui consistait en quelques poissons grillés et quelques fruits sauvages. Nous étions déjà trop en retard pour accepter son invitation ; nos barriques étaient pleines d'eau, et nous dûmes prendre congé de ce bon peuple. Nous reprîmes l'étroit sentier de la forêt qui conduit à la mer, nous remontâmes dans notre chaloupe et nous partîmes.

» Les jours suivants, après avoir doublé le cap des Palmes, nous fîmes halte devant Fiestowa-Rocktowa et Cavalli. Notre capitaine avait mission d'y engager 22 Kroumans : ce sont des nègres qui doivent servir pendant deux ans comme ouvriers ou domestiques au Dahomey. A cette occasion, nous eûmes la visite de trois rois sauvages. C'est un singulier spectacle que celui de ces Majestés du désert. Celui que nous avons vu à Garowai n'avait pour tout costume qu'un bandeau de mauvaise étoffe autour des

reins; mais ceux qui vinrent à bord, quoique mieux habillés, n'étaient pas moins grotesques : ils portaient un grand chapeau français qu'ils avaient acheté au passage de quelque navire, puis un habit de cocher de fiacre; avec cela point de pantalons, point de bas, point de souliers; c'est leur faire un grand cadeau que de leur donner une pipe de tabac. Nous les invitâmes à dîner, ce qui parut les flatter beaucoup; mais c'était un curieux spectacle, et nous ne savions pas s'il fallait rire ou les plaindre de leur embarras : le couteau, la fourchette, la cuiller étaient pour eux des instruments nouveaux, dont ils ignoraient l'usage; en sorte que tantôt ils mangeaient la viande avec les doigts, et tantôt ils prenaient le pain avec la fourchette : bref, nous étions plus occupés à les voir manger qu'à prendre notre repas. Le soir on leur fit quelques cadeaux, et ils se retirèrent contents, avec ceux de leurs sujets qui les avaient suivis à bord[1]. »

CHAPITRE XI

LA MISSION DE WHYDAH.

I

Le gouvernement français, dit le P. Borghero, voulut bien nous transporter sur un de ses navires et nous faire présenter aux autorités Dahoméennes par un de ses représentants. Ce fut le 19 avril 1861, le lendemain de notre arrivée, qu'eut lieu cette présentation. Tout alla au gré de nos désirs. Le navire de guerre qui nous avait amenés, la protection française sous laquelle nous étions abrités, la nouveauté de la chose, le respect et la considération dont nous étions l'objet de la part des blancs, tout servit à frapper les indigènes et à nous donner une véritable importance. Il y eut plus : des dispositions providentielles nous conduisirent comme par la main. Quelques jours avant notre arrivée, les événements les plus bizarres, et tels qu'on n'aurait jamais pu les imaginer, détermi-

(1) Annales, mai 1864.

nèrent l'évacuation du fort portugais par ceux qui l'avaient occupé jusque-là. Ce fort a été abandonné par le gouvernement portugais en 1825, puis à différentes reprises occupé par des particuliers. Il se trouva définitivement vide trois jours après notre arrivée. Depuis trente-six ans il était censé appartenir, par droit de patronage, au roi du Dahomey, et, à la grande satisfaction des chrétiens, il nous fut concédé par le gouvernement du pays avec le consentement de ceux qui, dans l'opinion publique, représentaient encore les droits du Portugal. Il ne restait à la vérité que des ruines ; mais au moins nous avions un abri. Dans le principe, tout en remerciant la Providence qui nous avait préparé cette demeure, nous ne soupçonnions pas même l'importance de ce fait. Nous comprîmes ensuite que c'était le seul endroit que nous pouvions habiter pour jouir de quelque considération publique en qualité de missionnaires. Selon des traditions qui datent de loin, c'est ici que Dieu possède son temple et reçoit un culte convenable ; c'est le siége du christianisme pour le Dahomey et le lieu où les indigènes viennent quelquefois honorer le Créateur ; c'est encore ici que le roi envoie son représentant faire hommage au Dieu suprême ; et, d'après les idées reçues, on ne saurait concevoir un autre endroit où ces hommages pussent être présentés. Si nous avions été logés ailleurs, on nous aurait considérés comme de simples particuliers et nous serions restés isolés, comme dans un désert, au milieu d'une ville populeuse, tandis que dans le fort portugais nous nous sommes trouvés, à notre insu, placés parmi les grands personnages du royaume, du moins aux yeux du peuple qui nous croit les grands amis du roi, puisque nous habitons sa maison, et qu'on nous rend les mêmes honneurs qu'aux princes du pays. Toutes ces circonstances eurent pour effet de nous sauver du mépris dont, sans cela, nous aurions été l'objet.

Dans le principe, malgré tout ce qui se réunissait en notre faveur, on nous regardait avec une certaine défiance et l'on n'était pas sans crainte à notre sujet. Chacun se demandait ce que nous allions devenir; car, dans un pays où tout dépend du roi, on ne saurait jamais arrêter une idée, porter un jugement, avant que la parole royale ait prononcé son arrêt. Nous n'étions pas des marchands, notre extérieur annonçait tout autre chose : le roi sanctionnerait-il notre installation définitive? c'est la question qu'on se posait de tous côtés. Il est vrai que, dès le commencement, à l'occasion de quelques cadeaux que nous eûmes soin d'envoyer à Sa Majesté, nous avions été proclamés les amis du roi; mais ce n'était là que du provisoire. Nous ne pouvions être assurés d'une position stable que lorsque nous serions allés en personne à la capitale pour y connaître le roi, en être connus et entendre de sa bouche ses volontés sur nous. Il s'écoula huit mois avant que nous pussions entreprendre ce voyage à la capitale. Pendant ce temps on nous permit de réparer notre habitation et l'église, mais rien de plus. Dans ma visite à la capitale le

roi déploya toute sa puissance, étala tout son luxe, et l'on parle encore de cette réception parmi les indigènes, même les plus éloignés d'Abomé. Il accéda à toutes nos demandes, nous confirma la possession du fort portugais, nous donna pleine liberté en matière religieuse envers les chrétiens, nous assura de sa protection et, à différentes reprises, nous exprima sa satisfaction de notre arrivée dans ses Etats. Il ne faudrait cependant pas croire que toutes ces démonstrations et ces assurances nous mettent à l'abri des misères qui ne manquent jamais d'être suscitées contre tout étranger. Comme nous ne faisons pas le commerce, le roi voulut bien nous exempter de tout tribut ; mais un pays qui n'admet les étrangers que pour l'utilité commerciale qu'il en retire, doit trouver fort mal commode que nous ne donnions pas aux chefs les avantages des autres commerçants. A le bien prendre, toutes les dépenses que fait la mission profitent au pays ; mais les chefs ne considèrent pas les choses à ce point de vue, et comptent pour rien ce qui n'entre pas directement dans leur caisse ; aussi cherchent-ils par tous les moyens une compensation.

Lorsque la foudre incendia notre habitation, les autorités, loin de venir à notre secours, nous ont condamnés à de fortes amendes et ont voulu nous imposer des actes contraires à notre conscience, et, sur notre refus de les accomplir, ils nous ont mis en prison. Ces choses sont dans les habitudes du pays. On voulait nous soutirer de l'argent : nous le savions, et, si l'on n'avait pas donné à l'amende dont on nous frappait une forme idolâtrique, nous l'aurions payée sans attendre une violence ouverte. Dans ces circonstances mêmes nous avons été traités avec des égards inaccoutumés ; car on nous permit de rebâtir notre maison et on s'est abstenu de la piller, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si l'accident avait frappé un indigène, eût-il été le premier personnage du royaume. Tous les témoignages de respect et d'estime que l'on prodigue ici, comme toutes les tracasseries que l'on vous fait souffrir, ne sont que des moyens de vous tirer de l'argent. Ailleurs on est bien moins poli : on vous dépouille de tout sans cérémonie, et c'est beaucoup si on vous laisse la vie. Ici, les indigènes eux-mêmes sont plus que nous exposés à être privés de leurs biens par ceux qui croient y avoir droit en raison de leur puissance. Personne, si élevé qu'il soit, ne peut se sauver des usages admis. Ainsi le Jévoghan, qui, sans contredit, est un des premiers personnages auprès du roi, et qui, depuis trente ans, gouverne Whydah au nom du monarque, quelques jours après nous avoir condamnés à l'amende que vous savez, à cause de notre incendie, fut appelé par le roi à la capitale pour assister aux solennités d'usage ; au moment de l'invitation il se trouvait indisposé, et il fut obligé de retarder sa marche de quelques jours. Ce retard fut cause qu'aussitôt arrivé, lui et sa suite, qui se composait de tous ceux qui avaient assisté à notre condamnation, furent mis aux arrêts, et ce haut personnage fut condamné à une amende qu'il

ne put payer qu'après bien du temps et avec des extorsions de tous genres sur ses administrés. Peu de temps après, le Méhou, qui est le premier personnage du royaume après le roi et qui avait condamné le Jévoghan, fut à son tour mis en accusation par les autres chefs et obligé de payer une grosse amende ; mais nous n'en savons pas le motif.

Quand je fus revenu d'Abomé, après que l'essentiel de notre établissement eût été régulièrement approuvé par le roi, nous pûmes en assurance mettre la main à l'œuvre, et c'est de ce moment que nous devons dater le commencement de notre mission. Nous étions quatre prêtres, et nous nous partageâmes le travail de la manière que nous jugeâmes la plus propre à produire de bons résultats.

J'ai déjà dit que le christianisme est admis au Dahomey; mais pour les indigènes il ne fait que représenter le culte du Dieu suprême, dont ils ne s'inquiètent guère. Dans son intégrité, en tant qu'il reconnaît la loi de Jésus-Christ, il n'est permis qu'aux étrangers d'origine et à ceux qui leur sont attachés. Le fétichisme est assez éclairé pour comprendre que, si l'on admettait la connaissance de Jésus-Christ et que l'on permît son culte, les chétiens finiraient par tout occuper. D'un autre côté, il serait impossible de supprimer toute espèce de relation avec le Dieu suprême, dont une certaine connaissance est généralement répandue. On s'est donc attaché à un moyen terme, en permettant une espèce de déisme. J'aime à vous transcrire ici le passage d'une lettre que j'ai reçue dernièrement d'un jeune homme sorti de la famille royale du Dahomey. Après m'avoir félicité de ce qui avait été imprimé dans les Annales de la Propagation de la Foi au sujet de son pays, il s'exprime ainsi en parlant des Dahoméens : *Ne trouvez-vous pas qu'ils sont un peuple assez raisonnable envers les étrangers... qui viennent dans leur pays? J'ai la conviction qu'ils écouteront les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ mieux que d'autres. Déjà ces peuples ont connu le véritable Dieu qui a créé le monde : on le nomme* Se *dans la langue dahoméenne; seulement ils ne connaissent pas qu'il y a un Homme-Dieu venu sur la terre pour nous délivrer du péché originel et des autres que nous avons commis.* Mais qu'est-ce que la connaissance de Dieu sans Jésus-Christ? Elle a toujours été admise, et le monde n'en est pas moins resté dans l'idolâtrie.

Voici maintenant en quoi consiste l'hommage public que le roi fait rendre au vrai Dieu. A l'approche de la fête de saint Jean-Baptiste, titulaire de notre église, nous en donnons avis au Jévoghan; celui-ci, le 23 juin au soir, envoie une petite quantité d'huile de palme pour l'église, et nous fait dire que c'est de la part du roi, qui l'offre à Dieu. Quelque petite que soit la chose, c'est toujours un hommage. Une ou deux fois dans l'année, le roi nous envoie encore saluer et nous fait demander de prier pour lui. Ce qui est peut-être plus significatif, c'est la conduite du Jévoghan soit quand il part de Whydah pour se rendre à Abomé, soit lorsqu'il en revient. Alors il est obligé de visiter au moins les trois

forts et, si le temps le lui permet, quelques-uns des principaux négociants. Ces visites sont de simple politesse ; mais, arrivé chez nous, il y a plus : nous le recevons à la grande porte extérieure, et là on échange les premiers compliments. Pendant que nous l'introduisons dans le fort, il nous demande la permission d'entrer dans l'église et d'y prier pour le roi, pour lui et pour tout le peuple ; il nous suit avec les principaux chefs. Les soldats et les musiciens qui l'accompagnent restent en dehors et font silence. Pendant que nous récitons au pied du maître-autel des prières pour la conversion et la conservation du roi et de ses sujets, le Jévoghan et son entourage se tiennent à genoux au milieu de l'église et prient aussi à leur manière. Au commencement le Jévoghan eût voulu que nous lui présentassions l'eau bénite à l'entrée de l'église, car il sait que tel est l'usage des chrétiens ; mais nous nous excusâmes en lui représentant que nous ne pouvions le faire à l'égard des païens. Depuis lors, de son propre mouvement, il va la prendre lui-même au bénitier qui est près de la porte et s'en asperge la figure. Entrer dans le fort avec accompagnement de soldats en armes, entrer à l'église comme je viens de vous l'indiquer, c'est le plus grand honneur que les indigènes puissent recevoir de nous ; aussi n'y a-t-il que le Jévoghan qui puisse y aspirer en sa qualité de représentant du roi. Les autres chefs, quand ils ont à venir nous saluer avec leurs corps d'armée respectifs, n'entrent pas, mais se présentent devant le fort, en dehors des fossés ; nous les recevons de nos fenêtres et nous échangeons de là nos signes de compliments : c'est une étiquette de rigueur ; si nous descendions à la porte, nous leur ferions un honneur qui ne leur est pas dû, d'après les usages du pays.

Telles sont les relations du christianisme avec les indigènes païens. N'allez pas croire que toutes ces démonstrations entraînent des conséquences pratiques. Toutes les sectes du fétichisme sont admises à exercer leur influence sur le pays, mais le christianisme est soigneusement écarté. Les féticheurs s'aperçoivent fort bien qu'ils ont tout à perdre si nous gagnons du terrain, si notre parole, pénétrant dans les cœurs, venait à régler les actes de la vie sur la morale chrétienne. On sait que nous réprouvons et les superstitions hideuse, et les sacrifices humains, et le commerce des esclaves, ces trois choses si pleinement en vigueur au Dahomey. On nous laisse libres pourtant dans la pratique de notre sainte religion ; mais le jour où le christianisme aura assez grandi pour prendre sa part d'influence publique, il sera nécessairement considéré comme ennemi par cette armée de prêtres des fétiches.

II

A considérer l'ensemble des difficultés que l'Evangile rencontre dans l'état actuel de ces populations, on dirait que tout conspire à le repousser. Je parle des peuples soumis au joug du fétichisme, tel que nous le

trouvons organisé sur les côtes de Guinée, et plus spécialement encore dans nos limites; je n'ai pas la prétention de généraliser, mais partout où l'on rencontrera les mêmes circonstances, les résultats seront à peu près les mêmes. Je ne prétends pas non plus chercher les causes d'un état si malheureux; cette recherche nous entraînerait trop loin de notre sujet. Je m'attache principalement à l'exposition de ce que nos yeux ont vu, de ce que nous avons expérimenté, et que nous trouvons conforme au témoignage de ceux qui se sont rencontrés et qui se rencontrent encore dans le même cas que nous. Chez les peuples même idolâtres, mais qui ont conservé une certaine instruction, qui savent cultiver les connaissances rationnelles et naturelles, le christianisme en arrivant trouve un chemin frayé, un champ tout prêt à recevoir la semence évangélique. La langue fournit assez de ressources pour rendre les idées morales; les principes philosophiques ont créé un langage qui représenté un peu plus que les noms des choses de première nécessité et qui a les verbes propres à indiquer les opérations spirituelles; on connaît les raisons de la croyance légitime; et quand la Foi apparaît avec son cortége de preuves, il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour l'admettre. Les Apôtres n'avaient ainsi qu'à rectifier les idées des philosophes païens; le reste venait de soi. Nous voyons même que saint Paul, dans l'Aréopage, put se servir des auteurs grecs pour confirmer sa doctrine. Encore de nos jours, dans l'extrême Orient, le missionnaire peut prendre les hommes à l'état où ils sont, raisonner avec eux, se servir de ce qu'ils savent pour les conduire à la connaissance de la vérité. Ici toutes ces ressources nous manquent, ou, pour mieux dire, sont totalement paralysées sous la pression qu'exercent les habitudes du fétichisme et de la servilité. Ce n'est pas que les gens soient tout à fait dépourvus du bon sens suffisant pour admettre la vérité; mais jamais ils ne se sont conduits d'après le raisonnement; ils sont si habitués à ne suivre d'autre règle que le penchant des choses sensibles, que c'est à désespérer de les faire agir d'après la raison. Dans la conduite ordinaire, qu'une chose soit juste ou injuste, qu'elle soit prudente ou non, ce n'est pas un motif pour qu'on la fasse ou qu'on la laisse; l'homme est ici passif au point qu'il préférera toujours suivre l'impulsion de ceux qui ont influence sur lui, ou ce que l'instinct lui inspire. Ce défaut d'activité rationnelle mène à un autre inconvénient. Vous raisonnez avec un homme qui a pour vous quelque estime ou qui vous craint tant soit peu : dispositions dans lesquelles sont généralement les noirs envers les blancs ; dites-lui tout ce que vous voulez, il approuvera tout, il dira *oui* à tout; tout ce que vous dites sera bien, sera juste; à moins qu'il ne soit lésé dans ses intérêts matériels, il ne lui viendra pas à l'esprit de vous faire la moindre difficulté, vous aurez toujours raison. Prenez le premier venu, dites-lui tout ce que vous voulez de Dieu, des mystères de la religion, des devoirs envers Dieu et envers le prochain, il vous répondra que c'est très-bien. Demandez-lui s'il croit ce qu'il vient

d'entendre, il vous dira que oui. Bien plus, tous ont l'habitude de répondre oui à toutes les questions qu'on leur adresse, s'ils n'ont rien à y perdre. Tout cela ne veut pas dire qu'ils adoptent une chose, mais qu'ils ne se donnent pas la peine de vous contrarier ou d'examiner la vérité ou la fausseté de votre proposition. Ainsi, ne faisant pas de difficultés, ils ne peuvent voir jaillir la lumière du frottement des idées, et ils demeurent dans leurs ténèbres. Remarquez en passant que cette inertie est encore cause qu'ils sont si facilement réduits en esclavage ou despotiquement dominés par ceux d'entre eux qui se sentent un peu plus d'énergie et qui sont à la tête du gouvernement ou de la religion.

L'homme, bien qu'engendré dans l'iniquité, n'est pas pour cela méchant au point de rester insensible à la vérité, surtout quand elle arrive à son âme par le moyen de la charité et de la douceur évangélique. Sans doute les dérèglements qui surviennent sous l'empire des doctrines absurdes, des exemples pervers et des mauvaises habitudes ferment l'esprit au vrai, le cœur au bon ; il faut donc saisir l'homme avant qu'il ait subi ces tristes influences. Les résultats qu'ont obtenus d'autres missionnaires, ceux que déjà nous commençons nous-mêmes à obtenir par ce moyen, prouvent bien que cette nature africaine, si barbare, si déréglée, peut devenir douce et soumise à la loi de Dieu à un point qui étonne. Nous voyons de nos yeux que si le Noir est disposé à se laisser mettre en esclavage de corps et d'esprit sous l'empire de ses chefs et de ses féticheurs, il est également prompt à subir le joug de la foi quand il a les moyens de se soustraire à l'un et de vivre librement sous l'autre.

Comme nous l'expérimentons tous les jours, l'enfant qui reçoit l'instruction religieuse en profite admirablement. La parole du missionnaire est pour lui un oracle ; il se plie sans peine à tout ce qu'on lui indique. La difficulté n'est donc pas de faire admettre à un jeune homme les principes religieux, mais bien de lui offrir les moyens de recevoir l'instruction religieuse. En Europe même, où le christianisme anime tout et saisit l'homme dès sa naissance, le plus grand nombre perdrait l'avantage de l'instruction, si les parents ne veillaient pas sur leurs enfants pour les obliger à suivre l'enseignement soit religieux, soit scientifique. On sait aussi que ceux-là deviennent plus pieux qui ont reçu les premiers germes de la Foi sur les genoux de leur mère, la première éducation sous les yeux de leur père. L'enfant a besoin d'être protégé contre son inexpérience et sa légèreté naturelle par l'autorité de ses parents ; or, cette autorité et toutes les ressources qu'elle procure manquent presque entièrement ici.

Nous avons vu plus haut que le père, s'il n'est pas inconnu, ne s'occupe point de son enfant ; la mère en est entièrement chargée, et le plus grand malheur de ces pays est que les mères sont presque toujours païennes, esclaves ou servantes. On sait ce qu'est la femme en dehors

du christianisme, et, sans autres explications, on saisit les conséquences fâcheuses d'un état si misérable. Ajoutez pour Whydah une circonstance particulièrement malheureuse, c'est que les trois quarts des enfants qui descendent des anciens Portugais venus du Brésil, et qui auraient eu un peu plus de subordination, ont perdu leurs pères. Il nous reste, à la vérité, une bonne tradition de l'ancienne piété portugaise dans le devoir imposé au parrain de venir au secours de l'enfant qui est devenu orphelin; mais ce devoir du parrain se borne au matériel : car les devoirs spirituels comment les rempliront-ils, si personne ne les leur enseigne à eux-mêmes?

Il fallait pourtant par quelque moyen engager les parents à envoyer leurs enfants à nos institutions. Dans ce but, nous établîmes une école pour tous ceux qui voudraient en profiter; pour être admis, il suffit de venir. Nous avons adopté la langue portugaise, comme la plus usitée dans le pays et celle qui présente une utilité plus sensible. Si nous en avions une autre quelconque, outre que nous aurions excité le mécontentement et la jalousie de ce qui reste de Portugais, nous n'aurions eu à notre école que quelques rares élèves, et encore ce n'eût pas été pour longtemps. Un autre avantage précieux était de donner une idée plus facile à saisir de la catholicité de notre religion, car nous continuions d'enseigner dans la même langue dans laquelle les Portugais et les libérés du Brésil avaient appris les prières et la doctrine, et nous étions bien connus pour n'être ni du Portugal ni du Brésil. C'est un grand avantage que nous avons par là sur les ministres protestants, qui n'enseignent leur doctrine qu'en anglais, et confirment ainsi les préjugés des indigènes, qui croient que chaque peuple a sa religion spéciale. Au contraire, en voyant à notre église des gens qui parlent portugais, d'autres qui parlent français, en un mot, l'unité de religion parmi des nations si diverses; en apprenant que nous-mêmes missionnaires, au nombre de six seulement, nous sommes de trois nations différentes, on peut facilement en tirer une idée de l'Eglise catholique.

Notre école s'ouvrit le 10 février 1862. Un bon nombre d'enfants en profitent déjà; nous en avons plus de 150 inscrits. Dès les premiers jours ils furent quarante, et nous pensâmes que, eu égard aux conditions dans lesquelles vit le pays, ce nombre était considérable; presque tous venaient spontanément, plus de trente étaient orphelins. Pour retenir ces jeunes volontaires de notre école et en attirer d'autres, il fallait rendre nos classes très-peu fatigantes, et réunir dans notre fort des amusements proportionnés aux goûts de cette jeunesse. Dieu bénit nos efforts, et petit à petit nous avons gagné des élèves. Ils ne sont pas tous réguliers; mais, contents de la bonne volonté qu'ils témoignent, nous nous gardons bien d'une sévérité qui les ferait fuir sans retour.

Notre programme jusqu'ici est fort simple : la lecture, l'écriture et un peu d'arithmétique, voilà pour le moment. Les dispositions et la

capacité de nos élèves sont très-satisfaisantes. On sait que, comparaison faite entre les habitants des pays tropicaux et ceux des zones tempérées, ceux des premiers, plus précoces dans le développement du corps, le sont aussi pour les facultés de l'esprit; mais leur intelligence, trop influencée par le physique, ne prend qu'un faible développement; tandis que les facultés plus secondaires de l'esprit, la mémoire et l'imagination, dominent davantage. Aussi, tant qu'il n'est question que d'apprendre matériellement, il semble que les enfants de ces contrées font des progrès plus rapides que ceux d'Europe; mais ils sont bientôt arrêtés dans leur marche fougueuse, et, tandis que les Européens avancent dans l'étude et en multiplient chaque jour l'étendue par l'élévation de leur intelligence, les tropicaux restent bornés dans leurs conceptions. J'ai dû vous prévenir sur ce point important; car si l'on devait juger un de nos enfants en bas âge et le comparer à ceux d'Europe, on serait entraîné à croire que les négrillons sont de beaucoup supérieurs aux blancs. Voici un exemple qui présentera mieux la différence qui existe entre les uns et les autres. Un noir apprend plus facilement et en moins de temps une opération d'arithmétique; mais quand il sera question d'appliquer cette opération à autre chose qu'à des chiffres, quand il faudra faire une observation, établir un raisonnement à l'aide de cette même opération, notre noir sera fort embarrassé, tandis que l'Européen, qui aura mis bien plus de temps pour apprendre la même opération, saura sans difficulté en généraliser la loi et en tirer une foule de conséquences pratiques. Cette diversité se manifeste dans toute la suite de la vie; on la trouve surtout dans les langues, et, pour n'en dire ici qu'un mot qui résumera toutes les observations particulières, c'est qu'en général dans les langues de ces contrées les noms des êtres abstraits sont inconnus, et nous avons toute la peine du monde à faire concevoir à un noir une idée de cette nature. Nous ne prendrons donc pas des lueurs éphémères pour des lumières splendides et durables, et nous mettrons à leur juste place dans notre appréciation le mérite de certains succès.

III

Voici maintenant notre programme d'instruction religieuse, tel que nous le pratiquons depuis le commencement de la mission. Nous partageons l'enseignement en trois parties, qui nous forment trois classes de disciples, les catéchumènes, les néophytes et les confirmés. Les catéchumènes, outre les longues épreuves auxquelles ils sont soumis, doivent savoir par cœur et comprendre suffisamment, pour la pratique, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Eglise et ce qui regarde le baptême. Si le catéchumène est en âge de marier, on lui fait connaître la nécessité du mariage chrétien; c'est une chose essentielle dans ces pays où le véritable mariage n'est pas connu. Tous aussi ont une

idée du sacrement de Pénitence, qu'on leur explique à l'endroit correspondant des commandements de l'Eglise; mais on ne leur parle point encore de l'Eucharistie. Les néophytes continuent à recevoir des instructions sur les mêmes matières; on leur parle en détail du sacrement de Pénitence et de la Confirmation. Une fois qu'ils ont reçu ces sacrements, on les dispose à recevoir convenablement celui de l'Eucharistie : ce sont les confirmés. Avant de les admettre à la sainte Table, on complète leur instruction sur les sept sacrements, sur les vertus et les pratiques les plus importantes du chrétien, et, suivant leur âge, on leur inculque la doctrine de Jésus-Christ sur l'unité du mariage. A mesure aussi que l'instruction avance, on tâche de leur inspirer l'horreur des superstitions du fétichisme auxquelles ils sont exposés et sollicités continuellement et avec instance.

Ces trois classes de disciples suivent assez fidèlement dans la pratique les instructions qu'ils reçoivent; la plus grande difficulté est d'obtenir qu'ils soient assidus à y venir. Ceux qui ont appris à faire la confession de leurs péchés profitent à vue d'œil, et nous pouvons dire en général que leur fidélité dans la vie chrétienne, leur soin à se conserver dans la pureté de la conscience excitent notre admiration. On serait tenté de croire que, pour des gens qui n'avaient jamais entendu parler de confession, l'aveu de leurs fautes devrait rencontrer bien des difficultés; il n'en est rien : ces difficultés n'existent que pour ceux qui sont engagés dans le vice et résolus d'y persévérer.

De tous les enfants qui viennent à l'église, un quart n'a pas encore reçu le baptême. Nous l'accordons aux catéchumènes à mesure que nous les trouvons suffisamment disposés. Presque tous sont nés de parents chrétiens; mais, quoiqu'il soit défendu aux fils des païens de venir à l'église, de se faire chrétiens, quelques-uns cependant donnent de temps en temps dans le filet apostolique. Voici un exemple que je choisis entre autres et qui fait voir les dispositions de la Providence. Un noir païen, que nous connaissons, avait sous sa protection un orphelin, fils de chrétien, mais qui était né d'une femme lui appartenant. Cet enfant fréquentait notre école et avait déjà reçu le baptême; le noir jugea qu'il profiterait mieux si, au lieu de vivre en liberté, il était admis parmi nos élèves internes. Il nous fit donc écrire une lettre pour nous prier de l'accepter; il déclarait qu'il nous le donnait en propre, c'est-à-dire qu'il nous transférait ses droits sur cet enfant, comme c'est l'usage en ce pays. Celui qui nous apporta la lettre avait en sa compagnie un des propres fils du noir païen, âgé de sept à huit ans. Comme la lettre n'indiquait pas le nom de l'enfant qu'on voulait nous donner, et que, d'après le style, il paraissait devoir être avec le porteur, nous demandâmes à celui-ci si l'enfant en question était le petit frère qu'il avait en sa compagnie. Je vous ai fait remarquer plus haut que souvent les noirs répondent affirmativement à n'importe quelle question, s'il ne s'agit que de

se tirer d'embarras. Il nous répondit donc que oui. De bonnes raisons nous avaient persuadés d'accéder à la demande, et immédiatement nous reçûmes le petit, qui n'était venu là que par hasard en compagnie de son frère. L'enfant parut très-satisfait. A l'instant même nous lui tirâmes du cou et des mains les objets superstitieux dont ici chacun est toujours muni, et nous y substituâmes une médaille de la sainte Vierge. Il déposa son petit lambeau de drap, et fut habillé comme les autres. Nos élèves le reçurent avec joie parmi eux, et lui-même témoigna une satisfaction surprenante. Deux heures après, on vient nous dire la méprise, et on nous nomme l'enfant pour lequel on avait fait la démarche. Nous jugeâmes qu'il fallait renvoyer à son père notre petit noir; mais l'enfant ne voulait pas retourner chez lui et paraissait désolé, à notre grande surprise, de reprendre la route de la maison de son père. La scène ne finit pas là. Le père vient d'apprendre l'échange qui s'est opéré ; il a ouï dire que les fétiches de son petit ont été remplacés par une médaille de la sainte Vierge, et que les missionnaires l'ont reçu avec bonté parmi les élèves internes; il juge alors que ce qui a été fait de la sorte doit subsister, et nous renvoie son enfant en disant : « Vous l'avez reçu, vous lui avez mis la médaille, il n'est plus permis à un noir de se détacher des blancs; gardez-le donc; il vous appartient. » Et il nous le donne en bonne forme. Jamais nous n'avons vu d'enfant plus docile, plus pieux, plus sage à cet âge de sept à huit ans. Nous l'avons appelé Moïse, en souvenir de la manière providentielle par laquelle, du naufrage du paganisme, il fut sauvé dans la nacelle de Pierre.

Il y aurait un plus grand nombre de chrétiens, si les maîtres voulaient faire baptiser les enfants de leurs esclaves ; quelques-uns le font, mais ce n'est pas la majorité. Nous avons vu que, selon une des bonnes tradition héritées du Brésil et transportées ici dans les mœurs, l'enfant baptisé jouit de plus de considération que s'il ne l'était pas ; qu'il n'est presque plus considéré comme esclave, et qu'en aucun cas il ne peut plus se vendre ; que le baptême le met au nombre des fils. Il s'ensuit que les plus riches, ceux qui ont le plus d'esclaves, ne leur permettent pas d'embrasser le christianisme, afin de pouvoir exercer plus librement sur eux les droits de propriété. Si ces riches voulaient faire baptiser les enfants seulement de leurs esclaves, le nombre des chrétiens serait bientôt quadruplé.

Il est facile d'imaginer que nos efforts pour l'éducation des enfants doivent rester en grande partie stériles, ou être paralysés dans l'état pitoyable où se trouvent nos élèves. En effet, que doivent-ils devenir parmi les païens, vingt fois plus nombreux qu'eux, hors de la surveillance d'un père et sous l'influence d'une mère toujours païenne, souvent esclave, et en tous cas humiliée et condamnée à une vie de fatigues? Pour ne rien dire du danger que courent les mœurs, qui protégera un enfant contre sa propre légèreté, contre les instigations des païens,

contre l'entraînement général vers la superstition et les préjugés courants, enfin contre sa propre mère quand elle soumettra son enfant aux supercheries des féticheurs ?

Il est vrai que nous avons vu des enfants se débattre hardiment contre leur propre mère, qui voulait mettre sur eux des objets superstitieux pour les préserver des maladies; nous en avons vu renoncer à leur maison et à leurs parents, pour n'être pas exposés à ces prévarications; mais ce sont de rares exemples. Nous comprîmes donc d'abord que nous aurions fait immensément plus de fruit, si nous avions pu les recueillir en certain nombre pour vivre avec nous. Après des essais et des tâtonnements, nous composâmes notre petite troupe d'élite; mais nos ressources ne nous ont pas encore permis d'en réunir plus de douze. Ces enfants répondent d'une manière complète à nos espérances. Tirés du paganisme et recueillis dans l'enceinte de notre fort, ils mènent une vie parfaitement chrétienne, aussi bien réglée que dans un couvent parmi les peuples fidèles. Il ne connaissent les superstitions du pays que pour les détester et en inspirer l'horreur aux autres. On comprend qu'ils sont dans le cas de recevoir une bien meilleure instruction que les externes, qui sont livrés à eux-mêmes, et que l'influence exercée sur eux par notre parole et par nos exemples est beaucoup plus entière. Il n'y a pas encore deux ans qu'ils vivent avec nous, et déjà ils nous rendent des services importants. Ce sont eux qui, sous la direction d'un missionnaire, entretiennent l'église en bon état de propreté, qui servent aux fonctions sacrés, qui animent de leurs voix les cantiques de l'Eglise. Ils nous aident dans l'instruction religieuse des autres enfants, et nous servent d'interprètes dans les trois langues indigènes qu'outre le portugais on parle à Whydah. Leur conversation amène aux pratiques religieuses leurs condisciples externes, qui peu à peu se laissent gagner par l'exemple d'enfants semblables à eux.

Nos internes suivent les classes comme les externes; mais outre les heures communes à tous, ils ont encore le soir une classe spéciale. On voit que si nous pouvions recueillir un plus grand nombre d'enfants, si nous avions les moyens de leur faire apprendre un état convenable, nous parviendrions à jeter parmi les païens un germe qui ne manquerait pas d'être fécond et d'où sortiraient les futures générations chrétiennes, destinées, dans les desseins de Dieu, à amener la conversion du pays. Car tout en supposant, comme il est fort à craindre, qu'une fois entrés dans le grand monde ils cèderont facilement au mal, néanmoins tout ne sera pas perdu; l'instruction reçue ne les laissera pas croupir dans une épaisse ignorance; dès que la lumière commence à se faire, elle va toujours en augmentant. S'ils manquent à leurs devoirs, au moins ils le sauront; ils auront soin que leurs enfants reçoivent une éducation dont eux-mêmes ont goûté les immenses avantages. Le succès sera complet quand il nous sera possible de fonder pour les filles des établisse-

ments analogues à celui des garçons ; et si quelque jour la mission parvient à exercer son influence sur les deux sexes, il ne sera plus impossible de donner le spectacle, encore inconnu ici, d'un mariage chrétien. Cette époque, quand elle arrivera, marquera le commencement de la régénération de nos Africains. Que Dieu nous soutienne, qu'il envoie des ouvriers zélés et nombreux, et l'œuvre sera conduite à bonne fin par sa grâce !

IV

Je viens d'exposer ce qui nous semble le moyen le plus propre à propager le christianisme en Afrique : je veux dire que, les choses étant ce qu'elle sont, c'est le seul moyen possible pour nous. Nous ne vivons plus au temps où les princes chrétiens croyaient de leur devoir de faire au moins don de la foi aux peuples dont ils occupaient le pays et qu'ils assujettissaient à leur puissance. Je ne songe donc pas aux conquêtes qui, dans le passé, ont ouvert le chemin aux missionnaires sous la domination de l'Espagne et du Portugal. Peut-être un temps viendra où Dieu suscitera l'esprit des hommes apostoliques, qui renouvelleront les merveilles des Augustin en Angleterre, des Boniface en Allemagne, des François dans l'Inde. Alors les Charlemagne ne manqueront pas non plus, et feront servir leur bravoure non pas à détruire, mais à faciliter aux nations le chemin de la Foi.

Voici cependant ce qui serait possible dans un avenir prochain, s'il plaisait à la Providence de procéder de la sorte. Je ne dis pas que nous devions nous occuper dans cette direction, tant que les circonstances ne nous entraînent pas dans une pareille voie ; il ne faudrait pas encore y songer. Voici pourtant ce que je voulais dire. La nature du noir n'est nullement méchante en elle-même ; j'ajoute que les excès de barbarie dont nous sommes témoins ne dépendent pas d'une volonté endurcie au mal, mais de deux autres causes : l'une est l'empire vraiment diabolique qu'exercent les chefs du fétichisme ; l'autre est cette même nature presque inerte, ou du moins tellement paresseuse qu'on serait tenté de la croire faite pour suivre une impulsion étrangère : nous appellerons cela faiblesse, car en réalité, quant à l'énergie, le noir, eût-il cent ans, est toujours comme un enfant. Il faut donc le traiter en conséquence, le soustraire aux mauvais exemples, lui ouvrir les trésors de la parole divine sans le laisser influencer par les méchants. Or, cela n'est guère possible, ou du moins n'est pas durable sous des gouvernements païens fondés d'un côté sur les féticheurs, et de l'autre sur l'autorité des princes qui ne sont absolus qu'à l'avantage de ces mêmes chefs de la religion païenne. Dans les conditions présentes, le plan suivant n'offrirait pas de répugnance.

Il existe sur les côtes des terrains qui n'appartiennent à personne, ou qu'on pourrait obtenir des chefs voisins. Si les missionnaires rassem-

blaient sur ces terrains une petite population chrétienne, s'ils en étaient les directeurs au temporel aussi bien qu'au spirituel, ils auraient bientôt formé un petit Etat chrétien, qui deviendrait l'exemple et le refuge des fidèles dispersés. On détruit ici toute une ville dans quelques heures ; on la bâtit avec la même facilité. Partout dans ces contrées on trouve des villes nouvelles : Agoué et Abécouta, dont je vous ai parlé, datent de mémoire récente. Il y a quelques années, Lagos n'était qu'un entrepôt momentané d'esclaves destinés à l'Amérique ; aujourd'hui, c'est une colonie qui, dans peu d'années, pourra rivaliser avec Sierra-Leone. Il y a de belles maisons européennes, un bon nombre de blancs et, par-dessus tout, douze cents catholiques, pour ne rien dire des protestants. Mais, hélas ! l'initiative de ce projet ne nous appartient pas : nos ressources sont loin de nous permettre une nouvelle tentative. Si la Providence disposait les circonstances en ce sens, le jardin le plus délicieux fleurirait au milieu de ces ronces si sauvages qui encombrent cette partie de la vigne du Seigneur.

Un des moyens que la Providence a voulu nous mettre entre les mains pour préparer de loin cette terre à recevoir la semence de la divine parole, c'est le soin des infirmes qui de tous côtés viennent nous demander nos conseils dans leurs souffrances, l'œuvre de nos mains pour le pansement de leurs blessures et surtout de ces plaies si hideuses dont sont couverts les noirs. Cette partie de notre mission est devenue une des plus régulières. Nous ne commençâmes que par quelques cas isolés, qui nous furent présentés presque par hasard. Ce qui donna l'éveil, ce fut principalement l'heureuse guérison d'un jeune homme qui, rongé depuis trois ans par une plaie affreuse, avait été presque chassé de sa maison par ses parents mêmes, tant était infecte la puanteur qu'il répandait autour de lui. Il vint se poser à notre porte, pouvions-nous ne pas l'abriter sous nos toits ? Il resta un mois chez nous, fut soigné et rendu sain à ses parents. Depuis, les noirs ne discontinuèrent plus de venir à nous, et tous les matins une foule de ces malheureux assiége notre habitation pour recevoir nos soins.

Quand j'étais à Abomé, le roi m'avait confié plusieurs personnes attaquées de ces infirmités, que des soins convenables firent disparaître. Plusieurs fois depuis, le roi nous a envoyé de sa capitale des personnes qui lui étaient chères, et nous les avons soignées avec quelque fruit. Dans le pays des noirs, une mission ne manquera jamais de plaies à soigner. Ce qui se passe ici nous fait concevoir l'espérance d'un avenir meilleur, car il nous semble y voir l'accomplissement du précepte évangélique : « Donnez vos soins aux infirmes et dites-leur : Le royaume de Dieu approche de vous. » Si maintenant nous commençons à remplir la première partie du précepte, nous aimons à croire que le temps viendra de remplir aussi la seconde.

Les noirs devront bien un jour réfléchir sur un fait dont ils ne tirent

que des avantages, sans qu'ils puissent trouver chez nous d'autre raison d'agir que cette charité qui leur est encore inconnue. Un grand nombre d'entre eux ne viennent réclamer nos secours qu'après avoir épuisé toutes les ressources de leurs superstitions. Quand un noir se présente chez les féticheurs pour obtenir sa guérison par des moyens hors de la nature, on commence par lui demander, par lui imposer une rémunération assez forte, sous menace de mort ou d'autres malheurs ; puis, s'il ne guérit pas, c'est sa faute. La comparaison entre la conduite des féticheurs et celle des missionnaires est trop claire pour ne pas frapper les noirs.

J'en viens enfin au récit des deux excursions que j'ai faites en sens opposé dans notre vicariat ; mais je prévois votre désappointement. L'idée que les gens de bien se font d'un missionnaire est sans doute conforme à ce qu'il devrait être : on se représente un homme brûlant du zèle de Dieu, répandant partout la gloire de son nom adorable, opérant les merveilles des hommes apostoliques qui nous ont précédés, et qui, en d'autres lieux, les renouvellent encore. Nous ne cacherons pas notre confusion de nous trouver si loin d'un semblable portrait ; vous verrez en effet que nos petites aventures n'ont rien de bien éclatant. Commençons par le voyage d'Agoué et de Porto-Seguro à l'ouest de Whydah.

Outre la visite des chrétiens qui se trouvent dans ces parages et le baptême à conférer à plusieurs enfants, une autre cause encore nous appelait. Depuis au moins trois ans le village de Petit-Popo était en guerre avec Agoué ; ces deux localités ne sont qu'à neuf kilomètres l'une de l'autre. Le résultat de ces hostilités incessantes avait été l'incendie de la ville d'Agoué, la destruction de plusieurs petits villages interposés, la cessation du commerce, et les communications rendues plus difficiles pour les voyageurs. Car, comme on voyage en lagune, les canotiers des deux pays ne peuvent, sous peine de la vie, paraître dans les eaux ennemies. En venant d'Agoué on trouve près de Petit-Popo un village nommé Ajudo, qui appartient en entier à une famille de Whydah ; il est resté neutre dans la lutte, et c'est là que les gens des deux pays en guerre s'échangent et se remplacent. Les négociants les plus influents, les officiers de la marine anglaise et le commodore lui-même, des ministres protestants, avaient fait toutes sortes de démarches pour arriver à une conciliation : rien n'avait pu réussir. Quelques mois après notre arrivée en 1861, nous avons été invités à intervenir dans cette affaire pour pacifier, s'il était possible, ces deux pays. Ce ne fut qu'en février 1863 que je pus m'absenter de Whydah pour ce voyage. Je vous ai dit plus haut qu'à Agoué j'ai trouvé une chapelle pourvue de tout et avec une certaine richesse : elle est bâtie dans une immense enceinte, propriété d'un de ces esclaves libérés revenus du Brésil. C'est là que je célébrai la messe, que je baptisai les enfants ; les fidèles, tous Nangos de nation revenus du Brésil, se sont présentés en grand nombre. J'ai trouvé à Agoué une

espèce d'école portugaise ; mais, hélas ! les enfants, au nombre de trente, ne savaient aucune prière ni aucun article du catéchisme.

J'ai prolongé mon excursion jusqu'à Porto-Seguro, et en tout j'ai baptisé dix-neuf enfants : un plus grand nombre reste à baptiser pour une autre occasion. Il va sans dire que nous fûmes sollicités de toutes parts d'établir une mission à Agoué; cette mission rallierait tous les chrétiens épars dans les bourgades voisines. Les chefs nous ont offert autant de terrain que nous en voudrions. Il y avait jadis une mission protestante qui dépendait de Whydah, et qui fut détruite pendant la guerre. Dans ce voyage j'ai aussi visité le roi nominal de Gridgy.

Voici maintenant en substance mes négociations pour la paix. Le chef d'Agoué et, en général, ce que nous appellerons le peuple étaient tout disposés à la paix. Je pris de nouvelles informations sur l'état des querelles, et j'acceptai la médiation qui m'était offerte. Le chef d'Agoué me donna plein pouvoir pour négocier la paix avec le chef de Petit-Popo ; celui-ci me reçut avec beaucoup d'égards et de politesse, mais se montra indomptable et tout à fait résolu à continuer la guerre. Le peuple de Petit-Popo n'a dans cette guerre que très-peu de part ; il est presque neutre. Le chef prend à sa solde des gens tirés des peuplades sauvages situées plus à l'ouest ; ce mode de recrutement retarde les attaques et fait traîner les hostilités en longueur. Nos conférences continuèrent deux jours, et le chef de Popo, contrairement à l'usage de tous ces pays, voulut que personne ne fût témoin de nos pourparlers : il était évidemment seul à soutenir une hostilité désastreuse. Il mettait à la paix des conditions impossibles : il voulait être maître d'Agoué et être indemnisé de tout ce qu'il avait perdu pendant la guerre, sans tenir compte de toute une ville qu'il avait incendiée. Les chefs d'Agoué, au contraire, remettaient tout dommage à eux causé, à condition de rentrer en paix. Quand j'eus épuisé tous les moyens de conciliation sans rien obtenir, il ne me restait plus qu'à recourir aux intimations que notre caractère nous oblige quelquefois de faire entendre aux puissants de la part de Dieu. Du moment, lui dis-je, qu'il refusait d'accepter un accommodement honorable et avantageux, il n'avait plus qu'à s'attendre à tomber sous la main de la vengeance divine. Il parut terrifié de cette pensée, et bientôt, revenu de sa première impression, comme je le poussais à une résolution, il me promit, sous une espèce de serment, qu'il n'attaquerait jamais Agoué s'il n'était point provoqué ; mais que se réconcilier était pour lui impossible. Il faisait précisément alors des enrôlements chez les tribus voisines. Je lui rappelai cette circonstance, et il renouvela à plusieurs reprises son engagement de s'abstenir de toute hostilité non provoquée. Je l'assurai qu'Agoué en ferait autant. A mon retour dans cette ville, je fis une relation de mes négociations aux chefs réunis ; le principal d'entre eux promit devant tous et au nom de tous qu'il ne provoquerait jamais ses voisins. Il assura qu'il n'avait jamais voulu la guerre, et pour preuve il ajouta que, dans

une bataille où il avait chassé les ennemis, il avait épargné leur vie en défendant aux siens de les poursuivre, parce qu'ils étaient tous, disait-il, de la même famille. Jusqu'à ce jour (décembre 1863) il ne s'est produit aucune hostilité.

Dans les mœurs de ces pays il y a des bizarreries qui ne valent pas la peine d'être rapportées ; ce sont de véritables enfantillages. En voici cependant une qui vous fera juger de la valeur des autres. Les entretiens officiels entre un chef et les blancs ne se font jamais directement dans la langue du pays, mais toujours dans une langue européenne et par interprète. Quand, à Agoué, je me suis rendu à la maison du Cabécère, pour lui rapporter le résultat de mes démarches à Petit-Popo, nous nous entretînmes directement pendant qu'on attendait que les chefs inférieurs fussent réunis. Quand tout fut prêt, il me dit : « Vous savez l'anglais? — Oui. — Eh bien, ayez la bonté de dire en anglais à l'interprète ce que vous avez à dire, il nous le traduira. » Ce qui fut fait. Ma relation finie avec toutes les explications qu'elle comportait, on termina la séance publique par les compliments d'usages, et nous reprîmes la conversation directement et sans interprète. La raison de cette étiquette est que l'on ne veut pas laisser arriver aux oreilles du chef ce qui pourrait troubler les usages du pays : le fétichisme est encore là.

Tout récemment j'ai visité les chrétiens de Porto-Novo, de Badagry et de Lagos; dans ce voyage j'ai baptisé un bon nombre d'enfants et quelques adultes, en tout quatre-vingt-douze personnes. A Lagos, le 27 septembre, qui était un dimanche, j'ai célébré la sainte Messe publiquement dans une maison spacieuse, où les indigènes avaient érigé un autel auquel rien ne manquait. Ces braves gens, en revenant du Brésil, apportent toujours avec eux de petites statues de saints et d'autres objets sacrés. Ce jour-là chacun fournit ce qu'il avait en son pouvoir. On trouva jusqu'à l'encens et l'encensoir; il y avait aussi une cloche de médiocre grandeur. On doit s'étonner qu'en un moment on ait pu trouver, dans un pays infidèle et sous la main des protestants, assez d'objets sacrés pour improviser une église dans la célébration de cette première messe publique à Lagos. Près de quatre cents personnes assistaient à cette messe. C'était encore une représentation de l'Eglise catholique: des gens de dix nations différentes se trouvaient là ; avec un recueillement et une attention remarquables. Quarante-six personnes reçurent le baptême en ce jour. Les catholiques ne s'arrêtèrent pas là, ils témoignèrent le plus vif désir d'avoir une mission, et nous offrirent une somme considérable pour nous faciliter les moyens de nous établir dans leur ville. Le même jour, cinq négociants européens se présentèrent au gouverneur anglais pour traiter de l'acquisition d'un terrain destiné à l'établissement de la mission : ils étaient disposés à l'acheter, selon la coutume de la colonie, qui le fait payer assez cher. Le gouverneur, dans une visite que je lui avais faite quelques jours auparavant, s'était montré favorable à une

mission catholique. Quand il entendit la députation et ses projets, il répondit qu'un terrain destiné à la mission catholique ne saurait se vendre, que le gouvernement devait le donner gratis. Cependant, comme la loi coloniale qui fixe le prix des terrains défend en même temps d'en concéder gratis, et que le gouverneur n'avait pas le pouvoir de déroger à cette loi, il promit de proposer la chose à la première réunion de son conseil et de l'appuyer de son mieux. La concession fut donc faite gratis et en bonne forme; le terrain était même plus grand qu'on ne l'avait demandé[1].

V

En avril 1868, les PP. Thollon et Gonzague, avec le frère Pocachard, quittaient Marseille à bord de *la Fortune*; à la fin de la même année et sur le même port, s'embarquaient les PP. Barthe François et Baudin Noël, accompagnés de sept petits nègres. Ces nouveaux apôtres allaient porter la joie et la confiance à leurs frères de la Côte des Esclaves. Le P. Courdioux, supérieur général de la mission, avait enfin annoncé que le P. Bouche irait à Lagos, le 15 août 1868, pour fonder la nouvelle station. Celui-ci partit avec confiance, sous la bénédiction de Marie, et accompagné seulement du Frère Hélie Martinez[2]. « Plus nous avançions, c'est-à-dire plus nous approchions de Badagry, écrit le P. Bouche, et plus nous rencontrions des pirogues sur lesquelles les noirs portaient l'huile et les amandes de palme qu'ils allaient troquer contre les marchandises européennes. En passant près de nous, ils se soulevaient sur leurs petits bancs, souriaient et nous envoyaient un joyeux bonjour. La lagune est bordée de mangliers et de palétuviers à travers les racines desquels on voit souvent se glisser des *caïmans-alligators,* qui sont très-nombreux sur la côte. Les noirs leur rendent un culte et les regardent comme des divinités en général peu malfaisantes, parce que, toujours repus de petits poissons, ils ne songent pas à attaquer l'homme. »

Les pirogues, continuant de longer la lagune à force de pagaies, arrivèrent bientôt en vue d'Erapo. Ce village, quoique situé au milieu de marécages, tire sa principale richesse de la culture de cannes à sucre sauvages. On y remarque un temple célèbre consacré à *Eddou*, joli petit singe plein d'élégance et de gentillesse. Il est si commun et si familier dans les bois, qu'il va jusque auprès des cases et sur la place publique où il se nourrit des fruits que les dévots ont placé devant les statuettes. Ce singe, ou plutôt cette divinité bienfaisante, est surtout vénérée par les Nagos et joue un grand rôle dans leurs récits. Ils lui attribuent d'autant plus d'intelligence qu'à leurs yeux tous les singes sont des hommes. « Comme ils sont fins et adroits ! disait un Nagos au P. Bouche;

(1) Annales de la Propagation de la Foi, mars 1865.
(2) Annales de la Propagation de la Foi, août 1869.

ils ne parlent pas devant nous, afin qu'on ne les oblige pas à travailler. »

Enfin, après de nombreuses péripéties, le missionnaire arriva à Lagos et s'engagea dans les rues tortueuses de cette grande cité. Par son irrégularité, elle ressemble à toutes les villes de l'intérieur et du littoral. On commence toutefois à recrépir les cases avec de la chaux et on les élève souvent d'un étage. Nous savons qu'ailleurs c'est là un privilége réservé aux blancs et aux rois. Certaines cases à Lagos ont un péristyle, et les propriétaires se donnent le luxe d'en cirer le parquet avec de la bouse de vache. On voit des parquets noirs comme l'ébène, unis comme du marbre, propres et luisants, avec des incrustations de coquillages blancs, disposés avec goût et formant quelques dessins. Le soin de faire et de nettoyer ces parquets est confié aux femmes; elles délayent la bouse de vache dans l'eau, en répandent sur le sol une couche de quelques milimètres, la laissent sécher, et la frottent avec les feuilles du *papayer*. Les commerçants européens et les employés blancs de la colonie sont aujourd'hui en petit nombre à Lagos; ils occupent, le long du quai, un quartier spécial. Le P. Bouche n'eut qu'à se louer d'eux.

Le 27 novembre 1869, les PP. Veyret Alexis, du diocèse de Grenoble, et Bourguet Joseph, du diocèse de Nancy, partaient de Marseille sur *la Fortune*. Leur traversée fut une reconnaissance continuelle de mille peuplades échelonnées sur la côte occidentale de l'Afrique, ayant soif de la vérité éternelle, et déjà mûres pour l'Evangile.

Dans son long journal de voyage [1], le P. Veyret nous raconte d'une manière amusante ses consolations les plus douces suivies de regrets les plus amers. Après le récit de quelques vents contraires, de quelques secousses violentes de la tempête, du désordre habituel de sa cabine où tous les meubles sont mis en mouvement par le roulis, le missionnaire salue la ville si malpropre de Gibraltar, où les enfants courent à l'envi pour lui baiser les mains. C'est la vieille foi espagnole! La fête suave de l'Immaculée Conception et la nuit solennelle de Noël sont pompeusement célébrées à bord de *la Fortune*. Tout l'équipage a chanté : « *Sur cette onde mobile....* » Le 10 janvier, passage de la ligne. Le 28, le vaisseau mouille en face du petit Cavally : les Crowmen viennent en foule caresser le crucifix des missionnaires. Le roi de Grand-Tabou se présente lui-même à bord, pour saluer les *apôtres blancs;* il est couvert d'un énorme chapeau de paille et d'un pagne bleu : avec toute sa majesté royale, il invite les deux Pères à se fixer dans son village. Le fils de l'ancien roi de Basha vient à son tour solliciter les blancs, pour qu'ils descendent dans sa pirogue. « Craco, lui dit le P. Veyret, si par hasard nous descendions à terre, où me logerais-tu? Que me donnerais-tu à manger? Le roi me couperait le cou, n'est-ce pas? — Non, non, répondit le prince nègre sur le ton de l'indignation. Les Crowmen, jamais avoir fait mal aux blancs;

(1) Lettre du 15 mars 1870.

les Crowmen être bons ; jamais le roi faire couper cou à toi. Mais moi te présenter au roi, dire qui tu es; et le roi te protéger alors beaucoup, beaucoup. Moi aller chercher bananes, cocos, ananas, patates douces; moi donner à toi case, pirogues, femmes. — Arrête, misérable, lui dit le missionnaire, tu ne sais pas que les Pères blancs n'ont jamais de femmes? Ils ont promis à Dieu de vivre isolément, pour aimer, instruire, guérir les autres, surtout les noirs. — Comment! reprit aussitôt l'indigène étonné, toi jamais gagner femmes, jamais gagner femmes? — Non, jamais! — Oh! alors toi grand, grand, faire grandes choses; mais pourquoi toi pas venir chez Crowmen? Oh! Crowmen... avoir bien besoin de toi, de Pères blancs!... » A ces paroles d'un païen, ajoute le P. Veyret, mon cœur saignait. Quelques instants après, le vaisseau avait quitté le rivage de Basha, et les missionnaires songeaient encore avec tristesse à la généreuse invitation de l'illustre Crowmen. Quand sonnera l'heure de la miséricorde pour ce peuple abandonné?

« Un jour, écrit encore le même missionnaire, je me promenais sur le pont, tenant mon parasol et récitant mon bréviaire, lorsqu'un pauvre petit négrillon, un des Crowmen recueillis sur la côte, est venu de lui-même s'offrir à tenir mon parasol. A peine âgé de huit ans, il voulut à tout prix m'abriter, pendant que je priais le bon Dieu. Or, j'étais ému jusqu'aux larmes; et je priais le Seigneur de se faire connaître à ce petit enfant, qui donnait non un verre d'eau, mais l'ombre et la fraîcheur à son apôtre. »

VI

« J'entrai un jour à Lagos, dit le P. Beaugendre, par une porte basse et étroite, dans une case obscure servant de vestibule à d'autres réduits. Au-dessus de la porte était supendu le *Choillé*, ou fétiche gardien de l'habitation, lequel, assure-t-on, doit tuer tout voleur qui franchit le seuil de la case. Un peu plus loin, entre deux fétiches, des formules de prières mahométanes, au nombre d'une cinquantaine, garnissaient les bords d'une calebasse attachée au toit de feuilles de palmier. Au cri de : « Ago (ouvre-moi le chemin), » une voix sourde me répondit : « Agoiaô (tu peux entrer). » J'ouvris alors une petite porte qui donnait sur un couloir large d'un pied seulement, et où jamais la lumière n'avait pénétré. Un sauvage vint à ma rencontre. Il avait le visage tatoué, la tête entièrement rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux tombant sur le front, et pour tout vêtement un simple pagne.

» Il me reconnut pour le féticheur des blancs, et m'accueillit avec grand respect, mais sans m'accorder les mille salutations d'usage : il avait un air de méfiance qui m'étonna. Cependant il me conduisit dans le réduit où aboutissait le couloir. Je compris alors la froideur de son accueil. La pièce où j'étais introduit était le temple des fétiches, et, en ce moment même, un féticheur et une vieille féticheuse exerçaient les

secrets de leur art. Le maître de la case me montra la natte sur laquelle je devais m'asseoir et lui-même se coucha sur la sienne. Les féticheurs n'eurent pas l'air de m'apercevoir : ils continuèrent leur entretien avec le fétiche Ifa, dieu des noix de palmes.

» L'aspect du temple était propre à inspirer un certain effroi. Une demi-obscurité ne laissait voir que les yeux de Eoumilaiye (c'était le nom de mon hôte) et des deux suppôts de Satan, et çà et là du sang répandu. Le féticheur avait dans ses mains une dizaine de noix de palmes, qu'il tournait et retournait, les roulant tantôt une à une, tantôt toutes ensemble, dans une poudre jaune étendue devant lui sur une peau de bouc. La pythonisse, les cheveux épars, regardait le féticheur, et de temps en temps fixait sur moi ses yeux de possédée. Condamné au silence, je pouvais examiner à loisir ce qui m'entourait. Tout près de moi se dressait un fétiche dont la figure était ruisselante de sang; un autre avait la figure couverte d'huile de palme à laquelle étaient collées grand nombre de plumes de coq. Les murs étaient tapissés d'étoffes blanches et tachés de sang. Le féticheur, demi-nu, avait près de lui un coutelas et était entouré d'une dizaine de petits vases noirs, qu'il découvrait et refermait mystérieusement.

» Soudain, il poussa un cri aigu que répéta sa compagne. Il prit une calebasse, répandit à terre une partie de l'eau qu'elle contenait, la porta à ses lèvres, puis la passa à la féticheuse qui, après avoir bu, la remit à Eoumilaiye, lequel se désaltéra amplement et m'invita à en faire autant. Je le remerciai; ce qui ne parut pas lui faire plaisir. Vint le second plat. C'était une calebasse de colas. Le féticheur se servit de ses dents pour partager en deux chacun de ces fruits, et la calebasse qui les contenait circula comme la première. Je refusai de nouveau; on me regarda d'un œil peu bienveillant. Eoumilaiye fit appeler ses femmes. Elles vinrent chacune à leur tour, se prosterner devant Ifa, boire de l'eau et manger des colas; puis elles se retirèrent.

» La cérémonie terminée, je m'approchai d'Eoumilaiye, et lui frappant sur l'épaule : « Ami, lui dis-je, que viens-tu donc de faire? — Ami, répondit-il en secouant mélancoliquement la tête, l'ami vient s'asseoir chez son ami, et il ne veut ni boire ni manger. — Eoumilaiye, ne sais-tu pas que l'Olorounoïbo (le dieu des blancs) ne veut pas que je mange rien de ce que tu as offert à ton Ifa? Va me chercher de l'eau à la citerne, va me cueillir quelques colas dans le buisson, et tu verras que je boirai et que je mangerai volontiers chez toi. »

» Aussitôt Eoumilaiye va me chercher de l'eau, en boit et me la passe. Il va ensuite chercher un vieux sac, et en tire une dizaine de colas qu'il me faut croquer bon gré mal gré. Eoumilaiye, content de moi, ne cessa de me répéter l'éternel *okouo* (je te salue). A chaque instant il me tendait sa main qu'il fallait accepter; et, en signe d'amitié, il me serrait la mienne avec une force extraordinaire. J'étais déjà considéré comme l'ami

de la case. « Pourquoi donc, ami, lui demandai-je, fais-tu ainsi à Ifa ? — C'est pour devenir riche, pour bien manger et pour avoir beaucoup d'enfants. — Et pourquoi ce grand fétiche dont tu as arrosé la tête avec du sang? — Celui-ci, c'est Eoumiloroun[1] : il faut bien que je lui offre des sacrifices. — Et cet autre qui a bu de l'huile de palme? — C'est mon père. — Comment ! ton père? Il est mort; que veux-tu qu'il fasse de ton huile? »

» Mon interlocuteur me regarda sans rien comprendre. « Voyons, Eoumilaiye, tu sais que l'oïbo (blanc) n'a qu'un seul oloroun (Dieu), lequel, certes, ne mange pas. »

» Il ne comprit pas davantage. « Raconte-moi ce que tu as fait lorsque ton père est mort, et ce que tu fais encore pour lui. — Déjà les feuilles sont tombées bien des fois, répondit Eoumilaiye ; il y a je ne sais combien de lunes que mon père est mort. Il était riche, il avait tué beaucoup d'ennemis ; c'était un grand chef, il avait beaucoup de femmes. Aussi, lorsqu'il mourut, vint-il beaucoup d'amis prier pour lui. Ils apportèrent quantité d'huile et de tafia ; nous dansâmes et priâmes longtemps. — Quelle était donc ta prière et celle de tes amis? »

» Eoumilaiye commença alors à chanter dans sa langue sauvage : « Mort, tu est mort, nous te pleurons... C'est le sentiment qui soulève nos poitrines... C'est toi qui fut la mère au caloulou..., le père de la marmite où cuit la chasse... — Nous te cherchons ; le sommeil a quitté nos paupières. Les feuilles de la forêt ne nous indiquent pas le chemin que tu as suivi... — Oui, nous te cherchons ; plus de repos possible. Grand guerrier, serais-tu donc entré dans quelque case par la porte de derrière?... — Au revoir, au revoir..., valeureux compagnon... Ce qu'ont fait les bouses, c'est que l'homme riche ne s'enterre pas, non, ne s'enterre pas en secret... » Après avoir prié bien longtemps, continua Eoumilaïye, et avoir donné à boire à mon père beaucoup de tafia, nous lui avons offert de riches étoffes, afin qu'il ait toujours un beau pagne, des bouses pour acheter des esclaves, un sabre et un coutelas ; nous lui avons donné aussi du sang de coq, de chevreau et de bœuf. Vois ce que je donne à mon père chaque jour. »

» Et il me montrait le fétiche couvert d'huile de palme et de plumes de coq, et plusieurs petits pots de terre. « Voici l'huile qu'il doit manger, voilà l'huile dont il doit se frotter le corps pour être toujours agile et vigoureux. Voilà des colas, de l'eau, des bouses, tout ce qu'il lui faut pour bien manger. Le matin et le soir je viens lui parler et lui demander ce dont il a besoin ; et quatre fois au moins par lune, je lui tue un coq, un chevreau ou un bœuf. — Tu crois donc que ton défunt père et ton Ifa mangent et t'entendent? »

» Il parut tout étonné de ma question. Je choisis ce moment pour lui

(1) Mon esprit dans l'autre monde.

dire quelques mots du Dieu des chrétiens. Il les écouta avec un grand intérêt, ses deux grands yeux fixés sur moi. Lorsque je lui dis que les féticheurs et les féticheuses des blancs (les prêtres et les religieuses) n'étaient pas comme les siens ; qu'ils avaient quitté leur père, leur mère, leurs amis, leur pays, pour venir lui apprendre la vérité ; qu'ils ne se mariaient jamais, n'ayant d'autre famille que la sienne et celle des autres noirs, il m'adressa mille questions, et fit appeler tous les gens de la case pour me montrer à eux et pour leur raconter ce que c'est qu'un féticheur des blancs. « Ils ne se marient jamais, jamais, répétait-il. Il dit que nos enfants sont aussi les siens... Bientôt, ajouta-t-il en se tournant vers moi, bientôt j'irai chez toi, et je te donnerai un de mes enfants. Dès que les féticheuses blanches seront arrivées, je leur donnerai aussi, tout à elles, une de mes filles. »

» Un enfant ainsi donné n'est plus inquiété pour sa religion ; il est regardé comme appartenant au grand fétiche, à l'Olorounoïbo. Ce pauvre sauvage m'accompagna avec un respect certainement aussi grand que celui qu'il avait pour son Ifa. Au moment de la séparation, vingt fois il me répéta *Orewai* (au revoir), vingt fois il me serra la main ; puis il s'assit tout rêveur, et j'étais bien loin déjà, qu'il me suivait encore du regard....

» Le moment arrivé de porter un défunt à sa dernière demeure, le cadavre, recouvert d'une natte, est mis sur les épaules de six ou huit hommes vigoureux, suivis d'un grand nombre de féticheurs ayant quelquefois sur la tête un bonnet semblable à celui de nos sapeurs français, et le corps couvert de peaux de différentes couleurs. Ils frappent de toute la force de leurs poignets sur des tambours, ils se livrent à toutes sortes de contorsions imaginables, afin d'effrayer les mauvais génies.

» Tous hurlent le chant suivant avec accompagnement de tambour : « Le guerrier sait tuer son ennemi. Mort, viens donc combattre. — Mort, que n'es-tu guerrier !... Du moins nous saurions mourir au combat... Mais non, toute tête qui porte chevelure peut-elle terrasser corps à corps le vautour perché sur un grand arbre?... — Oui, et ceux qui ont un père, et ceux qui ont une mère, et ceux qui n'en ont pas, tous sortent par le même chemin... »

» Le convoi arrivé au lieu où doit être déposé le cadavre, les bruits et les cris redoublent. On met en terre des provisions pour l'autre monde, chacun parle quelque temps au mort, et l'on retourne à la maison du défunt pour y danser, chanter, boire et manger, c'est-à-dire pour y prier. Voici une autre coutume. Quand un homme est mort, tous les amis se réunissent pour éloigner la tristesse de la famille. On tue quantité de poules et de chevreaux, on boit et on mange trois jours durant. On fait un trou à l'endroit où le défunt avait l'habitude de dormir et on y dépose le cadavre. Pendant neuf jours, les femmes et les enfants gardent le réduit et couchent sur la fosse. Le neuvième jour, on verse de l'eau

sur cette fosse, et l'on y danse. La famille va alors visiter tous les amis qui ont apporté tafia et provisions.

» Trois mois après, les amis sont invités de nouveau à se réunir dans la case où est enseveli le mort. Là, dans l'obscurité, les féticheurs déterrent le cadavre et en détachent la tête qu'ils déposent sur des étoffes précieuses. Ils égorgent ensuite des victimes, poules, chevreaux et porcs ; et le sang et le tafia coulent sur le crâne hideux. Pendant trois jours, on danse, on chante et on verse à profusion le tafia. Le quatrième jour on enterre de nouveau le crâne et le mort est satisfait. Voilà dans quelle ignorance sont à peu près tous nos païens. Ils savent que l'*Oloroun ti Oïbo* est supérieur à leurs fétiches; leur science religieuse ne va pas plus loin. Avec de la patience et avec l'aide de Dieu, nous obtiendrons qu'un grand nombre des enfants de ces sauvages fréquentent l'école et soient régénérés par la connaissance de la religion.

» Depuis le peu de temps que nous sommes à Lagos, nous avons eu la consolation de baptiser et d'admettre à la première communion beaucoup de ces pauvres enfants. Cette année, nous avons baptisé vingt-six enfants de païens, dont plusieurs à l'article de la mort, qui maintenant tendent leurs petits bras vers le Sauveur, pour qu'il jette un regard de compassion et d'amour sur cette terre d'Afrique, hélas ! si abandonnée. Mais que le nombre de ces élus est minime, quand nous voyons le bien qui souvent serait si facile à faire ! Que de fois n'ai-je pas visité des cases où les enfants croupissaient dans la plus affreuse misère ! Ces pauvres petits, encouragés par les caresses de l'*Oïbo,* s'attachaient vite à sa soutane, prêts à le suivre. Je leur disais de prendre leur vêtement et que j'allais les emmener avec moi. Alors, regardant leur mère, ils me répondaient tristement, que de vêtement ils n'en avaient pas. Et ainsi il fallait abandonner des âmes encore innocentes aux prises avec l'ignorance et la corruption [1]. »

VII

Le Père Thillier raconte en ces termes son excursion à Agoué :

« Parti de la mission de Whydah le 20 août 1871, au lever du soleil, je n'arrivai à Grand-Popo qu'à dix heures du soir; ce trajet se fait communément en huit heures et assez agréablement, car une lagune calme, continue et profonde unit Whydah à Grand-Popo. Pour nous, une multitude d'accidents fâcheux contribuèrent à allonger le chemin et à l'attrister. Heureusement l'hospitalité cordiale offerte par M. Penki, gérant de la factorerie de M. Régis aîné, à Grand-Popo, me fit oublier bien vite les fatigues et les contrariétés. Dans l'après-midi du lendemain, M. Penki mettait à mes ordres trois bons canotiers et une pirogue installée avec tant de soin que le reste de mon voyage fut une vraie partie de plaisir.

(1) Ann. T. XLV, 41.

A cinq heures du soir j'étais à Agoué. Une hospitalité non moins généreuse qu'à Grand-Popo, m'attendait à la nouvelle factorerie de M. Régis. M. Fortuné me reçut, non comme un étranger, mais comme un ami, je dirais comme un frère. Il se mit entièrement à ma disposition, pour tout ce qui pouvait m'être nécessaire, utile ou agréable.

» Après avoir pris un peu de repos, j'ai commencé mes visites; la première a été pour le roi. C'est un homme d'une soixantaine d'années, et qui vit au milieu de ses sujets, comme un père au milieu de ses enfants. A mon arrivée, il me fit prier de vouloir bien l'attendre un moment, sous une salle d'ombrage qui est dans la cour. Il se trouvait là plusieurs personnes et parmi elles un féticheur. Je lui adressai la parole et lui demandai pourquoi il était féticheur. « Le fétiche, me dit-il, est une chose grande et sainte, et quand on sait bien faire fétiche, on est grand et puissant. Viens chez moi ce soir ; je mettrai deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et tu verras comme ces deux morceaux de bois vont sauter et courir sans que personne ne les touche. — Toute la puissance des féticheurs, repris-je, leur vient du démon, et le démon est notre ennemi, l'ennemi de tous les hommes. S'il leur accorde parfois quelques faveurs, il les fait payer bien cher. Ceux qui l'adorent et le servent iront, après leur mort, dans sa maison, et la maison du démon est une maison de feu où l'on souffre horriblement. »

» Il m'avait écouté attentivement et se préparait à me faire quelque question, lorsque le roi est entré. Tout le monde s'est levé pour le saluer. Il s'est avancé vers moi, m'a serré affectueusement la main et m'a invité à le suivre dans une maison voisine. Là, il m'a fait servir des rafraîchissements à la manière des noirs. Nous nous sommes ensuite mis à causer, il m'a demandé où je demeurais : « A Whydah. — Whydah, dans le Dahomey? Vous avez un roi bien méchant; il n'aime que la guerre, et la guerre est une chose mauvaise. J'étais l'ami de son frère; son père était bon, il n'aimait pas la guerre; mais lui, il est méchant. »

» Le roi m'a demandé si nous n'établirions pas bientôt une mission à Agoué, ajoutant qu'il nous donnerait gratuitement un beau et grand terrain. Le second chef d'Agoué, que l'on appelle communément *cabécère des Anglais*, m'a reçu avec la même cordialité, m'a engagé beaucoup à fonder une mission, et il m'a assuré que nos écoles seraient fréquentées par un grand nombre d'enfants. Je suis allé ensuite rendre visite à une famille, dont le chef, mort depuis plusieurs années, avait fait construire, près de sa demeure, une jolie chapelle, et avait mis tous ses soins à l'entretenir et à l'orner. Des circonstances fâcheuses ont porté la famille à la louer, ainsi que plusieurs pièces attenantes, à des négociants anglais, qui en ont fait une factorerie. Un grand nombre d'objets ont été perdus ou détériorés; il reste encore quatre petites cloches, un autel, six chandeliers, un encensoir, des fonts baptismaux, un chemin de croix, etc. Ces objets ont été transportés dans un appartement convenable et

assez grand où j'ai pu dire la messe et administrer les sacrements.

» Les jours suivants, j'ai visité les chrétiens ; trois m'ont reçu comme un père, presque comme un ange ; tous m'ont exprimé leur douleur d'être privés de missionnaire. « Hélas ! me disait l'un d'eux, qu'il y a longtemps que nous n'avons pas vu de prêtre ! Il en est venu quelques-uns, mais il sont restés si peu de temps, que nous ne savions pas encore leur arrivée, qu'ils étaient déjà partis. — Père, me disait tristement un jeune homme, pourquoi ne veux-tu pas demeurer avec nous ? Il y a une mission à Lagos, une à Porto-Novo, une à Whydah, et ici nous sommes entièrement abandonnés ; sommes-nous donc plus méchants que les autres ? — Vois, ajoutait un vieillard, vois comme nous sommes malheureux ; nous vivons en païens, ignorant même les jours de dimanche et de fête. »

» J'objectai la difficulté de fonder une mission cette année, à cause de la diminution des aumônes envoyées par la France. « Ne t'inquiète pas de cela, me répondirent-ils, nous te donnerons tout ce qu'il te faudra ; ta maison ne te coûtera rien, pas plus que la chapelle et l'école. » Pressé par des vœux si ardents et si unanimes, je leur ai promis de faire mon possible auprès de mes supérieurs pour leur envoyer des missionnaires. Je le ais exhortés, en attendant, à profiter de mon séjour, pour faire baptiser leurs enfants, et pour s'approcher eux-mêmes des sacrements. Ils répondirent à cet appel avec un tel empressement, que je ne pus donner aux païens tout le temps que j'aurais voulu. J'eus cependant la consolation de catéchiser bon nombre de ces derniers. Un jour, une brésilienne m'amena une négresse. « Je voulais, me dit-elle, te l'amener plus tôt ; mais cette femme est esclave, elle ne peut disposer de son temps. Sois assez bon pour l'instruire ; elle n'aime pas la religion des païens ; elle aime la religion des chrétiens et veut se faire chrétienne. »

» Je commençai donc à instruire cette pauvre négresse, et quelques jours après elle recevait le baptême. Plus d'une fois l'on m'a arrêté dans les rues, pour avoir des explications sur notre sainte religion. Dans une de ces circonstances, une jeune femme me demanda si je baptisais les païens. « Pourquoi ne les baptiserais-je pas ? Ne sont-ils pas des créatures destinées à aller au ciel ? » Elle me demanda alors si je prenais bien cher pour donner le baptême. « Je ne demande rien à personne, car je veux que tout le monde, les riches comme les pauvres, se fassent baptiser et aillent au ciel. — Ce que tu dis là est bon, reprit-elle ; aussi je veux te porter des enfants à baptiser et me faire moi-même chrétienne. »

» Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'étais heureux au milieu de ces bons noirs. Mais une consolation toute spéciale m'a été procurée par douze enfants, qu'un de nos Pères nous avait amenés à Whydah, et que les ennemis du bien avaient fait sortir de la maison bien tristement après une année à peine de séjour. Je les avais crus perdus sans retour. J'ai été heureusement trompé dans mes appréhensions. Dès qu'ils eurent

appris mon arrivée, ils se réunirent en toute hâte et vinrent me saluer. Ils m'ont accompagné partout, ils ont été les premiers à s'approcher des sacrements. Ils m'ont aidé à faire le catéchisme. Ils ne l'avaient pas oublié depuis leur sortie de Wydhah ; souvent ils s'étaient réunis chez le plus âgé d'entre eux pour le repasser et pour chanter les cantiques que je leur avais appris. Tous cependant appartiennent à des familles païennes, tous sont d'un âge bien exposé à la séduction (de dix à quinze ans), même cinq d'entre eux n'étaient pas encore baptisés. La persévérance de ces chers enfants n'est-elle pas une garantie pour la prospérité d'une Mission dans la petite ville d'Agoué? Au reste, on a remarqué bien souvent que les deux peuples qui forment la ville d'Agoué (les Minas et les Nagos) sont d'une nature plus forte, sont plus chastes, plus fermes et plus laborieux que les autres noirs répandus sur la côte.

» Je travaillais plein de joie, sans penser aux inconvénients que pourrait avoir une fatigue extrême. Chaque jour m'amenait de nouveaux baptêmes soit d'enfants, soit d'adultes ; chaque jour m'amenait de nouvelles confessions, de nouvelles communions, et les chrétiens m'assuraient que si je restais au milieu d'eux, il en serait toujours ainsi. Mais, au bout de quinze jours, l'excès de travail détermina une fièvre ardente, et il me fallut retourner à Whydah. J'avais baptisé cinquante enfants, vingt adultes, et trente personnes s'étaient approchées de la sainte table. J'étais heureux de ces succès, mais j'étais attristé en pensant aux succès plus beaux encore que j'aurais pu obtenir par un plus long séjour. »

VIII

« Agoué, écrivait le P. Thollon au R. P. Planque, fut fondée en 1823 de la manière que voici : les commerçants et les négriers venant à la Côte des Esclaves, amenaient pour les aider dans leur chargement, à Grand-Popo, à Whydah, à Lagos, des compagnies de Minas, hommes remarquables par leur adresse à passer les mauvaises barres de ces pays.

» Deux de ces compagnies, dont l'une était au service des Anglais, et l'autre au service des Portugais, ayant terminé leurs engagements, partirent à Whydah pour regagner leur patrie. Mais après trois ou quatre jours de mer et de vent contraire, elles furent obligées d'atterrir à quelques heures de marche au-dessus de Grand-Popo, afin de renouveler leurs vivres Elles trouvèrent là des fruits en telle quantité, qu'elles résolurent de s'y fixer. Elles construisirent des cases où, quelques jours plus tard, elles amenèrent leurs familles. Ainsi fut fondé Petit-Popo. Ces gens devinrent les interprètes des négriers dans leur commerce avec l'intérieur.

» Mais la compagnie anglaise, surpassant bientôt l'autre en opulence, voulut nommer un chef qui eût tout pouvoir sur les deux compagnies. De son côté la compagnie portugaise se choisit un chef en dépit de toute

opposition, et, lorsque sa rivale vint l'attaquer avec l'appui des nègres de l'intérieur, elle ne céda qu'à la dernière extrémité, après que toutes ses cases eurent été la proie des flammes. Les Minas vaincus vinrent camper à deux heures au-dessous de Petit-Popo. Là, protégés à gauche par la mer ; à droite, par une profonde lagune, ils bravèrent leurs ennemis, dont tous les efforts demeurèrent impuissants. *Georges*, chef de la compagnie anglaise, se retira à Petit-Popo ; et *Cohingo*, chef des Portugais, resta maître du pays d'Agoué. Pendant ce temps-là, des esclaves libérés du Brésil profitèrent de leur liberté pour rentrer dans leur pays, vinrent apporter à Agoué l'appui de leurs richesses, et commencèrent à former cette population chrétienne qui y est presque dominante.

» Les Minas de Petit-Popo, jaloux de la prospérité de ceux d'Agoué, tentèrent de nouveau de les détruire en 1832. Ceux-ci les repoussèrent, et pour se mettre désormais à l'abri de nouvelles attaques, ils plantèrent tout autour d'Agoué des cactus épineux, plante qui croît très-bien même sur les sables brûlants de la plage. Ils formèrent ainsi un rempart de un mètre 50 d'épaisseur, impénétrable aux naturels que leur peau nue protége mal contre les épines des cactus. Quelques canons qu'ils purent se procurer complétèrent l'armement et firent d'Agoué une véritable forteresse.

» En 1861, sous la conduite de leur chef Pedro Coujo, les habitants de Petit-Popo attaquèrent de nouveau Agoué. On leur répondit par le canon. Les assaillants effrayés entassèrent sur le rivage une immense quantité d'herbes sèches et y mirent le feu. Ce stratagème leur réussit. Les flammèches emportées par la brise tombèrent sur un toit de chaume, et en un instant la ville ne fut plus qu'un amas de cendres. Les Minas et les Brésiliens d'Agoué n'abandonnèrent cependant pas la position ; les uns et les autres s'adonnèrent depuis lors à l'agriculture. Et c'est ainsi qu'Agoué est devenu le pourvoyeur des marchés de Grand-Popo et de Whydah.

» Telle est, en quelques mots, l'histoire de ce pays, où chaque année il se fait de soixante à soixante-dix baptêmes, ce qui indique un nombre assez considérable de familles chrétiennes. Mais comme j'ai eu le regret de le constater dans ce dernier voyage, il règne encore chez la plupart de ces chrétiens une ignorance profonde de la religion. Ceux qui savent l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique forment le petit nombre. Presque tous vivent dans la polygamie, croient qu'il suffit du baptême pour être sauvé, et ne connaissent pas d'autres sacrements.

» Quel bien feraient des missionnaires à Agoué ! Une visite de huit jours peut empêcher de tomber complétement dans l'idolâtrie ces chrétiens chancelants ; elle n'est pas suffisante pour les retirer de leur ignorance et de leurs vices. Combien d'ailleurs qui sont près de passer au mahométisme et au fétichisme ! J'ai vu sur des poitrines chrétiennes la

croix déjà entourée de fétiches. Quand je passais dans les rues d'Agoué, des centaines d'enfants accouraient pour me baiser la main et me demander de les bénir. Pauvres enfants, faute d'un missionnaire qui les protége, ils seront bientôt, hélas ! la proie de l'ennemi. Je n'ai pu m'empêcher de recueillir quelques-uns d'entre eux, et je les ai amenés avec moi à Whydah. Ils sont maintenant à l'école, tous bien contents et tous travaillant avec courage. Ils nous seront d'un grand secours, pour commencer les écoles lorsqu'on fondera la mission d'Agoué. Parmi ces enfants, il en est plusieurs qui appartiennent aux familles les plus influentes. Nous avons le neveu du roi, son petit-fils, et j'aurais amené son fils unique, s'il n'eût pas été malade [1]. »

A Agoué, comme sur les autres points de la côte, le fétichisme, ce culte des peuples enfants, est la religion de la grande masse. Les superstitieuses et sanglantes pratiques y sont en honneur. Là aussi, on voit le cortége des adorations de toutes les forces naturelles, les palavres, les épreuves judiciaires, les exorcismes et les incantations. Les féticheurs et féticheuses y paraissent en grand nombre. Les féticheuses surtout ont dans la ville un asile mystérieux très-considérable, où elles initient les jeunes négresses à leur langage et à leurs jongleries.

Voici comment les féticheuses d'Agoué cultivent la vocation de leurs sujets et recrutent leur personnel. « Les familles, nous dit le P. Ménager, qui ont des membres dans la féticherie, sont tenues de fournir au corps mystérieux quelque autre de leurs membres pour remplacer celui qui meurt. Cette obligation est telle que si la famille s'y refuse, toutes les féticheuses ne cessent de la tracasser et de la poursuivre. Et quand il lui arrive un malheur, un accident quelconque, les féticheuses l'accusent aussitôt, disant que c'est la vengeance du grand féticheur suprême. Parfois, les familles qui ne veulent pas continuer d'offrir un de leurs membres comme tribut exigé, sont obligées de quitter le pays, pour fuir la colère ou bien le poison des féticheuses [2]. »

Celles-ci paradent souvent sur les rues d'Agoué. Quand on les rencontre, il est de toute rigueur qu'on se prosterne devant elles. Par un profond sentiment de respect on les salue le front dans la poussière et en faisant claquer les deux mains sur la tête. La personne des féticheuses est inviolable. Le nègre qui oserait les profaner, les frapper ou même les toucher par mégarde, serait aussitôt brûlé vif ou châtié cruellement. Elles ont elles-mêmes tout pouvoir discrétionnel, tout pouvoir exécutif. Elles se soutiennent mutuellement, se défendent avec ardeur, et forment à elles seules une véritable armée toujours sur le pied de guerre. Quand un blanc a offensé l'une d'elles, par crainte du *grand fétiche des blancs*, on ne châtie pas le coupable dans sa personne ; mais la féticheuse offensée pousse aussitôt un cri aigu, prolongé, féroce : à ce signal, toutes les

(1) Annales, 1er juillet 1872. (2) Lettre du 16 juin 1876.

féticheuses accourent comme des furies. A leur passage tumultueux et rapide à travers les rues étroites et tortueuses, toutes les cases de la ville se ferment. Les féticheuses peuvent librement exercer leur vengeance. Elles environnent avec un vacarme épouvantable la demeure du malheureux imprudent, vocifèrent pendant plusieurs heures toutes les malédictions de leur rite, et ne se dispersent le plus souvent qu'après avoir enlevé, une à une, les branches ou feuilles de palmier qui couvrent la case maudite, laissant ainsi sous les ardeurs du soleil ou à la belle étoile l'insolent téméraire qui ose outrager une féticheuse[1].

Les féticheurs d'Agoué ont aussi une grande influence et une toute-puissance sur les malheureux indigènes de la côte. Comme nous l'avons déjà dit, les noirs se croient toujours tourmentés par les mauvais esprits et se figurent que le ministère des féticheurs a pour but de calmer ces esprits. Or, comme les orages sont fréquents et terribles à Agoué, les nègres de ce pays ont consacré un culte spécial à la foudre. De temps immémorial, les *féticheurs du tonnerre* furent les plus nombreux. « Les foudroyés sont considérés comme des criminels occultes que le tonnerre a voulu châtier ; aussi leurs corps sont-ils traînés aux gémonies sans nul respect et aux cris de : « Nous mangerons de la chair humaine ! » Les féticheurs, en effet, mangent les corps des foudroyés, même en état de décomposition. Le corps d'un roi foudroyé n'est pas plus respecté qu'un autre[2]. »

Aussi le prestige des *féticheurs du tonnerre* est-il considérable parmi le peuple. Ces personnages privilégiés effacent souvent la majesté royale ou celle du cabécère. En présence d'un crime, ils prononcent en dernier ressort. Leur autorité est absolue. « Dans la soirée du 4 décembre 1875, nous raconte le P. Ménager, un terrible orage éclata à Agoué. Pendant plus d'une heure les coups les plus effrayants de la foudre ne cessèrent de se succéder et même de s'accompagner. Jamais de ma vie je n'avais entendu pareil orage. Il venait du Sud-Ouest. Le feu du ciel tomba sur une maison voisine de notre résidence, et consuma en quelques instants toute la toiture... Immédiatement les féticheurs et féticheuses de la foudre dressèrent procès-verbal au sieur *Rouevidjin*, propriétaire de la maison brûlée. Pendant plusieurs jours le conseil diabolique du tonnerre examina quels pouvaient être les motifs de culpabilité qui avaient contraint la foudre à châtier ce riche négociant d'Agoué. Le 12, dès le matin, des bandes de féticheurs couraient les rues, hurlant à fendre les oreilles, annonçant à tous que, le soir, aurait lieu la *décision de la palavre*. A l'heure dite, toute la ville était devant la maison des féticheurs pour entendre la *sentence de la foudre*. Le cabécère qui doit assister à toutes les palavres, siégeait au milieu de sa jeune cour, sous un grand arbre, vis-à-vis du groupe des principaux féticheurs. Ceux-ci étaient en grande

(1) Le P. Bouche. (2) Le P. Ménager.

tenue; c'est-à-dire enveloppés d'un grand pagne blanc, le front ceint d'une couronne de plumes rouges et vertes de perroquet. Le chef féticheur était orné de la belle couronne de paille, ayant à la main un petit bâton fourchu, etc. Après s'être longtemps concertés, les *illuminés* s'agenouillèrent devant leur grand chef. Le *gongon* (clochette en fer) imposa silence à toute l'assemblée. Alors le grand féticheur, déjà gagné par des présents, s'avança majestueusement devant l'accusé et déclara que la foudre n'avait pas eu de motifs pour tomber sur sa maison, qu'il était du reste très-honnête, qu'il ne s'agissait donc que d'un pur caprice de l'Esprit, que cependant l'accusé avait à payer les frais du procès, c'est-à-dire la valeur de deux esclaves en tafia, cauris et diverses étoffes. Aussitôt, les accusés, prosternés le front dans la poussière, remercièrent de son infinie mansuétude le grand féticheur qui retourna à son siége et fit toucher le *gongon*... »

Un autre jour, le grand chef assembla la ville entière, fit toucher le *gongon*, et annonça que « si les coupables d'un certain crime n'étaient pas connus le lendemain, les féticheurs allaient les livrer à la *foudre*, en la priant de les tuer. » Après cette déclaration, commencent quelques cérémonies burlesques. Des crânes humains sont portés mystérieusement par les féticheurs, ceux-ci exécutent des danses folles, s'élancent, s'arrêtent tout à coup, tracent sur les rues quelques signes, quelques lignes de démarcation, criant ensuite à gorge déployée que les coupables franchiraient bientôt ces limites, fouleraient aux pieds ces caractères symboliques, mais malheur à leur tête criminelle! Enfin ces mille contorsions et incantations extravagantes finirent cependant. Le cabécère avait déjà donné ses ordres. On livrait au grand féticheur de la foudre les malfaiteurs reconnus coupables d'avoir brisé les pirogues de la maison française[1].

Les mœurs d'Agoué diffèrent peu de celles des autres points de la côte. La nourriture principale des indigènes est le poisson frais, ou le poisson desséché au soleil. Quelques naturels, véritables carnassiers, taillent ou aiguisent leurs dents en scie pour mieux déchirer la chair ou la viande crue dont ils se régalent aux grandes occasions. La pratique du tatouage, répandue sur tout le littoral, est minutieusement observé chez les Minas. Comme les Dahoméens et les Nagos, les indigènes d'Agoué sont complétement noirs; ils éprouvent une certaine fierté au sujet de leur teint, et méprisent les basanés et les mulâtres. Ils ont pour la plupart les cheveux crépus, quelques-uns les ont roux. Leurs yeux sont généralement bruns ou d'une couleur vert de mer. Les hommes sont d'une grandeur médiocre. Ils vont toujours la tête découverte, portent des pendants d'oreilles qui pèsent jusqu'à trois ou quatre onces : ce sont des dents, des coquilles, des cornes, etc. Il y en a aussi qui se font percer la lèvre supé-

(1) Le P. Bouche et le P. Ménager.

rieure ou les narines, pour y suspendre de pareils ornements. Ils couchent sur des nattes de jonc.

L'architecture de ces peuplades en est toujours à la hutte d'argile et de branchages. La cabane du noir est encore, à Agoué, d'une construction tout à fait élémentaire. On fabrique un cadre avec quatre morceaux de bois non dégrossis, solidement reliés aux angles avec du rotin. On installe ce cadre et on le charge de terre pétrie. Un grand nombre de ces petits bâtiments se composent de quatre murs de torchis recouverts de chaume. De cheminée, il n'en est pas question ; dans ce pays, la fumée est libre comme l'air, elle prend ses ébats capricieux dans les coins et recoins de la case, et s'échappe par où elle veut.

Quand un nègre veut traire sa vache ou sa chèvre, il lui suce les mamelles avec ses grosses lèvres et rejette le lait dans une calebasse : opération un peu longue, mais d'une propreté trop africaine. Un étroit tablier de cuir ou de peau brute, ou bien un pagne de cotonnade, une écharpe en fil d'aloès, un simple rameau feuillu : tel est l'unique vêtement des habitants d'Agoué. Mille colifichets, grains de rasade, ornements divers en ivoire, en métal, ou simplement en bois, pendent au cou, aux bras, aux jambes et aux oreilles. Nous ne parlerons pas des innombrables amulettes et petits fétiches portatifs dont se couvrent aussi les nègres de cette côte[1].

IX

Cependant les missionnaires d'Agoué voulurent explorer les environs de leur résidence. En octobre 1875, l'un d'eux écrivait à sa famille : « J'ai fait dernièrement le voyage d'Akrakou, ville de deux à trois mille âmes, dans l'intérieur des terres. Nous partions d'Agoué de grand matin, amenant quelques petits nègres qui devaient nous servir d'interprètes. Il faut se diriger vers le nord. On rencontre bientôt la grande lagune qui longe toute la côte du Vicariat. Pour franchir ce canal, on monte en pirogue.

» En ce moment même j'ai pu jouir d'un beau spectacle : celui du majestueux lever du soleil. Il ne varie guère de 5 heures 45 à 6 heures 15, c'est-à-dire d'une demi-heure. Ses feux, répandus avec profusion, dissipaient la brume devant nous, découvrant une eau calme et unie comme la glace. A peine un léger courant se dessinait au milieu de la lagune. C'était un jour de foire pour Akrakou. Trois vieilles négresses m'avaient prié de les prendre dans ma pirogue, elles et leurs marchandises. Voilà qu'une des négresses tira bientôt de sa ceinture un vieux débris de pipe charbonnée, et pria sa commère de lui passer son amadou. Celle-ci imita bientôt sa compagne. Nos deux suisses improvisés étaient en train de chasser à l'unisson tous les miasmes de la pirogue. On eût

(1) M. Dubois, *Le Pôle et l'Equateur*.

dit facilement que notre frêle embarcation marchait à la vapeur! La troisième négresse caressait son petit enfant dormant paisiblement sur ses bras et abrité par son chapeau colossal.

» Nous étions souvent croisés par des canotiers qui nous saluaient, tout en chantant leur refrain monotone. Enfin, on arrive au bord opposé de la lagune, où les pêcheurs sont occupés à retirer leurs petites nasses assez abondamment garnies de poissons. Une armée de fourmis voyageuses traversaient en colonne grosse comme le bras le chemin où nous descendîmes. Elles forment, en s'accrochant les unes aux autres, un véritable tunnel sous lequel passe le gros de tous ces bataillons. Si j'avais eu le temps, j'aurais suivi leur marche pour évaluer approximativement leur nombre. Croirait-on, plus de douze heures après, à notre retour, nous les trouvâmes encore continuant leur défilé? »

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre qu'il y a des fourmis dans ces parages, puisqu'il y en a partout; mais peut-être ne lira-t-il pas sans intérêt quelques particularités sur ces insectes parfois si nuisibles aux missionnaires. Le traducteur des *Voyages de Robertt Adams* raconte que ces fourmis sont en nombre prodigieux dans les bois de Sierra-Leone, dans la Guinée et sur les bords des lagunes du Benin. Elles sont, dit-il, de deux sortes : les unes noires, les autres rouges.

Les fourmis rouges, quoique petites, sont fort incommodes; elles s'introduisent dans les maisons, montent aux jambes des habitants et font des piqûres cuisantes; elles envahissent les plats aux heures des repas, pour peu qu'on néglige d'y faire attention. Le moyen de diminuer un peu ce petit tourment quotidien, est d'arroser de temps en temps le sol de sa case ou le plancher de ses appartements. On met aussi dans quelques coins des jattes pleines d'huile, dans lesquelles les petites fourmis vont en foule engluer leurs pattes et faire naufrage.

Mais les fourmis les plus redoutées et les plus terribles pour le voyageur sont les fourmis noires. Elles sont plus grosses et forment bien le volume d'une guêpe; aussi sont elles incommodes jusqu'à mettre en péril la vie des hommes et dévorer des enfants. Ce n'est pas dans les maisons qu'elles vont faire leurs attaques; elles s'écartent au contraire des villes et villages : on pourrait facilement les détruire en cherchant leurs retraites, et en les inondant d'eau bouillante ; c'est dans les champs, c'est au milieu d'une forêt voisine des lieux habités, qu'elles s'établissent et qu'elles dressent leurs embûches.

Une armée de ces insectes s'empare d'un sentier qui leur indique le passage fréquent des nègres; bientôt la largeur du chemin en est toute couverte sur une longueur de quarante à cinquante pieds; si alors un nègre nonchalant ou préoccupé vient à s'engager au milieu de cette armée, sans l'avoir aperçue, il est assailli par une multitude d'ennemis qui, de ses pieds, lui montent en un instant sur tout le corps, et le piquent avec fureur dans les endroits les plus sensibles, surtout aux

yeux. Un homme fait parvient ordinairement à se tirer du danger, en fuyant à une centaine de pas, et en agissant vivement des deux mains, pour écraser tout ce qui s'est attaché à sa peau : heureux s'il y a près de là une rivière, une pièce d'eau quelconque, où il puisse se plonger pour s'en débarrasser plus vite! et tout le mal qui lui reste de son accident, est une fièvre de deux ou trois jours, causée par l'inflammation résultant de toutes les morsures qu'il a endurées.

Mais lorsque la malheureuse victime est un enfant faible et sans expérience, rarement elle échappe à la mort : suffoquée bientôt par la douleur, elle tombe, elle expire au milieu de ces terribles fourmis, et son cadavre devient leur pâture. Tel est le nouveau danger que peut courir chaque jour l'apôtre qui évangélise la partie de l'Afrique comprise entre les deux tropiques[1].

Le missionnaire put échapper aux fourmis et à leurs piqûres. Il continue de parler ainsi à sa famille : « Enfin, nous voilà en hamacs portés par deux vigoureux noirs. Doucement balancé sur leurs fortes épaules, je laissai avec bonheur mes pensées se reporter aux belles et fraîches matinées d'été et de printemps passées auprès de vous... Des centaines d'oiseaux au brillant plumage et au chant varié animaient gaiement cette nature parfois si sauvage, et à laquelle la main de l'homme n'a jamais disputé que quelques pieds de terre pour construire sa case. Chaque année, cette plaine se couvre d'une nappe d'eau. Récemment desséchée, et engraissée par les détritus qu'y déposent les eaux limoneuses, elle offrait le spectacle d'une végétation des plus luxuriantes...

» Il est plus de dix heures. Nous arrivons à Akrakou. On entre dans la ville par un petit chemin qui conduit directement à la maison du cabécère. Déjà une multitude de petits négrillons, au costume académique, pousse des cris et hurle à me fendre la tête, s'approchant, s'enfuyant, revenant, partant encore, pour appeler leurs père et mère, qui bientôt arrivèrent aussi craintifs que leurs enfants. On n'avait jamais vu le *blanc*, du moins de mémoire d'homme. La population entière fut bientôt sur pied, pour venir voir le blanc qui était reçu chez le roi. Celui-ci, qui, par un oubli de ses serviteurs, n'avait pas été averti de mon arrivée, se disposait à aller visiter sa culture et à se mettre lui-même à l'ouvrage. Il me fit donc attendre quelques instants : il fallait se costumer en monarque, c'est-à-dire prendre un pagne et se couvrir la tête d'un misérable feutre... Dans quel piteux appareil cette majesté d'Akrakou s'offrit à mes regards!...

» Le roi est d'une taille ordinaire; sa figure est assez commune et déjà ridée par les années. Il peut avoir de 50 à 60 ans. Après nous être salués, en faisant claquer les doigts dans la main l'un de l'autre, le

(1) Le *Chev. de Frasans*, chap. II.

prince m'offrit une chaise en bois, la seule qui soit dans le palais ; et bientôt nous entrâmes en conversation sur la mission d'Agoué. Je vous dirai, en passant, que chaque fois que j'avais à tirer quelque chose de ma poche ou de ma caisse de voyage, je faisais fuir les noirs et négresses qui étaient là toujours sur le qui-vive pour me voler. Le roi me demanda donc ce que faisaient les missionnaires d'Agoué. « Nous ne faisons pas de commerce, lui répondis-je ; nous enseignons la religion du vrai Dieu, et faisons ce que nous pouvons pour guérir les malades. — Mais, homme de Dieu, tu ne voudrais pas venir t'établir ici, pour faire ce que tu fais à Agoué? — Si le grand homme de Dieu de la terre des blancs le veut, je viendrai avec plaisir près de toi, pour enseigner à tes enfants et aux enfants de ton peuple le chemin qui conduit dans la maison de Dieu. — Dis donc au grand homme de Dieu de vouloir, etc., etc. » Nous parlâmes encore de religion. Tous les renseignements que je donnais paraissaient lui être agréables.

» Toutefois, comme sa pauvreté royale avait excité ma compassion, je lui offris un pagne de coton et le joli bracelet, cadeau de Mme X., que vous m'avez envoyé. Vous dire l'air de bonheur qui passa subitement sur son visage est chose impossible. Vous comprendrez mieux que je ne pourrais vous le dire combien le prince noir était heureux de regarder son bras si richement orné. Il se dressait avec fierté en se drapant sous son pagne, qui, grâce à sa nouveauté, avait gardé le *frou-frou* de la soie. Voulant toujours être agréable à Sa Majesté, je l'invitai à prendre part à mon repas, que j'avais fait préparer par nos enfants dans la maison d'une de leurs connaissances. Or, voici le menu qui, sans être royal, était cependant de l'extra : une poule au kaloulou, c'est-à-dire à l'huile et au piment ; des petits pois en sauce avec de la sardine de Nantes ; comme dessert, du vin blanc du Pallet, envoyé par mon oncle Edouard...

» Le roi fit preuve d'un bon appétit, et complimenta l'enfant devenu cuisinier. Comme il désirait garder une place dans un coin de son estomac à tous les mets qu'il avait aperçus *de la terre des blancs*, il dut renoncer à une partie de sa ration que les yeux, plus grands que son ventre, avaient avidement convoitée. Il offrit donc le trop copieux à son ministre, qui, à genoux près de lui, attendait sans doute sa *lêchée*... Lorsque j'interrogeais les enfants sur le sujet de la conversation de mon royal convive, ou sur ses réflexions touchant les délices du repas, je n'avais pour toute réponse que de grands éclats de rire, ce qui me faisait une fois de plus regretter de ne pas connaître le mina.

» Bientôt les grands du pays me firent dire qu'eux aussi désiraient voir ma figure. Mais comme j'étais fatigué et que je voulais, en outre, faire le grand personnage et me donner de l'importance, je leur fis répondre que j'avais un pressant besoin de repos, mais que dans une heure ils pourraient me contempler à loisir. Enfin, il fallut s'exécuter. Je témoi-

gnai donc le désir de visiter la ville. Le cabécère fit porter son bâton devant moi, et je parcourus ainsi, suivi des grands et de la foule, les rues tortueuses et étroites d'Akrakou. Au fond d'une grande place, se dresse, environné de hauts et magnifiques arbres, le seul monument de la cité; c'est une vaste maison ouverte, où le roi rend la justice devant son peuple.

» A Akrakou, on se sent déjà à l'intérieur. La végétation est toute différente. Le cocotier, en s'éloignant de la mer, devient de plus en plus rare; mais le boabab et tant d'autres arbres gigantesques que l'on ne trouve pas sur les bords de la mer, sinon tout rabougris, paraissent ici très-communs et servent à la fabrication des pirogues. Après avoir félicité les noirs qui m'entouraient du bel aspect de leur petite ville, j'allai visiter la foire qui se tient à quelques minutes d'Akrakou. Quand j'arrivai, ce fut un véritable tumulte. Jamais un blanc n'avait paru dans ce pêle-mêle de négres et de négresses. Ce fut un sauve-qui-peut général. La terreur semblait donner de l'activité aux jarrets de ces pauvres noirs; ceux qui ne pouvaient fuir se culbutaient et tombaient les uns sur les autres. Quelques femmes abandonnèrent un instant leurs marchandises; les enfants, plus effrayés encore, renversaient, brisaient les calebasses des vendeuses, les bazars des marchands.

» Cependant quelques personnes d'Agoué qui fréquentent la foire, n'ayant pas craint de venir me parler, la foule se rassura peu à peu, les choses rentrèrent dans l'ordre. Il fallut songer au départ. Le cabécère, tout joyeux et tout honoré de ma visite, voulait me retenir. Lui et tous les grands me saluèrent avec mille démonstrations, tant qu'ils purent apercevoir les hamaquaires qui m'emportaient rapidement. Après tant d'honneur, j'étais bien aise de respirer à pleins poumons, sous ce ciel tropical, l'air pur et frais du soir. Le silence n'était troublé que par le bruit des porteurs. Dans ce mystère d'une nuit qui va vous envelopper de ses ombres, on rêve, on contemple facilement. Plus l'horizon est vaste, plus l'âme se sent libre, grande, capable de monter jusqu'à Dieu.

» Lorsque l'obscurité ne m'eut plus permis de distinguer les arbres immobiles et les fleurs doucement endormies, l'air se remplit d'insectes phosphorescents, ou mouches de feu, qui, semblables aux vers luisants de France, voltigeaient d'herbe en herbe, faisant étinceler leur feu verdâtre, tandis que l'astre des nuits, soumis à ses lois, vînt à son tour me procurer la jouissance de sa douce et pâle lumière, se mirant dans la lagune. Je contemplais encore toutes ces merveilles, quand un esclave (je tiens à vous citer ce fait de gratitude, ils sont si rares sur la côte!) un esclave, dis-je, dont l'enfant avait, à la chasse, blessé un nègre que je soignais chaque jour, vint de lui-même et pour la seconde fois à ma rencontre avec une pirogue pour me prendre de l'autre côté de la lagune. « J'avais hâte de te revoir, me dit-il, car tu prends tant de soins du blessé! » Il pouvait ajouter : s'il vient à mourir, peut-être aussi que mon enfant

mourra ; car telle est ici la loi. Et quand dans les cas fortuits on échappe à la loi, on est toujours menacé de la famine et du poison. J'arrivai à Agoué vers huit heures. Le feu blafard qui éclairait les cases était encore d'un bel effet. Heureux d'une journée si riches en émotions, je remerciai Dieu et sa très-sainte Mère de leur insigne protection [1]. »

« Nous avons débarqué à Grand-Popo, écrivait le P. Veyret, et nous sommes descendus à terre avec le P. Bourguet et le capitaine Morpin. La factorerie de M. Régis nous a donné l'hospitalité durant trois jours ; mais nous n'y avons pas dormi tranquilles. Vous savez que ce pays est ravagé par les serpents-fétiches. Or, la veille de notre arrivée, les deux chiens de la factorerie ont été avalés par un boa d'une grosseur extraordinaire. Messieurs les agents de la factorerie n'ont pas pu lui faire lâcher prise. Ils ont été obligés de recourir aux féticheurs du pays qui sont venus le chercher en toute hâte, et l'ont emmené sans lui faire aucun mal. Mais les chiens n'en ont pas moins été croqués. Notre capitaine, homme d'un grand sang-froid, apprenant cet événement, n'a consenti à aller se coucher que lorsqu'on lui eût mis six sentinelles à la porte de sa chambre. Quant à moi, j'avais trois autres sentinelles à ma porte et un homme qui couchait dans ma chambre. Vous allez peut-être me prendre pour un peureux, mais non ! Toutes ces précautions avaient été prises sans mon consentement. Ma bravoure en était froissée, mais ma personne en était plus en sûreté. Pendant notre séjour à Grand-Popo, j'allais visiter la campagne. Quel aspect elle offrait à mon cœur de missionnaire ! On eût dit que depuis le déluge cette malheureuse terre n'avait été habitée que par le démon. Je rencontrais à chaque pas des temples de fétiches, où les féticheurs immolaient force poulets, moutons, etc., au dieu de la guerre, afin qu'il obtint au peuple de Grand-Popo la victoire sur le Dahomey. Quand je m'approchais trop de certains temples, les noirs qui m'accompagnaient me criaient aussitôt : « *Père, ne vas pas là, on te couperait la tête.* » J'obéissais à l'instant... Enfin, nous quittames cette terre maudite ; mais non sans prier le Seigneur de lever au plus tôt l'arrêt de mort qui pèse sur elle, et de la rendre digne d'entendre la bonne nouvelle. »

Une autre cité populeuse de la Côte attend aussi le bienfait de posséder une résidence de missionnaires, c'est Badagry. Cette ville maritime très-commerçante n'est qu'à quelques lieues à l'Est de Porto-Novo.

Les missionnaires de Lyon n'ont pas encore, sur ce point de la côte, parcouru les routes de l'intérieur, ou, pour employer le style officiel de Badagry , *les sentiers du taillis*. On sait qu'en 1830 Richard Lander avait pénétré dans ce repaire de négriers et de forbans. Il l'immortalisa parce qu'il en fit son point de départ pour se rendre à Boussa, d'où il descendit le Niger, explorant les rives de ce grand fleuve. Il reconnut

(1) Lettre particulière.

que les lois fondamentales de l'Yorriba étaient presque aussi monstrueuses qu'au Dahomey. A la mort du souverain de ce royaume, son fils aîné, ses quatre premières femmes, les chefs de ses gardes et les gouverneurs de ses principales provinces, doivent venir boire un poison subtil sur son tombeau et y être ensuite précipités avec lui. La majesté et la sûreté du trône expliquent suffisamment la chose; mais que cet usage meurtrier s'étendît sur toute la hiérarchie gouvernementale, en faisant descendre une terrible solidarité des chefs de provinces à ceux des cités, et de ceux-ci aux simples cabécères de villages, c'est ce que raisonnablement un européen pouvait ne pas admettre, mais ce dont Lander ne put douter.

« Au nombre des décédés, nous dit-il, se trouvait le chef de *Yenna*. Or, la coutume exigeait que deux de ses femmes quittassent la vie le même jour que lui. L'une des deux veuves s'était exécutée de bonne grâce, mais l'autre regimbait de toutes ses forces contre l'usage, au grand scandale des âmes pieuses. Toujours hésitante entre la corde et le poison, elle prenait congé chaque jour et chaque jour remettait son départ au lendemain, malgré les remontrances des vénérables matrones et les exhortations des prêtres. On allait jusqu'à penser que, grâce au crédit des félans (les musulmans) et à l'appui tacite de Mansolah lui-même (le roi), la vieille contumace parviendrait peut-être à conserver sa vie; mais on n'osait se communiquer cette supposition qu'avec des frémissements d'horreur [1]. »

De petites républiques indépendantes assises sur les bords du fleuve Ocpara forment le vaste Etat de l'*Yorriba*. Elles sont encore soumises aux fréquentes incursions du Dahomey. Celui-ci leur enlève les meilleurs esclaves et leur impose ses lois et ses mœurs sanguinaires [2].

X

Les missionnaires vivaient dans le silence, l'étude et le travail des mains, quand ils reçurent la visite d'un grand personnage de Whydah. Cette ville maritime, la plus importante du royaume de Dahomey, est gouvernée, avons-nous dit, par le Jévoghan. Ce dernier a sous ses ordres immédiats de nombreux chefs de Salams ou quartiers, et surtout trois ministres principaux, qui ont reçu eux-mêmes le titre de cabécères. *Quouénou*, l'un de ces trois dignitaires, est grand cabécère du commerce. Seul, il a le droit d'acheter une cargaison de marchandises européennes au compte du roi. Ce privilége lui coûte d'énormes impôts qui vont chaque année grossir la cassette royale, mais il en retire un immense bénéfice. Il aime les européens, vit à leur manière, a même fait baptiser

(1) *Le Niger*. De Lanoye.
(2) L'abbé E. Deribes, l'*Evangile au Dahomey*. 1 vol. in-8°.

plusieurs de ses enfants dont il a confié l'éducation aux missionnaires. Ecoutons maintenant le P. Laffitte :

« Quouénou, dit-il, ne déployait jamais un grand appareil dans ses exhibitions personnelles. Il vint à la mission avec une suite peu nombreuse : deux soldats, deux domestiques, deux musiciens et un secrétaire formaient tout son cortége. Le secrétaire ne savait ni lire ni écrire ; son crâne était le casier où il rangeait tous les secrets et les commandements de son maître ; avec lui la saisie des pièces compromettantes était impossible. Quouénou avait une de ces figures réjouies qui font plaisir à voir ; l'expression habituelle de son visage était la honte ; un sourire naïf errait constamment sur ses lèvres. Un embonpoint démesuré avait fait de son petit corps une masse qu'il avait peine à mouvoir, même à l'aide de son bâton terminé en croissant. A la différence de ses compatriotes, pour qui tout vêtement est une gêne, Quouénou portait sur lui de quoi habiller douze nègres ; il avait certainement pris toute sa garde-robe pour en faire étalage devant nous.

» Parmi les bizarreries de son costume, un de ces couvre-chefs que le peuple, dans son langage pittoresque, a nommé casque à mèche, attira surtout mon attention. Bariolé, surmonté d'une touffe ondoyante, épanouie, ce bonnet devait être le chef-d'œuvre de quelque maître bonnetier marseillais. Ainsi coiffé, Quouénou personnifiait admirablement le Ministère du Commerce. Il avait eu soin de faire porter par son domestique son trône de ministre, espèce d'escabeau de cinquante centimètres de hauteur, taillé dans un tronc d'arbre et orné d'arabesques qui n'étaient pas sans mérite. Le trajet de sa maison au fort avait fort essoufflé Son Excellence ; aussi ne répondit-elle à notre salut que par un gros rire et une poignée de main ; et ce n'est qu'après s'être solidement assise sur son siége et avoir respiré avec bruit et à plusieurs reprises, que nous pûmes connaître le son de sa voix. « Bonjour, blancs, nous dit-il en Portugais ; votre santé est bonne? — Excellente, seigneur Quouénou. — Ah! ah! je m'en réjouis fort. Vos affaires prospèrent? — Elles pourraient aller mieux. — Ah ! ah ! j'en suis fâché. Vous êtes riches? — Non, nous sommes pauvres. — Ah ! ah ! je croyais le contraire. Vous ne faites pas le commerce? — Vous savez bien que nous ne sommes pas venus ici pour cela. — Ah ! oui, je sais ; vous voulez enseigner aux noirs la religion des blancs ; vous dites que les fétiches ne valent rien, que votre Dieu est le grand Dieu. Oui, cela est vrai, le Dieu des blancs est le grand Dieu, mais bon seulement pour les blancs et pas pour les noirs ; les noirs sont petits, les fétiches sont bons pour eux. »

» Nous essayâmes de lui démontrer que le même Dieu avait créé les blancs et les noirs, que tous étaient ses enfants et qu'il les aimait d'un amour égal. Il écouta avec attention nos paroles et les approuva toutes ; mais je doute qu'elles aient pénétré bien avant dans son cœur ; son assentiment n'était qu'une simple formule de politesse. Quouénou resta à la

mission environ une demi-heure. Il accepta un verre de genièvre qu'il passa à son secrétaire, après en avoir bu quelques gouttes. Avant de nous quitter, il exprima le désir de visiter notre chapelle. « Vous pouvez entrer, mais à condition de quitter tous vos fétiches. — Je ne puis me séparer de mes fétiches, car je mourrais à l'instant. — Alors vous n'entrerez pas. — Mais d'ici je puis bien adorer votre Dieu ? — Oui, seigneur. — Eh bien ! cela me suffit. »

» Il se prosterna contre terre, couvrit sa tête de poussière, frappa dans ses mains et prononça quelques paroles mystérieuses. Son adoration finie, il nous témoigna toute sa reconnaissance du bon accueil qu'il avait reçu, et nous invita à aller le voir chez lui. Nos relations avec les autorités dahoméennes avaient toujours conservé un certain appareil cérémonieux qui me gênait fort; des grands dignitaires du gouvernement, nous n'avions vu que le masque : l'homme vrai, tel qu'il apparaît dans son intérieur, nous était complétement inconnu. Avertis à l'avance de notre visite, ils avaient eu le temps de composer leur visage, de préparer leurs paroles, de mettre ordre à leur toilette ; et tels nous les avions vus à la mission, tels nous les voyions dans leurs cases. Je résolus de lever un coin de voile qui couvrait ces grandeurs d'emprunt. Le Ministre du Commerce avait l'air si bonhomme, que je jugeai qu'il ne se formaliserait pas d'un léger manquement à l'étiquette du pays.

» Le lendemain de sa visite à la Mission, je me dirigeai seul vers le quartier qu'habitait Quouénou. Je fus assez longtemps à trouver le Ministre du Commerce. Un nègre à demi couché sur le seuil de sa porte en gardait l'entrée ; je m'adressai à ce concierge à noire figure : « Le seigneur Quouénou, Ministre du Commerce ? » J'avais à peine terminé ma phrase, que Quouénou, qui avait reconnu ma voix, me cria d'entrer. Tout allait donc au gré de mes désirs ; en quelques secondes, je me trouvai auprès d'une Excellence nègre en petite tenue.

» Quouénou n'était plus le brillant ministre que j'avais vu la veille sur son siége de gala ; je le trouvai à demi couché sous un hangar bas et étroit, jouant aux osselets, en compagnie de quelques nègres. Il n'avait plus cet aspect de momie égyptienne que lui donnaient les diverses étoffes dont il avait cru devoir s'envelopper pour nous faire honneur. Un caleçon grossièrement taillé et un pagne crasseux le couvraient des genoux à la ceinture. Un bonnet de coton vulgaire avait remplacé le couvre-chef que j'avais tant admiré la veille.

» Si le ministre du commerce avait singulièrement modifié son costume, sa physionomie était restée la même : même bonhomie, même sourire. Il se leva à mon arrivée, et, après m'avoir serré la main, il m'invita à m'asseoir sur un siége de bambou qu'un nègre venait d'apporter. Pour lui, se laissant tomber à terre, il se coucha à demi, la tête appuyée sur sa main gauche. Après un quart d'heure d'une conversation trop insignifiante pour que je la rapporte ici, je me levais pour partir, quand

Quouénou m'arrêta en me disant : « Seigneur, je suis noir, mais je suis poli. — Certes, lui répondis-je, je n'en ai jamais douté. — J'ai bu du genièvre à la mission, et je veux que vous preniez un verre de liqueur chez moi. — De liqueur? — Oui, de liqueur. Et votre genièvre était très-rude. Enfant, dit-il à un de ses esclaves, va chercher les liqueurs. »

» Après quelques minutes d'absence, l'esclave revint portant une petite table, deux flacons et deux verres. L'un des flacons contenait de l'anisette, l'autre du marasquin de Zara. « Seigneur blanc, me dit Quouénou, je vais vous servir un verre d'anisette. — Merci. — Un verre de marasquin, alors? » Et il prit le flacon de la prétendue liqueur de Zara. Quoique cette liqueur ne fût que de l'eau sucrée, je crus devoir la trouver excellente. Ma satisfaction rendit Quouénou le plus heureux des hommes. Je ne fus libre de partir qu'après lui avoir promis de venir le voir de temps à autre.[1] »

XI

Il n'était bruit, dans le pays, que des merveilles dont Whydah allait être le théâtre. Avant d'entreprendre une expédition contre la puissante ville d'Abékouta, le roi Gréré avait essayé ses forces contre un gros village de deux mille habitants. Investi pendant la nuit, ce village fut pris sans coup férir. Jamais entreprise n'avait été menée plus rapidement et avec un succès plus complet.

Dans son orgueil, Gréré voulut faire le déploiement de toutes ses forces militaires et l'étalage du butin et des esclaves, trophée de sa victoire. Agbomé avait eu jusque là, nous dit le P. Laffitte, le monopole exclusif de toutes les fêtes nationales. L'unique cause de ce privilége venait de la superstition bizarre qui obligeait le roi à se tenir loin du littoral. Les féticheurs avaient prétendu que le premier monarque dahoméen qui oserait jeter les yeux *sur le grand lac d'eau salée*, mourrait certainement d'une mort subite. Mais le vrai motif de cette réclusion, était que Sa Majesté, allant sur la côte, aurait occasion de voir les blancs, de perdre par ce commerce un peu de sa rudesse et de sa cruauté, traits distinctifs de la puissance dahoméenne, et caractères que le fétichisme exige dans un monarque africain. Or, le roi Gréré, enhardi par sa gloire, crut pouvoir se départir pour une fois de cet usage antique ; il résolut de célébrer sa victoire dans la ville même de Whydah. Du reste, l'éclat de Sa Majesté devait éblouir les blancs du littoral ; le bruit de sa puissance devait se répandre parmi les tribus voisines.

« Tous les blancs, raconte le P. Laffitte, convoqués par invitation royale, devaient ajouter aux splendeurs de la fête. Nous eûmes l'honneur d'une invitation spéciale. En réalité, cette invitation cachait sous un amas de phrases obséquieuses un ordre formel. Avec les gens de com-

(1) *Souvenirs de voyage et de mission.*

merce, Gréré ne se gêna guère ; il ne prît même pas la peine de formuler un ordre ; il jugea qu'un simple désir serait suffisant. En cas de résistance, il pouvait ruiner d'un mot la factorerie rebelle : il n'avait qu'à défendre aux nègres de lui porter leur huile.

» Nous étions plus indépendants, aussi s'y prit-il d'une autre manière pour en arriver à ses fins. Pauvre roi ! il ne connaissait que par ouï-dire ce que c'est qu'un prêtre catholique : il ignorait la force qu'il y a en lui, alors que sa conscience est engagée. Notre réponse au message royal ne devait laisser aucun doute sur notre résolution ; et pourtant, à quelques jours de là, un nouvel envoyé de la cour vint nous intimer derechef l'ordre d'obéir, et, cette fois, très-clairement, avec menace de punition en cas de refus. Cette seconde ambassade ne réussit pas mieux que la première. Le matin du jour de la fête, le Jévoghan vint encore s'assurer si nous persistions dans notre désobéissance. « C'est, nous dit-il, pour vous éviter les plus grands malheurs que je suis venu : le roi est furieux. — Nous sommes désolés, répondîmes-nous à ce brave homme, de faire de la peine à ton maître, mais ce qu'il nous demande, notre Maître nous le défend. — Quel est donc votre maître? reprit-il. — Dieu. » Il s'inclina devant ce nom, et sortit sans insister davantage. On va voir par les détails de l'exhibition, que nous ne faisions que notre devoir en refusant de nous y associer. Vers les dix heures du matin, les sons d'une musique infernale, les cris et les hurlements d'une foule en délire nous annoncèrent que le premier point du programme, le défilé, était en voie d'exécution.

» A onze heures, la tête du cortége défilait sur la place du fort portugais. C'étaient des femmes vêtues de pagnes neufs, marchant une à une et portant, posée sur leurs cheveux crépus, une bouteille de gin. Elles longèrent l'extrémité de la place et se rangèrent en cercle. D'autres femmes suivaient, chargées d'objets divers, fruits de la récente victoire du roi ; elles formèrent un grand cercle. Puis ce fut le tour d'une multitude de soldats, avançant avec un ordre que je ne leur avait jamais vu ; ils se placèrent devant les femmes et mirent leurs fusils au repos. Un grand nombre de nègres de tout âge, de tout sexe, les mains liées derrière le dos, venaient après. Ces malheureux, libres il y a quelques jours, rehaussaient la pompe triomphale des vainqueurs, en attendant un sort plus cruel. Leur figure, défaite et empreinte d'une morne résignation, faisait mal à voir ; un long jeûne avait épuisé leurs forces, et la maigreur de leur corps était à peine cachée par des haillons souillés de sang et de boue. De temps à autre, ils regardaient d'un œil hébété ce qui se passait autour d'eux ; le plus souvent, leurs regards se portaient vers la terre et y restaient fixement attachés.

» Le défilé continuait toujours, et bientôt il ne resta plus qu'un petit espace libre au milieu de la place. Alors parurent quelques chevaux que des noirs menaient en lesse : ces chevaux avaient appartenu aux chefs

du village détruit. Les têtes de ces chefs, exécutés depuis quelques jours en présence du roi, étaient fixées au bout de longues perches que les porteurs agitaient à chaque instant. Une nuée de vautours fauves, attirés par ces trophées, planait au-dessus de la foule; quatre ou cinq, plus féroces, rasaient les têtes sanglantes, et ne s'enfuyaient, sous les cris répétés de la populace, que pour revenir encore. La musique, qu'on entendait déjà depuis longtemps, fit enfin son apparition, et avec elle se montrèrent le Méhou, les grands cabécères venus d'Agbomé, le prince *Schoundaton*, le Jévoghan, tous en costume de cérémonie. Les nègres du vulgaire occupaient les rues adjacentes. Un hourra formidable s'éleva du milieu de toute la foule, et l'exhibition prit un caractère nouveau.

» Jusque-là, chacun était resté immobile à son poste; mais alors commencèrent des danses extravagantes, mêlées de cris sinistres. Les captifs enchaînés, qui pouvaient à peine se mouvoir, furent forcés de prendre part au mouvement général; leurs gardiens brandissaient au-dessus de leurs têtes des coutelas énormes, des massues armées de pointes de fer. Cette scène infernale, à laquelle la fatigue des acteurs mit seule un terme, dura près d'une heure. Les ordonnateurs de la fête ouvrirent à grand'peine la foule, et les dignitaires du gouvernement se dirigèrent vers le fort; un nègre les précédait. La porte d'entrée était close; force fut à l'envoyé de parlementer du dehors : le Méhou et les grands cabécères demandaient la faveur d'être reçus par les missionnaires pour leur transmettre les compliments du roi : « Va dire aux grands cabécères, répondit le P. Borghéro, qu'ils seront les bienvenus près de nous, à la condition qu'ils entreront seuls, et que pas un des hommes de leur suite ne passera le seuil de notre maison. »

» Pendant ce colloque, les cabécères avançaient toujours; les conditions étant acceptées, je tirai les verrous de la porte. J'avais pris avec moi quelques-uns de nos serviteurs les plus robustes, afin de me prêter main-forte, au cas où la populace voudrait entrer à la suite des chefs. La précaution n'était pas inutile; car à peine les hauts fonctionnaires avaient-ils franchi le seuil de notre habitation, qu'une multitude se précipitait sur leurs pas. Nos domestique soutinrent bravement le premier choc, et, grâce à ce temps d'arrêt, je pus tirer les verrous. Je laissai la foule heurter à la porte, d'une solidité à toute épreuve, et j'allai rejoindre mes confrères, que je trouvai luttant de ruse avec les plus fourbes des hommes.

» Les cabécères tentaient un dernier effort pour nous faire accéder aux désirs du roi. D'abord, ce furent de douces paroles, puis vinrent les menaces. Il leur fut répondu que le spectacle sinistre que nous avions sous les yeux, loin de nous porter à accepter l'invitation royale, nous forçait à confirmer énergiquement notre premier refus. Ils se retirèrent très-mécontents. A la sortie des chefs, les danses, qui avaient continué pendant le colloque, cessèrent subitement; la foule s'agita encore quel-

ques minutes, les têtes ondulèrent comme les eaux d'un lac agité par la tempête; puis chacun regagna sa place, et attendit le signal du départ.

» Le défilé commença dans l'ordre que j'ai déjà dit; les femmes ouvrirent la marche, les bouteilles de genièvre toujours sur leur tête; ces bouteilles, qui avaient reçu de fréquentes accolades pendant la station, étaient vides aux trois quarts. Quand ce fut le tour des esclaves, je les vis se mouvoir comme des automates poussés par un ressort secret. A leur passage sous nos fenêtres, ils levèrent les yeux vers nous; nous les saluâmes de la main. Comprirent-ils cette salutation amie? Je ne le crois pas. Leur regard triste, morne, presque stupide, ne s'anima pas devant cette marque de sympathie, la seule, hélas! qu'il fût en notre pouvoir de leur donner. Nous vîmes encore, et, cette fois, de très-près, les têtes livides fixées au haut des piques; la musique joua en notre honneur son air le plus bruyant, les chefs nous saluèrent de la tête, et tout se perdit bientôt dans le labyrinthe de ruelles qui court à travers la cité nègre.

» La fête de nuit fut plus horrible encore. Vers six heures du soir, la cohue que nous avions vu défiler devant le fort portugais se réunit sur la place du marché. Les malheureux captifs, épuisés par une longue course et le manque de nourriture, ne pouvaient plus se soutenir : ils se laissaient aller à terre, comme une masse inerte; les cris, les menaces et les coups des bourreaux étaient impuissants à les relever. On leur donna un peu d'eau-de-vie, afin de refaire leurs forces, et l'attention se détourna d'eux pour se porter sur des poètes à gages, qui célébraient l'unique victoire du roi. Ces favoris du Parnasse africain accompagnaient leurs paroles d'une musique si expressive, que ceux des auditeurs qui n'entendaient rien à leur langage pouvaient suivre point par point les diverses phases de la dernière expédition. Après chaque chant, et le poème en avait plusieurs, ils se donnaient du cœur avec une goutte de tafia. Leur succès fut complet; la foule, ivre de joie, applaudit à outrance.

» A la scène parlée succéda une scène muette. Les nouveaux acteurs représentèrent, avec une vérité effrayante, tous les genres de supplices usités à Canna et à Agbomé. Pour terminer leur séance, ils donnèrent le programme vivant de la scène finale, qui devait marquer d'une tache de sang le souvenir de cette triste journée. Les esclaves enchaînés avaient pu suivre, minute par minute, la marche progressive de leur agonie; ils avaient vu les contorsions de leur corps au milieu des tortures; ils avaient entendu le dernier râle qui sortirait de leur poitrine; ils savaient que leurs cadavres seraient foulés aux pieds, et livrés en pâture aux hyènes et aux vautours... Quand ce fut leur tour d'entrer en scène, ils n'essayèrent aucune résistance; ils étaient résignés[1]. »

(1) *Souvenirs de voyage et de mission.*

CHAPITRE XII.

LA COTE DE BENIN. PORTO-NOVO.

I

Voici comment s'exprime le P. Poirier, dans une lettre datée de Porto-Novo, le 19 décembre 1874 :

« ... Le roi Messi, plongé dans une ivresse presque continuelle, ne pouvait vivre longtemps. Son état d'abrutissement était tel, que, devenu incapable de lever la tête, il rampait comme une brute dans son appartement. Un jour, il fut trouvé ivre-mort. D'après un usage du pays, on arrose l'homme ivre avec de l'eau froide, pour « rafraîchir son cœur, » disent les noirs. Le roi reçut, devant sa porte, cette humiliation. Mais ce traitement ne réussit point, et Messi, étendu sur sa natte, enfla d'une manière horrible.

Aussitôt, le *huégan* (chef du palais) fait appeler un *ouisegun*, sorte de médecin qui mêle les féticheries aux remèdes naturels. Un prêtre d'Ifa (*babalawo*) accourt en toute hâte. Il se recueille et interroge le fétiche sur le sort réservé au roi. L'oracle répond que le prince guérira, si l'on immole un bœuf. Immédiatement, le sacrifice est offert. Le féticheur prend pour lui une cuisse et une partie des entrailles, dont il offre l'autre à l'*élegba* (esprit infernal) et que les vautours viennent dévorer. Ce qui reste du bœuf, après avoir été exposé devant Ifa et en avoir touché les lèvres, est cuit et mangé par les gens du palais. Un bouc est offert au fétiche particulier de Messi.

L'immolation des victimes ne rendit pas la santé au malade. L'ouisegun et le babalawo connaissaient les véritables causes du mal ; mais ils se gardaient bien de dire à Sa Majesté de s'abstenir de boissons enivrantes. Enfin, on appelle un marabout. Enveloppé dans un large burnous blanc, ayant, au côté, un long chapelet, et, à la main, un rouleau de papier où sont tracés quelques caractères arabes, il arrive gravement et se place en face du malade. Après avoir prononcé quelques mots inintelligibles,

il dit que, en s'abstenant de boire de l'eau-de-vie, Sa Majesté guérirait, sinon, elle était infailliblement perdue.

Les fumées de l'ivresse passées, Messi, loin de suivre le sage conseil du marabout, s'empressa de s'administrer une forte dose de tafia. Le mal empira, et la mort devint imminente. Le huégan fit alors renfermer, dans un lieu séparé, les femmes et les esclaves du roi, afin qu'ils ne fussent pas témoins de sa mort, et n'éveillassent point, par leurs cris, des soupçons au dehors. Le babalawo, appelé une seconde fois, déclara que son fétiche était muet. Le marabout, son papier à la main, et roulant entre ses doigts les grains de son chapelet, adressait au ciel de ferventes prières. — « Que Dieu te protége, qu'il éloigne le mauvais esprit de ton chemin, qu'il te pardonne tes fautes, qu'il te conduise dans le lieu bon et détourne ton pied du chemin du feu ! » Ainsi mourut Messi, après deux années de règne. Prince sans énergie et énervé par la volupté, il ne gouvernait pas. Tout allait au caprice des cabécères et à la volonté des féticheurs. Le vol était à l'ordre du jour, le crime restait impuni, et, sous prétexte qu'il fallait aux dieux une victime humaine, les féticheurs pouvaient satisfaire sans aucun frein toutes leurs vengeances particulières.

Les funérailles eurent lieu dans le plus grand secret, le jour même de la mort. A la nuit, les préparatifs commencèrent. Quelques vieux esclaves, versés dans les rites Jeji, sont initiés au secret, et, sous la conduite du Hunfuo, messager du roi, creusent, dans une cave voisine de celle du monarque défunt, une fosse large mais profonde. Les cabécères arrivent en silence et pénètrent dans la chambre mortuaire éclairée par des torches de résine et par des lampes alimentées à l'huile de palme. Quelques nattes, des calebasses et d'autres vieux objets, destinés à servir plus tard aux funérailles publiques, sont jetés dans un coin. Le corps du roi est enveloppé d'un pagne blanc ; une calotte également blanche, et qu'il avait reçue le jour de son élection, orne sa tête ; aux bras, des bracelets d'argent ; aux doigts, des anneaux de même métal ; aux pieds, les souliers, insignes de la majesté royale. On dépose ensuite le cadavre dans un grossier cercueil de bois, où l'on a eu soin de placer quelques bouteillles d'eau-de-vie et de gin.

Le moment solennel est arrivé. Au milieu de la nuit, alors que les gens du palais paraissaient endormis, Apollogan, premier cabécère et chef des féticheurs, et le *migan* (bourreau), ayant tous les deux le pagne enroulé à la ceinture, une calotte blanche sur la tête, et, au cou, une sorte d'étoffe blanche, insigne du cabécérat, descendent dans la fosse, tandis que le *gogan* (chef des bouteilles) reste sur le bord pour leur passer tout ce qui est nécessaire au sacrifice. Bâillonnées et à moitié ivres, les victimes, au nombre de six, sont amenées par les aides du migan. Ce sont le porte-clefs, la cuisinière ou première femme du roi et son petit esclave, la femme qui rafraîchit le roi au moyen d'un

large éventail, celle qui étend la natte appelée *ateni* et celle qui tient le parasol.

Le gogan les présente au sacrificateur, qui les reçoit dans la fosse, et Apollogan les offre aux dieux en répandant sur la tête de chacune d'elles un peu d'huile de palme mêlée à de la farine de maïs. Puis on accorde aux victimes, comme consolation dernière, quelques gouttes de tafia. Les trois premières, garrottées et agenouillées, reçoivent le coup fatal, et leurs têtes tombent sous le sabre fétiche d'Ogun. Les trois autres, étendues dans la fosse et la tête fixée au sol par une fourche fétiche, sont frappées à l'occiput avec un bâton rond et poli appelé olugbongbo. De ce sang chaud et fumant, sortant à flots par la bouche et par le nez des victimes, les deux bourreaux crépissent le fond et les parois de la fosse, et reçoivent, des mains du gogan, des nattes et des étoffes qu'ils étendent sur cette couche de sang.

Aux premiers rayons du soleil, la bière royale est descendue dans la fosse. A côté d'elle, on place, enveloppés dans une natte, les cadavres de la cuisinière et du petit esclave, et la fosse est recouverte de terre. Les autres cadavres sont jetés dans une fosse séparée, puis, cabécères et féticheurs se retirent en silence. Au dedans comme au dehors du palais, rien n'est encore connu. Quelques rumeurs circulent, mais la mort ne sera officielle qu'à l'avénement du nouveau roi.

Trois mois après la scène que je viens de décrire, aura lieu une autre cérémonie, dont voici les détails. On creuse la fosse et on en retire la tête du roi. Nettoyée avec soin, elle est déposée dans un pot de terre neuf et portée à la case fétiche de Mézé, située à l'intérieur du palais et commune aux trois familles royales qui se partagent successivement le pouvoir. Placé sur une caisse garni d'étoffes précieuses, le pot est recouvert d'un chapeau. Autour, sont suspendus le couteau, le collier et autres objets du défunt. De temps en temps, on vient offrir à la tête du roi un peu de sauce à l'huile de palme, et, après en avoir fait toucher la partie inférieure du pot, on mange le reste en l'honneur du défunt.

Dans cette case, il y a trois têtes de rois qui n'ont pas encore reçu les honneurs publics de la sépulture. Jusqu'ici les grandes dépenses que cette fête entraîne n'ont pas permis de la célébrer. Elle s'accomplit dans un bosquet fétiche, illustré déjà par beaucoup de crimes. Les nattes et autres objets ayant appartenu aux défunts sont brûlés, et, sur les cendres, trois enfants, pour chacun, doivent être immolés. Quelques jours après la mort de Messi, on a élu Dassi, qui a pris le nom de Tofa. Prince hautain et énergique jusqu'à la cruauté, il veut gouverner par lui-même. Il n'est pas encore entré au palais. Bientôt doit avoir lieu la cérémonie de son sacre [1]. »

Le P. Baudin complète ces détails dans une lettre du 16 avril 1875,

(1) Annales, janvier 1876.

adressée à M. Planque, supérieur du séminaire des missions africaines de Lyon :

« Porto-Novo vient d'être le théâtre d'horribles sacrifices humains, qui se sont succédé pendant neuf jours avec une barbarie incroyable. Les habitants de Porto-Novo, comme ceux du Dahomé, croient à une vie future; mais elle n'est, pour eux, que la reproduction ou la continuation de la vie présente. L'homme y est assujetti aux mêmes besoins, y éprouve les mêmes tristesses et les mêmes joies; et, pour que les défunts ne soient pas, au-delà du tombeau, réduits à l'indigence, leurs amis de la terre vont brûler, hors de la ville, dans un bosquet mystérieux, tous les objets leur ayant appartenu ici-bas. C'est ainsi qu'on leur expédie leurs nippes et leurs ustensiles de ménage. S'il s'agit d'un homme riche et puissant, on immole sur sa tombe ses femmes et ses esclaves.

» Les funérailles des rois se célèbrent deux fois. Dès que le souverain vient d'expirer, un grand nombre de ses esclaves arrosent de leur sang le tombeau royal; et ce premier sacrifice est toujours accompli, lorsque le peuple apprend que le roi n'est plus. Par ce silence plus ou moins prolongé, on prévient souvent les intrigues et les troubles. Les secondes funérailles sont publiques et solennelles : c'est l'apothéose du roi, qui alors devient fétiche. On lui envoie un plus grand nombre de femmes et d'esclaves, qu'on immole en grande cérémonie. Pour rehausser l'éclat de sa cour dans son nouveau royaume, on lui choisit des cabécères ou ministres. Mais ceux-ci, préférant aux honneurs d'outre-tombe ceux de la vie présente, obtiennent, à prix d'argent, d'être remplacés par des esclaves. Ces derniers sont un instant revêtus de la dignité des cabécères et misérablement sacrifiés.

» Ainsi l'esclave de l'*acbasagan* porte le nom et les insignes du cabécère qu'il remplace; il est conduit au sacrifice tenant dans ses mains une peau de léopard et un plat. La victime du *sogan* arrive au bûcher funèbre, tirant un cheval par la bride. Enfin le *watagan* immole aussi un esclave. Tels sont les noms des trois cabécères qui, à ma connaissance, s'immolent sur les cendres du roi défunt, mais par procuration. Primitivement ces cabécères, comme leurs noms l'indiquent, n'étaient que des esclaves ou des hommes libres, chargés des soins domestiques. Le roi devenant de jour en jour plus puissant, ils finirent par prendre part au gouvernement et devinrent eux-mêmes ministres principaux du souverain.

» Quatre rois décédés, Mei, Sungi, Mecpon et Messi, n'avaient pas encore reçu l'honneur des funérailles solennelles. Toffa, leur successeur, qui n'avait pas été sacré roi, voulut acquérir de l'influence en affectant un grand attachement aux anciens usages.

» Le *gongon* (clochette en fer) se fait entendre : défense aux noirs de cultiver la terre, quoique en pleine saison de semailles; ordre à tous les négociants de payer les droits échus et ceux de six mois à l'avance. Les

cabécères reçoivent aussi leurs instructions et font avertir le peuple que quiconque sortirait la nuit serait exposé à périr. Enfin, les *agaunigan* sont convoqués. Ces agaunigan (en langne jeji *idêpés*) sont des hommes remarquables par leur force, leur courage et surtout par leur méchanceté. Le roi les choisit, et ils sont préconisés dans une assemblée générale. En temps de guerre, ils marchent les premiers; en temps de paix, ils forment la garde secrète du roi, sont les exécuteurs de ses vengeances et les voleurs officiels de Sa Majesté et des cabécères. Revenons aux funérailles.

» Les dispositions sont prises, les ordres du roi sont connus de tout le peuple. Dès que le soir approche, nul n'ose sortir, pas même pour secourir un voisin. On tremble d'avoir à voyager le jour, personne ne s'étonne si tel ou tel a disparu. Les idêpés ont beau jeu; la ville entière est livrée aux assassins. Les malheureux qu'on surprend sont aussitôt enchaînés, vendus ou réservés aux sacrifices. Si ce sont des personnages importants qu'on ne puisse ni vendre, ni immoler le jour, ils deviennent les victimes des sacrifices nocturnes. Un nègre, nommé Damian, étant sorti vers les neuf heures, fut aussitôt arrêté devant notre case; et, quoique déjà blessé au bras, il put enfin se dégager et se précipiter dans une case voisine, au moment où les idêpés en grand nombre couraient sur lui.

» Durant ces jours lamentables, c'est l'enfer qui triomphe. Il n'y a plus de loi, chacun peut tuer et voler. Ainsi le veut l'ancien usage. Cependant la peur ayant dépeuplé les rues et les places publiques, les marchés n'étant plus alimentés, le roi fait publier que les campagnes peuvent envoyer leurs productions durant le jour. On ne répond pas à cet appel. Mais Toffa est pourvu de victimes et d'argent. Les funérailles solennelles des quatre rois défunts vont commencer. Elles doivent durer neuf jours. Le palais regorge d'eau-de-vie et de poudre; les cabécères y déposent leurs présents, les princes des *mattes* (campagnes) y conduisent leurs esclaves voués aux sacrifices; les princesses elles-mêmes offrent aux rois défunts une jeune et belle négresse pour chanter et danser devant eux en s'accompagnant du *chêchêchê* (calebasse au long col entourée de cauris). L'acbasagan, le sogan et le watagan ont envoyé leurs mandataires. Le roi invite aux fêtes les principaux étrangers fixés à Porto-Novo, tels que Malais et Nagos. Tant que dureront les réjouissances, tous, même les Jejis, prendront à discrétion dans le palais royal eau-de-vie et poudre.

» Dès la veille de la neuvaine, sur le soir, une cabane de bambous, recouverte de paille, est disposée pour recevoir l'*ago oba*, c'est-à-dire la collection d'objets que l'on veut envoyer aux rois défunts. Cette cabane est construite dans une cour située au milieu de l'enceinte fétiche, consacrée aux sépultures royales. On y compte neuf petites cases; chacune d'elles contient un pot de terre cuite, et, dans chaque pot, sont renfermés

deux crânes des majestés décédées. Près de ces pots, on voit des parasols et autres objets ayant appartenu aux défunts. Parmi les Jejis, c'est l'usage d'enterrer les morts; mais, quelque temps après, on retire les têtes qu'on nettoie bien et qu'on place dans un pot, et c'est devant ce pot, religieusement conservé, qu'on offre les sacrifices.

» A minuit commencent les tueries. L'exécuteur est le chef de Davi, ville du royaume de Porto-Novo ; il est assisté dans ses fonctions par ses fils et par ses esclaves. Le premier sacrifice est un « sacrifice de vengeance, » et la victime est un homme de la petite ville d'Adja (Dahomey). Téacbarin, disent les anciens, fut attaqué par les habitants d'Adja qui maltraitèrent son escorte. Or, pour perpétuer la vengeance que demandait cette injure, le peuple de Porto-Novo immole souvent des citoyens d'Adja. Dans cette dernière ville on use des mêmes représailles.

» Le chef de Davi, qu'on appelle Obba-Idoniki, prend la victime et la conduit dans la cour fétiche, près de la cabane de bambous. Le malheureux, retenu entre les mains brutales de ses exécuteurs, comprend qu'on va l'immoler et pousse des cris de détresse : — « Au secours ! on veut me tuer ! Qu'ai-je donc fait? Blancs, secourez-moi !... » Il exhale en vain son désespoir, car nul ne peut intervenir, sous peine de mort, et les idêpés en armes occupent toutes les issues. On ne bâillonne pas cependant le moribond, parce qu'on veut, avant qu'il expire, lui donner des commissions pour l'autre monde. La victime se renferme bientôt dans un morne silence, et toutes les cruelles diableries finies, on lui fait sauter la tête.

» Le sang de la victime est recueilli dans une calebasse ; on coupe au cadavre une main que l'on suspend à la porte fétiche, on détache habilement la peau des reins, que l'on prépare et que l'on fait dessécher ; elle servira à confectionner un tambour, que l'on entendra aux prochaines féticheries. Les caillots de sang épars, ça et là, sont mêlés à de la bouse de vache, et l'on en frotte le sol de la cabane. Quant aux derniers lambeaux de chair, ils sont traînés et honteusement exposés, devant le palais, à la vue de tout le peuple.

» Une nouvelle victime est amenée, c'est celle qui est fournie par le watagan. Pour que la vengeance soit plus complète, on a acheté autrefois un homme et une femme de la ville d'Adja, et c'est parmi leurs descendants qu'on choisit toujours la victime qui doit remplacer le watagan. C'est un jeune homme qui ignore complètement ce qui l'attend. On le conduit dans la cabane, et, pendant qu'on l'invite à jouer d'une trompette, les exécuteurs le saisissent, lui donnent les commissions d'usage et le renversent sous une grêle de coups de bambous. Son sang est recueilli pour achever de crépir la case, et son corps est exposé devant la porte fétiche, en regard de la grande porte du marché.

» Dans la lagune d'autres victimes sont sacrifiées. Les eaux ont porté les corps de quatre femmes devant Badagry ; un homme a été trouvé

dans les herbes, près de Porto-Novo. Le lendemain les cadavres sont restés exposés sur la place du marché où je les ai vus; cette place était remplie d'hommes armés de fusils, qui exécutaient des fantasias devant les cadavres en chantant et en tirant force coups de feu. Pendant la journée, les exécuteurs ont achevé de crépir la case avec le sang des victimes; puis ils y ont placé les objets ayant appartenu aux quatre rois défunts : chaises, chapeaux, souliers, parasols, couteaux, pagnes, nattes, plats, en y ajoutant, pour l'usage des souverains, des caisses d'eau-de-vie, des sacs de cauris; ils ont arrosé le tout du sang des victimes. On y mit encore les têtes que l'on avait décollées. Sur le haut de la case flottaient trois drapeaux, rouge, noir et blanc. Le roi, les princes et les cabécères qui avaient fait tuer la même nuit des bœufs et d'autres animaux, passent la journée à manger et à boire. Les débris de leur festin sont portés près de l'ago (case). Dans différentes parties du palais, sont disposés des bassins remplis d'eau-de-vie, où chaque Jeji va boire à volonté.

» La journée se passa en libations et en décharges de mousqueterie. La nuit mit fin aux bacchanales. On se reposa cette nuit-là et le jour suivant. Tous ces sacrifices avaient été faits en l'honneur de Mei. La nuit suivante, les sacrifices recommencent. Les cadavres des deux premières victimes, qui étaient restés exposés sur la place du marché, sont foulés aux pieds par les exécuteurs. Leur férocité et leur rage assouvies, ils traînent et jettent ces cadavres dans la lagune, puis immolent d'autres victimes en l'honneur de Sungi, père de Toffa. Deux nouveaux cadavres vont prendre la place occupée par les deux précédents. On les recouvre de paille, afin sans doute, qu'ils ne soient pas reconnus. Le sang arrose les objets de l'ago. Dans l'intérieur du palais et dans la lagune, d'autres victimes sont immolées. Toffa a voulu faire le magnifique.

» Cette nuit et le lendemain, orgies comme précédemment; la nuit et le jour suivant, repos, et ainsi de suite pour les deux autres roi, Mecpon et Messi. Le neuvième jour approche. La veille, le roi fait prévenir tous les blancs de ne sortir ni la nuit ni le jour suivant, car, a-t-il dit, s'il vous arrive malheur, je n'en réponds pas. Dès le matin, Jejis, Malais, Nagos, s'arment de leurs fusils et reçoivent de la poudre. Bientôt toute la ville retentit de cris, de chants, de hurlements, de bruits de mousqueterie; les vieux canons de Toffa y mêlent leurs voix. La matinée se passe ainsi en fête; on régale les victimes qui, la plupart, ne sachant pas les usages de Porto-Novo (ce sont des gens achetés ou des étrangers), ignorent le triste sort qui les attend.

» Vers deux heures de l'après-midi, on se prépare à brûler l'ago et à expédier des présents aux rois défunts. Tous les braves de Porto-Novo se rangent en bataillon devant la place, près de leurs chefs de guerre ou balogruns armés de leurs parasols. Les drapeaux, rouge, noir et blanc, sont enlevés de dessus l'ago, et tous se mettent en marche. Chaque balogun suit un drapeau, et le tambour, fabriqué avec la peau de la victime

immolée le premier jour, fait entendre ses roulements lugubre. Le roi et les cabécères restent au palais, excepté Agboton, le mauvais génie de Toffa. Ce vieux cabécère, armé du bâton du roi, ouvre la marche. Le cortége sort des remparts et s'avance très-lentement, à cause de la foule.

» De la mission, nous pouvons voir tout ce qui va se passer. En face de nous, à cinquante pas, hors du rempart, près d'une des portes de la ville, s'élève, au milieu de la plaine, un petit bosquet fétiche de forme ronde; c'est un massif de broussailles impénétrables. La veille, les noirs y ont ouvert, à coups de sabres, un large et tortueux chemin conduisant au pied d'un grand arbre, où l'on doit brûler l'ago et immoler les dernières victimes. La longue file d'hommes armés arrive enfin, bannières déployées; ils viennent se ranger par bataillon, le balogun en tête, de chaque côté du bosquet. Nous découvrons la première victime : vêtue de blanc, elle conduit un cheval par la bride; c'est le représentant du sogan, palefrenier des écuries du feu roi. Il marche d'un pas décidé et paraît heureux : c'est un jeune homme d'une vingtaine d'années. La veille, le cabécère lui dit : « Je désire faire présent d'un cheval pour les rois. Veux-tu le conduire là-bas dans le buisson où l'on va s'amuser, offrir aux rois de l'eau-de-vie et brûler ce qui leur a appartenu? » Le jeune homme accepte. « C'est bien, dit le cabécère, va te laver et reviens; mange bien, et bois bien ; demain tu conduiras le cheval et tu feras près de l'ago les commissions qu'on te donnera pour les rois. » Je le vois s'avancer. Arrivé en face du chemin du bosquet, il s'arrête avec son cheval : il trouve à l'entrée le chef de Davi qui, de chaque côté, a planté deux banderolles. Dans l'intérieur, se trouvent les fils et les esclaves du grand exécuteur, armés de sabres et de bâtons.

» La seconde victime arrive vêtue comme un cabécère (elle représente l'acbasagan); on tient un parasol au-dessus de sa tête, tandis qu'elle porte un plat et, sous son bras, une peau de léopard; c'est ainsi que faisait l'acbasagan : il étendait la peau, et servait sur elle à manger au roi. En dehors du bosquet, on place une chaise; la victime s'y assied, entourée des baloguns et de leurs gens. Des noirs viennent à tour de rôle se coucher devant le faux acbasagan, le saluer et le complimenter. A le voir, lui, parler, gesticuler, se lever, s'asseoir, on pourrait penser qu'il se croit sérieusement un cabécère.

» Cependant les remparts se couvrent de curieux; les enfants sont enfermés pour qu'on ne les vole pas. Vers trois heures, passent des hommes et des femmes. Les hommes portent les bambous et la paille; les femmes, les objets de l'ago. D'autres sont chargés de bois, de caisses d'eau-de-vie, de cauris, d'ossements d'animaux placés au palais, près de l'ago. Un individu apporte, enroulées dans des feuilles de palmier, les têtes des victimes tuées au palais. Pour les conserver, on les avait fait cuire. Tous ces objets sont déposés à l'entrée du bois fétiche. Deux hommes et quatre femmes doivent les porter dans l'intérieur. Les infor-

tunés, ils ignorent qu'ils vont préparer l'autel qui doit les dévorer.

» L'acbasagan et son compagnon d'infortune, le sogan, arrivent au lieu du sacrifice. Le feu est mis au bûcher; les exécuteurs découvrent leurs armes et se précipitent sur les victimes. L'acbasagan jette son plat et sa peau de léopard, s'arrache à ses bourreaux, s'élance dans les broussailles et cherche à s'échapper. Une haie d'hommes lui interdit tout passage; il reçoit un coup de feu et on le traîne au supplice. Dans la confusion produite par cet incident, la jeune fille que les princesses envoyaient aux rois défunts avait pu s'échapper aussi dans les broussailles. La malheureuse, bientôt reprise, pousse des cris que le tumulte ne nous permet pas de saisir. Ceux qui étaient près d'elle l'ont entendu crier : « Au secours ! au secours ! » beaucoup de curieux effrayés ont fui; d'autres victimes ont poussé ce cri que j'ai entendu : « *Ou pa mi ô !* — on me tue ! » Enfin, voyant toute résistance inutile, les malheureux se laissent conduire. Après avoir répondu aux questions et reçu les commissions pour les rois défunts, trois hommes et deux femmes s'agenouillent : d'un coup de massue, appelée olugbongbo, les exécuteurs les abattent et on les jette encore palpitants sur le bûcher. Une immense décharge de coups de feu répond de toutes parts. Les exécuteurs alimentent le bûcher en y entassant des bambous, de la paille et des objets pour les défunts. Vient le tour du cheval; il tombe près du feu. La négresse qui doit réjouir leurs majestés noires dans l'autre monde est exécutée malgré ses larmes et ses supplications, ainsi que le sogan, conducteur du cheval. On les pousse dans le brasier avec le pauvre acbasagan. L'horrible sacrifice est consommé. Les coups de feu continuent encore deux heures, et chacun reprend le chemin de sa case.

» Je ne sais si les Anglais laisseront ces cruautés impunies ou demanderont réparation de la violation du traité qu'ils ont fait avec Sungi, père de Toffa, et que celui-ci n'a pas respecté [1]. »

II

« Dans les Etats de Porto-Novo, comme au Dahomey les indigènes comptent une saison de pluies. Ils distinguent encore les saisons par le genre de culture de chaque époque de l'année : la saison du maïs, la saison des haricots, la saison des arachides, la saison des ignames, etc. Les productions du sol sont abondantes et variées. La terre produit spontanément le palmier, le boabab, le bombax, le cocotier, etc. [2] »

Le 17 avril 1864, le P. Borghéro arriva à Porto-Novo pour s'y établir. Il se rendit au terrain concédé. Pour y aller, on suit une pente assez rapide, des bords de la lagune jusqu'au sommet d'un plateau. On se trouve

(1) Annales, janvier 1876.

(2) Missions catholiques, 7 février 1873.

entre la ville et les comptoirs européens. La vue s'étend, au Nord, sur une belle campagne; au Sud et à l'Ouest, sur la lagune et sur une forêt qui la sépare de la mer; à l'Est, sur un bois consacré aux cérémonies idolâtriques.

« De temps immémorial, dit le P. Borghéro, ce bois a été l'asile des superstitions. Les grands arbres, les lianes qui les unissent, les taillis épais, tout se prête aux terreurs qu'inspirent les esprits malfaisants. Sous ces mystérieux ombrages s'élèvent des temples où se rendent des oracles, et qui servent de demeure à un des grands prêtres du pays. C'est là qu'ont lieu des orgies, dont l'ivresse ne peut être inspirée que par l'enfer; là des victimes humaines sont immolées sur les autels du prince des ténèbres. Effrayante parodie des sacrifices offerts au Dieu de lumière! Dès qu'on entre dans cette forêt aux proportions gigantesques, qu'on se trouve au milieu des ruines de ce temple fait et refait tant de fois, qu'on pénètre dans les maisons sacerdotales, qu'on voit ces idoles aux formes hideuses, toutes barbouilllées d'huile de palmier et de sang, on rencontre, dans ces recoins de la mort, la figure terrifiante des prêtres, dont les traits expriment la moquerie ou la rage, dont les yeux enflammés sortent de leurs orbites et semblent voir autre chose que ce que vous voyez. Alors, et malgré soi, on subit l'influence de cette religion de colère et de terreur. Moi, qui ai si souvent entendu les cris déchirants des victimes, mêlés aux chansons infernales qui accompagnent les sacrifices, je suis encore saisi d'une indicible horreur, quand l'imagination me reporte vers ces lieux maudits[1]. »

« Notre première cabane, maison ou baraque, comme vous voudrez l'appeler, ajoute le P. Borghéro, fut achevée en dix-sept jours. Elle forme un parallélogramme de 24 mètres, sur 4 mètres, 30 centimètres, divisé en trois parties égales. Au centre, est une vaste salle de 8 mètres de long; à chacune des extrémités, se trouve une chambre de 4 mètres; le reste est occupé par les dortoirs destinés à nos jeunes néophytes. Pour suppléer au défaut de serrures, nous avons disposé les fenêtres à l'instar des sabords des gros navires. La forme allongée du bâtiment, et la disposition des lits, placés en étagères, ont fait donner à notre résidence le nom de *Frégate;* elle le conservera dans le pays jusqu'à sa dernière heure. Rien n'y manque du mobilier nécessaire : armoires, tables, chaises, lits. Mais ce qui étonnera peut-être davantage c'est que la maison toute entière, murs, toits, portes, fenêtres, mobilier, tout est construit en palmier vinifère. Les branches se transforment en perches et en planches qu'on assemble pour faire les murs et les cloisons; le sommet de la branche garni de feuilles couvre le toit; la feuille tressée devient une excellente corde, qui sert à lier entre elles les diverses parties de la construction; la côte des feuilles fournit des chevilles de toutes les dimen-

(1) Annales, T. XXXVI, p. 240.

sions imaginables; enfin, l'épiderme de cette même feuille tient lieu de fil, de ficelle, d'étoupe, de laine à matelas, et donne des chapeaux d'une élégance, d'une souplesse et d'une légèreté qui le disputeraient aux panamas les plus renommés.

» Pour compléter cette première installation, nous ouvrons deux chemins qui nous mettent en communication avec la ville et avec les établissements européens. Les noirs ne peuvent se lasser d'admirer un chemin de 440 mètres en ligne droite, qui longe notre terrain au nord. Ils se le disent les uns aux autres; ils amènent leurs amis, et leur montrent cette merveille. Dès qu'ils arrivent à l'extrémité du chemin, vous les voyez étendre la main avec vivacité, comme pour indiquer l'infini, et ils accompagnent ce geste de l'exclamation : « Voilà ce que savent faire les blancs! » En me voyant planter des piquets, et les regarder, un œil fermé, pour marquer l'alignement, ils s'imaginaient que, par la vertu magique de cette opération, le chemin se dressait tout seul. Quelques-uns se donnèrent le plaisir de m'imiter : ils venaient mettre l'œil à un piquet pensant voir le chemin se disposer de lui-même en ligne droite, par le fait seul qu'ils le regardaient[1]. »

III

« La médecine, écrivait le P. Vermorel, nous a donné à Porto-Novo une renommée qui ferait honneur aux plus célèbres docteurs d'Europe. Ce ne sont pas seulement les simples noirs qui ont recours à nos remèdes, mais les féticheurs, autrefois médecins du pays, mais le roi lui-même, s'adressent à nous dans leurs maladies. Tout récemment ce dernier est venu nous prier de guérir un de ses enfants. Il ne nous fit qu'une seule recommandation, à savoir, de ne point introduire dans nos remèdes de la graisse de poule et de porc; les princes de Porto-Novo ne faisant pas usage de ces aliments. Nous nous rendîmes à ses désirs, et le lendemain le roi nous envoya une dinde en témoignage de sa reconnaissance. »

Au mois d'avril 1875, le frère Hélie se trouvait à Cotonou pour recevoir des provisions qui devaient arriver de France, lorsqu'il fut témoin d'un accident terrible : « Il était midi, raconte-t-il lui-même, nous sortions de table, j'allais faire la sieste : tout à coup un noir épouvanté se précipite dans la factorerie, en me disant : « Monsieur, viens vite! blanc appelle-toi, requin manger pied de Krowman. » Je cours à la plage, la pluie tombait par torrents. Le pauvre Krowman affaibli, épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir, était dans les bras de ses compagnons qui s'efforçaient d'arrêter le sang en tenant sa jambe bien serrée : le pied était arraché et les os étaient à nu jusqu'au genou ; que faire? Je n'avais aucun instrument, pas même une pince, pour saisir les artères.

(1) Ann., t. xxxvi, p. 242.

Avec quelques morceaux de linge, je liai fortement la jambe, pendant qu'on cherchait une pirogue. Malheureusement toutes les embarcations étaient parties le matin pour Porto-Novo. Une barque apparaît enfin sur la lagune, on y installe le malade et je pars avec lui, poussé par quatre canotiers. Il était deux heures, nous espérions arriver avant la nuit ; mais les canotiers s'égarent, et la nuit nous surprend au milieu des hautes herbes du grand lac, tandis qu'une nuée de moustiques nous assaille de toute part. Je souffrais de voir le pauvre Krowman en proie à une douleur atroce. J'aurais voulu le soulager, mais je n'avais qu'un peu de vin pour soutenir ses forces. Enfin, après bien des vicissitudes, nous arrivions vers minuit à la mission de Porto-Novo. L'amputation a eu lieu le matin à huit heures; le malade l'avait supportée avec beaucoup de courage ; il allait même assez bien, lorsqu'une fièvre violente l'emporta la nuit suivante[1]. »

« Enfin, la semaine dernière, écrit encore le frère Hélie, à quatre heures du matin, nous arrivait un pauvre esclave portant une partie de ses intestins dans une serviette. Il venait de recevoir dans le ventre un coup de couteau. Le meurtrier était un voleur, qui s'était introduit dans le clos de son maître. Chose étonnante, malgré sa blessure, l'esclave saisit le voleur et le retint jusqu'à ce qu'on vînt à son secours. Il est maintenant en voie de guérison. » Combien de ces malheureux doivent la vie à la mission catholique, et combien d'âmes doivent leur salut aux soins prodigués à leur corps !

IV

« Depuis sa fondation, écrit le P. Courdioux, la mission de Porto-Novo a élevé plusieurs centaines d'enfants. Les uns nous ont été confiés par des parents chrétiens ; les autres, en assez grand nombre depuis quelque temps, par les familles indigènes et surtout par les principaux chefs de la ville ; d'autres enfin ont été achetés par les missionnaires. L'esprit de caste est inconnu parmi eux. Riches, pauvres ou esclaves, tous fraternisent. Ils sont dociles et apprennent avec facilité la doctrine chrétienne ; ils retiennent aussi en peu de temps tous les premiers principes de la lecture et de l'écriture.

» Leur costume est aussi varié que leur teint : on voit depuis le blanc à peu près authentique jusqu'au noir de jais, en passant par les nuances intermédiaires. Les uns portent les vêtements Européens, les autres une chemise ou un pantalon, ou bien un simple chiffon autour des reins. Pour aller à l'école, on se met en grande tenue. Beaucoup d'écoliers n'ont qu'un vêtement; aussi, les jours de lessive, gardent-ils la maison. Cette pénurie de vêtements, la crainte respectueuse du blanc, l'éloignement de la mission, sont autant de causes qui empêchent un grand nombre d'en-

(1) Lettre du 22 mai 1875.

fants de fréquenter les classes. Puissent de nouvelles ressources, apportées d'Europe, permettre aux missionnaires d'établir des écoles dans les divers quartiers de ces villes populeuses, et de distribuer, aux négrillons qui pullulent dans les rues, un morceau d'étoffe[1] !... »

« Pendant le court séjour que je fis à Porto-Novo, il y a deux ans, j'avais pu voir, dit le P. Vermorel, combien le fétichisme y était profondément enraciné. Le grand féticheur était un véritable souverain : devant lui tout pliait, le roi lui-même ; tant était puissant le prestige de cette parole : « le fétiche le veut ! » Une telle domination l'avait enflé d'orgueil au point qu'un jour il osa dire en ma présence : « Je suis maître du ciel et de la terre ; tout obéit à mes ordres. » En revenant ici, j'ai trouvé les choses bien changées ; les premières prédications de l'évangile avaient suffi pour ébranler le fétichisme, au cœur même de son empire[2]. »

Trois jours après son arrivée à Porto-Novo, le P. Vermorel fit une visite au roi, avec un de ses confrères. Ce qu'on est convenu d'appeler le palais du roi à Porto-Novo, n'est qu'une réunion de cases renfermées dans une clôture de 300 à 400 mètres de superficie. On est tout surpris d'apprendre que c'est la demeure d'un souverain. Deux portes principales donnent accès dans l'intérieur du palais. Une petite chaîne fétiche, placée sur le seuil de ces portes, en interdit l'entrée aux mauvais génies. Les fidèles sujets de Sa Majesté ne manquent jamais, en signe de respect, de se découvrir la tête et l'épaule gauche, chaque fois qu'ils passent devant ces portes principales. Les pigeons du roi prennent leurs ébats sur vos têtes; vous voyez passer les poules, les canards et surtout les porcs de Sa Majesté ; ceux-ci paraissent jouir d'une liberté absolue de circulation. La première cour est fréquemment remplie de monde. Ce sont les envoyés des villages qui apportent au roi des présents en nature : les uns des fagots de bois, les autres quelques poules, d'autres un sac de maïs, un mouton, une chèvre[3].

« Le palais proprement dit est un simple quadrilatère divisé par plusieurs cours, dont une, plus propre et plus grande, est réservée aux fêtes religieuses. Autour des cours s'élèvent des maisons régulières à toitures élevées et couvertes en chaume ; une seule, qui sert de magasin général, a un étage et est aérée d'une manière bizarre. Les cases les plus rapprochées des portes d'entrée servent de demeure à quelques soldats et aux serviteurs du palais[4]. »

Après avoir traversé deux cours, les missionnaires arrivèrent près du monarque, dont l'entourage était loin de se distinguer par le luxe. Son

(1) *Miss. cath.* 26 novembre 1875.
(2) *Ann.* Lettres du 2 janvier 1867.
(3) *Miss. cath.* Le P. Courdioux. Janvier 1877.
(4) Le P. Bouche. *Contemporain*, p. 456.

trône était une simple natte, étendue sous un péristyle de fort modeste apparence ; son vêtement ne différait pas de celui des autres indigènes, et rien en lui ne révélait une majesté. A sa droite, une femme tenait sa pipe, et derrière lui une seconde femme avait à la main un large éventail. Devant le péristyle, six moses ou confidents étaient assis par terre et n'avaient autour des reins que des pagnes vieux et usés. Tout était de nature à faire croire à une grande misère. Le roi de Porto-Novo est cependant riche, perçoit beaucoup d'impôts et dépense fort peu. Son royaume a de deux cents à deux cent cinquante mille habitants ; sa capitale en renferme de quarante à cinquante mille, en comptant les faubourgs.

A la vue des missionnaires, le prince Mecpon, avec un sourire amical, leur tendit la main et témoigna une bienveillance inattendue. Quoique le P. Verdelet parlât assez bien le nago, la conversation se fit par interprète. Comme au Dahomey, il est interdit aux blancs d'adresser directement la parole au roi. Le monarque paraissait avoir une cinquantaine d'années ; il était grand de taille, avait un corps robuste, un caractère ferme et un regard intelligent ; ses traits étaient réguliers et sa physionomie aurait été agréable sans un tic qu'il avait contracté par l'abus de la pipe. Passionné pour les liqueurs alcooliques, il s'enivrait souvent et avait alors de véritables accès de colère. Un jour il s'élança sur le ministre du commerce, et il lui aurait passé son épée au travers du corps, si ses moses ne l'eussent pas arrêté.

« Le seul cérémonial exigé des blancs en la présence du roi, c'est d'avoir la tête découverte. Les noirs laissent tomber le pagne de dessus leur épaule, le roulent autour de la ceinture et restent assis par terre dans l'attitude la plus humble. Si le roi leur adresse la parole, ils se mettent à genoux, s'inclinent profondément, font claquer trois fois l'index et le medium de la main droite contre la main gauche, et ne répondent qu'après en avoir obtenu la permission. Ils observent la même chose quand ils désirent parler. Les naturels habillés à l'européenne et les serviteurs des blancs, sont seulement tenus de se découvrir la tête[1]. »

« Le roi Mecpon, écrivait plus tard le P. Courdioux, m'a retenu des heures entières, pour lui expliquer quelques-unes des vérités de la religion chrétienne. Il y prenait un plaisir extrême. Nous avions pensé que, avec le temps et la grâce d'en haut, nous l'amènerions à la connaissance de Jésus-Christ. Mais Dieu ne l'a pas permis ; Mecpon est mort en 1874, sans que nous ayons été prévenus de sa dernière maladie[2]. »

V

Le P. Bouche, chargé des classes de français à Porto-Novo, comptait cinquante-deux élèves, parmi lesquels se trouvaient les fils des principaux

(1) P. Bouche. *Contemporain*, 457. (2) *Miss. cath.*, Janvier 1877.

cabécères de la ville, des féticheurs eux-mêmes et des anciennes familles royales. Le maître était satisfait de ses disciples : « Nous sommes ravis, dit-il, de leur assiduité, de l'avidité pieuse avec laquelle ils écoutent nos paroles, et du désir ardent qu'ils ont de recevoir le baptême. Leur exemple a exercé une salutaire influence sur plusieurs de leurs compatriotes, et nous avons maintenant une vingtaine de catéchumènes.

» Pauvres enfants! les épreuves ne leur ont pas manqué. Le 15 septembre, l'un d'eux, nommé Aousou, m'arriva tout attristé. « Père, me dit-il, ma mère est furieuse de ce que je ne salue plus les fétiches. Elle me maudit, avec menace de me faire amarrer et mettre à mort par le roi. Ne puis-je pas, pour lui faire plaisir, adorer les fétiches au moins une fois? — Comment! tu préférerais obéir à ta mère plutôt qu'à Dieu! Souviens-toi que si elle te maudit, tu as une autre mère au ciel, qui te bénira, si tu veux être bon. Comprends-tu? — Je comprends, » répliqua-t-il, et il disparut aussitôt.

» Le lendemain, à son arrivée : « Eh bien! lui demandai-je, où en es-tu de tes affaires? — Regarde plutôt, Père, répondit-il en me montrant ses mains blessées. Mon oncle voulait me contraindre de saluer Chango; sur mon refus, il a saisi un bâton et m'a frappé... C'est en me débattant que je me suis fait mal. Je lui ai dit que je ne veux plus offenser Dieu; qu'il peut me tuer, mais qu'il ne m'amènera jamais à adorer les fétiches. — Qu'a-t-il répondu? — Il ne m'a rien répondu; seulement il était en colère. — Ne crains rien, Dieu arrangera tout. » Je ne me trompais pas. Depuis lors on laissa Aousou plus tranquille. »

Le même missionnaire écrivait encore : « Le P. Courdioux m'a chargé de l'école : j'ai eu la consolation d'y trouver des négrillons obéissants, doux et aimables. Quelques-uns sont très-intelligents et font des progrès rapides. La plupart sont pieux et conservent leur piété après qu'ils ont quitté la Mission. Un des anciens élèves de l'école, employé à bord d'un petit vapeur de Lagos, ayant obtenu la permission d'aller voir ses parents, vint tout d'abord à la Mission pour se confesser, au risque d'avoir à peine le temps de visiter sa famille[1]. »

Le 22 juillet, à 4 heures du matin, un jeudi, jour de marché à Ajjéra, tous les enfants de l'école se mirent en route avec le P. Vermorel. Les PP. Verdelet et Bouche les suivaient à cheval. Il fut décidé qu'on arriverait à Ajjéra pour sonder le terrain, dans le but d'y fonder une station. Cette ville est située dans l'intérieur des terres, à trois lieues de Porto-Novo. Le grand cabécère qui la gouverne est revêtu de pouvoirs extraordinaires. Les communications sont faciles, les marchés considérables; l'air y est sain; ce serait un poste excellent.

La petite armée s'avance avec entrain. Presque toute la campagne est cultivée. Les sillons, régulièrement tracés, portent le maïs, le manioc,

(1) Annales de la Propagation de la Foi.

les haricots, les mandoubies, etc. A droite et à gauche de la route on rencontre des fétiches repoussants, devant lesquels la multitude des passants se prosterne. A ce spectacle, le cœur des missionnaires est navré. « Tout le long de notre route, écrit le frère Jean-Marie, nous n'avons entendu que des cris et des chants de féticherie. En passant devant certaines cases, nous avons été effrayés par les cris de détresse d'un noir qu'on faisait mourir, qu'on torturait horriblement. Plus loin, nous avons subi l'affreux spectacle d'un homme pendu, les deux pieds attachés à la cime de deux piquets, le reste du corps renversé, le ventre et l'estomac entr'ouverts, la tête tranchée et fixée au tronc d'un autre arbre ; le tout répandait une odeur infecte. On a dit que c'était la fille du roi d'Ajjéra qui était la cause de la mort de cet homme. La princesse était malade depuis longtemps, et le féticheur, en haine de ce noir, dit au roi que s'il voulait la guérison de sa fille, il devait offrir au fétiche un sacrifice humain[1]. »

A mesure qu'on approche de la ville, la végétation est plus vigoureuse. « On paraît apporter, dit le P. Bouche, dans les travaux de l'agriculture, plus de soins qu'à Porto-Novo. On se sert d'ailleurs, ici et là, du même instrument pour travailler la terre : c'est une bêche au manche court, au fer large et légèrement arrondi. Tous les champs sont plantés d'un certain nombre de palmiers et de cocotiers, ce qui donne au pays l'aspect d'un immense bosquet. Plusieurs de ces arbres sont entièrement dépouillés des filaments qui se rattachent à la nervure des feuilles. Les oiseaux les ont pris pour construire leurs demeures aériennes; et ces arbres sont tellement chargés de nids, qu'il n'est pas rare de voir leurs branches se briser.

» Le roi d'Ajjéra nous fit très-bon accueil. Il nous invita à passer notre journée sous le péristyle de sa case, où nous serions garantis des ardeurs du soleil ; fit donner de l'herbe à nos chevaux, nous offrit trois poules, et chargea quatre de ses confidents de pourvoir à nos besoins. Après nous être installés de notre mieux, nous visitâmes la ville et trois petites lagunes situées à l'entrée d'épaisses forêts de palmiers qui couvrent les hauteurs environnantes. Le peu qu'on voit de ces lagunes est couvert de nénuphars en fleur ; mais, à une centaine de mètres, nous n'apercevions déjà plus rien ; les arbres et les lianes nous cachaient tout. Les pirogues arrivaient en foule pour le marché. Ceux qui les montaient nous dirent que leurs cases se trouvaient dans une contrée beaucoup plus peuplée que le littoral. Leurs récits ont inspiré à M. Verdelet le désir de pousser plus loin ses excursions.

» A notre retour chez le roi, ses confidents étendirent sous le péristyle de larges feuilles de bananier, qui devaient nous servir de nappe, et nous nous accroupîmes autour. Le P. Courdioux nous avait donné quelques vivres ; une femme, qui avait reçu des remèdes dans notre établissement

(1) Lettres particulières.

de Porto-Novo, nous fit cadeau d'une vingtaine d'œufs; d'autres noirs nous apportèrent des oranges et des noix de coco; bref, nous fîmes un excellent repas. Nous allâmes ensuite au marché. L'emplacement qu'il occupe est très-vaste; nous avions cependant de la peine à circuler, tant la foule était grande. On y vend des étoffes, des poissons, du bétail, des patates, et généralement toutes les productions du pays.

» Sous un hangar recouvert en feuilles de palmiers, une vieille femme vendait des fétiches. Ses cheveux en désordre, ses deux gros yeux sortant de leurs orbites, son visage effaré lui donnait l'air d'une furie. Le P. Verdelet s'approche et lui demande ce qu'elle vend. « Des fétiches, répond-elle. — Comment ne rougis-tu pas, reprend le missionnaire, de tomber à genoux devant cette terre que tu as pétrie de tes mains, devant ce bois que tu as façonné toi-même? Comment surtout oses-tu proposer aux autres hommes d'adorer de tels objets? » Elle ne savait que répondre. Surviennent deux féticheurs: « Si nous n'adorons pas les fétiches, disent-ils, que voulez-vous que nous adorions? — L'homme est infiniment plus grand qu'un fétiche, » continue le P. Verdelet.

» Se méprenant sur le sens de ces paroles, les féticheurs ajoutent: « S'il nous faut adorer des hommes, nous ne saurons pas quels hommes méritent nos adorations. — Aussi, reprend le missionnaire, ne vous dis-je point d'adorer les hommes, mais d'adorer Dieu et de n'adorer que lui seul. » Il leur expose alors l'histoire de la création du monde, de la chute originelle, de l'Incarnation et de la Rédemption. Les féticheurs l'écoutent avec avidité, et, quand il a fini: « Nous comprenons, disent-ils, que tes paroles sont vraies, la vérité est en toi, et nous serons heureux de l'apprendre de ta bouche. »

» Ils veulent adresser encore quelques questions; mais le P. Verdelet ne juge pas à propos de rien ajouter, avant d'avoir eu, sur la religion chrétienne, un entretien avec le roi. Cet entretien ne se fit pas attendre. Le roi nous ayant demandé si nous ne désirions pas établir des relations commerciales avec Ajjera, le P. Verdelet lui répondit: « Je te remercie, ô roi, de ce que tu m'offres l'occasion de te dire ce qui m'amène sur cette côte. Je vivais tranquille au pays des blancs; des voyageurs y répandirent le bruit qu'on trouvait ici des peuples nombreux, se prosternant devant la même boue que la veille encore ils foulaient aux pieds; des peuples prenant un morceau de bois dont ils brûlaient une partie pour adorer le restant, comme si un côté valait mieux que l'autre. Chaque fois qu'on me parlait de ces choses, mon âme devenait triste, parce que j'aimais les noirs. Un jour enfin j'ai dit: « J'irai et je leur annoncerai la vérité. » Et j'ai quitté mes parents et mes amis qui voulaient me retenir et je suis venu. Sache donc, ô roi, qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, que ce Dieu peut tout, et que devant lui les fétiches ne sont rien. C'est lui qui a créé le ciel et la terre, qui a fait les animaux, les lagunes, les palmiers et les plantes; et toutes ces choses, il les a faites pour l'homme.

L'homme a été placé au-dessus de tout le reste, il a été établi le maître de tout ; il s'avilit donc lui-même, quand il adore ce qui est au-dessous de lui. »

Le missionnaire expliqua ensuite comment l'homme, créé parfaitement heureux, est déchu de son état d'innocence et de bonheur, comment Dieu l'a racheté et lui a ouvert le ciel. « Voilà, conclut-il, en s'adressant à tous ceux qui étaient là, voilà les vérités que je viens vous annoncer. En même temps, je soignerai vos malades et leur donnerai de bons remèdes ; je recevrai les enfants dans ma case, et les traiterai comme s'ils étaient à moi. Ce que je demande en retour, ce ne sont pas vos cauris, c'est de vous voir adorer Celui qui peut seul vous procurer le vrai bonheur. »

» A mesure que parlait le missionnaire, la satisfaction du roi devenait de plus en plus visible. « Père, dit-il enfin, pourquoi ne pas te fixer dès aujourd'hui parmi nous ? Reste pour nous enseigner cette vérité que tu annonces ; mon peuple et moi nous t'écouterons avec docilité. Nous t'élèverons une case et nous te donnerons les hommes et les terres dont tu auras besoin. J'ai un fils que j'aime ; je te le donne pour qu'il apprenne la religion des blancs. Les autres noirs te donneront aussi leurs enfants, et je veillerai à ce que rien ne te manque... » Nous lui avons promis de venir, dès que nous le pourrions, nous établir à Ajjéra. Il doit, en attendant, nous envoyer son fils à Porto-Novo, et nous faire quelques visites. Nous quittâmes Ajjéra vers les quatre heures. Puisse quelqu'un de nos confrères y fixer bientôt son séjour ! A en juger par les apparences, Ajjéra sera une terre féconde qui rendra au centuple. »

Quelques jours plus tard, le P. J. Bouche écrivit de Porto-Novo à son frère, le P. B. Bouche, supérieur de la mission de Whydah, pour lui dire qu'il désirerait beaucoup le voir, et lui donner son rendez-vous fraternel à Cotonou. Il partit le 6 août.

« J'avais d'abord, nous dit le P. Bouche, laissé les piroguiers ramer à leur guise ; j'aimais à me sentir entraîner peu à peu, parce que une marche lente me permettait de contempler les nénuphars et les belles fleurs qui flottent sur les eaux. Quelques aigrettes, des sarcelles, des bécassines et plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques se promenaient par-dessus, animaient le paysage et lui donnaient plus de charme. Cependant le soleil devenait ardent. J'invitai les piroguiers à pousser le bambou avec plus de force, et je leur distribuai une large ration de tafia, leur promettant de leur en donner bientôt une seconde. Je savais déjà qu'avec un peu d'eau-de-vie on obtient des noirs tout ce que l'on veut. Quand je les servais, ils s'inclinaient devant moi, prenaient le verre et versaient quelques gouttes par terre ; c'était la part du diable ; après cela, ils buvaient le reste, déposaient le verre, s'inclinaient de nouveau en signe de remercîment, et leur chef, me montrant ses bras musculeux et frottant sa poitrine avec ses deux mains : « Tafia, dit-il

d'un air satisfait, bonne chose! lui faire chaud partout et donner courage au noir. » Le canal, ou la partie étroite de la lagune, fut bientôt franchi, et la pirogue se dirigea vers le milieu du Nokhoué, où je fus frappé du calme et de l'étendue de cette magnifique nappe d'eau. De tous côtés la terre avait disparu à nos yeux, et les cîmes des grands arbres seules m'indiquaient à l'horizon l'endroit où se trouvaient les rives.

» Près de nous quatre nègres, montés sur deux pirogues, étaient occupés à pêcher; ils avaient fixé à chacune des embarcations une des extrémités de leur filet, qu'ils tenaient tendu au fond du lac et qu'ils traînaient après eux. Sur chaque pirogue, un noir poussait le bambou et avançait, tandis que son camarade, portant une longue perche sur l'épaule, la lançait en avant avec tant d'adresse qu'elle retombait toujours droite, et s'enfonçait dans la vase; en passant il la reprenait et la lançait de nouveau, afin que le poisson effrayé s'en fût vers le filet et se trouvât pris. Je m'arrêtai à examiner cette pêche ingénieuse; en quelques instants, on retira de l'eau une trentaine de poissons.

» Nous hâtâmes notre course vers Afatonou, petit village bâti sur pilotis, que je désirais visiter. De longs poteaux, appelés coquaires par les blancs de la côte, sont plantés au fond du lac, et c'est au bout de ces coquaires, à deux ou trois mètres au-dessus de l'eau, que les indigènes construisent, avec des planches et des branchages, leurs demeures aériennes. Un curieux spectacle nous attendait : on fêtait le nouveau cabécère de l'endroit; faute de place publique ou de grande salle, les nègres montaient sur les toits de leurs cases; et on entendait au loin leurs joyeuses clameurs et le bruit assourdissant de leurs affreux tamtam. Leurs petites pirogues étaient rangées sous les cases, et aucune n'était ce jour-là partie pour la pêche; car tous avaient voulu prendre part à l'allégresse commune. Ils s'agitaient tumultueusement sur leurs toitures presque plates, et leurs corps, noirs comme l'ébène et à demi-nus, se détachant nettement dans le bleu du ciel, donnaient à cette scène un cachet des plus sauvages. On aurait cru voir les hideux ébats d'une légion de diablotins[1]. »

Le Père, quoique harassé de fatigue, ne se coucha qu'à dix heures. Le sommeil vint bientôt; mais à peine endormi, le malheureux missionnaire fut réveillé par une douleur subite et assez vive. Les rats se promenaient déjà sur son lit, et l'un deux venait de le mordre à la cheville. Le P. Bouche n'y tint pas; il alluma sa lampe, et l'horreur de ces petites bêtes l'empêcha toute la nuit de fermer les yeux. Dès le lendemain matin, il fuyait Cotonou pour se rendre à Porto-Novo[2].

A son tour, le P. Poirier entreprit un voyage aux collines que les noirs

(1) *Contemp.* Septembre 1874, p. 462.
(2) *Contemporain*, Septembre 1874. p. 460.

appellent les *montagnes de l'intérieur*. « Là, disent-ils, il y a des pierres, des arbres, de la bonne eau et pas de fièvres. » Pour voir toutes ces merveilles il faut arriver à Sakété. Cette ville est à dix lieues de Porto-Novo. Faire une course de ce genre sur la côte d'Afrique, c'est tout un événement, une chose assez rare. Il faut un hamac, des porteurs, des bagages et surtout des vivres pour tous; mais un missionnaire n'a pas besoin de tout cet attirail. Ses jambes lui servent de porteurs, ses bagages se réduisent à quelques couvertures, à quelques provisions, et à un sabre ou coutelas pour construire au besoin une cabane dans la forêt.

Ainsi partit le P. Poirier. Après deux heures de marche sur un terrain accidenté et fertile, il fallut traverser un canal en pirogue, puis gravir une haute colline. Au sommet se présente le premier village. « Le chef se nomme Iangran ; c'est un prince de la famille royale de Porto-Novo. Quelques têtes accrochées aux arbres attestent les victoires de la dernière guerre, et tiennent les pauvres noirs sous la terreur des seigneurs de la forêt. » Une première halte se fit à Lakké, une seconde à Cougé, et ce ne fut qu'au coucher du soleil, que le Père aperçut Sakété.

Là, en effet, on commence à rencontrer des pierres gisant sur les sentiers, des arbres de 80 mètres d'élévation et une douce fraîcheur. Au milieu d'une terre rouge mêlée d'argile, on trouve d'énormes blocs isolés. Ce granit, d'une substance jaune, semble être d'une origine volcanique. Le moyen d'extraire ces pierres est très-difficile pour des noirs privés de tout instrument. Après avoir dégagé un bloc de la terre qui l'entoure, ils le mettent au feu ; et dès qu'une fente se déclare, ils y enfoncent des coins de fer.

Le missionnaire voulut d'abord visiter le roi de Sakété. Après quelques difficultés, celui-ci lui accorda une audience. Sa Majesté, comme tant d'autres monarques africains, était sans luxe et même sans propreté et sans dignité. Prenant d'abord le Père pour un négociant : « J'aime beaucoup, dit le roi, les blancs de l'Europe, parce qu'ils ont de fort belles choses. » Ayant ensuite compris que son visiteur était prêtre catholique et missionnaire : « Venez à Sakété, dit-il, vous me donnerez des conseils et vous instruirez mon peuple. Je vous donnerai des terres pour vous établir. Mes sujets vous apporteront des poules, des moutons, des porcs, du maïs, etc. » Chaque maison de cette petite capitale est isolée et protégée par des buissons. Après trois jours, le P. Poirier rentra à Porto-Novo[1].

Après avoir parlé du dévouement des Sœurs de charité et du bien qu'elles ont fait dès les premiers jours, dans la capitale du royaume, le P. Courdioux ajoute : « Vous savez que notre résidence de Porto-Novo est adossée à un bois sacré, et que le féticheur qui habite ce bois nous étourdit, une grande partie de l'année, par ses cris et ceux de ses

(1) L'abbé E. Deribes, l'*Evangile au Dahomey*, p. 405.

dévots. Ce sont des saturnales qui recommencent chaque soir et durent toute la nuit. Mais, depuis quelque temps, le grand féticheur a réuni dans le bois une vingtaine de petites filles, qu'il initie aux mystères du dieu de la foudre. Je ne sais à quoi elles sont occupées tout le long du jour ; mais trois fois dans la journée, à peu près aux heures de l'*Angelus*, elles poussent de grands cris, suivis de longs hou-hou-hou. Ces pauvres enfants sont ainsi gardées jusqu'à l'âge de quinze à dix-huit ans. Une ou deux fois par mois, elles vont toutes ensemble quêter au marché.

» Ce jour-là, elles prennent un bain, se teignent les cheveux sur une moitié de la tête, tantôt en rouge, tantôt en brun ; se couvrent le cou et la poitrine d'une peau jaunâtre, faite de plantes aromatiques. Elles ont pour vêtements deux pagnes, l'un rouge, l'autre blanc, qui descendent jusqu'aux genoux. Un collier de cauris blancs au cou et des bracelets de même matière aux jambes, complètent leur toilette. Elles sortent du bois sacré, les plus jeunes les premières ; elles s'avancent une à une, dans les étroits sentiers qui sont les rues de nos villages noirs, l'index de la main droite posé sur les lèvres et la main gauche appuyée sur la hanche ; elles se dandinent en chantant. Une vieille féticheuse, le corps couvert de tatouages mystérieux et les yeux injectés de sang, les suit et les ramène à la case fétiche. Enfin, lorsque ces jeunes filles arrivent à l'âge de l'initiation définitive, elles sont tatouées, surtout aux épaules, et c'est à quoi l'on reconnaît de quel fétiche elles sont les prêtresses[1]. »

CHAPITRE XIII

LES MISSIONNAIRES DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

I

Le vicariat apostolique de l'Afrique centrale a été érigé par un bref de Grégoire XVI, en date du 3 avril 1846. Ses limites sont : au nord, le vicariat apostolique de l'Egypte et la préfecture apostolique de Tripoli ;

(1) Annales, janvier 1870, n° 240.

à l'est, la mer Rouge sur les côtes de la Nubie, et les vicariats apostoliques de l'Abyssinie et des Gallas ; au sud, la région des montagnes de la lune, que les géographes modernes placent entre les 10° et 12° de latitude australe ; à l'ouest, le vicariat des Deux-Guinées et la préfecture du Sahara.

Ce vicariat a donc une superficie plus grande que celle de l'Europe entière. Il embrasse toutes les possessions du Khédive d'Egypte dans le Soudan, possessions qui occupent un espace cinq fois aussi vaste que la France. Il comprend en outre quelques royaumes soumis à des princes, sectateurs de l'islamisme. Mais la partie la plus étendue renferme des tribus arabes nomades et musulmanes, d'innombrables tribus de nations sauvages et fétichistes, et plusieurs états indépendants, ennemis du Coran ou ignorant son existence, n'ayant aucune idée du christianisme et dominés par des superstitions qui leur tiennent lieu de religion.

« La population du vicariat, dit Mgr Comboni, était évaluée à 90 millions d'âmes par mon prédécesseur, le P. Ignace Knoblecher. Après des études sérieuses, des recherches très-exactes, et en prenant pour base les calculs approximatifs de la statistique de Washington, je crois pouvoir assurer qu'elle atteint le chiffre de 100 millions d'infidèles. D'où il résulte que le vicariat apostolique de l'Afrique centrale est le plus vaste et le plus peuplé du monde. »

On peut partager son histoire en trois périodes. La première embrasse quinze années ; elle comprend la fondation de la mission par le P. Ryllo, de la compagnie de Jésus, qui mourut à Khartoum en juin 1848, puis l'administration du P. Ignace Knoblecher, mort en avril 1858, et celle de Mgr Kirchner, qui céda, en 1861, le vicariat à l'Ordre de Saint-François. Pendant la deuxième période, de 1861 à 1872, le vicariat fut administré par les Mineurs Observantins, sous la direction du R. P. Reinthaller et des vicaires apostoliques de l'Egypte. La troisième période offre le tableau du vicariat sous l'administration de Mgr Comboni depuis 1872, époque à laquelle il a été confié à l'Institut des missions pour la Nigritie, fondé, en 1857, sous les auspices de Mgr de Canossa, évêque de Vérone, aujourd'hui cardinal.

Dans la première période, quatre stations furent établies : une à Karthoum (Nubie supérieure), capitale des possessions égyptiennes au Soudan, située sur le fleuve Bleu entre le 15° et le 16° de latitude nord ; une autre à Gondokoro, sur le fleuve Blanc, dans la tribu des Bari, entre le 4° et le 5° de latitude nord ; une troisième à Sainte-Croix, dans la tribu des Kich, sur le fleuve Blanc, entre le 6° et le 7° de latitude nord ; la dernière à Scellal, près du tropique du Cancer, en face des îles de Filé (Nubie inférieure). Plus de quarante missionnaire européens travaillèrent dans cette mission de 1846 à 1861. Le plus grand nombre d'entre eux étaient Autrichiens et appartenaient au diocèse de Laybach et aux diocèses de Tyrol ; il y avait aussi trois Bavarois, quelques Pères de la Compagnie de Jésus, et sept prêtres de l'Institut Mazza de Vérone. Presque

tous succcombèrent, victimes de leur charité, aux fatigues et à l'insalubrité du climat.

Dans la deuxième période, les stations de Gondokoro, de Sainte-Croix, et plus tard celle de Scellal, furent abandonnées. L'action des missionnaires se concentra sur Khartoum, principale station, où le provicaire, Mgr Knoblecher, avait acheté une maison et un grand jardin. Près de cinquante Franciscains, la plupart frères convers, y passèrent deux années. Vingt-deux religieux ayant succombé, les autres, affaiblis par les fatigues et les maladies, se retirèrent en Egypte ou en Europe. Il ne resta que trois ou quatre Pères pour prendre soin des catholiques de Khartoum.

Dans la troisième période, fut créée la mission du Kordofan. On fonda, à El-Obeïd, la capitale, un établissement pour les missionnaires et un institut pour les Sœurs. A deux journées de cette ville, à Malbes où l'on trouve de l'eau en quantité suffisante, on prépara l'installation d'une colonie auxiliaire, en élevant des maisons et en acquérant des terrains pour loger les familles des nègres convertis. Avec le temps, on espérait former ainsi des villages entièrement chrétiens qui se seraient peu à peu développés. On ouvrit également une mission dans le Gebel Noubas, au sud-ouest du Kordofan, afin de se ménager un point d'appui et des moyens de communication pour faire pénétrer la foi parmi les idolâtres du centre du vicariat. On fonda à Khartoum le grand établissement des religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille, comprenant une école, un orphelinat et les œuvres qui s'y rattachent. On inaugura la mission de Berber placée dans le site le plus agréable, sur les rives du Nil, près du 18° de latitude nord, au point de réunion des caravanes de Khartoum, de l'Egypte, par le désert de Korosco, et de Souakim, sur la mer Rouge.

Tous ces établissements sont pourvus de missionnaires habitués au climat par leur séjour dans les deux Instituts du Caire chargés de préparer les missionnaires pour l'Afrique centrale. Depuis 1872, des prêtres de l'Institut des missions de la Nigritie, de Vérone, quelques Pères Camilliens et des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont été employés dans le vicariat. Durant cinq années, aucun prêtre missionnaire européen n'a succombé aux rigueurs du climat ; tous ont joui de la meilleure santé, malgré les fatigues, les longs voyages et les privations qu'ils devaient s'imposer. Seules, quelques religieuses sont mortes ; mais, avant de se dévouer à cette laborieuse mission, elles souffraient déjà des suites de fatigues anciennes.

II

Au nombre des cinq premiers missionnaires envoyés en 1846 dans l'Afrique centrale, sous la direction du P. Ryllo, se trouvait le P. Ange Vinco, originaire du village de Cerro. Ce prêtre appartenait à l'institut

fondé à Vérone par le P. Nicolas Mazza, où Mgr Comboni a reçu l'éducation sacerdotale et dont il a fait partie pendant vingt-quatre ans (1843-1867). A la mort du P. Ryllo, le P. Ange Vinco, étant revenu en Europe recueillir des aumônes et recruter des missionnaires, passa deux mois à l'institut de Vérone. Le tableau qu'il fit de l'état déplorable des peuples de la Nigritie intérieure émut si vivement le P. Mazza, que celui-ci résolut d'envoyer dans l'Afrique centrale les religieux de son institut qui montreraient des dispositions pour ce ministère.

« Au mois de janvier 1849, élève de philosophie et âgé de dix-sept ans, écrit Mgr Comboni, je jurai aux pieds de mon vénéré supérieur, le P. Mazza, de consacrer toute ma vie à l'apostolat de l'Afrique centrale. Dès lors, je ne m'occupai plus que de me préparer à cette sainte entreprise. En 1857, je fus envoyé par le P. Mazza à Khartoum et aux stations du fleuve Blanc avec le P. Beltrame et d'autres prêtres. Là, je passai par de rudes épreuves, et je fus fréquemment atteint par les fièvres meurtrières de l'équateur qui me mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Dans l'intervalle, je pus étudier la langue des Denka, le caractère et les coutumes des nombreuses tribus de la Nigritie intérieure. A mon retour en Europe, lorsque j'eus rempli, par ordre de mon supérieur, une importante mission aux Indes orientales et sur les côtes orientales de l'Afrique, le vicariat était passé aux mains des RR. PP. Franciscains.

» Le 18 septembre 1864, après avoir assisté, à Saint-Pierre de Rome, aux solennités de la béatification de Marguerite-Marie Alacoque, mon projet pour la régénération de l'Afrique me revint à l'esprit. Je le présentai au Souverain Pontife Pie IX, qui l'approuva, et à la S. Congrégation de la Propagande. Mon projet fut imprimé en différentes langues et eut plusieurs éditions. Le but était d'assurer la stabilité et la perpétuité des missions de la Nigritie centrale, en élevant en Europe des instituts qui leur fourniraient le personnel de missionnaires et de religieuses nécessaires, et en fondant, sur les côtés d'Afrique, dans un lieu salubre, deux établissements où les missionnaires et les sœurs se prépareraient au climat de l'Afrique centrale et aux fatigues de l'apostolat.

» Mais j'étais sans appui et dépourvu de tous moyens pécuniaires. Muni de l'approbation de mes supérieurs et de celle du cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, je parcourus, durant trois années, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et d'autres contrées, exerçant le ministère sacerdotal, visitant et étudiant les œuvres pour les missions étrangères, si bien organisées en France et en Irlande, cherchant des lumières, des protections et des aumônes, et faisant connaître l'importance de mon entreprise à ceux qui pouvaient m'aider. »

En 1865, la société de Cologne pour le rachat et l'entretien des noirs examina sérieusement le projet de Mgr Comboni, et en comprit la grande importance et le but pratique. Elle fut la première à assurer la réalisation de son œuvre, en lui allouant à perpétuité, par un titre approuvé de la

chancellerie épiscopale, une somme annuelle de 5,000 francs, pour soutenir le premier institut qu'il fonderait sur les côtes d'Afrique. Cette allocation lui ouvrit les sources de la charité universelle, des sociétés de bienfaisance d'Europe, et en particulier de celle qui est la reine de toutes, de l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi.

Ce fut seulement en 1867 que la Providence lui donna, pour asseoir solidement l'édifice dont il avait conçu le plan, un véritable point d'appui dans l'illustre marquis Louis de Canossa, évêque de Vérone, honoré aujourd'hui de la pourpre romaine. Ce prince de l'Eglise, n'étant encore que simple prêtre, avait vu plusieurs fois une troupe de jeunes orphelines africaines, que le P. Nicolas Olivieri, de Gênes, lui avait présentées pour obtenir des aumônes. Emu de compassion, il engagea le P. Mazza, son ami, à les recueillir à Vérone, dans son institut de femmes, afin de les instruire dans la foi. Plus tard, ces négresses, de retour dans leur patrie, pourraient enseigner la religion, sous la direction des missionnaires. Mgr de Canossa avait suggéré auparavant au P. Mazza de les élever dans des établissements placés sur les côtes mêmes de l'Afrique, car l'expérience démontrait que les nègres transportés en Europe étaient exposés à y perdre la vie. Peut-être le P. Mazza aurait-il mis ce projet à exécution, si la mort ne l'avait enlevé...

Mais laissons parler Mgr Comboni.

« En 1867, je pus ouvrir à Vérone, sous les auspices du prélat, un premier institut pour les missionnaires, et un second pour des religieuses, auxquelles je donnai, en 1872, le nom de Pieuses Mères de la Nigritie.

Afin de soutenir, au moins en partie, ce second institut, on lui affilia, sous la présidence de l'évêque, assisté d'un conseil d'ecclésiastiques et de laïques, l'Association du Bon-Pasteur, enrichie d'indulgences plénières par Sa Sainteté. J'avais déjà, suivant l'avis du cardinal Barnabo, quitté l'excellent institut Mazza, pour me consacrer librement et entièrement à l'Œuvre de la Nigritie.

» Je plaçai à la tête de la maison des missionnaires le regretté Dr Alexandre de Bosco. Il possédait les qualités éminentes que demandait cette charge, et il avait été mon compagnon dans l'Afrique centrale, où son nom est encore béni. L'institut des religieuses de Vérone, ayant, par suite du malheur des temps, passé par beaucoup d'épreuves, ne put se reformer qu'en 1872. Aussi, pour commencer dans l'Afrique centrale les œuvres des religieuses en même temps que les œuvres des missionnaires, je choisis, après avoir visité un grand nombre de congrégations en Italie et en France, la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de l'apparition, de Marseille. Cet institut est le premier qui se soit établi en Orient depuis les Croisades; il a été approuvé par le Saint-Siége et il est répandu dans l'Europe, dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Océanie. J'avais à peine exposé mes projets à la supérieure générale, la révérende

Mère Emilie Julien, ancienne missionnaire en Afrique et en Orient, qu'elle consentit à me seconder. »

III

Après avoir organisé en Europe l'Œuvre pour la rédemption de la Nigritie, Mgr Comboni s'occupa de la transplanter sur les côtes de l'Afrique. « J'étudiai soigneusement, dit-il, les divers points qui pouvaient se prêter à l'exécution de mon grand dessein, et le lieu que je jugeai le plus favorable fut la capitale de l'Egypte. La température du Caire, tenant la moyenne entre la température de l'Europe et celle des régions embrasées du centre de l'Afrique, convient parfaitement pour acclimater les missionnaires européens qui se destinent à l'Afrique centrale. D'autre part, cette ville est en libre communication avec les possessions égyptiennes du Soudan, qui occupent une surface immense du vicariat de l'Afrique centrale. Avec l'approbation de la Congrégation de la Propagande et le consentement de S. Exc. Mgr Louis Ciurcia, Mineur Observantin, vicaire apostolique de l'Egypte, je partis de Marseille, en novembre 1867. Je conduisais une petite troupe composée de trois missionnaires, trois religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition et seize négresses élevées dans divers établissements d'Europe et principalement à l'institut Mazza. Fortifié par la bénédiction du Souverain-Pontife et par celle de l'évêque de Vérone, je m'embarquai à Marseille sur un vapeur des Messageries impériales où le gouvernement français m'avait accordé le passage gratuit pour vingt-quatre personnes de Rome à Marseille et de Marseille à Alexandrie. J'arrivai au Caire la veille de la fête de l'Immaculée-Conception, et j'ouvris, sous les auspices de Mgr Ciurcia, au Vieux-Caire, près de la grotte où la tradition rapporte que la sainte famille passa la plus grande partie des sept années de son exil en Egypte, deux établissements, l'un pour les nègres, dont je pris la direction, l'autre pour les négresses qui fut confié à la sœur Marie Bertholon, de Lyon.

» J'eus pour compagnons dans mon voyage en Egypte deux Pères Camilliens, les PP. Stanislas Carcereri et Joseph Franceschini, qui, après la suppression des Ordres religieux en Italie, avaient obtenu de la Congrégation des Evêques et Réguliers, par un rescrit du 5 juillet 1867, la permission de s'associer pour cinq ans à mon œuvre. Les intérêts de ma mission m'ayant rappelé deux fois en Europe, je confiai, durant mon absence, la direction des établissements du Caire au P. Carcereri.

» En 1870, je présentai au Concile œcuménique du Vatican les *postulatum* pour les nègres de l'Afrique centrale qui fut signé par un grand nombre d'évêques des cinq parties du monde. Après avoir été approuvé par la Congrégation chargée d'examiner les propositions des Pères du concile, ce *postulatum* fut, le 18 juillet, jour de la définition de l'infaillibilité pontificale, soumis à la signature du Saint-Père, par Mgr

Franchi, secrétaire de la dite Congrégation, aujourd'hui préfet de la Propagande.

» Le développement et la prospérité des instituts d'Egypte me décidèrent à transporter dans l'intérieur de l'Afrique quelques sujets d'élite. La première période de l'existence du vicariat avait montré que les nègres du fleuve Blanc avaient été corrompus par les fréquentes visites des négociants musulmans et des chrétiens orientaux et égyptiens. Quelques Européens, et surtout les Giallabas et les trafiquants de chair humaine, leur avaient aussi apporté les vices les plus affreux. D'autre part, le gouvernement égyptien, par ses expéditions militaires de soldats musulmans, s'était conquis le monopole du commerce de l'ivoire et avait considérablement étendu la traite des nègres jusqu'à décimer les populations qui habitent à l'est et à l'ouest du fleuve. Je jugeai qu'il était préférable d'étudier les routes de l'intérieur, c'est-à-dire d'établir une mission entre le fleuve Blanc et le Niger, sur les territoires des royaumes et des tribus, territoires plus salubres, parce qu'ils sont plus élevés que les immenses marais du fleuve Blanc qui s'étendent de Khartoum aux tribus des Bari. Un autre motif me donnait à choisir pour base de notre action apostolique les pays de l'intérieur, à l'ouest du fleuve Blanc, où jamais l'Evangile n'avait été prêché. Le vicariat était alors confié aux Franciscains. De Khartoum, qui était leur résidence, ces Religieux pouvaient étendre leur action sur le fleuve Blanc et sur le fleuve Bleu, et ils devaient facilement consentir à me laisser occuper, à l'intérieur du côté de l'ouest, quelques pays que le missionnaire n'avait jamais visités et où j'établirais les prêtres de l'institut de Vérone et les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. En outre, il me parut que ces régions de l'intérieur étaient plus à l'abri de la corruption qu'apportent avec eux les Giallabas et les soldats musulmans.

» Je fis prendre des informations sur le royaume du Kordofan, dont je connaissais l'histoire, soit dans les temps antérieurs à l'occupation égyptienne, sous le gouvernement des sultans issus de l'empire du Darfour, soit depuis l'occupation, faite en 1822, par le cruel Defterdar au nom du grand Méhémed-Ali, vice-roi d'Egypte. Je savais qu'aucun missionnaire catholique n'avait pénétré au Kordofan, et que El-Obeïd, sa capitale très-peuplée, était le centre du commerce des esclaves, qui y affluaient de cent tribus sauvages de l'intérieur et des vastes empires du Darfour, du Waday, de Baghermi de Bournou, pays compris dans les limites de mon vicariat. Je me décidai donc à fonder, dans la capitale du Kordofan, une mission, qui devait être le centre, le point d'appui et le point de départ pour étendre graduellement notre action sur les pays et les tribus de la partie centrale du vicariat, de même que Khartoum est vraiment le centre et le point de départ pour répandre la foi dans les immenses pays et parmi les tribus qui constituent la partie orientale et méridionale du vicariat.

» Encouragé par l'excellent esprit que je crus trouver chez le P. Carcereri et chez mes missionnaires de l'institut d'Egypte, déjà habitués aux chaleurs de l'Afrique, je résolus de tenter l'exploration du Kordofan, et je désignai le P. Carcereri et un missionnaire de l'institut de Vérone, en les faisant accompagner par deux frères convers du même institut, les FF. Dominique Polinari et Pierre Bertoli. Mais le P. Carcereri ayant beaucoup insisté pour emmener son frère en religion, le P. Franceschini, au lieu du missionnaire de l'institut de Vérone, j'y consentis.

» Les quatre explorateurs étant munis de l'argent nécessaire pour le voyage et de subsistances pour deux années, j'ordonnai au P. Carcereri de prendre la route du désert de Korosco et de Khartoum, de pénétrer au Kordofan, après avoir examiné les points principaux, de fixer sa résidence à El-Obeïd, d'y étudier la population, les coutumes, le climat et le gouvernement du pays ; puis de m'adresser un rapport détaillé et d'attendre les décisions que j'aurais reçues à ce sujet de la Propagande.

» Ils partirent du Caire le 26 octobre 1871. L'exploration fut achevée en peu de temps, et le P. Carcereri m'envoya un rapport très-détaillé et satisfaisant. De plus, le même missionnaire m'ayant appris qu'il y avait à El-Obeïd une maison en terre et en sable, que l'on pouvait acheter à un prix relativement modéré, je m'occupai de lui faire envoyer du Caire la somme nécessaire pour l'acquisition de cette maison, et lui ordonnai de s'y installer et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

» Pendant ce temps, je recueillais en Autriche, en Hongrie, en Allemagne, en Russie et en Pologne, des aumônes pour les instituts de Vérone et du Caire. Muni des instructions de Mgr l'évêque de Vérone, je partis pour Rome afin de soumettre toute mon œuvre à l'examen et à la sanction de la suprême autorité de l'Eglise. Ici je ne saurais oublier le don généreux de 20,000 francs de LL. MM. Apostoliques l'empereur Ferdinand Ier et l'impératrice Marie-Anne, qui nous permit d'acquérir, pour l'Institut de Vérone, une maison contiguë au séminaire diocésain. »

IV

« J'arrivai à Rome le 7 février 1872. Je fus accueilli avec une extrême bienveillance à la Propagande et par S. S. Pie IX. Je rendis compte de mon œuvre au cardinal Barnabo, qui m'ordonna de rédiger un rapport général, résumant l'histoire et la situation du vicariat depuis sa création en janvier 1856. Mon rapport imprimé fut distribué à chacun des cardinaux ; et, le 21 mai 1872, la Congrégation générale de la Propagande, réunie au Vatican, prit les deux décisions suivantes : 1° Après la renonciation des missionnaires Franciscains, le vicariat apostolique de l'Afrique centrale sera confié au nouvel institut de Vérone pour les missions de la Nigritie; 2° L'administration de ce vicariat sera confiée à M. Comboni, qui portera le titre de pro-vicaire apostolique.

» Ces décisions ayant été présentées au Souverain-Pontife par S. Exc. Mgr Jean Siméoni, alors secrétaire de la Propagande, Sa Sainteté daigna les sanctionner le 26 mai et en ordonner l'exécution. Le mois suivant, la Propagande me transmettait le bref pontifical, qui confiait tout le vicariat de l'Afrique centrale à l'institut africain de Vérone, ainsi que le décret de ma nomination comme pro-vicaire apostolique. Ayant tout terminé à Rome, je partis pour Vienne avec dom Pie Hadrian, indigène de la Nubie supérieure et prêtre de l'Ordre bénédictin de la primitive observance de Subiaco. J'allai remercier S. M. A. François-Joseph Ier, empereur d'Autriche, auguste protecteur des missions de l'Afrique centrale. Le prince me reçut avec bonté et me combla de faveurs.

» Je revins à Vérone, et, après avoir reçu la bénédiction de Mgr de Canossa, je me rendis à Trieste, où je m'embarquai pour Alexandrie avec une troupe de missionnaires. Nous arrivâmes au Caire le 20 septembre 1872. J'envoyai aussitôt quelques prêtres dans le vicariat, je nommai provisoirement le P. Carcereri mon vicaire général et lui ordonnai de prendre, en mon nom, possession de la station de Khartoum, que les PP. Franciscains allaient abandonner, et de louer une maison pour y établir les Sœurs et les institutrices négresses que je conduirais du Grand Caire au Soudan.

» Le 26 janvier 1873, je partis du Caire, à la tête de trente personnes, missionnaires, religieuses, frères coadjuteurs et institutrices négresses. Nous remontâmes le Nil sur deux dahhabiah (barques), puis nous traversâmes, sur soixante et quinze chameaux, les sables brûlants du grand désert d'Atmour. Nous arrivâmes à Khartoum après quatre-vingt dix-neuf jours d'un heureux voyage. Nous fûmes reçus en grande fête par le consul d'Autriche, par le pacha gouverneur général du Soudan, par la population chrétienne et musulmane et enfin par le chef des muphtis, qui me récita très-correctement, en langue arabe, un hymne dans le style des psaumes. J'installai mes missionnaires et les frères dans le grand établissement élevé par le P. Knoblecher; les religieuses et les institutrices furent logées dans la maison louée, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'acquérir ou de bâtir un établissement exclusivement consacré à elles.

» L'Afrique centrale n'avait jamais vu de religieuses. Les premières qui se vouaient à cet apostolat appartenaient à la Congrégation des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, de Marseille, et étaient originaires d'Asie. Elles étaient au nombre de trois. Deux d'entre elles sont déjà mortes, sœur Joséphine Trabaui et sœur Madeleine Caracassian.

» Sœur Joséphine Tabraui, née à Tibériade, de parents grecs catholiques, et élevée à Jérusalem, avait fait ses vœux simples dans l'institut des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle fut chargée de l'instruction des filles à Jaffa, à Saïda, puis à Deïr-el-Kamar. Elle consacra sa jeunesse et ses forces à secourir nuit et jour les innombrables orphelins des chrétiens victimes des massacres en 1860 en Syrie, et à assister les

cholériques, sous la direction de la vénérable Mère Emilienne Naubonet, actuellement supérieure provinciale des religieuses de l'Afrique centrale. Très-zélée pour le salut des âmes, sœur Joséphine était une mère pour les pauvres négresses du Caire. Elle remonta le Nil, traversa les déserts brûlants de la Nubie et consuma sa vie dans le laborieux apostolat de l'Afrique centrale. Modèle des plus héroïques vertus, elle était estimée des peuples et admirée des gouverneurs musulmans, à qui elle parlait sans cesse avec liberté et franchise, pour la défense des droits de l'humanité qu'ils foulaient aux pieds. Première supérieure de l'Afrique centrale, elle mourut, le 16 avril 1874, à l'âge de trente-trois ans, pleine de mérites, pleurée par tous, et honorée de magnifiques funérailles.

» Sœur Madeleine Caracassian, née à Erzeroum, capitale de l'Arménie, prononça ses vœux simples à Rome, en 1867, dans le même institut des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle fit des voyages très-périlleux, et consacra sa jeunesse à la conversion des nègres de l'Egypte et aux missions de Khartoum, du Kordofan et du Gebel Nouba. Elle parlait bien l'arménien, le turc, l'arabe, le français et l'italien. Après neuf années d'abnégation et de sacrifices, elles mourut à El-Obeïd, à l'âge de vingt-sept ans, le 7 août 1876.

» Je passai un mois dans la capitale des possessions égyptiennes du Soudan à organiser, avec mes compagnons, la mission de Khartoum. J'y laissai comme supérieur le P. Carcereri, en lui donnant pour assistant le chanoine dom Pascal Fiore, de Corato (diocèse de Trani), membre de l'institut de Vérone. Je partis de Khartoum sur le vapeur du gouvernement que S. Exc. Ismaël Ayoub pacha, gouverneur général du Soudan, avait mis entièrement à ma disposition. Après une navigation de 127 milles sur le fleuve Blanc, j'abordai à Toura-el-Khadra. Je traversai en neuf jours avec vingt-cinq chameaux, les forêts de l'Ahassanieh et du Kordofan, et j'arrivai heureusement à El-Obeïd le 19 juin 1873. Nous fûmes reçus avec une grande joie par les habitants, mais surtout par le pacha. Celui-ci, à ma considération peut-être, avait suspendu quelques jours auparavant le marché public d'esclaves qui, jusqu'alors, s'était tenu sur les places de la capitale.

» J'avais amené de Khartoum ma parente, Faustine Stampais, née à Maderno, sur le lac de Garde (diocèse de Brescia). Depuis quatre ans elle était attachée à notre institut d'Egypte, elle connaissait suffisamment la langue arabe et s'était appliquée avec dévouement à l'éducation des négresses au Vieux-Caire. Je lui avais adjoint deux institutrices négresses. En attendant de pouvoir acheter pour elles une grande maison, je les logeai dans une partie de la maison des missionnaires. Sœur Faustine dirigea l'œuvre jusqu'à l'arrivée, à El-Obeïd, des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, au mois de février 1874. Ainsi, en très-peu de temps, j'avais réussi, avec le concours de mes excellents confrères, à fonder les deux établissements du Kordofan.

» Au mois de janvier 1849, j'avais remarqué à Vérone un jeune nègre catholique, Bakhit Caenda, au service de la famille des comtes Miniscalchi. Originaire de la tribu des Gebel Noubas, il était connu dans plusieurs villes d'Italie, à Paris, à Vienne, et aussi à la Propagande. Pendant les années que je fus lié d'amitié avec lui, j'admirai sa piété, sa foi, sa fermeté de caractère, ses qualités cultivées par d'excellents maîtres, et je conçus une haute idée de ses compatriotes. Je lui répétai souvent que je ne serais heureux qu'après avoir porté dans son pays la foi de Jésus-Christ. Les premières années de mon apostolat, ce projet était irréalisable. Mais, lorsque j'arrivai au Kordofan et que j'entendis parler chaque jour du pays des Noubas, de la bravoure et de la fidélité des esclaves originaires de ce pays ; lorsque je vis l'empressement du gouvernement égyptien à recruter des soldats parmi les troupes d'esclaves Noubas qui arrivent fréquemment à El-Obeïd, ou chaque Nouba était vendu de 50 à 100 francs plus cher qu'un esclave d'autres tribus, je résolus de porter à ce peuple les lumières de l'Evangile. Je pris des renseignements, et je me mis en rapport avec l'un des chefs de la police du divan du Kordofan, cophte schismatique, nommé Maximos, qui avait parmi ses femmes une parente du grand chef des Noubas. La Providence ne tarda pas à me ménager une occasion favorable. »

V

« Un des chefs noubas de Delen, nommé Saïd agha, étant venu à El-Obeïd, l'officier Maximos me le présenta le matin du 16 juillet 1873, fête de Notre-Dame du Carmel, au moment où nous sortions de l'exercice de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur. Cet exercice, qui consiste en une heure d'adoration devant le Saint-Sacrement et que j'ai institué dans nos chapelles d'Egypte et du vicariat, se pratique tous les mercredis de l'année pour obtenir du Sacré-Cœur de Jésus la conversion de la Nigritie. Je reçus le chef nouba avec beaucoup de déférence ; je lui fis visiter nos ateliers d'arts et métiers et la petite école des enfants nègres ; je lui montrai le maître-autel, la statue de la Vierge, etc. Remarquant la satisfaction de Saïd agha, j'exprimai mon désir de connaître le grand chef des Noubas, et je laissai entrevoir que je n'étais pas éloigné d'aller fonder une mission chez les Noubas eux-mêmes. Saïd agha resta frappé des merveilles qu'il disait avoir vues dans notre maison d'El-Obeïd, et, de retour chez lui, il en parla tant que le grand chef, le cogiour Cacoun, se décida à venir nous voir.

» En effet, deux mois après le départ de Saïd agha, le grand chef des Noubas entrait dans notre maison d'El-Obeïd avec une suite de vingt personnes. C'était le matin du 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, au moment où nous sortions de l'église après l'heure d'adoration pour la conversion de la Nigritie. Le cogiour Cacoun passa la journée

chez moi avec sa suite. Je lui exposai mes projets et lui fis visiter mon établissement. Il voulait avoir tous les outils : hoyaux, pioches, marteaux, rabots, scies, haches, pelles de fer, clous, etc. Il admira surtout les ateliers d'arts et métiers et le son de l'harmonium. Quand il voyait mes pieds appuyer sur les soufflets et mes doigts sur le clavier et qu'il entendait des accords, lui et les siens, fortement émus, témoignaient leur joie en disant : « *Agiaib* (merveille) ! tu sais tout, tu fais des prodiges. » Le cogiour, s'étant approché pour jouer de l'harmonium et n'entendant sortir aucun son, s'écria : « Tu es fils de Dieu. D'un simple morceau de bois tu tires des voix plus belles, plus harmonieuses que celles des oiseaux et des hommes. Quand je raconterai à mes Noubas, les merveilles que j'ai vues et entendues, ils ne me croiront pas. »

» Lorsque je le conduisis à l'établissement des religieuses et que je lui montrai la sœur Faustine, l'institutrice noire Domitilla Bakhita, élevée à Vérone, et une des négresses noubas sachant coudre, tricoter et réciter ses prières, il fut transporté d'étonnement et me dit : « Il n'y a pas de mortel plus grand et plus brave que toi. » Je lui répondis que, en Europe, des milliers de personnes étaient encore plus savantes que moi, qu'elles pensaient aux nègres et qu'elles m'avaient donné beaucoup d'argent pour aller leur enseigner tout ce que savent les blancs, qui sont chrétiens et qui vénèrent, dans un grand-prêtre sage, glorieux et bon, le chef de tous les chrétiens et le vicaire de Dieu (*ouakil Allah*) auprès de tous les hommes. J'ajoutais :

» — Ce chef de tous les chrétiens et de tous les prêtres, ce *ouakil* de Dieu, est celui qui vous aime le mieux ; pour vous faire du bien temporel et éternel, il m'a envoyé avec mes compagnons dans vos pays, parce qu'il désire que vous connaissiez la vérité et que vous soyez heureux à jamais. — *Agiaib !* répliquèrent-ils tous. Ce grand cogiour (prêtre) pense à nous et de si loin ! — Nous sommes des ignorants, ajouta le chef, nous ne savons rien ; nous sommes comme les bêtes (*nahhna bahhaïm*). Apprends-nous ce que nous devons faire ; viens toi-même dans nos pays, et enseigne-nous tout cela. Je pique ma vache et mon chameau ; je les pousse à droite, et ils vont à droite. Je pousse mon cheval et ma chèvre à gauche, et ils vont à gauche. J'ordonne à mon esclave de conduire les bœufs, à mes femmes esclaves d'aller puiser de l'eau, et ils le font. Indique-nous la voie que nous devons tenir, et nous t'obéirons comme tes esclaves et tes serviteurs. Tu nous feras connaître ce que tu voudras. Nous, nos femmes, nos fils, nos serviteurs, nos esclaves, nos bœufs, nos vaches, nos chèvres, nos moutons, nos terres, nos maisons, nos denrées, et jusqu'aux feuilles de nos arbres, tout sera à ton service ; nous serons tes fils, tes serviteurs, tes esclaves ; tu seras notre père et le maître de tous. »

» Les quatre jours suivants, il revint visiter la mission. Le dernier jour, il me dit : « Lorsque je vins à El-Obeïd, les musulmans me dirent

plusieurs fois que les chrétiens sont des perfides, des scélérats, des *bahhaïm* (bêtes), et des *khanazîr* (pourceaux); qu'ils mangent le cœur, le foie et la cervelle des fils d'Adam; mais je n'ai jamais jugé ainsi. Ils prétendaient que les musulmans sont meilleurs que les chrétiens; mais je vois maintenant que les chrétiens sont meilleurs que les musulmans et que toutes les races d'hommes. Il n'y a pas au monde de personnes aussi excellentes, aussi sages que toi et tes compagnons; et nous voulons faire ce que vous nous commanderez. Vous êtes les enfants du ciel et de Dieu. »

» Je lui promis de faire, aussitôt après les pluies, une visite aux Noubas, d'explorer soigneusement le pays et d'y fonder probablement une mission. Le cogiour s'en alla enchanté de ma promesse. Dès le mois de juillet, j'avais informé les missionnaires de Khartoum de ce qui s'était passé à El-Obeïd et de la probabilité d'une exploration chez les Noubas. Le P. Carcereri demanda instamment de m'y accompagner, et il s'offrit de tenter lui-même l'exploration, consentant volontiers à retarder le voyage qu'il se proposait de faire en Europe pour s'entendre avec son T.-R. P. Général. Je l'invitai à venir à El-Obeïd.

» Le P. Carcereri arriva les premiers jours d'octobre au Kordofan. Je me décidai à lui laisser accomplir ce voyage avec le P. Franceschini et lui adjoignis un homme courageux et expérimenté, M. Auguste Wisnewski, du diocèse d'Ermeland (Prusse), qui, depuis plus de vingt ans, était attaché à la mission de l'Afrique centrale. J'obtins du pacha l'officier de police Maximos et un *khabir* (guide) qui devaient accompagner les missionnaires.

» Ceux-ci, munis de provisions pour deux mois, partirent d'El-Obeïd le 15 octobre 1873. L'exploration fut beaucoup plus courte que je ne l'avais calculé. Le. P. Carcereri n'alla que jusqu'à Delen, premier village des Noubas, et y passa moins de deux jours. Il revint toutefois après avoir conféré avec Cacoun. Ce chef lui montra, du haut d'une montagne, tous ses villages au pied des collines environnantes, et le missionnaire put en dresser une carte géographique. De retour à El-Obeïd le 28 octobre, il me confirma tout ce que les visites de Saïd agha et de Cacoun m'avaient fait espérer, et je lui ordonnai de me préparer un rapport sur son exploration. »

VI

« La mission du Kordofan étant organisée; je partis le 17 novembre, avec le P. Carcereri, M. Wisnewski et le Fr. Dominique Polinari, pour la résidence de Khartoum. Le 24 novembre, je tombai de chameau et me cassai le bras gauche. Après un repos de trente heures, je dus, le bras lié de bandelettes imbibées d'eau et suspendu au cou, remonter sur mon chameau. Nous arrivâmes en quatre journées à Ondourman, localité située en face du confluent du fleuve Blanc et du fleuve Bleu. Un bateau

à vapeur, que m'envoya le pacha gouverneur général, me transporta à Khartoum, où je reçus les soins de médecins et de chirurgiens arabes. Je portai mon bras en écharpe plus de trois mois, et il me fut impossible, durant cet intervalle, de dormir même une demi-heure et de dire la messe.

» Le P. Carcereri était déjà parti pour l'Europe, lorsque le 11 décembre, quatre Sœurs de Saint-Joseph arrivèrent à Khartoum, accompagnées de M. Jean Losi, prêtre de l'Institut de Vérone, et de quelques laïques. Elles trouvèrent les autres Religieuses dans une maison louée par les héritiers de M. André de Bono, appelé Latif effendi. Cette maison était trop petite, et d'ailleurs les propriétaires la réclamaient pour y installer M. Rosset, vice-consul prussien. Je bâtis donc, au moyen des aumônes des bienfaiteurs d'Europe, notamment de LL. MM. AA. l'empereur Ferdinand Ier et l'impératrice Marie-Anne d'Autriche, et l'archiduc d'Autriche-Este, François V, duc de Modène, une maison de 112 mètres de longueur. J'y installai les Sœurs de Saint-Joseph.

» Le 24 août 1874, le P. Carcereri passait à Rome, en mon nom, avec le T.-R. P. Guardi, général des Religieux de Saint-Camille de Lellis, une convention valable pour cinq années. Il y était stipulé que les Camilliens, tout en restant soumis au pro-vicaire apostolique de l'Afrique centrale, en ce qui concerne la juridiction et le soin des âmes, auraient à Berber une station fondée et entretenue à mes frais. Cette station serait chargé du soin des fidèles dispersés dans les trois grandes provinces de Souakim, sur la mer rouge, de Taka, près des frontières septentrionales de l'Abyssinie et de l'ancien royaume de Dongola, à l'ouest du Nil, dans la Nubie supérieure. Après une expérience de cinq années, une nouvelle convention devait régler définitivement cette affaire, au plus grand avantage de l'apostolat de la Nigritie.

» Dans la réunion générale du 14 août 1874 au Vatican, la Congrégation de la Propagande s'était occupée du vicariat de l'Afrique centrale. Les cardinaux, ayant examiné le développement de la mission jusqu'à cette époque, prirent des conclusions que Son Em. le cardinal Franchi daigna m'envoyer, à la date du 29 août de la même année. Dans ce document, la Propagande me donnait des instructions pour la direction de ce difficile vicariat, et m'indiquait notamment la conduite à tenir en face des horreurs de la traite des nègres. Le cardinal Franchi m'ordonnait de fonder la mission des Gebel-Noubas, et terminait sa lettre en m'engageant, au nom des cardinaux ses collègues, à poursuivre mon entreprise, sans me laisser rebuter par les obstacles, et à compter sur le secours de Dieu qui ne me manquerait point.

» Aussitôt que j'eus reçu à Khartoum l'ordre de la Propagande d'établir la mission des Gebel-Noubas, j'envoyai au Kordofan une petite caravane pour commencer l'œuvre, et j'ordonnai au supérieur d'El-Obeïd, le P. Salvator Mauro, de Barletta, membre de l'Institut de

Vérone, de tout préparer pour cette nouvelle expédition. Le texte de la convention passée entre les RR. PP. Camilliens et moi m'étant parvenu, j'allai à Berber et j'achetai, sur les bords du Nil, dans une position salubre et agréable, une des plus belles et des plus commodes maisons de la ville. J'y installai le P. Franceschini, avec un Frère convers de mon Institut.

» Le 6 février 1875, arriva à Khartoum une caravane dirigée par le P. Carcereri et composée de 16 personnes, missionnaires de mon Institut, PP. Camilliens et Religieuses. Elle avait pris la voie du Wady Halfa et de Dongola et accompli, en 103 journées, le trajet du Caire à Khartoum. J'envoyai aussitôt au Kordofan deux prêtres et quelques Frères. L'expédition pour le Gebel-Noubas se mit en route, sous la conduite de M. Louis Bonomi ; elle arriva à destination au mois de mars. M. Bonomi célébra la première messe qui eût jamais été célébrée dans la vaste et populeuse tribu des Gebel-Noubas. Il prépara au pied de la montagne voisine de la résidence du chef, dans des maisons ruinées et entourées d'une clôture d'arbres et de bois, une chapelle et une habitation provisoires.

» Au mois d'avril 1875, la Rév. Mère Emilienne Naubonet, accompagnée d'une jeune Sœur arabe, arriva à Khartoum par la route de la mer rouge et le désert de Souakim. La Mère Emilienne, originaire de Pau, venait prendre la direction de l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, à Khartoum, avec juridiction sur toutes les maisons et les Religieuses de la Congrégation dans l'Afrique centrale.

» Cette Religieuse est une des premières qui se soient établies en Orient depuis les Croisades. Elle a été neuf ans supérieure à Chypre et plus de vingt ans en Syrie, où elle a fondé les maisons de Saïda, de Deïr-el-Quamar et de Beyrouth. Pendant les massacres de 1860, elle recueillit dans son établissement, bâti sur les murs de l'ancienne Sidon, des centaines d'orphelins des chrétiens tombés sous le fer des Druses. Après trente années de travaux en Orient, cette femme admirable passa la mer, remonta le Nil, franchit le désert et pénétra dans l'Afrique centrale, qui est aujourd'hui le théâtre de son inépuisable charité.

» Les Camilliens installés à Berber avec le P. Carcereri pour supérieur et la mission de Khartoum confiée au R. P. Pascal Fiore, je partis avec un certain nombre de missionnaires et de Sœurs sur un vapeur du gouvernement, pour visiter les missions du Kordofan et des Gebel-Noubas. Trente chameaux nous transportèrent à El-Obeïd, où nous arrivâmes le 15 août. J'administrai le baptême à quinze adultes, et le sacrement de confirmation à plusieurs chrétiens. Le 15 septembre 1875, quelques missionnaires, deux Sœurs et moi, nous partîmes avec douze chameaux dans la direction des Gebel-Noubas.

» Après cinq journées de marche, nous rencontrâmes, au milieu de la forêt de Singiokae, un cavalier arabe de la race des Omour. Je lui

donnai une vieille *couffie* (pièce de soie dont on se couvre la tête), et le chargeai d'aller avertir le grand-chef des Noubas et les missionnaires de ma prochaine arrivée. Dans l'espoir d'un plus fort pourboire, il éperonna son cheval et courut à Delen. »

VII

« Le soir du 21 septembre 1875, je fus extrêmement surpris de trouver, à une demi-journée de la station de Delen, le grand-chef des Noubas, suivi de 50 Noubas armés de fusils et de lances. A peine m'eut-il vu qu'il descendit de cheval, s'approcha de mon chameau, me baisa la main, me salua plusieurs fois profondément et me dit en bon arabe, dialecte du Kordofan : « Dieu t'a envoyé au milieu de nous; et voici que nous tous, nos petits enfants, nos femmes, nos petites filles, nos bœufs, nos vaches, nos brebis, nos chèvres, nos maisons, nos terres, tout est à ta disposition. Tu es notre père et nous sommes tes enfants; nous ferons tout ce que tu nous commanderas et nous serons heureux. — Je suis venu, répondis-je, pour être votre père. En apprenant ce que les missionnaires et les religieuses vous enseigneront, vous vous montrerez d'excellents fils, et vous serez heureux sur cette terre et dans le ciel. »

» Je fis agenouiller le chameau et, aidé par le cogiour Cacoun, je descendis à terre. C'était par une nuit douce, brillamment éclairée par la lune et par des myriades d'étoiles. Nous étendîmes nos matelas, et, le souper ayant été servi à terre, sur un tapis, nous mangeâmes joyeusement et nous buvâmes de l'eau apportée par les Noubas. Nous bivouaquâmes en compagnie de ces bons sauvages, auprès des feux qu'ils avaient allumés pour éloigner les bêtes féroces et pour nous réchauffer.

» Ayant donné au grand chef Cacoun une couverture de laine de la valeur de cinq francs, je lui demandai, le lendemain, s'il avait bien dormi. Il me répondit tout joyeux : « Comment ne dormirait-on pas bien sous la garde de Dieu avec cette belle couverture que tu m'as donnée hier soir? Je vais la mettre sur mon cheval et elle me servira dans ma résidence. » Je montai sur son cheval. A midi, nous entrions dans la zariba (clôture) de la mission, au milieu des détonations de fusils et des cris de joie des chefs et du peuple. Nous fûmes reçus par M. Louis Bonomi, supérieur de la mission et par ses compagnons. Plusieurs Gnoumas vinrent me visiter.

» Les Gnoumas, peuple féroce, sont de haute taille; ils ne portent aucun vêtement. Ils massacrent les musulmans et les Giallabas qui viennent ici pour les enlever et les vendre comme esclaves. La visite de beaucoup d'autres Noubas des montagnes voisines me donna de l'espoir pour l'évangélisation de ce pays, où d'ailleurs l'islamisme est détesté. Mais une multitude de superstitions, de rites, de cérémonies, de croyances extravagantes, sous l'influence d'un esprit appelé Ocourou, règnent dans ces contrées.

» Le pays de Delen est habité par plus de 50,000 âmes. Il est compris entre le 11e et le 12e de latitude nord et entre le 26e et le 28e de longitude est (méridien de Paris). Il est le point d'appui, le lien de communication et comme la première étape de notre excursion apostolique parmi les peuples de la grande famille des Noubas, qui s'étend par delà les montagnes au sud-ouest. De Delen on arrive, en deux journées, aux points les plus éloignés du demi-cercle formé par ces montagnes. Les localités les plus habitées, comme Gnouma, Sobein, Golfan, Carco, Fonda, ne sont qu'à une distance qui varie entre quatre et dix heures de chemin. Lorsque nous serons certains que la terre peut, avec le secours de la culture et des pluies ordinaires, fournir en partie à l'entretien de la mission, des chrétientés seront fondées sur les points importants de ces montagnes.

» La mission de Delen ne sera qu'à cinq ou six journées d'El-Obeid. Les habitants ont un bon caractère et d'excellentes qualités ; ils sont dans des conditions sociales bien supérieures à celles des indigènes des anciennes stations de Sainte-Croix et de Gondokoro sur le fleuve Blanc. Les Noubas ont des demeures fixes et sont très-attachés à leur pays, à leurs maisons, à leurs montagnes. Peu laborieux, ils se contentent de cultiver la portion de terrain qui leur fournit la nourriture pour une année. Cette indolence est excusable. S'ils cultivaient beaucoup de terrains et recueillaient d'abondantes récoltes, les Arabes Gabara viendraient les piller. Les Noubas ont de la réflexion, du jugement et de la prévoyance. L'union et l'amitié règnent entre eux. Quand un Nouba est offensé par un étranger, tous ses compatriotes prennent sa défense et le vengent d'après la loi du talion. Il n'y a chez eux presque jamais de disputes ni de querelles ; ils sont soumis à leurs chefs et mènent une vie toute patriarcale. Le grand chef, le cogiour Cacoun, pontife et roi, maître absolu des corps et des âmes, gouverne pacifiquement et sagement tout son peuple. On a recours à lui, on s'en remet à son jugement, et on subit sans se plaindre la peine qu'il prononce. Le cogiour ne prend, il est vrai, aucune décision importante sans l'avis des vieillards réunis en conseil. Les Noubas, courageux et guerriers, s'emparèrent plusieurs fois des armes et des munitions des Giallabas. Ils sont ainsi devenus redoutables à leurs ennemis. Il nous demandèrent de la poudre et des balles ; car ils n'ont plus de poudre, et ils n'ont pour balles que les petits cailloux dont leurs montagnes sont semées.

» La langue des Noubas se divise en plusieurs dialectes sans rapport avec la langue arabe. En six mois de séjour, M. Louis Bonomi avait appris des indigènes un certain nombre de mots noubas. Avec l'aide de M. Bonomi et du grand chef qui possédait assez bien l'arabe du Kordofan, je me mis à l'étude de la langue des Noubas. Une des plus grandes difficultés pour les missionnaires de l'Afrique centrale, c'est la multitude des langues. Il y en a plus de cent, presque toutes monosyllabiques et d'origine sémitique. Ces langues sont très-pauvres et se bornent à expri-

mer les idées très-limitées des peuples primitifs. En outre, la langue arabe se divise en plusieurs dialectes africains, que l'on parle dans les possessions égyptiennes des nations musulmanes du vicariat. Or, ces langues africaines sont tout à fait inconnues des savants européens, parce qu'il n'y a ni dictionnaire, ni grammaire, ni livre pour les étudier. Elles n'ont pas d'écriture. Les mots, lire, écrire, compter, épeler, etc., n'existent pas. Tandis que le missionnaire, destiné aux Indes, à la Perse, à la Mongolie, à l'Amérique, à la Chine ou à l'Australie, peut apprendre, dans les séminaires d'Europe, à l'aide de dictionnaires et de grammaires, la langue de ces pays, le missionnaire de l'Afrique centrale doit apprendre les idiomes des tribus qu'il veut évangéliser, dans le pays même et de la bouche de quelque indigène qui, ancien esclave des musulmans, aura retenu un peu d'arabe. Il doit composer son dictionnaire, découvrir les lois grammaticales, et, ce qui est excessivement difficile, donner des noms aux idée abstraites.

» C'est une rude épreuve, dont j'ai fait l'expérience en 1858 et en 1859, époque où je me trouvai dans la tribu de Kich, entre le 6e et le 7e latitude du nord, sur le fleuve Blanc, en compagnie du supérieur de la station de Sainte-Croix, le P. Joseph Lanz, originaire du Tyrol allemand, des PP. Jean Beltramme et Ange Melotto et de deux élèves de la mission. Nous composâmes le premier vocabulaire, la première grammaire et le premier catéchisme qui aient été faits dans la langue des Denka. Avant nous, le P. Barthélemy Mosgan, du diocèse de Leybach, fondateur de la mission de Sainte-Croix, avait essayé de recueillir un certain nombre de mots. Son manuscrit, que j'ai étudié, était en la possession du P. Lanz.

» Je confiai tous nos manuscrits à un religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, le R. P. Mitterrutzner, professeur, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, directeur du séminaire diocésain de Brixen, secrétaire de Mgr Fessler, évêque de Saint-Hippolyte, au concile du Vatican. Ce religieux, membre intelligent et actif du comité de la Société de Marie, philologue distingué, possède plusieurs langues étrangères. Aidé de deux nègres denka et bari, il composa avec soin et fit imprimer à Brixen, à partir de 1864, en allemand et en bari-denka, avec des explications en latin et en italien, un dictionnaire, une grammaire, quelques psaumes et les évangiles pour les dimanches et les fêtes de l'année. Le R. P. Mitterrutzner, non content de nous avoir ainsi facilité l'exercice de l'apostolat, nous procura encore d'abondantes aumônes recueillies dans le Tyrol et dans la Bavière ; il nous donna aussi d'excellents missionnaires, comme les PP. Gozner, Uberbacher, Lanz et beaucoup d'autres. Plus tard, le P. Beltramme fit imprimer en italien une bonne grammaire de la langue denka, et il publie maintenant le dictionnaire denka-italien aux frais de la Société géographique italienne. Ces deux ouvrages serviront à la science et particulièrement à la mission du fleuve Blanc.

» Pour toutes ces langues de l'Afrique centrale, qui ne possèdent aucune sorte d'écriture, j'ai adopté les caractères latins, comme M. Mitterrutzner et d'autres philologues. Quant à la prononciation, pour en faire connaître les rapports avec la prononciation latine, je me suis servi en parti du système de transcription imaginé par Lepsius et du système proposé à l'Institut vénitien par le comte François Miniscalchi-Errizo, savant polyglotte de Vérone. En ce qui regarde la terminologie de l'Eglise catholique, pour exprimer, dans les langues africaines, les sacrements et les principaux mystères de la religion, comme le baptême, l'eucharistie, la pénitence, la transsubstantiation, la messe, j'ai adopté les mots latins eux-mêmes. Nous en donnons l'explication dans chaque idiome. »

VIII

« Au mois d'octobre 1875, tous les missionnaires de Delen, la sœur Germaine Assouad, d'Ales, les nègres et les négresses au service de la mission tombèrent malades. Je fus moi-même attaqué d'une forte fièvre. Préoccupé de ma responsabilité à l'égard des deux Congrégations qui m'avaient confié des missionnaires, je résolus de nous transporter temporairement à Singiokae, pays à quatorze heures de Delen. Mais il était impossible de nous y rendre à pied, et, dans tout le pays, il n'y avait que quatre ou cinq chameaux, ânes ou chevaux.

» Sur ces entrefaites, le mudir, gouverneur général du Kordofan, m'envoya de Birch, ville à trois journées de Delen, une dépêche où il me disait que, ne pouvant nous protéger contre une tribu de Bagaras nomades, il me priait d'abandonner momentanément la station de Delen. Il m'envoyait une vingtaine de chameaux pour nous transporter, nous et nos provisions. Le porteur de la dépêche raconta à la supérieure sœur Assouad, que le gouverneur avait, à Birch et dans les environs, plus de 1,000 soldats avec quatre canons et qu'il avait l'intention d'attaquer les villages du chef Cacoun, parce que celui-ci n'avait pas encore payé le tribut ordinaire. Je fis appeler le chef nouba et je l'exhortai à payer le tribut comme les autres années. Il me déclara que c'était impossible pour le moment, et me pria de supplier le gouverneur d'attendre jusqu'à la récolte suivante, époque où il paierait tout. J'envoyai aussitôt au gouverneur un courrier spécial avec une lettre.

» Cet incident, joint aux maladies dont nous étions affligés, rendait notre position très-dangereuse. Je réunis en conseil les quatre missionnaires, MM. Bonomi, Martini, et les PP. Chiarelli et Franceschini. Leur avis fut qu'il fallait abandonner le poste et n'y revenir qu'après avoir recouvré la santé; c'était l'unique moyen de sauver la mission. Je soupçonnais que le gouverneur en m'envoyant sa dépêche, avait eu, entre autres desseins, celui de faire ajourner la fondation de la mission des Noubas, afin de pratiquer plus librement la traite des nègres. Je savais

que le chef des Bagaras avait déclaré au mudir que, depuis notre installation chez les Noubas, il n'avait pas pu voler assez d'esclaves pour lui payer l'impôt annuel. Mais la nécessité de sauver la vie de mes missionnaires ne me permettait pas de rester davantage. Je me décidai donc à partir. Je laissai la station avec le mobilier au chef Cacoun. Le 30 octobre, dès quatre heures du matin, on commença à charger les chameaux. Le pacha m'avait envoyé un janissaire pour m'accompagner. A sept heures et quart nous étions en route. La forêt où nous devions passer quatorze heures, était peuplée de lions et d'autres bêtes féroces.

» Une heure n'était pas écoulée que le P. Franceschini, accablé par la fièvre, s'arrêta. Après une demi-heure de repos, il put remonter sur son chameau. On se remit en route ; mais, au bout d'une heure, il ne put aller plus loin. Nous le conduisîmes chancelant sous un arbre, et nous cherchâmes à le soulager par des applications d'eau fraîche. Cependant la fièvre augmentait toujours. L'eau de nos deux zanzemieh (petites outres de peaux de chèvres) commençait à manquer. Les provisions et les bagages se trouvaient sur les premiers chameaux ; j'envoyai en hâte deux chameliers ramener les chameaux porteurs des matelas, de l'eau et des ustensiles de cuisine.

» A deux heures de l'après-midi, les chameaux n'étaient pas encore arrivés ; nous n'avions pas une goutte d'eau, pas une bouchée de nourriture. Brûlés par la soif, nous étions tous couchés sur nos couvertures. Retourner en arrière aurait été une imprudence. Le P. Franceschini ayant un peu moins de fièvre et ses forces étant revenues, je lui proposai de nous remettre en route. Il y consentit et nous repartîmes. Après quatre heures de chemin, nous aperçûmes au loin une mare d'eau fangeuse et noire. Nous en approchâmes, et, bien que cette eau fût dégoûtante et infecte, nous nous y désaltérâmes avec grand plaisir.

» C'était le soir ; on entendait rugir les lions. Nous marchâmes encore deux heures entre des arbres touffus et épineux. Voyant la difficulté et les périls de cette marche dans la nuit obscure, entendant les rugissements du lion de plus en plus répétés, nous nous arrêtâmes. Je fis allumer autour de nous des feux pour éloigner les bêtes féroces. Nous étendîmes à terre les couvertures que nous avions sur la kahouia du chameau. La faim et la soif nous tourmentaient. Le janissaire avait cinq ou six onces de viande crue d'un mouton tué trois jours auparavant, et j'avais huit onces de viande salée, achetée à Khartoum. N'ayant pas de marmite, nous mîmes les deux morceaux dans la *doka* (ustensile de fer à suspension pour cuire et préparer le *doura* ou pain des Arabes du Soudan), nous les exposâmes au feu quelques minutes, et nous nous les partageâmes.

» A l'aube, bien que engourdis par le froid de la nuit et par la fatigue, épuisés par la faim et par la soif, nous nous remîmes en route. Après huit heures de marche, nous retrouvâmes à Singiokae, sous les cabanes

des sauvages, tous nos compagnons arrivés avant nous. Nous nous y reposâmes quelques jours. Il n'y avait presque personne dans ce village ; les habitants s'étaient enfuis avec leurs familles et leurs troupeaux afin de se dérober à l'armée du gouverneur. Pour nourrir les soldats, celui-ci prenait les bestiaux et les provisions sans payer d'indemnité, et il estimait à bas prix leurs esclaves. Ne trouvant ni viande, ni beurre, ni vivres d'aucune sorte, je me décidai à poursuivre notre route jusqu'à Birch, où se trouvait le gouverneur du Kordofan.

» Depuis longtemps ce fonctionnaire veut assujettir ces peuples. Il leur a imposé un tribut annuel, payable en argent, en nature, en bestiaux ou en esclaves. Dès le commencement, toutes les tribus s'y sont refusées, et, chaque année, pour recouvrer la taxe, le gouverneur doit envoyer des officiers supérieurs avec de nombreux soldats. Ceux-ci perçoivent les impôts à coups de bâton et de cravache ; en outre, ils s'emparent des troupeaux, enlèvent les femmes, les enfants, les esclaves, tout ce qui leur tombe sous la main et massacrent les récalcitrants. Aussi, les gens de Singiokae, apprenant l'approche du gouverneur avec 1,000 soldats, avaient envoyé le cheïk payer le tribut et s'étaient enfuis vers l'intérieur.

» Le lendemain de notre départ, nous apprîmes que la station de Birch était presque déserte pour le même motif que Singiokae et que le gouverneur était parti pour les montagnes de Tegala, après avoir laissé à ma disposition une escorte de quelques soldats. Comme les fièvres intermittentes affligeaient toujours les missionnaires et les Sœurs, je résolus de conduire tous mes compagnons à El-Obeïd. Dix-huit jours après notre sortie du pays des Noubas, nous arrivions brisés de fatigues à El-Obeïd. Nous y rencontrâmes le docteur Pfund, médecin et naturaliste attaché à l'expédition du vice-roi d'Egypte, dirigée par l'américain Colston, célèbre dans la guerre de sécession. En arrivant à El-Obeïd, je trouvai des dépêches importantes qui me forçaient de me rendre à Khartoum et dans l'Egypte. Je me concertai avec le gouverneur et je préparai tout pour que M. Bonomi pût, deux mois plus tard, retourner à la mission des Gebel-Noubas. Je partis d'El-Obeïd avec quelques compagnons. Nous traversâmes les épaisses forêts d'arbres résineux, et, à Toura-el-Kadra, nous prîmes passage, avec le général Colston, sur un vapeur du gouvernement, qui nous transporta à Khartoum, capitale des possessions égyptiennes du Soudan. »

IX

« Le vicariat de l'Afrique centrale jouit de la protection de S. M. apostolique Francois-Joseph Ier, empereur d'Autriche, représenté à Khartoum par un consul. La mission est en bons rapports avec le gouverneur, qui lui accorde, entre autres priviléges, l'exemption des impôts. Aussitôt en

possession du vicariat, je m'appliquai à consolider nos deux principales stations de de Khartoum et d'El-Obéïd. La station de Khartoum est la base d'opérations et le centre de communications pour porter la foi et la civilisation dans tous les royaumes et les tribus de la partie orientale du vicariat, dans les tribus limitrophes de l'Abyssinie et des Gallas et sur le fleuve Blanc, jusqu'au delà de l'équateur et des sources du Nil. La station d'El-Obéïd est aussi le point d'appui et le centre de communications pour évangéliser les vastes royaumes et les tribus qui forment la partie centrale et occidentale du vicariat.

» L'opposition des missionnaires à la traite des noirs leur crée de graves embarras de la part du gouvernement. Heureusement le khédive a nommé gouverneur général de toutes les possessions égyptiennes au Soudan, avec le grade de férick-pacha, le colonel anglais Gordon qui s'est distingué en Chine dans la guerre contre les rebelles. Il est partisan de l'abolition de l'esclavage. Doué d'un excellent jugement, d'un courage et d'une fermeté indomptables, cet officier portera, j'en suis certain, un coup mortel à la traite. Cependant, on a tout lieu de craindre qu'il ne soit pas secondé par les populations du Soudan, par les marchands arabes et par les gouverneurs musulmans, qui tirent un profit considérable de la traite. Pour faire disparaître cette horrible plaie, il faut absolument prêcher à ces peuples l'Evangile qui proclame l'égalité chrétienne de l'esclave et de l'homme libre. La mission catholique pourra seule seconder efficacement le gouverneur anglais dans son entreprise.

» Le 19 décembre 1875, après avoir baptisé solennellement quelques adultes, je quittai El-Obéïd. Accompagné de mon secrétaire, M. Paul Rossi, et d'autres personnes, je visitai la station de Berber. Puis, montés sur dix chameaux, nous entrâmes dans le désert et traversâmes les chaînes de montagnes qui font partie du système éthiopien et qui séparent le Nil de la mer Rouge. Nous y admirâmes des forêts pétrifiées et des pierres de granit et d'albâtre oriental. Après quatorze jours de marche, nous arrivâmes à Souakim, sur la mer Rouge, où je célébrai la messe, la première, peut-être, depuis treize siècles, qui ait été célébrée, selon le rite catholique, sur ces plages riantes de la Nubie. Je visitai les chrétiens de tous les rites, et je m'embarquai sur un bateau à vapeur du gouvernement égyptien qui, en quatre jours, me transporta à Suez où nous fûmes très-bien accueillis par les RR. PP. Mineurs Réformés. Deux jours après, nous arrivions sains et saufs au Grand-Caire.

» Ici, je ne dois point passer sous silence un bienfait insigne de M. le commandeur Ceschini, agent diplomatique et consul général d'Autriche près du khédive. M. Ceschini représenta si bien au souverain de l'Egypte la nécessité de deux établissements au Caire pour acclimater les missionnaires et les sœurs destinés à l'apostolat de l'Afrique centrale, que le khédive m'accorda gratuitement dans le quartier Ismaelieh, un terrain qui valait 43,000 francs. J'ai fait construire sur cet emplacement, l'un

des plus magnifiques de la capitale, deux établissements à deux étages, et j'espère que la générosité des bienfaiteurs d'Europe m'aidera à les achever. Depuis le mois de juillet 1876, les missionnaires de l'institut de Vérone et les religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition y sont installés. Depuis 1867, ils résidaient au Vieux-Caire, dans des maisons louées.

» Ayant reçu du cardinal Franchi, préfet de la Propagande, l'invitation de me rendre à Rome, je quittai l'Egypte et j'arrivai à Rome en avril 1876.

» Pendant mon absence, les missionnaires de l'Afrique centrale convertirent plusieurs païens. Un de mes projets était d'élever, loin des musulmans, avec qui ils couraient risque de perdre la foi, les nègres et et les négresses convertis. Se conformant à ma pensée, les missionnaires ouvrirent, dans la plaine de Malbes, qui est pourvue d'eau et de terrains propres à la culture, une colonie de néophytes instruits dans les établissements du Kordofan. La colonie de malbes offre aussi le moyen d'enseigner aux néophytes l'agriculture et divers métiers, et elle sert, en outre, de maison de repos aux malades de la mission du Kordofan. Cette colonie croîtra et deviendra peu à peu, sous la direction des missionnaires et des religieuses, une ville toute peuplée d'indigènes catholiques. On fera la même chose pour Khartoum, en créant la colonie de Géref, et ainsi pour toutes les missions du vicariat, où domine l'islamisme[1]. »

X

« La station d'El-Obéïd, écrivait M. Losi, le 7 mai 1874, quoique la dernière par la date de sa fondation, est la première relativement à la réalisation de votre plan. Il consiste à entourer la Nigritie d'instituts où l'on puisse former des prêtres indigènes. Le début semble déjà répondre à vos prévisions. Tous nos noirs sont d'une grande piété et d'une soumission exemplaire, et se préparent avec enthousiasme à faire partie de la première caravane apostolique qui pénètrera dans l'intérieur. Ils s'appliquent avec zèle à l'étude du catéchisme, des cérémonies, du chant, etc. Paul, le noir qui apprend le latin, enseigne les catéchumènes et soigne les malades. Il accompagne le supérieur à la recherche des malheureux jetés encore vivants aux bêtes, et voudrait pouvoir les recueillir tous.

»... Avant-hier, nous avons eu une nouvelle visite de nos Noubas. Une femme les accompagnait. Ils nous apportaient les salutations du cogiour, chef de toute la tribu et des chefs du pays, et nous priaient de nouveau de nous rendre le plus tôt possible au milieu d'eux. Ils nous paraissent tous sincèrement disposés à embrasser notre sainte religion.

(1) Annales de la Propagation de la Foi. Mai 1878.

» Notre portier, qui est catéchumène et qui s'intéresse beaucoup à la mission des Noubas, était présent à l'entrevue. Tout à coup il prit la parole : « Vous serez tous heureux, dit-il ; j'ai été musulman jusqu'à ce jour, parce que je ne connaissais pas les chrétiens. Maintenant que je les connais, je ne veux plus entendre parler de Mahomet. Je ne désire plus que me faire chrétien et puis mourir pour sauver mon âme. » A ce moment, entra la supérieure qui est arabe. En apôtre zélée, elle se mit à évangéliser nos visiteurs, et elle parvint à leur faire comprendre les principales choses qu'il faut croire et pratiquer pour être sauvé. Elle leur recommanda ensuite de lui envoyer leurs fils et leurs filles. D'après la volonté qu'ils ont manifestée de se faire chrétiens, et qu'ils expriment même devant le Baggava, on peut les considérer comme des catéchumènes. »

Le 24 mai 1874, le même missionnaire écrivait à Mgr Comboni : « Les routes de Dongola et de Khartoum continuent à être fréquentées par les marchands de chair humaine. On dit sans cesse que le trafic des esclaves est aboli ; cela n'est vrai qu'en théorie. Dans la ville d'El-Obéïd, on a publié deux fois le fameux décret d'abolition : d'abord, à l'arrivée de la première caravane ; ensuite, lorsque les Sœurs de la mission eurent été spectatrices d'un de ces hideux marchés. Mais, malgré tous les décrets, le trafic continue. La capitale du Cordofan regorge d'esclaves ; à chaque instant, on entend les cris, les gémissements, les coups, et en un mot on assiste aux barbares traitements infligés à ces pauvres esclaves. En dehors de la ville ; on croirait être dans le champ d'Ezéchiel, couvert d'ossements humains mêlés à ceux des animaux. Souvent, de pauvres nègres sont jetés à la voirie encore vivants, qui deviennent ainsi, avant même de rendre le dernier soupir, la proie des chiens et des vautours.

»... Avec le catéchuménat où, grâce à Dieu, il y a toujours des personnes à préparer au baptême, nous avons un hôpital où nous recevons gratuitement tous les malades que l'on nous y apporte ou que l'on nous vend pour de faibles sommes, et les enfants que l'on recueille dans la ville, avant qu'ils soient jetés en pâture aux bêtes. Sauf de rares exceptions, nous n'avons qu'à nous louer de nos chrétiens. Notre procureur, qui s'est converti il y a un an à peine, déploie, dans l'administration de la mission, le plus grand zèle et le plus grand désintéressement ; c'est vraiment un homme de Dieu. Quelques jours avant Pâques, un de ses nègres eut le bonheur de retrouver sa mère. Voici cette petite histoire.

» Ce jour-là, notre procureur et sa femme, suivis du noir, revenaient de la mission chez eux. Ils rencontrent une négresse qui portait sur sa tête un vase d'eau. Les maîtres n'y font pas attention, mais le nègre ne passe pas sans la remarquer, et, au premier coup d'œil, il s'aperçoit que ce visage ne lui est pas inconnu. Il se tourne et se retourne plusieurs fois jusqu'à ce que ses maîtres le reprennent de sa lenteur à les suivre. Alors le petit nègre, entraîné par un élan irrésistible, s'écrie : « C'est ma

mère! c'est ma mère! » Au nom de cette voix connue et de ce nom de mère, la négresse se décharge de son fardeau, et, sans mot dire, court se jeter au cou de l'enfant, le presse sur son sein et le couvre de baisers; tous deux pleuraient. Les maîtres s'arrêtent pour contempler cette scène attendrissante et ne peuvent retenir leurs larmes. Ils s'approchent pour jouir de plus près du bonheur de la mère et de l'enfant; leur émotion augmente de plus en plus. La mère et l'enfant commencent à faire le récit de leurs infortunes; les questions ne tarissaient pas. Pour prolonger leur bonheur, le procureur les emmena chez lui, assurant la mère qu'il se chargeait d'expliquer à son maître le motif du retard. Il voulut aussitôt aller trouver ce dernier pour acheter la négresse; mais le turc, son maître, ayant eu vent de l'histoire, flaira un bon marché et demanda un prix exorbitant. Le procureur, qui offrait un prix plus qu'ordinaire, ne put décider le maître inébranlable, et la négresse fut obligée de retourner en esclavage. Mais la miséricorde de Dieu adoucit la dureté du turc, qui vint lui-même, quelques jours après, offrir la négresse. Le procureur, ravi de joie, conclut l'affaire, et, le même jour, la mère et l'enfant furent réunis pour ne plus se séparer ni ici, ni là-haut. La négresse est déjà catéchumène, et son fils, de concert avec sa maîtresse, lui sert de catéchiste.

» Huit jours après l'octave de Pâques, nous eûmes le bonheur de marier un de nos nègres avec une de nos négresses. Nous fûmes très-embarrassés pour leur assurer une dot et une demeure dans la ville. Mais notre excellent procureur vint à notre aide, et il se chargea lui-même de l'affaire. Il fit une collecte parmi les chrétiens d'El-Obeïd, et bientôt les nouveaux époux eurent une maison, une boutique de cordonnier, quarante thalers pour monter la boutique et cinquante-cinq thalers de dot. La mission n'eut qu'à fournir le mobilier, les vêtements et les outils. Je n'essaierai pas de décrire la reconnaissance et la joie des jeunes gens et de toute la mission en voyant l'esprit de charité qui règne entre les chrétiens d'El-Obeïd. Après la cérémonie, le procureur voulut encore honorer les époux en leur offrant un modeste mais joyeux banquet auquel furent invités tous les chrétiens qui avaient contribué à ce mariage. »

Une troisième lettre de M. Losi est datée d'El-Obeïd, 1er juin 1874 : « Les nègres grands et petits que nous avons achetés n'ont pas fait la moindre difficulté pour se laisser admettre au catéchuménat. Ils écoutent avec docilité les instructions qu'on leur fait deux fois par jour. Ils assistent volontiers à tous les exercices de piété. Si l'on juge des habitants des autres tribus par ceux-ci, il est facile de voir que la conversion de ces peuples n'attend plus qu'un missionnaire.

» L'arrivée récente de petits noirs a fait briller le zèle et la charité de leurs frères plus anciens dans la maison et déjà instruits. Outre la leçon qui est donnée en commun aux uns et aux autres, j'ai assigné à chacun des nouveaux un catéchiste choisi parmi les anciens. Chaque caté-

chiste est très-honoré de sa fonction. Il s'empare de l'élève, s'empresse de l'instruire des premières vérités avec une sollicitude et une patience vraiment maternelles. Si Dieu daigne leur conserver cet esprit, nous avons déjà dans ces chers élèves autant de missionnaires. »

XI

On lit dans le *Bien Public* du 3 octobre 1878 :

« Le Pape a reçu une lettre de Mgr Daniel Comboni, évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique de l'Afrique centrale. On a vu en Belgique ce courageux apôtre, qui entretint notre roi sur le sujet qui intéresse tant S. M. Rendant hommage à Léon XIII à l'occasion de son élection au siége suprême, il parle de son arrivée à Khartoum, vers la moitié d'avril, après les indicibles fatigues d'un voyage de 77 jours, à travers le grand désert, sous une chaleur de 60 degrés. Il a trouvé la population de son vicariat en proie à la famine, et il dit que ce vicariat, le plus vaste du monde, compte plus de cent millions d'infidèles. Mais il ajoute que les prêtres de l'institut des missions pour la Nigritie fondé à Vérone, ainsi que les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition et celles de l'*Institut des pieuses mères de la Nigritie,* fondé par l'Em. cardinal de Canossa, sont tout prêts à supporter les privations, les périls, les climats brûlants de leur douloureux apostolat pour le salut des pauvres âmes pour lesquelles il demande les prières et les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ. Cette lettre, longue et émouvante, est datée de Khartoum, dans la Nubie, 28 juin 1878. »

XII

M. Stanley fut chargé, vers le milieu de 1874, par le *Daily Telegraph* et le journal américain le *New York Herald,* de traverser l'Afrique équatoriale de part en part. Il partit pour cette dangereuse expédition et écrivit diverses lettres qui relataient, à ces deux journaux, toutes les péripéties de son voyage. La première de ces lettres fut publiée en décembre 1874 ; la dernière arriva vers la fin de 1877. M. Stanley était de retour en Europe en janvier 1878.

Déjà, en 1871, cet explorateur intrépide avait su retrouver le célèbre voyageur Livingstone, que tout le monde croyait perdu au milieu des vastes solitudes de l'Afrique. De 1874 à 1877, il a traversé l'Afrique centrale de l'Est à l'Ouest en suivant un itinéraire nouveau ; il a visité de nombreux Etats ignorés des Européens et même des Arabes ; il a tracé le premier, et sur ses propres rives, le cours du Congo-Lualaba, l'un des plus grands fleuves du monde, depuis le lac Tanganika jusqu'à l'Océan Atlantique.

De Zanzibar, l'expédition commandée par M. Stanley se rendit d'abord

à Bagamoyo, d'où elle partit pour Mpuapua. Elle y arriva après un mois environ de trajet à travers la contrée d'Ousagarou. De Mpuapua, les voyageurs se dirigèrent vers le nord, et, après des dangers et des péripéties de toute espèce, des maladies, des morts et des combats meurtriers, ils atteignirent le 27 février 1875, le village Kageyi, sur le grand lac Victoria-Niyanza découvert par Speke. Stanley explora toutes les côtes de ce lac immense, et il put ainsi rectifier l'opinion accréditée par Livingstone que le Niyanza comprenait cinq lacs. Le hardi voyageur parcourut tous les districts environnants, rencontrant tantôt des peuplades rendues défiantes par les trahisons des marchands d'esclaves arabes de Pangani, tantôt des naturels féroces et perfides. Enfin, il arriva à la cour du roi Mtesa, dans Ouganda. Stanley fut reçu par le monarque avec la plus grande cordialité. Mtesa est musulman : le voyageur trouva en lui un prince ami, généreux et intelligent ; et, quoique simple naturel de l'Afrique centrale, il parut à son hôte au moins égal pour les qualités et l'intelligence à Seyd Burghash, sultan arabe de Zanzibar. Le roi Mtesa, qui gouverne un immense territoire, pourrait exercer une influence immense sur la civilisation de l'Afrique. Il accueillerait probablement les missionnaires avec la plus grande bienveillance. Mtesa est roi de Karagouie, d'Ouganda, d'Ounyuro, d'Ousougo et d'Ousouni.

Stanley qui, en novembre 1871, avait rencontré à Oudjidji le célèbre David Livingstone, fit une autre rencontre à la cour du roi Mtesa : celle du colonel Linant de Bellefonds, officier au service de l'Egypte, envoyé là en mission. M. de Bellefond connaît parfaitement toutes les contrées situées entre Khartoum et Ouganda, d'où il faut conclure que presque toute la carte de l'Afrique centrale pour la partie située entre les cataractes du Nil et Ouganda pourrait être dressée actuellement dans les moindres détails, en y ajoutant les nouveaux pays visités par Stanley. Le royaume de Mtesa peut avoir deux millions d'habitants. La route à suivre, pour s'y rendre, serait par le Nil ou bien par Zanzibar, Ougogo et Ounyanyembé.

Le 15 mai 1875, Stanley écrivait du pays d'Ousoukouma pour rendre compte de son exploration du Victoria-Niyanza, de laquelle il résulte que ce lac est une grande mer intérieure. En janvier 1876, dans sa marche vers l'Albert-Nianza, autre grand lac, Stanley constata l'existence d'une peuplade à peau blanche. C'est une race bien conformée, et beaucoup d'individus sont remarquablement beaux. Si leurs cheveux n'étaient pas laineux, on pourrait les prendre pour des Européens ou des Asiatiques. Expliquera qui pourra cette étrange anomalie; et ne faudrait-il pas attribuer la couleur noire des Africains aux lieux malsains qu'ils habitent et à leur manière de vivre toute bestiale? Le fait est que plus le nègre habite des régions élevées, moins sa dégradation physique et morale apparaît.

En mars 1876, Stanley explora toute la frontière de Karagouie, grâce

au vieux roi Roumanika, qui se montra plein de sympathie et de bienveillance. Il y fit d'importantes découvertes géographiques. Au mois d'août de la même année, après une foule de vicissitudes, le hardi voyageur arrivait à Oudjidji, d'où il parcourut en tous sens et mesura le vaste lac Tanganika, malgré l'immense étendue de ses côtes, et il en dressa une carte, la seule exacte jusqu'ici. C'est aussi à cette époque que Stanley découvrit un nouveau lac, qu'il nomma Alexandra-Niyanza, en souvenir de la princesse de Galles. Mais alors une horrible épidémie, la petite vérole, le força à quitter ces contrées. Il arriva bientôt, fin octobre 1876, à Nyangouie en Manyeuéma, d'où il écrivit une lettre relative au commerce des esclaves, organisé en ces pays, par les chefs arabes, sur la plus grande échelle. Ils y enlèvent, après avoir massacré ceux des nègres qui résistent, des tribus tout entières. Ils appellent ces meurtres et ces pillages une guerre ! Pour ne citer qu'un exemple, l'une de ces expéditions, après six jours, est revenue avec trois cents esclaves et mille cinq cents chèvres, sans compter les denrées alimentaires, les ustensilles, les vêtements, etc. Il y a quelquefois six et même dix de ces expéditions dans un mois ! Tous ces esclaves sont vendus aux Arabes le long de la côte.

Après avoir traversé Ouregga, en suivant le cours du Lualaba, traversé cinq grandes cataractes, livré trente-deux batailles aux sauvages et perdu un grand nombre d'hommes, Stanley se trouva, au mois d'août 1877, au village de Ni Sanda, dépourvu de toutes provisions et exposé à mourir de faim, lui et ses compagnons qui étaient au nombre de cent quinze. Heureusement, deux Anglais qui séjournaient à Emboma répondirent au cri de détresse poussé par le brave voyageur et s'empressèrent de venir à son aide. Emboma est une petite ville située sur le fleuve Congo, vers la côte occidentale d'Afrique, et il résulte des explorations de Stanley, qui en a suivi le cours, que le Congo ou Lualaba est appelé à devenir la grande voie commerciale à travers le vaste continent africain. Parvenu à Emboma, Stanley gagna Zanzibar et de là l'Europe, heureux sans doute de revoir et sa patrie et ses amis.

XIII

Une lettre datée de Khartoum, 4 août, et publiée par le *Times*, donne d'intéressants détails sur les progrès de la colonisation anglaise au centre de l'Afrique équatoriale. En voici les principaux passages :

« Le colonel Gordon est arrivé, et sa présence a ramené la vie à Khartoum, qui est ordinairement un lieu fort triste. Tous les bateaux à vapeur que sir Samuel Baker avait amenés avec lui et qui, négligés pendant des années, étaient à peu près hors de service, ont été complétement réparés et sont en aussi bon état que s'ils étaient neufs.

» Le colonel Gordon aura deux nouveaux bateaux à vapeur. Nous avons des matériaux de construction en quantité, et l'on ne peut pas

trouver de meilleurs ouvriers que les Arabes et les nègres qui ont fait leur apprentissage à Gondokoro.

» Le bateau à vapeur *le Khédive*, qui avait été construit à Gondokoro, a été de nouveau démonté et transporté pièce par pièce à Dufli où on l'a remonté; il est actuellement sur le lac Albert.

» Le petit bâteau à vapeur *le Nianza* était insuffisant quoiqu'il ait été très-utile pour les communications entre Dufli et Mangango. Il est arrivé six éléphants à Dufli de retour d'une expédition dont un Dalmate, M. Marco, a donné une intéressante description. Il avait quitté Khartoum avec un petit nombre d'Indiens et quelques soldats nègres, qui avaient appris à soigner les éléphants. L'expédition longea la rive orientale du Nil Blanc jusqu'à ce qu'elle parvînt à Hellet-Kaka, qui se trouve sur la rive opposée. Les éléphants traversèrent la rivière, en portant les hommes sur leur dos ; la traversée se fit sans plus de difficulté qu'avec un bateau. De Hellet-Kaka, l'expédition se rendit à Fashoda, où elle s'arrêta 27 jours, puis traversa, sur la rive sud, le pays de Shillook et se trouve à cette date en face de Sobat.

» Les éléphants traversèrent encore une fois la rivière un peu au-dessus de la jonction du Sobat avec le Nil Blanc. C'est alors qu'a été entreprise une grande expédition à travers les pays de Sobat à Bahr, dans une contrée qui n'avait encore été traversée ni par un Européen, ni par un Arabe. Il a fallu trente et un jours de marche pour atteindre Bhar et l'on a beaucoup souffert sur la route. On n'avait pris des vivres que pour vingt jours et l'on comptait sur les indigènes le long du chemin. Mais on s'était trompé, car toute la population prenait la fuite en voyant des hommes montés sur des éléphants. Ces animaux traversèrent beaucoup de lacs à la nage, et l'on arriva à Bahr où l'on trouva de nouvelles provisions. De Barh à Lada l'expédition fit la route en dix jours, et, quelque temps après, elle revint à Dufli, où les éléphants sont maintenant employés au transport des fardeaux.

» Cette expédition a donné d'importants résultats pour la géographie de l'Afrique. Il est maintenant certain que les éléphants de l'Inde peuvent vivre en Afrique, qu'il n'est pas nécessaire de les nourrir avec le luxe qu'on juge indispensable dans l'Inde, et qu'ils n'ont pas besoin d'Indiens pour les soigner.

» Le principal obstacle pour les explorateurs de l'Afrique, c'est la difficulté de se procurer des porteurs indigènes, mais quel besoin en aurait-on avec 15 ou 20 éléphants? Le colonel Gordon a nommé Emir effendi (docteur Schwitzer), gouverneur des provinces équatoriales. »

CHAPITRE XIV.

MADAGASCAR.

I

Le R. P. Neyraguet, Jésuite, écrivait de Nossi-bé le 10 août 1849, à un Père de la Compagnie de Jésus :

« Il y aura bientôt cinq ans que la mission de Madagascar, qui commençait à s'établir sur la côte ouest de cette île à Saint-Augustin, se vit, par l'imprudence et la malice des hommes, anéantie dans ses fondements sans espoir aucun de se relever prochainement de ses ruines. Dans cette situation fâcheuse, M. Dalmond, préfet apostolique de Madagascar, mort depuis deux ans à Sainte-Marie, homme si connu par son zèle pour la conversion des Malgaches, dirigea les pas des Missionnaires de la baie de Saint-Augustin vers l'île de Nossi-bé, où abordaient tous les jours de nouveaux transfuges Sakalaves et Betsimisaras, fuyant le fer homicide des Hovas qui s'emparaient de leur patrie. En peu de temps, grâces aux secours de la Propagation de la Foi, l'on vit s'élever dans cette île trois établissements principaux : le premier à Hell-ville, le second à Tafondro et le troisième à Fasseigné, comprenant chacun un presbytère, une église et une école. Malgré les fatigues de l'acclimatation et les accès presque incessants de la fièvre, malgré les difficultés de la langue malgache, les nouveaux missionnaires annoncèrent la bonne nouvelle à ces diverses tribus ; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que d'autres pensées préoccupaient l'esprit de ces populations. Le désir de rentrer dans leur patrie, à l'aide d'une expédition française qui doit les y introduire, remplit exclusivement leur cœur, et fait l'objet de toutes leurs espérances. C'est au milieu de cette agitation des esprits, que M. Webber, nommé par intérim pro-vicaire apostolique de Madagascar, jugea opportun de visiter la côte ouest de la Grande-Terre, encore presque entièrement indépendante de l'empire des Hovas. Il lui fallait un compagnon. La maison de Tafondro jeta les yeux sur moi et

me désigna pour accompagner M. le pro-vicaire apostolique dans sa visite pastorale. J'acceptai d'autant plus volontiers cette mission, que depuis longtemps je désirais voir de près un peuple dont on racontait tant de bien. D'ailleurs, j'avais la certitude que le poste que j'occupais à Nossi-fali serait rempli par un confrère, et que ma paroisse ne souffrirait pas de mon absence. Un navire, prêt à faire voile pour les parages du Ménabé, nous mit à même d'exécuter sans délai notre résolution.

» Ce fut le 29 novembre que nous appareillâmes, et que nous sortîmes du port de Nossi-bé. Le bâtiment qui nous portait, appelé *Léocadie*, était commandé par un francais, M. Giroud ; nous lui devons le sentiment de la plus vive reconnaissance, pour les prévenances et honnêtetés dont nous avons été l'objet pendant tout le cours de notre voyage. Il devait, avant de se rendre dans le sud de Madagascar, passer par Mayotte, où l'appelaient les affaires de son commerce. Force nous fut donc de le suivre dans ce détour, court, à la vérité, mais trop long pour nous, impatients de visiter les nouvelles terres du Ménabé. Il faut le dire cependant, dans ces contrées lointaines, le plaisir de revoir un confrère et d'embrasser un ami, dédommage bien des fatigues qu'on a à supporter dans le voyage. Le P. Cotain est curé de Mayotte ; il habite sur le rocher de Zaoudzi, îlot séparé de la grande terre de Mayotte, et destiné, par les fortifications qu'on doit y faire, à devenir le Gibraltar de la mer des Indes. Pendant huit jours, nous y avons été témoins des efforts du génie et de la puissance de l'art. Quelle diversité de travaux ! Voyez-vous, sur le flanc de la montagne, cette nombreuse compagnie de mineurs qui ébranlent jusqu'aux fondements de l'île, et font voler en éclats d'énormes quartiers de roche qui se précipitent dans la plaine. Là, des compagnies de maçons coupent et taillent ces blocs et donnent à la pierre la forme voulue. Plus loin, vous entendez le bruit du marteau qui résonne sur l'enclume, ou le cri du fer qui frémit sous la lime de l'habile serrurier.

» Partout, dans les chemins, vous ne trouvez que des tas de pierres, de chaux et de sable. Que vous dirai-je ? c'est le chaos qui se débrouille ; c'est une île dans l'enfantement d'une ville et de ses fortifications. C'est au milieu de ces diverses tribus d'Arabes, de Sakalaves et d'Indiens, que réside le P. Cotain, plus heureux, dit-il, de l'accomplissement de la volonté divine sur lui, que des sucsès qu'il obtient au milieu de ces populations. Cette île a le bonheur de posséder un établissement de Sœurs de Saint-Joseph, destiné au soulagement des malades et à l'instruction des enfants. Après ces quelques jours de repos, nous embrassons le P. Cotain qui nous avait accompagnés jusque sur le rivage, et le 8 décembre nous faisons route pour le Ménabé.

» Ce royaume, situé sur le bord de la mer, entre le 17e et 21e de latitude Sud, est borné au Nord par le royaume de l'Ambougou, et au Sud par celui de Feregné ; il a environ cent lieues de long sur quinze ou vingt de large. Il n'offre, sur toute la côte, aucun abri sûr pour des

navires; aussi ces contrées sont-elles restées jusqu'à ce jour inexplorées par les Européens, et peut-être le seraient-elles encore, si les Hovas n'avaient fermé les ports de la côte orientale au commerce des blancs. Cependant une maison de commerce de Bourbon est parvenue à y établir trois postes, où elle traite par ses agents avec les naturels du pays. Le navire qui nous portait devait visiter successivement ces trois stations, et séjourner dans chacune l'espace de quelques jours. Après une navigation pleine d'orages, nous mouillons enfin devant le village de Tsimanan-Rafozan, où se trouvait le premier comptoir. Ici commencent des peines et des soucis d'un autre genre. Il faut, pour les connaître, vous donner une idée du caractère Sakalave.

» Le Sakalave n'est pas méchant par caractère, il n'est cruel que par circonstance; c'est le seul défaut, au reste, dont je le crois exempt: car il possède énergiquement tous les autres. Fainéant, il dort la nuit et repose le jour; cupide, il désire posséder tout ce qui flatte sa vue, et il le demande sans honte : depuis le roi, jusqu'au dernier de ses sujets, tout ce peuple est mendiant, et mendiant jusqu'à l'importunité. Cédez-vous à ses instances, et lui accordez-vous l'objet de ses convoitises? n'attendez pas de lui un sentiment de reconnaissance; il semble que tout ce qu'on lui donne lui est dû. Mais un vice chez le Sakalave qui les domine tous, un vice qui règne dans tous les rangs et dans tous les âges, c'est l'immoralité. Elle règne dans l'intérieur des terres comme sur la côte; avec cette différence cependant, que sur le rivage ce vice, sous le vernis d'une civilisation commencée, sait déguiser sa laideur, tandis que dans l'intérieur de l'île, il se montre dans sa nudité, et marche sans honte comme sans retenue. Aussi n'y a-t-il sous la case Malgache point de supériorité paternelle, point de piété filiale, en un mot point d'esprit de famille. Sauf quelques exceptions, qui sont assez rares, tel est le caractère du Sakalave. Vous en jugerez vous-même par la suite de cette narration.

» Nous étions arrivés le matin à Tsimanan-Rafozan, et à peine avions-nous mouillé que le chef du village s'empresse de nous expédier une pirogue, pour reconnaître le navire, s'informer de la nature de sa cargaison, du nombre et de la qualité des passagers. L'envoyé, satisfait de nos réponses, et plus encore des petits présents qu'il a reçus, s'en retourne au village. Cependant nous nous disposons, M. Webber et moi, à le suivre de près, pour faire connaître, par nous-mêmes, aux naturels, l'objet de notre mission.

» Nous avions à peine pris terre, que le chef du village, instruit par son envoyé de notre prochain débarquement, s'était hâter d'assembler son conseil sous un grand hangar, lieu des délibérations publiques. Tout Sakalave a droit de s'y trouver et d'y émettre son opinion. Notre arrivée avait excité la curiosité générale, et la réunion était nombreuse. Nous sommes donc introduits au milieu de cette assemblée. Tous les assistants étaient armés de fusils ou de zagaies; nous seuls étions sans armes;

toutefois, montrant à leurs yeux une confiance entière, nous prenons place au milieu de l'assemblée, et assis à terre, sur le sable, nous faisons connaître le motif de notre voyage.

« Nous ne sommes pas des marchands, dit M. le provicaire apostolique, et nous ne venons pas faire le commerce parmi vous. Nous sommes des voyageurs partis du nord de la Grande-Terre pour offrir nos hommages au roi de Ménabé. La confiance dont nous jouissons auprès des rois du nord de Madagascar, nous fait espérer de trouver un accueil favorable auprès de votre prince. Notre profession est d'instruire les hommes, de leur révéler l'art de la lecture et de l'écriture, c'est-à-dire, la grande science de parler aux yeux comme l'on parle aux oreilles ; et surtout de donner à l'homme la connaissance de ses destinées futures. L'enseignement de toutes ces sciences, ajouta-t-il, nous a valu l'amitié des princes Sakalaves du Nord, et nous espérons par elles n'être pas indignes de celle des princes Sakalaves du Sud. — C'est bien, répliqua le chef ; mais savez-vous qu'on ne peut se présenter devant le roi sans avoir des cadeaux à lui offrir ? il en faut aussi pour ses officiers. — Je le sais, reprit M. Webber ; aussi apportons-nous des présents pour le prince et sa cour ; ils sont encore à bord du navire où j'irai les chercher, lorsque vous nous aurez préparé des embarcations pour nous conduire au Lapa. » C'est la demeure royale, placée à dix lieues dans l'intérieur des terres ; on s'y rend en remontant en pirogue le cours de la rivière appelée *Tsizibounji*.

» Soit par lenteur de caractère, soit plutôt par cupidité, nos embarcations n'étaient jamais prêtes ; et les brasses de toile données au chef n'ayant pu lui faire activer le service, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que le Sakalave voulait exploiter notre inexpérience dans ces nouveaux parages. Désespérant alors de voir le roi par ce moyen, nous retournons au navire, dans le dessein d'attendre des circonstances plus heureuses. Dans cet intervalle nous apprenons que Iariari, parent et premier ministre du roi de Ménabé, doit se rendre, sous peu de jours, à Tsimanan-Rafozan, pour y prendre connaissance d'un assassinat commis dans un village voisin. Dès lors nous nous tînmes prêts à saisir cette occasion de nous faire présenter à Sa Majesté. Le jour suivant, Iariari arrive au village et nous fait appeler pour nous donner audience. Aussitôt nous nous rendons près de lui, en grande tenue, sous le hangar où se trouvait, outre les Sakalaves des environs, la suite nombreuse du ministre du roi. « Je suis déjà instruit, nous dit-il, du motif de votre voyage, je suis content de vos dispositions, et vos désirs seront satisfaits. Préparez-vous à partir demain. Je vous conduirai moi-même et vous présenterai au roi. » Nous nous retirons donc enchantés de l'accueil d'Iariari, et de ses bonnes dispositions pour ceux qui enseignent la science de la lecture.

» Il était déjà nuit, lorsqu'un envoyé du ministre vint à la case nous

demander les présents que nous voulions faire au roi, afin de s'assurer qu'ils étaient dignes de la Majesté royale. Dans l'intervalle écoulé depuis la première audience, les chefs du village avaient persuadé au ministre que nous n'avions rien à offrir, et l'avaient déterminé à cette marque de défiance à notre égard. Nous revenons donc au conseil, et pour faire disparaître tout soupçon de supercherie : « Voilà, dit M. Webber, des bracelets qui sont presque d'or, ils sont destinés au prince. J'apporte aussi, pour ses enfants, deux riches robes, confectionnées pour des Majestés royales. Pour toi, qui aime la musique, je te donne mon accordéon, et comme expression de mon amitié, voici un gage que tu ne récuseras pas. » En même temps, il lui passe au poignet deux brillants bracelets de crysokal. Confus de ses défiances et de nos générosités, le ministre multipliait sans cesse ses inclinations de tête, en signe de sa satisfaction.

» On se retire contents de part et d'autre, et la nuit s'avançant, il était temps de prendre quelque repos. Le sommeil fut léger et devait l'être pour bien des raisons. Des milliers de moustiques faisaient une horrible symphonie autour de nos oreilles. Cependant, roulés dans une couverture, nous nous défendions de notre mieux contre les piqûres de ces impitoyables insectes, lorsqu'un troisième envoyé vint au milieu de la nuit crier à la porte de la case que les blancs ne partiraient pas, parce que les chefs ne jugeaient pas leurs présents assez considérables. Comme cette voix n'avait rien d'officiel, nous n'y répondons que par un profond silence. Dès l'aube du jour, nous nous rendons à la case du ministre, et nous demandons à lui parler. « Qu'est-il donc arrivé, lui disons-nous, depuis notre dernière entrevue, pour te faire changer si subitement de dispositions à notre égard? Mais des blancs ne sont pas des enfants, pour que sans motif ils se voient joués par le premier ministre du roi de Ménabé? — Ce n'est pas ma pensée, dit le ministre, ce ne sont pas là les sentiments de mon cœur : non ; je ne reviens pas sur ma parole, je ne suis pour rien dans ces nouvelles exigences, c'est l'œuvre de mes chefs subalternes. » En même temps il les appelle auprès de lui, et prenant devant eux notre défense, il désapprouve leur conduite intéressée, se plaint de leurs obsessions mendiantes, et leur ordonne de tenir prêtes les embarcations pour partir au premier signal.

» Cette fois, la sentence est sans appel. Après un sobre repas où le ministre ne refusa pas de prendre sa part, Iariari se charge dans sa pirogue d'une partie de nos provisions, le reste est placé dans la nôtre. Suivent ensuite quatre ou cinq canots que remplissent les divers chefs et officiers du ministre. A l'aide d'une forte brise qui vient du large, nous remontons aisément le cours rapide du fleuve.

» Il n'offre rien de remarquable dans ses détours. Tantôt roulant ses flots au travers de vastes forêts, tantôt serpentant au milieu de plaines couvertes de verdure, il nourrit sur ses bords des troupes nombreuses

canards sauvages, et dans son sein il recèle de monstrueux crocodiles. Après cinq heures de navigation, nous arrivons au port. On tire les pirogues sur le rivage. Les paquets et les provisions sont répartis entre tous les membres du cortége, et quittant la direction de la rivière, la caravane, à pied, lourdement chargée de ballots de tout genre, prend la route de la demeure royale, située dans les terres, à deux lieues de distance. Ici j'eus lieu de remarquer combien le noir marche vite, et surtout lorsqu'il y a quelque temps qu'il n'a point pris de nourriture. C'est tout l'opposé du blanc. Aussi, nous trouvant dans des conditions contraires, M. le pro-vicaire et moi, nous suivions avec peine, affamés, faibles et haletants de soif. Nous touchons enfin au séjour royal. Le village n'offre rien qui trahisse la dignité de celui qui le gouverne.

» Le chef du village, proche parent du roi, nous reçoit sur un tapis de sable, et nous présente à boire dans une calebasse de l'eau en abondance. Cependant on instruit le roi de notre arrivée. Bientôt la sœur du prince vient nous complimenter de sa part, et demander nos présents pour les montrer au roi, avant d'être admis en sa présence. Comparativement aux cadeaux qu'il reçoit des autres visiteurs, les nôtres n'en méritaient pas le nom. Nonobstant, ils furent agréés de sa majesté ; sans doute qu'il eut égard à l'ignorance où nous étions des exigences du pays. On nous les rapporta pour les offrir nous-mêmes, et voici comment cela se fit. On plaça les deux robes de soie dans une belle corbeille, destinée à cet usage. Quelques mouchoirs de couleur sont développés et pendent suspendus sur les bords. Un riche bracelet, brillants de pierreries, occupe dans la corbeille la place d'honneur. Enfin des officiers du palais s'arment de quelques bouteilles de vin. La corbeille ouvre la marche, portée au-dessus de leur tête par deux esclaves. Nous suivons nos présents, et toute la caravane défile à pas lents, l'un derrière l'autre et après nous. Nous nous dirigeons ainsi vers la case du roi. Il nous attendait hors de son enclos, assis sous un grand tamarinier. Il avait deux officiers à ses côtés, armés de zagaies et de fusils. Un esclave derrière lui tenait un parasol étendu sur sa tête ; un autre gardait entre ses mains sa pipe et sa boîte à tabac, enfin un troisième, et sans contredit le plus occupé, avait un verre d'une main et de l'autre un grand flacon rempli d'arac, prêt à lui verser à boire au moindre signe de sa volonté. Ce prince fait un usage trop fréquent de liqueurs fortes, il a rarement l'esprit lucide, ce qui lui donne un air silencieux, niais et hébêté. Il essaya d'articuler quelques mots qu'il ne comprenait pas et qui furent moins compris encore de l'auditoire. Cependant Iariari, son premier ministre, qui nous présentait, lui fit connaître le but de notre voyage. Le roi n'était pas en état de répondre, les vapeurs de l'arac lui avaient troublé le cerveau ; du moins elles ne lui permettaient pas de mettre de la suite dans ses idées. Comme il fallait, avant de se retirer, accomplir le cérémonial, on apporte aux pieds du roi la corbeille où se trouvaient les étoffes. Un esclave y verse un peu d'eau,

et l'on fait boire les gouttes qui en découlent au petit domestique qui était à notre service. On débouche ensuite une bouteille de vin, on en verse dans un verre, et on le présente à M. Webber, sans doute pour en éprouver le premier la vertu. Puis on en remplit une grande calebasse, qui se vide à mesure qu'elle fait le tour de l'assistance. Cela fait, le roi veut aussi nous offrir de l'arac à boire ; nous en prîmes quelques gouttes. Mais revenant à la charge, il en remplit un verre, me le présente et me presse de le boire. Je ne voulais pas lui désobéir, car il est facile à s'irriter; je ne voulais pas non plus m'indisposer ; que faire? Après avoir fait semblant de boire à longs traits, je profite d'un moment où les yeux du roi étaient distraits, et je passe le verre à un des officiers, assis derrière moi, qui trouva sans doute qu'il n'y en avait pas trop pour lui. Comme notre présence avait suspendu le cours de ses fréquentes libations, les idées du roi commençaient à s'éclaircir, et sa langue à devenir plus libre. Il nous invita donc à passer dans son enclos pour nous donner audience sous son lapa, espèce de Belvédère, au toit de chaume, élégamment construit et porté sur quatre colonnes ; c'est là que le roi fait monter, à côté de lui, les personnes qu'il veut honorer. Le prince tenait à nous y montrer un orgue à manivelle dont lui avait fait présent la maison de commerce de Bourbon qui fait la traite dans son royaume.

» A peine sommes-nous assis sous le lapa, que le roi, entr'ouvant le buffet de l'orgue, se met à faire tourner le cylindre. Bientôt fatigué, il cède la manivelle à M. Webber. Celui-ci passe en revue tout le répertoire. Il était déjà las, lorsque le roi lui ordonne de recommencer la série des airs, faisant répéter plusieurs fois ceux dont la mesure plus marquée lui permettait d'accompagner le chant de la voix et du geste. Le pauvre missionnaire n'en pouvait plus; la sueur ruisselait sur sa figure. Voulait-il respirer un instant? le roi, d'un ton irrité, lui disait brutalement : « Jouez, jouez encore. » Plusieurs fois je m'étais offert inutilement au pro-vicaire pour le remplacer, lorsque le voyant à bout de forces, je m'empare tout à coup de la manivelle, et je me mets à tourner à tour de bras. J'avais remarqué que M. Webber, en habile musicien, observant scrupuleusement la mesure, donnait aux airs quelque chose de nouveau pour le prince, qui captivait ses oreilles. Quelquefois le talent est nuisible. Je crus donc, pour en finir plus tôt, devoir suivre une marche différente ; et loin de conserver aux airs leur mouvement et leur mesure, je m'étudiai à brusquer l'un et à manquer l'autre ; aussi le roi fut bientôt dégoûté de mon jeu, et arrêtant mon bras : « C'est assez, dit-il, c'est assez. » En effet, c'en était assez pour lui et trop pour nous. Parfois, au milieu de quelques chants tout brûlants de patriotisme ou de courage, le prince s'animait, s'enflammait, et tirant son poignard, il le brandissait sur nos têtes, ou le dirigeait vers nos poitrines. Alors ses officiers, assis autour du lapa, le rappelaient à son devoir, et lui représentaient l'incivilité de sa conduite. Le monarque, obéissant, rengaînait son poignard, pour le tirer

encore, à la première impression vive qu'il éprouvait. Ces traits peuvent vous donner la mesure de l'homme. Jugez si, dans ces circonstances, la musique pouvait avoir des attraits pour nos oreilles. Nous étions accablés de la fatigue du voyage, et la faim nous dévorait.

» Prenant donc congé du roi, nous allons nous installer dans la demeure que le chef du village tient en réserve pour les voyageurs. C'était la première fois que nous logions dans une case malgache. Elles sont ici comme dans tout Madagascar, petites, basses et étroites. On y entre presque en rampant sur ses mains, et dedans, même au centre, à peine peut-on se tenir debout. Une petite enceinte de huit pieds de long, sur six ou sept de large, renferme quelquefois une nombreuse famille. Ce même appartement sert tout à la fois de cuisine, de réfectoire, de chambre à coucher, et résume toutes les dépendances de nos maisons de France. C'est dans une de ces cases, que nous nous retirâmes, après avoir pris un peu de riz simplement cuit à l'eau. Là, dans un coin de la cabane, s'élevaient, à un pied de terre, quelques barres de bois croisées ensemble, le tout porté sur quatre piquets. C'était le lit qui nons tendait les bras ; et que le sommeil y eût été bon, si les moustiques nous avaient permis d'en goûter les douceurs !

» Le lendemain matin, le roi à qui la nuit avait fait retrouver ses esprits et le calme de son âme, nous rappela sous son lapa pour converser avec nous ; il s'intéressa au motif de notre voyage, nous traita avec bonté, et finit par nous faire servir à déjeûner. Les rois sakalaves ont en général plus de mauvaises qualités que de bonnes. Ils sont, comme leurs sujets, cupides, ingrats, paresseux, voluptueux et perfides. Aussi ne peut-on compter ni sur leur parole, ni sur leurs promesses, surtout lorsqu'ils sont sous l'influence des Arabes. Telle est la condition du roi de Ménabé. Quelle garantie peut-il offrir à l'établissement d'une mission dans ses Etats? Il la demande; mais qui connaît ses motifs? Si c'est par intérêt qu'il nous appelle, ne peut-il pas plus tard nous sacrifier à la haine que l'enfer ne manquera pas de lui inspirer? Un roi, dont le moral demeure presque toujours abruti par les liqueurs fortes, ne peut-il pas, même sans le vouloir, nous immoler au ressentiment des ennemis de la religion?

» Cependant ce prince, sachant que nous devions repartir sans délai et accompagner son premier ministre à Ambika, lieu de sa demeure, nous permit de regagner nos compagnons de voyage. Nous nous dirigeons avec Iariari vers le fleuve où nous attendaient les pirogues. Nous devions encore remonter le cours de la rivière pendant cinq heures, avant d'entrer dans ses Etats. Ce prince, d'une humeur joviale et spirituelle, a vu de près les Européens à Bourbon ; il les aime, il les estime. Il a du jugement, plus que n'en comporte la race noire; habile dans la discussion des affaires, il est chargé par le roi du gouvernement du pays, tandis que, s'endormant sur le trône, Ravinango se contente

de l'honneur de régner. Pendant la route, ce prince exerçait son adresse au fusil, à tirer sur des caïmans qu'il voyait étendus le long du fleuve, endormis sur le sable.

» Le village d'Iariari est, comme celui du roi, dans les terres et d'un accès bien plus difficile encore. Nous dûmes, pour nous y rendre, charger tous nos bagages sur les têtes de la caravane, passer au travers des bois et de vastes prairies inondées, où plus d'une fois nous avons eu l'eau jusqu'à la ceinture. Enfin, après trois heures d'une marche pénible, nous arrivons à l'entrée de la forêt au milieu de laquelle se trouve le hameau. Iariari veut faire ici un coup de théâtre. Ayant fait serrer les rangs à la nombreuse caravane, il nous place avec lui les derniers de la file ; puis, prenant l'accordéon que lui avait donné M. Webber, il tiraille en tout sens ce pauvre instrument, et fait retentir le bois d'une harmonie nouvelle. A ce bruit, hommes et femmes sortent de leurs cases, et nous accompagnent jusqu'à la place publique. Là, le prince fait apporter un tapis de jonc et nous invite à prendre place à côté de lui ; puis faisant signe à son peuple de s'asseoir, il lui expose le motif de la visite des nouveaux voyageurs. Après son discours, nous nous levons, et le peuple congédié, le prince nous introduit dans son enclos, où, pour nous donner une grande marque de sa confiance, il nous fait passer dans l'appartement de ses femmes. Elles étaient assises à terre, superbement vêtues, et au nombre de cinq. Un immense tulle, richement brodé, les voilait de la tête jusqu'aux pieds. Elles échangèrent quelques paroles avec le prince, après quoi nous sortîmes de l'enclos, pour aller nous installer dans la case qu'on nous avait préparée. Depuis longtemps Iariari nourrissait dans son cœur un violent désir d'apprendre à lire, et il n'avait encore trouvé aucun blanc qui eût le temps ou la patience de lui en donner les premiers principes. Aussi, le lendemain de notre arrivée, dès la pointe du jour, n'eut-il rien de plus pressé que de mettre à contribution les loisirs de M. Webber. La journée entière s'était passée dans cet exercice si agréable au prince, lorsque, sur le soir du même jour, arrivent deux envoyés de Ravinango, avec ordre de nous ramener tous les deux auprès du roi. Nous nous regardons tout surpris de ce contre-temps, nous demandons aux messagers le motif de ce rappel ; ils ne peuvent nous satisfaire. Alors Iariari, s'approchant de moi, me dit à l'oreille : C'est un effet de l'ivresse. Cependant M. Webber, pour ne pas compromettre l'avenir de la mission, se résolut à suivre seul les envoyés, tandis que je le remplacerais auprès du prince, et que je continuerais à lui donner des leçons de lecture. Il il était cinq heures du soir ; M. le pro-vicaire devait traverser des pays fangeux et inondés, suivre au milieu des ténèbres ses guides à travers les bois et les forêts. Sa fatigue fut extrême, et la nuit fut si obscure, qu'il dut s'attacher à la main et aux vêtements de son guide pour ne pas perdre la route. Aussi, à peine fut-il arrivé le lendemain au village royal, qu'il fut pris succesivement de trois accès de fièvre tels, qu'il n'en avait

jamais éprouvé de si violents; et pour comble d'épreuve le roi qui aurait dû l'attendre, s'il eût été homme d'honneur, venait de partir, pour aller visiter, à une dizaine de lieues de là, un coutre arabe qui venait d'aborder sur les côtes de son royaume. M. Webber revint donc me rejoindre malgré sa fatigue, et le jour suivant nous étions en route pour notre retour à Tsimanan-Rafozan.

» Nous n'avons eu qu'à nous féliciter des procédés et des attentions d'Iariari, pendant tout le temps que nous avons séjourné dans son village. Il désire ardemment que nous revenions chez lui, pour apprendre la lecture aux enfants, et faire connaître à son peuple la loi de Dieu. Ses dispositions sont bien meilleures que celles de son parent Ravinango; mais qui peut nous assurer qu'elles ne se démentiraient pas, si le roi venait un jour à se déclarer notre ennemi? Il voulut, avant notre départ, nous montrer son trésor; c'est un immense troupeau de bœufs. Il en tua un en l'honneur de notre visite. C'est, à Madagascar, la plus grande marque d'affection et de respect que les rois puissent donner à leurs hôtes. Comme le fleuve de Tsizi-bounji a un cours rapide, et que les pirogues, rapides comme la flèche, volent à sa surface, nous fûmes rendus dans quelques heures à Tsimanan-Rafosan, que nous avions quitté depuis une dizaine de jours.

» Nous avions visité deux provinces du royaume de Ménabé, avec leurs chefs respectifs, et il nous restait encore le pays de Manemboule et celui des Antsansas à explorer. Mahinti-rano, village sakalave situé sur la côte à 30 lieues au nord de Tsimanan-Rafozan, nous parut le point le plus favorable pour rayonner de là dans ces deux provinces. Nous nous embarquâmes donc sur le navire qui nous attendait pour partir, et, après quelques jours de repos passés à Mahinti-rano, nous nous disposâmes à descendre dans le Manemboule. Nous nous remettons donc en mer, sur une pirogue, frêle embarcation dans laquelle on a fréquemment l'occasion de recommander son âme à Dieu. Deux Sakalaves conduisaient la nacelle, et parce que la distance n'est que de 15 lieues, trajet que l'on peut faire en quelques heures par un bon vent, nous ne prîmes des provisions que pour un seul jour. Malheureusement pour nous, notre navigation en dura quatre, pendant lesquels nons eûmes constamment vent debout. Tous les matins, l'océan étant paisible, nous avancions à force de rames; mais le soir, à deux heures après-midi, la mer devenait grosse, et nous étions obligés de regagner la terre. Là, sur le rivage, à l'aide de la voile de la pirogue, on dressait la tente pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, et la nuit arrivée, l'on se couchait sur le sable pour y prendre quelque repos. Voilà la vie du missionnaire de Madagascar, lorsqu'il voyage sur les côtes désertes de cette île. La nuit du premier jour, nous dormions tranquillement à la fraîcheur du ciel, lorsque voici venir un de ces orages si communs entre les tropiques dans la saison des pluies; des torrents d'eau se précipitent sur nous; que faire? où se mettre

à l'abri? pas de retraite. Habits, provisions, tout est mouillé, tout est transpercé par les eaux... L'orage passé, on allume un vaste foyer et l'on se sèche de son mieux, avec la confiance que les ardeurs du soleil du jour suivant achèveront l'œuvre imparfaite des feux de la nuit. Le second jour de notre navigation fut en tout semblable au premier, avec cette différence que nous n'avions plus de vivres, ni pour nous, ni pour nos matelots. Seuls sur un rivage désert, retenus par les vents, loin de toute habitation humaine, et n'ayant rien pris de tout le jour, nous commencions à éprouver avec la faim les effets de la sainte pauvreté, lorsqu'un de nos matelots, à l'œil clairvoyant, aperçut au large une pirogue, qui, comme nous, forcée par la mer de relâcher, se dirigeait vers le rivage.

» Les Sakalaves ont l'habitude de ces mers ; aussi lorsqu'ils voyagent sont-ils fournis de vivres, et parés contre les chances d'une longue navigation. En effet, cette pirogue avait des provisions de riz, de manioc, et de maïs. Nous accourons sur le rivage, et nos matelots s'empressent de prêter leurs secours, pour mettre la pirogue à sec. Nos provisions achetées, nous allumons un grand feu, nous faisons cuire une marmite de riz, et nous bénissons le Seigneur des soins de sa divine providence. Cependant la nuit arrive, chacun se couche sous le magnifique pavillon des cieux, et s'endort sur le sable du rivage. Telle a été notre manière de voyager sur toute la côte ouest de Madagascar.

» Nous étions arrivés à l'embouchure du Manemboule, et nous nous disposions à remonter le cours de cette grande rivière, lorsque nous fîmes l'heureuse rencontre d'un chef qui devait suivre la même route que nous. Il nous avait connus chez Ravinango, et sachant l'accueil que nous avions reçu du roi, il se crut honoré de nous présenter aux divers princes qui sont fixés sur le bord du fleuve. Cette manière de voyager, avec un chef pour sauf-conduit, nous a été d'une grande utilité, soit pour ne pas éveiller de soupçons, soit pour nous frayer un accès favorable. Aussi, partout sur notre passage, les chefs nous parlaient à cœur ouvert, et nous traitaient avec bonté. « Comment, disaient-ils, pourrions-nous ne pas accueillir des blancs que le roi a si bien reçus? Nous voulons tout ce que veut le roi; et s'il les admet dans son royaume, nous sommes prêts à les admettre dans nos villages.

» Pendant notre retour à Mahinti-rano, fatigués d'avoir encore vent contraire, nous abandonnâmes notre pirogue aux matelots pour achever la route à pied[1]. »

II

Le R. P. Jouen, Préfet apostolique de Madagascar, écrivait le 1er octobre 1860 :

« Le premier besoin qui se fait sentir sur cette terre insalubre, c'est un

(1) Annales, novembre 1850.

logement aussi convenable que possible : de là dépendent la santé et la vie des ouvriers. Inutile de dire que les constructions de ce genre sont loin d'être somptueuses : se préserver autant qu'on le peut du soleil, des pluies et de l'humidité, se ménager un peu de repos pendant la nuit, c'est tout ce que l'on cherche ; et encore n'est-il pas toujours facile de l'obtenir. Une fois installé dans sa pauvre et chétive case, le missionnaire s'occupe de son église, ou plutôt d'une simple et modeste chapelle, où il puisse offrir le saint sacrifice de la messe et réunir ses néophytes.

» Dans l'espace de quinze années, nous avons pu élever un grand nombre de ces oratoires, lesquels, tout simples qu'ils sont, n'en ravissent pas moins d'admiration nos pauvres sauvages, accoutumés à leurs cases enfumées, et si petites qu'on peut à peine s'y tenir debout. Une des plus jolies églises, sans contredit, a été celle de Tafondro, sur la côte est de Nossi-Bé : c'est là que, chaque dimanche, le grand chef Tsimandro lui-même parcourait les rues, la clochette à la main, convoquant à la messe et au catéchisme tous les Sakalaves de son village. Il y en avait d'autres sur plusieurs points de Nossi-Bé et des îles environnantes, à Ampirègne, à Facègne, à Ambatozavave, à Ounpombileva, à Doueny, à Helleville, à Nossy-Faly, etc., etc. La plupart ont été détruites ou brûlées à l'époque de la guerre de Nossy-Bé; d'autres ont été renversées par les ouragans. Il a fallu presque tout reprendre, et sur de nouveaux frais.

» Les courses et les visites auprès des rois et des principaux chefs, emportent une bonne partie des heures du missionnaire, mais elles sont indispensables; car, sans les chefs, nous ne pouvons rien. Il faut donc les voir de temps en temps : d'abord, à son arrivée dans le pays, c'est la condition *sine quâ non* pour être admis; et puis de loin en loin, et toujours avec la *clef* qui ouvre et qui ferme, je veux dire avec des cadeaux et des présents. Non-seulement il faut les visiter, mais il faut se résigner à *subir* leurs visites, celles de leurs parents, de leurs ministres, de leurs ambassadeurs, de leur cour tout entière. Je dis *subir*, et ce n'est pas sans raison; car il est besoin d'une patience vraiment héroïque pour rester là des heures entières, des demi-journées, et des journées quelquefois, uniquement occupé à entendre leurs questions les plus étranges, à y répondre d'un air content, à leur donner mille explications sur tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils touchent, tout ce qu'ils entendent et tout ce qui les frappe! Trop heureux encore si, après tant d'ennuis, de fatigues et de peines, on réussit à leur inspirer quelque confiance et à dissiper leurs appréhensions... Leur crainte à eux, toujours et partout, c'est que les blancs ne viennent leur faire du mal et s'emparer de leur pays.

» C'était la manière du divin Maître, c'est encore celle de ses missionnaires, et voilà ce que nous faisons. Dans les petites îles, nos excursions sont faciles, parce que partout on est protégé par le pavillon français; mais sur la Grande-Terre, il y a presque toujours obstacle et danger. Plus d'une fois, nous n'avons échappé que par miracle

aux balles, à la sagaie et au tanguen (poison du pays, fort en usage et très-actif.) Mais la persévérance et la douceur triomphent de tout. Bientôt nous avons été connus et appréciés ; dès lors tous les sentiers se sont ouverts, et nous avons pu circuler librement à travers les plaines comme sur les fleuves, accueillis partout comme des amis et des membres de la famille.

» Il ne nous a pas fallu une longue expérience pour reconnaître qu'il y avait peu à compter sur les vieilles générations, tant les préventions y sont fortes et les habitudes invétérées. Dès lors toutes nos pensées et tous nos regards se sont tournées vers l'enfance, comme l'unique moyen de renouveler la face de la grande île africaine : c'est par les jeunes plants que les anciennes forêts se ravivent ; c'est par l'enfance aussi que se régénèrent les pays sauvages.

» Plus d'une fois j'ai eu l'occasion de vous dire les heureuses espérances qu'elle nous donnait, et les excellentes dispositions qu'elle manifestait : c'est au point que, dans ce désir passionné de s'instruire et d'apprendre, il nous a semblé voir quelque chose d'extraordinaire et de providentiel. Un état de choses si consolant nous a suggéré l'idée d'ouvrir et de multiplier les écoles ; nous en avons établi sur presque tous les points, à Nossi-Bé, à Sainte-Marie, à Mayotte, à Nossi-Faly, à Saint-Augustin, à Baly, à Bourbon, etc. Il y en avait pour les garçons et pour les filles : ces dernières étaient dirigées par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont l'héroïque abnégation est au-dessus de tout éloge. Outre ces écoles centrales, il existait encore çà et là de petites succursales tenues par les néophytes les plus sages et les plus capables. Dans cet élan général, chaque missionnaire s'était fait maître d'école, et c'était à qui rivaliserait de zèle pour établir, développer et alimenter tous ces petits foyers de lumière, de christianisme et de civilisation. Partout on était à la recherche d'écoliers, dans les villages, sur les rivières, le long des côtes de l'Océan. Un jour, désespérant d'en trouver *gratis*, nous nous mîmes à en *acheter*. Ce nouveau mode de recrutement nous coûta 2,000 francs environ ; mais Dieu le bénit largement : le petit noyau fit la boule de neige, et bientôt, grâce à l'entraînement de l'exemple, les enfants affluèrent de tous côtés.

» Quelquefois c'était la mer elle-même qui se chargeait d'approvisionner nos écoles, et voici comment : Il se fait journellement sur la côte d'Afrique et de Madagascar un infâme trafic d'enfants. Les boutres arabes qui vont les acheter ou plutôt les voler, pour les revendre ensuite, se trouvent souvent forcés par la tempête de relâcher dans quelqu'une de nos îles. Dès lors la cargaison est impitoyablement confisquée par le gouvernement français, et *le peu qui reste* de ces pauvres petits êtres est réparti dans nos écoles, où la divine Providence, dont le propre est de tirer le bien du mal, leur fait trouver la liberté, et avec la liberté, le bienfait infiniment plus précieux de la foi et de l'instruction religieuse.

» J'ai dit *le peu qui reste*, car c'est là un mystère d'iniquité que je dois, en passant, révéler au grand jour. On ne saurait se faire une idée des tortures inouïes qu'ont à endurer ces innocentes victimes, au fond des bouges infects où on les entasse par centaines les uns sur les autres, privés d'air, et n'ayant guère pour toute nourriture (quand ils en ont) qu'une poignée de riz cru, et quelques gouttes d'eau plus propres à irriter qu'à étancher la soif. Aussi, lorsqu'ils en sortent, sont-ce moins des êtres humains que des squelettes animés, dont la plupart ne touchent le rivage que pour y exhaler le dernier soupir. Heureux alors quand le missionnaire, averti par son bon ange, peut se trouver là pour leur conférer le saint baptême et leur ouvrir les portes du ciel !

» Naguère un boutre fut jeté à la côte, chargé de ces pauvres petites victimes de la cupidité arabe. Le Père Mathieu ne l'a pas plus tôt appris qu'il se précipite à leur secours : la charité décuple ses forces et semble le multiplier. Il baptise les uns qui expirent dans ses bras ; il charge les autres sur ses épaules, et en remplit plusieurs pirogues qui vont les déposer à sa case. Les chambres, les corridors, les couloirs, tout en est encombré ! Le Père se dévoue corps et âme à leur service : il est debout jour et nuit, surveillant et dirigeant tout. C'est lui qui les soigne, lui qui les lave, lui qui nettoie les ulcères et la vermine qui les rongent ; et, quand ils viennent à expirer, c'est lui qui veut les ensevelir de ses propres mains : touchant ministère, qu'il remplissait encore la veille de sa mort ! « La fête de saint Ignace n'est pas loin, disait-il en riant au milieu de sa fatigue; ce sera un joli bouquet à offrir à notre bienheureux Père. »

» Or, toutes ces pépinières de science et de piété commencent déjà à donner d'heureux fruits. Grâce à nos diverses institutions, la lumière se répand, la transformation s'opère, les mœurs se polissent, les familles se constituent, les villages s'organisent et se développent, villages chrétiens et civilisés où Dieu est connu, la religion pratiquée, et le travail en honneur.

» Le plus grand obstacle à la civilisation du peuple malgache, c'est la paresse, défaut qui forme comme le fond de leur être, et qui n'est malheureusement que trop favorisé, d'un côté par la riche végétation et la prodigieuse fécondité du sol, de l'autre par un préjugé qui domine toute la nation et lui fait regarder du même œil le travail et l'esclavage. Le point capital était donc de faire disparaître ce déplorable préjugé qui retient enchaînés dans une funeste indolence tant de milliers de bras, et qui, d'une terre où la culture pourrait faire jaillir une source intarrissable de richesses en tous genres, n'en fait guère qu'un magnifique désert. Il nous a semblé que, pour atteindre ce but, il n'y avait rien de mieux que de faire venir à Bourbon un certain nombre de jeunes Malgaches d'élite, recueillis dans nos diverses écoles de Madagascar.

» Transplantés sur ce nouveau sol qui offre à leurs regards tant et de

si étonnantes merveilles, ils n'ont, pour ainsi dire, qu'à ouvrir les yeux pour apprécier l'immense différence qui existe entre un pays civilisé et celui qui ne l'est pas, entre une terre à demi sauvage et celle que le génie de l'homme a travaillée. On leur explique ensuite toutes les productions si riches et si variées que la culture et l'industrie savent tirer du sein de la terre, et comment, à l'aide d'un labeur constant et opiniâtre, les savanes et les déserts peuvent être transformés en délicieuses habitations Nous nous appliquons surtout à détruire dans leur esprit ce funeste préjugé de leur pays, qui ne tend qu'à préconiser l'oisiveté et à flétrir le travail ; et à cet égard la tâche devient aisée, puisqu'il suffit de leur montrer à l'œuvre tous ces blancs pour qui ils professent une estime si particulière, et qu'ils sont accoutumés à regarder comme des êtres d'une nature supérieure. — De là on élève leur esprit et leur cœur à des pensées et à des considérations plus hautes ; c'est alors qu'on leur montre Dieu créant l'homme pour le travail, et l'encourageant par les bénédictions multipliées qu'il verse sur ses sueurs et sur ses fatigues, bénédictions d'autant plus abondantes, qu'il y aura eu plus d'obstacles à surmonter et plus de difficultés à vaincre.

» Viennent enfin l'application et la pratique, modérées d'abord et proportionnées à leurs forces, de manière à ne pas les rebuter. On a soin de stimuler le zèle par différentes industries propres à exciter et à entretenir l'émulation ; et l'on fait en sorte que la peine ne soit jamais sans quelque récompense : car, si l'on veut que l'enfant prenne goût au travail, il faut lui en faire sentir les douceurs et les avantages.

» La *Ressource* n'est pas seulement une école d'agriculture, c'est aussi une école d'arts et métiers, destinée à former de bons ouvriers dans tous les genres, tels que menuisiers, charpentiers, maçons, forgerons, ferblantiers, mécaniciens, tailleurs, cordonniers, imprimeurs même. — C'est de notre imprimerie que sont sortis jusqu'ici tous les ouvrages qui sont entre les mains des missionnaires et des éleves, dictionnaires et grammaires malgaches, catéchismes, cantiques, manuels de piété, vies des saints, syllabaires et autres opuscules élémentaires en usage dans toutes nos écoles. Grâce à Dieu, nous n'avons eu besoin de recourir ni aux typographes, ni aux protes, ni aux ouvriers étrangers : tout s'est fait à l'aide des jeunes Malgaches, dressés et dirigés par les missionnaires ; ce qui ne nous a pas été d'une médiocre économie.

» Il fallait préparer à nos jeunes gens des épouses chrétiennes et fidèles ; autrement, ils fussent bientôt retombés dans le désordre et la sauvagerie. Il fallait constituer des villages chrétiens à l'aide de la famille et de l'esprit de famille. Il fallait essayer de faire fleurir des lis sur un fonds qui jusque-là n'avait produit que des ronces et des épines ; telle est la pensée qui a présidé à la formation de *Nazareth*. Cet établissement qui s'élève à mi-côte, en face de la mer, dans la position la plus saine et la plus agréable, est dirigé par les Sœurs de Saint-

Joseph de Cluny : nous le devons à la munificence de la famille de Villèle, noble et digne alliée de la famille Desbassyns. C'est là que, sous le patronage de la sainte Famille, se trouvent réunies et groupées soixante-dix à quatre-vingts jeunes filles malgaches, de différents âges et de castes différentes, toutes venues soit de la Grande-Terre, soit des îles environnantes. C'est là qu'on les prépare à devenir un jour de bonnes ouvrières, des domestiques dévouées, des épouses laborieuses, d'excellentes mères de famille. C'est là qu'on les dresse de bonne heure au travail, à l'ordre, à l'économie, à la tenue du ménage, à tout ce qui concerne leur état et leur condition. S'il s'en trouve parmi elles qui montrent plus d'intelligence et de capacité, on les exerce avec un soin tout spécial à tenir une école, à enseigner le catéchisme, etc. On s'applique, en un mot, à les utiliser, chacune suivant ses aptitudes et dans l'intérêt du plus grand bien.

» Chaque année, nous les renvoyons sur leur sol natal par petites colonies de cinq, dix, quinze et vingt ménages à la fois, c'est-à-dire en nombre suffisant pour résister au torrent du mauvais exemple ; et bientôt le missionnaire vient se placer au centre de cette petite réduction, comme un père au milieu de sa famille, pour l'encourager, la diriger et la maintenir dans la crainte du Seigneur et la fidélité au travail.

» J'étais dernièrement à Madagascar, et j'ai pu constater que c'est la *Ressource* et *Nazareth* qui ont été le levain sacré dont Dieu s'est servi pour faire fermenter la masse. C'est la *Ressource* et *Nazareth* qui ont fourni les prémices de toutes nos chrétientés naissantes. C'est de là que sortent ces ménages fervents et zélés qui donnent aujourd'hui le branle à cette petite société catholique, dont ils sont en même temps la base, la gloire et l'ornement.

» Il est superflu de prouver que toutes les missions de la côte d'Afrique offrent de graves dangers, au point de vue de l'insalubrité. Les pertes énormes essuyées par Saint-Vincent de Paul ; toutes ces tombes à peine fermées où reposent MM. de Solages, Dalmond, Teyssier, Richard, Monnet, etc., etc., emportés si brusquement, les uns en quelques années, les autres en quelques mois, le dernier en quatre heures ; tant de coups redoublés, frappés au Gabon, sur les ouvriers du Saint-Cœur de Marie, et tout récemment, ce long cri de douleur et d'effroi qu'a fait pousser l'enlèvement subit de Monseigneur Marion de Brésillac et de ses généreux auxiliaires : toutes ces victimes entassées les unes sur las autres témoignent suffisamment et de l'insalubrité du climat et du courage de ceux qui se dévouent à de pareilles missions.

» Pour ce qui regarde Madagascar en particulier, je puis affirmer que l'action des fièvres se fait sentir non-seulement sur le littoral, mais encore jusqu'au pied de la dernière chaîne de montagnes appelées *Angaves*, c'est-à-dire jusqu'à près de soixante lieues dans l'intérieur, sans

avoir toutefois le même degré d'intensité que sur les côtes. J'oserais presque dire que leur influence pernicieuse s'étend partout plus ou moins, excepté sur le plateau culminant de l'île, plateau situé au milieu de Madagascar, et qui comprend toute la province d'Emirne, centre du gouvernement et de l'empire hova, dont la capitale est Tananarrivo. Là, à quinze ou seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer, règne une salubrité parfaite, un air aussi pur et aussi frais qu'en Europe.

» Les choses étant ainsi, le premier devoir, comme la première sollicitude d'un chef de mission, est de veiller à la santé de ses confrères, et de tâcher de la conserver pour tous les moyens en son pouvoir. Pour nous, voici la marche que nous avons adoptée depuis le commencement, et dont nous n'avons qu'à bénir le Seigneur. Elle consiste à relever les missionnaires les plus fatigués et à les rappeler, de loin en loin, sous un ciel plus pur et dans un endroit sain et convenable. La *Ressource* et *Nazareth* réunissent, à cet égard, tous les avantages que l'on peut désirer. Ce changement d'air, ménagé à propos, renouvelle le sang appauvri, retrempe les forces épuisées, rend du cœur au missionnaire, et le met à même de retourner bientôt au combat avec une nouvelle ardeur et un nouveau courage.

» Vouloir suivre une ligne différente et s'obstiner à lutter trop longtemps contre un climat et des fièvres qui ne pardonnent guère, c'est presque toujours compromettre sa vie, ou, si l'on ne succombe pas prématurément à la peine, on ne fait plus que végéter et languir, traînant une vie chétive, et hors d'état de s'appliquer à rien de sérieux et de suivi. La pauvre mission de Madagascar, si justement appelée la *Mission des fièvres*, a cela de particulier qu'elle exigerait un double personnel, c'est-à-dire que tous les deux, trois ou quatre ans (suivant la nature des complexions et des tempéraments) il faudrait pouvoir relever les ouvriers. Le gouvernement français l'a si bien compris, qu'il fait chaque année la relève de ses soldats. Pour nos missionnaires, une mesure analogue est devenue indispensable ; et c'est à elle, après Dieu, que nous sommes redevables d'avoir éprouvé si peu de pertes en quinze ans, comparativement à d'autres missions.

» Mais c'est surtout quand le souffle des épidémies vient à passer sur ces plages brûlantes, que se déroulent de tristes et douloureux spectacles. Partout des infirmes et des moribonds étendus pêle-mêle dans des cases humides et en ruines ! Et ces fléaux ne sont, hélas ! que trop communs. Il n'est pas rare de les voir reparaître périodiquement, tous les six ou sept ans, emportant dans leur redoutable invasion des villages presque entiers.

» Et que dire maintenant de tous ces pauvres petits êtres que la superstition la plus barbare immole chaque jour au démon ! Là, tout enfant qui naît un jour *néfaste* est impitoyablement condamné à périr, comme devant porter le malheur au sein de sa famille : on creuse sa fosse dans la forêt, et la nuit, au milieu des ténèbres, on l'y dépose, on l'y laisse

tout vivant, jusqu'à ce qu'il devienne la proie des reptiles ou des bêtes sauvages. Là, tout enfant qui vient au monde avec quelque difformité, est exposé le long des fleuves et sur les bords de la mer, pour être ou dévoré par les caïmans ou emporté par les vagues [1]. »

III

« La première tentative d'installation à la baie de Saint-Augustin eu lieu en 1845, sous la conduite et la direction du vénérable M. Dalmond, préfet apostolique de Madagascar. Ce fut le grand village de Tulliar, sur la côte ouest, à trois lieues nord de la baie de Saint-Augustin, que les missionnaires choisirent, ou plutôt que la Providence leur ménagea, pour y dresser leur tente; car il ne faut pas s'imaginer qu'il soit loisible à l'Européen de s'installer où il veut sur la grande île africaine. A son arrivée, mille obstacles se dressent devant lui; il ne rencontre partout que préventions et défiances. Les indigènes ne sauraient se figurer qu'on puisse venir à eux de si loin sans une arrière-pensée d'invasion. Ces idées sont dans toutes les têtes, et ce n'est qu'à force de cadeaux que les barrières s'abaissent et qu'on obtient la permission de résider; encore n'est-ce que sur le littoral, jamais ou presque jamais dans l'intérieur. Or, s'il y a tant d'entraves pour un riche traitant, que doit-ce être pour un simple missionnaire, qui ne fait aucun commerce, qui n'a à débiter ni arak, ni liqueurs fortes, ni balles, ni poudre, ni fusils, ni autres marchandises ; dont la vie chaste et pure est une énigme inexplicable à toutes ces natures africaines, et qui n'a à leur prêcher qu'une morale sévère, diamétralement opposée à leurs penchants les plus invétérés ! J'ai donc eu raison de dire que notre installation de 1845 fut moins l'œuvre de *notre choix* qu'un acte *providentiel*.

» Cette même Providence se montra également dans l'accueil qui nous fut fait par les Sakalaves. C'est le nom que l'on donne à la tribu indépendante qui habite ces parages, et qui s'étend depuis la baie de Bombétock jusqu'au cap Sainte-Marie. Jamais on ne vit plus de joie, plus d'empressement, plus d'enthousiasme ; c'était une véritable ovation : mais, hélas ! ce triomphe fut de courte durée. Bientôt les défiances et les tracasseries commencèrent, provoquées sous main par quelques Européens dont la cupidité et les vils intérêts s'accommodaient peu du contact et du voisinage des ouvriers évangéliques. Les choses furent poussées à un tel point, grâce à l'intrigue et à la malveillance, que la vie des missionnaires n'était plus en sûreté. Un matin, entre autres, six cents guerriers vinrent cerner leur case, brandissant leurs armes, poussant le cri de guerre, et menaçant de mettre tout à feu et à sang ! L'orage était trop violent pour pouvoir être conjuré : force fut donc de céder à la tempête

(1) Annales, mars 1861.

et de se replier sur Bourbon, après trois ou quatre mois de séjour. Ce temps ne fut pas entièrement perdu : il nous servit à étudier de près le caractère et les mœurs de ces populations sauvages, et il suffit pour leur apprendre à elles-mêmes ce que c'est qu'un apôtre.

» Quatorze ans plus tard, nous étions rappelés à Saint-Augustin par le vœu des mêmes insulaires ; mais la guerre civile ayant éclaté entre les tribus de la baie et réduit en cendres le grand village de Tulliar, qui nous servait de résidence, il fallut émigrer de nouveau et porter notre tente ailleurs. Ce sont là des déceptions trop ordinaires dans l'apostolat, pour s'en étonner et s'en décourager. Il semble que Dieu se plaise à les permettre pour former de plus en plus ses ouvriers, et jouir de leur patience et de leur abandon à sa volonté sainte. Puissent tous ceux qui aspirent aux missions étrangères s'accoutumer de bonne heure à les voir, non point à travers le prisme de l'imagination ou d'une ardeur trop enthousiaste, mais dans la réalité et telles qu'elles sont, n'oubliant jamais qu'on y va bien moins pour opérer des miracles que pour souffrir, et qu'après tout, pour un véritable soldat de Jésus-Christ, le poste le plus à ambitionner n'est pas celui qui offre le plus de consolations à recueillir, mais le plus de travaux à endurer pour l'honneur et la gloire de son saint nom !

» Fondée le 5 août 1853, la résidence de Baly, sur la côte ouest de Madagascar, fut dédiée à l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge. Ce jour-là même, fête de Notre-Dame des Neiges, le très-saint sacrifice y fut célébré pour la première fois. Le digne amiral Laguerre et les commandants placés sous ses ordres nous furent d'un trop grand secours, dans cette première installation, pour ne pas rappeler ici le souvenir de leur concours et de leur bienveillance. Les commencements de cette mission furent heureux, malgré des difficultés de plus d'un genre. Le vieux chef Rabouky, roi de la baie de Baly, aimait et protégeait les missionnaires. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne vînt les visiter, non pour les rançonner ou leur extorquer des cadeaux, à la façon des princes mendiants ses confrères, mais pour leur donner, avec de sages conseils, de nouvelles marques de sa bienveillance et de sa protection. On l'a vu, malgré ses quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-quatre ans, parcourir à pied les tribus voisines, visiter successivement tous les chefs de ces peuplades, cherchant à détruire leurs préventions, à dissiper leurs défiances, et à leur inspirer les sentiments dont il était pénétré lui-même pour les missionnaires, qu'il appelait ses enfants.

» Tout son bonheur était de s'entretenir avec eux ; et lorsqu'ils allaient le voir dans son village, à quatre ou cinq lieues dans l'intérieur, c'était une véritable fête de famille. Il était sur le point de les installer auprès de lui, lorsqu'une mort presque subite vint nous l'enlever. Ce fut pour la mission une perte irréparable. Sa fille aînée, Otsinjo, qui lui succéda, était une espèce de sauvage que les chefs ne tirèrent de sa retraite que

dans l'espoir de régner et de gouverner à sa place. La nouvelle les en récompensa en leur faisant boire le tanguen (poison du pays) et en jetant leurs cadavres aux bêtes de la forêt. Dès lors, livrée à elle-même et à une coterie de jeunes étourdis, elle ne songea plus qu'à suivre ses instincts de fourberie et de cupidité. La position des missionnaires devint critique, et leur existence ne fut plus qu'une série de tracasseries et de dégoûts. Ils n'aspiraient qu'à pénétrer dans l'intérieur et à s'y établir. et constamment ils en furent empêchés par les sourdes menées de la reine et de ses ministres. Deux ou trois fois ils n'échappèrent aux balles, à la sagaie et au tanguen que par une sorte de miracle. Malgré tant d'obstacles, ils parvinrent peu à peu, grâce à leur inébranlable persévérance, à se faire connaître et à se concilier l'estime et la confiance de tous, même des rois voisins. A force de patience et de douceur, ils arrivèrent à pouvoir circuler librement dans tout l'Ambongo et le Boeny, et partout ils étaient reçus comme des frères.

» Une fois néanmoins, pour échapper à l'assassinat, ils durent quitter momentanément le poste qu'ils occupaient ; mais ils ne tardèrent pas à y revenir, et leur rentrée fut un véritable triomphe. La reine et tous les chefs ne savaient comment témoigner leur joie d'un tel retour : les fêtes et les ovations durèrent plusieurs semaines, à tel point que l'un des missionnaires, séduit par de si belles apparences, écrivait que jamais il n'avait ressenti autant de consolations, et qu'il lui semblait éprouver un avant-goût du ciel.

» Hélas ! c'était l'hosanna précurseur du crucifiement. Le recrutement des travailleurs venait de s'organiser dans la baie de Baly ; il jeta subitement sur toutes ces places une foule de navires attirés par l'appât d'un gain fabuleux. L'engagé, qui s'obtenait sur les lieux pour vingt à vingt-cinq piastres, ne se cédait guère à la Réunion à moins de mille à douze cents francs. Que résultait-il de ces funestes opérations? C'est qu'une fois à bord, ces engagés, plus ou moins volontaires, n'aspiraient qu'à se soustraire à ce qu'ils regardaient comme une affreuse servitude. Les chefs qui les avaient vendus étaient les premiers, sous main, à leur en suggérer l'idée et à leur en fournir les moyens, dans l'espoir infernal de les reprendre bientôt après pour les revendre encore. La tentation était trop forte pour n'y pas succomber. — Une première révolte échoua ; mais d'autres la suivirent, qui furent pour les blancs de véritables désastres.

» On a demandé comment, après plus de cinq ans de séjour au milieu de ces sauvages, les Pères n'eurent pas assez d'empire pour contenir leur fureur. — « Il faudrait plutôt demander, répond un capitaine, comment des sauvages, exaltés par le succès, ivres de pillage et gorgés de rhum et de tuock, ne massacrèrent pas les missionnaires, témoins de ces scènes d'horreur et de sang, et qui faisaient tout au monde pour s'y opposer. »

Ce fut sur ces entrefaites que la corvette *la Cordelière* parut à Nossi-Bé.

Instruite de ces faits et des excès qui les avaient suivis, ainsi que de la position critique des Pères et des dangers qu'ils couraient, dangers que la distance et la renommée n'avaient fait que grossir, elle se rendit immédiatement dans la baie de Baly, où elle laissa tomber l'ancre le 13 février, à sept heures du matin. » Ici je laisse au R. P. Goré à vous raconter l'effet produit par l'apparition subite de la corvette.

« Un grand navire, écrit-il, se montre à l'horizon. Le Frère, qui est monté sur le toit de la case pour mieux voir, nous crie que c'est une frégate. Ses mâts dépassent de beaucoup les plus hauts palétuviers. Il n'y a point de pavillon ; donc c'est un navire de guerre qui ne veut pas se faire connaître. L'inquiétude et la terreur sont au comble parmi les gens de la reine. Les dunes de sable se couvrent d'une foule de monde qui court et s'agite dans tous les sens.

» Neuf heures du matin. — Un canot et une chaloupe armés en guerre, poussent du bord et se dirigent vers nous. Dans le village, silence complet. Seulement nous voyons défiler vers la forêt les femmes et les enfants emportant sur la tête leur panier de riz et leur marmite (telle est la base de tout mobilier malgache.) C'est un déménagement général, tandis que de tous côtés arrivent des groupes de guerriers armés de fusils et de sagaies.

» Dix heures. — La chaloupe et les embarcations viennent mouiller à une encâblure du rivage. Bientôt un officier se présente de la part du commandant en chef, et nous dit sans préambule : « Mes Pères, je viens vous enlever ; le commandant de la station doit sévir contre ces brigands ; si vous vous obstinez à rester, vous lui liez les bras. J'ai l'ordre de m'entendre avec vous pour votre embarquement et celui de vos effets. »

» Il n'y avait pas à hésiter : le danger devenait pressant par l'arrivée de nouvelles bandes. Les Pères prièrent l'officier de vouloir bien leur donner par écrit la sommation qui venait de leur être faite, et ils se préparèrent au départ. Toutefois, ils crurent devoir tenter une dernière démarche auprès de la reine et de Sordany son fils, pour les engager à voir le commandant et à traiter avec lui, s'offrant de rester au milieu d'eux comme otages pendant l'entrevue ; mais tout fut inutile. Quelques heures plus tard l'action s'engageait sur tous les points, provoquée par l'agression des Sakalaves. Les Pères et les Frères n'eurent que le temps de sauter dans l'embarcation qui les attendait, et de gagner le large au milieu d'une grêle de balles dont heureusement personne ne fut atteint.

» A quatre heures et demie, l'œuvre de destruction était consommée : Mahagolo n'était plus qu'un immense foyer d'incendie ; l'ennemi, silencieux et caché dans les bois, voyait avec rage les progrès du feu sans pouvoir l'arrêter. Maisons, dépendances, enclos et palissades, en un instant tout a été consumé ; et les flammes et la fumée, poussées par la

brise du larget, s'élevaient dans les airs en vastes tourbillons, attestant au loin, à toutes les tribus d'alentour, que si la justice de la France avait été lente à venir, elle n'en était que plus terrible.

» C'est ainsi que sont partis les missionnaires. Six années de séjour et de persévérance, des excursions sur presque tous les points, des relations fréquentes avec les plus grands chefs ou leurs envoyés, non-seulement les avaient initiés aux mœurs et au caractère de ces diverses peuplades, mais leur avaient acquis sur elles une influence qui s'étendait à près de quatre-vingt mille âmes, et dont un jour ils pouvaient espérer de recueillir les fruits. Aussi n'est-ce pas sans une profonde douleur qu'ils se sont vus arracher à une moisson de si grande espérance, et qui leur avait coûté tant de fatigues et de peines! Je me trompe; ils ne l'ont point quittée : leur cœur y est resté avec leurs regrets et leurs vœux; car, si le cœur du missionnaire s'attache quelque part, c'est là surtout où il a le plus souffert pour le salut des âmes et la gloire du divin Maître.

» Après la destruction de la station de Baly et les revers de la baie de Saint-Augustin, bien loin de nous rebuter et de perdre cœur, nous nous sommes sentis au contraire animés d'un nouveau zèle. Toutefois nous n'avons pas cru devoir renouveler nos tentatives au milieu de ces populations sauvages, qui, depuis quelques années, se livrent à de si graves excès de brigandage et de férocité. En cette situation, notre pensée s'est tournée vers l'île de Nossi-Faly, attenant à la Grande-Terre, dont elle n'est séparée que par un chenal fort étroit. Cette île n'a guère que deux à trois lieues de long sur une lieue de large; elle est extrêmement peuplée, et compte de six à sept mille âmes; les enfants y sont très-nombreux et témoignent un grand désir d'apprendre.

» Nos missionnaires, qui ont déjà travaillé sur ce point, y sont connus et aimés. Quatre jeunes gens, appartenant aux premières familles du pays, ont été élevés à *la Ressource*, où ils ont eu le bonheur d'être baptisés et de faire leur première communion; et, depuis leur retour sur le sol natal, ils ne cessent de nous appeler de tous leurs vœux pour les aider dans la conversion de leurs parents et de l'île entière. L'un d'eux est le propre fils du roi actuel, et doit lui succéder. Tout semble donc promettre un heureux avenir à cette petite station, que nous avons dédiée à saint Joseph. Nous y avons également établi une école de filles tenue par trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Outre l'abondante moisson que fait espérer l'île de Nossi-Faly, le zèle de nos missionnaires trouvera encore amplement de quoi s'exercer sur la Grande-Terre, au milieu de nombreux villages groupés dans les environs, et très-habités surtout aux époques de la plantation et de la récolte du riz. Enfin, et c'est une considération qui n'a pas peu influé sur notre détermination, le voisinage et les rapports fréquents de Nossi-bé et de Nossi-Faly procureront aux ouvriers de ces deux postes la consolation de se voir, de

s'encourager, et surtout de se rendre de mutuels services en cas de fièvres et de maladies [1]. »

IV

« L'empire Hova comprend plusieurs provinces, dont la principale est *Emirne*; elle a pour capitale Tananarrive, ou la cité aux *mille villages* (*Tanan* village, *arrivo* mille). C'était la résidence de la reine Ranavalona et le chef-lieu de son gouvernement. Depuis la mort du roi Radama en 1828, l'entrée de cette capitale est devenue comme inaccessible aux Européens, c'est-à-dire que personne n'y peut monter sans une autorisation spéciale de la reine, autorisation qui ne s'obtient que rarement, à force de cadeaux, et toujours pour un temps fort limité. La raison d'une telle défiance, c'est qu'on ne veut pas que les blancs connaissent l'intérieur du pays, ni les richesses qu'il renferme, de peur que cette connaissance n'excite leur cupidité et ne les pousse à s'en emparer un jour. Quant aux missionnaires, la porte leur est absolument fermée, dans la crainte qu'ils ne viennent à propager le christianisme, contre l'enseignement et la pratique duquel il y a peine de mort.

» Il est facile de comprendre la sainte impatience où nous étions de franchir nous-mêmes ces barrières mystérieuses, et d'arriver enfin au cœur de la grande île, non certes pour exploiter ses mines d'or ou d'argent, mais pour lui porter un autre trésor infiniment plus précieux, celui de la foi et de la civilisation. Nous venions de nous fixer à Baly, et la nouvelle de cette installation avait retenti jusqu'à Tananarrive. La vieille reine s'en était émue sur son trône ; elle nous voyait déjà escaladant les murs de son palais, et, dans le premier mouvement de sa frayeur, elle envoya l'ordre de nous tuer. Parmi ses sujets, au contraire, il s'en trouva qui bravèrent tous les dangers pour entrer en relation avec nous. Dans ce but, une députation de six Hovas chrétiens fut chargée de venir jusqu'à notre résidence.

» Leur voyage est un véritable roman. Ils longèrent longtemps la belle rivière de l'Ikoupa, qui prend sa source au pied des montagnes situées dans le sud-est de Tananarrive, et vient se jeter dans le canal Mozambique, sous le nom de Bêtsibouka. Après avoir franchi ce fleuve, ils se dirigèrent vers l'ouest, à travers un vaste désert : ce fut là que Dieu soumit leur courage et leur foi à une terrible épreuve. Pendant trois jours, ils se virent obligés de marcher sur un sable brûlant, épuisés de fatigue, ruisselants de sueur, et sous un soleil de feu, dont les ardeurs s'élèvent, en ces parages, jusqu'à 46 et 48 degrés. A tout cela, ajoutez les tortures de la soif, les plus terribles de toutes, et vous aurez quelque idée de l'inexprimable angoisse à laquelle ils furent réduits. L'un d'eux, étendu sur le sable, était sur le point d'expirer. Dans cette extrémité,

(1) Annales, juillet 1861.

ils se prosternèrent la face contre terre, et, pleins de confiance en Jésus-Christ, ils le supplièrent de leur envoyer de l'eau. A peine avaient-ils fini leur prière, qu'à quelques pas de là ils découvrirent une source où ils purent se désaltérer et retrouver la vie. Ce n'était que le commencement de l'épreuve : bientôt ils tombèrent entre les mains des Sakalaves, leurs ennemis, qui les firent prisonniers, et les conduisirent à leur chef. Là ils furent dépouillés et condamnés à mort, et ils allaient être exécutés, lorsque le roi sakalave, apprenant qu'il y avait sur la côte un navire qui venait chercher des travailleurs pour l'île de la Réunion : « A quoi bon les tuer? s'écria-t-il; leur peau ne me servira de rien : il vaut mieux les vendre, cela me rapportera quelque chose. » Ils furent donc vendus tous les *cinq* comme esclaves; je dis tous les *cinq*, car, de six qu'ils étaient d'abord, l'un d'eux avait disparu subitement, et jamais nous n'avons pu savoir ce qu'il était devenu. Sur les cinq qui restaient, deux furent vendus au chef même du village où nous demeurions; les trois autres furent embarqués sur un navire marchand, et conduits à Nossi-bé.

» Sur ces entrefaites, j'arrivais moi-même de Bourbon à Baly pour visiter nos missionnaires. Je n'eus pas plus tôt appris la présence dans le village de Mahagolo des deux captifs, que je me mis en mesure de les racheter. Dieu bénit nos démarches, et nous pûmes les affranchir tous les deux moyennant cent vingt-cinq francs par tête. Pendant que cette affaire se concluait à Baly, les Pères de Nossi-bé, aidés de la bienveillance et de l'appui du commandant, parvenaient à échanger les trois autres envoyés contre trois Mozambiques détenus à la geôle; de sorte que, par une de ces voies providentielles aussi admirables qu'incompréhensibles, les cinq messagers, après bien des dangers et des angoisses, finirent par se retrouver tous entre les mains des prêtres catholiques, et, ce qui tient véritablement du prodige, tous les cinq rachetés et délivrés par les missionnaires.

» Evidemment il y avait, dans ce fait providentiel, une vue divine : il ne s'agissait plus que de la reconnaître et de la suivre. Nous fîmes d'abord conduire ces étrangers à Bourbon. Notre but, en les dirigeant sur cette île, était de leur montrer un pays civilisé et chrétien, où la religion se pratique au grand jour, avec toute la pompe de son culte et la majesté de ses cérémonies. Sans doute, les cinq Hovas étaient chrétiens; mais, formés par les ministres protestants, ils ne pouvaient avoir de notre sainte religion que des notions incomplètes et erronées. Il fallait donc les instruire à fond dans la foi catholique et les y fortifier tellement qu'ils pussent en devenir, un jour, non-seulement les disciples, mais encore les propagateurs et les apôtres auprès de leurs familles et de leurs propres compatriotes.

» Près de cinq mois furent consacrés à cette œuvre de lumière et de transformation, pendant lesquels rien ne fut négligé pour les éclairer et les affermir dans la connaissance et la pratique des vertus solides. Ce

long temps d'épreuve terminé, on leur conféra de nouveau et sous condition le saint baptême, on les admit à la première communion ainsi qu'à la confirmation, sacrements qu'ils reçurent avec de si vifs sentiments de foi et de piété, qu'ils touchèrent jusqu'aux larmes tous ceux qui en furent témoins.

» Ce fut alors qu'ils nous exprimèrent le désir de rejoindre leurs familles, car la plupart d'entre eux étaient mariés. Avant d'acquiescer à leur demande, nous crûmes devoir leur représenter que, la peine de mort existant contre tous ceux qui sortaient du pays sans l'autorisation de la reine, ils seraient infailliblement exécutés si leur voyage était découvert. Cette observation était loin de les satisfaire. Ils vinrent me trouver les yeux pleins de larmes, et, tombant à genoux suivant l'usage de leur pays, ils m'adressèrent ces admirables paroles : « Mon père, quand on nous a envoyés vers vous, nous avons fait le sacrifice de nos femmes, de nos enfants, de notre vie même, car nous savions à quels dangers nous allions ; mais toute notre confiance était en Jésus-Christ Il nous a gardés en venant, pourquoi ne nous garderait-il pas au retour ? » Un langage si plein de foi ne souffrait pas de réplique. — « Eh bien ! oui, mes enfants, m'écriai-je, Jésus-Christ vous gardera ; venez avec moi. » J'étais à la veille de m'embarquer pour la petite île de Sainte-Marie de Madagascar ; je les pris tous les cinq, et nous partîmes ensemble.

» Rendus à Sainte-Marie, je m'entendis avec M. le commandant, et nous convînmes du jour, de l'heure et de l'endroit où nous les ferions jeter sur la Grande-Terre. La chose était difficile, mais nous comptions sur la protection de notre Mère immaculée. C'était le 8 septembre, fête de sa bienheureuse nativité, et jour d'un favorable augure. Le matin, tous entendirent la sainte messe et y firent la communion. Le soir, à sept heures, nous nous réunîmes sur le rivage, moment touchant et solennel que je n'oublierai jamais. Nous leur remîmes à chacun cent francs pour leur voyage, et quelques petits présents pour leurs familles ; après quoi, les ayant bénis avec larmes, nous leur donnâmes le dernier adieu, et nous les vîmes s'éloigner sur leur petite pirogue, que nous suivîmes des yeux et du cœur aussi longtemps qu'il nous fut possible, ne cessant de la recommander à Celle qui n'est pas appelée en vain l'*Etoile de la mer*. — On eût dit que Marie était là, marchant devant eux et retenant le souffle des brises. Jamais on ne vit nacelle glisser par une plus belle nuit sur une mer plus calme et plus unie. Ils touchèrent la terre vers les onze heures du soir, et, grâce à cette même main qui les dirigeait invisiblement, ils débarquèrent sans être vus ni entendus de personne, et bientôt ils disparurent au milieu des forêts qui bordent le rivage. Nous avons su depuis qu'ils étaient arrivés heureux et bien portants au terme de leur course.

» Une chose qui frappe autant qu'elle afflige, dès le premier pas,

l'Européen admis par une faveur exceptionnelle à pénétrer dans le pays, c'est le système de corvées en usage chez les Hovas. C'est un des plus hideux spectacles de Madagascar, et je ne crois pas qu'il soit possible de rien voir de plus barbare sous le soleil. Et remarquez qu'il ne s'agit point ici d'esclaves, mais de castes libres. Qu'on se figure donc des populations entières, brutalement arrachées à leurs travaux et mises journellement en réquisition pour porter, de la côte à Tananarrive et de Tananarrive à la côte, les bagages et paquets de la reine, des princes, des ministres, des officiers et même des simples soldats : véritables bêtes de somme, ou plutôt squelettes ambulants, que l'on rencontre sur toutes les routes, à toutes les heures et par tous les temps. Ce n'est pas sur les hommes robustes seulement que pèsent de pareilles corvées, tous y sont impitoyablement assujettis, les femmes les plus délicates, aussi bien que les enfants les plus faibles et les vieillards les plus décrépits. Et ce qu'il y a d'incroyable, c'est qu'à part la ration de coups que ne leur ménagent pas les officiers qui les pressent et les poussent devant eux comme un vil troupeau, ces malheureux ne touchent pas un sou de salaire, pas un grain de riz ou de maïs, pas un morceau de manioc : à eux de pourvoir, comme ils peuvent, à leur subsistance. Aussi n'est-il pas rare de les voir, le long du chemin, couchés à côté de leurs fardeaux, expirants de fatigue et de faim !

» L'étranger, qui est témoin pour la première fois d'usages aussi barbares et de scènes aussi hideuses, doit bien se garder de laisser paraître trop d'émotion : ce serait se compromettre aux yeux du gouvernement. Il faut donc se résigner à voir d'un œil sec défiler tous ces milliers de femmes, d'enfants, de vieillards, courbés sous leurs fardeaux, ruisselants de sueurs et mourants de faim. Mais en revanche, lorsqu'il verra passer entre deux haies de soldats les malles, les marmites, les cruches à eau de Sa Majesté, qu'il se hâte de se découvrir et de saluer, car c'est l'ordre de la souveraine, et malheur à qui le violerait !

» Ce fut à Soa-Tsi-Mananpiovana que nous vîmes pour la première fois la célèbre Ranavalo-Manjaka. Ce village, situé à huit lieues (Est) de Tananarrive, est le chef-lieu des principaux établissements d'Emirne. Il y a là une fonderie de canons, une fabrique de fusils, une verrerie, une faïencerie, une magnanerie ; le tout créé et organisé par un Français, avec un ordre, une perfection et une intelligence qui seraient admirés même en Europe. *Soa-Tsi-Mananpiovana* (beauté qui ne se flétrit jamais) est aussi une résidence royale où la vieille reine vient de temps en temps passer quelques semaines, selon que les oracles veulent bien le lui permettre, car elle ne fait rien sans les consulter. Elle venait donc d'arriver dans cette villa où nous l'avions précédée nous-mêmes de quelques jours, et elle y entrait escortée d'une foule de vingt à ving-cinq mille hommes.

» A peine le grand parasol rouge nous eut-il donné le signal de sa

présence, que nous nous hâtâmes d'aller à sa rencontre, et nous nous rangeâmes sur son passage le long du chemin.Ce fut là que nous pûmes voir de nos propres yeux le navrant spectacle dont j'ai parlé plus haut; et lorsque le bazar royal et les batteries de cuisine vinrent passer entre deux haies de soldats, une voix s'éleva tout à coup et cria : « Qu'on se découvre et qu'on salue ! » Tout le monde se découvrit et salua. Aussitôt que Sa Majesté nous eut aperçus, elle fit arrêter son palanquin, ce qui nous donna tout le temps de la voir à notre aise.Bien qu'on la dise âgée de plus de quatre-vingts ans, ses traits, d'un teint olivâtre, sont bien conservés, et elle porte parfaitement le diadème. Trois ou quatre petits enfants des principaux officiers de sa cour étaient assis devant elle. Sa physionomie est celle d'une bonne maman, et contraste d'une manière étrange avec le caractère qu'on lui connaît. Sur son invitation, nous prîmes rang dans le cortége, marchant côte à côte avec un maréchal du palais. Nous escortâmes la reine jusqu'à l'entrée de sa résidence, et là nous prîmes congé d'elle pour regagner notre demeure, où nous ne tardâmes pas à être suivis par un bœuf magnifique que Sa Majesté envoyait aux docteurs pour compléter le menu de leur dîner.

» Ranavalona ne resta que quelques semaines dans son château de Soa-Tsi-Mananpiovana, et bientôt elle regagna sa capitale, où elle voulut faire une entrée solennelle le 30 octobre 1856. On eût dit qu'elle avait à cœur de nous donner une haute idée de sa puissance et dė sa grandeur ; car jamais on ne la vit déployer plus de luxe et de magnificence. Toutes les populations circonvoisines avaient reçu l'ordre de se trouver sur son passage, et elles étaient accourues de fort loin, formant une haie de chaque côté de la route, au nombre de plus de cent mille âmes. On s'était donné rendez-vous au château de *Soaniérana*, situé au pied de Tananarrive. C'est de là, vers une heure après-midi, que s'ébranla le cortége royal dont nous avions l'honneur de faire partie. Il se composait de vingt à vingt-cinq mille hommes au moins. Par un raffinement d'orgueilleuse coquetterie, Sa Majesté voulut d'un seul coup d'œil nous montrer tout l'ensemble de sa capitale, et surtout la partie ouest, où s'étendent jusqu'à un horizon immense les riches et magnifiques rizières de l'Emirne, arrosées par la belle rivière de l'Ikoupa. Le cortége partit donc du sud, contourna l'ouest en traversant la vaste plaine du Champ de Mars, et s'en vint par le nord déboucher sur le palais *Manjaka-Mindana*, ou palais de la reine. Voici dans quel ordre défila, pendant près de cinq heures, cette innombrable procession : en tête marchaient sur deux rangs et en palanquin tous les officiers de la cour et de l'armée, chacun d'après son grade, et tous revêtus de l'habit officiel, qui était ce jour-là le riche costume arabe ; puis venaient les généraux, les maréchaux du palais, le commandant en chef, les ministres, les dames de la cour, les princes et princesses de la famille royale, l'héritier présomptif du trône, Rakotond-Radama, avec Rabodo, son épouse

et nièce de la reine, tous les deux magnifiquement vêtus et portés sur des palanquins d'une richesse extraordinaire. Enfin, au milieu d'un long carré de deux ou trois cents gardes du corps, sur un superbe palanquin, garni de velours écarlate, et entouré de pendeloques et de franges d'or, apparaissait, dans tout l'éclat de sa toilette royale, Ranavalo-Manjaka, le front ceint du diadème et la tête ombragée du magnifique parasol rouge en drap écarlate, avec broderies, garnitnres et franges d'or. Derrière elle, et en dehors du carré des soldats, suivaient deux cents chanteuses, dont les voix, accompagnées de claquements de mains, ne cessaient d'acclamer à perte d'haleine les louanges de leur royale maîtresse. Et quand les cent mille voix de spectateurs échelonnés sur la route venaient à répéter ces chants et ces louanges, on conçoit que la tête de la vieille reine pût en être ébranlée, et qu'elle eût quelque peine à ne se croire qu'une simple mortelle.

» Lorsque les étrangers arrivent à la capitale, il est d'usage qu'ils s'arrêtent quelques jours au bas de la ville, jusqu'à ce qu'on ait consulté les oracles, et qu'on leur ait envoyé l'autorisation de monter. Ce jour-là, par une faveur toute particulière et dont on ne se rappelait pas avoir vu d'exemple, le docteur et ses deux aides, furent immédiatement introduits dans l'intérieur même du palais, et Ranavalona se trouva en si bonne et si belle humeur qu'il lui prit fantaisie de leur faire exécuter une danse en palanquin, véritable mascarade qui consiste à se bien tenir sur son siége aérien, tantôt debout, tantôt assis, criant, gesticulant, agitant chapeaux et mouchoirs, tandis que les porteurs sautant, gambadant, pirouettant, s'élançant brusquement de droite à gauche, de l'avant à l'arrière, se livrent à mille évolutions plus ou moins périlleuses pour les malheureux perchés sur leurs épaules, et où leur équilibre se trouve fort souvent compromis. Quant à la veille reine, placée au centre du cercle, elle contemplait avec bonheur cette scène bizarre et semblait y prendre un plaisir infini. Du reste, la confiance qu'elle avait mise dans le savoir de ces étrangers ne fut pas déçue : l'opération pour laquelle ils étaient spécialement appelés eut le plus heureux succès, et plusieurs autres cures importantes réussirent toutes sans exception...

» La petite anecdote suivante révèle le caractère du Hova, tel qu'il est; c'est pourquoi j'ai cru devoir la citer. Lorsqu'il s'agit de fixer les honoraires de l'opération, le docteur de Bourbon, à l'instar des grands praticiens, voulant faire apprécier son art et son talent, crut devoir élever un peu haut le chiffre de ses prétentions (il savait d'ailleurs à qui il avait affaire) : il demanda donc six mille piastres, ou trente mille francs. — « Trente mille francs !!! se récria soudain le premier ministre qui traitait pour son frère, trente mille francs pour un *petit morceau de nez!* Et que prendrais-tu donc pour un *nez tout entier?* » On eut beau lui expliquer qu'il n'en coûtait pas plus de faire un *nez tout entier* qu'un *morceau de nez;* cette explication ne parut pas le convaincre, et il fallut

nécessairement rabattre des deux tiers. On transigea donc pour deux mille piastres d'Espagne, ou onze mille francs, qui furent scrupuleusement payés par la reine.

» Un mot, en finissant, sur le sort actuel de nos frères, les Hovas chrétiens. Il est impossible d'exprimer jusqu'à quel point les poursuit la stupide et barbare superstition de la vieille reine : supplices du feu, supplices de la fosse et de l'eau bouillante, supplices de la scie, il n'est rien qu'elle-même et son gouvernement n'inventent pour les torturer et les exterminer ; et, malgré tout cela, ils tiennent bon, et rien ne peut les abattre. Il y a quelques années, deux malheureuses femmes ont eu le corps scié à moitié, pour les forcer à dénoncer leurs parents chrétiens ; et ces femmes héroïques ont été plus fortes que toutes les tortures, et rien n'a pu leur arracher une parole. Les deux chefs de ce petit troupeau ont marché récemment au supplice de la lapidation en chantant des cantiques à la gloire de Jésus-Christ.

» Le malheureux qui est condamné au supplice de l'eau bouillante, est d'abord lié avec des cordes qui le serrent quelquefois si fortement que les chairs en sont coupées; on le précipite ensuite dans la fosse creusée devant lui, puis on le tue à coups de chaudières d'eau bouillante. Mais il y a là un raffinement de cruauté qui n'a pu être suggéré que par l'enfer : c'est la propre famille de la victime qui doit faire les apprêts du supplice ; c'est elle qui doit procurer le bois, faire chauffer l'eau et la verser ensuite sur la tête de la victime : de sorte que c'est quelquefois un fils ou une fille, un frère ou une sœur, qui se trouvent dans la dure alternative, ou d'être massacrés eux-mêmes s'ils refusent, ou de faire périr sous l'eau bouillante un père, une mère, un frère, une sœur[1] ! »

V

« Nous avons quitté l'île de la Réunion le 3 juillet 1862, en compagnie de M. Dupré, commandant la division navale des côtes orientales d'Afrique, chargé de représenter la France au couronnement de Radama II. M. Dupré a bien voulu m'associer à l'honorable députation dont il était le Président, faveur dont je lui sais d'autant plus de gré, qu'outre l'avantage d'une ascension gratuite et d'une société de choix, elle m'a valu celui de connaître plus intimement ce digne marin, et d'apprécier tout ce que son noble caractère renferme de droiture et de loyauté.

» Le 15 juillet, notre caravane quittait le port de Tamatave et se mettait en marche pour Tananarrive, où elle faisait son entrée triomphale le 28 juillet à midi, entre deux haies de soldats, musique en tête, escortée des principaux officiers du palais en grande tenue, les uns à cheval, les autres en palanquin, au milieu d'une foule immense éche-

(1) Annales, juillet 1861.

lonnée de chaque côté du chemin, ou perchée sur les murs, dans les arbres, aux lucarnes des maisons et jusque sur les toits, pendant que l'écho des montagnes voisines se plaisait à répéter les vingt et un coup de canon qui saluaient l'arrivée du plénipotentiaire français. Le pavillon du roi flottait au haut du palais.

» Quelques jours après, apparaissait à son tour la députation anglaise *précédée de ses cadeaux.* Ce n'est pas sans dessein que je note cette circonstance : toutes les fois qu'il s'agit de visiter des peuples à demi civilisés, pour ne pas dire sauvages, les cadeaux doivent toujours marcher en avant ; c'est la meilleure lettre de créance à présenter pour être bien accueilli. Faute d'avoir pris cette précaution, plus d'un ambassadeur s'est vu à la veille d'être méconnu et indignement éconduit. Les Anglais n'ont eu garde de la négliger.

» Leur députation a été reçue comme la nôtre, avec le même cérémonial et les mêmes honneurs. L'évêque anglican qui en faisait partie est redescendu presque immédiatement, après avoir pris congé du roi. Ici s'est terminée ma campagne diplomatique, qui n'a été, comme vous le voyez, ni longue, ni brillante.

» C'est le 6 août que nous avons été admis à offrir nos hommages à Leurs Majestés dans le palais de Miada-Mafana. Tous les missionnaires, tant Pères que Frères, étaient présents à cette réception. Sept jours auparavant, le 31 juillet, l'ambassade française avait eu son audience officielle, dans laquelle M. le commandant Dupré a exposé le but de sa mission par un discours digne de son cœur et de sa haute iutelligence. Notre réception ne pouvait avoir la même solennité ; elle n'en a été que plus intime et plus cordiale. M. Laborde, toujours prêt, dès qu'il s'agit d'obliger, avait voulu nous servir d'introducteur. Le roi et la reine se sont montrés d'une bienveillance et d'une grâce parfaites. A l'exemple de M. le commandant Dupré, si bon modèle en pareil cas, je me suis permis d'adresser à Leurs Majestés une petite allocution à laquelle elles ont paru fort sensibles.

» Lorsque j'eus fini de parler, la musique de la *Ressource*, que j'avais amenée avec moi de Bourbon (je dirai tout à l'heure dans quel but), se mit à entonner l'air du roi et à jouer divers morceaux dont l'harmonie captiva tellement Leurs Majestés, qu'elles quittèrent leurs siéges et vinrent sous la varangue du palais, où étaient rangés en cercle nos vingt-quatre jeunes musiciens malgaches, afin de les voir et de les entendre de plus près. Le roi surtout, dont la passion pour la musique ne connaît point de bornes, trépignait de plaisir et ne pouvait se lasser d'admirer. Il fit entrer nos enfants dans l'intérieur du palais, et voulut qu'ils jouassent de nouveau. Alors ils commencèrent un morceau d'harmonie dont le roi et la reine furent tellement émus, qu'à plusieurs reprises les larmes leur en vinrent aux yeux.

» Nous profitâmes de cette occasion pour leur parler plus en détail

de nos établissements malgaches de la *Ressource,* du but que nous nous y proposions, de l'importance de cette œuvre pour la civilisation de leur pays, et des heureux résultats qu'elle avait déjà obtenus depuis près de dix-sept ans ! Radama, dont la qualité dominante est de regarder comme fait à lui-même tout ce que l'on fait pour ses sujets, ne cessait de nous serrer la main en signe de satisfaction et de reconnaissance.

» Nous l'entretînmes de nos diverses résidences sur les côtes, et de notre désir d'en créer de nouvelles au fur et à mesure que la divine Providence nous ménagerait des ressources. Ce fut alors qu'il nous invita à faire passer par la capitale les missionnaires destinés soit pour les populations de l'intérieur, soit pour celle du littoral. « Je les ferai accompagner, ajouta-t-il, par des officiers et des soldats, et alors leur ministère sera plus respecté, parce que les peuples les regarderont et les recevront comme les envoyés du roi. » Nous le remerciâmes de cette offre si pleine de bienveillance, et lui dîmes que nous serions heureux d'en profiter toutes les fois que les circonstances nous le permettraient.

» Leurs Majestés nous firent ensuite servir divers rafraîchissements qu'elles partagèrent avec nous ; il n'y eut pas jusqu'à nos musiciens que le roi ne voulût fêter et remercier, en leur faisant distribuer du vin et différentes petites douceurs ! Enfin, nous prîmes congé de Leurs Majestés, au son des instruments, et nous rentrâmes chez nous le cœur dilaté et bénissant Dieu d'une si bonne et si heureuse journée. »

VI

« Tant que la Grande-Terre nous a été fermée, au moins en partie, nos écoles malgaches de la Réunion ne se sont guère recrutées, que d'enfants recueillis dans les petites îles ; et toutefois ce n'était pas là la source principale où nous aurions voulu puiser. Il y en avait une autre que nous convoitions bien davantage : c'était Tananarrive même, le centre de la grande île africaine ; et tout le monde comprend qu'ayant en vue la régénération de Madagascar, c'était du cœur même de Madagascar qu'il fallait tirer le levain destiné à faire fermenter toute la masse. Toutes ces jeunes générations prises au sein de la capitale, et y retournant plus tard avec notre langue, nos connaissances et nos mœurs, étaient appelées à y exercer une influence dont l'île entière ne pouvait manquer de se ressentir. Une fois le phare allumé sur la montagne, ses feux devaient nécessairement rayonner jusqu'aux extrémités.

» Aussi Radama n'a pas été plus tôt sur le trône, qu'une supplique lui a été adressée dans le but d'obtenir deux ou trois cents enfants de l'un et de l'autre sexe, afin de les former dans nos établissements de la Réunion, aux sources de la piété, et dans la plénitude du calme.

» Malheureusement, Tananarrive est livrée à une telle légèreté de mœurs que l'enfance elle-même a peine à y échapper, et il faudra une

grâce plus qu'ordinaire, du moins dans les commencements, pour la régénérer sur place. C'est ce qui nous porte à consolider plus que jamais nos écoles malgaches de la *Ressource;* d'autant plus qu'ici tout repose encore sur du sable, et qu'on ne saurait répondre des événements à venir. Mais quel moyen pour opérer ce recrutement si désiré? Le roi accordait bien l'autorisation, mais c'était tout : il fallait jeter l'appât le plus propre à attirer les poissons. Or, cet appât, c'était la musique.

» Je ne crois pas qu'il y ait au monde une population plus passionnée pour la musique que celle de Madagascar. Musique du roi, musique de la reine, musique des princes de la famille royale, musique des principaux chefs de la cour et de l'armée, partout on ne voit et on n'entend que des musiques. Pas une fête, pas une promenade de la cour qui n'ait lieu au son des instruments. Mais, grand Dieu, quelle musique! c'est à qui soufflera le plus fort, et qui tirera les sons les plus aigus! Point d'ensemble ni de mesure. Des instruments de toute espèce et mal accordés; chacun joue de mémoire, et le plus souvent d'imagination! Les plus beaux morceaux sont travestis et défigurés au point de ne pouvoir plus les reconnaître! Heureusement la grosse caisse est toujours là pour couvrir la majeure partie des *canards,* presque aussi nombreux que ceux qui s'ébattent sur les lacs de Madagascar.

» En présence de cette situation philharmonique, il y avait mille à parier contre un qu'une musique régulière, procédant avec méthode, ensemble et précision, qui viendrait à se faire entendre dans la capitale, opérerait une véritable révolution, et serait l'appât le plus puissant pour enlever les oreilles aussi bien que les cœurs.

» Nous l'avons donc jeté cet appât, en priant Dieu de le bénir, et du premier coup quatre-vingt-six poissons, petits et gros, s'y sont pris, mais tellement pris que le 25 septembre ils partaient pour la Réunion, à la suite de nos vingt-quatre jeunes musiciens. Comme vous le voyez, c'est une pêche presque miraculeuse, et j'ai confiance qu'elle sera suivie de plusieurs autres : car, bien qu'absente, la musique de la *Ressource* est toujours là; elle vit dans tous les souvenirs comme dans toutes les oreilles, et des oreilles aux cœurs le trajet n'est pas long!

» Bref, Dieu a daigné bénir notre bonne volonté et notre désir unique de procurer sa gloire; car il nous est témoin que nous n'avons cherché que cela : jamais, sans ce divin mobile, nous n'eussions osé entreprendre une tâche aussi coûteuse, aussi pénible, et aussi périlleuse : aussi coûteuse, par les dépenses considérables qu'un tel voyage allait nécessairement entraîner; aussi pénible, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins que nos jeunes virtuoses ont dû franchir à pied pour la plupart; mais périlleuse surtout, à cause des dangers de plus d'une sorte que devait courir leur fragilité[1]. »

(1) Annales, mars 1863.

VII

« On vient de voir quelles étaient les dispositions du roi et de la reine envers les missionnaires, et cet accueil fut constamment le même, toutes les fois qu'il leur fut donné de paraître devant leurs Majestés. Chez le roi, d'un naturel ardent et impétueux, cette bienveillance éclate à chaque instant en saillies dignes de son cœur et de son caractère. Un des Pères vient-il à se rencontrer sur son passage, tout à coup Radama fend la haie des soldats qui l'entourent, saisit vivement le Père par la main, et, bras-dessus bras-dessous, l'entraîne avec lui jusqu'au palais. Là on chante, on fait de la musique, on cause religion, physique, philosophie, un peu de tout : car c'est le propre de Radama d'aimer à discuter *de re omni scibili*, sans suite ni transition, d'après le premier jet qui lui passe par la tête.

» Dernièrement se trouvant avec un de nos Pères, il l'apostrophe en ces termes : « Est-ce que vous vous confessez, vous? — Mais oui, je me confesse! — Et quand vous n'êtes que deux, à qui se confesse le premier? — Au second. — Et le second? — Il se confesse au premier. — Mais si vous êtes seul? — Alors on fait comme on peut; on tâche de ne pas commettre de péché, ou s'il en échappe par fragilité, on implore son pardon auprès de Dieu par une contrition parfaite! — Mais moi, qui ne me confesse pas, qu'est-ce que je deviendrai? Pensez-vous que Dieu aura pitié de moi? — Je l'espère et je lui demande tous les jours. » A cette réponse si bien en harmonie avec ses idées, un sourire de bonheur se peignit sur les lèvres du roi; et prenant subitement les pieds du Père, il les embrassa, en s'écriant : « Vous me laissez au moins l'espérance! »

» Tel est Radama! voilà son cœur, sa franchise, son laisser-aller avec les missionnaires. — Il se peint au naturel dans ce petit dialogue; c'est pourquoi j'ai cru devoir le citer. Peu de jours avant notre arrivée à Tananarrive, un de nos Frères coadjuteurs était occupé à construire un mur en pierre le long du lac d'Ambodinandohalo, au centre de la ville. Le Frère, ancien sapeur d'un régiment de grenadiers, n'y allait pas de main morte! Les pierres volaient en éclats sous son lourd marteau de maçon, et venaient ensuite, comme d'elles-mêmes, se ranger et s'aligner chacune à sa place. Une foule considérable de curieux était là, accroupie sur ses talons, enveloppée dans son lamba, écarquillant les yeux, et tout ébahie de voir un blanc travailler de la sorte, et en plein soleil. Le roi n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il dépêcha un de ses principaux officiers pour féliciter le Frère, et le remercier des leçons de travail qu'il donnait à son peuple!

» La reine ne paraît pas moins bien disposée à notre égard, et elle vient de nous en donner une preuve non équivoque en nous confiant,

pour les instruire dans nos écoles, trois jeunes enfants dont elle est la mère adoptive. Le petit prince Ratahiry surtout est son idole, elle l'aime comme la prunelle de ses yeux, et le charmant enfant le mérite par ses grâces naïves et son délicieux petit caractère !

» Je ne puis m'empêcher de raconter ici une circonstance fort curieuse de mon premier voyage à Tananarrive. — C'était en 1856, et sous le règne de la vieille Ranavalona. — Nous étions à la veille de notre départ, lorsqu'un soir Rabodo (la reine actuelle) vient nous trouver pour nous dire que le lendemain matin elle m'apporterait son fils adoptif, afin que je lui donnasse un nom, suivant la coutume du pays. Ce soir-là, la princesse était fort gaie, et elle nous fit part de son projet avec un tel air d'enjouement que je crus d'abord que c'était une plaisanterie. Pourtant je dus me tenir prêt, et j'avoue que je passais une fort mauvaise nuit, préoccupé du nom que j'aurais à donner à mon futur filleul. Il me fallait trouver dans le calendrier romain un saint d'origine princière, portant un beau nom, plein de sens, et en harmonie avec la langue du pays. Ce n'était pas chose facile ; et, pour mieux le comprendre, il faut savoir que la particule nobiliaire qui chez nous est *de*, chez les Hovas est *ra* : de là les noms de Radama, Ranavalona, Rakoto, Rabodo, etc. Me voilà donc toute la nuit en campagne, courant après mon *ra* si désiré. Je commençais presque à désespérer lorsqu'une inspiration soudaine du bon ange, j'aime à le croire, me laissa tomber sur la mémoire le plus gracieux et le plus aimable *ra* du monde. Ma joie fut si grande, que je m'endormis immédiatement, avec toute la béatitude d'un homme qui vient d'échapper au plus affreux cauchemar ! A cinq heures du matin, on vient nous avertir que Rakoto et Rabodo étaient là nous attendant : vite, nous nous hâtons de descendre auprès d'eux, et qu'est-ce que nous voyons? Un délicieux petit poupon, âgé d'environ quatorze mois, aux joues vermeilles et rebondies, enveloppé dans la soie et la pourpre, et s'épanouissant avec toute la fraîcheur d'un bouton de rose sur le sein de sa nourrice. C'était le petit prince Ratahiry. « Eh bien ! me dit Rabodo, en me le montrant du doigt, voilà ton filleul ! Lui as-tu trouvé un nom? — Oui, repris-je aussitôt, et un nom de la plus haute origine, d'un très-heureux augure, et dont vous serez contents. »

» Puis ayant fait asseoir tout le monde, je pris un air solennel, et imposant silence, je leur dis : « Désormais cet enfant ne se nommera plus Ratahiry, il s'appellera Raphaël. Raphaël, ajoutai-je, est le nom d'un des premiers princes de la cour céleste : il signifie, en langue hébraïque : *Remède divin, Médecine divine.* C'est un nom qui lui rapellera d'abord son parrain, monté à la capitale en qualité de médecin consulteur. Et puis c'est un vœu que je forme pour mon petit filleul, afin qu'il devienne un jour le remède de son peuple, et qu'il contribue à le tirer des ténèbres et de la barbarie où il est plongé. »

» Rakoto et Rabodo écoutaient en silence, le cœur plein de joie et d'admiration. Ils exigèrent que tout cela fût consigné sur le papier, avec le nom de Raphaël, ainsi que la date du jour, du mois et de l'année. Ce qui fut fait en présence de quelques témoins et comme dans l'ombre du mystère, car à quelques pas de nous veillait un œil redoutable, celui de la trop fameuse Ranavalo-manjaka! Aujourd'hui (1862) mon petit Raphaël a sept ans : il est doué des plus heureuses dispositions pour la science comme pour la vertu. Il semble que le saint archange dont il porte le nom prenne plaisir à le couvrir de ses ailes, et à le préparer aux hautes destinées qu'il est appelé à remplir. Puisse-t-il justifier toute l'étendue de son nom, et travailler un jour à dessiller les yeux de ses malheureux compatriotes!

» Le 24 octobre, fête de l'archange Raphaël, j'ai dit la messe pour mon petit filleul, et lorsque la reine en a été instruite, elle s'est écriée : *J'en suis bien aise!* Dites à mon *Père bè* (au Père Supérieur) que Ratahiry est son enfant, et qu'il peut faire pour lui tout ce qu'il jugera convenable.

» Avant que nos écoles fussent organisées, Ratahiry avait suivi quelque temps celle d'un hova protestant. C'est de là que la reine l'a retiré pour nous le confier. Vous ne sauriez vous faire une idée de la tempête soulevée à cette occasion : il y a eu littéralement, dans le camp protestant, des cris, des pleurs, et des grincements de dents. On a crié à la captation, à l'enlèvement, au vol. Le Rév. ministre Ellis a porté ses doléances au général anglais, qui a cru devoir s'immiscer dans une affaire qui n'était nullement de sa compétence, et en écrire officiellement à M. le commandant Dupré. Celui-ci lui a répondu nettement qu'il n'avait rien à voir dans les déterminations de la reine; qu'elle était maîtresse de sa volonté, comme de ses actions; et que si lui, général anglais avait à se plaindre, c'était directement à elle qu'il devait s'adresser.

» En effet, on est allé jusqu'à Rabodo elle-même, laquelle, justement froissée de voir qu'on semblait lui contester jusqu'à son autorité de mère, a répondu sèchement que la reine de Madagascar n'avait à rendre compte à personne, si ce n'est au roi son époux, de ce qu'elle jugeait à propos de faire dans l'intérêt de sa famille; qu'il lui avait paru bon de confier son pupille aux Pères, et qu'il resterait chez les Pères. Pendant ce temps, que faisait le petit Ratahiry? Il déclarait hautement, à la grande satisfaction de sa mère adoptive, qu'il en avait assez de cet homme au long nez (Rév. Ellis), et que jamais il ne remettrait les pieds dans son école; puis, avec ce petit air naïvement malin qu'il prend quelquefois : *Izi tezitra*, ajoutait-il en riant, *izaho mahay*. — Cet homme *est en colère;* mais peu m'importe; moi, *j'apprends* bien ici, et j'y reste. Ratahiry n'est pas venu seul à notre école. Il y a été suivi par un autre jeune prince, du même âge environ, nommé Rasoarandrana, son ami et son petit camarade. »

VIII

« Le pavillon de la France a été solennellement arboré pour la première fois au centre de la capitale de Madagascar, le 15 août, jour de l'Assomption triomphante de la Reine des anges et des hommes, et jour anniversaire de la mort de Ranavalo-manjaka, dont la politique constante, pendant un règne de trente-trois ans, avait été d'interdire l'entrée de son île à tout étranger.

» Qui jamais eût osé penser qu'à un an d'intervalle, non-seulement tous les ports de la grande île seraient ouverts, mais encore que tous les pavillons de l'Europe pourraient y flotter en liberté? Car c'est une pensée fixe chez Radama II, de convier à la civilisation de son pays non point la France et l'Angleterre seules, mais tous les peuples de l'Europe et même du monde entier. Ce prince n'exclurait pas plus les Chinois et les Turcs, s'ils se présentaient, que l'Espagnol et le Russe.

» La plantation du pavillon national sur l'emplacement du consulat a eu lieu vers les neufs heures du matin, en présence de la troupe sous les armes, du peuple accouru pour contempler un spectacle aussi nouveau, de toute la députation française en grande tenue, et de Sa Majesté Radama II qui a voulu sanctionner, par sa présence royale, cet acte important de son règne. Quelques jours auparavant, le pavillon britannique avait été arboré aux mêmes acclamations et avec les mêmes salves d'artillerie. A cette première cérémonie en a succédé une seconde, qui n'a été ni moins importante, ni moins significative : je veux parler de l'assistance officielle du roi et de la reine au saint sacrifice de la messe célébré dans notre église catholique.

» C'était la première fois qu'une pareille démonstration avait lieu, et elle a produit sur tout le peuple qui en a été le témoin une impression d'autant plus profonde qu'elle s'est faite en plein soleil, avec toute la publicité et toute la solennité possibles. Le roi est arrivé à pied, selon son habitude, entre deux haies de soldats, et accompagné de la députation française. La reine suivait sur un magnifique palanquin, ombragée du grand parasol rouge, et escortée de ses dames d'honneur et des principaux officiers du palais. Après le cortége royal venait une procession sans fin d'hommes, de femmes et d'enfants impatients de voir et d'entendre. Malheureusement notre église, ou plutôt la case qui en tient lieu, était trop étroite pour contenir toute cette multitude, et la plus grande partie a dû stationner à la porte.

» Il est inutile de faire remarquer que de notre part rien n'avait été négligé pour décorer et approprier notre humble et modeste chapelle. Et néanmoins quelle nudité! combien elle était loin d'égaler nos plus simples églises de campagne! Ainsi point d'autel, ni en marbre, ni en chêne doré, ni même en simple bois. Une table sur deux tréteaux, c'est

tout pour le moment; point de tabernacle encore, point de garnitures, point de vases pour les fleurs; pas un tableau, pas une statue! Un simple Christ en bois servait de rétable, et décorait le fond de notre sanctuaire. Bientôt le prêtre est monté à l'autel, et le saint sacrifice a commencé. Durant toute la messe, un chœur de plus de deux cents jeunes élèves, garçons et filles, n'a cessé de chanter en parties plusieurs morceaux religieux, avec tant d'ensemble et d'harmonie, que les blancs eux-mêmes en étaient ravis.

» La messe s'est terminée par plusieurs fanfares de nos musiciens, après lesquelles le roi et la reine se sont retirés, suivis de la mission française et de toute leur cour pour aller prendre part à un splendide festin offert à leurs Majestés par M. Laborde, consul de France, dans sa délicieuse villa située au bas de la capitale. Je ne parle pas de toutes les santés qui furent portées dans ce royal banquet; heureusement personne n'en a été malade.

» Il y a à peine un an, lorsque les missionnaires catholiques sont venus s'installer au centre de la capitale, ils n'étaient que deux; ils ne possédaient ni terrain, ni logement, ni église; et leurs ressources étaient si minimes qu'ils eussent pu dire avec saint Pierre : *Argentum et aurum non est mihi*. M. Jean Laborde, pauvre lui-même, puisque l'exil et la proscription lui avaient tout enlevé, s'empressa de leur offrir l'hospitalité du pauvre. Ils trouvèrent, chez lui, un cœur d'ami, avec une petite case de huit pieds carrés, qui leur servait tout à la fois de parloir, de chambre à coucher, de cabinet de travail, de salle à manger, et de chapelle pour les dimanches : M. Laborde et sa maison composaient à peu près à eux seuls toute la famille catholique.

» Dans les premiers jours, la curiosité l'emporta sur la crainte, chez les enfants surtout, et un certain nombre osa se risquer jusqu'à venir examiner à travers les fenêtres, nos chapeaux, nos soutanes et nos personnes. Bientôt quelques images et gravures, étalées sur les tables, devinrent un appât auquel les plus timides ne purent résister. La foule allant toujours grossissant, il fallut songer à se procurer un local plus spacieux et plus convenable. Ce fut alors que le roi nous donna une preuve signalée de son affection et de sa bienveillance, en intervenant personnellement pour nous aider à acheter le terrain que nous avions en vue.

» Cet emplacement avait peu d'étendue. Il ne contenait guère qu'une case; mais il était parfaitement situé au centre de la ville, et d'un accès facile à toute la population, à quelque rang de la société qu'on appartînt. Ces considérations nous déterminèrent à en faire l'acquisition, malgré l'élévation du prix. La case fut divisée en deux compartiments, l'un affecté au service du culte, et l'autre au logement des missionnaires. Tels ont été les commencements de l'Eglise catholique, apostolique et romaine au sein de la capitale de la grande île africaine. Il n'était guère

possible de débuter plus humblement : c'était littéralement le grain de sénevé. Aussi faisions-nous plus pitié qu'envie, et les élèves des hérétiques nous appelaient par dérision : « les priants d'une seule case ; » par contraste avec « les lecteurs de la Bible, » qui comptaient déjà de nombreux centres de réunion.

» Pendant que nous disputions ainsi pied à pied les terrains nécessaires à notre installation, toutes les facilités et toutes les portes s'ouvraient aux ministres méthodistes. Les courriers se succédaient sans interruption pour presser leur arrivée. A Tamatave, le canon retentissait pour saluer leur débarquement, tandis que le gouverneur refusait de recevoir nos Pères, nos Sœurs, et jusqu'aux envoyés de la France. Des gardes d'honneur veillaient à leur porte, le jour comme la nuit, et leur ascension à la capitale s'effectuait au milieu d'une foule de prosélytes accourus à leur rencontre. C'est en présence de cette formidable influence qu'a débuté notre pauvre et modeste mission.

» C'était le cénacle s'ouvrant devant la synagogue : d'un côté tout le crédit, toute la puissance, toutes les ressources naturelles et humaines ; de l'autre, tout ce qu'il y a de plus simple, de plus petit, de plus délaissé. Comme à la crèche du Sauveur, ce sont les esclaves et les pauvres qui les premiers sont accourus, et, à l'heure qu'il est, ce sont eux encore qui forment le principal noyau de notre chrétienté. Peu à peu cependant les craintes se sont évanouies ; à mesure qu'on a vu l'œuvre, la confiance s'est dilatée, et la lumière s'est faite. En nous étudiant de plus près, on s'est dit : Ces hommes-là ne sont pas comme les autres ; l'intérêt politique et humain n'est pour rien dans leurs démarches et leurs actions ; il y a chez eux ce qu'on ne trouve pas ailleurs : unité de vues, unité d'autorité et de direction, unité de doctrine et d'enseignement, unité d'esprit et de cœur. Evidemment, si la vérité est quelque part, elle doit être là.

» Le Hova, naturellement sérieux, n'a pas été longtemps à faire toutes ces réflexions, et ces réflexions ont été successivement confirmées par les actes dont il a été le témoin et l'appréciateur, c'est-à-dire, qu'il a vu les enfants instruits, les pauvres secourus, les malades visités et soignés, les moribonds assistés. — Cette nuit encore, 26 octobre, le grand juge de Tananarrive, Andriantsirangy, est mort dans les bras de deux missionnaires catholiques, qui l'ont assisté et veillé nuit et jour durant sa maladie, et qui ont été assez heureux pour lui administrer les sacrements de baptême et d'extrême-onction, qu'il a reçus avec les meilleurs sentiments et les plus parfaites dispositions.

» Tous ces résultats ont fait tomber bien des préjugés. L'assistance solennelle du roi et de la reine au très-saint sacrifice dans notre petite chapelle, le jour de l'Assomption ; les nombreux témoignages de bienveillance et de sympathie qu'ils ne cessent de nous donner ; l'empressement de la reine à nous confier ses enfants adoptifs, pour les élever et

les instruire; la messe que j'ai dite moi-même dans le grand palais le jour de la fête du couronnement; enfin un appareil photographique devant lequel Radama et Rabodo sont venus successivement poser dans tout l'éclat de la pompe royale, et qui pendant plusieurs semaines n'a cessé d'attirer tout ce que la capitale compte de plus distingué, tout cela n'a pas peu contribué à nous faire connaître, à dissiper les préventions et à raffermir tous les courages.

» Dès lors, le branle a été donné, et depuis ce moment surtout, malgré les foudres et les menaces du R. Ellis contre les *adorateurs des idoles* (c'est ainsi que sa charité veut bien nous désigner), notre modeste chapelle ne suffit plus à la foule qui s'y presse chaque dimanche, matin et soir, soit pour assister à la messe, soit pour entendre les instructions et le catéchisme. Il faudrait aujourd'hui une église capable de contenir deux à trois mille personnes au moins : encore ne tarderait-on pas à s'y trouver à l'étroit.

» En 1861, l'école des Sœurs s'ouvrait avec une seule élève. D'après la marche ordinaire des œuvres de la Providence, nous en tirions le meilleur augure, et nous n'avons pas été trompés. Aujourd'hui les classes de nos Sœurs comptent plus de deux cents élèves, dont un bon nombre appartient aux premières familles, et chaque jour en voit arriver de nouvelles qui se recrutent, non-seulement dans la capitale, mais encore dans les villes environnantes. Il va sans dire que tout ce petit monde ne paie d'autre pension que celle de sa présence et de sa bonne volonté : à la mission par conséquent le soin de le loger, souvent de le nourrir et de l'entretenir. Heureusement le budget de la Providence est là ! L'école des garçons n'est pas moins florissante, surtout par la qualité des sujets. Notre petit prince Ratahiry en est la gloire et l'ornement, moins encore par la noblesse de son origine que par ses rares moyens et son délicieux caractère.

» Au plus ardent désir d'apprendre, tous ces enfants joignent une grande douceur de mœurs et les plus heureuses dispositions pour la piété. Leur empressement à venir à l'école est admirable; quelquefois ils sont rendus dès six heures du matin, bien que la classe ne commence qu'à huit. Chaque élève de famille noble a son petit esclave qui l'accompagne; quant à nos deux petits princes, c'est tout une kyrielle de serviteurs, hommes et femmes, qui ont charge de les porter en palanquin, et de les suivre partout, sans les perdre un seul instant de vue. Je ne sais si Ratahiry a autant d'habits qu'il y a de jours dans l'année, mais il n'y a presque pas de jour où il n'apparaisse sous un costume nouveau, d'une élégance et d'une propreté parfaites. Il est aisé de voir que la main, l'œil et le cœur de la reine ont passé par là.

» La première démarche de nos jeunes élèves en arrivant, est de se diriger vers la chapelle pour y faire leur petite prière; puis se glissant comme des ombres à la file les uns des autres, ils viennent frapper

successivement à toutes les portes pour saluer chaque Père, en français d'après une formule qu'ils possèdent par cœur, et dont ils n'ont garde d'omettre une seule syllabe : *Bonjour, mon Père, comment vous portez-vous ?* et si par hasard un missionnaire est malade, ils ne manquent jamais d'ajouter : *Guérissez-vous vite !* Le soir c'est la même répétition, avec la variante de rigueur : *Bonsoir, mon Père, je vous souhaite une bonne nuit!* A peine la cloche a-t-elle sonné, qu'on les voit se précipiter en classe, comme une volée d'oiseaux. Après la classe qui se termine vers dix heures et demie, ils s'en retournent chez eux au pas de course, déjeûnent à la vapeur, et reviennent au galop : tant ils sont empressés de rentrer à la maison des Pères, pour s'y livrer à leurs jeux et à leurs amusements ordinaires. »

IX

« A peine Ramboasalama fut-il exilé, que la pensée de son exil devint pour Radama comme une pointe acérée qui lui transperçait le cœur, et ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. Ce fut alors qu'il redoubla d'instances auprès des juges pour rappeler son cousin germain dans la capitale et le rétablir dans tous ses droits. Mais le peuple se montra inflexible, et déclara nettement que si le chef de la conspiration rentrait, il serait mis en pièces par la justice populaire ; force fut donc à Radama de dissimuler et d'attendre. Mais près de cent mille hommes purent voir toute la violence que dut se faire le cœur de Radama en cette circonstance. Il semble que la divine Providence en ait eu pitié, en vidant elle-même le différend, et en tranchant subitement les jours du conspirateur. Ce fut le 21 avril 1862 qu'elle jugea à propos de faire cesser l'exil de Ramboasalama, en le citant à son tribunal, huit mois seulement après la mort de la reine Ranavalona. Quelques détails sur les derniers moments du prince et sur ses funérailles pourront n'être pas sans intérêt.

» Depuis un mois, Ramboasalama était presque toujours alité, miné par l'ennui et le chagrin plus encore que par la maladie ; on assure même que pour en finir plus vite avec une position devenue intolérable, l'infortuné prince avait appelé à son aide l'arack, les liqueurs fortes, et d'autres boissons fermentées dont l'abus pardonne rarement dans ces parages. Le 21 avril au matin, il rendait le dernier soupir, et un courrier partait à l'heure même pour en porter la nouvelle au roi. L'histoire sacrée nous a conservé l'expression de la douleur de David en apprenant la mort de Saül son ennemi ; on peut affirmer hardiment que quelque chose de cette douleur fut ressentie par le cœur de Radama, lorsqu'on vint lui annoncer la triste fin de Ramboasalama. A l'instant même, des ordres furent donnés pour qu'on portât le deuil pendant vingt jours. Il fut arrêté en même temps que les funérailles auraient lieu à la capitale, conformément au cérémonial usité pour la sépulture des princes du sang et que le tombeau serait placé dans un des pavillons antiques

attenants au palais royal. Pendant toute la marche du convoi funèbre, le canon ne cessa de retentir.

» Arrivé dans la cour du palais, le cortége s'arrêta quelque temps, et vint saluer le roi qui l'attendait au balcon. Ce fut alors qu'eut lieu une scène des plus émouvantes, telle qu'il s'en rencontre peu dans les pays les plus civilisés. Ratasilahy, fils du défunt, monta sur une pierre, et s'étant prosterné jusqu'à trois fois devant le roi, il demanda pardon au nom de son père; puis, lui montrant tous ceux qui l'entouraient : « Voici, s'écria-t-il, vos enfants et vos esclaves; ils sont orphelins, ayez pitié d'eux. » Enfin, le quarante-deuxième coup de canon se fit entendre : c'était le dernier signal; on se hâta de placer dans la bière tout ce qui devait y être renfermé, et au moment où le soleil achevait de disparaître à l'horizon, derrière les hautes montagnes de l'ouest, l'infortuné prince descendait dans sa dernière demeure, précisément à deux pas de l'endroit, où, huit mois auparavant, il avait rêvé le trône et la couronne. Ce fut alors que Radama fit connaître au peuple que Ratasilahy, fils de Ramboasalama, était prince du sang et successeur de son père, et que le deuil était fini. Aussitôt chacun reprit son train de vie ordinaire, et les larmes cessèrent pour faire place à la joie.

» Ce que venait de faire Radama pour l'homme qui avait cherché à l'assassiner et à régner à sa place, eût paru prodigieux dans un pays civilisé. Pour l'âme de Radama c'était trop peu : il lui fallait pour tous les coupables un pardon général, une réhabilitation entière. C'était là sa pensée fixe, et le rêve de son cœur. Tout ce qui l'arrêtait, c'était la résistance des juges qui voulaient un exemple, et qui redoutaient, avec quelque raison que l'excès de l'indulgence ne provoquât l'excès du fanatisme et de la révolte. Tout cela avait son fondement, mais ne pouvait convaincre Radama. Tant qu'il ne pourrait pardonner pleinement, disait-il, il ne serait roi qu'à demi.

» Enfin la circonstance de son couronnement s'est présentée, et il s'en est prévalu pour faire violence aux juges. « Une amnistie générale, leur a-t-il dit, voilà ma plus belle couronne et mon plus beau diadème. » La France et l'Angleterre étaient là, qui ne pouvaient qu'approuver. L'amnistie a donc été accordée, et le 19 septembre, à huit heures du soir, toute la ville était en émoi, au bruit des vingt et un coups de canon qui retentissaient pour annoncer au peuple cette bonne nouvelle.

» Il me serait difficile, quand je le voudrais, d'exprimer le nombre, la variété et la magnificence de ces cadeaux qui furent offerts au Roi et à la Reine à l'occasion de leur couronnement. Il me suffira de dire qu'ils avaient éte commandés et choisis par M. Lambert, duc d'Emirne, et ambassadeur de Sa Majesté Radama II, dont le goût exquis égale la générosité et la munificence princières. On peut évaluer à 50,000 francs tout ce qui été donné et distribué en cette circonstance solennelle par M. Lambert lui-même, en son nom propre et pour son propre

compte. Quant à la couronne du roi et au diadème de la reine, c'était un présent de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. Ces deux splendides objets se trouvaient complétés par deux magnifiques manteaux royaux, l'un pour le roi et l'autre pour la reine, tous les deux taillés et modelés sur ceux de l'Empereur et de l'Impératrice. Il y avait de plus pour Radama un uniforme complet, tel que le porte Napoléon III dans sa grande tenue militaire.

» Radama et Rabodo n'ont pu résister au désir de revêtir ces insignes de la royauté, et ils ont fait deux ou trois tours dans la grande salle du palais, le manteau royal sur les épaules, la couronne et le diadème sur la tête. C'est à la fin d'une de ces allées et venues, que Rabodo tombant subitement aux genoux de Radama, lui a embrassé les pieds, reconnaissant par là qu'il était son souverain et qu'elle tenait tout de sa libéralité. La pauvre reine, en se relevant, avait les yeux tout pleins de larmes, et on pouvait y lire tout son dévouement pour le roi son époux. En voilà assez sur ces présents royaux; d'autres se chargeront d'en décrire la pompe et la magnificence.

» Pour moi, je me contenterai de relever deux objets, perdus au milieu de tant de splendeurs, mais qui n'en ont que plus de valeur à mes yeux : je veux parler de la lettre du Souverain-Pontife Pie IX à Radama II, et d'un riche médaillon en mosaïque dont Sa Sainteté lui a fait cadeau. Ce médaillon représente une main qui bénit, et, au-dessous, une croix grecque portant l'empreinte des cinq plaies du Sauveur. Touchante allégorie, qui indique au jeune roi que le Souverain-Pontife a toujours la main étendue pour le bénir, mais que ses bénédictions n'ont de force et de vertu que dans la croix et les plaies de Jésus-Christ, où il semble l'inviter à puiser lui-même les grâces et le courage dont il a besoin pour régner dignement et faire le bonheur de son peuple. Le jour de son couronnement ainsi qu'au banquet de cent couverts qui l'a suivi, Radama n'a cessé de porter à son cou cette décoration de Pie IX, et il était aisé de remarquer qu'il en était heureux et qu'il s'en faisait gloire.

» Le lendemain 21 septembre, le cœur du roi a dû singulièrement tressaillir, en voyant tous les environs de sa capitale, dans un rayon de deux ou trois lieues, s'illuminer simultanément à sept heures du soir, et témoigner, par cette manifestation subite et spontanée, de toute la joie et de tout le bonheur que leur causait cette amnistie générale. Cette magnifique illumination s'est opérée à l'aide, non de l'huile, ni du gaz, ni des flambeaux, mais de myriades de petites bottes de paille qu'on faisait brûler en les agitant dans les airs, et dont les lueurs venaient se refléter sur les eaux des rivières, des lacs et des étangs qui baignent le pied de Tananarrive. Jamais spectacle n'a ému plus profondément les étrangers qui en ont été témoins pour la première fois.

» Qu'on se figure Paris, contemplé des hauteurs de Montmartre, à

huit heures du soir, avec ses millions de flambeaux de toute nuance et de toute splendeur, et on n'aura encore qu'une image imparfaite de ce panorama féerique, dont l'éclat malheureusement n'a guère duré au-delà de trente à quarante minutes. La ville royale seule n'a pas illuminé : non qu'elle ne partageât l'allégresse universelle, mais par crainte des incendies, qui n'éclatent que trop sonvent à l'occasion des réjouissances publiques. Je ne dis rien du feu d'artifice, qui a eu lieu quelques jours plus tard, et dont les fusées, les gerbes et les soleils ont tenu suspendue aux murailles de la ville, jusqu'à onze heures du soir, toute la population de Tananarrive.

» On peut affirmer que le 21 septembre a été la fête de la royauté, dont le propre est de faire le bien aux malheureux. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un seul monarque qui ait éprouvé plus de jouissance que Radama II à tout pardonner et à tout oublier. Noble et généreux prince, qui n'êtes pas encore baptisé, et qui déjà donnez au monde de pareils exemples de clémence et de mansuétude, ayez confiance; car il est écrit : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

» Toutes les langues et toutes les imaginations, tous les albums comme toutes les plumes vont se mettre nécessairement en campagne, pour raconter cette fête unique dans les fastes de Madagascar, unique surtout en ce sens qu'elle s'est accomplie au milieu d'une affluence de plus de deux cent mille âmes, sans le moindre accident, en présence des députations et des pavillons des deux premières puissances de l'Europe, et avec une splendeur que n'avait jamais vue la grande île africaine.

» Je laisse aux appareils photographiques et aux illustrations le soin de reproduire les scènes diverses de cette journée mémorable, et tous les panoramas qui se sont successivement offerts à l'œil et à l'admiration de l'étranger. Pour moi, je me propose de relever dans ce jour solennel une circonstance dont le Ciel presque seul a été le témoin et le confident, mais dont les conséquences, je l'espère, ne laisseront pas de se faire sentir plus tard, non-seulement à Radama II, mais à son peuple tout entier. Ce prince avait donné des ordres pour que le 23 septembre, à six heures du matin, les portes du grand palais fussent ouvertes aux missionnaires catholiques, et qu'ils pussent y entrer librement pour offrir le sacrifice de la paix et de la réconciliation, au lieu même où s'étaient rendues tant de sentences d'exil, de confiscation et de mort. Et en effet, les premiers rayons du soleil éclairaient à peine le faîte du palais, que nous nous y présentions, le R. P. Finaz et moi[1].

» Assurément le Chapelain méthodiste de Sa Majesté ne se doutait guère en ce moment de ce qui allait se passer. Qu'eût-il pensé surtout s'il eût pu apercevoir la couronne royale déposée sur l'autel, et atten-

(1) Le R. P. Jouen, préfet apostolique de Madagascar.

dant la bénédiction que venait appeler sur elle le prêtre catholique romain? Donc, toutes choses étant préparées, j'ai commencé la messe en présence du roi, de la reine et de quelques personnes de confiance. Un Père de la mission me la servait. La messe terminée, j'ai récité sur la couronne royale toutes les prières indiquées par l'Eglise; puis, après l'avoir aspergée de l'eau sainte, et invoqué sur elle toutes les bénédictions d'En-Haut, je l'ai prise entre les mains, et m'approchant de Radama, je la lui ai posée solennellement sur la tête, en prononçant ces paroles : « Sire, c'est au nom de Dieu que je vous couronne. Régnez longtemps pour la gloire de votre nom et pour le bonheur de votre peuple! » Il était près de huit heures quand cette cérémonie s'est terminée, n'ayant eu guère pour témoins que Dieu et ses anges.

» Déjà toutes les avenues du palais étaient obstruées par les troupes. Une affluence immense se précipitait par toutes les issues, et ce n'est qu'à grand'peine que nous avons pu regagner notre demeure, assez semblables à ce prophète qui venait de répandre, par l'ordre du Seigneur, l'onction de la royauté sur la tête d'un prince d'Israel, et qui, après sa mission remplie, se hâtait de disparaître, comme s'il venait de commettre un crime.

» Quoi qu'il en soit, le 23 septembre marquera dans les annales de la mission catholique, et la postérité saura que, ce même jour, Dieu a permis qu'en dépit des menées et des obsessions de la secte méthodiste, le sacrifice de la messe ait été offert pour la première fois dans l'enceinte du palais; que le roi et la reine y aient assisté; que la couronne ait été non-seulement bénie, mais posée solennellement sur la tête du roi par un prêtre catholique, revêtu de ses habits sacerdotaux, et agissant au nom de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

» Hâtons-nous d'esquisser la fête du 23 septembre. Il n'y a guère que la photographie qui puisse se charger de reproduire au naturel toutes ces scènes, toutes ces processions à pied, à cheval et en palanquin, tous ces panoramas vivants, impossibles à décrire, qui, depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, n'ont cessé de se succéder les uns aux autres.

» Il était près de onze heures, lorsqu'un coup de canon s'est fait entendre. C'était le signal convenu pour annoncer que le roi et la reine sortaient du palais et se mettaient en marche pour se rendre à Mahamasina (le Champ-de-Mars.) C'est une vaste plaine qui s'étend au pied de la capitale, dans la partie ouest, formant comme le premier plan de ces magnifiques rizières qui vont se déroulant, au nord et au sud, jusqu'aux horizons les plus lointains, et qu'arrose la belle rivière de l'Ikoupa, en allant se jeter à Mazangaie, dans le canal de Mozambique.

» C'est à Mahamasina qu'avait été élevée, sous la direction de monsieur Laborde, l'immense estrade qui devait servir au couronnement.

Elle avait pour base principale la Pierre Sacrée, sur laquelle on a coutume de faire monter l'héritier du trône, lorsqu'on veut le présenter solennellement au peuple. Le frontispice du monument représentait deux anges aux formes colossales, soutenant une couronne d'or posée sur un coussin de pourpre. Ce travail, que le roi, la reine et les principaux personnages de le cour étaient venus contempler à l'envi, était dû au pinceau d'un des missionnaires catholiques. Pendant la descente triomphale du roi et de la reine, le canon ne cessa de retentir sur tous les points et dans toutes les directions.

» Radama marchait à cheval, revêtu du costume de général anglais; la reine le précédait, portée sur un superbe palanquin d'or et de pourpre, le diadème au front, dans tout l'éclat et toute la magnificence de la toilette royale que lui avait envoyée l'Impératrice des Français. Depuis le palais jusqu'au Champ-de-Mars, espace de près d'une lieue, toute la route était bordée d'une double haie de soldats, au milieu de laquelle défilait tout le cortége royal. Ce n'était littéralement qu'or, argent, bracelets, colliers, panaches, pierres précieuses, à éblouir et à fatiguer tous les regards. L'arrivée du roi et de la reine au Champ-de-Mars fut saluée par de nombreuses décharges d'artillerie et de mousqueterie, auxquelles plus de deux cent mille voix répondirent par un vivat général, accompagné du *hoby*, espèce de grognement sourd tiré du fond du gosier, qui ne se pousse ordinairement que pour fêter la présence du roi et de la reine, et qui, chez les Malgaches, est l'expression la plus vive et la plus énergique d'une joie et d'un enthousiasme poussés jusqu'au paroxysme.

» Le roi monta sur le trône qui lui avait été préparé, ayant la reine à ses côtés, et entouré des députations française et anglaise, ainsi que de ses principaux ministres. Les sept divisions militaires, comprenant un effectif de près de quarante mille hommes, occupaient, chacune avec son drapeau, leurs positions respectives, ayant à leur tête leurs officiers, leur état-major, et leurs généraux. A peine sur le trône, le roi prit sa couronne et se la posa lui-même sur la tête; après quoi, prenant le diadème de Rabodo son épouse, il la couronna de sa propre main reine de Madagascar.

» Puis s'étant avancé vers le peuple, le sabre nu à la main, suivant l'usage, il lui rappela qu'il n'avait en vue que la civilisation de son pays, et qu'il n'acceptait la couronne que pour le rendre libre et heureux. Après ces quelques mots qui furent accueillis par des salves d'artillerie, et les cris mille fois répétés de : Vive Radama ! le roi se rassit sur son trône pour recevoir les hommages de tout le peuple et de toute l'armée. Ce fut là, je l'avoue, une scène des plus touchantes, et où les Européens ont pu voir jusqu'où va, chez le malgache, l'amour, le respect, j'allais presque dire le culte de l'autorité. A un moment donné, toutes les tribus, toutes les castes, toutes les corporations vinrent dépo-

ser aux pieds du roi, non-seulement la pièce d'argent connue sous le nom de *hasina*, mais encore les insignes de leurs titres et dignités, reconnaissant ainsi qu'elles tenaient tout du roi, et que leurs biens comme leur famille et leur vie étaient à sa disposition.

» Pendant ces démonstrations, qui durèrent plus d'une heure, l'artillerie, les musiques, les chants de toute espèce ne cessèrent de retentir dans les airs, tandis que toutes les collines voisines, couronnées de milliers de spectateurs, groupés et échelonnés en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, et drapés dans leurs lambas plus blancs que la neige, présentaient le panorama le plus riant et le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer. Après cette magnifique cérémonie du couronnement, qui se termina vers les deux heures de l'après-midi, tout le cortége royal reprit sa marche vers le palais pour s'y asseoir à un splendide banquet de cent couverts. »

X

« Je ne saurais terminer ce long rapport sans donner un signe de souvenir à nos deux missions de Tamatave et de Mahéla. Elles y ont d'autant plus de droit qu'elles se trouvent placées sur la côte-est de Madagascar, c'est-à-dire dans la zone des sables, des fièvres, des pluies torrentielles et sous un soleil de feu. La ville de Tamatave, dont la population peut s'élever de quinze à vingt mille âmes au moins, est une des plus importantes par sa rade foraine et ses relations commerciales avec Maurice et Bourbon. C'est de là que ces deux colonies tirent la plus grande partie de leurs approvisionnements en bœufs, riz, volailles, etc.

» On peut dire que Tamatave est la clef de Madagascar, et le chef-lieu de la plupart des Européens qui viennent s'y fixer. En comparaison de Tamatave, Mahéla n'est qu'un village, situé beaucoup plus dans le sud et à six lieues environ de ce dernier port. Ce district, m'écrit un de nos missionnaires, peut avoir, en long comme en large, une étendue de deux journées de marche. Il compte de douze à quinze mille âmes, et Mahéla en est le point principal. Trois motifs nous ont spécialement déterminés à dresser là une de nos tentes : l'appel d'un notable Européen du pays, M. Liger, qui est devenu pour nous une véritable Providence, le vœu manifesté par les indigènes, et surtout la douceur et la docilité de leurs mœurs, qui nous donnent de larges espérances pour l'avenir; enfin le désir formellement exprimé par le roi de voir dans ces parages des hommes apostoliques qui n'aient peur ni des fièvres ni de la mort!

» La résidence de Tamatave, appelée à devenir la procure générale de toutes nos missions de l'intérieur, s'est ouverte presque en même temps que celle de Tananarrive. Elle compte aujourd'hui trois Pères, un Frère coadjuteur, deux Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, deux Ecoles qui ne font guère que commencer, mais qui s'annoncent

sous d'heureux auspices. Afin de nous rendre plus utiles à la population, qui se compose de blancs et de noirs, il y a chaque dimanche deux messes et deux instructions, l'une à six heures pour les Malgaches, l'autre à huit heures pour les Européens.

» Nous n'avons qu'à bénir Dieu de l'empressement et de l'assiduité de nos frères d'Europe à fréquenter les offices ; et, grâce à leur généreuse initiative, nous espérons voir s'élever bientôt, au centre de la seconde ville du royaume, un temple digne de leur zèle et de leur foi, ainsi que de la majesté du Dieu que nous servons. Le bon exemple donné par les blancs exerce la plus heureuse influence sur les indigènes. Eux aussi commencent à s'ébranler et à ouvrir les yeux à la lumière ; surtout quand ils voient les Pères et les Sœurs, oubliant leurs fatigues et leur propre malaise, s'en aller sous un soleil de feu et à travers un sable brûlant, chercher l'enfance pour l'instruire, les pauvres pour les soulager, les malades pour les soigner et les consoler, les blessés pour panser leurs plaies, les moribonds pour les baptiser et leur administrer les derniers sacrements.

» Le méthodisme se retrouve encore là, comme à Tananarrive, vendant et semant à profusion ses bibles et ses milliers de petites brochures, toujours assaisonnées de quelque grosse ou petite calomnie contre la religion et les prêtres catholiques; mais son prosélytisme aura beau faire, jamais il ne pourra lutter avec le dévouement qu'inspire la véritable charité et qui ne se puise que dans le sang de Jésus-Christ, dans la vertu du divin sacrifice et dans l'efficace des sacrements.

» Ajoutons que MM. les ministres sont en général peu partisans des côtes, attendu qu'outre les pluies continuelles et le climat torréfiant, il y a là un terrible général contre lequel ils se soucient fort peu de guerroyer; je veux parler du général *Tazou* (la fièvre), dont ils ont presque autant de peur que du papisme. Aussi nous abandonnent-ils volontiers le littoral, pour se transporter là où il y a plus à gagner pour leur secte, et moins à craindre pour leur vie. — Que Dieu daigne les éclairer eux-mêmes et les ramener à l'unité de la foi, de sorte qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur !

» La résidence de Mahéla ne date que du 9 septembre 1862, et déjà elle promet d'heureux fruits. Une lettre du 6 octobre contient les détails suivants sur cette mission : « Nous avons fêté aussi notre 23 septembre, jour du couronnement. Le commandant ne pouvant venir le matin à la messe, à cause du grand *kabary* du peuple, il fut décidé que la matinée de ce jour de réjouissance se passerait à Tanandava, et la soirée à Mahéla. Tanandava est un petit village de six cents âmes avec un fort ; on ne peut y aller qu'en pirogue, attendu qu'il est séparé du grand village malgache par un lac d'une lieue d'étendue environ. Le matin donc, trois grandes pirogues armées de vigoureux rameurs se dirigèrent vers Tanandava, sous la conduite de M. Liger. Les officiers hovas vin-

rent en armes et musique en tête nous recevoir sur le rivage. Deux violons et un gros tambour composaient tout l'orchestre. Le commandant nous attendait dans le grand carré du fort : c'est là qu'on s'est donné force et cordiales poignées de main... A trois heures, retour à Mahéla, salut solennel dans notre chapelle, *Te Deum* en action de grâces : les Malgaches étaient aussi pressés que les feuilles qui couvrent leurs cases. Nos enfants ont admirablement chanté. Le soir il y a eu illumination sous les varangues. »

» Tels sont les renseignements qui m'arrivent de la petite ville de Mahéla. Je le redis avec bonheur, comme le vigneron qui vient d'apprendre que sa vigne est en pleine sève, qu'elle pousse de tous côtés des bourgeons généreux, et qu'elle promet la plus abondante récolte [1]. »

XI

Lorsque le R. P. Jouen écrivait ce qui précède, la grande île africaine retentissait encore des cris de joie et des salves d'artillerie qui avaient salué le couronnement de Radama II. En voyant ce jeune roi monter sur le trône, aux acclamations de tout son peuple et aux applaudissements de l'Europe, qui eût jamais songé qu'à sept mois d'intervalle, il serait étranglé à la porte de son palais, par la main de ceux mêmes qu'il avait généreusement amnistiés, et sans trouver un seul défenseur parmi ces millions de sujets qu'il venait d'arracher à l'abrutissement et au terrorisme, soit par l'affranchissement des corvées qui en faisaient des bêtes de somme, soit par l'abolition du tanghin, des confiscations arbitraires et des tortures légales? Etrange nation que ces Hovas, qui ont subi en silence, durant trente-trois années, la tyrannie d'un monstre comme Ranavalo, et qui n'ont pu endurer, même un an, les bienfaits d'un prince dévoué à leur bonheur!

Avec Radama II ont disparu les réformes commencées, les idées et les plans d'amélioration sociale, ainsi que la liberté promise à l'industrie étrangère; déjà la paix intérieure est gravement compromise; et tandis que le sang coule par la proscription et les combats autour de la capitale, les traités d'alliance et de commerce sont rompus, et les espérances de la mission ajournées. C'est, dit-on, ce dernier résultat qu'ambitionnait avant tout l'auteur de cette honteuse révolution. Prédicant fanatique et envieux, il a mieux aimé replonger Madagascar dans la barbarie, que de partager avec des catholiques l'honneur de la civiliser. On verra dans les lettres suivantes en quels termes ses coreligionnaires et ses compatriotes, moins réservés que les missionnaires catholiques, ont désavoué et flétri le rôle joué par cet intrigant.

« Nous venons de recevoir le mémoire du P. Finaz, écrit au moment

(1) Le R. P. Jouen. Annales, mars 1863.

même où la révolution de Tananarive s'accomplissait sous ses yeux. Depuis longtemps déjà les Malgaches tramaient le coup dans l'ombre. L'antagonisme de deux races rivales, le fanatisme religieux et l'ambition d'un parti qui avait été écarté du pouvoir par le roi Radama II, devaient tour à tour jouer leur rôle. Vers le milieu de mars, on vit arriver à la capitale certains trembleurs qui se faisaient passer pour fous (*Ramanenjanas*). A ce titre, ils penétraient partout, car les fous sont l'objet d'une sorte de vénération à Madagascar. Ils se disaient les envoyés de la reine défunte, et prétendaient porter ses effets : celui-ci était chargé d'une malle, celui-ci d'une clef, un autre d'un sabre, etc. C'était le moyen de masser les conjurés. On les voyait dans les rues, comme pris d'un mal extraordinaire, poussant des cris, arrêtant les passants. Grâce à leur qualité de Ramanenjanas, ils ne tardèrent pas à infester impunément la ville; leurs bandes s'en allaient danser autour de la *pierre sacrée* où l'on couronne les rois, et autour des tombeaux.

» On parla d'apparitions. Ranavalona et ses ancêtres étaient sortis de leur sépulcre, et avaient déclaré Radama II indigne de la couronne. Il avait vendu le pays à l'étranger et faisait souffrir ses aïeux. La contagion ne tarda pas à gagner les troupes, et, dans une revue, on vit un grand nombre de soldats jeter leurs armes, se livrer à d'étranges contorsions, frapper leurs officiers et même le général.

» Radama se contenta d'abord de rire de ces superstitions, et poussa l'indulgence jusqu'à protéger les Ramanenjanas. Bientôt leur audace ne connut plus de bornes, et, renouvelant leurs sinistres prédictions, ils cherchèrent à soulever la ville. Radama fit alors arrêter plusieurs de de ces visionnaires, et leurs révélations lui apprirent la conspiration qui se tramait contre lui et contre les Européens. Le mal était fait. Déjà grondaient les murmures populaires. Les principaux chefs soufflaient la révolte. Tout à coup un corps de six mille hommes fit son entrée dans la ville et sembla attendre le moment de l'action.

» Le 8 mai, on fit des propositions au roi, qui les repoussa. On voulut lui faire accepter un conseil destiné à contrôler son pouvoir et à gouverner en son nom. Radama refusa encore. Le peuple et les soldats demeurèrent rassemblés pendant toute la nuit suivante. Alors, sur l'invitation de notre consul, nos Pères se retirèrent au consulat. Longtemps on s'attendit à voir donner le signal d'un massacre général; cependant le jour vint sans amener aucun nouvel incident.

» Un nombre considérable d'officiers et de notables étaient réunis chez le premier ministre; on y dressait la liste de proscription de trente-trois Menamassos (gardes du corps), dont on demandait les têtes au roi. Sept d'entre eux étaient les favoris intimes de Radama et ne le quittaient jamais. On harangue la population, on lui désigne les coupables Menamassos, et des cris de mort accueillent cette dénonciation. Aussitôt on se met à la recherche des victimes. Vers huit heures, l'un des trente-trois

proscrits est exécuté : c'était un ami d'enfance de Radama. Les autres se sont réfugiés auprès du souverain.

» Les conjurés demandent au roi de les livrer ; mais Radama répond, avec beaucoup de fermeté, qu'ils pourront le tuer lui-même avec eux, mais que jamais ils ne livrera ses amis. Sept fois des députations viennent lui faire la même demande, sept fois il fait courageusement la même réponse. L'anarchie redouble, les Ramanenjanas crient plus haut que jamais. Enfermée dans sa propre maison, à quelques pas du palais, la reine attend les événements. Soudain une foule immense et armée envahit la demeure royale. Radama n'a plus assez de gardes fidèles pour l'éloigner. Abandonné de tous, le malheureux prince demande grâce pour ses fidèles Menamassos : « Ils n'auront plus ni pouvoir, ni dignités ; il seront exilés à jamais ; mais qu'ils aient la vie sauve ! »

» Longtemps les conjurés délibèrent dans une grande agitation. On propose au roi de condamner les Menamassos à une captivité perpétuelle ; qu'il les livre, on leur laisse la vie. Le roi répond qu'il ne peut accepter pour eux un supplice plus affreux que la mort. Du reste, le peuple ne ratifie pas le pardon : il lui faut le sang des victimes. Une des portes du palais est brisée, douze Ramenenjanas se jettent sur le roi. En vain la reine veut élever la voix, demander grâce. On l'entraîne dans un appartement voisin, et l'infortuné Radama est étranglé au milieu de ses fidèles Menamassos massacrés. On respectait ainsi le privilége qui défend de faire couler le sang royal. Telle est la triste fin de ce roi qui nous avait ouvert les portes de Madagascar. Quelles en seront les conséquences ? Dieu seul le sait.

» Nos Pères, pendant ce drame, avaient reçu l'assurance qu'il ne leur serait fait aucun mal, attendu que ces événements n'étaient qu'une affaire de famille entre Malgaches ; ils n'ont eu d'autre rôle que celui de prier. Le soir du même jour, on présenta une nouvelle constitution à la reine, qui s'empressa d'y adhérer ; aussitôt elle fut proclamée devant le peuple assemblé reine de Madagascar, et on immola le veau destiné à la cérémonie du serment. La pauvre bête est encore devant notre case, baigné dans son sang, une sagaie lui perçant le corps. Des officiers arrêtent les passants, les amènent auprès de l'animal ; on saisit alors la sagaie, on la remue dans la plaie et l'on se retire. Cela durera plusieurs jours, ainsi que la cérémonie l'exige.

» Voici maintenant les décrets du nouveau *roi*, pour parler le langage malgache : ils pourront faire entrevoir l'avenir, et peut-être aussi expliqueront-ils le passé : « 1° La souveraine prend le nom de Rasoaheryna-Menjaka (de *Soa* bonté, *Heryna* force, *Menjaka* chef). Ce nom doit exprimer la bonté à la place du mal, la force à la place de la faiblesse, la grandeur et le courage au lieu de l'avilissement et de la timidité. — 2° Le deuil est interdit : Radama ne sera pas pleuré, et malheur à qui serait vu lui donnant extérieurement une marque de regret. On ne

pleure comme roi que ceux qui ont régné : Or, depuis Ranavalona, aux yeux des Malgaches, le trône a été vacant. — 3° Les traités sont à réviser, et les Hovas se réservent le droit d'en refuser l'acceptation, attendu que le temps voulu n'est pas encore expiré. — 4° Tous les Malgaches ont la liberté de professer telle religion qu'ils voudront; mais quiconque, sous prétexte de religion, ferait de la politique, serait puni de mort. — 5° La peine du tanghin est abolie à jamais : la corde ou la hache fonctionneront tout aussi sûrement. — 6° La peine de mort est rétablie ; mais elle ne sera prononcée que par le conseil suprême de la nation. — 7° La sépulture royale est refusée à Radama ; la nuit qui suivit sa mort, son cadavre fut enlevé et porté à deux lieues de la capitale, où il fut enterré sans honneur. — 8° La ville où se trouvent les tombeaux des rois et des reines hovas demeure *fady* (interdite aux étrangers). — 9° Rasoaheryna succède immédiatement à Ravalona. Le règne précédent est nul et non avenu. Lors de la proclamation, la liste des rois a été lue en présence de la reine, mais il n'a été aucunement question de Radama II. Ce prince est condamné à l'oubli. — 10° La reine a dû subir un conseil destiné à lui dicter la loi. Comme elle refusait ce conseil gênant, on lui dit : « Si vous ne voulez pas de la couronne, nous trouverons bien qui l'acceptera. » Cette menace l'a décidée.

» Les Hovas, pour expliquer leur conduite, disent que le roi livrait le pays aux étrangers, contre la volonté de la nation, ce qui est inique et au-dessus de son pouvoir. Les blancs veulent y voir une main qui n'est pas noire quant à la peau. Quelques-uns y lisent une vengeance de famille. D'autres remontent plus haut, et font revivre une antipathie de race. Le grief principal dont on s'est servi pour exciter la population contre Radama, était de favoriser les blancs et de placer sur la même ligne les chrétiens et les adorateurs des idoles. »

Voici une lettre d'un voyageur anglais, qui se trouvait à Madagascar lorsqu'a éclaté la dernière révolution d'Emyrne. Cette lettre est datée de Tamatave, le 25 mai 1863 :

« Je vais essayer de vous donner le résumé de ce que j'ai appris depuis trois jours sur la révolution d'Emyrne. Je tiens ces renseignements de personnes parfaitement honorables. J'ai pu d'ailleurs contrôler ces informations, à l'aide de conversations que j'ai eues avec les missionnaires catholiques, d'une part, et de l'autre, avec quelques-uns des traitants anglais établis ici depuis quelques années, et qui semblent connaître très-bien les hommes et les choses du plateau d'Ankove.

» Il paraît que depuis l'avénement de Radama II, il a toujours existé un parti réactionnaire auprès du roi, cherchant à obtenir par de sourdes menées une révision de la constitution. Les griefs de ce parti s'élevaient principalement contre les trop grandes libertés accordées aux Européens, et notamment contre les lois de mansuétude et de progrès promulgées par le jeune monarque. L'ancien ministre de Ranavalo, le vieux

Rainisohard, se trouvait à la tête de cette opposition, depuis la mort de Rambousalama, mais il se gardait bien de paraître. Il faisait agir le commandant en chef, véritable maître de Madagascar, l'intelligent et rusé Ranihaïlaïvony.

» Par une très-habile manœuvre, celui-ci commença par enlever successivement au roi tous ses officiers et ses gardes les plus dévoués. Il faut savoir, à ce propos, que Radama avait organisé auprès de lui une sorte de garde-du-corps, composée d'hommes jeunes et vigoureux de la tribu de Menamasso; et que ses officiers étaient en même temps les compagnons de ses jeux et de ses plaisirs, au grand scandale, dit-on, de la noblesse. Or, Rainisohard aurait très-adroitement exploité ce scandale, en excitant la reine et le commandant en chef à faire des représentations au roi sur sa conduite et sur celles de ses gardes. Parmi le peuple, les esprits auraient été également surexcités, au point qu'on en serait venu à réclamer de Radama le sacrifice de ses Menamassos, et que ceux-ci par l'ordre du commandant en chef, auraient été successivement mis à mort. C'est ainsi que Radama se serait trouvé au moment choisi par les conjurés pour l'exécution de leur complot, entièrement abandonné et isolé au milieu de ses ennemis. C'est alors que l'infortuné monarque succomba sous les coups des assassins.

» Il existe ici, toutefois, comme une sorte de doute sur le sort qu'aurait subi le roi. Les uns prétendent en effet qu'il a été étranglé; d'autres assurent qu'il a été emprisonné seulement. Une version affirme qu'il s'est lui-même donné la mort, en s'emparant d'un sabre que portait l'un des conjurés. Mais ce qui est assurément plus grave, c'est que d'autres personnes veulent croire qu'il n'est pas mort du tout, et qu'il n'a été que séquestré dans un endroit mystérieux, à quelque distance de la capitale. On ne communique toutefois une telle idée que bien bas, d'Européen à Européen.

» Cette conviction paraît s'étayer de ce fait : que la disparition du roi a eu lieu en plein jour, et que la mort a été aussitôt annoncée à l'armée et au peuple assemblés sur la place du palais; mais que le corps est resté jusqu'au soir enfermé dans une des chambres du château royal, et qu'il n'en aurait été retiré que bien avant dans la nuit, après une proclamation du commandant en chef, défendant, sous peine de mort, de chercher à savoir ce qu'était devenu Radama, ni de s'approcher de l'endroit où ses restes allaient être déposés. Ceux qui croient à la conservation de l'existence du jeune roi, expliquent cette mesure politique par la crainte qu'aurait eue la faction triomphante de voir le peuple se soulever contre elle et le nouveau gouvernement. Ce parti se serait réservé un moyen d'apaiser l'irritation populaire, en faisant savoir que Radama, bien que détrôné, n'était que banni.

» Rabodo fut immédiatement proclamée reine de Madagascar. Elle aurait demandé et obtenu qu'il fût fait certaines déclarations officiel-

les, en faveur des rapports avec les étrangers et du libre exercice de la religion chrétienne; et surtout que le nouveau gouvernement expliquât bien ce qu'il entendait par cet effacement du règne de Radama II des annales politiques du pays. On croit d'après cela que la convention passée avec M. Lambert, et qui, dans l'opinion des nobles, aurait vendu leur pays au duc d'Emyrne, sera seule abolie et supprimée complétement; que les traités conclus avec la France et l'Angleterre n'étant pas encore ratifiés de part et d'autre, le nouveau gouvernement se réservait la faculté de les modifier, notamment en ce qui concerne les impôts de douane.

» On ajoute encore, ce que j'ai toute raison de croire très-exact, que les écoles catholiques, restées fermées pendant trois ou quatre jours, tandis que les ministres anglais avaient au contraire circulé librement partout et continuaient leurs prédications au peuple, avaient été rouvertes par un ordre spécial de la reine, et que les missionnaires français, les Frères et les Sœurs, avaient reçu l'avis *officiel* de se livrer sans aucune contrainte à l'exercice de leur pieux ministère et de leurs saintes fonctions.

» Je ne terminerai pas cette lettre sans vous faire part des bruits qui circulent ici à Tamatave, au sujet de la participation de M. Ellis, missionnaire anglican, dans toute cette catastrophe. Les Français et les Anglais de Tamatave, et d'ailleurs aussi, s'accordent pour l'accuser d'être l'auteur de tout le mal, bien qu'involontairement peut-être. On prétend qu'il exerçait sur le roi une sorte de magnétisme politique, et qu'il le poussait outre mesure à activer les réformes. Dans quel but? on ne le dit pas; mais on prétend que ce sont ces réformes et des projets d'émancipation des esclaves qui ont causé la révolution du 12 mai, en excitant l'animosité des nobles, des officiers de l'armée et du parti réactionnaire. On raconte ce trait de M. Ellis : qu'il avait obtenu récemment de Radama, à force d'obsessions continuelles, de l'accompagner au tombeau de sa mère, et de prier avec lui pour le repos de l'âme de Ranavalo. Cette violation flagrante des coutumes religieuses de Madagascar, en irritant le peuple et la noblesse aurait pour beaucoup contribué à hâter la déposition du roi. Je vous avoue toutefois que je ne puis pas m'expliquer cette conduite de M. Ellis. Tout en ayant l'air d'être dévoué à Radama, ne voulait-il donc que le détrôner, par haine contre M. Lambert, et pour renverser tous les plans de ce dernier? Il y a des personnes, et même des Anglais, qui le croient et qui le disent. Mais je ne vous signale ce fait que sous les plus amples réserves.

» Quoi qu'il en soit, les chefs hovas paraissent inquiets sur ce que vont faire l'Angleterre et la France, ils semblent craindre que les deux gouvernements d'Europe ne s'entendent pour exiger le maintien des traités.

» Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un officier hova, arrivé déjà depuis trois jours pour percevoir les droits de douanes, ne les a pas encore rétablis. On dit qu'il attend l'apparition d'une frégate française, l'*Hermione*,

à bord de laquelle se trouveraient M. Lambert et un ministre plénipotentiaire de l'empereur des Français. J'ai pu constater, au surplus, une certaine appréhension assez vive dans l'esprit de quelques dignitaires malgaches, au sujet de la prochaine arrivée de cette frégate et de ce ministre français. Quant au consul anglais, il serait resté à la capitale, dans la maison de M. Laborde, pendant les événements. On assure que les dépêches officielles des deux consuls furent toutes interceptées pendant le premier mois[1]. »

XII

Le R. P. Cazet, de la Compagnie de Jésus, écrivait de Tananarrive, le 28 août 1874 :

« La mission de la province d'Emirne, compte 20 Pères, 11 Frères coadjuteurs, 4 Frères des Ecoles chrétiennes, 11 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, en tout 46 ouvriers.

» L'an dernier, j'avais offert à la reine un Père et un Frère pour accompagner l'expédition dirigée contre les Sakalaves. Je pensais qu'il y aurait là une ample moisson d'âmes à recueillir. Mais cette offre ne fut pas acceptée. Quelque temps après, dans le courant de juillet, on annonça une expédition d'un autre genre : il s'agissait d'un voyage de trois mois de la reine de Madagascar dans la province de Betsiléos. Or, quand le souverain de Madegascar voyage, il emmène à sa suite de 30 à 40,000 personnes. Les nombreux chrétiens, qui devaient faire partie du cortége royal, désiraient ardemment avoir un Père avec eux. Ce désir, transmis au premier ministre, fut accueilli favorablement. Le P. Delbosc, si connu et si estimé des Malgaches, fut désigné pour cette importante mission, et il alla planter sa tente près de celle de M. le Consul de France.

» Qu'il me suffise de constater ici l'excellent effet que produisit la présence du missionnaire à la suite de Sa Majesté, le bonheur de nos chrétiens, le respect et la sympathie qui ne manquèrent jamais au Père, et surtout le bien qu'il put faire non-seulement le dimanche, en présidant les exercices de la prière catholique, mais tous les jours par le soin des malades et des entretiens religieux avec toute sorte de personnes.

» C'est le 24 octobre 1873 que nous ouvrîmes sous le patronage de saint Raphaël et des Saints Anges, notre petite école apostolique. Bien modestes sont les débuts si nous ne considérons que le nombre. Mais, pour une œuvre si délicate, si difficile dans le milieu où nous sommes, c'est moins la quantité que la qualité qui a dû fixer notre choix.

» Les postulantes malgaches, qui désirent se consacrer à Dieu dans la Congrégation de Saint-Joseph, persévérèrent dans leur généreuse résolution. Leur nombre s'est accru ; il y en a six en ce moment, et une

(1) Annales, mars 1864.

septième ne tardera pas à rejoindre ses compagnes. Depuis le commencement de l'année dernière, le cours de latin a été étendu à toute la classe supérieure des Frères. C'est le P. directeur de l'Ecole apostolique qui est chargé de ce cours, où nos vives inspirations pour le clergé indigène aiment à voir le germe naissant d'un petit séminaire. Du reste, nos malgaches saluent avec bonheur les prémices de ce clergé dans le R. P. Basilide Rahidy, ancien élève de la *Ressource*, à Bourbon. Sa présence et son éloquence, plus que tous nos encouragements, diront à ses compatriotes qu'ils peuvent comme lui aspirer non-seulement à la science et à la vertu, mais à la dignité sacerdotale elle-même.

» Le jour de la Fête-Dieu, à Ambahipo, bien que cette année la reine eût entraîné à Ambahimanga (l'ancienne capitale) la moitié de la population, nous avons eu plus de monde que jamais. A notre grande procession du 15 août, qui avait lieu non plus à une heure de la ville, mais dans le grand champ des manœuvres militaires, la reine et les grands officiers ont pu, du haut d'une varangue du palais, constater l'accroissement des catholiques. Ils en ont manifesté tout haut leur surprise. Quant à nos fidèles, ils sont ravis de la liberté qui leur permet de paraître au grand jour, et ils commencent à se compter avec une sainte fierté. Ils étaient de six à sept mille à cette procession. Tous les Pères, une députation des chrétientés, beaucoup de bannières et d'oriflammes, plus de trente enfants de chœur en rochets brodés et soutanes rouges, un ordre admirable ; c'en était plus qu'il ne fallait pour ravir les curieux plus nombreux encore que nos chrétiens. Du reste, pas un geste, pas un mot de mépris capable de nous attrister ; au contraire, un murmure approbateur comme un doux frémissement de la foule accueillait le passage de la Reine du ciel, dont la statue était portée par les chefs des principales chrétientés. Devant elle, une trentaine de jeunes enfants jetaient des fleurs.

» La mission du sud (Betsiléos) compte déjà 6 Pères, 2 Frères coadjuteurs, 3 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Ici, tout est à créer, et il faut nous hâter ; car la pression qu'exerce la secte sur ces populations naïves et timides, serait à peine croyable si nous ne l'avions vue de nos yeux. Chacune est comme parquée dans un temple et tenue de s'y rendre, absolument comme à la corvée du gouvernement, parfois à une distance de cinq à six lieues. Je laisse à penser quel amour intime de la prière doit inspirer une telle pression. Souvent ces pauvres gens se rendent chez les Pères en sortant du temple. Si vous leur demandez pourquoi ils viennent de si loin, tous vous répondent invariablement : « C'est pour la corvée, » absolument comme pour les corvées imposées par leur seigneur ou par la reine. Les mêmes punitions sont réservées à ceux qui manquent à l'appel.

» A Fianarantzoa, chef-lieu de la province, la liberté religieuse a été, il est vrai, solennellement proclamée, comme loi du royaume, en face

d'une foule immense, et cette proclamation a laissé une impression dont le pays se ressent, et dont notre mission ne cesse de se réjouir. Toutefois, de là à une liberté franche, loyale, générale, il y a loin. Nous avions presque compté pouvoir vous annoncer la prise de possession d'une station importante, celle du royaume d'I'kiango, qui jusqu'ici a toujours refusé de se soumettre aux Hovas. Le P. Abinal, dans deux voyages, a déjà noué des relations très-utiles avec les chefs; elles ne tarderont pas trop à aboutir, nous l'espérons. Mais, avant d'aller nous fixer sur les hauteurs du grand plateau, où réside cette immense population, la Providence semble demander que nous nous établissions plus solidement dans la province des Betsiléos.

» La mission de la côte est comprend 2 Pères, 2 Frères coadjuteurs, 3 Frères des écoles chrétiennes, et 4 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui travaillent à Tamatave : c'est le seul point de la côte est où nous soyons établis convenablement.

» Cette année a été bénie de Dieu, m'écrit le P. Chenay, et nous avons eu bien des consolations dans notre ministère. Les écoles confiées aux Sœurs de Saint-Joseph et aux Frères des écoles chrétiennes sont florissantes, et nous n'avons qu'à bénir Notre-Seigneur du nombre, des progrès, et du bon esprit de ces chers enfants.

» Au nord et au sud de Tamatave, se trouvent, à deux, quatre, six, huit journées de marche, des ports de mer plus ou moins considérables, et où résident des négociants européens. Bien des fois nous avons été sollicités soit par ces négociants, soit par les Malgaches catholiques qui sont dans ces villes, de leur porter les secours de la religion. Quelque légitimes que fussent ces désirs, le défaut de personnel ne nous avait pas permis de les satisfaire. Cette année enfin le P. Chenay est allé visiter ces postes, et il a été dédommagé de ses fatigues par les bénédictions que Notre-Seigneur a daigné répandre sur son ministère.

» La mission compte en tout 28 Pères, 15 Frères coadjuteurs, 7 Frères des écoles chrétiennes, et 18 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Nous espérons recevoir sous peu, au moins un Père, 3 Frères coadjuteurs et une Sœur. C'est donc un personnel de 73 membres, sans parler du Père et du Frère chargés de la procure à Saint-Denis. Je ne parle pas non plus des 61 maîtres et maîtresses d'écoles ou catéchistes indigènes.

» Le nombre des villes ou villages qui ont une réunion catholique s'élève déjà à 121. Grâce à Dieu, nous avons pu, depuis le commencement de la mission, en 1861, construire 18 grandes églises et 6 petites. Ne soyez pas surpris de ce nombre; étant toutes en pisé ou simplement en boue pétrie, elles ne coûtent pas bien cher; et cependant elles sont convenables, quand surtout l'habile pinceau des Pères Taïx en a embelli les murs intérieurs. Huit autres du même genre sont en construction. Partout ailleurs nous n'avons forcément que du provisoire. Dans un grand nombre de postes, le missionnaire n'a pour habitation, le jour

comme la nuit, que la case servant aux réunions, et qui est souvent ouverte à tous les vents. Parfois même il n'a d'autre gîte qu'un toit emprunté et partagé par les hôtes les plus incommodes.

» L'activité fiévreuse avec laquelle les diverses sectes, qui se disputent ce pays (Indépendants, Anabaptistes, Anglicans, Luthériens, Quakers), tâchent de confisquer au profit de l'hérésie les jeunes générations, nous indique assez où doit se porter aussi notre sollicitude.

» Cette sollicitude, du reste, serait réveillée, s'il en était besoin, par l'organisation dont j'ai parlé, et par les ordres de la reine qui prescrit aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école. Nous sommes donc dans la pénible alternative ou de faire de nouveaux sacrifices pour l'instruction de la jeunesse, ou de voir les enfants catholiques dans l'obligation de fréquenter les écoles protestantes. L'an dernier, à cette époque, nous avions 1,650 élèves, filles et garçons. Au 1er juillet 1874, nous en comptions 2,738, et depuis leur nombre a augmenté. De là pour nous la double nécessité de construire des écoles et d'envoyer des maîtres et des maîtresses dans beaucoup de localités [1]. »

CHAPITRE XV.

ÉPILOGUE. — L'EXPÉDITION BELGE. — L'EXPÉDITION FRANÇAISE.

I

M. Greindl, secrétaire-général de l'Association internationale africaine, a fait parvenir aux journaux la copie des lettres de M. Cambier reçues le 20 septembre 1878, rendant compte du début du voyage de l'expédition, de l'accident qui a désorganisé la caravane à Mwomero et des mesures prises par M. Greffülhe pour réparer ce désastre.

La première lettre de M. Cambier est datée de Kwa Mchoropa, le 20 juillet. Le gros de la caravane, sous les ordres du lieutenant Wauthier, avait quitté Bagamoyo le 27 juin ; le lieutenant Cambier et le docteur

(1) Annales, juillet 1875.

Dutrieux se sont mis en route avec le reste le 4 juillet. La jonction se fit le 11, au village de Foungwé.

Jusque-là M. Cambier ne signale qu'un incendie qui faillit anéantir son camp le 11 juillet. « Les flammes, dit-il, dévoraient les herbes desséchées sur un parcours de plus d'une lieue d'étendue, et étaient poussées vers nous par une brise assez forte ; heureusement, un bouquet d'arbres situé en avant de notre camp força le feu à se diviser, et les flammes passèrent à notre droite et à notre gauche, à moins de 10 mètres des huttes, qu'il nous fut possible de préserver de l'incendie. »

Les deux caravanes réunies continuent leur route et arrivent le 20 sur les bords de la Mawé. M. Cambier signale l'insouciance des voyageurs, qui quittent le matin leur campement sans en éteindre les feux, ce qui occasionne souvent d'immenses incendies et donne un aspect triste au territoire de l'Ouzaramo, que la caravane vient de traverser.

Plus loin, la contrée commence à s'onduler et à se boiser ; dans la vallée du Wamé (rive droite), habitée par les Wasigoux, M. Cambier a retrouvé les superstitions dont il a parlé dans un rapport précédent. Souvent, les voyageurs rencontrent, suspendus par les pieds à un arbre, des cadavres dont la tête et les bras sont carbonisés. Toute cette contrée est très-pauvre, et la difficulté d'approvisionner une caravane de près de 500 hommes a été sérieuse.

Dans l'Ongourou (rive gauche du Wamé), le pays est fertile mais désolé par les fièvres. Les herbes y atteignent 3 à 4 mètres de hauteur ; d'immenses champs de cannes à sucre se rencontrent partout presque à l'état sauvage, et le tabac y atteint jusqu'à 1^{m} 50 de hauteur, tout en donnant depuis le bas jusqu'au sommet de la tige des feuilles plus belles que celles du tabac d'Europe.

Cette lettre annonce l'excellent état sanitaire de l'expédition, qui, dans dix ou douze jours, dit M. Cambier en terminant, quittera le pays des plaines pour entrer dans l'Ougogo.

M. Cambier joint le rapport de M. Wauthier sur la marche de la caravane, qu'il a dirigée du 23 juin au 11 juillet. Le 21 juin M. Wauthier établit un camp préparatoire à Chamba-Gonera, à 7 kilomètres ouest de Bagamoyo, où il avait recruté ses porteurs. Le 28 juin, à 6 heures 45 m. du matin, la caravane, forte de 408 hommes, se mit en marche, drapeau international en tête. Un homme de confiance était à l'avant-garde.

Nous ne suivrons pas le rapport, qui donne le détail de chacune des étapes. M. Wauthier se plaint d'être très-mal secondé dans son détachement. « Il n'y a pas, dit-il, un homme énergique parmi mes gens armés, personne qui sache lire un chiffre ; je suis obligé de batailler moi-même en tout. » Les hommes de la côte montrent beaucoup plus de bonne volonté que ceux de l'intérieur. Comme nous l'avons dit plus haut, M. Wauthier fut rejoint le 11 juin par M. Cambier, qui prit alors la direction de la caravane.

La seconde lettre du chef de l'expédition est datée de Mpouapoua, le 9 août 1878, et débute ainsi :

« Les difficultés que l'expédition internationale a eues à surmonter depuis ses débuts ne sont pas encore terminées, et je regrette de n'avoir à vous relater que des faits malheureux qui ont occasionné une perte de temps et d'argent considérable. »

Voici un résumé succinct des événements qui ont amené l'abandon de la caravane par les porteurs wanyamouézis :

M. Cambier avait remarqué qu'à partir de Mwomero, la caravane avait suivi un autre chemin que celui convenu avec le kirangosi. M. Cambier lui signifia qu'il avait le lendemain à reprendre la route convenue : il ne répliqua rien, mais le soir il dit à M. Cambier que ses hommes refusaient. « Le lendemain on resta en place, les Wanyamouézis persistant à vouloir marcher par où il leur plaisait ; les Zanzibariens, au contraire (qui doivent acheter leurs vivres en route pour un prix fixé d'avance et payé en étoffes), voulaient suivre la vallée de Wamé, où les vivres étaient à bon compte. Vers le soir, les esprits s'aigrirent, et nous eûmes grand'peine à éviter une collision entre les gens de la côte et ceux de l'intérieur. Je fis savoir aux Wanyamouézis que s'ils ne voulaient pas obéir, ils n'avaient qu'à rendre les étoffes et les fusils reçus en échange de leur corvée, et qu'alors ils seraient libres d'aller par où ils l'entendraient. Comme je savais qu'ils avaient dépensé plus de la moitié du prix de leur engagement, je croyais les obliger par là à se montrer moins exigeants ; la remise devait avoir lieu le lendemain. »

Le lendemain matin, M. Cambier, entendant d'horribles clameurs dans le camp des Wanyamouézis, s'y précipite avec les Zanzibariens.

Les pagazis s'enfuyaient en criant et en enlevant une partie des étoffes ; M. Cambier parvient à leur arracher quelques-unes des charges qu'ils emportaient et les poursuit, mais à 150 mètres du camp, les Wanyamouézis firent mine de s'opposer à toute poursuite.

« Nous nous employâmes, dit le rapport, à empêcher l'effusion du sang, en nous rappelant la mission qui nous était confiée, et qui ne nous permettait de faire usage de nos armes que le jour où notre existence serait sérieusement menacée. »

M. Wauthier essaya vainement de rappeler les fuyards ; vers 3 heures, il en rencontra environ 150, la plupart sans armes, qui revenaient vers le camp et qui déclarèrent consentir à reprendre leurs fardeaux ; mais en voyant le camp des Zanzibariens (où tous les bagages avaient été ramenés) protégés par des abattis, ils parurent désappointés, et, le lendemain matin, ils avaient disparu. La caravane avait perdu 325 porteurs et une vingtaine de ballots d'étoffes.

Les voyageurs se décidèrent à enrôler sur place le plus de porteurs qu'ils trouveraient, à laisser provisoirement une partie des bagages à

Mwomero sous la garde de quelques hommes, et à se rendre dans un endroit salubre sur le passage des caravanes.

« Il fut en outre résolu d'établir un magasin à Mpouapoua, distant de 9 marches ; le chef de l'expédition continuerait, avec les Wanyamouézis et une douzaine de Zanzibariens, sa route jusqu'à Ourambo ; les autres membres de l'expédition feraient la navette entre Mwomero et Mpouapoua pour transporter dans cette dernière localité les marchandises laissées en arrière. En quelques jours, nous pûmes porter le nombre de nos pagazis à 71 ; nous envoyâmes un exprès à M. Greffülhe, pour le prier d'organiser sur-le-champ une caravane qui serait chargée de nous amener à Mpouapoua les étoffes nécessaires au payement des nouveaux porteurs dont nous avions besoin. Le 28 juillet au matin, nous nous mettions en marche à travers les montagnes de l'Oukagomon, les motifs qui nous avaient engagés à suivre l'autre route ayant perdu toute leur valeur dans la situation présente. »

Les voyageurs arrivèrent le 8 août à Mpouapoua, où ils trouvèrent les missionnaires de la Church missionnary Society, qui y sont établis depuis quelques mois.

Dans une lettre personnelle, que M. Cambier a adressée le 9 août à M. le baron Greindl, il se loue de ses rapports avec MM. Wauthier et Dutrieux.

Voici textuellement la lettre de M. Greffülhe :

« Zanzibar, le 22 août 1878.

» Monsieur,

» Je vous confirme ma lettre du 25 juillet dernier et vous remets le courrier de juillet de vos voyageurs, qui est arrivé après le départ de la malle, et celui de ce mois daté de Mpouapoua le 10 courant.

» La lettre du 26 juillet de M. Cambier, m'annonçant les malheurs survenus à l'expédition, me parvint à Bagamoyo le 4 de ce mois. Je m'empressai d'acheter les marchandises et de louer 17 Wanyamouézis, qui ont dû partir depuis plusieurs jours, M. Broyon ayant consenti à les surveiller. J'espère qu'ils arriveront bien à Mpouapoua, où ils se mettront à la disposition de ces messieurs.

» Les missionnaires français étaient arrivés à Mpouapoua le 27 juillet.

» L'abbé Debaize est parti de Kikoka, le 6 août : il va aussi à Mpouapoua. »

Le 12 août, le personnel de l'expédition s'est séparé.

M. le lieutenant Cambier est parti avec 80 hommes pour Ourambo,

capitale de l'Ounyamouési. M. le lieutenant Wauthier est retourné avec 60 hommes environ à Mwomero, d'où il a enlevé une partie du matériel qu'il a transporté à Mpouapoua, où il était de retour à la date du 20 septembre.

M. le docteur Dutrieux, qui était resté à Mpouapoua pour tâcher d'y engager des porteurs, s'est rendu à son tour, à la date du 23 septembre, avec 70 hommes, de Mpouapoua à Mwomero, pour y recevoir 200 porteurs attendus de Bagamoyo et transporter à Mpouapoua la plus grande partie possible du matériel et des marchandises.

D'après les dernières nouvelles reçues de Zanzibar, M. le docteur Dutrieux devait être de retour à Mpouapoua vers la mi-octobre. Sitôt réunis, les deux voyageurs comptaient partir sans retard pour Ourambo, où il n'est pas probable qu'ils soient arrivés avant la saison des pluies.

Une feuille marseillaise, *le Sémaphore*, annonce que la Société de Géographie de Marseille a reçu de Zanzibar, en date du 16 octobre 1878, des nouvelles de l'Afrique centrale. Ces nouvelles concernent en partie l'expédition belge :

« M. Philippe Broyon était le 25 septembre à Kiday, en route pour Mpouapoua, où il portait des marchandises à l'expédition belge.

» M. le docteur Dutrieux, parti de Mpouapoua, le 24 septembre à la rencontre de deux cents porteurs qui lui étaient envoyés par M. Greffülhe, avait rencontré ces hommes, conduits par deux hommes de confiance que le Père Etienne avait joints à eux. Ils se remettaient en route le 28 de Magoubika pour rejoindre M. Wauthier à Mpouapoua et partir avec lui et probablement M. Broyon, pour retrouver à M. Cambier, le chef de l'expédition belge, chez Mirambo, à Ourambo.

» Les nouvelles de M. Cambier sont datées de Mgondoko, limite extrême de l'Ougogo. Son voyage avait été très-pénible. »

Ajoutons maintenant d'autres détails :

C'est à la fin d'octobre 1878 qu'était arrivé à Bruxelles le dernier courrier reçu de Zanzibar. Après cinq jours de marches forcées, M. Dutrieux a rencontré, près de Mwomero, les deux cents porteurs attendus de Bagamoyo. Une partie de l'escorte, par son indiscipline, avait attiré à l'expédition belge, à Mpouapoua, de sérieux embarras ; M. Dutrieux la renvoya et se remit en route avec 250 hommes seulement. A deux jours de marche de Mpouapoua, le feu éclata dans le camp et l'alerte y fut très-vive à cause des poudres. Heureusement les ballots et les bagages purent être sauvés. Ces incendies sont très-fréquents en Afrique, à cause de l'imprudence des porteurs et des abris en paille desséchés par les ardeurs du soleil pendant la saison d'été.

Le 8 octobre, M. Dutrieux était de retour, en bonne santé, à Mpouapoua, où l'attendait M. le lieutenant Wauthier, à qui il a remis le commandement de la caravane. A la même date, M. Broyon arrivait de Bagamoyo à Mpouapoua. MM. Dutrieux et Cambier ont dû quitter

Mpouapoua le 13 octobre, se dirigeant sur Mwoumi, avec une caravane de plus de 350 hommes. M. Broyon, accompagné d'un missionnaire anglais, M. Dodson, devait faire route avec eux dans l'Ougogo, à partir de Mwoumi. De grands services ont été rendus à l'expédition belge par la mission catholique française de Bagamoyo, dirigée par le P. Etienne Baur, et ils ont été bien accueillis également à la mission anglaise de Mpouapoua, dirigée par le docteur Baxter.

Depuis l'arrivée de cette lettre, des bruits sinistres avaient couru sur le sort de l'expédition belge. Le *Moniteur* du 15 janvier 1879 les démeut en ces termes : « L'Association internationale africaine vient de recevoir de M. Greffülhe, son correspondant à Zanzibar, une lettre qui porte la date du 10 décembre 1878. M. Greffülhe mande qu'à cette date, il ne lui était parvenu aucune nouvelle de l'expédition belge ni des autres expéditions. Puisque le 10 décembre, on ne savait à Zanzibar rien de nouveau de nos compatriotes, il est tout à fait improbable que, comme le bruit en a couru, on ait pu apprendre au Cap, le 5 décembre, par un steamer venant de Zanzibar, que quatre caravanes, parmi lesquelles l'expédition belge, étaient détenues par un chef à Mwarougogo. »

Nous restons donc dans la situation où nous a laissés une précédente communication de l'Association, à savoir que M. Cambier et ses deux compagnons doivent être en ce moment à Ourambo, a environ 150 lieues de la côte.

Ourambo est la capitale du puissant roi Mirambo, qui, s'il aime à batailler avec ses noirs voisins, n'a jamais songé à molester les blancs. On peut même dire qu'il les accueille avec joie : leur arrivée n'est-elle pas toujours signalée par des présents de toute nature? Et la présence des blancs n'ajoute-t-elle pas quelque peu à la puissance morale du prince qui les reçoit? C'est ainsi que les deux chefs qui occupent chacun une partie de la ville de Nyangwe se sont disputé (pacifiquement) Stanley à son arrivée dans ces régions lointaines.

Il suffit d'ailleurs de lire le récit du merveilleux voyage de Stanley, pour se convaincre que les populations rencontrées jusqu'ici par nos voyageurs ne sont pas hostiles. Aussi, en lisant la dépêche publiée par les journaux, a-t-on traduit sans hésitation les mots « caravanes détenues, » par ceux-ci : « caravanes momentanément arrêtées à une frontière quelconque en attendant la fixation du droit du passage. » Le paiement du droit de passage est, en effet, la seule difficulté que l'expédition ait pu rencontrer jusqu'ici sur sa route, tout au moins de la part des chefs de peuplades.

Nous savons maintenant que semblable difficulté n'a même pas été signalée par le correspondant de l'Association à Zanzibar.

Le *Daily News*, feuille anglaise, insiste sur la nécessité où se trouve l'industrie anglaise de se créer de nouveaux débouchés, notamment en Afrique. A ce propos, plusieurs organes de la presse belge font observer

que la Belgique, pays essentiellement producteur, doit chercher à marcher de pair avec sa puissante voisine. Sous l'énergique impulsion d'un prince éclairé, la Belgique a déjà envoyé, au sein de l'Afrique, d'intrépides voyageurs chargés en quelque sorte d'éclairer la route. Il ne faut point qu'elle s'arrête là ; les sacrifices accomplis doivent devenir rémunérateurs, et, après les explorateurs, doivent venir les caravanes. C'est ainsi seulement que l'initiative prévoyante du roi, qui sut attirer sur ses projets l'attention de toute l'Europe, pourra rapporter au pays les grands avantages commerciaux qu'il ambitionna le premier, parce qu'il apprécia immédiatement les avantages économiques d'établissements fondés sur le continent africain. Le roi Léopold II, en prenant, au nom de la Belgique, la direction d'un mouvement international pour l'exploration de l'Afrique, n'était pas mû seulement par un sentiment scientifique ou humanitaire louable. Sa sagacité avait compris aussi les avantages matériels que le pays pouvait retirer d'une participation à la conquête industrielle de ce vaste continent, s'il était des premiers à y établir ses pionniers. Le roi a fait son devoir et plus que son devoir; c'est maintenant au pays à faire le sien.

Il paraît, du reste, qu'il est très-sérieusement question de donner, à l'expédition belge dans l'Afrique centrale une extension considérable. De nouveaux explorateurs vont être prochainement envoyés en Afrique et ils seront en assez grand nombre pour former un bataillon. C'est à l'armée naturellement que les organisateurs se sont adressés, et des chefs de corps viennent d'être priés d'envoyer à Bruxelles les officiers et sous-officiers de leur régiment réunissant les qualités physiques et morales nécessaires pour affronter les dangers d'une expédition dans l'Afrique centrale.

On nous assure, en effet, que M. Stanley, le célèbre explorateur, a pris part, le 20 janvier 1879, à la Conférence de l'Association internationale pour la civilisation de l'Afrique, conférence réunie au palais de Bruxelles et présidée par le roi des Belges. Une vingtaine de personnes y assistaient. Le roi a retenu les membres de la conférence à déjeuner. M. Stanley, dit-on, serait le chef désigné de la prochaine expédition en Afrique : il serait accompagné de quatre officiers belges. Ces messieurs seront chargés de créer de nouvelles stations reliant à la côte la colonie que doivent fonder MM. Cambier, Wauthier et Dutrieux, aux environs du lac Tanganyka. Ces derniers se trouvent actuellement dans le Mouezi, ils y sont précédés par l'expédition du P. Deplechin et suivis par une expédition française [1].

(1) Ceci était écrit le 15 février 1879.

II

La Société géographique de Paris vient de communiquer aux journaux la note suivante sur l'expédition française de MM. Savorgnan de Brazza et le docteur Ballay dans l'Afrique équatoriale :

« La géographie contemporaine peut s'enorgueillir d'avoir étendu considérablement nos connaissances sur d'immenses contrées restées jusqu'à ce jour, soit complétement inconnues, soit décrites d'après les données les plus vagues et les plus contradictoires.

La plus vaste de ces contrées, l'Afrique intertropicale, a été successivement abordée au Nord par le Nil, à l'Est par Zambèze et les routes qui aboutissent à Zanzibar.

C'est dans cette dernière direction surtout que les plus grands efforts ont été entrepris et couronnés des plus brillants résultats : Livingstone, Cameron et Stanley s'y sont acquis un renom immortel.

Du côté opposé, l'accès de l'Afrique équatoriale a toujours été plus difficile et plus dangereux que par la côte orientale. C'est à la France, dont les établissements coloniaux sont disséminés du Sénégal au Gabon, qu'est incombée plus particulièrement la tâche ingrate des explorations occidentales; René Caillé, Mage et Quintin, de Compiègne et Marche ont dignement soutenu l'honneur de la géographie française dans les assauts donnés au mystérieux continent.

L'expédition qui vient de se terminer avec l'année 1878, après trois ans de fatigues, de souffrances et de périls, avait pour but de reconnaître le plus grand fleuve de notre colonie du Gabon, l'Ogôoué. Elle était commandée par M. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau auxiliaire, assisté du médecin de marine Ballay, et renforcée pendant sa première période de la collaboration de M. Marche qui avait déjà, en compagnie de feu le marquis de Compiègne, reculé considérablement dans l'est notre connaissance du cours de l'Ogôoué; après avoir poussé une nouvelle exploration sur le cours inconnu du fleuve, M. Marche avait dû, en raison de son état de santé, abandonner ses compagnons et revenir en France, au moment même où la deuxième partie de la campagne s'inaugurait sous les plus sombres perspectives.

Ce fut lui qui rapporta les dernières correspondances des voyageurs, dont on n'entendit plus parler pendant quinze mois.

MM. de Brazza et Ballay avaient, dès l'origine, été atteints par la maladie.

Débarqués au Gabon, à la fin de 1874, ils n'avaient pas tardé à ressentir les influences du climat, et ils n'étaient pas encore rétablis, lorsqu'en août 1875, ils quittèrent Lambazéni, limite extrême des factoreries européennes, pour commencer leur véritable campagne.

Ils avaient pour escorte douze *laptots* (soldats indigènes du Sénégal

au service de la France), commandés en sous-ordre par le quartier-maître Hamon.

Dès l'origine, les explorateurs eurent à lutter contre la mauvaise volonté et la cupidité des noirs; cette lutte devait se renouveler de distance en distance, à mesure qu'on passait d'une peuplade à une autre; elle devait enfin se transformer en hostilité déclarée.

Le cours de l'Ogôoué peut se diviser en trois parties à peu près égales : la supérieure, la moyenne et l'inférieure; la moyenne suit à peu près la ligne équatoriale : les deux autres inclinent d'environ un degré et demi vers le sud, l'une vers sa source, l'autre à son embouchure.

Les marchandises et les bagages ne pouvaient être transportés qu'à l'aide des pirogues et des bras des indigènes; les Ienga conduisirent l'expédition jusqu'au cours moyen du fleuve, mais arrivés sur le territoire des Okanda, ils refusèrent d'aller plus loin. Ceux-ci élevèrent des prétentions excessives; il fallut payer de la perte d'une partie des instruments et des marchandises leur dépit de n'avoir pas obtenu la rémunération qu'ils réclamaient.

On fit une première halte à Lopé, grand village établi sur le cours moyen de l'Ogôoué; de là, M. de Brazza s'engagea par terre dans le pays des Fans avec lesquels il put nouer quelques relations amicales et pénétrer jusqu'à Doumé, position déjà fort avancée sur le cours supérieur. Ce fut là que vint le rejoindre le docteur Ballay, en août 1876, avec une partie des marchandises. M. de Brazza, épuisé par son voyage à pied, était tombé gravement malade.

Quand il fut guéri, il voulut lui-même réunir tout ce qu'il possédait de marchandises, seule valeur d'échange à l'aide de laquelle on puisse obtenir dans l'intérieur de l'Afrique les aliments et les objets les plus indispensables à la vie. Il ne put rejoindre ses compagnons, à Doumé, qu'en avril 1877.

On allait partir quand les Adoumas élevèrent de plus sérieuses difficultés; les blancs, disaient-ils, avaient apporté la petite vérole, et il fallait qu'ils soignassent leurs malades; ils réclamèrent ensuite des prix énormes pour transporter les bagages, et déclarèrent enfin qu'ils ne laisseraient emporter qu'une partie des marchandises.

La situation était critique; on s'en tira par un expédient. On remplit secrètement un certain nombre de caisses de manière à obtenir un stock satisfaisant de caisses vides. Les caisses pleines furent emportées par MM. Ballay et Hamon, pendant que M. Savorgnan de Brazza, avec quelques laptots, feignait de faire bonne garde autour des caisses vides. Quand il pensa que ses compagnons avaient franchi la limite des Adoumas, le chef de l'expédition se déroba lui-même avec une pirogue et ses laptots; mais comme le cours de l'Ogôoué était semé de rapides, la petite embarcation, abandonnée à l'inexpérience de ses conducteurs, chavira à plusieurs reprises et l'on courut les plus grands dangers.

Enfin le ralliement de l'expédition s'effectua à la chute de Poubara, en amont de laquelle l'Ogôoué se réduit à n'être plus qu'un cours d'eau insignifiant.

La campagne aurait pu se terminer ici, car la question de savoir si l'Ogôoué était, comme on l'avait cru, en communication avec de grands lacs intérieurs, se trouvait résolue par la négative. Mais nos courageux explorateurs craignaient de ne pas avoir assez fait pour la science. Après quelques jours de repos, malgré le délabrement de leur santé et l'épuisement de leurs ressources, ils résolurent, en mars 1878, de quitter le bassin de l'Ogôoué pour pénétrer plus avant encore dans l'intérieur.

Le dernier emploi qu'on fit alors des services des indigènes libres fut désastreux ; on mit vingt jours pour faire une dizaine de kilomètres, et plusieurs caisses furent pillées. Recourant alors à un parti extrême et qui lui répugnait, M. de Brazza acheta une quarantaine d'esclaves pour porter les bagages.

Dans ces conditions, on traversa successivement les territoires des Oudoumbo, des Umbété et des Batéké, où il fallut autant de diligence que de fermeté pour empêcher le pillage des marchandises par les indigènes et même par les porteurs.

En quittant le bassin de l'Ogôoué, l'expédition eut à souffrir cruellement de la faim et de la soif, car les pays traversés étaient dévastés par la famine. Un cours d'eau, N'gambo, courant vers l'Est, conduisit les explorateurs sur une rivière importante, l'Alima, qui apparaît pour la première fois sur le théâtre de la géographie ; cette rivière, large de cent cinquante mètres, présente une profondeur de plus de cinq mètres ; selon toute vraisemblance, elle est un des plus affluents du Congo dont Stanley venait de découvrir le véritable cours ; mais nos voyageurs, depuis plus d'un an sans communication avec le monde civilisé, étaient loin de penser que ces eaux pouvaient, en dépit de leur direction, les ramener sur les bords de l'Atlantique.

Ils décidèrent néanmoins de suivre l'Alima, d'abord par terre, puis avec des pirogues achetées aux indigènes. Mais bientôt des démonstrations menaçantes, auxquelles ne tardèrent pas à succéder des coups de feu partis des deux rives, témoignèrent que les voyageurs étaient tombés dans les régions où Stanley avait eu à livrer de si rudes combats. Enfin les balles des indigènes ayant blessé trois hommes de l'escorte, il fallut répondre à la fusillade par la fusillade.

Le soir du même jour, on arriva en présence de grands villages qui, sur l'une et l'autre rive, étaient remplis d'ennemis. Il fallait éviter un combat de nuit sur le fleuve ; M. de Brazza débarqua sa troupe et la fit se retrancher. Bien lui en prit, car au point du jour il était assailli par trente pirogues chargées d'hommes qui tous étaient armés de fusils. La lutte fut courte ; les noirs se dispersèrent après avoir fait l'épreuve de la supériorité des armes européennes.

Toutefois, ce n'était pas avec une quinzaine de fusils et une provision déjà fort réduite de munitions qu'il fallait songer à poursuivre cette route périlleuse. On quitta donc le fleuve qui continuait à couler vers l'Est, pour se jeter dans la direction du Nord, où les naturels se montrèrent moins inhospitaliers ; malheureusement, on n'en put obtenir que d'insuffisantes provisions.

Après avoir traversé plusieurs cours d'eau qui coulaient tous vers l'Est, l'expédition réduite au dénuement, dut se fractionner. M. de Brazza renvoya le docteur Ballay et le quartier-maître vers l'Ogôoué et poursuivit sa reconnaissance jusqu'au delà de l'équateur. C'était là un acte de suprême héroïsme, car depuis plus de cinq mois on marchait affamé, pieds nus et les jambes couvertes de plaies. Le chef de l'expédition dut enfin battre en retraite à la veille de la saison des pluies, qui, en inondant le pays, lui aurait interdit tout retour. Il put, en septembre, rejoindre ses compagnons, avec lesquels il redescendit l'Ogôoué. Le 30 novembre, l'expédition arriva au Gabon.

Pour résumer en quelques mots cette énergique campagne, nous dirons qu'elle dura trois ans, dont quinze mois passés sans aucune relation avec le monde civilisé ; que les explorateurs eurent à supporter toutes les souffrances et à lutter contre tous les dangers ; que le seul itinéraire de M. de Brazza, en pays inconnu, comprend plus de treize cents kilomètres, dont près de huit cents parcourus à pied, et que la superficie conquise à la géographie sur le domaine absolument inconnu de l'Afrique équivaut à celle de plus d'un de nos petits Etats européens. »

Le 24 janvier 1879, une nombreuse réunion provoquée par la Société de Géographie de France, recevait solennellement, dans la grande salle de la Sorbonne, les vaillants explorateurs dont il s'agit ci-dessus, MM. Savorgnan de Brazza, le docteur Ballay et le quartier-maître Hamon.

M. de Brazza a fait le dramatique récit de cette expédition de trois ans, et les hardis explorateurs ont été couverts d'applaudissements.

La Société de Géographie n'a pas voulu se montrer moins patriotique que le public parisien ; sa commission des prix a déclaré par l'organe du président, M. le vice-amiral la Roncière le Noury, que M. de Brazza, en récompense de ses découvertes, recevrait cette année la grande médaille d'or à laquelle tous les explorateurs du monde ont été appelés à concourir.

III

A la dernière séance de la Société Géographique de Londres, la séance du mois de janvier 1879, un membre de la Société des missions a donné des détails intéressants sur les relations que les Anglais cherchent à établir dans l'intérieur de l'Afrique. Le roi Mtesa se propose, paraît-il, d'envoyer des ambassadeurs en Angleterre. Il lui a été répondu

par le ministère des affaires étrangères, que ses envoyés seraient reçus avec les égards dus aux représentants d'un roi qui s'était montré si hospitalier envers les voyageurs anglais. Il a été ensuite question du climat, afin de savoir si les Européens savent le supporter. Les Européens d'une constitution moyenne peuvent parfaitement vivre à Uganda. Le climat en est doux, et les naturels sont bienveillants. Les agents de la Société des missions y sont parfaitement accueillis. Déjà ils y ont introduit des machines à vapeur, des outils de forge et d'autres matériaux pour construire des bâteaux à vapeur et des maisons.

IV

Le *Moniteur belge* vient d'annoncer que le dernier courrier arrivé de Zanzibar n'avait apporté aucune nouvelle des explorateurs belges partis pour l'Afrique centrale. La Société géographique de Marseille a été plus heureuse : elle a reçu de Zanzibar, le 9 février 1879, les nouvelles suivantes que nous reproduisons, parce qu'elles donnent une idée des difficultés que doivent rencontrer les voyageurs dans l'accomplissement de leur mission :

« L'abbé Debaise, dont on n'avait pas reçu de nouvelles directes, devait être le 2 décembre à quelques journées au-delà de Kaseh (Taborah). On ignorait la direction qu'il avait prise ; on disait à Zanzibar qu'il avait été obligé de se battre pour s'ouvrir un passage à travers une tribu hostile, qu'il avait fait prisonniers les principaux chefs et que, les ayant enchaînés, il les avait forcés à suivre sa colonne jusqu'aux frontières de leurs pays.

» Un porteur des missionnaires anglais du Tanganika, arrivé le 3 janvier à Bagamoyo, a porté une lettre du Père Dienaud des missions d'Alger, datée de Kouihura (Ounyanembé) 2 décembre, dans laquelle il dit que leur caravane est au complet, qu'ils comptaient partir deux jours après pour le Tanganika, que leurs confrères de Victoria-Nyanza les avaient devancés de trois semaines, et l'abbé Debaise, de quelques jours. Les Wahogos (habitants de l'Ougogo) sont devenus d'une exigence inouïe pour le tribut qu'ils exigent et qui a quadruplé depuis quelques années. »

V

Voici enfin l'extrait d'un rapport du R. P. Duparquet, vice-préfet apostolique du Congo, daté de Paris, janvier 1879 :

« Depuis plusieurs années la vaste étendue de la préfecture apostolique nous avait obligés de la diviser administrativement en deux districts. Par suite des difficultés que nous suscitèrent les Portugais, l'existence de la mission parut un moment compromise et l'organisation de ses œuvres fut subitement arrêtée. Plus tard, à la reprise de la mission,

nos efforts se portèrent spécialement vers le nord; mais, aujourd'hui que nous pouvons de nouveau reporter notre sollicitude vers le sud, j'ai pensé qu'il y avait utilité à séparer l'exposé des œuvres et des besoins de chacun de ces deux districts.

District du Nord. — I. *Station de Landana.* — L'œuvre principale de cette résidence est l'éducation des enfants. L'année qui vient de s'écouler nous a donné les résultats les plus satisfaisants. Le nombre des élèves a atteint le chiffre de 90.

L'établissement renferme trois catégories d'enfants : les mulâtres, les enfants rachetés et les enfants de condition libre.

Tous parlent le français et ont déjà fait des progrès sensibles dans l'instruction primaire. Les officiers des vaisseaux de guerre sont unanimes à faire l'éloge de leur bonne conduite et de leur travail. M. Ferrat, commandant du *Bruat*, envoyé par M. le contre-amiral Allemand pour visiter la mission, leur a fait subir un examen et a été émerveillé des résultats obtenus.

Parmi ces élèves, plusieurs ont un très-vif attrait pour la vocation sacerdotale, ce qui nous a amenés à commencer un séminaire indigène. Le plus avancé d'entre eux n'est encore qu'en septième, et cependant il nous rend déjà beaucoup de services pour l'instruction des catéchumènes en langue congo ou fiote et pour les chants liturgiques. Le Congo a donné, au XVIe siècle, deux évêques à l'Eglise, le prince don Henri, évêque d'Utique, et son parent don Pedro da Sylva. Nous espérons que ce séminaire indigène nous fournira de bons et utiles coopérateurs. Presque tous ces enfants rachetés vivent du travail de leurs mains et se suffisent à peu près dans les années ordinaires. Cependant beaucoup d'entre eux sont encore trop jeunes pour donner un travail sérieux, et l'œuvre ne pourrait se suffire entièrement sans l'allocation que lui accorde la Sainte-Enfance.

Les enfants libres se trouvent pour nous dans des conditions plus onéreuses que les autres. La plupart ne peuvent s'habituer aux travaux de l'agriculture; ils croiraient déroger. Nous leur réservons les travaux de l'intérieur. Parmi ces enfants, nous comptons deux fils du roi de Loango, un fils du *mafouc*, ou prince de Pointe-Noire, le fils du *mangarie* ou prince de Malembe, et les plus proches parents du *matenda*, qui gouverne Landana.

Nous avons l'espoir que ces élèves qui, un jour, auront dans le pays une position élevée, se serviront de leur influence pour le bien de la religion et l'extension de la foi. Les parents, quoique païens, ne font aucune opposition à la conversion et au baptême de leurs enfants.

II. *Station de Loango.* — En 1876, les travaux des missionnaires s'étaient concentrés sur le fleuve Zaïre. Pendant l'année qui vient de s'écouler, une nouvelle station a été fondée ou du moins préparée dans le royaume de Loango.

*

La ville de Loango, sans avoir la même importance qu'autrefois, est cependant encore avec Cabinda le plus grand centre de population de tout le littoral compris entre le Zaïre et le Niger. L'autorité du roi de Loango ne s'étend plus que du fleuve Kouilo à la rivière Chiloango, tandis qu'elle s'étendait autrefois du cap Sainte-Catherine à la rive droite du Zaïre.

Les PP. Carrie et Schmidt avaient été choisis pour installer cette nouvelle station. Le roi et toute la population ont parfaitement accueilli les deux missionnaires. On leur a apporté des enfants à baptiser et on a insisté beaucoup pour les engager à se fixer dans cette ville et à y construire une résidence. Le roi même a tenu à leur confier l'éducation de ses deux fils, qui se trouvent en ce moment à Landana.

A leur retour, en passant à Pointe-Noire, les Pères ont reconnu le village de Lobou, ancienne résidence de MM. Descoursières et Joly, qui, au siècle dernier, évangélisèrent ce pays. Le prince de Pointe-Noire leur fit également une excellente réception et leur confia son fils pour qu'il soit élevé à Landana. Plusieurs baptêmes ont eu lieu aussi dans cette localité. Les missionnaires ont dû quitter ce royaume avec le regret d'y avoir trop peu séjourné, mais avec l'espoir d'y retourner bientôt et d'y installer une petite chapelle avec une modeste habitation qui servira de pied-à-terre.

III. *Station du fleuve Zaïre.* — Après avoir visité le royaume de Loango, les PP. Carrie et Schmidt ont fait leurs préparatifs pour le Congo, où les a conduits un navire hollandais.

Ils ont passé quelques jours à Banane, puis ils ont remonté en chaloupe le fleuve Zaïre jusqu'à Mboma, visitant tous les points intermédiaires, tels que Ponta da Lenha et Chissembo. Leur course apostolique s'est terminée par la visite de Saint-Antoine. Les indigènes avaient gardé avec un grand soin le petit établissement que nous y avons fondé, il y a deux ans. Malheureusement, à cause de la sécheresse, la famine était si grande dans ce pays, que les missionnaires ont cru ne pas devoir y prolonger leur séjour aussi longtemps qu'ils l'avaient projeté. D'un côté, en effet, ils craignaient d'être obsédés par cette population affamée qu'ils n'auraient pu secourir. D'un autre côté, des princes païens du voisinage les accusaient du manque de pluie. Les missionnaires se sont donc retirés ; ils n'y retourneront qu'après la cessation du fléau.

Nous maintenons toujours les trois stations que nous possédons sur sur le fleuve Zaïre, Banane, Saint-Antoine et Mboma, avec l'espoir qu'un grand avenir est réservé à cet immense bassin du Zaïre, dont M. Stanley vient de terminer si heureusement l'exploration. Ce fleuve est évidemment appelé à devenir la grande artère commerciale de l'Afrique équatoriale, et les négociants vont préparer aux missionnaires un accès facile dans des contrées inconnues jusqu'ici. Mboma est un poste déjà avancé et qui deviendra certainement le centre d'une colonie européenne. Lors-

que le projet d'une route de Bagamoyo au Tanganika, conçu par les Anglais et déjà en voie d'exécution, sera réalisé, les deux côtes de l'Afrique se trouveront reliées par une voie facile de communication ; et le moment n'est peut-être pas éloigné où les missionnaires du Congo et du Zanguebar se rencontreront dans la région des grands lacs et réuniront leurs efforts pour procurer la conversion de ces millions d'âmes si tristement courbées jusqu'ici sous le joug du démon.

District du sud. -- Ce district, qui comprend toute la contrée entre le fleuve Cunène et l'Orange, est limité à l'est par le vicariat de Natal.

Depuis plus de dix ans, le sort de cette vaste contrée nous préoccupait vivement, et, en 1866, je vins m'établir à Mossamédès, dans le dessein d'y créer un établissement central pour les missionnaires de ce pays. Je visitai les royaumes de Humpata, de Huilla, de Dombe et je recueillis un grand nombre d'observations sur toutes les peuplades du bassin de Cunène jusqu'aux Ovampos. Cette région est très-salubre, une mission y aurait réussi. Mais les Portugais m'expulsèrent violemment de leur colonie et les démarches que, pendant deux années, je fis ensuite à Lisbonne, auprès du gouvernement, n'aboutirent à aucun résultat sérieux.

Comme aucun navire ne fréquentait alors ce littoral, il ne nous restait plus, pour pénétrer dans cette contrée, que la voie du cap de Bonne-Espérance; mais, de ce côté même, les difficultés étaient grandes. Aucune voie régulière de communication n'existait entre la colonie et les pays en dehors de l'Orange. La découverte des fameuses mines de diamants est venue modifier cet état de choses. Aujourd'hui un réseau de chemins de fer relie les principales villes au fleuve Orange. En outre, un service mensuel de bateaux à vapeur existe entre le Cap et la baie des Baleines. Enfin le chemin de fer de la province de Namaqualand nous donne accès dans le pays des Grands Namaquas.

On peut donc pénétrer par trois points dans le district sud de la mission. Mais, avant de commencer aucun établissement, il importe d'examiner avec soin quel peut être l'endroit le plus avantageux sous le rapport de la facilité des communications et eu égard aux chances de succès. Je me prépare à partir pour faire une exploration dans ce but.

Les diverses tribus de ce district, borné au sud par l'Orange et à l'est par le Transvaal et le Limpopo, peuvent être rapportées à trois grandes races principales :

1° La race Damara, qui s'étend à l'ouest sur le littoral, depuis la latitude de Benguela jusqu'à la baie des Baleines. A cette race se rattachent les Damaras proprement dits, les Ovampos, les Cimbébas et toutes les tribus du fleuve Cunène.

2° La race Hottentote plus au sud, également sur le littoral jusqu'au fleuve Orange. Elle est ici représentée par les Grands Namaquas, les Corannas, les Boschimans et les Griquas.

3° La race Betchouana qui occupe toute la partie est de la mission depuis les Griquas jusqu'au haut Zambèze. Cette race est déjà à demi-

civilisée, et, depuis longtemps, les ministres protestants se sont établis dans cette contrée. C'est là qu'ont résidé de longues années le célèbre Livingstone et M. Moffat, son beau-père.

Une exploration locale pourra seule nous fixer définitivement sur l'endroit le plus avantageux pour commencer. Toute cette contrée d'ailleurs est d'une salubrité merveilleuse, et sa fertilité est plus grande qu'on ne le pense généralement. Le littoral seul est vraiment aride ; mais les contrées de l'intérieur, y compris même le Kalahary, sont couvertes, à la saison des pluies, de magnifiques pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux. Quant aux richesses minérales, elles sont immenses, mais elles ne sont encore que peu exploitées. Les diamants et autres pierres précieuses, l'or, le fer, le cuivre, y abondent et y attireront tôt ou tard l'émigration européenne, comme cela vient déjà d'avoir lieu pour la Terre des Diamants et les mines d'or du Transvaal. » (Annales, mars 1879).

On écrit de Berlin, au *Précurseur d'Anvers*, le 9 février 1879 :

« J'apprends de bonne source que la seconde expédition belge pour l'Afrique se mettra en route le mois prochain. Elle sera composée du capitaine Poplin, de l'état-major, de M. Van den Heuvel et du lieutenant Dutalis, qui est déjà parti. Avant de se décider pour cette nouvelle entreprise, le roi Léopold a voulu consulter des hommes qui comme M. Nachtigal, de Berlin, et d'autres, par les études et les voyages qu'ils ont faits, sont en état d'émettre un jugement compétent sur les chances de succès que peuvent offrir de semblables tentatives.

» Une séance, que présidait le roi, a été tenue, il y a trois ou quatre jours, à Bruxelles. Voici, à peu près, comment Léopold II s'est exprimé à l'une des autorités étrangères qu'il avait appelées en Belgique :

» — J'étais et je reste résolu à faire le possible pour que nous obtenions des résultats sérieux. Notre premier insuccès ne m'a pas découragé. Qui veut de grandes choses doit savoir s'imposer des sacrifices. Espérons que ces messieurs qui vont partir auront plus de bonheur que ceux qui les ont précédés. En ce qui concerne la question des fonds nécessaires, je consens volontiers à jouer dans cette affaire le rôle de banquier.

» Il paraît que le Roi a aussi une combinaison dans laquelle il voudrait faire entrer M. Stanley, avec lequel il serait en pourparlers. »

Nous lisons dans le *Moniteur belge* du 18 mars 1879 :

« L'Association internationale africaine a reçu de son correspondant à Aden le télégramme suivant : « Le lieutenant Wauthier est mort de la dyssenterie à Hekoungou, près du lac Tchaïa, le 19 décembre. » Le Roi des Belges et l'Association ont appris la fin prématurée de M. Wauthier avec une douleur à laquelle prendront part tous ceux qui ont pu apprécier le caractère loyal et dévoué de cet officier. »

FIN.

APPENDICE

SUR LES COTES DE L'AFRIQUE [1]

PREMIÈRE PARTIE.

LE BELGE.

Récitatif.

Les voilà donc ces bords où règne le mystère !
Ils ouvrent devant moi leur immense horizon. —
Brise ta chaîne, esclave! Orphelin de la terre,
Viens, ton frère t'apporte une riche rançon.
Mais la grève se tait ; seul le vent de la plage
Me redit, triste écho, tes plaintives clameurs :
D'un barbare colon subissant le servage,
Tu vas baigner ses champs de mortelles sueurs...
Que ne puis-je à tes yeux déployer l'oriflamme
Où j'ai gravé ces mots : *Amour! Fraternité!*
Et, nouveau créateur, régénérer ton âme
A l'immortel soleil de notre liberté!

AIR.

Mais je n'ose, ô terre maudite,
Me hasarder jusques à toi :
A ton aspect mon cœur palpite
Et malgré lui frémit d'effroi...

(1) Cette cantate a été présentée au concours de Bruxelles, de l'année 1878. Peut-être quelque compositeur belge daignera-t-il la mettre en musique et la faire exécuter en l'honneur du Souverain dont le cœur magnanime a pris l'initiative de l'Expédition belge dans l'Afrique Centrale.

Il faut que ton destin s'achève,
O noir ! dans tes déserts affreux ;
Et pourtant c'était un beau rêve,
Rêve d'un prince généreux !

DEUXIÈME PARTIE.

L'HUMANITÉ.

Chant.

Pourquoi trembler ? De ton cœur magnanime,
O noble fils, réveille les ardeurs :
Un roi t'appelle et l'Europe t'anime,
Applaudissant tes pas libérateurs.
Mon fils, courage ! en toi l'esclave espère :
L'Humanité vient réclamer ses droits ;
Des Africains sois aujourd'hui le frère,
Le Ciel s'apprête à bénir tes exploits.

(*Bruit de tam-tams et tambours*).

AFRICAINS ANTHROPOPHAGES.

Ronde.

Du Simoun aride
Le souffle torride
A passé soudain ;
La soif nous dévore :
Sous le sycomore

Nous mourons de faim.
Frappons avec rage,
A nous le carnage
Et le sang humain!

LE BELGE.

Récit.

Horreur! l'air a frémi de leurs rondes sanglantes !
Ah ! que pourraient contre eux mes cohortes tremblantes?

L'HUMANITÉ.

Tant de frères captifs sous de lointains climats
Exhalent jusqu'à toi leurs plaintes déchirantes.

LE BELGE.

Hélas!... j'entends aussi ces hordes rugissantes...
Leurs sauvages fureurs ont désarmé nos bras.

L'HUMANITÉ.

Toute âme généreuse a des armes puissantes :
Encourage, ô mon fils, tes cohortes tremblantes,
Porte la liberté sous ces lointains climats.

AIR.

J'ai de ton cœur banni la crainte.
D'un frère noir entends la plainte,
Poursuis tes généreux exploits.
Sous l'oriflamme tricolore,
De tes succès je vois l'aurore
Sourire au règne de tes lois.

LE BELGE.

Plus de terreur, ô mon âme!
C'en est fait! je cours soudain
Ravir au corsaire infâme
L'enfant du sol africain!

DUO.

LE BELGE.

J'ai de mon cœur banni la crainte !
D'un frère noir l'amère plainte
M'appelle à de nobles exploits.
Sous l'oriflamme que j'arbore,
D'un jour heureux puisse l'aurore
Sourire au règne de mes lois!

L'HUMANITÉ.

J'ai de ton cœur banni la crainte.
D'un frère noir entends la plainte,
Poursuis tes généreux exploits.
Sous l'oriflamme tricolore,
De tes succès je vois l'aurore
Sourire au règne de tes lois.

CHŒUR DE BELGES.

Hourra! marchons vers ces brûlantes plaines, —
Soldats du droit et de l'humanité. —
Esclaves, secouez vos chaînes,
Voici la liberté.

LE BELGE.

Loin de cette plage,
Fuis, bandit des mers !
Demain l'esclavage
Brisera ses fers !

CHŒUR DE BELGES.

Reprise.

Hourra ! marchons vers ces brûlantes plaines, —
Soldats du droit et de l'humanité. —
Esclaves, secouez vos chaînes,
Voici la liberté !

TROISIÈME PARTIE.

AFRICAINS.

Où courent ces hommes étranges,
Dont les chants étonnent nos bords ?

L'HUMANITÉ.

Ecoutez ces nobles phalanges ;
La paix anime leurs transports.

CHŒUR DE BELGES.

Invocation à la liberté.

O liberté, douce et puissante reine,
Les Africains sont aussi tes enfants !
Sur ce désert descends en souveraine,
Viens, avec toi, nous serons triomphants

UN CHEF AFRICAIN.

Allah ! j'entends la voix de frères !
D'espoir mon cœur est agité !
Amis, courons sous leurs bannières
Chanter comme eux la liberté.

DOUBLE CHŒUR.

BELGES.

O liberté, douce et puissante reine,
Les Africains sont aussi tes enfants !
Sur ce désert descends en souveraine,
Viens, avec toi, nous serons triomphants !

AFRICAINS.

Toi que les blancs nomment leur douce reine,
O Liberté, serions-nous tes enfants ?
Viens-tu chez nous régner en souveraine,
Et de nos fers nous rendre triomphants ?

LE BELGE.

Récit.

Quels doux accords ont charmé mon oreille !

L'HUMANITÉ.

L'Afrique accueille nos bienfaits !

LE BELGE.

Quel doux espoir en mon âme s'éveille !

L'HUMANITÉ.

Réjouis-toi ! c'est le succès !

LE BELGE.

Triomphe, ô Roi ! règne sur ces rivages :
Le Sâhra reconnaît ton sceptre souverain ;
Viens avec nous sous les palmiers sauvages
Tendre au fils du désert ta bienfaisante main.
(*On entend la Brabançonne*).

DUO.

L'HUMANITÉ.

Joyeuses trompettes,
Secondez sa voix ;

Sonnez les conquêtes,
Joyeuses trompettes,
Du plus grand des rois !

Enfant de l'Afrique,
Lève ton front noir ;
Et dans la Belgique,
Enfant de l'Afrique,
Place ton espoir.

Joyeuses trompettes,
Secondez sa voix ;
Sonnez les conquêtes,
Joyeuses trompettes,
Du plus grand des rois !

LE BELGE.

Joyeuses trompettes,
Secondez ma voix ;
Sonnez les conquêtes,
Joyeuses trompettes,
Du plus grand des rois !

Enfant de l'Afrique,
Lève ton front noir ;
Et dans la Belgique,
Enfant de l'Afrique,
Place ton espoir.

Joyeuses trompettes,
Secondez ma voix ;
Sonnez les conquêtes,
Joyeuses trompettes,
Du plus grand des rois !

FINALE.

L'HUMANITÉ.

Loin de cette plage
Fuis, bandit des mers!
Déjà l'esclavage
A brisé ses fers!
Chantez la mémoire
D'un roi généreux!
Célébrez la gloire
De Léopold deux!

LE BELGE.

Loin de cette plage
Fuis, bandit des mers!
Fuis! de l'esclavage
J'ai brisé les fers!
Chantons la mémoire
D'un roi généreux!
Célébrons la gloire
De Léopold deux!

BELGES.

Loin de cette plage,
Fuis, bandit des mers!
Fils de l'esclavage
Secouez vos fers!
Chantons la mémoire
D'un roi généreux!
Célébrons la gloire
De Léopold deux!

AFRICAINS ET AFRICAINES.

Loin de cette plage
Fuis, bandit des mers !
Non, plus d'esclavage,
Secouons nos fers !
Chantons la mémoire
D'un roi généreux !
Célébrons la gloire
De Léopold deux ! [1]

(1) L'auteur de cette cantate est M. Léopold Wangermez.

TABLE DES MATIÈRES



AFRIQUE



Océan Atlantique
Océan Indien
Mer Méditerranée
Golfe de Guinée
Grand Désert ou Sahara
Soudan
Espagne
Gibraltar
Alger
Bône
Tunis
Sicile
Malte
Grèce
Candie
Chypre
Turquie d'Asie
Mer Caspienne
Bagdad
Damas
Jérusalem
Alexandrie
Port Saïd
Suez
Le Caire
Égypte
Arabie
Chiraz
Golfe Persique
Médine
La Mecque
Mer Rouge
Mascate
Iles Acores
Flores
Pico
Madère
Iles Canaries
Maroc
Fez
Tafilelt
Algérie
Constantine
Oran
Tripoli
Tripoli
Fezzan
Mourzouk
Désert de Lybie
Syouah
Asouan
Nubie
Imocharh ou Touaregs
Races des Maures
Tropique du Cancer
Iles du Cap Vert
Ghanata
Tembouctou
Air ou Asben
Agadès
Borgou
Kanem
Tchad
Wadaï
Darfour
Kobbé
Dongolah
Khartoum
Kordofan
Gondar
Abyssinie
Massoua
Adoua
Aden
Golfe d'Aden
I. Socotora
C. Guardafui
Zeilah
Somali
Sénégambie
Bambara
Ségou
Djenné
Kano
Yakoba
Yola
Baghirmi
Guinée Supérieure
Monts de Kong
Côte d'Ivoire
Côte d'Or
Coumassie
Abomey
Benin
Freetown
Monrovia
C. des Palmes
Fernando Po
I. du Prince
I. St Thomas
Gabon
Biafra
Sekiani
Fellatahs
Monboutou
Niam Niam
Djour
Nouer
Gondokoro
Bari Galla
Pahouin ou Falm
Equateur
I. Annobon
Loango
Congo
Loanda
Benguela
Guinée Inférieure
Manyema
Moluwa
Balonda
Cazembe
Mukaranga
Umamuezi
Kilimandjaro
Mt Kenia
Zanguebar
Zanzibar
Mombaza
Quiloa
Archipel Ethiopien
Seychelles
Iles Amirantes
I. Ascension
Ste Hélène
C. Negro
Ovampo
Hottentots
Makololo
Béchuanas
Cafres
Mozambique
Canal de Mozambique
Madagascar
Tananarive
I. Maurice
I. de la Réunion
Rodriguez
Tropique du Capricorne
Damaras
Désert de Kalahari
Namaquas
République Transvaaltique
Sofala
Pietermaritzbourg
Port Natal
Cafrerie
Colonie du Cap
Ville du Cap
Cap de Bonne Espérance
C. des Aiguilles
Longitude du Méridien de Paris

HEURES
DE POÉSIE

SCÈNES RUSTIQUES
POÈMES, LÉGENDES, ÉPITRES ET SOUVENIRS

PAR

LE VICOMTE DE LORGERIL,
SÉNATEUR

Beau volume in-8 de 432 pages. Edition de luxe avec portrait.

La poésie n'est pas morte! dit l'auteur dans sa préface, et il le prouve, du reste, par son beau livre. Mais laissons-le parler :

« On a voulu dégager les vers d'une partie des difficultés qui arrêtent, dit-on, l'essor du génie et l'on a fait je ne sais quel monstre mal équilibré, courant d'un pas boiteux, sur des échasses inégales, après des rimes sonores, mais récalcitrantes. — Les mauvaises passions, les sentiments honteux dans lesquels on a voulu entraîner la poésie, lui ont d'ailleurs singulièrement nui. — Sous prétexte de haute philosophie, on a voulu mettre l'inspiration en contact avec l'incrédulité; elle en sortait couverte d'une glu épaisse, avec une voix bruyante mais non mélodieuse. — A côté de l'école des enlumineurs de théogonies saugrenues et de solennelles insanités, il y a l'école des niaiseries quintessenciées et des continuateurs des précieuses ridicules. Quel mal ils se donnent, ces fils éplorés de Cathos et

Madelon, pour habiller de guenilles éclatantes leurs banalités mélancoliques. — La critique donne sans cesse comme plein d'intérêt et de magnificence ce qui est informe et ennuyeux, comme suave ce qui est rauque, comme sublime ce qui n'est qu'ampoulé et étrange. Le public qui la croit de bonne foi s'imagine que ce qu'on lui vante ainsi est le *nec plus ultra* du beau : il compte sur une lecture exquise. Bientôt déçu dans ses espérances, il répète après les autres : On a bien raison de le dire, la poésie est morte !

» Et cependant la poésie ne meurt point, elle a accompagné l'humanité dans tous les âges et dans toutes ses phases, joyeuse ou triste, impérieuse ou familière. Elle a passé des rives de l'Euphrate et du Jourdain à celles de l'Ilyssus, de l'Eurotas, du Tibre, de l'Eridan, du Danube, de la Tamise et de la Seine. Elle vit au milieu des tempêtes et des empires qui s'écroulent, comme sous un ciel serein, à l'ombre des Etats qui s'élèvent. Il ne s'agit que de lui laisser parler la langue qui lui est propre et donner les enseignements honnêtes qu'elle sait tirer des fictions les plus excentriques, les plus invraisemblables, comme des réalités les plus saisissantes. C'est la muse des enseignements honnêtes et des vieilles traditions que j'ai appelée à mon aide en composant ce volume. »

Tournai, typ. Casterman.